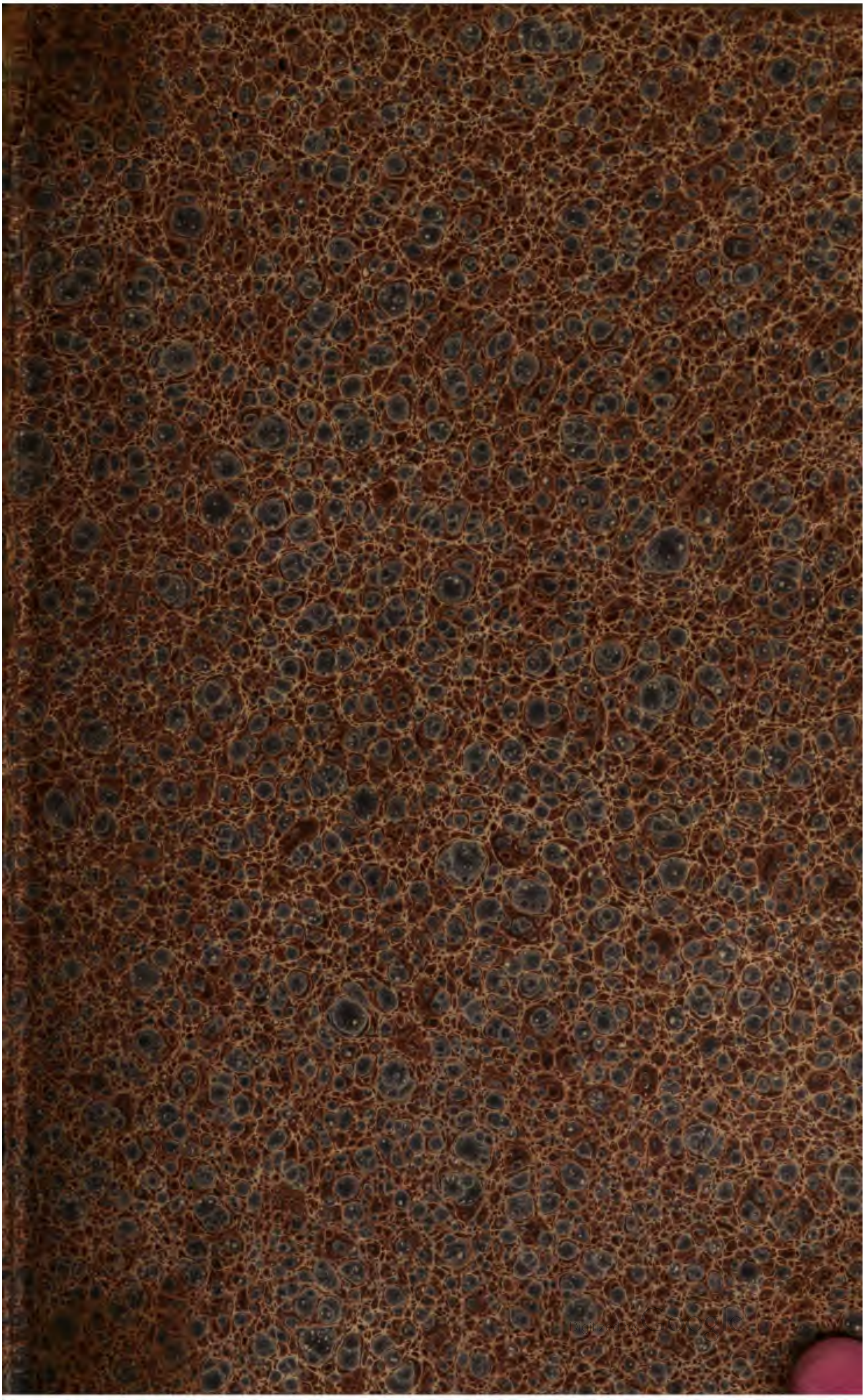

HN 4S35 .


EL LIBRO de
CARL TILDEN KELLER



BIBLIOTHÈQUE

D'AUTEURS CLASSIQUES.

Paris — Typographie de Rignoux, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, 8.

HISTOIRE

DE

DON QUIJOTE

DE LA MANCHE,

TRADUITE SUR LE TEXTE ORIGINAL,

ET D'APRÈS LES TRADUCTIONS COMPARÉES

DE OUDIN ET ROSSET, FILLEAU DE SAINT-MARTIN, FLORIAN,

BOUCHON-DUBOURNIAL ET DELAUNAY;

PAR F. DE BROTONNE,

Conservateur adjoint de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève.

TOME SECOND.

PARIS.

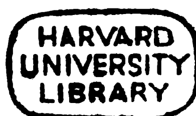
LEFÈVRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE L'ÉPERON, 6;

A. DESREZ, ÉDITEUR,

RUE SAINT-GEORGES, 11.

1837


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AU COMTE DE LÉMOSE.

Lorsque j'envoyai à Votre Excellence mes comédies, imprimées avant d'être représentées, je dis, si je ne me trompe, que Don Quijote chaussait ses éperons pour aller baiser les mains de Votre Excellence. Il les a chaussés maintenant et s'est mis en chemin. S'il arrive, il rendra, je crois, quelque service à Votre Excellence. En effet, on me presse de tous côtés de le mettre en route, pour détruire la frayeur et le dégoût qu'inspire un autre don Quijote qui, dans un récit décoré du titre de *seconde partie*, a pris un masque et s'est mis à courir le monde.

Celui de tous qui a paru le desirer le plus vivement est le grand empereur de la Chine. Il m'a écrit depuis environ un mois une lettre en langue chinoise pour me demander, ou pour mieux dire me supplier de le lui envoyer. Son intention est de fonder un collége pour l'enseignement de la langue castillane, et il desire que le livre destiné à l'étude soit l'histoire de Don Quijote. Il m'engageait en même temps à accepter les fonctions de recteur de ce collége. Je demandai au porteur si Sa Majesté lui avait donné quelque chose pour mes frais. Il me répondit qu'elle n'y avait pas même pensé. S'il en est ainsi, frère, lui dis-je, vous pouvez retourner à la Chine, le 10, le 20 ou quand vous voudrez, ma santé ne me permet pas d'entreprendre un aussi long voyage. Ce n'est pas assez d'être malade, je suis très peu en argent, et empereur pour empereur, monarque pour monarque, j'ai à Naples le grand comte de Lémos qui, sans collége ni rectorat, me soutient, me protége et me fait plus de grâces que je n'en peux desirer. Je l'expédiai avec ces mots, et je m'expédie moi-même en offrant à Votre Excellence les *Travaux de Persiles et Sigismonde*, que je terminerai

d'ici à quatre mois, s'il plaît à Dieu. Ce sera le pire ou le meilleur de tous les livres publiés en notre langue, je veux parler des livres de délassement. Je me repens d'avoir dit le pire; car l'opinion de mes amis est qu'il sera aussi bon que possible. Que Votre Excellence jouisse de la santé que je lui desire; Persiles est tout prêt à lui baiser les mains et moi les pieds, comme serviteur de Votre Excellence.

De Madrid, le dernier d'octobre 1615.

De Votre Excellence le serviteur,

MIGUEL DE CERVANTES SAAVEDRA.

DON QUIJOTE
DE LA MANCHE.

SECONDE PARTIE.

PROLOGUE

AU LECTEUR.

Dieu me soit en aide! lecteur illustre ou plébéien : avec quel empressement tu dois attendre ce prologue, croyant y trouver des représailles, des injures, des critiques contre l'auteur du *Second Don Quijote!* Je veux parler de celui qu'on dit être natif de Tordesillas, et qui prit naissance à Tarragone : mais, en vérité, je ne te donnerai pas cette satisfaction ; car, si les injures réveillent la colère dans les cœurs les plus humbles, le mien fait exception à la règle. Tu voudrais sans doute, toi, que je le traitasse d'ignorant, d'insensé, de téméraire? Cela n'entre pas même dans ma pensée : que sa faute lui serve de punition, qu'il s'en nourrisse et grand bien lui fasse. Une chose qui m'a été sensible, c'est qu'il me traite de vieux et de manchot, comme s'il était en mon pouvoir d'arrêter le temps, et que mon infirmité me fût survenue dans quelque taverne et non dans l'action la plus mémorable qu'aient vue les siècles passés, qu'admirent les présents, ou que puisse attendre l'avenir. Si mes blessures ne brillent pas aux yeux qui les voient, elles me font honneur auprès des personnes qui savent comment je les ai reçues. Il est plus digne d'un soldat de mourir dans la bataille que d'obtenir son salut par la fuite : quant à moi, si dans ce

moment on me faisait une offre impossible, j'aimerais mieux m'être trouvé dans cette célèbre journée que de n'en avoir point partagé les périls et d'être aujourd'hui sans blessures; celles qui brillent sur le visage et sur la poitrine du soldat, sont des étoiles qui le conduisent au ciel de l'honneur, autorisent l'ambition d'une juste louange, et il ne faut pas oublier que l'on n'écrit pas sous l'influence des cheveux blancs, mais de l'intelligence et de la raison, qui s'accroît et se fortifie avec les années.

J'ai remarqué aussi qu'il m'appelle envieux, et il me croit assez ignorant pour m'expliquer ce que c'est que l'envie. En honneur et en conscience, des deux espèces d'envie, je ne connais que celle qui est sainte, noble et pure d'intention. Sûr de cette vérité, je n'attaquai jamais aucun prêtre [1], surtout s'il joint à ce titre celui de familier du saint office. Si mon accusateur a en vue celui qu'il semble désigner, il s'est trompé du tout au tout: j'adore le génie, j'admire ses ouvrages, et la vie honorable et vertueuse de celui dont il parle. Je remercie ce seigneur auteur de trouver mes *nouvelles* plus satiriques qu'instructives, mais de les juger bonnes; et elles ne pourraient l'être si elles ne réunissaient pas ces qualités. Il me semble t'entendre dire que je m'avance peu et me renferme très strictement dans les limites de la modestie. En vérité, l'on ne doit point accroître les chagrins d'un homme affligé; et ceux de cet écrivain doivent être grands, puisqu'il n'ose pas se montrer à ciel découvert, et déguise son nom et sa patrie, comme s'il était coupable du crime de lèse-majesté. Si, par aventure, tu viens à le connaître, dis-lui, de ma part, que je ne me regarde point comme offensé; que je sais ce que sont les tentations du démon, et qu'une des plus grandes est de mettre dans la tête d'un homme qu'il est en état d'écrire et d'imprimer un livre, qui lui rapportera autant d'honneur que de profit, autant de profit que d'honneur; pour preuve, je souhaite que tu veuilles bien lui répéter ce conte:

Il y avait à Séville un fou, qui était atteint de la plus plaisante

[1] Lope de Vega.

folie du monde. Il avait un tuyau fait d'un roseau aiguisé par le bout. Lorsqu'il rencontrait un chien dans la rue, ou partout ailleurs, il appuyait un pied sur une de ses pattes, relevait l'autre avec la main, et, du mieux qu'il pouvait, ajustait son tuyau de manière à rendre, en soufflant, l'animal rond comme une pelote. Quand il l'avait mis en cet état, il le chassait en lui donnant deux petits coups sur le ventre, et disant aux nombreux spectateurs : Croyez-vous que ce soit chose facile que de souffler un chien?

Croyez-vous aussi que ce soit chose facile que de faire un livre? Si ce conte ne lui suffit, dis-lui cet autre, ami lecteur; il s'agit encore d'un fou et d'un chien :

Un autre fou vivait à Cordoue. Son habitude était de porter sur la tête un morceau de marbre, ou quelque pierre assez lourde. Quand il rencontrait un chien sans défiance, il l'acostait et laissait tomber le poids droit sur lui. Le chien se fâchait, aboyait, hurlait et ne s'arrêtait pas avant d'avoir parcouru trois rues. Il arriva qu'entre tous ces chiens, il s'en trouva un qui appartenait à un bonnetier et que son maître aimait beaucoup. La pierre tombe, frappe sur la tête de ce chien, il crie, son maître le voit et l'entend. Il saisit sa mesure (*vara de medir*), bâton pour mesurer), court au fou et ne lui laisse pas un os intact. A chaque coup il lui disait : Chien, voleur, à mon lévrier ! Tu n'as donc pas vu que mon chien était un lévrier? et répétant ainsi mainte fois le nom de lévrier, il renvoya le fou tout meurtri. La leçon ne fut pas perdue. Le fou fut plus d'un mois sans recommencer : au bout de ce temps il revint à sa manie. Il s'approchait du chien, le regardait avec beaucoup d'attention et sans oser laisser tomber la pierre disait : C'est un lévrier, prenons garde. Tous les chiens qu'il rencontrait, gros ou petits, il disait que c'étaient des lévriers et la pierre ne tombait plus. Peut-être en arrivera-t-il autant à notre écrivain, il ne transformera plus en livres les conceptions de son esprit. Quand ils sont mauvais, c'est une charge plus dure que les pierres.

Dis-lui encore, lecteur, que la menace qu'il me fait de m'ôter mes profits avec son livre, m'importe peu. Je lui réponds comme dans l'intermède fameux de la *Perendenga:* Vive le vingt-quatre [1], monseigneur, et le Christ soit avec tous! Vive le grand comte de Lémos, dont l'humanité, la libéralité bien connues me soutiennent contre tous les coups de ma mauvaise fortune! Vive l'extrême bienfaisance de l'illustre don Bernard de Sandoval et Roxas, archevêque de Tolède! N'y eût-il plus d'imprimeries au monde, ou dussent s'imprimer contre moi plus de livres qu'il n'y a de lettres dans les stances de *Mingo Revulgo,* ces deux seigneurs, sans être sollicités par mes flatteries, sans autre motif que leur bonté, se sont chargés de prendre soin de moi, de me protéger, et je m'en estime plus heureux, plus riche que si la fortune, par les voies ordinaires, m'avait comblé de ses faveurs. L'honneur peut habiter avec le pauvre, mais non avec l'homme vicieux; la pauvreté obscurcira bien de quelques nuages la noblesse, mais elle ne saurait la voiler entièrement: la vertu brille d'un éclat qui lui est propre, malgré tous les inconvénients de l'indigence, elle sait se faire estimer et protéger des esprits nobles et élevés.

Je ne t'en dirai pas davantage, ami lecteur. Je t'avertis seulement que cette seconde partie du *Don Quijote* que je t'offre est de la même main que la première, ourdie sur le même plan, tissue de la même manière. J'y conduis mon héros jusqu'à sa mort, jusqu'à sa sépulture, afin que personne ne lui prête d'autres actions. C'est bien assez de celles qu'il a faites; c'est assez qu'un homme d'honneur t'ait fait connaître les sages folies de Don Quijote, sans vouloir y pénétrer de nouveau: la trop grande abondance même des bonnes choses, fait qu'on les estime peu; une sage mesure donne quelque prix même à ce qui est mauvais. J'oubliais de te dire d'attendre le *Persiles* que j'achève, et la seconde partie de *Galatée* [2].

[1] *Veintiquatro*, c'est une charge comme celle de *regidor*. Le titre est pris du nombre des fonctionnaires.

[2] Ici Cervantes annonce au lecteur son roman de *Persiles et Sigismonde*, et la seconde partie de sa *Galatée*, qui pourtant n'a jamais vu le jour.

CHAPITRE I.

De ce qui se passa entre le curé, le barbier et Don Quijote, pendant sa maladie.

Cid Hamet Ben Engeli raconte, dans la seconde partie de cette histoire, qui contient la troisième sortie de Don Quijote, que le curé et le barbier furent plus d'un mois sans voir leur ami, pour ne pas lui rappeler ce qui s'était passé. Cependant, ils ne laissèrent pas de visiter souvent la nièce et la gouvernante, leur recommandant de le bien traiter, de lui donner une nourriture fortifiante, bonne pour le cœur et le cerveau, d'où sans doute provenait sa triste situation : elles répondaient qu'elles en usaient ainsi, et qu'elles continueraient avec tout le soin et la bonne volonté possibles, d'autant plus qu'elles surprenaient des moments où leur maître paraissait jouir de tout son bon sens. Cette nouvelle leur causa beaucoup de satisfaction ; ils se félicitaient du succès qu'ils avaient obtenu en le ramenant enchanté sur la charrette à bœufs, comme on l'a vu dans le dernier chapitre de la première partie de cette grande et véridique histoire : en conséquence, ils résolurent de le visiter, pour vérifier cette amélioration, qu'ils regardaient presque comme impossible; ils convinrent entre eux de ne toucher aucun point qui eût rapport à la chevalerie, pour ne point rouvrir une blessure encore trop récente. Ils le virent enfin et le trouvèrent assis sur son lit, vêtu d'une camisole de laine verte, avec un bonnet rouge de Tolède; il était si sec et si décharné, qu'on l'aurait pris pour une momie. Ils en furent très bien reçus, lui demandèrent des nouvelles de sa santé : il leur en rendit compte en homme de bon sens, et même en termes choisis. Dans le cours de la conversation on vint à parler des affaires d'État, des moyens de gouvernement : on corrigeait un abus, on en détruisait un autre; on réformait une coutume, on abolissait celle-là : chacun des trois se faisait législateur, un Lycurgue, un moderne Solon. Ils changèrent si bien la face du gouvernement, qu'ils semblaient l'avoir mis dans un creuset,

d'où il était sorti tout autre. Sur toutes les matières qui furent traitées, Don Quijote parla avec tant de convenance, que les deux examinateurs crurent indubitablement qu'il avait entièrement recouvré la raison. La nièce et la gouvernante étaient présentes à la conversation, et ne se lassaient pas de rendre grâce à Dieu de la guérison de leur seigneur. Mais le curé, abandonnant la première résolution qui avait été prise de ne pas parler de chevalerie, voulut pousser l'épreuve jusqu'au bout, et voir si la guérison de Don Quijote était vraie ou fausse : ainsi, de propos en propos, il vint à parler des nouvelles récemment arrivées de la cour, et dit, entre autres choses, qu'on tenait pour certain que le Turc s'ébranlait avec une flotte puissante, mais qu'on ignorait son dessein et sur quel endroit devait fondre ce nuage ; que ces projets avaient répandu dans toute la chrétienté l'alarme que l'infidèle renouvelle ainsi tous les ans, et que Sa Majesté avait fait armer les côtes de Naples, de la Sicile et l'île de Malte. Sa Majesté, répondit Don Quijote, agit en guerrier prudent de fortifier à temps ses États, pour que l'ennemi ne les surprenne pas sans défense; mais, si elle me demandait mon conseil, je lui en donnerais un auquel elle est bien éloignée de penser. Ah! pauvre Don Quijote, dit en lui-même le curé en entendant ces mots, Dieu te garde! te voilà, je crois, retombé dans ta folie[1]. Le barbier, pénétré de la même idée, demande à Don Quijote quel est ce conseil; car, ajoute-t-il, il pourrait bien se trouver du nombre de ces avis impertinents qu'on a coutume de donner aux rois. Mon avis, seigneur barbier, répond Don Quijote, n'est point impertinent, mais au contraire très convenable[2]. Ce que j'en dis, répondit le barbier, c'est parce que l'expérience nous a prouvé que la plupart des projets que l'on présente à Sa Majesté sont impraticables, insensés, ou même nuisibles à l'État et au souverain. Le mien, repart Don Quijote, n'est ni impra-

[1] *Te despeñas de alta cumbre de tu locura hasta el profundo abismo de tu simplicidad.*

[2] *Impertinente.... perteneciente.*

ticable ni insensé; c'est le plus facile, le plus juste, le plus convenable et le plus prompt de tous les moyens qui puissent entrer dans la cervelle d'un donneur d'avis. Vous tardez trop à nous l'apprendre, seigneur, dit le curé.—Je ne me soucierais pas trop de le dire en ce moment, pour que demain matin il parvînt aux oreilles des seigneurs conseillers, et qu'un autre reçût les éloges et le prix de mon travail. Pour moi, répond le barbier, je jure, devant Dieu et devant les hommes, de ne le dire ni à roi, ni à roque, ni à homme mortel : c'est un serment que j'ai trouvé dans le roman du *Curé,* lequel, dans sa préface, fait connaître au roi le larron qui lui a volé cent doublons et sa mule qui allait si bien l'amble. Je ne connais point ces histoires, répond Don Quijote; mais je sais que ce serment est fort bon, parceque je suis convaincu que le seigneur barbier est homme de bien. Quand il ne le serait point, dit le curé, je réponds pour lui qu'il ne parlera pas plus qu'un muet, sous peine de payer l'amende assignée [1]. Et vous, seigneur curé, reprend Don Quijote, qui me répondra de vous?—Ma profession, qui m'oblige à garder un secret.—Hé bien, corbleu! il suffirait à Sa Majesté de faire publier, à son de trompe, que tous les chevaliers errants qui se trouvent en Espagne eussent à se rendre à la cour, à jour nommé. N'en vînt-il qu'une demi-douzaine, tel d'entre eux pourrait suffire, à lui seul, pour détruire toute la puissance des Turcs. Prêtez-moi votre attention, seigneurs, et suivez mon discours. Est-ce une chose nouvelle qu'un seul chevalier errant détruise une armée de deux cent mille hommes, comme s'ils n'avaient à eux tous qu'un seul cou, et qu'ils fussent faits de pâte? Dites-moi si les histoires ne sont pas remplies de ces merveilles. Si, par malheur pour moi (je ne veux pas dire pour un autre), vivait aujourd'hui le fameux don Bélianis, ou quelque autre des innombrables descendants d'Amadis de Gaule, et qu'il attaquât le Turc, croyez-vous qu'il ne le détruirait pas à merci? Dieu regardera son peuple en pitié, et suscitera quelque chevalier qui, s'il n'est

[1] *Lo juzgado y sentenciado.*

aussi vaillant que ceux des temps passés, les égalera du moins en courage. Dieu m'entend, je n'en dirai pas davantage. Ah! s'écria la nièce, que je meure, si mon oncle n'a pas l'intention de redevenir chevalier errant! Je dois mourir chevalier errant, répond Don Quijote: que le Turc monte ou descende avec autant de forces qu'il voudra, je le répète, Dieu m'entend. Je supplie vos seigneuries, dit alors le barbier, de me permettre de conter, en peu de mots, une aventure arrivée à Séville, qui revient, fort à propos, à ce que nous disons. Don Quijote et le curé y consentirent, et le barbier commença ainsi:

Dans la maison des fous de Séville, était un homme que sa famille avait fait enfermer là, parcequ'il avait perdu le jugement. Il était gradué en droit canon à Ossuna; mais l'eût-il été à Salamanque, au dire de plusieurs il n'en eût pas moins été fou. Après plusieurs années de reclusion, ce gradué vint à se persuader qu'il avait recouvré son bon sens. Dans cette confiance, il écrivit à l'archevêque, le suppliant instamment, et avec de fort bonnes raisons, de le retirer de la misère dans laquelle il vivait, puisque la miséricorde de Dieu lui avait rendu le jugement; ses parents, ajoutait-il, pour jouir de son bien, le retenaient en prison, soutenant, contre toute vérité, qu'il serait fou jusqu'à la mort. L'archevêque, persuadé par plusieurs billets pleins de sens et de raison, chargea un de ses chapelains de s'informer, du directeur de la maison, si ce que lui écrivait ce gradué était vrai, de converser lui-même avec ce fou, et que, s'il le trouvait réellement dans son bon sens, il le fît sortir et lui rendît la liberté. Le chapelain fit ce que lui prescrivait l'archevêque. Le directeur lui dit que cet homme était toujours fou; qu'après avoir conversé longtemps avec beaucoup de raison, il retombait dans des extravagances non moins longues que sa prétendue sagesse, comme il était facile de s'en convaincre en l'entretenant. Le chapelain voulut en faire l'épreuve: il causa, pendant plus d'une heure, avec le gradué; et, pendant tout ce temps, il n'échappa à ce dernier aucune extravagance: au contraire, il s'exprima avec tant de conve-

nance, que le chapelain fut bien forcé de le croire entièrement guéri. Entre autres choses, il disait que le directeur voulait le retenir pour ne pas perdre les présents que lui faisait sa famille pour lui faire dire que le prisonnier était toujours fou, avec des intervalles lucides; que le plus grand ennemi qu'il eût, dans sa disgrâce, c'était sa grande fortune, parceque, pour en conserver la jouissance, ses ennemis avaient recours au mensonge, et niaient la grâce que lui avait faite le Seigneur de le changer de bête en homme. Enfin, il s'exprima de manière à rendre suspect le directeur de la maison, à faire passer ses parents pour des gens avides et sans ame, et lui-même pour si raisonnable que le chapelain résolut de le conduire à l'archevêque, afin qu'il pût juger par lui-même de la vérité de la chose. Plein de bonne foi, le digne chapelain pria le directeur de faire rendre au gradué ses anciens habits : le directeur l'engagea derechef à prendre bien garde à ce qu'il faisait; que, sans aucun doute, le gradué était toujours fou. Le chapelain ne tint compte de ses représentations, et le directeur obéit sur l'ordre de l'archevêque et rendit au gradué ses habits, qui étaient bons et décents. Celui-ci se voyant vêtu en homme sensé et débarrassé de son costume de fou, supplia le chapelain de lui permettre d'aller prendre congé de ses camarades les fous : le chapelain y consentit, et voulut l'accompagner pour voir ces malheureux; ils s'y rendirent en effet accompagnés de quelques personnes qui se trouvèrent présentes. Arrivé à une loge dans laquelle était un fou furieux, mais pour le moment assez tranquille: Frère, lui dit le gradué, vois si tu as quelque commission à me donner : je m'en retourne dans ma maison. Dieu, dans sa miséricorde infinie, m'a rendu la raison, quoique indigne; je suis entièrement guéri et dans mon bon sens, car rien n'est impossible à l'Être suprême. Ainsi, espère en lui, et crois que, puisqu'il m'a rendu à mon premier état, il pourra t'accorder la même grâce si tu mets ta confiance en lui. J'aurai soin de t'envoyer de bonnes choses à manger : car, je dois le savoir par expérience, toutes nos folies ne viennent que d'avoir l'estomac

vide et le cerveau rempli de vent. Prends courage, ranime-toi; l'abattement dans les malheureux détruit la santé et amène la mort. Un autre fou, placé dans une loge vis-à-vis celle du furieux, entend ce discours; il se lève de dessus une vieille natte sur laquelle il était couché tout nu, et demande à grands cris quel est celui qui s'en va ainsi sage et guéri. C'est moi, frère, répond le gradué; je n'ai plus rien à faire ici, et je rends grâce au ciel de la grande faveur qu'il m'a faite. Prends garde à ce que tu dis, licencié, reprend le fou; que le diable ne t'abuse pas; arrête-toi, reste tranquille dans ta loge, tu t'épargneras la peine de revenir. Je suis certain d'être guéri, répond l'autre, et que je n'aurai plus besoin de revenir dans cette maison. — Toi guéri? Va, que Dieu te conduise; mais je jure par Jupiter, dont je représente sur terre la majesté, que, pour le seul péché qu'elle commet en te reconnaissant pour sage et te rendant la liberté, je châtierai si bien Séville qu'elle s'en souviendra dans tous les siècles, amen. Ne sais-tu pas, petit licencié, que j'en ai le pouvoir, puisque, comme je le dis, je suis Jupiter Tonnant, et que je tiens dans mes mains la foudre incendiaire avec laquelle je peux, et c'est ma coutume, menacer et détruire le monde? Mais je me contenterai, contre ce peuple ignorant, d'un moindre châtiment : je priverai de pluie la ville et tout son district pendant trois ans entiers, à partir du jour et du moment où je fais cette menace. Tu es libre, guéri, sage? Et moi, fou, malade, attaché? Va, je pense faire tomber de la pluie comme à m'aller pendre. Tous les assistants écoutaient attentivement les discours du fou; mais le gradué, se retournant vers le chapelain, et le prenant par la main : Seigneur, dit-il, ne vous alarmez point des menaces de ce fou, n'y attachez aucune importance: s'il est Jupiter, et ne veut pas donner de pluie, moi je suis Neptune, le père et le dieu des eaux, et j'en donnerai toutes les fois que j'en aurai le desir et qu'il sera nécessaire. Toutefois, répond le chapelain, seigneur Neptune, il vaut mieux ne pas irriter le seigneur Jupiter, restez donc dans votre loge. Un autre jour que nous aurons plus de com-

modité, nous reviendrons vous chercher. Le directeur et les autres se mirent à rire et le chapelain pensa s'en fâcher. Le gradué fut dépouillé de ses habits, reconduit dans sa loge, et le conte est fini.

C'est donc là, seigneur barbier, dit Don Quijote, ce conte qui venait si à propos, que vous n'avez pu vous empêcher de nous le rapporter? Ah! seigneur raseur, seigneur raseur! bien aveugle est celui qui ne peut voir au travers d'une étamine! Est-il possible que votre seigneurie ignore que les comparaisons que l'on fait d'esprit à esprit, de valeur à valeur, de beauté à beauté, de famille à famille, sont toujours odieuses et mal reçues? Je ne suis point Neptune, le dieu des eaux, et je ne veux point que l'on me tienne pour sage, si je ne le suis pas. Je me tourmente seulement pour faire comprendre au monde l'erreur où il est de ne point faire renaître les temps heureux de la chevalerie errante. Mais, notre siècle est trop dépravé pour jouir des biens infinis que goûtaient les âges où les chevaliers soutenaient seuls, portaient sur leurs épaules le fardeau de la défense des royaumes, servaient de rempart aux demoiselles, secouraient les pupilles et les orphelins, châtiaient les superbes et récompensaient les humbles. La plupart des chevaliers d'aujourd'hui préfèrent le damas, le brocart, les riches toiles, à leur armure de fer. Il n'en est plus qui dorme dans les champs, exposé aux inclémences du ciel, armé de pied en cap; qui, sans ôter le pied de l'étrier, appuyé sur sa lance, rompe, comme on dit [1], le sommeil, comme faisaient les chevaliers errants. Vous n'en verrez point qui, sortant d'un bois, gravisse une montagne, descende de là sur une plage stérile et déserte, au bord d'une mer souvent agitée par la tempête, y trouve un petit bateau sans rames, sans voiles, sans mâts, sans cordages, se jette dedans, d'un courage intrépide, s'abandonnant aux implacables vagues d'une mer profonde, qui tantôt l'élève jusqu'aux nues, tantôt le plonge dans l'abîme, lutte contre les vents avec un courage invincible, se trouve, au moment où il s'y attend

[1] *Solo procure descabezar, como dicen, el sueño.*

le moins, à trois mille lieues du point d'où il est parti, saute sur cette terre inconnue et lointaine, et rencontre des aventures dignes d'être retracées, non sur le parchemin, mais sur le bronze. Maintenant, la paresse triomphe de la diligence, l'oisiveté du travail, le vice de la vertu, l'arrogance de la valeur, et la théorie de la pratique des armes, qui ne brillèrent d'un éclat immortel que dans l'âge d'or et parmi les chevaliers errants. Exista-t-il, dites-moi, chevalier plus honnête et plus vaillant qu'Amadis de Gaule? plus sage que Palmerin d'Angleterre? plus affable et plus complaisant que Tirant le Blanc? plus galant que Lisvard de Grèce? plus couvert de blessures, plus dangereux dans le combat [1] que don Bélianis? plus intrépide que Périon de Gaule? plus affronteur de dangers que Félix Marte d'Hircanie? plus sincère qu'Esplandian? plus hasardeux que don Cirongilio de Thrace? plus brave que Rodomont? plus prudent que le roi Sobrin? plus téméraire que Renaud? plus invincible que Roland? plus brillant et courtois que Roger, duquel descendent les ducs de Ferrare comme Turpin nous l'apprend dans sa *Cosmographie*? Tous ces chevaliers, seigneur curé, et beaucoup d'autres que je pourrais nommer, furent chevaliers errants et la gloire de leur ordre. C'est d'eux ou de leurs pareils que le roi devrait se servir à mon avis : il s'en trouverait bien, diminuerait beaucoup ses dépenses, et le Turc s'en arracherait la barbe. Après cela, je resterai dans ma loge, puisque le chapelain ne veut pas m'en tirer; et, si Jupiter, comme a dit le barbier, ne veut pas donner de la pluie, ce sera moi qui en donnerai quand il me plaira : ceci soit dit pour que le seigneur barbier sache que je l'ai fort bien compris.

En vérité, seigneur Don Quijote, répondit le barbier, je n'ai point eu le dessein de vous déplaire : Dieu m'est témoin que mon intention était bonne; et que votre seigneurie ne doit point s'en offenser. Si je le dois ou non, répondit Don Quijote, c'est ce que je sais. Quant à moi, dit le curé, quoique j'aie à peine dit un mot jusqu'à présent, je ne saurais garder plus

[1] *Acuchillado y acuchillador.*

longtemps un scrupule que m'a fait naître ce que vient de dire le seigneur Don Quijote. Seigneur curé, répond ce dernier, de plus grandes choses vous sont permises : ainsi communiquez-nous votre scrupule, car il est pénible d'avoir la conscience chargée. Avec votre assentiment, reprit le curé, je vous dirai donc, que je ne saurais me persuader que toute cette bande de chevaliers errants qu'a nommés votre seigneurie ait réellement existé, qu'ils aient été des hommes de chair et d'os : je m'imagine que tout cela n'était que fiction, fable mensongère; songes racontés par des hommes éveillés, ou, pour mieux dire, à moitié endormis. C'est une autre erreur, répond Don Quijote, dans laquelle sont tombés beaucoup de gens qui ne veulent pas croire qu'il ait existé de tels chevaliers. Souvent, en diverses occasions et avec plusieurs personnes, je l'ai combattue : quelquefois je n'ai pas réussi; d'autres fois, j'ai été plus heureux, grâces à l'appui de la vérité. Elle me semble si évidente que je pourrais dire avoir vu de mes propres yeux Amadis de Gaule : c'était un homme de haute taille, blanc de visage, la barbe belle, quoique noire, le regard mêlé de douceur et de sévérité, parlant bref, lent à se mettre en colère, prompt à se calmer. De même que je viens de vous faire son portrait, je pourrais, je crois, peindre tous les chevaliers errants dont nous parlent les histoires : persuadé, comme je le suis, qu'ils furent tels que ces histoires le racontent. Instruit de leurs exploits, de leur caractère, on peut aisément, en bonne philosophie, juger de leurs traits, de leur teint, de leur stature. De quelle taille, suivant vous, seigneur Don Quijote, pouvait être le géant Morgant? demanda le barbier. En fait de géants, répondit Don Quijote, les opinions sont partagées : en exista-t-il, n'en exista-t-il pas? Cependant, la sainte Écriture, qui ne saurait être menteuse en un seul point, nous prouve qu'il en a existé, puisqu'elle nous rapporte l'histoire de ce Philistin Goliath, qui avait sept coudées et demie de haut, ce qui fait une grandeur démesurée. Dans la Sicile, on a trouvé des os de jambes et d'épaules si grands, qu'ils ne peuvent avoir appartenu qu'à des géants hauts comme des

tours, ainsi que le démontre la géométrie. Malgré tout cela, je ne saurais dire de quelle taille était Morgant, quoique je ne pense pas qu'il ait été fort grand : ce qui me porte à le croire, c'est que, dans le détail de ses aventures, il est dit que souvent il couchait sous un toit; or, s'il trouvait une maison capable de le contenir, il est évident qu'il n'était pas d'une taille démesurée. Vous avez raison, dit le curé, qui, prenant plaisir à entendre débiter de si grandes folies, lui demanda ce qu'il pensait des figures de Renaud de Montauban, de Roland et des autres pairs de France, puisque tous avaient été chevaliers errants. Pour Renaud, dit Don Quijote, j'oserais affirmer qu'il avait la figure large, le teint clair et vermeil, les yeux remuant sans cesse; il était pointilleux et emporté, ami des larrons et de toute espèce de gens perdus. Quant à Roldan, Rotolando ou Orlando (car on lui donne ces trois noms dans l'histoire), je certifierais qu'il fut de taille moyenne, large d'épaules, un peu voûté, brun du visage, la barbe rude, velu du corps, le regard menaçant, parlant bref, et pourtant civil et courtois. Si Roland, dit le curé, n'était pas plus beau que vous le dépeignez, je ne suis plus étonné que la belle Angélique l'ait dédaigné pour la grâce, la gentillesse et la bonne mine que devait avoir ce jeune Maure à barbe naissante, auquel elle s'abandonna : elle eut raison de préférer le délicat Médor au dur et âpre Roland. Cette Angélique, seigneur curé, répondit Don Quijote, fut une dévergondée, une coureuse, une capricieuse, qui fit autant de bruit dans le monde par ses impertinences que par sa beauté : elle dédaigna mille seigneurs, mille hommes vaillants et sages, pour un petit page imberbe, sans autre avantage, sans autre recommandation que sa reconnaissance pour son ami. Celui qui a chanté sa beauté, le fameux Arioste, n'osant pas ou ne voulant point, après son indigne choix, raconter ses dernières aventures, qui sans doute ne furent pas très honnêtes, l'abandonne après avoir dit :

Peut-être un autre, sur une lyre plus douce, dira comment elle reçut le sceptre du Catay [1].

Et sans doute ce fut une prophétie (car les poëtes sont appelés vaticinateurs ou devins); cette vérité devient évidente, car depuis, un fameux poëte d'Andalousie [2] a chanté les *larmes d'Angélique*, et un autre poëte castillan, que l'on peut appeler l'unique [3], a célébré sa beauté. Dites-moi, seigneur Don Quijote, reprit le barbier, parmi tant de poëtes qui ont chanté Angélique, n'en est-il aucun qui ait dirigé contre elle quelque satire? Je pense bien, répondit Don Quijote, que, si Sacripant et Roland avaient été poëtes, ils n'auraient pas manqué de bien équiper la demoiselle; car c'est l'ordinaire des poëtes dédaignés de leurs maîtresses, vraies ou supposées, de celles qu'ils ont établies dames de leurs pensées, de se venger par des satires et des libelles, vengeance, assurément, indigne d'un cœur généreux. Au reste, il n'est, jusqu'à présent, parvenu à ma connaissance aucun vers diffamatoire contre la belle Angélique auteur de tant de désordres. Miracle! s'écria le curé. Au même instant, on entendit la nièce et la gouvernante, qui avaient quitté la compagnie, crier dans la cour, ils coururent tous au bruit.

CHAPITRE II.

De la grande querelle qu'eut Sancho avec la nièce et la gouvernante, et autres aventures agréables.

L'histoire rapporte que le bruit qu'ils entendaient venait de la nièce et de la gouvernante. Sancho Pança se débattait à la porte, et voulait voir son maître; les femmes refusaient d'ouvrir, et lui disaient: Que vient chercher dans cette maison, ce gros bout d'homme? Retournez chez vous, frère: c'est vous qui débauchez notre maître, et lui faites courir les grands chemins.

[1] Y como del Catay recibio el cetro.
Quiza otro cantarâ con mejor plectro.

[2] Louis Barahona de Soto.

[3] Lope de Vega.

Servante de Satan! répondait Sancho, le débauché, le séduit, celui qu'on fait courir par les chemins, c'est moi, et non ton maître: c'est lui qui me fait courir par le monde. Vous vous trompez, vous autres, de la moitié de votre compte : c'est lui qui m'a tiré de ma maison avec de belles paroles, me promettant une île que j'attends encore. Que males îles t'étouffent, maudit Sancho, dit la nièce : qu'est-ce que c'est que des îles? est-ce une chose à manger, affamé, gourmand que tu es? Cela ne se mange pas, répond Sancho, mais se gouverne, et mieux que quatre villes aux mains de quatre alcades de cour. Avec tout cela, dit la gouvernante, tu n'entreras pas ici, boîte à malices, sac à méchancetés : va gouverner ta maison, labourer ton champ, et cesse de prétendre à des îles ou îlots.

Le barbier et le curé s'amusaient beaucoup de ce débat; mais Don Quijote, craignant que Sancho ne jasât et ne laissât échapper quelque naïveté qui ne lui fût pas trop honorable, l'appela; et les deux femmes furent obligées de finir et de le laisser entrer. Le barbier et le curé prirent congé de Don Quijote, désespérant de sa guérison, en le voyant entêté de ses chimères et de ses malheureuses chevaleries errantes. Aussi le curé dit-il à son voisin : Vous verrez, compère, qu'au moment où nous y penserons le moins, notre gentilhomme s'en retournera courir les champs. Je n'en fais aucun doute, répondit le barbier; mais je ne m'étonne point tant de la folie du maître que de la simplicité de l'écuyer, qui est si entêté de cette île, que rien au monde ne pourrait la lui ôter de la cervelle. Dieu les guérisse, dit le curé. Restons spectateurs : nous verrons ce que produira cet assemblage de folies d'un tel chevalier et d'un tel écuyer; on les dirait coulés tous les deux dans le même moule, et les folies du maître sans celles du valet ne valent pas un denier. Vous avez raison, dit le barbier; et je serais bien curieux de savoir de quoi ils s'entretiennent dans ce moment. Je suis sûr, répondit le curé, que la nièce ou la gouvernante nous en rendront compte : elles sont trop curieuses pour ne pas se tenir aux écoutes.

Cependant Don Quijote s'était enfermé dans sa chambre avec Sancho; restés seuls, il lui dit : Il me fâche beaucoup, Sancho, que tu aies dit et que tu répètes que c'est moi qui t'ai tiré de ta cabane, puisque tu sais bien que je ne suis pas resté dans ma maison. Nous sommes sortis ensemble, ensemble nous avons été, ensemble nous avons cheminé; nous n'avons eu qu'une seule fortune, un même sort; si tu fus une fois berné, moi j'ai été moulu cent : en cela, j'ai sur toi l'avantage. La raison le voulait ainsi, répondit Sancho, puisque, selon ce que vous dites, les disgrâces s'attachent aux chevaliers errants plus qu'à leurs écuyers. Tu te trompes, Sancho, répondit Don Quijote; le proverbe dit : *Quando caput dolet, etc.* Je n'entends pas d'autre langue que la mienne, dit Sancho. Cela veut dire, reprit Don Quijote, que quand la tête souffre, tous les autres membres souffrent : moi, étant ton seigneur et maître, je suis ta tête, et toi l'un de mes membres, puisque tu es mon serviteur; pour cette raison, le mal qui me touche ou me touchera doit te toucher, comme moi le tien. Cela devait être ainsi, répond Sancho : cependant, tandis qu'on me bernait comme membre, ma tête était de l'autre côté des murailles, et, sans ressentir aucun mal, me regardait voler en l'air; cependant, si les membres sont obligés de ressentir le mal de la tête, la tête est obligée de ressentir le mal des membres. Voudrais-tu dire, reprit Don Quijote, que je ne souffrais point tandis qu'on te bernait? Si c'est cela, ne le dis ni ne le pense : car mon esprit souffrait alors plus que ton corps. Mais, laissons cela pour le moment; nous aurons tout le temps d'y revenir. Dis-moi, ami Sancho, que dit-on de moi dans le village? quelle opinion ont de moi le vulgaire, les gentilshommes et les chevaliers? que dit-on de ma valeur, de mes exploits, de ma courtoisie? que pense-t-on de l'entreprise que j'ai faite, de ressusciter l'ordre oublié de la chevalerie? Enfin, je t'en prie, Sancho, dis-moi tout ce qui est parvenu à tes oreilles sur ce sujet, sans rien ajouter en bien, sans rien ôter du mal. Les vassaux fidèles sont obligés de dire à leurs seigneurs la vérité telle qu'elle est, sans

que l'adulation y ajoute, sans qu'un vain respect en ôte rien : il faut que tu saches, Sancho, que si elle parvenait ainsi toute nue aux oreilles des princes, sans les ornements de la flatterie, nous verrions d'autres temps, d'autres âges seraient plutôt tenus pour âges de fer que le nôtre, que j'entends même appeler l'âge d'or, par rapport à ceux qui l'ont précédé. Souviens-toi de cet avis, Sancho, afin de m'apprendre avec autant de sagesse que de bonne volonté, l'exacte vérité sur ce que je t'ai demandé.

Je le ferai de bon cœur, répondit Sancho, sous la condition, toutefois, que votre seigneurie ne se fâchera point de ce que je lui dirai, puisque vous voulez que je vous rapporte la vérité toute nue, sans la revêtir d'autres robes que celles qui sont parvenues à ma connaissance. Je ne me fâcherai nullement, dit Don Quijote : tu peux parler librement et sans détour. La première chose que j'ai à vous dire, reprend Sancho, est que le peuple vous regarde comme un grand fou, et moi comme non moins insensé. Les gentilshommes disent que, sortant des bornes de votre noblesse, vous vous êtes donné du *don* et arrogé le titre de chevalier, quoique vous n'ayez que quatre pieds de vigne et deux journaux de terre, avec un haillon devant, un autre derrière. Les chevaliers disent qu'ils ne se soucient pas de voir les gentilshommes s'égaler à eux, surtout les gentilshommes écuyers [1], qui noircissent leurs souliers et font des reprises à leurs bas noirs avec de la soie verte. Cela ne me touche en rien, dit Don Quijote : je suis toujours bien vêtu, sans ravaudage; mes habits pourraient bien quelquefois être déchirés, mais par les armes et non par le temps. Quant à la valeur, la courtoisie, les exploits et le dessein que vous avez formé, poursuivit Sancho, les opinions sont différentes : les uns disent que vous êtes un fou, mais un fou agréable; d'autres vous croient vaillant, mais malheureux; d'autres, enfin, vous

[1] On appelait ainsi des hidalgos qui combattaient à pied, couverts d'*écus* blancs, et qui, malgré les exploits qu'ils pouvaient faire, ne pouvaient devenir chevaliers.

trouvent courtois, mais impertinent : et, sur ce sujet, ils disent tant de choses que, ni à vous ni à moi, ils ne laissent un seul os de sain. Admire, Sancho, reprend Don Quijote, que partout où la vertu se montre dans un degré éminent, elle est persécutée. Peu ou même aucun des hommes illustres des siècles passés, n'a pu se dérober aux traits de la calomnie : Jules César, si courageux, si prudent, si vaillant capitaine, fut taxé d'ambition et ne manqua pas de reproches sur ses vêtements et sa manière de vivre; Alexandre, à qui ses hauts faits méritèrent le surnom de *Grand,* fut accusé d'ivrognerie; on a dit d'Hercule aux douze travaux, qu'il fut lascif et voluptueux; de don Galaor, frère d'Amadis de Gaule, qu'il fut excessivement querelleur, et son frère un pleureur. Ainsi, Sancho, parmi tant de calomnies qu'ont éprouvées des gens de bien, les miennes peuvent bien passer, s'il n'y en a pas plus que tu n'as dit. Ah! corps de mon père, voilà le nœud, répond Sancho. — Y a-t-il donc quelque autre chose? C'est la queue à écorcher, dit Sancho : ce que j'ai dit, ce ne sont que tourtes et gâteaux; mais, si vous desirez connaître toutes les calomnies que l'on répand contre vous, je vous amènerai ici un quidam qui vous les débitera sans qu'il y manque la plus petite chose. Hier au soir est arrivé le fils de Barthélemi Carrasco; il revient d'étudier à Salamanque, où il s'est fait recevoir bachelier. J'allai lui présenter la bienvenue, et il me dit que votre histoire courait déja imprimée, sous le titre de *l'Ingénieux gentilhomme Don Quijote de la Manche.* Il ajoute qu'on y avait parlé de moi sous mon propre nom de Sancho Pança, ainsi que de madame Dulcinée du Toboso, avec d'autres choses qui se sont passées entre nous, seul à seul, et je m'en suis signé de frayeur, ne pouvant comprendre comment a pu les savoir l'historien qui les raconte. Je t'assure, Sancho, dit Don Quijote, que cet historien doit être quelque sage enchanteur : à de telles gens rien ne demeure caché. — Et comment pourrait-il être sage et enchanteur, puisque, suivant Samson Carrasco (c'est le nom du bachelier dont je parle), il s'appelle Cid Hamet Berengena? C'est un nom maure, dit Don Quijote.

Cela doit être, répond Sancho, car j'ai souvent entendu dire que les Maures aiment les Berengenas [1]. Tu dois te tromper, reprend Don Quijote, sur le surnom de *Cid*, qui veut dire, en arabe, *seigneur*. Cela peut bien être, répond Sancho; mais, si vous desirez que je le fasse venir ici, j'irai le chercher promptement. Tu me feras beaucoup de plaisir, ami, dit Don Quijote : ce que tu m'as dit me tient tout en suspens, et je ne saurais manger une bouchée qui me profitât, jusqu'à ce que je sois bien informé de tout ceci. J'y vais donc aussitôt, reprend Sancho; et laissant son maître, il va chercher le bachelier, et le ramène en peu de temps; entre eux trois, il s'établit un agréable et plaisant colloque.

CHAPITRE III.

Ridicule entretien entre Don Quijote, Sancho et le bachelier Samson Carrasco.

Don Quijote resta tout pensif, en attendant le bachelier, duquel il espérait apprendre des nouvelles de lui-même, et écrites dans un livre, comme le lui avait dit Sancho. Il ne pouvait se persuader qu'un tel livre existât; son épée n'était pas encore lavée du sang des ennemis qu'il avait mis à mort, et cependant on venait d'imprimer ses hauts faits chevaleresques. Il s'imagina que quelque enchanteur, ami ou ennemi, avait opéré cette impression par art magique : s'il l'a fait comme ami, c'était sans doute pour agrandir ses exploits, et les élever au-dessus des plus hauts faits des chevaliers errants; si c'était un ennemi, il devait les avoir ravalés, les avoir mis au-dessous des plus vils travaux du plus mince écuyer, si toutefois, disait-il en lui-même, on a décrit actions d'écuyer. Cependant, s'il existe une telle histoire, elle doit être relevée, haute, insigne, magnifique et véritable, puisque c'est celle d'un chevalier errant. Cette

[1] Aubergines.

pensée le consolait un peu; mais, d'un autre côté, il se désolait en réfléchissant que son historien était un Maure, comme l'indiquait le nom de Cid : et, des Maures, on ne peut attendre aucune vérité, tous étant menteurs, faussaires et conteurs de chimères; il craignait, en outre, que ses amours ne fussent traités avec peu de discrétion, au mépris et préjudice de l'honneur de sa dame Dulcinée : il desirait que l'historien eût proclamé sa fidélité, et la réserve qu'il avait toujours gardée en dédaignant les reines, les impératrices, les demoiselles de tout rang, de toute condition, sachant tenir la bride aux aiguillons de la chair. Il se perdait ainsi dans une foule d'idées, quand arrivèrent Sancho et Carrasco, que Don Quijote accueillit avec beaucoup de courtoisie. Ce bachelier, malgré son nom de Samson, n'était pas grand de taille : c'était un fin matois, pâle, mais plein d'esprit; il avait environ vingt-quatre ans, le visage rond, le nez plat, la bouche grande, tous signes d'un esprit malicieux et railleur, comme il le fit bien voir en abordant Don Quijote. Il se mit à genoux, et lui dit : Seigneur Don Quijote, souffrez que je baise les mains de votre grandeur; par l'habit de saint Pierre que je porte, quoique je n'aie encore reçu que les quatre premiers ordres, votre seigneurie est un des plus fameux chevaliers errants qu'il y ait jamais eu et qu'il y aura jamais sur la surface du globe. Loué soit Cid Hamet Ben Engeli, qui nous a donné l'histoire de vos hauts faits, et l'habile homme qui l'a traduite d'arabe en castillan, pour l'universelle instruction des peuples! Don Quijote le releva, et lui dit : Il est donc vrai que l'on a écrit mon histoire, et que l'auteur est un sage Maure? Oui, seigneur, répondit Samson, et je suis certain qu'au moment où je vous parle il y en a plus de douze mille exemplaires imprimés; j'en prends à témoin le Portugal, Barcelone, Valence, où elle l'a été : et l'on assure qu'on l'imprime aussi à Anvers. Pour moi, je tiens qu'il n'y aura pas de nation qui ne la traduise dans sa langue. Une des choses, répond Don Quijote, qui doit donner à l'homme vertueux et distingué le plus de satisfaction, est de se voir, de son vivant, en bonne

réputation parmi ses semblables, qui impriment et publient son histoire : je dis en bonne réputation, car le contraire est pire que la mort. Sous le rapport de la bonne renommée, reprend le bachelier, votre seigneurie a la palme sur tous les chevaliers errants : car le Maure dans sa langue et le chrétien dans la sienne ont tous deux peint au vif votre vaillance, votre grand courage dans les dangers, votre patience dans l'adversité, votre résignation dans les malheurs et les blessures, votre honnêteté, votre retenue et continence dans vos amours si platoniques avec doña Dulcinée du Toboso. Jamais, dit en cet endroit Sancho Pança, je n'ai entendu traiter de *dona* madame Dulcinée; on dit seulement madame Dulcinée du Toboso : l'histoire se trompe en ce point. Cette objection, répond Carrasco, n'est pas de grande importance. Non, certes, ajoute Don Quijote; mais, dites-moi, je vous prie, seigneur bachelier, quel est celui de mes exploits que l'on préconise davantage dans cette histoire? En cela, répond le bachelier, les opinions diffèrent comme les esprits : les uns préfèrent l'aventure des moulins à vent, que votre seigneurie prit pour autant de Briarées et de géants; d'autres celle des moulins à foulon; d'autres la description des deux armées qui devinrent deux troupeaux de moutons; celui-ci préfère l'aventure du mort qu'on allait enterrer à Ségovie; l'autre donne la palme à la délivrance des galériens; celui-là soutient que rien n'égale l'histoire des deux géants bénédictins, et votre combat avec le vaillant Biscayen. Dites-moi, seigneur bachelier, interrompt Sancho, n'a-t-on pas parlé de l'aventure des Yangois, quand notre bon Rossinante eut fantaisie de s'ébaudir avec les cavales? Le savant historien, répond Carrasco, n'a rien oublié : il rapporte tout de point en point, jusqu'aux cabrioles que fit le bon Sancho dans la couverture. Ce ne fut pas dans la couverture, reprit Sancho, ce fut bien en l'air, et plus que je n'eusse voulu. A ce que je pense, dit Don Quijote, il n'y a histoire humaine qui n'ait ses accidents, surtout celle des chevaliers errants, qui ne peuvent être toujours remplies de succès brillants. Malgré cela, reprend

le bachelier, quelques-uns de ceux qui ont lu ce livre, disent qu'ils auraient vu avec beaucoup de plaisir les auteurs omettre les nombreux coups de bâton donnés, en diverses rencontres, au seigneur Don Quijote. Ceci, dit Sancho, rentre dans la vérité de l'histoire. Ils auraient bien pu les taire, ajoute Don Quijote, au moins par équité, puisqu'on n'est pas forcé de rapporter les actions qui n'altèrent ni ne changent la vérité des faits, surtout si elles tendent à faire mépriser le héros de l'histoire. Énée ne fut certainement pas aussi pieux que nous le dit Virgile, Ulysse aussi prudent que nous le dépeint Homère. Il est vrai, dit Carrasco; mais c'est tout autre chose d'écrire comme poëte ou comme historien : le poëte peut conter ou chanter les choses non comme elles furent, mais comme elles devaient être; l'historien doit les rapporter, non comme il eût été à desirer qu'elles fussent, mais telles absolument qu'elles sont arrivées, sans rien ajouter ni retrancher à la vérité des faits. Ainsi, dit Sancho, si ce seigneur maure s'est appliqué à dire la vérité, à coup sûr, parmi les coups de bâton donnés à mon maître, se trouvent les miens; car jamais on n'a pris la mesure de ses épaules sans me mesurer tout le corps : mais on ne doit pas s'en étonner, puisque, comme dit mon maître, les membres doivent participer aux douleurs de la tête. Tu es un mauvais plaisant, Sancho, dit Don Quijote : la mémoire ne te manque pas quand tu veux en avoir. Quand je voudrais, répond l'écuyer, oublier les coups de bâton qu'on m'a donnés, les meurtrissures qui sont encore sur mes côtes ne me le permettraient pas. Tais-toi, Sancho, repart Don Quijote; n'interromps pas le seigneur bachelier, que je supplie de poursuivre le récit de ce que l'on dit de moi dans cette histoire. Et de moi aussi, reprend Sancho; car on assure que je suis un des principaux patronages [1]. Dites donc personnages, ami, répond Carrasco. Oh! voilà, dit Sancho, un autre reprocheur de voquibles [2] : occupons-nous de cela, et nous n'aurons jamais fini. Dieu me

[1] Il y a dans l'espagnol : *presonages*, au lieu de *personnages*.

[2] Vocables, mots.

punisse, Sancho, reprend le bachelier, si vous n'êtes le second personnage de l'histoire! et tel aime mieux vous entendre que le plus hupé de ceux dont elle parle. Cependant, d'autres trouvent que vous avez été par trop crédule en vous imaginant que ce gouvernement d'île que vous promettait le seigneur Don Quijote ici présent, pouvait être véritable. Il a encore la barbe un peu jeune [1], dit Don Quijote; mais, quand Sancho sera plus avancé en âge, avec l'expérience que donnent les années, il sera plus propre que maintenant à être gouverneur. Par Dieu! seigneur, dit Sancho, l'île que je ne saurai point gouverner avec les années que j'ai, je ne la gouvernerai pas mieux avec celles de Mathusalem; le mal est que cette île est située je ne sais où, il ne tient pas du tout à mon défaut de jugement pour la gouverner. Recommande-toi à Dieu, dit Don Quijote, tout ira bien, et peut-être mieux que tu ne penses: la feuille ne s'agite point sur l'arbre sans la volonté divine. Il est vrai, dit Samson; et, si Dieu le veut, Sancho peut avoir un millier d'îles à gouverner, à plus forte raison une seule. J'ai vu des gouverneurs, dit celui-ci, qui, suivant moi, n'iraient point à la semelle de mon soulier; et cependant on leur donne de la seigneurie, et on les sert dans de la vaisselle d'argent. Ce ne sont point des gouverneurs d'îles, dit Samson, ils ont des gouvernements plus faciles; car ceux qui gouvernent les îles doivent au moins savoir la grammatique [2]. Je m'accommoderais bien de la *grama* [3], reprend Sancho; mais, quant à la *tica,* je ne m'en paye, ni ne m'en soucie, car je ne la connais point. Au reste, je laisse ce gouvernement entre les mains de Dieu, qui saura me placer où je lui serai le plus utile; et je vous dis, seigneur bachelier Samson Carrasco, que je suis très flatté que l'auteur de l'histoire ait parlé de moi de manière à ne pas ennuyer le lecteur avec ce qu'il en raconte: car, foi de bon écuyer, s'il avait dit de moi des choses qui ne convinssent pas à un vieux chrétien comme je le

[1] L'espagnol dit: *aun hay sol en las bardas.*

[2] Grammaire. L'espagnol dit *gramatica;* le jeu de mots n'existerait pas si l'on ne conservait cette expression.

[3] Gramen, chiendent.

suis, j'aurais crié si fort que les sourds m'eussent entendu. Ce serait faire des miracles, dit Samson. — Miracles ou non, que chacun regarde comme il parle ou comme il écrit des personnes, et ne place point à tort et à travers tout ce qui lui vient dans la tête.

Un des défauts de cette histoire, reprit le bachelier, c'est que l'auteur y a inséré une nouvelle intitulée : *le Curieux impertinent;* ce n'est pas qu'elle soit mauvaise ou mal conçue, mais elle n'est point à sa place, et n'a rien de commun avec l'histoire du seigneur Don Quijote. Je gagerais, dit Sancho, que ce fils de chien en a fait une vraie confusion. Je le déclare maintenant, ajouta Don Quijote, mon historien n'est point un sage : c'est quelque bavard ignorant qui, sans aucun jugement, à l'aveugle, s'est avisé d'écrire : arrive que pourra. Il a fait comme Orbaneja, peintre d'Ubède, qui, à cette demande : Que peignez-vous ? répondait : « Ce qui sortira de mon pineeau. » Par exemple c'était un coq, si mal représenté, qu'il était besoin d'écrire au-dessous, en lettres gothiques : « Ceci est un coq. » Ainsi doit être mon histoire : pour être comprise, elle nécessitera un commentaire. Non, répondit Samson; elle est si claire qu'elle ne présente aucune difficulté : les enfants la manient, les jeunes gens la lisent, les hommes faits la comprennent, les vieillards la vantent; en un mot, elle est tant feuilletée, tant lue, si bien apprise par cœur par toutes sortes de gens, qu'à peine voit-on un vieux cheval maigre que l'on s'écrie : Voilà Rossinante. Ceux qui se sont le plus adonnés à cette lecture, ce sont les pages : il n'y a point d'antichambre de seigneur où l'on ne trouve un *Don Quijote ;* le livre quitté, un autre le prend, ceux-ci s'en emparent, ceux-là le demandent : enfin, cette histoire est la plus agréable et la moins dangereuse qu'on puisse lire, et on n'y trouve pas un seul mot qui se prête à une interprétation déshonnête, une pensée qui ne soit d'un bon catholique. Écrire autrement, dit Don Quijote, ce serait écrire des mensonges et non des vérités; et les historiens qui mentent mériteraient d'être brûlés comme les faux monnayeurs.

Mais je ne sais qui peut avoir mû l'auteur à y insérer des nouvelles, des récits étrangers; ce qui me concerne lui suffisait; il eût dû se souvenir du refrain : *De paille et de foin*, etc. En vérité, n'eût-il publié que mes pensées, mes soupirs, mes larmes, mes bonnes intentions, mes entreprises, il eût pu faire un volume plus gros, ou aussi considérable que toutes les œuvres de Tostat [1]. Pour composer une histoire, seigneur bachelier, ou quelque autre livre que ce soit, il faut un grand jugement et une raison mûre : traiter des sujets gracieux, écrire des choses délicates et fines, appartient à de grands esprits. Le plus spirituel personnage de la comédie est celui du bouffon : celui qui veut se faire passer pour simple ne doit pas l'être. L'histoire est une chose sacrée, car elle doit être vraie, et là où est la vérité, est Dieu, puisqu'il est la vérité même. Cependant, il se trouve des hommes qui composent et publient des livres comme on fait des beignets. Il n'est pas si mauvais livre, dit le bachelier, qui ne contienne quelque chose de bon. Je n'en fais aucun doute, répondit Don Quijote; cependant il arrive souvent que tel qui, par ses compositions, s'était acquis une réputation que l'on croyait justement méritée, la perd entièrement, ou du moins la voit diminuer considérablement en livrant ses écrits à l'impression. La raison en est, dit Samson, que, les ouvrages imprimés pouvant être examinés à loisir, on en découvre aisément les défauts, et l'examen en est d'autant plus sévère, que ceux qui les ont composés ont plus de réputation. Les hommes célèbres par leur génie, les grands poëtes, les historiens illustres, ont toujours, ou du moins bien souvent, pour envieux ceux qui, sans avoir jamais rien produit, n'ont d'autre occupation que celle de censurer les ouvrages des autres. On ne doit point s'en étonner, reprend Don Quijote : par exemple, nous avons beaucoup de théologiens incapables de se faire entendre en chaire, mais qui sont très habiles à découvrir les défauts ou les paroles oiseuses de ceux qui prêchent.—Vous avez bien raison, seigneur Don Quijote; mais je desirerais que

[1] Tostat, évêque d'Avila, mort en 1454.

les censeurs fussent plus indulgents, moins scrupuleux, ne s'arrêtassent point aux taches imperceptibles du soleil radieux qu'ils ont devant les yeux : si quelquefois le bon Homère s'endort, qu'ils considèrent combien de temps il dut être éveillé pour mêler à l'éclat de son poëme le moins d'ombre qu'il fut possible : peut-être, d'ailleurs, ces taches qui les offusquent sont-elles comme les signes du visage qui souvent relèvent l'éclat de la beauté. Aussi, celui qui fait imprimer un livre, sachant bien qu'il est impossible, de toute impossibilité, d'en composer un qui contente et satisfasse tous les lecteurs, s'expose à un grand danger. Celui qui traite de mes aventures, dit Don Quijote, aura sans doute contenté bien peu de monde? C'est ce qui vous trompe, répond le bachelier ; car, le nombre des fous étant infini, innombrables furent ceux qui le lurent avec plaisir. Quelques-uns, cependant, accusèrent l'auteur de défaut de mémoire ou de malice : par exemple, il oublie de nous dire quel fut le voleur de l'âne de Sancho, il ne le nomme point ; on juge seulement que l'âne fut dérobé ; puis, peu de temps après, on revoit Sancho sur le même âne, sans savoir comment [1]. Ils reprochent encore à l'auteur d'oublier de nous dire ce que Sancho fit des cent écus qu'il trouva dans la valise, sur la Sierra-Morena ; il n'en est plus question : pourtant beaucoup auraient desiré savoir quel usage il en fit, à quoi il les dépensa ; c'est un des points importants qui manquent dans l'ouvrage. Seigneur Samson, observa Sancho, je ne suis point, en ce moment, en état de vous répondre sur ce sujet : j'éprouve une défaillance d'estomac qui, si je n'y remédie avec deux traits de vin vieux, me mettra à l'épine de sainte Lucie. Il est chez nous, où ma famille m'attend : après dîner, je reviendrai satisfaire votre sei-

[1] Étrange bévue de Cervantes, qui prétend corriger ici deux fautes imaginaires : il ne se rappelle pas qu'au chapitre XXIII de la première partie, il dit formellement que ce fut Ginès qui déroba l'âne de Sancho, et qu'au XXXe, il raconte également comment Sancho retrouva Ginès habillé en bohémien et reprit son âne. Il veut parler de l'oubli du vol de l'âne, lorsqu'il le laisse encore à Sancho dans la Sierra-Morena ; c'est ce qui n'est point expliqué dans le chapitre suivant. Ces inadvertances prouvent incontestablement que Cervantes composait sans relire ce qu'il avait écrit.

gneurie et tout le monde, sur la perte de l'âne et l'emploi des cent écus. Sans rien ajouter et sans attendre de réponse, il sort. Don Quijote pria le bachelier de rester à faire pénitence avec lui : ce dernier accepta; l'on ajouta deux pigeons à l'ordinaire. Pendant le dîner, on parla chevalerie : Carrasco sut s'accommoder à l'humeur de Don Quijote. Le repas fini, ils firent la sieste. Sancho revint, et la conversation recommença.

CHAPITRE IV.

Comment Sancho satisfait aux demandes du bachelier Samson Carrasco, et autres aventures dignes d'être racontées.

Sancho, de retour, reprit la conversation où il l'avait laissée : Vous voulez savoir, dit-il au bachelier, quand, comment et pourquoi l'âne me fut volé? Ce fut la même nuit que, fuyant la sainte hermandad, nous entrâmes dans la Sierra-Morena. Après la malencontreuse aventure des galériens, et celle du mort que l'on transportait à Ségovie, nous pénétrâmes dans un bois, mon maître et moi : il était appuyé sur sa lance, moi monté sur mon grison. Fatigués et moulus de nos derniers combats, nous nous endormîmes comme si nous eussions été couchés sur quatre oreillers de plume : moi, surtout, je dormis d'un si profond sommeil, que mon larron, quel qu'il fût, put aisément planter quatre pieux aux quatre coins du bât, me laisser ainsi suspendu dessus, et tirer par-dessous le roussin, sans que je le sentisse.—C'est une chose facile, et qui n'est pas nouvelle, car la même aventure arriva à Sacripant, lorsque étant devant Albraque, le fameux larron Brunel usa de la même ruse et lui tira son cheval d'entre les jambes. Le jour vint, continua Sancho, à peine me fus-je un peu remué, que les appuis manquèrent, et je tombai lourdement à terre. Je cherchai mon âne, et ne le trouvai point : les larmes me vinrent aux yeux et je fis de telles lamentations, que, si l'auteur de notre histoire les a passées sous silence, il peut compter avoir eu grand tort. Au bout de je ne

sais combien de jours, marchant avec madame la princesse Micomicona, je reconnus mon âne, et dessus, en habit de bohémien, ce grand bandit de Ginès de Pasamonte, que mon maître et moi nous avions délivré de la chaîne. Ce n'est point là où est l'erreur, reprit Samson; avant cette réapparition de l'âne, l'auteur dit que Sancho cheminait sur son grison[1]. A cela, dit Sancho, je ne sais que répondre, sinon que l'historien s'est trompé, ou que c'est une faute de l'imprimeur. Sans aucun doute, reprit Samson; mais que devinrent les cent écus? — Ils sont partis. Je les ai employés pour mon usage, celui de ma femme et de mes enfants : ils ont été cause que ma femme a pris en patience mes allées et venues au service du seigneur Don Quijote. Si, après si longtemps, j'étais revenu à la maison sans âne et sans argent, une triste réception m'attendait. Si vous desirez savoir autre chose de moi, me voici prêt à répondre en personne au roi lui-même : nul ne se doit inquiéter si j'ai trouvé ou non, dépensé ou non cet argent ; car, si les coups de bâton que j'ai reçus dans nos voyages se payaient avec de l'argent, quand on ne les taxerait qu'à quatre maravédis chacun, une autre somme de cent écus ne suffirait pas à m'en payer seulement la moitié. Que chacun mette la main sur sa conscience; qu'il ne s'ingère point de prendre le blanc pour le noir et le noir pour le blanc. Nous sommes tous comme Dieu nous a faits, et pis encore quelquefois. J'aurai soin, dit Carrasco, que l'auteur de cette histoire, s'il l'imprime de nouveau, n'oublie point ce que vient de dire le bon Sancho: ce sera relever beaucoup son ouvrage. Y a-t-il quelque autre chose à corriger dans ce livre, seigneur bachelier? demanda Don Quijote. Il doit y en avoir, répondit-il, mais d'une moindre importance que ce que j'ai relevé. — Par aventure, l'auteur promet-il une seconde partie? — Sans doute; mais il dit qu'il ne l'a point encore trouvée, et qu'il ne sait où la prendre : de sorte que nous sommes en doute si elle paraîtra. Il faut ajouter que certains disent que les secondes parties ne sont jamais bonnes; d'autres prétendent que ce que l'on a écrit

[1] Au chapitre xxv; voyez tome 1.

de Don Quijote suffit : ce qui fait présumer que nous n'aurons rien de plus. Cependant, ceux dont l'humeur est plus joviale que triste disent : Donnez-nous des Quijotades; que Don Quijote agisse, que Sancho parle : arrive que pourra, nous serons contents. Et quoi donc peut arrêter l'auteur? dit Don Quijote. —Ce qui l'arrête? Il va cherchant, avec un soin extrême, toutes les parties de cette histoire, pour la livrer au public, plus ambitieux d'en donner la suite que de tous les éloges. Ainsi, dit Sancho, il regarde plus à l'argent qu'à toute autre chose. Ce sera merveille s'il rencontre bien : il ne fera que coudre à grands points, comme font les tailleurs la veille de Pâques; et les ouvrages faits à la hâte n'atteignent jamais la perfection requise. Que le seigneur maure se tienne bien, qu'il prenne garde à ce qu'il va faire : mon maître et moi, nous lui mettrons en main tant de matériaux, en fait d'aventures et de succès divers, qu'il pourra composer non-seulement une seconde partie, mais cent. Il pense, sans doute, le bon homme, que nous nous endormons ici sur la paille; mais qu'il nous tienne le pied, il verra si nous boitons. Tout ce que je puis dire, c'est que, si mon maître suivait mon conseil, nous serions déja par les champs, redressant les torts et vengeant les injures, comme c'est la coutume des bons chevaliers errants.

Sancho achevait à peine ces mots, quand ils entendirent hennir Rossinante : ce hennissement fut pour Don Quijote un augure favorable, et lui fit prendre la résolution de faire une nouvelle sortie sous trois ou quatre jours. Il confia ce dessein à Carrasco, et lui demanda conseil sur le chemin qu'il devait suivre. Carrasco fut d'avis qu'il s'acheminât vers le royaume d'Aragon et la ville de Saragosse, où, sous peu de jours, devaient se faire des joutes solennelles pour la fête de Saint-Georges; il pourrait là surpasser tous les chevaliers aragonais, c'est-à-dire éclipser tous les chevaliers du monde. Il loua beaucoup son courage, sa généreuse résolution, mais le sollicita d'être à l'avenir moins prompt à aborder le danger, sa vie n'étant pas à lui, mais à tous les malheureux qui avaient besoin

de son secours. C'est là ce qui me fâche, seigneur Samson, interrompit Sancho : mon maître se précipite sur cent hommes armés, comme un enfant gourmand sur une demi-douzaine de petits melons. Corbleu! seigneur bachelier, il y a temps pour combattre et temps pour se retirer : car tout n'est pas saint Jacques, ni l'Espagne toute montagne. J'ai ouï dire, et, si j'ai bonne mémoire, à mon maître lui-même, que la valeur tient le milieu entre la couardise et la témérité. S'il en est ainsi, je ne veux pas qu'il fuie sans sujet, ni qu'il attaque quand la prudence exige autre chose; avant tout je l'avertis que, s'il veut me mener avec lui, ce sera à condition qu'il se chargera de tous les combats, et que je n'aurai autre chose à faire que d'avoir soin de sa personne pour ce qui est de la toilette et du manger; pour cela, j'irai au-devant de ses besoins. Mais, penser que je mettrai la main à l'épée, fût-ce contre de vilains malandrins, c'est une chose inutile. Moi, seigneur Samson, je n'ai pas de prétention à la réputation de vaillant, mais bien à celle du meilleur et du plus loyal écuyer qui jamais ait servi chevalier errant. Si mon seigneur Don Quijote, en reconnaissance de mes bons et nombreux services, veut me donner quelqu'une de ces nombreuses îles qu'il dit devoir conquérir, je lui en aurai la plus grande obligation; s'il ne m'en donne point, eh bien, me voilà comme je suis né : l'homme n'a pas besoin d'autre appui dans ce monde que de celui de Dieu. Qui sait même si le pain que je mangerai sans gouvernement ne vaudra pas celui de gouverneur, et peut-être mieux? Sais-je encore si, par aventure, dans ces gouvernements, le diable ne m'apprête pas quelque croc en jambe pour me faire tomber et me casser les dents? Sancho je suis né, Sancho je pense mourir. Pourtant, avec tout cela, si, de bien en bien, sans beaucoup de travail et de risque, le ciel m'envoyait quelque île ou autre chose semblable, je ne serais pas si sot que d'en faire fi; car, comme on dit, quand on te donne la vaquette[1], cours après avec la cordelette, et quand le bien viendra, enferme-le dans ta maison.

[1] La génisse.

Vous avez parlé comme un docteur, frère Sancho, dit Carrasco. Ayez confiance en Dieu et dans le seigneur Don Quijote, qui vous donnera, non pas une île, mais un royaume. Va pour le plus comme pour le moins, répond Sancho : et je puis vous assurer, seigneur Carrasco, que le royaume que mon maître me donnera ne tombera point dans un sac percé. Je me suis tâté le pouls, et je me trouve assez sain pour gouverner îles et royaumes : je l'ai déja dit en d'autres occasions à mon maître. Prenez garde, Sancho, dit le bachelier, les honneurs changent les mœurs ; il pourrait vous arriver, en devenant gouverneur, de méconnaître la mère qui vous engendra. Ceci est bon, répond Sancho, pour ceux qui sont nés entre les mauves [1], et non de ceux qui, comme moi, ont sur le cœur quatre doigts de vieux chrétien. Ainsi, je n'oublierai point ma condition, et je serai agréable à tout le monde. Dieu le veuille, dit Don Quijote ; nous le verrons bien quand le gouvernement viendra : il me semble déja l'avoir devant les yeux. Cela dit, il pria le bachelier, s'il était poëte, de faire des vers dont le sujet fût le congé qu'il comptait prendre de sa dame Dulcinée du Toboso, et d'avoir soin de composer ces vers de manière que chacun commençât par une lettre de ce nom ; de telle sorte qu'en réunissant toutes les initiales, on lût : *Dulcinée du Toboso* [2]. Le bachelier répondit qu'encore qu'il ne pût être compté parmi les poëtes célèbres de l'Espagne, qu'on lui avait dit être au nombre de trois et demi, il ne laisserait pas de faire ces vers ; que cependant il y voyait une grande difficulté : c'était que les lettres qui formaient le nom étaient au nombre de dix-sept [3] ; qu'ainsi, s'il faisait quatre stances de quatre vers, à la castillane, il resterait une lettre, que s'il composait les stances de cinq vers, que l'on nommait dizains ou *redondilles*, il en manquerait trois ; qu'au surplus, il ferait en sorte d'élider une lettre le mieux qu'il pourrait, de manière que, dans les quatre castillanes, fût conservé le

[1] Jeu de mots sur *malva* et *malvado*.
[2] Ce que nous appelons un *acrostiche*.
[3] *Dulcinea del Toboso*.

nom de Dulcinée du Toboso. Il le faut bien ainsi, répondit Don Quijote; car, si le nom ne s'y trouve pas clairement et manifestement, aucune femme ne croira que ces vers aient été composés pour elle. Ils ne poussèrent pas plus loin la conversation, et convinrent que le départ de Don Quijote aurait lieu dans huit jours. Celui-ci recommanda le secret au bachelier, surtout envers le curé, maître Nicolas, la nièce et la gouvernante, de peur qu'ils ne missent empêchement à son honorable et valeureuse résolution. Carrasco promit tout, et prit congé en priant à son tour Don Quijote de l'informer exactement de ses bons ou mauvais succès, quand il en aurait la commodité. Ils se séparèrent, et Sancho s'occupa de mettre ordre à tout ce qui était nécessaire pour le départ.

CHAPITRE V.

Sage et agréable conversation de Sancho Pança et de sa femme Thérèse, avec d'autres événements dignes d'heureuse mémoire.

Le traducteur de notre histoire, parvenu à ce cinquième chapitre, dit qu'il le tient pour apocryphe, parceque Sancho y parle d'un autre style que celui qu'on peut attendre de son étroit génie, et dit des choses si subtiles, qu'il est impossible qu'elles fussent à sa connaissance. Cependant, il n'a pas laissé de le traduire pour satisfaire à ce que lui impose son devoir; il poursuit donc ainsi:

Sancho rentra chez lui, si allègre et si joyeux, que sa femme s'en aperçut d'aussi loin qu'elle le vit[1]: Qu'as-tu donc, lui dit-elle, ami Sancho, que te voilà si joyeux? Femme, dit Sancho, si Dieu voulait, je serais joyeux de n'être pas si content. — Je ne comprends pas, mon homme, et je ne sais ce que tu veux dire par là, si Dieu voulait, tu serais bien aise de n'être pas si content: car, quoique sotte, je ne pense pas qu'on puisse être content de n'être pas content. — Écoute, Thérèse: je suis content parceque j'ai résolu de retourner au service de mon maître Don Quijote, qui va partir une troisième fois à la recherche des aventures; je

[1] *A tiro de ballesta.*

m'en vais avec lui, parceque ainsi le veut la nécessité, jointe à l'espérance qui me réjouit, de trouver d'autres cent écus, comme ceux que nous avons employés. Et ce qui me rend triste, c'est de penser qu'il faut que je m'éloigne de toi et de mes enfants. Si Dieu avait voulu me donner à manger à pied sec dans ma maison, sans être obligé de courir par monts et par vaux avec tant de peine, ce qu'il pouvait faire à peu de frais, sans que je l'allasse chercher, il est bien certain que ma joie serait plus entière et plus vraie, puisqu'en ce moment elle est mêlée du chagrin de te quitter : j'ai donc eu raison de dire que, si Dieu voulait, je serais bien aise de ne pas être content. — Sais-tu, Sancho, que, depuis que tu t'es fait membre de chevalier errant, tu parles d'une manière si contournée, qu'il n'est pas possible de t'entendre? — Femme, il suffit que Dieu m'entende : lui seul entend tout. Mais laissons cela. Fais attention que, pendant ces trois jours, il faut que tu aies bien soin du grison, pour qu'il soit en état de porter les armes : double-lui sa ration, visite son bât et tout son attirail. Nous n'allons pas à la noce, mais bien courir le monde, nous mesurer avec des géants, des endriagues, des fantômes, entendre des sifflements, des rugissements, des mugissements, des beuglements; et tout cela ne serait que des roses, si nous ne rencontrions pas des Yangois et des Maures enchantés.— Je crois bien, mon homme, que les écuyers errants ne mangent pas leur pain pour rien ; c'est pourquoi je prierai Notre-Seigneur qu'il te retire au plus tôt d'une si mauvaise aventure.—Je te dis, femme, que, si je n'espérais, sous peu de temps, devenir gouverneur d'une île, je tomberais mort tout à l'heure. — Ne dis pas cela, mon homme. Vive la poule, encore qu'elle ait la pepie. Vis, toi, et que le diable emporte tous les gouvernements du monde. Tu es sorti sans gouvernement du ventre de ta mère, tu as vécu jusqu'ici sans gouvernement, et sans gouvernement tu iras où l'on te conduira à la sépulture, quand il plaira à Dieu. Combien y a-t-il de gens dans le monde qui vivent sans gouvernement, et qui, pour cela, ne laissent pas de vivre et d'être comptés au

nombre des hommes! La meilleure sauce du monde est la faim: et, comme elle ne manque jamais aux pauvres, ils mangent toujours avec appétit. Cependant, Sancho, si, par aventure, tu te vois avec un gouvernement, n'oublie ni moi ni tes enfants. Souviens-toi que Sanchico a déja quinze ans révolus, et qu'il est temps qu'il aille à l'école, si son oncle l'abbé doit le faire quelque chose dans l'Église; Marie Sancha, ta fille, ne mourra point si nous la marions, et je me doute fort qu'elle desire autant un mari que toi un gouvernement: enfin, mieux vaut fille mal mariée que bien entretenue. Sur ma foi, dit Sancho, si Dieu me mène jusqu'à tenir un gouvernement, je marie Sancha si grandement qu'on ne l'obtiendra qu'en lui donnant le titre de seigneurie.—Non pas, non pas, Sancho, marie-la avec son égal, c'est le plus sûr. Si tu changes ses sabots en patins, sa cotte de laine contre un vertugadin ou des atours de soie, son nom de Marion et le *tu* contre la *dona telle*, et la *seigneurie,* la pauvre fille ne s'y retrouvera plus; à chaque pas elle fera une faute, et laissera voir le fil épais de sa toile. — Tais-toi, sotte; il ne lui faudra pas plus de deux ou trois ans: au bout de ce temps, l'air noble et la gravité lui viendront tout naturellement; et, quand ils ne viendraient pas, qu'importe? elle sera dame, arrive qui pourra. Mesure-toi sur ton état, répond Thérèse, et souviens-toi du proverbe qui dit: Mouche l'enfant de ton voisin, et mets-le dans ta maison. Certes, ce serait une jolie chose de marier notre Marie avec quelque petit comte ou chevalier, qui, lorsqu'il lui en prendrait fantaisie, la traiterait de vilaine, de fileuse de quenouille, de fille de journalier: ce n'est pas pour cela que je l'ai élevée. Apporte de l'argent, Sancho, et laisse-moi le soin de la marier. Nous avons ici Lope Tocho, fils de Jean Tocho, qui est un bon garçon, sain, et que nous connaissons. Je sais qu'il ne regarde pas la fille de mauvais œil; il est notre égal, et avec lui elle sera bien mariée. Nous les aurons toujours sous les yeux: père, mère, enfants, gendre, petits-enfants, nous ne ferons qu'un; la paix et la bénédiction de Dieu seront parmi nous, et ne me la marie pas dans ces cours, dans

ces grands palais, où on ne l'entendrait pas, où elle ne s'entendrait pas elle-même.

Viens çà, bête, femme de Barrabas, répliqua Sancho : pourquoi veux-tu maintenant m'empêcher de marier ma fille avec un homme qui me donnera des petits-enfants qu'on traitera de seigneuries? Écoute, Thérèse, j'ai toujours entendu dire aux anciens que celui qui ne sait pas jouir de la fortune quand elle vient, n'a pas droit de se plaindre si elle s'en va. Nous aurions tort, maintenant qu'elle nous appelle à notre porte, de la lui fermer. Laissons-nous conduire par ce vent favorable qui nous souffle. (C'est pour cette manière de s'exprimer, et pour ce que Sancho dit un peu plus loin, que le traducteur regarde ce chapitre comme apocryphe.) Ne te semble-t-il pas bon, animale, poursuivit Sancho, que je me lance à corps perdu dans quelque gouvernement profitable, qui nous tire du bourbier, et que je marie Sancha avec qui bon me semblera? Tu verras comme on t'appellera doña Thérèse Pança; tu seras assise à l'église sur de fins tapis, sur des carreaux, au grand dépit de toutes les femmes de gentilhomme. Faut-il rester toujours au même état, sans augmenter ni diminuer, comme des figures de décoration? Ainsi, n'en parlons plus, Sanchica sera comtesse, quoique tu en dises.

Prends bien garde à ce que tu dis, mon homme, répond Thérèse; car, avec tout cela, j'ai peur que ce comté ne soit la perte de ma fille. Au reste, fais ce que tu voudras, fais-la duchesse ou princesse : tu peux être sûr que ce ne sera jamais de mon aveu. Je fus toujours amie de l'égalité; je ne saurais voir l'orgueil sans fondement. On me nomma Thérèse au baptême, sans les additions et les ornements de don ni de doña; mon père s'appelait Cascajo, et moi, comme je suis ta femme, on m'appelle Thérèse Pança, quoique l'on pût, avec raison, me nommer Thérèse Cascajo. Mais, là sont les rois où sont les lois : je me contente de ce nom, sans qu'on y ajoute un don, trop lourd pour que je le puisse porter. Je ne veux point donner matière à parler à ceux qui me verraient vêtue en comtesse

ou en gouvernante. Voyez donc, diraient-ils, le ton de cette gardeuse de porcs : hier elle démêlait un flocon d'étoupes, ou bien elle allait à la messe la tête couverte du bas de sa robe, au lieu de mante, et maintenant elle porte un vertugadin et des broderies, comme si nous ne la connaissions pas. Si Dieu me garde mes sept ou cinq sens de nature, ou ceux que j'ai, j'espère bien ne pas donner lieu de me voir en telle extrémité. Toi, frère, prends un gouvernement, une île, toute la pompe que tu voudras : je te le jure, par la vie de ma mère, ma fille ni moi ne quitterons point d'un seul pas notre chaumière. A femme honorée, jambe rompue dans sa maison ; à fille honnête, le travail est sa fête. Va, avec ton Don Quijote, poursuivre vos aventures, et laisse-nous ici à nos mésaventures : Dieu les améliorera, lui qui sait que nous sommes honnêtes Et je ne sais de vrai qui lui a donné ce titre de don, car son père ni ses aïeux ne l'eurent jamais.

C'est à cette heure, répond Sancho, que je puis bien dire que tu as dans le corps un esprit familier. Dieu te soit en aide ! Combien de choses viens-tu de m'enfiler sans pied ni tête ! et qu'ont de commun les Cascajo, les ajustements, les proverbes et les braveries, avec ce que je dis? Viens çà, insensée, ignorante (car ainsi puis-je te nommer, puisque tu n'entends pas mes raisons et que tu fuis ton bonheur) : si je voulais que ma fille se jetât d'une tour en bas, ou qu'elle se mît à courir le monde comme l'infante doña Urraca[1], tu aurais raison de ne pas suivre mon avis ; mais, si, sur-le-champ, en moins d'un clin d'œil, je lui fais donner du *don*, de la *seigneurie*, je la retire du chaume, je la mets sous un dais, sur un trône, sur une estrade garnie de plus de coussins de velours que celles des Maures de Maroc, pourquoi n'y consens-tu pas, et ne veux-tu pas ce que veut ton mari ?— Sais-tu pourquoi, mon homme? C'est que je me souviens du proverbe : Ce qui te couvre te découvre. Les yeux passent, en courant, sur le pauvre ; on les arrête sur le

[1] Fille de don Fernand, qui se mit à courir le monde quand elle se vit déshéritée par son père.

riche : si ce riche fut un temps pauvre, on murmure, on le maudit, et, ce qu'il y a de pis, on persévère dans ces malédictions, on les répète dans les rues, aussi serrées que des essaims d'abeilles. Écoute, Thérèse, ce que je te veux dire maintenant, répond Sancho : peut-être ne l'as-tu jamais entendu. Cela ne vient point de moi : ce sont sentences du père prédicateur, qui, le carême passé, prêcha dans notre village. Il disait, si j'ai bonne mémoire, que toutes les choses présentes qui s'offrent à nos yeux, s'offrent et se logent mieux dans notre souvenir que les choses passées. (Toutes ces raisons de Sancho, sont, pour le traducteur, la seconde preuve que ce chapitre est apocryphe, vu qu'elles excèdent la portée de Sancho.) Ainsi, poursuit ce dernier, quand nous voyons une personne bien parée, avec de riches habits et la pompe des serviteurs, il semble que nous soyons forcés à lui porter respect, encore que la mémoire nous rappelle au même instant quelque bassesse que nous avons connue dans la même personne; cette bassesse, soit de pauvreté, soit de lignage, étant passée, n'existe plus, et il n'y a de réel que ce que nous voyons présentement; si celui que la fortune a porté de la bassesse (ce sont les propres paroles du père) au sommet de la prospérité, est bon, libéral, courtois envers tout le monde, et ne veut point s'égaler à ceux qui sont nobles d'ancienne race, tiens pour certain, Thérèse, qu'il ne se rencontrera personne qui se souvienne de ce qu'il fut; tous respectent ce qu'il est présentement, si ce n'est les envieux, desquels aucune fortune prospère ne peut se défendre. Je n'entends rien à ce que tu dis, mon homme, répond Thérèse; fais ce que tu voudras, et ne me romps pas davantage la tête avec tes harangues et tes rhétoriques, si tu es révolu[1] à faire ce que tu dis. — Dis *résolu*, femme, et non pas *révolu*. — Tiens, mon homme, ne me cherche pas dispute sur les mots : je parle comme Dieu l'a voulu, et n'y cherche point finesse. Je dis que, si tu te crois assuré d'un gouvernement, tu emmènes avec toi ton fils Sancho, pour lui apprendre dès à présent à gouver-

[1] *Revuelto* pour *resuelto*.

ner : c'est une bonne coutume que les enfants apprennent et pratiquent le métier de leur père. Quand je serai gouverneur, répond Sancho, je le demanderai par la poste, et je t'enverrai de l'argent, qui ne me manquera pas, car on prête toujours aux gouverneurs, s'ils en ont besoin. Habille-le de manière à cacher ce qu'il est et à paraître ce qu'il doit être. Envoie de l'argent, dit Thérèse, et tu verras que je l'habillerai comme un petit ange[1].—Hé bien, femme, nous restons d'accord que notre fille sera comtesse. Le jour que je la verrai comtesse, répond Thérèse, fais ton compte que je la mets en terre. Mais, je te le répète, fais ce que tu voudras : nous autres femmes nous naissons avec l'obligation d'obéir à nos maris, fussent-ils des chiens. En disant ces mots, elle se mit à pleurer aussi sincèrement que si elle eût déja vu Sanchica morte et enterrée. Sancho la consola, en lui disant que, quoiqu'il eût le dessein de la faire comtesse, il ne la ferait que le plus tard qu'il pourrait. Ainsi se termina leur conversation, et Sancho retourna voir Don Quijote, pour mettre ordre à leur départ[2].

CHAPITRE VI.

De ce qui se passa entre Don Quijote, sa nièce et sa gouvernante; et c'est ici un des chapitres les plus importants de toute l'histoire.

Tandis que Sancho Pança et Thérèse Cascajo, sa femme, tenaient l'impertinente conversation que nous venons de rapporter, la nièce et la gouvernante de Don Quijote n'étaient pas oisives. Elles recueillaient par mille remarques que leur oncle et seigneur méditait une troisième escapade, et voulait retourner à la profession, si malheureuse pour elles, de chevalier errant. Elles cherchaient, par tous les moyens possibles, à le

[1] *Como un palmito*, comme un palmiste.

Cailhava, dans son *Art de la Comédie*, a fort bien remarqué que Molière a imité à sa manière ce chapitre de Cervantes, acte III, scène XII, de son *Bourgeois gentilhomme*, où M. Jourdain dispute avec sa femme sur le mariage de leur fille. Sa femme veut la marier avec un marchand, leur égal, mais M. Jourdain veut que sa fille soit duchesse ou tout au moins marquise.

détourner d'un si mauvais dessein; mais c'était battre à froid et prêcher dans le désert. Entre autres raisons qu'elles lui alléguaient, la gouvernante lui dit: En vérité, seigneur, si vous ne voulez point tenir pied et rester dans votre maison, si vous ne renoncez à courir par monts et par vaux, comme une ame en peine, cherchant ce qu'on appelle des aventures, et ce que je nomme, moi, des disgrâces, je ne cesserai d'invoquer Dieu et le roi, pour qu'ils y apportent remède. Ma gouvernante, répond Don Quijote, je ne sais ce que Dieu ou le roi pourraient répondre à ces plaintes; mais je sais bien que, si j'étais roi, je me dispenserais de répondre à ce tas de requêtes impertinentes dont on les importune tous les jours: car, un des plus grands travaux des rois, parmi beaucoup d'autres, est d'être obligés d'écouter tout le monde et de répondre à tous. Aussi je ne voudrais pas qu'il eût du déplaisir pour ce qui peut me regarder. Mais, seigneur, reprit la gouvernante, à la cour du roi n'y a-t-il point de chevaliers? — Oui, sans doute, et beaucoup; et il est convenable qu'il y en ait, pour l'ornement du trône et l'éclat de la majesté royale. — Eh bien, pourquoi votre seigneurie ne serait-elle pas un de ces chevaliers qui, sans tant courir, restent à la cour et servent le roi? — Mon enfant, tous les chevaliers ne peuvent pas être courtisans, et tous les courtisans ne peuvent ni ne doivent être chevaliers errants. Il faut qu'il y en ait dans le monde de toutes les façons; et, quoique nous soyons tous chevaliers, il y a une grande différence des uns aux autres: les courtisans, sans sortir de leur chambre ni du seuil des palais, voyagent par tout le monde en regardant la carte, sans qu'il leur en coûte un blanc, sans souffrir ni chaleur, ni froidure, ni faim, ni soif; mais nous autres, vrais chevaliers errants, nous mesurons avec nos pieds toute la terre, au soleil, au froid, à l'air, soumis aux intempéries du ciel, de jour et de nuit, à pied et à cheval; nous connaissons les ennemis non-seulement en peinture, mais en réalité; en toute rencontre, en toute occasion nous les attaquons, sans nous arrêter à des bagatelles ou aux lois des défis, sans examiner si la lance

ou l'épée de l'un sont plus courtes que celles de l'autre, si l'ennemi porte sur lui des reliques ou quelque autre supercherie, si l'on doit partager le soleil ou non, avec d'autres cérémonies de même nature, qui se pratiquent dans les combats singuliers d'homme à homme, que tu ne connais point, mais que je connais. Tu dois savoir encore que le bon chevalier errant, quand il rencontrerait dix géants dont la tête non-seulement toucherait mais dépasserait les nues, dont les jambes seraient deux grandes tours, les bras semblables aux mâts des plus puissants navires, chaque œil grand comme une roue de moulin, et plus ardent qu'une fournaise, ne doit s'effrayer nullement; au contraire, d'une contenance ferme, d'un courage intrépide, il doit les attaquer, courir à leur rencontre, et, s'il le peut, les vaincre et les abattre en un instant, fussent-ils armés d'écailles d'un certain poisson que l'on dit plus dures que le diamant, eussent-ils, au lieu d'épées, des cimeterres de Damas ou des massues ferrées, garnies de pointes du même acier, comme j'en ai vu plus de deux fois. Je te dis tout cela, afin que tu puisses juger de la différence qu'il y a de chevaliers à chevaliers. Il serait bien juste que le prince fît plus d'estime de cette seconde, ou, pour mieux dire, première espèce des chevaliers errants; car, nous lisons dans les histoires que tel d'entre eux a été le salut non-seulement d'un royaume, mais de plusieurs.

Ah! mon seigneur, dit à ce propos la nièce, faites donc attention que tout ce que vous dites des chevaliers errants n'est que fable et mensonge, et que, si l'on ne brûle ces histoires, chacune mérite au moins qu'on lui mette un san-bénito, ou quelque autre marque qui la fasse reconnaître pour infâme et corruptrice des bonnes mœurs. Par le Dieu qui me soutient! répond Don Quijote, si tu n'étais ma nièce directe, fille de ma propre sœur, je ferais un tel exemple de toi, pour les blasphèmes que tu viens de proférer, que le monde en retentirait. Comment! est-il bien possible qu'une petite fille, qui sait à peine manier douze petits bâtons pour faire des lacets, s'avise de parler et de censurer les histoires des chevaliers errants?

Que dirait le seigneur Amadis, s'il entendait pareille chose? Sans doute il te pardonnerait, car ce fut le plus doux et le plus courtois chevalier de son temps, et surtout grand défenseur des demoiselles. Mais tel pourrait t'avoir entendue, qui t'en ferait bien repentir, car ils n'ont pas été tous courtois et modérés : plusieurs furent félons et grossiers : tous ceux qu'on appelle chevaliers ne le sont pas en tous points; les uns sont d'or, les autres n'en ont que l'apparence; tous semblent chevaliers, mais tous ne résisteraient pas à la pierre de touche de la vérité. On voit des hommes de basse naissance qui s'enflent pour paraître chevaliers, et des chevaliers du haut parage qui meurent de manière à paraître des hommes du commun : les uns s'élèvent par l'ambition ou par la vertu, les autres se rabaissent par la mollesse ou par le vice. Il est besoin d'user de prudence pour distinguer ces deux espèces de chevaliers, si semblables par le nom, si différents par les actions.

Dieu me soit en aide! dit la nièce; est-il possible, mon oncle, que vous en sachiez tant qu'au besoin vous pourriez monter en chaire et prêcher dans les rues; et que, toutefois, vous donniez dans un si grand aveuglement, une folie si reconnue, que vous vous dites vaillant étant vieux, robuste étant malade, redresseur de torts étant courbé par l'âge, et, par-dessus tout, chevalier, quoique vous ne le soyez pas! car, encore que les gentilshommes puissent l'être, les pauvres ne le sont pas. Tu as bien raison dans ce que tu dis, ma nièce, répondit Don Quijote, et je pourrais, sur les différentes races, t'apprendre des choses qui te raviraient en admiration; mais je n'en parlerai point, pour ne pas mêler le divin avec le profane.

Écoutez avec attention, mes amies. On peut réduire à quatre races différentes tous ceux qui sont au monde : les uns, dont les commencements furent humbles, se sont étendus jusqu'à parvenir à la suprême grandeur; d'autres, élevés dès l'origine, ont conservé leur grandeur et la maintiennent encore au même degré; la troisième race est celle qui, puissante dans le principe, s'est amincie en pointe comme une pyramide, a perdu sa

splendeur, et s'est vue réduite au néant, comme le sommet de la pyramide qui n'est rien relativement à la base ; la dernière, enfin, et c'est la plus nombreuse, n'a eu ni un bon commencement, ni un honnête milieu, et n'aura qu'une fin inconnue, comme les gens du commun et de la foule du peuple. De la première espèce, qui eut un commencement humble et parvint à la grandeur qu'elle conserve encore, vous en avez un exemple dans la famille ottomane, issue d'un humble et vil berger, et parvenue à l'élévation où nous la voyons. De la seconde, née dans la grandeur, et qui la conserve sans l'augmenter, nous voyons beaucoup de princes qui le sont par droit d'héritage, et se maintiennent paisiblement, sans augmentation ni diminution, dans les limites de leurs États. De ceux qui eurent une origine illustre et finirent en pointe, nous en avons mille exemples : car tous les Pharaons et les Ptolémées de l'Égypte, les Césars de Rome, avec toute la bande, si l'on peut employer ce nom d'une infinité de princes, monarques, seigneurs, mèdes, assyriens, perses, grecs, barbares, toutes ces races se sont en allées en pointe au néant, elles et ceux qui en furent la souche; il ne serait pas possible de découvrir aucun de leurs descendants; et, si nous en trouvions, ils seraient de bas étage. Quant à la race plébéienne, je n'ai rien à en dire, sinon qu'elle ne sert qu'à accroître le nombre des vivants, sans mériter d'autre renom. De tout ce que j'ai dit, folles que vous êtes, je veux que vous infériez combien grande est la confusion qui règne parmi les races, et que celles-là seules paraissent grandes et illustres qui se distinguent par la vertu, la richesse et la libéralité : je dis vertu, richesse et libéralité, parceque le grand qui sera vicieux, le montrera davantage, et que le riche sans libéralité ne sera qu'un avare mendiant. Ce n'est pas la possession, mais bien l'usage des richesses qui rend heureux : encore ne suffit-il pas d'en user, mais d'en savoir bien user. Le chevalier pauvre n'a d'autre moyen, pour prouver sa noblesse, que la vertu; il doit être affable, poli, courtois, officieux, sans orgueil, sans médisance, patient; il doit surtout être charitable :

avec deux maravédis donnés de bon cœur à un pauvre, il ne se montrera pas moins libéral que celui qui fait l'aumône au son de la cloche [1]. Il n'y aura personne qui, le voyant doué de toutes ces vertus, ne le juge de bonne race sans le connaître; et ce serait miracle qu'il n'en fût pas ainsi, car toujours la louange fut la récompense de la vertu, et il est impossible que les gens vertueux ne soient pas estimés. Il y a deux routes, mes filles, qui conduisent aux richesses et aux honneurs : ce sont les lettres et les armes. Je suis plus la dernière que l'autre; je naquis avec l'inclination pour les armes, sous l'influence de la planète de Mars : ainsi, je suis comme forcé de suivre ce chemin, et je le veux suivre en dépit de tout le monde. C'est en vain que vous vous efforcerez à me persuader d'aller contre la volonté du ciel, contre l'ordre de la fortune, le vœu de la raison et par-dessus tout mon propre desir. Je connais les travaux innombrables de la chevalerie errante, mais je sais aussi les biens infinis qu'elle procure; je sais que le sentier de la vertu est étroit, le chemin du vice large et spacieux; que ces voies et leur terme sont absolument différents, car le chemin du vice, ouvert et facile, conduit à la mort, et le sentier étroit et pénible de la vertu nous mène à la vie, non à une vie mortelle, mais à celle qui n'a point de fin, comme le dit notre grand poëte castillan :

Par ces rudes sentiers, on s'avance vers le séjour de l'immortalité; celui qui prend un autre chemin ne saurait jamais y parvenir [2].

Malheureuse que je suis! s'écria la nièce; mon oncle est aussi poëte : il connaît tout, il sait tout; je gage que, s'il voulait être maçon, il bâtirait une maison comme une cage. Je t'assure, ma nièce, répond Don Quijote, que, si ces pensées chevaleresques ne ravissaient pas tous mes sens, il n'y aurait chose que je ne

[1] *A campana herida;* d'où le proverbe espagnol :

Haz buena farina,
É no toques la bocina.

[2] Por estas asperezas se camina
De la imortalidad al alto asiento,
Do nunca arriba quien de alli declina.

GARCILASO DE LA VEGA.

fisse, ni curiosité qui ne sortît de mes mains, particulièrement des cages et des curedents [1]. En ce moment, on entendit frapper à la porte : on demanda qui c'était. C'est moi, répondit Sancho. A peine la gouvernante l'eut-elle reconnu qu'elle alla se cacher pour ne le pas voir, tant elle l'avait en horreur. La nièce ouvrit. Don Quijote reçut son écuyer à bras ouverts : ils s'enfermèrent dans sa chambre, où ils eurent une conversation non moins curieuse que celle qui venait d'avoir lieu.

CHAPITRE VII.

De ce qui se passa entre Don Quijote et son écuyer, avec d'autres événements mémorables.

A peine la gouvernante eut-elle vu Sancho s'enfermer avec son maître, qu'elle imagina ce qu'ils allaient faire. Persuadée que de ce conseil naîtrait la résolution d'une troisième sortie, elle prit sa mante, et, pleine de soucis et de chagrin, s'en fut chez le bachelier Samson Carrasco, pensant que, comme beau diseur et nouvel ami de son maître, il pourrait le dissuader d'un projet aussi fou. Elle le trouva qui se promenait dans la cour de sa maison, et, en l'apercevant, se laissa tomber à ses pieds, tout essoufflée et suant à grosses gouttes. Carrasco, la voyant si troublée, si affligée, lui dit qu'est-ce-ci, dame gouvernante? que vous est-il arrivé? on dirait que vous allez rendre l'ame. Ce n'est rien, mon cher seigneur, lui répond-elle, sinon que mon maître s'en va, bien certainement il s'en va. — Et comment s'en va-t-il? S'est-il donc rompu quelque membre? — Non, seigneur : il s'en va par la porte de sa folie; je veux dire, seigneur bachelier de mon ame, qu'il va faire une nouvelle sortie, et ce sera la troisième, pour aller chercher par le monde ce qu'il appelle des aventures, et je ne puis concevoir qu'il les nomme ainsi. La première fois, nous le vîmes revenir

[1] Les curedents d'Espagne sont de petits morceaux de bois dur très pointus; ceux d'Italie sont en buis et moins bien faits.

couché en travers sur un âne, et moulu de coups de bâton; la seconde fois, sur une charrette à bœufs, enfermé dans une cage, dans laquelle il se prétendait enchanté : il était dans un tel état, le pauvre homme, si hâve, si maigre, si triste, que la mère qui l'engendra ne l'eût pas reconnu ; ses yeux étaient renfoncés dans la dernière cellule de son cerveau. Pour le remettre un peu en état, il m'a fallu employer plus de six cents œufs, Dieu le sait, et mes poules, qui sont là pour me démentir. Je le crois aisément, répond le bachelier : elles sont si bonnes, si grasses, si bien élevées, qu'elles ne voudraient pas dire une chose pour l'autre, dussent-elles crever. Ainsi, en définitive, il ne s'est point passé autre chose, vous n'avez d'autre souci que la crainte de ce que veut faire Don Quijote? — Non, seigneur. — Hé bien, ne vous mettez plus en peine : retournez tranquillement chez vous, et tenez-moi prêt quelque chose de chaud pour déjeuner. Récitez en chemin l'oraison de sainte Apollonie, si vous la savez; je vous suis et vous verrez merveilles. Malheureuse que je suis! répond la gouvernante; ne me dites-vous pas de réciter l'oraison de sainte Apollonie? Ce serait bon si mon maître avait mal aux dents; mais c'est seulement par la cervelle qu'il est pris. — Je sais ce que je dis; allez, et ne disputez point avec moi : vous savez que je suis bachelier de Salamanque, et que je n'ai plus besoin de baccalauréat. La gouvernante partit, et Carrasco s'en fut trouver le curé, pour lui communiquer ce que vous saurez en temps et lieu.

Cependant, Don Quijote et Sancho, s'étant renfermés, eurent ensemble une conversation que l'histoire rapporte avec beaucoup d'exactitude et de vérité. Seigneur, dit Sancho à son maître, j'ai déja relui ma femme à me laisser aller partout où vous voudrez me conduire. — Tu dois dire *réduit*, Sancho, et non pas *relui* [1]. Si j'ai bonne mémoire, répond Sancho, j'ai déja prié une ou deux fois votre seigneurie de ne point corriger mes paroles quand elle comprend ce que je veux dire. Si vous ne le comprenez pas, dites : Au diable! Sancho; je n'entends point.

[1] *Relucida* pour *reducida*.

Et alors, si je ne me fais pas comprendre, vous me corrigerez; car je suis très focile. — Je ne t'entends point, Sancho, dit tout aussitôt Don Quijote, car je ne sais ce que veut dire : Je suis très *focile. Focile,* répond Sancho, c'est comme si je disais : Je suis tout ainsi. — Je t'entends encore moins, Sancho. — Si vous ne comprenez pas, je n'en sais pas davantage : Dieu soit avec moi, je ne sais plus comment dire. — Bon, bon, je devine : tu veux dire que tu es très *docile,* doux, traitable; que tu prendras en bonne part tout ce que je te dirai, et que tu retiendras ce que je t'enseignerai. Je gagerais bien, dit Sancho, que vous m'avez compris tout d'abord; mais vous avez voulu me troubler pour me faire dire deux cents impertinences. Cela pourrait bien être, répond Don Quijote; mais, enfin, que dit Thérèse? — Thérèse dit, que je fasse bien mes conventions avec vous; que les écrits parlent et les hommes se taisent [1]; que celui qui donne les cartes ne les mêle pas [2], et qu'un tu l'as vaut mieux que deux tu l'auras [3]. Pour moi, je dis que conseil de femme est peu de chose, mais qui ne le prend est un fou. Je le dis comme toi, répond Don Quijote; mais poursuis ton discours, ami Sancho, tu parles de perles aujourd'hui. Je dis donc, reprend Sancho, que, comme vous le savez mieux que moi, nous sommes tous sujets à la mort : aujourd'hui vivants, demain non; aussitôt meurt l'agneau que le mouton [4]. Nul, dans ce monde, ne peut se promettre plus d'heures de vie qu'il ne plaît à Dieu de lui en donner : car la Mort est sourde; et, lorsqu'elle vient frapper à la porte de notre vie, elle va toujours courant : il n'y a force, sceptre ni ministre qui puissent l'arrêter, comme chacun le dit, et comme on le prêche en chaire. Tout cela est vrai, dit Don Quijote; mais je ne vois pas où tu veux en venir. J'en veux venir, répond Sancho, à ce que votre seigneurie m'assigne un salaire déterminé pour chaque mois que je la servirai, et que, ce salaire, vous me le payiez en argent :

[1] *Hablen cartas, y callen barbas.*
[2] *Quien destaja no baraja.*
[3] *Mas vale un toma que dos te dare.*
[4] *Tan presto se va el cordero como el carnero.*

car je ne veux plus attendre des récompenses qui viennent tard, mal ou jamais, et Dieu me soit en aide avec ce qui est à moi. Enfin, je veux savoir ce que je gagne, peu ou beaucoup. La poule couve un œuf; plusieurs peu font un beaucoup; et, tandis qu'on gagne quelque chose, on ne perd rien. Bien est-il vrai que, s'il arrivait, ce que je ne crois ni n'espère, que vous me donnassiez l'île que vous m'avez promise, je ne suis pas tellement ingrat, tellement exigeant que je ne consente qu'on en évalue le revenu, et qu'on en fasse le décompte sur mes gages. Ami Sancho, dit Don Quijote, quelquefois un chat est aussi bon qu'un rat. Je vous entends, répond Sancho; je parierais même que vous avez voulu dire un rat et non un chat. N'importe, pourvu que vous m'ayez compris. Je t'ai si bien compris, reprend Don Quijote, que j'ai pénétré jusqu'au fond de ta pensée, et je connais le but où tu vises avec les flèches de tes innombrables proverbes. Écoute, Sancho, je t'assignerais bien un salaire si j'avais trouvé dans quelque histoire de chevalier errant le moindre exemple qui pût m'apprendre ce que gagnaient les écuyers, soit par mois, soit par an. Mais, après avoir lu toutes ces histoires ou la plus grande partie, je n'ai jamais vu qu'aucun chevalier ait assigné de salaire fixe à son écuyer : tous servaient à merci; et, au moment où ils y pensaient le moins, si le sort était favorable à leur maître, ils se trouvaient récompensés par une île ou quelque autre chose équivalente, ou, pour le moins, ils acquéraient titre et seigneurie. Si, content de ces espérances et de cette perspective, tu veux, Sancho, revenir à mon service, à la bonne heure; mais, de penser que j'irai violer l'antique usage de la chevalerie errante, c'est inutile. Retourne donc dans ta maison, et déclare à Thérèse mes intentions : si elle et toi vous trouvez bon que tu me suives à merci, *benè quidem;* sinon, amis comme devant : quand le grain ne manque point au colombier, il n'y a point faute de pigeons; et souviens-toi, mon fils, que bonne espérance vaut mieux que mauvaise possession, et bonne demande que mauvaise paye. Je te parle ainsi, Sancho, pour te faire voir

que je puis aussi t'inonder d'une pluie de proverbes. En un mot, je te dis et te répète que, si tu ne veux point me suivre à merci, courir la même fortune que moi, Dieu soit avec toi, et qu'il te fasse un saint : je ne manquerai pas d'écuyers plus obéissants, plus empressés, moins brouillons et moins bavards que toi.

Quand Sancho entendit la ferme résolution de son maître, sa vue se troubla, son cœur défaillit [1] : car, pour tout l'or du monde, il croyait fermement que Don Quijote ne partirait pas sans lui. Comme il restait interdit et pensif, entra Samson Carrasco, suivi de la nièce et de la gouvernante, curieuses de connaître quelles raisons il emploierait pour dissuader leur seigneur d'aller courir les aventures. Le rusé bachelier s'approche du chevalier, l'embrasse comme la première fois, et d'une voix élevée, lui dit : O fleur de la chevalerie errante ! lumière resplendissante des armes ! honneur et miroir de la nation espagnole ! plaise au Dieu tout-puissant, dans la plénitude de son pouvoir, que la personne ou les personnes qui voudraient s'opposer et mettre empêchement à votre troisième sortie ne puissent sortir elles-mêmes du labyrinthe de leurs desirs, et ne réussissent jamais dans leurs mauvais desseins ! Puis, se tournant vers la gouvernante : Vous pouvez bien, lui dit-il, cesser maintenant de réciter l'oraison de sainte Apollonie, je sais à présent que c'est une détermination précise des étoiles, que le seigneur Don Quijote retourne exécuter ses hauts et nouveaux desseins ; je croirais ma conscience engagée si je n'intimais et ne persuadais à un chevalier de ne pas retenir plus longtemps engourdie la force de son valeureux bras et la vaillance de son intrépide courage ; son retard compromet le redressement des torts, la défense des orphelins, l'honneur des demoiselles, la protection des veuves, l'assistance due aux femmes mariées, et autres choses de même nature qui touchent, appartiennent et sont annexées à l'ordre de la chevalerie errante. En avant donc, mon seigneur Don Quijote, brave et

[1] *Se le cayeron las alas del corazon.*

beau chevalier ; que votre grandeur et votre seigneurie se mettent en route, aujourd'hui plutôt que demain. Si quelque chose manque pour l'exécution, me voici prêt à suppléer de ma personne et de mon bien; et, si votre magnificence a besoin d'écuyer, je m'estimerai trop heureux de lui en servir. Hé bien, dit à ce mot Don Quijote, en se tournant vers Sancho, ne t'avais-je pas bien dit que je ne manquerais pas d'écuyers? Vois celui qui s'offre : c'est l'incomparable bachelier Samson Carrasco, le plaisant [1], l'amusement perpétuel des écoles de Salamanque, bien portant, agile, discret, qui sait supporter le froid et le chaud, la faim et la soif, en un mot, en possession de tous les avantages requis pour être écuyer d'un chevalier errant. Néanmoins, à Dieu ne plaise que, pour satisfaire mon desir, je brise la colonne des lettres, le vase des sciences, et que j'arrache la palme éminente des arts libéraux ! Que le nouveau Samson demeure dans sa patrie pour l'honorer, ainsi que les cheveux blancs de ses vieux parents : je me contenterai de quelque écuyer que ce soit, si Sancho ne veut pas venir avec moi. Si, je le veux bien, répond Sancho attendri et les larmes aux yeux. Mon seigneur, continue-t-il, on ne dira jamais de moi, manger le pain et fausser compagnie. Je ne sors point d'une famille ingrate : tout le monde sait, et surtout ceux de mon village, quels ont été les Panças dont je descends. Je connais d'ailleurs, par bons effets, et surtout bonnes paroles, le desir que vous avez de me récompenser. Si j'ai passé les bornes en vous demandant un salaire, c'était pour complaire à ma femme ; quand elle s'est mis une chose en tête, elle vous presse plus pour vous y faire consentir, que le relieur de tonneaux n'en presse les cercles pour les faire entrer. Mais, au bout du compte, l'homme doit être homme, la femme une femme, et puisque je suis homme, ce que je ne saurais nier, je veux, s'en fâche qui voudra, l'être dans ma maison. Il ne s'agit donc plus que de faire votre testament avec son codicille, qu'on ne puisse convoquer, et mettons-nous aussitôt en chemin, pour ne pas faire souffrir

[1] *Trastúlo*, le plaisant, le bouffon. Ce mot est d'origine italienne.

l'ame du seigneur Samson, qui dit que sa conscience le presse de persuader à votre seigneurie de se mettre pour la troisième fois en campagne. Je m'offre derechef à la servir loyalement, fidèlement, aussi bien et mieux que les écuyers des temps passés et présents.

Le bachelier ne pouvait se lasser d'entendre les discours de Sancho : car quoiqu'il eût lu la première partie de son histoire, il ne l'avait jamais cru aussi plaisant qu'on le représentait; mais, en l'entendant parler de testament qu'on ne puisse *convoquer,* au lieu de *révoquer*[1], il crut tout ce qu'il en avait lu, le reconnut pour un des plus grands insensés du siècle, et vit en lui-même qu'on n'avait jamais rencontré deux fous comme le maître et le valet. Enfin, Don Quijote et Sancho s'embrassèrent et demeurèrent amis; puis, d'après l'avis et l'approbation du grand Carrasco, qui pour lors était leur oracle, il fut convenu que leur départ aurait lieu dans trois jours; que cet intervalle serait suffisant pour préparer ce qui était nécessaire pour le voyage, et chercher une salade entière avec sa visière, parcequ'à tout prix Don Quijote voulait avoir l'armure complète. Samson lui en offrit une, que possédait un ami qui ne la lui refuserait pas; à la vérité, elle était plus noire de rouille que remarquable par la finesse de l'acier.

On ne saurait compter toutes les malédictions que la nièce et la gouvernante donnèrent au bachelier : elles s'arrachèrent les cheveux, s'égratignèrent la figure, et, comme les pleureuses d'autrefois, faisaient des lamentations sur le départ de leur maître, comme elles eussent fait sur sa mort. Le dessein de Samson, en persuadant à Don Quijote de faire une nouvelle sortie, avait été de faire ce que cette histoire dira plus tard, et tout avait été concerté avec le curé et le barbier. Enfin, pendant ces trois jours, Don Quijote et Sancho se procurèrent tout ce qu'ils crurent nécessaire. Sancho apaisa sa femme, et Don Quijote sa nièce et sa gouvernante; puis ils partirent de nuit, sans que personne les vît, si ce n'est le bachelier, qui voulut les

[1] Le jeu de mots espagnol est *revolcar* pour *revocar*.

accompagner une demi-lieue. Ils prirent le chemin du Toboso, Don Quijote, monté sur le bon Rossinante, et Sancho sur son ancien grison. Le bissac était garni de vivres et la bourse d'argent, que Don Quijote remit à Sancho pour les besoins à venir. Samson embrassa le chevalier, le conjurant de lui donner des nouvelles de sa bonne ou mauvaise fortune, afin qu'il pût se réjouir ou s'attrister, conformément aux lois de l'amitié. Don Quijote le promit. Samson reprit le chemin du village, tandis que le maître et l'écuyer suivirent la route de la grande cité du Toboso.

CHAPITRE VIII.

De ce qui arriva à Don Quijote en allant voir sa dame, Dulcinée du Toboso.

Béni soit le puissant Allah! dit Hamet Ben Engeli, au commencement de ce huitième chapitre; béni soit Allah! répète-t-il trois fois; et la cause de ces bénédictions est, dit-il, qu'il tient enfin en campagne Don Quijote et Sancho, et qu'ainsi les lecteurs de cette agréable histoire peuvent être assurés que, dès ce moment, vont commencer les hauts faits du maître et les gentillesses de l'écuyer. Il les engage en même temps à mettre en oubli les aventures précédentes de l'ingénieux gentilhomme, et à tenir les yeux ouverts sur celles qui vont avoir lieu. Elles commencent, en ce moment, sur le chemin du Toboso, comme les précédentes commencèrent dans la plaine de Montiel. Ce qu'il demande est peu de chose en comparaison de ce qu'il promet. Il poursuit donc ainsi:

Samson parti, Don Quijote et Sancho restés seuls, Rossinante se mit à hennir et le roussin à braire: nos deux aventuriers en tirèrent un très favorable augure. Mais, s'il faut dire la vérité, les braiments de l'âne l'emportèrent sur les hennissements du cheval: d'où Sancho conclut que son bonheur surpasserait celui de son maître. On ignore s'il s'appuyait sur l'astrologie judiciaire, dont il aurait eu quelque connaissance:

l'histoire n'en dit rien; seulement on a souvent entendu dire à Sancho que, quand il trébuchait ou tombait, il eût voulu n'être pas sorti de sa maison, parceque trébucher et tomber présageait souliers rompus ou côtes brisées; et, quoique sot et simple, il ne se trompait pas beaucoup. Cependant, Don Quijote lui dit: Ami Sancho, plus nous cheminons, plus la nuit devient noire, et nous perdons l'espérance de conserver assez de jour pour voir le Toboso. C'est là que j'ai résolu de me rendre avant de tenter aucune aventure. J'y recevrai la bénédiction et le congé de la sans pareille Dulcinée: avec ce congé, je tiens pour assuré de mener à heureuse fin toute aventure périlleuse; car rien au monde ne rend les chevaliers plus vaillants que de se voir favorisés de leurs dames. Je le crois comme vous, répond Sancho; mais je crois difficile de parler à madame Dulcinée, de vous trouver du moins avec elle en un lieu ou vous puissiez recevoir sa bénédiction, à moins qu'elle ne vous la jette pardessus les murs de la basse-cour où je la vis la première fois que je lui portai la nouvelle des folies que vous faisiez dans les entrailles de la Sierra-Morena. Murs de basse-cour! interrompit Don Quijote; c'est ton imagination qui te fait paraître ainsi les lieux où tu vis cette beauté, cette grâce jamais assez louée: ce ne pouvaient être que des galeries, des corridors, des terrasses, peu importe le nom, de riches et royaux palais. Cela se peut, dit Sancho; mais, à moi, ce me semblait de méchants murs, si la mémoire ne m'abandonne. Allons-y toujours, Sancho, réplique Don Quijote: pourvu que je la voie, je m'inquiète peu que ce soit par-dessus des murs, des fenêtres, des ouvertures, des treillis de jardin; qu'un rayon du soleil de sa beauté frappe mes yeux, il éclairera mon entendement, et fortifiera mon cœur de manière qu'il demeurera unique et sans égal en sagesse et en vaillance. A vous dire vrai, seigneur, répond Sancho, quand je vis ce soleil de madame Dulcinée, il n'était pas assez brillant pour qu'il pût s'en échapper aucun rayon; cela venait peut-être de ce qu'elle était occupée à vanner du blé, comme je vous l'ai dit; la grande poussière qui en sor-

tait formait comme un nuage au devant de sa figure et l'obscurcissait. Tu te trompes étrangement, Sancho, reprend Don Quijote, en disant, pensant, croyant et soutenant que madame Dulcinée vannait du blé : c'est une occupation, un exercice tout opposé à ce que font et doivent faire les personnes distinguées; elles sont réservées et destinées à des fonctions, à des délassements plus nobles qui, du plus loin, font reconnaître leur grandeur. Qu'il te souvient peu, Sancho, des vers de notre poëte[1], où sont dépeints les travaux auxquels se livraient, dans leur palais de cristal, les quatre nymphes qui, sortant des ondes chéries du Tage, s'unirent sur un pré verdoyant pour ourdir ces riches toiles dont ce poëte ingénieux nous fait la description : elles n'étaient tissues que d'or, de perles et de soie. Telle devait être l'occupation de ma dame quand tu la vis, à moins que la jalousie de quelque méchant enchanteur ne donne à tout ce qui peut me plaire, des formes et des figures différentes. Je crains, à cause de cela, que, dans l'histoire de mes aventures que l'on dit imprimées, si par hasard l'auteur est quelque enchanteur de mes ennemis, on ne trouve une chose pour une autre, mille mensonges mêlés avec une vérité, et des choses rapportées hors de propos, sans tenir nullement à la suite de l'histoire. O envie ! source de maux infinis, ver rongeur de toutes les vertus ! Les vices, Sancho, portent tous avec eux je ne sais quoi d'agréable; mais l'envie ne donne que des dégoûts, de l'animosité, de la rage. Je dis comme vous, répond Sancho : aussi, dans cette légende ou histoire dont nous sommes le sujet et que le bachelier dit avoir vue, je crois bien que mon honneur va bride abattue[2], ou, comme on dit, pêle-mêle, de ci, de là, balayant les rues : cependant, foi d'homme de bien, je n'ai jamais dit de mal d'aucun enchanteur, et je n'ai point assez de bien pour exciter l'envie. Il est bien vrai que je suis un peu malicieux et rusé, mais ma grande simplicité, toujours naturelle et sans artifice, couvre le

[1] Garcilaso, églog. 3.
[2] *A coche acá cinchado.*

tout; et, quand il n'y aurait que la ferme et sincère croyance que j'ai et que j'aurai toujours en Dieu dans tout ce que nous enseigne la sainte Église catholique romaine, et ma haine contre les Juifs, les historiens doivent avoir pitié de moi, et me bien traiter dans leurs écrits. Au reste, qu'ils disent ce qu'ils voudront, nu je suis né, nu je me trouve; je ne perds ni ne gagne: et, quoique je me voie courir le monde de main en main dans un livre, je ne donnerais pas une figue de tout ce que l'on peut dire de moi.

Ceci, Sancho, ressemble, dit Don Quijote, à ce qui advint à un fameux poëte de notre temps: il avait composé une satire assez piquante contre toutes les dames de la cour; une seule n'y figurait point, et l'on pouvait douter si elle était dame ou non. Quand elle vit qu'elle n'était pas sur la liste avec les autres, elle s'en plaignit au poëte, lui demandant ce qu'il avait remarqué en elle pour ne l'y pas comprendre, et le priant d'allonger sa satire de manière à ce qu'elle s'y trouvât, sans quoi, il semblerait qu'elle en fût exclue à cause de sa naissance: le poëte le fit, la mit au rang des autres, et elle se trouva satisfaite de se voir ainsi famée, quoique diffamée.

A ceci se rapporte encore ce que l'on raconte du berger qui mit le feu au fameux temple de Diane, qui passait pour une des sept merveilles du monde, et le détruisit: il ne l'avait fait que pour immortaliser son nom chez les races futures; et, quoiqu'il fût défendu (sous peine de mort) de prononcer ni d'écrire ce nom, pour éviter que son desir fût accompli, on sut qu'il s'appelait Érostrate.

A ce propos revient encore ce qui se passa entre le grand empereur Charles-Quint et un cavalier romain: l'empereur voulut voir ce fameux temple de la Rotonde, que les anciens nommèrent le temple de tous les dieux [1], et qu'aujourd'hui, par une meilleure consécration, on appelle le temple de tous les saints. C'est le monument le plus entier de tous ceux qu'édifia jadis le paganisme dans Rome, et celui qui justifie le mieux

[1] Le Panthéon.

la haute idée que nous avons de la grandeur et de la magnificence de ses fondateurs : il a la forme d'une orange, son étendue est immense, et l'intérieur est très clair, quoique la lumière n'y pénètre que par une fenêtre, ou pour mieux dire, par une ouverture ronde qui est au sommet. L'empereur, regardant par ce trou, admirait la beauté de l'édifice ; à côté de lui était un chevalier romain qui lui faisait remarquer les beautés et la délicatesse de ce chef-d'œuvre d'architecture. Après s'être retirés de l'ouverture, le chevalier dit à l'empereur : Sacrée Majesté, pendant que vous regardiez par cette ouverture, j'ai eu vingt fois envie de vous saisir à bras-le-corps, et de me précipiter avec vous, pour laisser de moi une mémoire éternelle. Je vous remercie, dit l'empereur, de n'avoir pas effectué une si mauvaise pensée ; mais dorénavant, je ne vous donnerai point occasion de faire preuve de votre loyauté : en conséquence, je vous défends de me parler jamais, et de paraître en ma présence. Et par ces paroles, il lui rendit la justice qu'il méritait.

Ce que je veux dire, Sancho, est que le desir d'acquérir du renom est vif et puissant en nous. Que penses-tu qui fit précipiter, du haut d'un pont dans le Tibre, Horatius Coclès, armé de toutes pièces ? Qui fit brûler la main et le bras à Mutius Scévola ? Qui poussa Curtius à s'élancer dans ce gouffre ardent et profond qui s'ouvrit au milieu de Rome ? Quel motif, malgré les augures sinistres qu'il rencontra, fit passer le Rubicon à César ? Pour citer des exemples plus récents, quelle raison fit percer les navires des valeureux Espagnols conduits par le courtois Cortez [1] dans le nouveau monde ? Toutes ces grandes actions, et beaucoup d'autres, furent, sont et seront des œuvres de la Renommée, à laquelle aspirent les mortels, comme menant à l'immortalité que leur ont méritée leurs grandes actions. Quant à nous, chrétiens catholiques et chevaliers errants, nous devons plus ambitionner la gloire des siècles futurs, qui est éternelle dans les régions célestes et éthérées, que la vanité d'une renom-

[1] Cortesimo Cortes.

mée qui s'obtient dans ce monde périssable; quelque temps qu'elle dure, elle se terminera avec ce monde, dont la fin a été annoncée. Ainsi, Sancho, nos œuvres ne doivent sortir jamais des limites prescrites par la religion chrétienne que nous professons. Abattons l'orgueil en tuant les géants, l'envie par le bon cœur et la générosité, la colère par le calme et la modération, la gourmandise et le sommeil par la sobriété et les longues veilles, la trahison et l'impudicité par la foi que nous gardons à celles que nous avons faites dames de nos pensées, la paresse en parcourant le monde et recherchant les occasions qui peuvent nous rendre non-seulement chrétiens, mais encore chevaliers renommés : voilà, Sancho, les moyens par lesquels on obtient les louanges exquises qui constituent la bonne renommée.

J'ai fort bien compris, seigneur, tout ce que vous m'avez dit jusqu'à présent, répond Sancho; mais je voudrais bien que votre seigneurie pût m'absoudre un doute qui vient de s'élever dans mon esprit. Tu veux dire résoudre, Sancho, dit Don Quijote; dis ce que tu veux : je te répondrai ce que je saurai. — Dites-moi, seigneur, ces Jules, ces Augustes, tous ces chevaliers aventureux que vous nommez, et qui sont morts, où sont-ils à présent? Les païens, sans doute, répondit Don Quijote, sont en enfer; les chrétiens, s'ils furent vertueux, sont au purgatoire ou dans le ciel. — Voilà qui va bien; mais, dites-moi, les tombeaux où sont les corps de ces grands seigneurs sont-ils éclairés par des lampes d'argent? les murs sont-ils ornés de béquilles, de suaires, de chevelures, de jambes et d'yeux en cire? Sinon, comment sont-ils ornés? Les tombeaux des païens, répond Don Quijote, furent pour la plupart de riches temples : les cendres de Jules César furent placées sous une pyramide de pierre d'une hauteur démesurée; on l'appelle aujourd'hui à Rome l'aiguille de saint Pierre : l'empereur Adrien eut sa sépulture dans un château grand comme une ville, que l'on appela *Moles Adriani*, aujourd'hui le château Saint-Ange, à Rome : la reine Artémise érigea à son mari Mausole un monument qui passait pour une des sept merveilles du monde : mais aucune de

ces sépultures, ni beaucoup d'autres que construisirent les païens, n'étaient ornées de suaires ni d'autres offrandes qui prouvassent que les morts qu'elles contenaient fussent des saints. Maintenant, seigneur, dites-moi, je vous prie, reprend Sancho, quel est le plus grand de ressusciter un mort ou de tuer un géant ? — La réponse est toute simple : il est plus grand de ressusciter un mort. — Je vous tiens, seigneur : ainsi la renommée de celui qui ressuscite les morts, rend aux malades la santé, obtient devant sa sépulture des lampes ardentes, des chapelles pleines de gens dévots qui adorent à genoux ses reliques, est, pour ce siècle et pour l'autre, une bien plus grande renommée que celle que laissent ou qu'ont laissée tant d'empereurs païens et de chevaliers errants qu'il y a eu dans le monde ? Je te l'accorde, répond Don Quijote. Ainsi donc, reprend Sancho, les corps et les reliques des saints jouissent de cette renommée, de ces grâces, de ces prérogatives, ou comme vous les voudrez appeler, avec l'approbation de notre sainte mère l'Église, ils ont des lampes, des voiles, des suaires, des béquilles, des peintures, des chevelures, des yeux, des jambes, qui augmentent la dévotion et agrandissent leur sainte renommée. Les rois portent sur leurs épaules les reliques des saints, ils baisent les morceaux de leurs os, ils en ornent et enrichissent leurs oratoires et leurs plus précieux autels. Mais que veux-tu que j'infère de tout ce que tu viens de dire ? interrompt Don Quijote. — Je veux dire, seigneur, que nous n'avons qu'à nous faire saints, et nous acquerrons bien plus promptement la bonne renommée que nous desirons. Hier ou avant hier (car il y a si peu de temps qu'on peut parler ainsi), on a canonisé ou béatifié deux petits frères déchaux ; déja l'on tient à grand bonheur de toucher et de baiser les chaînes de fer avec lesquelles ils se ceignaient et tourmentaient le corps : elles sont en plus grande vénération que l'épée de Roland dans le magasin du roi notre maître, que Dieu garde. Ainsi, seigneur, il vaut mieux être un humble petit frère de quelque ordre que ce soit, qu'un vaillant chevalier errant : deux douzaines de disciplines ont plus de mérite devant

Dieu que deux mille coups de lance donnés à des géants, à des monstres, à des endriagues.

Tout cela est vrai, répond Don Quijote; mais nous ne pouvons pas être tous frères religieux. Il y a plusieurs chemins par où Dieu conduit les siens au ciel : la chevalerie est une religion, et dans le ciel il y a des chevaliers saints. A la bonne heure, répond Sancho; mais j'ai ouï dire qu'il y a au ciel plus de religieux que de chevaliers errants. — C'est tout simple : il y a plus de moines que de chevaliers.— Les chevaliers sont pourtant nombreux. — Nombreux, sans doute; mais peu méritent le nom qu'ils portent.

En ces discours et d'autres semblables, ils passèrent la nuit et le jour suivant sans avoir rien rencontré qui soit digne d'être raconté, au grand déplaisir de Don Quijote. Enfin, le jour d'après, vers la nuit, ils découvrirent la grande cité du Toboso : cette vue récréa les esprits du chevalier et contrista Sancho, parcequ'il ne connaissait pas la maison de Dulcinée, et qu'il ne l'avait jamais vue, non plus que son maître : de sorte que l'un, par le desir de la voir, l'autre pour ne l'avoir point vue, étaient également troublés, et Sancho n'imaginait pas ce qu'il pourrait faire si son maître l'envoyait au Toboso. Finalement, Don Quijote ne voulut entrer dans la ville que de nuit : en attendant qu'elle fût venue, ils s'arrêtèrent sous des chênes voisins; puis, le moment venu, ils entrèrent dans la ville, où leur arriva ce que vous saurez.

++++++++++++++

CHAPITRE IX.

Où l'on raconte ce que vous verrez.

Il était environ minuit [1] quand Don Quijote et Sancho quittèrent la montagne [2] et entrèrent dans le Toboso. Un profond

[1] Media noche era por filo.
C'est le premier vers de la romance du comte Claros de Montauban.

[2] Quelle montagne? Nous les avons laissés, à la fin du chapitre précédent, sous des chênes auprès du Toboso.

silence régnait dans le bourg, car tous les habitants dormaient, comme on dit, à jambe étendue [1]. La nuit était un peu claire, et Sancho aurait bien desiré qu'elle fût entièrement obscure, afin que cette obscurité pût servir d'excuse à sa sottise. On n'entendait dans tout le village que l'aboiement des chiens qui retentissait aux oreilles de Don Quijote et troublait le courage de Sancho. De loin en loin, un âne brayait, des pourceaux grognaient, des chats miaulaient, et ces cris divers s'accroissaient avec le silence de la nuit : l'amoureux chevalier prenait tout cela pour un augure sinistre. Cependant, il dit à Sancho : Mon fils, conduis-moi au palais de Dulcinée : peut-être la trouverons-nous éveillée. Corps du soleil! répond Sancho, à quel palais voulez-vous que je vous mène, celui où je vis sa grandeur n'était qu'une petite maison? — Elle s'était sans doute retirée alors dans quelque petit pavillon de son palais, pour s'ébattre en liberté avec ses demoiselles, comme ont coutume de faire les grandes dames et les princesses. Seigneur, répond Sancho, si vous voulez que la maison de madame Dulcinée soit un palais, est-ce là l'heure pour trouver la porte ouverte? Convient-il d'aller frapper de grands coups pour nous faire ouvrir, et mettre en alarme tout le monde? Allons-nous donc frapper à la porte d'un lieu public, comme font les libertins qui arrivent, appellent, et entrent à toute heure si tard que ce soit? Hé bien, répond Don Quijote, cherchons le palais de maison en maison, et puis je te dirai ce qu'il faudra faire. Mais tiens, je me trompe fort, ou cette grosse masse sombre que l'on découvre d'ici doit être le palais de Dulcinée. — Hé bien, seigneur, conduisez-nous-y : peut-être est-ce cela ; mais je le verrais de mes yeux et le toucherais de mes mains, que je le croirais comme je crois qu'il fait jour à présent. Don Quijote marcha donc en avant. Ayant fait environ deux cents pas, il se trouva tout près de cette grande ombre, et aperçut une haute tour ; il reconnut aussitôt que cet édifice n'était point un palais, mais l'église principale du lieu. Nous avons rencontré l'église, dit-il à San-

[1] *A pierna tendida.*

cho. Je le vois bien, répond celui-ci : plaise à Dieu que nous n'ayons pas aussi rencontré notre sépulture, car ce n'est pas un bon présage que de courir les cimetières à de telles heures; mais, si j'ai bonne mémoire, je vous ai dit que la maison de cette dame est dans une ruelle qui n'a pas d'issue. Maudit sois-tu de Dieu, imbécile! répond Don Quijote : où as-tu jamais vu que les palais et demeures royales soient construits dans des ruelles sans issue? Seigneur, reprend Sancho, chaque pays a ses usages : peut-être au Toboso construit-on dans les ruelles les palais et les grands édifices; ainsi, je vous supplie de me laisser chercher dans ces rues et ruelles qui s'offrent à moi : peut-être, dans quelque coin, trouverai-je ce palais, que je voudrais voir mangé des chiens, tant il nous fait courir et nous donne de mal. Sancho, reprend Don Quijote, parle avec plus de respect des choses qui appartiennent à ma dame; faisons la fête en paix, et ne jetons point la corde après le chaudron. — Je me contiendrai, seigneur; mais aussi comment souffrir patiemment que, pour une seule fois que j'ai vu de jour la maison de notre maîtresse, vous vouliez que je me la rappelle toujours, et que je la trouve en pleine nuit, tandis que vous ne pouvez pas la trouver, vous qui l'avez peut-être vue mille fois? Tu me feras désespérer, Sancho, répond Don Quijote. Viens çà, hérétique : ne t'ai-je pas dit mille fois que, de ma vie, je n'ai vu la sans pareille Dulcinée, ni jamais passé le seuil de son palais? Je n'en suis amoureux que sur parole et sur la grande réputation de sa sagesse et de sa beauté. Je l'apprends aujourd'hui, répond Sancho, et je dis que, puisque vous ne l'avez jamais vue, je ne l'ai pas vue non plus. — Cela ne peut être; du moins tu m'as dit que tu l'avais vue criblant du blé, quand tu m'as rapporté la réponse à la lettre que je lui envoyai. — Ne vous arrêtez pas à cela, seigneur; car il est bon que vous sachiez que la vue et la réponse sont aussi de ouï dire; je connais madame Dulcinée comme je puis donner un coup de poing au ciel. — Sancho, Sancho, il y a temps pour plaisanter et des moments où les plaisanteries sont mal reçues. Si je dis que je n'ai jamais vu

madame Dulcinée, et que je ne lui ai jamais parlé, tu ne peux en dire autant, puisque c'est le contraire, comme tu le sais bien.

Pendant cet entretien, ils virent se diriger vers eux un homme avec deux mules. Au bruit que faisait sa charrue en traînant sur le sol, ils jugèrent que c'était un laboureur qui partait avant le jour pour aller au travail; il chantait, en marchant, la romance :

Vous eûtes mauvaise journée,
Français, au jour de Roncevaux [1].

Je veux mourir, Sancho, dit Don Quijote, s'il nous arrive rien de bon cette nuit : entends-tu ce que chante ce villageois? — Fort bien; mais que nous fait à nous la déroute de Roncevaux? il aurait pu aussi bien chanter la romance de Calainos. Ce serait tout un, et il ne nous en adviendrait ni plus ni moins. Le laboureur parut alors. Ami, lui dit Don Quijote, que Dieu vous donne bonne aventure : pourriez-vous me dire où est le palais de l'incomparable princesse Dulcinée du Toboso? Seigneur, répond le paysan, je ne suis pas d'ici; il y a peu de temps que j'y demeure, au service d'un riche laboureur. Voici, vis-à-vis, la maison du sacristain et du curé : l'un ou l'autre pourra vous rendre raison de cette madame la princesse, car ils ont la liste de tous les habitants du Toboso; je crois pourtant que, dans tout le pays, il n'y a princesse aucune, mais bien quelques grandes dames qui peuvent faire les princesses chez elles. C'est parmi celles-là, sans doute, que doit être celle que je vous demande, répond Don Quijote. — Cela peut être; mais voici le jour qui vient : adieu. Et touchant ses mules il s'en va sans attendre d'autres questions. Sancho, voyant son maître pensif et assez mécontent, lui dit : Seigneur, le jour s'approche; il ne serait pas convenable qu'il nous surprît ainsi dans la rue : il vaudrait mieux sortir de la ville, et que votre seigneurie se retirât dans quelque bois voisin; je reviendrai de

[1] Mala la hubistes, Franceses,
En esa de Roncesvalles.

jour, et ne laisserai pas un coin dans tout l'endroit que je n'aie trouvé la maison, l'hôtel ou le palais de ma dame. Je serai bien malheureux si je ne le trouve : l'ayant trouvé, je parlerai à sa seigneurie; je lui dirai où et comment vous vous trouvez, attendant qu'elle donne l'ordre et les moyens de la voir, sans porter atteinte à son honneur et à sa réputation.

Sancho, répond Don Quijote, dans ce peu de mots tu as dit mille sentences. J'approuve et accepte de tout mon cœur le conseil que tu viens de me donner. Viens, mon fils; allons chercher où me mettre à l'écart; tu reviendras, comme tu dis, pour chercher ma dame, la voir et lui parler : j'espère de sa sagesse et de sa courtoisie plus que des faveurs miraculeuses. Sancho brûlait d'impatience de tirer son maître hors du bourg, de peur de voir découvrir le mensonge de la réponse qu'il lui avait rapportée à la Sierra-Morena, de la part de Dulcinée : aussi hâta-t-il le départ qui eut lieu aussitôt. A deux milles, ils trouvèrent un bois dans lequel Don Quijote s'arrêta, tandis que Sancho revint pour parler à Dulcinée. Dans cette ambassade, il arriva des choses qui demandent une nouvelle confiance et une nouvelle attention.

CHAPITRE X.

Où l'on raconte la manière adroite dont s'y prit Sancho pour enchanter Dulcinée, avec d'autres événements aussi ridicules que véritables.

L'auteur de cette grande histoire, parvenu aux événements rapportés dans ce chapitre, dit qu'il aurait bien voulu le passer sous silence, dans la crainte qu'on n'y ajoute point foi : les folies de Don Quijote y égalent les plus grandes que l'on puisse imaginer, et même surpassent les plus incroyables de deux traits d'arbalète. Cependant, malgré cette crainte, il s'est déterminé à les imprimer telles que les fit Don Quijote, sans ajouter ni retrancher un atome à la vérité de l'histoire, et sans s'arrêter aux objections de mensonge qu'on pourrait lui opposer. Sans

doute il a eu raison, car la vérité épure sans détruire, et surnage toujours au-dessus du mensonge, comme l'huile sur l'eau. Poursuivant donc son histoire, il dit que Don Quijote, s'étant retiré dans le bois, chênaie, ou forêt voisine du grand Toboso, ordonna à Sancho de retourner à la ville, et de ne reparaître devant lui qu'autant qu'il aurait parlé de sa part à la dame de ses pensées, la conjurant de permettre au chevalier son esclave de la voir, pour recevoir sa bénédiction, afin qu'il pût espérer un heureux succès dans ses périlleuses et difficiles entreprises. Sancho promit d'exécuter de tout point ce qui lui était prescrit, et de rapporter une aussi bonne réponse que celle qu'il avait eue la première fois. Va donc, mon fils, lui dit Don Quijote, et ne te trouble point quand tu verras devant toi la lumière du soleil de beauté que tu vas chercher. Heureux écuyer, par-dessus tous les écuyers du monde! n'oublie pas surtout de bien retenir dans ta mémoire la manière dont tu seras reçu, si elle change de couleur quand tu lui exposeras ton ambassade, si elle se trouble en entendant prononcer mon nom, si, la trouvant assise sur la riche estrade de son autorité, elle se laisse tomber sur des carreaux; si elle est debout, vois si elle se pose tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre; si elle ne répète point deux ou trois fois la réponse qu'elle te fera; si elle la change de tendre en rude, d'aigre en amoureuse; si elle porte la main à ses cheveux pour les arranger, encore qu'ils n'en aient pas besoin : en un mot, mon fils, retiens bien toutes ses actions, tous ses mouvements; car, si tu me les rapportes avec exactitude, je pourrai en extraire les mouvements les plus secrets de son cœur, en ce qui concerne mes amours. Je t'apprends, Sancho, si tu ne le sais pas, qu'entre amants, les actions, les mouvements extérieurs, lorsqu'il est question de leurs amours, sont des courriers assurés qui portent les nouvelles de ce qui se passe dans l'intérieur de leur ame. Va donc, ami, et que la fortune te soit plus favorable qu'à moi, reviens avec un meilleur succès que celui que je vais attendre entre la crainte et l'espérance, dans la solitude où tu me laisses. J'irai,

dit Sancho, et je reviendrai promptement. Cependant, seigneur, réconfortez, dilatez ce pauvre petit cœur, qui ne doit pas être dans ce moment plus gros qu'une noisette. Songez qu'on dit communément que bon courage rompt mauvaise aventure, et qu'où il n'y a point de lard il n'y a point de cheville; on dit encore que le lièvre saute là où l'on ne l'attend pas : car, si cette nuit nous n'avons pas su trouver les palais, ou hôtels de ma dame, maintenant qu'il est jour, je pense bien les trouver au moment où j'y penserai le moins, et une fois trouvés, laissez-moi faire. Certainement, Sancho, reprend Don Quijote, tu as toujours à point des proverbes sur ce que nous disons! A ces mots, Sancho tourna les épaules et toucha son âne, tandis que Don Quijote, appuyé sur sa lance, restait sur les étriers, l'esprit rempli de tristes et confuses pensées.

Nous le laisserons dans cette attitude, et suivrons Sancho, qui, non moins pensif, non moins embarrassé que son maître, s'éloignait de lui. A peine fut-il sorti du bois qu'il tourna la tête; et, n'apercevant plus Don Quijote, il descendit de dessus son âne, s'assit au pied d'un arbre, et se mit à se parler ainsi à lui-même. Sachons un peu, frère Sancho, où va maintenant votre seigneurie. Allez-vous chercher quelque âne que vous ayez perdu? Non, certes. Qu'allez-vous donc chercher? Je vais chercher une princesse, et dans elle un soleil de beauté où tout le ciel est joint. Et où pensez-vous trouver ce que vous dites, Sancho? Où? dans la grande cité du Toboso. Bien : et de quelle part l'allez-vous chercher? De la part du fameux chevalier Don Quijote de la Manche, qui défait les torts, donne à manger à celui qui a soif, à boire à celui qui a faim. Tout cela est fort bien : mais connaissez-vous la maison de cette princesse? Mon maître dit que ce doit être un palais royal ou un superbe hôtel. Et l'avez-vous vue quelquefois, par hasard? Ni moi ni mon maître nous ne l'avons jamais vue. Ne trouvez-vous pas que ce serait fort bien fait si les habitants du Toboso, sachant que vous êtes ici dans l'intention de séduire leurs princesses, de débaucher leurs dames, vous frottaient les côtes à coups de

bâton, sans y laisser place nette? Sans doute ils auraient raison s'ils ne considéraient que je suis envoyé, et que

Puisque vous êtes messager, ami, vous n'êtes nullement en faute[1].

Ne vous y fiez pas, Sancho : la gent manchèque est aussi colérique qu'honorable, et ne se laisse pas chatouiller. Vive Dieu! si elle vous sent seulement, vous aurez male aventure : n'approchez pas, vous seriez étrillé. Aussi bien je vais chercher trois pieds à un chat pour le plaisir d'autrui. Demander Dulcinée au Toboso, c'est demander Mariette à Ravenne, ou le bachelier à Salamanque. C'est le diable, oui le diable, et non d'autres, qui m'a mêlé dans cette affaire. Ainsi Sancho se parlait à lui-même; et le résultat du soliloque fut de poursuivre ainsi. C'est bon, il y a remède à tout, excepté à la mort, dont nous devons tous porter le joug, quoique nous en ayons. Mon maître, je m'en suis aperçu mille fois, est fou à lier, et moi, je ne lui cède en rien; je suis encore bien plus fou de le suivre et de le servir, si le proverbe est vrai : Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es; et cet autre : Non celui avec qui tu nais, mais celui avec qui tu pais. Mon maître est donc fou, et sa folie lui fait prendre souvent une chose pour une autre, le blanc pour le noir et le noir pour le blanc; il y a bien paru lorsqu'il disait que les moulins à vent étaient des géants; les mules des religieux, des dromadaires[2]; les troupeaux de mouton, des armées d'ennemis, et beaucoup d'autres choses semblables : ainsi, il ne sera pas bien difficile de lui faire accroire qu'une paysanne, la première qui passera par ici, est madame Dulcinée. S'il ne veut pas le croire, je le jurerai; s'il jure à son tour, je recommencerai à jurer; s'il s'obstine, je m'obstinerai davantage : et, si je suis toujours mon but, arrive que pourra. Peut-être par mon obsti-

[1] Mensagero sois, amigo,
No mereceis culpa, non.

[2] Ce n'est point Don Quijote qui prend des mules pour des dromadaires, c'est Cervantes lui-même qui les compare à ces animaux pour leur grande taille. *Caballeros sobre dos dromedarios que non eran mas pequeñas dos mulas en que venian.* Voyez, part. I, chap. VIII.

nation éviterai-je à l'avenir de semblables messages, voyant le peu de satisfaction qu'il en tire; ou peut-être pensera-t-il, comme je me l'imagine, que quelque méchant enchanteur, de ceux qu'il dit lui vouloir du mal, l'aura ainsi changée de figure pour le faire enrager.

Cette idée de Sancho lui mit l'esprit en repos, et l'affaire lui parut bien arrangée. Il resta jusqu'à l'après-midi dans l'endroit où il se trouvait, pour que Don Quijote pût croire qu'il avait employé ce temps à aller au Toboso et en revenir. Tout lui réussit si bien que, quand il se leva pour remonter sur son âne, il vit venir du Toboso, vers l'endroit où il était arrêté, trois paysannes montées sur des poulains ou poulines, l'auteur ne dit pas lequel, quoiqu'on puisse croire que c'étaient des bourriques, monture ordinaire des paysannes; mais comme la chose est peu importante ce n'est pas la peine de nous arrêter à la vérifier.

Aussitôt que Sancho vit ces paysannes, il alla à grands pas rejoindre son maître : il le trouva soupirant et faisant mille amoureuses lamentations. Hé bien, qu'y a-t-il, ami Sancho? lui dit-il en l'apercevant : me faut-il marquer ce jour avec une pierre blanche ou avec une noire? Il vaut mieux le marquer de rouge, répond Sancho, comme les affiches des églises, afin qu'on les voie de plus loin. — Ainsi, tu m'apportes de bonnes nouvelles? — Si bonnes, que votre seigneurie n'a autre chose à faire qu'à piquer Rossinante, et sortir dans la plaine pour voir madame Dulcinée du Toboso qui vient la visiter avec deux de ses demoiselles. — Dieu saint! que me dis-tu là, ami Sancho? Garde-toi de m'abuser et de vouloir changer ma tristesse par une fausse joie. — Que me reviendrait-il de vous tromper, quand vous seriez si près de découvrir la vérité? Piquez seulement, et venez voir la princesse notre souveraine, vêtue et atourée comme elle doit l'être. Ses demoiselles et elle sont tout éblouissantes d'or, de perles, de diamants, de rubis, de toiles de brocart les plus riches; elles ont les cheveux épars sur leurs épaules : ce sont autant de rayons du soleil qui se jouent parmi les vents. Elles sont montées sur trois cananées, tachetées à faire plaisir.

— Tu veux dire des haquenées? — Il n'y a pas grande différence entre cananée et haquenée; au reste, qu'elles soient montées sur ce qu'elles voudront, ce sont les plus gracieuses dames qu'on puisse voir, et surtout ma princesse Dulcinée, ma maîtresse, qui ravit les sens. — Allons, mon fils Sancho. Pour étrennes de nouvelles si bonnes et si inespérées, je te donnerai la meilleure dépouille que je gagnerai dans ma première aventure; et, si cela ne te contente, j'y joindrai les poulains que me donneront cette année mes trois cavales que tu sais près de mettre bas dans la prairie commune de notre village. Je m'en tiens aux poulains, répond Sancho, car il n'est pas bien sûr que les dépouilles de votre première aventure soient bonnes.

Ils se trouvèrent alors hors du bois, et aperçurent près d'eux les trois paysannes. Don Quijote regardait de tous ses yeux sur le chemin du Toboso; et, ne voyant que les trois paysannes, il se troubla, et demanda à Sancho s'il avait laissé les princesses hors de la ville. Comment, hors de la ville? répondit Sancho; est-ce que, par hasard, vous avez les yeux derrière la tête, que vous ne les voyez pas là qui viennent, resplendissantes comme le soleil en plein midi? — Je ne vois, Sancho, que trois paysannes sur trois bourriques. — Oh! que Dieu me délivre maintenant du diable! Est-il possible que trois haquenées, ou comme vous voudrez dire, plus blanches que la neige, vous paraissent des bourriques? Vive le Seigneur! que la barbe me pèle si cela est vrai! — Mais je te dis, ami Sancho, qu'il est aussi vrai que ce sont des baudets ou des bourriques, qu'il est vrai que je suis Don Quijote et toi Sancho : du moins ils me paraissent tels. — Taisez-vous, seigneur; ne tenez point un tel discours : ouvrez les yeux, et venez saluer la dame de vos pensées, que voilà tout près. En disant ces mots, il s'approche pour recevoir les trois paysannes, met pied à terre, prend par le licou l'âne de l'une des trois, et, se jetant à deux genoux, lui dit : Reine, princesse et duchesse de la beauté, que votre altesse et grandeur daigne recevoir en grâce et merci ce chevalier votre esclave, qui est devenu comme un morceau de marbre,

sans mouvement et sans pouls, de se voir devant votre magnifique présence. Je suis Sancho Pança, son écuyer, et lui, il est le vagabond chevalier Don Quijote de la Manche, autrement appelé le chevalier de la Triste Figure.

En ce moment, Don Quijote s'était également agenouillé près de Sancho : il regardait avec des yeux égarés et troublés celle que Sancho nommait dame et reine; et, ne voyant en elle qu'une jeune paysanne assez laide, car elle était camarde et joufflue, il restait tout interdit, sans oser desserrer les lèvres. Les paysannes n'étaient pas moins étonnées, voyant ces deux hommes si dissemblables, à genoux, et qui empêchaient leur compagne de passer. Enfin, celle qu'on retenait rompit le silence, et dit toute fâchée et de mauvaise humeur : Otez-vous du chemin, et laissez-nous passer; nous avons hâte. Princesse et dame universelle du Toboso, répond Sancho, pourquoi votre magnanime cœur ne se laisse-t-il pas attendrir en voyant agenouillé devant votre sublime présence la colonne et le soutien de la chevalerie errante? Viens çà que je t'étrille, ânesse de mon beau-père [1], dit une des paysannes : voyez comme ces beaux messieurs se moquent des paysannes, comme si nous ne savions pas dire des pouilles aussi bien qu'eux. Passez votre chemin, et laissez-nous suivre le nôtre, c'est le mieux. Lève-toi, Sancho, dit Don Quijote; je vois bien que la fortune n'est point assouvie de mes souffrances [2] : elle tient fermés tous les chemins par où pourrait venir quelque contentement à cette malheureuse ame renfermée dans mon corps. Et toi, extrême des perfections que l'on peut desirer, modèle de l'humaine gentillesse, unique remède de ce cœur affligé qui t'adore, un malin enchanteur me poursuit, il a couvert mes yeux de nuages et de cataractes qui n'existent que pour moi, et cache à ma vue ton incomparable beauté sous les traits d'une pauvre paysanne, s'il ne m'a pas de même métamorphosé en fantôme, pour me

[1] *Mas jo que te estrego, burra de mi suegro.*

[2] La fortuna de mi mal non harta.

Vers de Garcilaso.

rendre abominable à tes yeux, daigne me regarder doucement et amoureusement ; vois, dans la soumission et le respect que je porte à ta beauté contrefaite, l'humilité de ce cœur qui t'adore. Par mon grand-père ! dit la paysanne, je ne veux pas de vos balivernes. Otez-vous de là, et laissez-nous passer, s'il vous plaît. Sancho se retira et la laissa partir, bien content de s'être ainsi démêlé de cette affaire. A peine la soi-disant Dulcinée se vit-elle libre, que, piquant sa cananée avec un aiguillon fiché au bout d'un bâton, elle la fit courir en avant dans la prairie ; mais la bête, se sentant plus chatouillée de l'aiguillon qu'à l'ordinaire, se mit à faire des ruades, et bientôt jeta par terre madame Dulcinée. Don Quijote courut pour la relever, et Sancho pour raccommoder et sangler le bât qui avait tourné sous le ventre de la bourrique. Le bât remis, et Don Quijote voulant prendre dans ses bras sa dame enchantée, pour la remettre sur sa bête, elle lui en évita la peine : car, après s'être relevée, elle fit quelques pas en arrière, prit son élan, et posant les deux mains sur la croupe de la bourrique, plus légère qu'un faucon, elle sauta sur le bât, jambe deçà, jambe delà, comme un homme. Vive Roque ! s'écria Sancho ; notre maîtresse est plus légère qu'un oiseau [1] : elle pourrait enseigner à monter à la genette aux plus habiles de Cordoue ou du Mexique ; elle a passé d'un saut le derrière de la selle, et, sans éperons, fait courir la haquenée comme un zèbre ; ses demoiselles ne lui cèdent en rien, car elles vont toutes trois comme le vent. Et c'était vrai, car, Dulcinée étant remontée, elles piquèrent des deux à sa suite, et ne cessèrent de courir, sans retourner la tête, pendant plus d'une demi-lieue. Don Quijote les suivit des yeux ; et quand il les eut perdues de vue, il se retourna vers Sancho, et lui dit : Sancho, à ton avis, ne suis-je pas bien maltraité par les enchanteurs ? Vois jusqu'où va leur malice et leur animosité contre moi, puisqu'ils me privent de la satisfaction de voir ma dame telle qu'elle est. Je suis né pour servir de modèle au malheureux, de but où frappent les flèches de la mau-

[1] *Un alcotan*, un émerillon.

vaise fortune. Remarque bien que ces traîtres d'enchanteurs ne se sont pas contentés de métamorphoser Dulcinée, ils l'ont changée en une figure laide et vile comme celle de cette paysanne; ils lui ont ôté en même temps tout ce qui est si particulier aux grandes dames, cette bonne odeur qui leur vient d'être toujours au milieu de l'ambre et des fleurs : car je te dirai que, quand je m'approchai pour remettre Dulcinée sur sa haquenée, comme tu dis, qui me semble une bourrique à moi, elle m'envoya une odeur d'ail cru qui pensa me faire rendre l'ame. O canaille maudite! s'écria Sancho; ô enchanteurs méchants et malintentionnés! qui pourrait vous voir tous enfilés par les ouïes comme des sardines! Vous en savez long, vous pouvez beaucoup; vous faites encore pis. Ne vous suffisait-il pas, veillaques, d'avoir changé les perles des yeux de ma souveraine en noix de liége, et ses cheveux d'un or très pur en crins de bœuf rouge, enfin tout son être de bien en mal, sans toucher à l'odeur, pour qu'au moins nous pussions deviner ce qui'était caché sous cette laide écorce; quoiqu'à vrai dire je ne me sois pas aperçu de sa laideur, mais bien de sa beauté que relevait encore un signe à la lèvre droite en forme de moustache, avec sept à huit poils rouges comme des fils d'or, et longs de plus d'une palme? Selon la correspondance des signes du visage avec ceux du corps, dit Don Quijote, Dulcinée doit en avoir une semblable sur la cuisse du même côté. Cependant, pour des signes, les poils dont tu viens de parler sont bien longs. Je vous assure, seigneur, répond Sancho, qu'on dirait qu'ils y sont nés. — Je le crois, ami, car la nature n'a mis chose aucune dans Dulcinée qui ne soit parfaite et accomplie : ainsi, eût-elle sur son corps cent signes comme celui dont tu parles, en elle ce ne seraient pas des signes [1], mais des étoiles resplendissantes. Mais, dis-moi, Sancho, ce qui me paraissait un bât que tu as replacé, était-ce une selle rase ou une selle de femme? — C'était une selle à la genette, avec une couverture de camp qui vaut bien la moitié d'un royaume, tant elle est riche. — Je

[1] *No fueran lunares, sino lunas.*

n'ai rien vu de tout cela, Sancho, je le répète et te le dirai mille fois; je suis le plus malheureux des hommes. Le rusé Sancho avait bien de la peine à se retenir de rire en entendant les sottises de son maître, si subtilement abusé. Enfin, après plusieurs autres discours, ils remontèrent sur leurs bêtes, et suivirent le chemin de Saragosse, où ils comptaient arriver à temps pour assister aux joutes solennelles qu'on célèbre tous les ans dans cette fameuse ville; mais, avant d'y parvenir, il leur arriva des aventures nombreuses, grandes et neuves, et qui méritent d'être écrites et lues, comme on le verra ci-après.

CHAPITRE XI.

De l'étrange aventure du valeureux Don Quijote avec le char ou charrette des officiers de la mort.

Don Quijote cheminait tout pensif, occupé du mauvais tour que lui avaient joué les enchanteurs en donnant à sa dame Dulcinée l'extérieur d'une laide paysanne; il n'imaginait pas quel remède il pourrait employer pour lui rendre sa première forme; ces pensées l'absorbaient tellement que, sans s'en apercevoir, il avait rendu la bride à Rossinante, qui, sentant la liberté qu'on lui donnait, s'arrêtait à chaque pas pour brouter l'herbe dont ces champs étaient couverts. Sancho le tira de sa rêverie en lui disant : Seigneur, la tristesse n'est pas pour les bêtes, mais pour les hommes : si les hommes s'en laissent abattre, ils se changent en bêtes. Revenez à vous, reprenez vos esprits et serrez la bride de Rossinante, réveillez-vous, ranimez-vous, et montrez cette gaillardise qui convient aux chevaliers errants. Que diable est ceci? quel abattement! Sommes-nous ici ou en France? Que plutôt Satan emporte toutes les Dulcinées du monde : la santé d'un seul chevalier errant vaut mieux que tous les enchantements et toutes les transformations du monde. Tais-toi, Sancho, dit Don Quijote, d'une voix assez ferme, tais-toi, te dis-je, ne profère point de blasphèmes

contre ma dame enchantée, car je suis la seule cause de sa disgrâce et de sa mésaventure; elles procèdent de la jalousie que me portent les méchants. — J'en dis autant, seigneur, car peut-on l'avoir vue et la voir maintenant sans pleurer ? — Tu peux bien dire cela, toi, Sancho, tu l'as vue dans la perfection de sa beauté, et l'enchantement ne te cache ni sa vue ni ses attraits : c'est contre moi seul et contre mes yeux qu'agissait la force du venin. Mais une chose m'embarrasse, Sancho, c'est que tu m'as mal décrit, je crois, sa beauté : tu m'as dit, si j'ai bonne mémoire, qu'elle avait des yeux de perles; or, les yeux de perles sont plutôt des yeux de besugo [1] que de femme. Je pense que ceux de Dulcinée doivent être de vertes émeraudes, bien fendus, et deux arcs célestes leur servent de sourcils. Ces perles dont tu parles, Sancho, doivent être ses dents : tu auras pris sans doute les yeux pour les dents. — Cela peut bien être, seigneur, car sa beauté m'a autant troublé que vous sa laideur. Mais recommandons le tout à Dieu, il connaît toutes les choses qui doivent arriver dans cette vallée de larmes, dans ce méchant monde où nous sommes, et où il n'est à peine rien qui ne soit mêlé de méchanceté, d'imposture et de fourberie. Une chose m'inquiète, seigneur, plus que les autres, c'est de savoir ce qu'il y aura à faire quand vous aurez vaincu quelque géant ou autre chevalier, et que vous lui ordonnerez d'aller se présenter devant la beauté de madame Dulcinée : où ce pauvre géant ou ce misérable chevalier la pourront-ils trouver ? Il me semble que je les vois courir tout le Toboso comme des nigauds, cherchant madame Dulcinée; et, quand ils la trouveraient au milieu de la rue, ils ne la reconnaîtraient pas plus que mon père. — Peut-être, Sancho, l'enchantement ne s'étendra-t-il pas jusqu'à ôter la connaissance de Dulcinée aux géants et chevaliers vaincus qui se présenteront. Nous en ferons l'expérience sur un ou deux des premiers que je vaincrai; pour voir s'ils la trouvent ou non, je leur ordonnerai de revenir vers moi,

[1] Poisson des côtes de la Biscaye. On appelle en espagnol *ojos de besugo* des yeux ternes, des yeux de carpe frite.

pour me raconter ce qui leur sera arrivé à ce sujet. — Votre idée me paraît fort bonne, seigneur : nous connaîtrons par ce moyen ce que nous voulons savoir; et, si ce n'est qu'à vous seul que la beauté de madame Dulcinée est cachée, la disgrâce sera plus pour vous que pour elle : tandis qu'elle sera en joie et santé, nous autres nous nous occuperons le mieux que nous pourrons, cherchant nos aventures, et laissant faire au temps; car c'est le meilleur médecin de toutes ces maladies et de plus grandes encore.

Don Quijote allait répondre à Sancho, quand il en fut empêché par une charrette qui traversait le chemin, chargée des plus étranges figures et personnages que l'on puisse imaginer; celui qui conduisait les mules et servait de charretier était un vilain démon; la charrette était à découvert, sans claie ni toiles. La première figure qui s'offrit aux yeux de Don Quijote fut celle de la Mort, à face humaine; près d'elle était un ange avec de grandes ailes peintes; à son côté on voyait un empereur ayant sur la tête une couronne qui paraissait d'or; aux pieds de la Mort était le dieu Cupidon, sans bandeau sur les yeux, mais avec son arc, son carquois et ses flèches. Il y avait aussi un chevalier armé de pied en cap, si ce n'est qu'au lieu de morion ou de salade, il portait un chapeau garni de plumes de diverses couleurs; on voyait encore d'autres personnages de costumes et d'apparence différents. Cette vue inopinée causa quelque trouble à Don Quijote, et jeta l'épouvante dans le cœur de Sancho; mais le chevalier ne tarda point à se réjouir croyant qu'il s'offrait à lui une nouvelle et périlleuse aventure. Dans cette pensée, et résolu à affronter tous les dangers, il se plaça devant la charrette, et, d'une voix haute et menaçante, cria : Charretier, cocher, diable, ou qui que tu sois, dis-moi sans retard qui tu es, où tu vas, et quels sont les gens que tu portes dans ta carriole, qui ressemble plus à la barque de Caron qu'aux charrettes ordinaires. Seigneur, répond le diable d'une voix douce, en arrêtant sa charrette, nous sommes Récitants de la compagnie du *Mauvais Ange :* ce matin, qui est l'octave de

la fête du Sacré Corps, nous avons représenté, dans un lieu derrière cette colline, l'acte des *Cortès de la Mort*, et nous devons le représenter encore ce soir, dans un autre village que l'on découvre d'ici, nous en sommes si près que, pour éviter la peine d'ôter et de remettre nos habits, nous marchons revêtus de nos costumes. Ce jeune homme que vous voyez représente la Mort, cet autre un ange; cette femme, qui est celle de l'auteur, fait la reine; celui-ci le soldat, cet autre l'empereur, et moi je suis le diable, et l'un des principaux acteurs de la pièce : car je remplis les premiers rôles dans cette compagnie. Si votre seigneurie desire savoir autre chose, demandez, je répondrai ponctuellement: étant le diable, je n'ignore rien. Foi de chevalier errant, répond Don Quijote, en voyant ce char, j'ai pensé que quelque grande aventure s'offrait à moi : et maintenant je vois qu'il faut toucher les apparences du bout du doigt, si l'on ne veut pas être trompé. Allez en paix, bonnes gens; faites votre fête, et voyez si je puis vous être utile en quelque chose: je m'y emploierai de bon cœur. Dès mon enfance j'ai toujours aimé les mascarades, et la comédie était ma passion favorite. Comme ils devisaient ainsi, arriva un de la troupe, couvert d'oripeaux, avec force grelots, et portant attachées au bout d'un bâton trois vessies de vache enflées : ce masque, en approchant de Don Quijote, se mit à s'escrimer de son bâton, à frapper la terre avec ses vessies, et faire de grands sauts au bruit de ses grelots. Cette étrange figure effraya tellement Rossinante, que, sans que Don Quijote pût le retenir, il prit le mors aux dents, et se mit à courir à travers champs, avec plus de légèreté qu'on n'en pouvait attendre d'un tel squelette. Sancho vit le danger que courait son maître d'être jeté par terre, il saute à bas de son âne, et court de toute sa force pour le secourir; mais, en arrivant, il le trouve déja à bas, près de Rossinante, qui était tombé avec Don Quijote, résultat ordinaire des gaietés et des hardiesses de ce généreux coursier. Cependant, Sancho n'eut pas plutôt quitté sa monture, que le diable aux vessies sauta dessus, la frappant tant qu'il pouvait avec ses vessies : le bruit

et la peur, plus que la douleur des coups, faisaient voler le grison dans la campagne, vers l'endroit où devait se faire la fête. Sancho regardait la course de son âne et la chute de son maître, et ne savait à laquelle des deux nécessités remédier d'abord. Cependant, en bon écuyer, en homme bien appris, l'amour de son maître l'emporta sur sa tendresse pour le grison; cependant chaque fois qu'il voyait lever les vessies et les rabattre sur la croupe du baudet, c'était pour lui autant d'angoisses et de douleurs mortelles : il aurait mieux aimé recevoir ces horions sur la prunelle de ses yeux, que de les voir tomber sur le moindre poil de la queue de son âne. Dans cette pénible perplexité, il rejoignit Don Quijote, plus maltraité qu'il ne l'eût souhaité, l'aida à remonter sur Rossinante, et lui dit : Seigneur, le diable a emporté le roussin. — Quel diable? — Celui aux vessies. Je le retrouverai, répond Don Quijote, fût-il caché dans les abîmes les plus profonds et les plus obscurs de l'enfer. Suis-moi : la charrette va doucement; les mules satisferont pour la perte du grison. Il n'est pas besoin, repart Sancho, que vous preniez cette peine; modérez votre colère; il me paraît que le diable a abandonné le grison : le voici qui revient. Le fait était vrai : le diable et le roussin avaient fait la culbute, pour imiter celle de Rossinante et de Don Quijote; le diable se rendait à pied au village et l'âne revenait vers son maître. Avec tout cela, dit Don Quijote, il serait bon de châtier l'insolence de ce démon sur quelqu'un de la charrette, fût-ce l'empereur lui-même. Quittez ce dessein, seigneur, répond Sancho, et suivez mon avis; il ne faut jamais s'attaquer à des baladins; ils trouvent faveur partout. J'ai vu un comédien arrêté pour deux meurtres qu'il avait commis, sortir sans qu'il lui en coûtât rien. Comme ce sont des gens de plaisir, et qui amusent les autres, tout le monde les favorise, les soutient, les aide et les estime, et surtout ceux des compagnies royales et titrées, qui ont un équipage et un train de princes. Malgré tout, répond Don Quijote, je ne veux pas que ce diable bouffon puisse se vanter de m'être échappé, fût-il favorisé de tout le genre humain. A ces mots, il

court après la charrette qui était déja tout près du village, et tout en courant crie de toute sa force: Arrêtez, troupe bouffonne et joyeuse; je veux vous apprendre comme on doit traiter les ânes et autres animaux qui servent de monture aux écuyers des chevaliers errants. Les cris de Don Quijote étaient si grands qu'ils furent entendus de ceux de la charrette; ils jugèrent son intention par ses paroles, et en un instant la Mort saute à bas de la voiture, puis l'empereur, le diable-charretier, l'ange, sans oublier la reine et le dieu Cupidon; tous se chargent de pierres et se rangent en aile, prêts à recevoir Don Quijote à grands coups de cailloux. Don Quijote, les voyant former un si brave escadron, les bras levés prêts à décharger une grêle de pierres, retient la bride à Rossinante, et se met à penser comment il pourra les assaillir avec moins de danger. Ce moment d'arrêt donne à Sancho le temps d'arriver. Le voyant prêt à attaquer une troupe si bien rangée, il lui dit: Seigneur, ce serait grande folie de tenter un telle entreprise. Considérez que contre la soupe de ruisseau[1] il n'est point d'autre arme défensive que de se cacher sous une cloche de bronze; il est bon de considérer aussi qu'il y aurait plus de témérité que de valeur à un homme seul d'attaquer une armée où se trouve la Mort, et combattent en personne des empereurs, aidés par de bons et de mauvais anges. Si cette considération ne vous retient pas, soyez touché de cette réflexion que parmi tous ces gens que vous voyez, quoiqu'ils paraissent rois, empereurs ou princes, il n'y a pas un seul chevalier errant.

C'est maintenant, Sancho, répond Don Quijote, que tu viens de toucher au but qui doit me faire changer de résolution: je ne peux ni ne dois, comme je te l'ai dit cent fois, tirer l'épée contre ceux qui ne sont point armés chevaliers. C'est toi, Sancho, que cela regarde, si tu veux tirer vengeance de l'injure faite à ton roussin: je t'animerai d'ici par mes paroles, je t'aiderai de conseils salutaires. — Il n'est pas besoin, seigneur, de tirer vengeance de personne. Ce n'est point d'un bon chré-

[1] *Sopa de arroyo*, des cailloux.

tien de se venger des injures ; je ferai si bien que mon âne remettra son offense entre mes mains, et ma volonté est de vivre en paix pendant tout le temps que le ciel daignera m'accorder. — Puisque telle est ta résolution, bon Sancho, sage Sancho, honnête et franc Sancho, Sancho chrétien, laissons là ces fantômes, et retournons chercher de meilleures et de plus nobles aventures ; car je vois que dans ce pays nous n'en manquerons pas des plus miraculeuses. Aussitôt il tourne bride ; Sancho reprend son âne, la Mort, avec tout son escadron, remonte dans la charrette et poursuit son voyage. Telle fut l'heureuse fin de la périlleuse aventure du Char de la Mort. Grâces en soient rendues au conseil salutaire que Sancho donna à son maître, qui, le jour suivant, eut avec un amoureux et errant chevalier, une autre rencontre non moins admirable que celle-ci.

CHAPITRE XII.

Étrange aventure du valeureux Don Quijote avec le brave chevalier des Miroirs.

La nuit qui suivit la rencontre de la Mort, Don Quijote et son écuyer la passèrent sous des arbres hauts et touffus, et, à la persuasion de Sancho, le chevalier mangea des provisions que portait le roussin. Tout en mangeant, Sancho dit à son maître : Avouez, seigneur, que j'aurais été un grand sot si j'avais accepté en don les dépouilles de votre première aventure, au lieu des poulains de vos trois cavales. En effet, mieux vaut le moineau dans la main que le vautour qui vole. Cependant, Sancho, si tu m'avais laissé combattre comme je le voulais, répond Don Quijote, tu aurais eu pour le moins la couronne d'or de l'impératrice et les ailes nuancées de Cupidon, que j'aurais abattues à rebrousse-poil, et mises dans tes mains. Jamais, dit Sancho, les sceptres et couronnes des empereurs de théâtre ne sont d'or fin, mais bien d'oripeau, ou d'une lame de laiton. Il est vrai, répond Don Quijote, les ornements de la

comédie ne doivent pas être fins, mais simulés et apparents, comme la comédie elle-même, que je desire, Sancho, que tu aimes, et voir en faveur auprès de toi, et par conséquent aussi ceux qui la représentent et ceux qui la composent. Ce sont tous instruments d'une grande utilité dans l'État. Ils nous mettent à chaque pas sous les yeux un miroir où se peignent toutes les actions de la vie humaine; aucun tableau ne pourrait nous représenter plus vivement ce que nous sommes, et ce que nous devons être, que la comédie et les comédiens. Dis-moi, n'as-tu jamais vu représenter des comédies où l'on introduit des rois, des empereurs, des pontifes, des chevaliers, des dames et autres personnages? L'un fait le vil complaisant, un autre l'hypocrite, celui-là le marchand, celui-ci le soldat, cet autre un homme sage, cet autre un amoureux: la comédie achevée, les costumes ôtés, tous les acteurs ne sont-ils pas égaux? Je l'ai vu, répond Sancho. — Hé bien, il en est de même dans la marche et la comédie de ce monde: les uns font les empereurs, les autres les pontifes, tous les personnages enfin que l'on peut introduire dans une comédie. Quand ce vient à la fin, qui est celle de notre vie, la mort ôte, à tous, les accoutrements qui les différenciaient, et tous sont égaux dans la tombe. Belle comparaison, dit Sancho; pas si neuve pourtant que je ne l'aie entendu répéter plusieurs fois, de même que celle du jeu d'échecs, où, tant que le jeu dure, chaque pièce a son office particulier; le jeu fini, toutes se mêlent, se brouillent, et se réunissent dans une bourse, comme les corps dans la sépulture. Sancho, reprend Don Quijote, tu deviens chaque jour moins simple et plus sage. Quelque peu de votre sagesse doit bien me rester, répond celui-ci. Les terres qui d'elles-mêmes sont sèches et stériles rapportent de bons fruits quand on les fume et les cultive. Je veux dire que votre fréquentation est le fumier étendu sur la terre stérile de mon sec entendement; la culture, c'est le temps qu'il y a que je vous sers et communique avec vous; j'espère ainsi produire des fruits de bénédiction, qui ne seront point indignes et ne s'écarteront pas du sentier de bonne nourriture que vous avez

tracé dans mon entendement desséché. Don Quijote se mit à rire des termes affectés dont se servait Sancho, tout en reconnaissant la vérité de ce qu'il disait de ses progrès : car, quelquefois, Sancho parlait de manière à étonner son maître; mais le plus souvent, quand il voulait changer son langage et parler à la manière de la cour, sa simplicité révélait l'abîme de son ignorance. Le genre dans lequel il montrait le plus de mémoire et d'élégance, c'était la citation des proverbes, qu'ils vinssent ou non à propos de ce qu'il disait, comme on a pu le remarquer dans le cours de cette histoire.

En de semblables discours ils passèrent une partie de la nuit; enfin, Sancho sentit le besoin de laisser tomber les portières[1] de ses yeux : c'était sa manière de parler quand il voulait dormir. Il débâta son âne et le laissa paître en liberté; pour Rossinante, il ne lui ôta point sa selle; son maître avait expressément défendu de le faire lorsqu'ils passeraient la nuit dans la campagne et ne coucheraient point sous un toit : antique usage, établi, conservé parmi les chevaliers errants : ôter la bride, et l'attacher aux arçons, mais d'enlever la selle, il s'en fallait garder. Sancho se conforma donc à cet usage, puis mit aussi Rossinante en liberté. L'amitié de ces deux animaux l'un pour l'autre fut si grande, si unique, qu'une tradition de père en fils rapporte que l'auteur de cette véridique histoire lui avait consacré quelques chapitres particuliers; mais, pour garder la bienséance et le décorum qui convient à une histoire aussi héroïque, il ne les y a point insérés, quoique quelquefois il oublie cette précaution pour nous dire que, lorsque ces deux bêtes pouvaient se joindre, elles prenaient plaisir à se frotter l'une contre l'autre. Ce besoin satisfait, Rossinante posait en croix son cou sur celui de l'âne, de telle sorte qu'il en passait de l'autre côté plus de demi-vare; et tous deux, les yeux fichés en terre, restaient ainsi trois jours, ou tout au moins autant de temps qu'on les y laissait, ou que la faim ne les contraignait pas d'aller chercher leur nourriture. On assure même que l'auteur avait

[1] *Las compuertas.*

comparé leur amitié à celle de Nysus et d'Euriale, de Pylade et d'Oreste; s'il en est ainsi, on peut voir et admirer combien dut être solide le lien qui rapprochait ces deux paisibles animaux, à la grande confusion des hommes qui gardent si mal la foi qu'ils se sont jurée; c'est pourquoi l'on dit : Il n'y a point ami pour ami; les roseaux deviennent des lances [1]; et cet autre : D'ami à ami, etc. [2]. Et qu'on ne pense pas que l'auteur s'égare de son chemin en comparant l'amitié de ces animaux à celle des hommes; c'est des animaux que nous avons reçu plusieurs avertissements et appris bien des choses d'importance : la cigogne nous a fait connaître les clystères; le chien, les vomitifs et la reconnaissance; les grues, la vigilance; les fourmis, la prévoyance; les éléphants, la décence; le cheval, la loyauté. Enfin, Sancho s'endormit profondément au pied d'un liége, et Don Quijote sommeilla sous un robuste chêne.

Peu de temps s'était écoulé quand Don Quijote fut éveillé par un bruit qu'il entendit derrière lui; il se lève en sursaut, regarde, écoute d'où ce bruit peut provenir, et aperçoit deux hommes à cheval. L'un, se laissant glisser à terre, dit à l'autre : Descends, ami, ôte la bride aux chevaux : cet endroit me paraît abondant en herbe pour eux; le silence qui y règne et la solitude conviennent à mes amoureuses pensées. Proférer ces mots et s'étendre à terre fut une même chose. Dans ce mouvement rapide, ses armes firent un grand bruit, ce qui ne laissa pas de doute à Don Quijote que ce ne fût un chevalier errant. Il s'approche de Sancho qui dormait, le tire par le bras, n'a pas peu de peine à l'éveiller, et lui dit à voix basse : Frère Sancho, nous tenons une aventure. Dieu nous la donne bonne, répond Sancho : et où est-elle, seigneur, cette dame aventure? — Où,

[1] No hay amigo para amigo;
Las cañas se vuelven en lanzas.

Ce sont deux vers d'une romance des *Guerres de Grenade*, composée par Ginès de Hita.

[2] Le proverbe espagnol est : *de amigo á amigo chinche en el ojo*, et il se dit d'un homme qui, se donnant pour l'ami d'un autre, n'agit point comme tel avec lui.

Sancho? Tourne les yeux, regarde, tu verras couché là un chevalier errant, qui, à ce qu'il me semble, ne doit pas être très joyeux, car je l'ai vu descendre de cheval et s'étendre à terre avec des marques de tristesse, et en s'étendant ses armes ont fait du bruit. — Mais en quoi trouvez-vous que cela soit une aventure? — Je ne veux pas te dire que ce soit une aventure entière, mais bien un commencement d'aventure, car c'est ainsi qu'elles prennent naissance. Mais, écoute, je crois qu'il accorde un luth ou une guitare, et comme il tousse[1] il se prépare sans doute à chanter.—En bonne foi, vous avez raison : ce doit être un chevalier amoureux. — Il n'y a pas un seul chevalier errant qui ne le soit. Mais, prêtons l'oreille, peut-être saisirons-nous le fil de ses pensées : le cœur plein fait parler la langue. Sancho voulait répondre, mais la voix du chevalier du Bois, qui n'était ni bonne ni mauvaise, l'en empêcha; ils écoutèrent et entendirent le chant suivant :

SONNET.

Imposez-moi une loi que je suive, et qui soit conforme à votre volonté. Je m'y soumettrai avec tant de respect, que je ne m'en écarterai jamais en rien.

Si vous voulez que mon tourment meure dans le silence, regardez-moi comme soumis; s'il vous plaît que je vous l'exprime, je ferai en sorte que l'amour lui-même parle par ma voix.

Je suis formé de contraires, de cire flexible et de dur diamant, et je conforme mon ame aux lois de l'amour.

Flexible ou dur, je vous offre mon cœur : taillez, gravez-y tout ce que vous voudrez, je jure de l'y conserver éternellement.

Le chevalier du Bois termina son chant par un grand soupir qu'il semblait tirer du fond du cœur: puis, d'une voix faible et dolente, il s'écria: O la plus belle et la plus ingrate des femmes! est-il bien possible, sérénissime Casildée de Vandalie, que tu veuilles consentir à ce que ce chevalier ton esclave se consume en durs travaux, en voyages continuels? n'est-ce donc point

[1] *Se desembaraza el pecho.*

assez que j'aie fait confesser que tu es la plus belle des femmes à tous les chevaliers de la Navarre, de Léon, de l'Andalousie, de la Castille, enfin à tous les chevaliers de la Manche? Pour cela, non! s'écria Don Quijote : je suis de la Manche, et jamais je ne confessai rien de tel, jamais je n'ai pu ni dû confesser une chose si fort au préjudice de la beauté de ma dame. Tu vois bien, Sancho, que ce chevalier s'égare. Cependant, écoutons encore : peut-être se fera-t-il mieux connaître. Il le fera sans doute, répond Sancho, car il a l'air de vouloir se plaindre un mois entier. Cependant il n'en fut point ainsi : le chevalier du Bois, ayant cru entendre qu'on parlait près de lui, se leva sans continuer ses lamentations; puis, d'une voix grave et sonore, demanda : Qui va là? qui êtes-vous? Êtes-vous du nombre des contents ou des affligés? Des affligés, répond Don Quijote. Approchez-vous donc, répoud le chevalier du Bois, et faites compte que vous avez rencontré la tristesse et l'affliction en personne. Don Quijote, entendant une réponse si affectueuse et si tendre, approche, et Sancho fait de même. Asseyez-vous, seigneur, dit le triste chevalier à Don Quijote, en le prenant par le bras. Pour reconnaître que vous êtes de ceux qui professent la chevalerie errante, il me suffit de vous rencontrer dans ce lieu, où vous tiennent compagnie la solitude et le serein, lit et demeure ordinaires des chevaliers errants. Je suis chevalier et de la profession que vous dites, répond Don Quijote; et, bien que la tristesse, les disgrâces et les mésaventures se soient établies dans mon ame, elle n'est pourtant point fermée à la compassion qu'y excitent les infortunes des autres : j'ai recueilli de ce que vous chantiez il n'y a qu'un instant que vos peines sont amoureuses, je veux dire qu'elles procèdent de votre amour pour l'ingrate beauté que vous avez nommée dans vos lamentations.

Tandis qu'ils causaient ainsi, tous deux étaient assis, l'un à côté de l'autre, sur la dure, en paix et en bonne intelligence, comme si à l'apparition du jour ils ne devaient pas se casser la tête. Par aventure, seigneur chevalier, dit celui du Bois à Don Quijote,

seriez-vous amoureux ? Oui, par male aventure, répond ce dernier, encore que les infortunes qui proviennent des affections bien placées doivent plutôt être regardées comme des faveurs que comme des disgrâces. — Cela serait vrai, si les dédains ne nous troublaient point la raison et le jugement au point de nous paraître des vengeances. Je n'ai jamais éprouvé de dédains de ma dame, dit Don Quijote. Non, certes, interrompt Sancho, qui se trouvait là, car ma souveraine est douce comme un mouton et aussi tendre que du beurre. Cet homme est-il votre écuyer? demanda le chevalier du Bois. Oui, seigneur, répond Don Quijote. — Je n'ai jamais vu d'écuyer qui se permît de parler où parle son maître. Voilà le mien qui est grand comme son père, et je défie qu'on puisse prouver qu'il ait ouvert la bouche quand je parle. Oui, j'ai parlé, reprend Sancho, et je peux bien parler devant un autre aussi, et peut-être.....; je n'en dirai pas davantage, car ce serait bien pire. L'écuyer du chevalier du Bois prit Sancho par le bras, et lui dit : Allons dans un endroit où nous puissions parler familièrement de tout ce qui nous plaira, et laissons les seigneurs nos maîtres se piquer mutuellement en racontant les histoires de leurs amours. A coup sûr le jour viendra les surprendre avant qu'ils aient achevé. Je le veux bien, répond Sancho; je vous dirai qui je suis, et vous verrez si je ne puis pas bien être compté au nombre des écuyers les plus parleurs. Ils se mirent à l'écart; et bientôt il s'établit entre eux une conversation aussi plaisante que fut grave celle de leurs maîtres.

CHAPITRE XIII.

Suite de l'aventure du chevalier du Bois; avec le sage, plaisant et nouveau colloque qui s'établit entre les deux écuyers.

Les chevaliers et les écuyers étaient séparés : les uns se racontaient leurs vies, les autres leurs amours. L'histoire rap-

porte d'abord l'entretien des serviteurs, et passe ensuite aux maîtres; elle dit donc que, les écuyers s'étant mis un peu à l'écart, celui du chevalier du Bois dit à Sancho : En vérité, seigneur, la vie que nous menons, nous autres écuyers des chevaliers errants, est bien laborieuse; certes, nous mangeons bien notre pain à la sueur de notre front, et c'est une des malédictions que Dieu a données à nos premiers parents. Nous pouvons bien dire aussi, répond Sancho, que nous le mangeons à la froidure de notre corps; car, qui souffre plus le chaud et le froid que les misérables écuyers de la chevalerie errante? Si du moins nous avions du pain tout notre soûl, il y aurait moins de mal, le pain allége le chagrin; mais il y a telle circonstance où quelquefois un jour et même deux se passent sans que nous déjeunions d'autre chose que du vent qui souffle. Tout ceci, dit l'autre, peut se supporter par l'espoir de la récompense : car, si un chevalier errant n'est pas le plus malencontreux des hommes, l'écuyer qui le sert peut se voir récompenser en peu de temps par un bon gouvernement de quelque île, ou quelque beau comté. Moi, reprend Sancho, j'ai déja dit à mon maître que je me contentais de quelque île; et il est si noble et libéral, qu'il me l'a déja promise bien des fois. Moi, dit l'autre écuyer, un canonicat me payera mes services, et mon maître m'en a donné les provisions. Votre maître est donc un chevalier ecclésiastique, qu'il peut donner de telles récompenses à de bons écuyers? Le mien est purement laïque. Je me souviens pourtant que des personnes sages, mais, suivant moi, malintentionnées, lui conseillaient de se faire archevêque; mais il refusa, préférant être empereur; je tremblais qu'il ne lui prît fantaisie de se mettre d'Église, n'étant point en situation d'occuper des bénéfices : car je vous dirai que, quoique je paraisse un homme, je ne suis qu'une bête pour être d'Église. Vous pourriez bien vous abuser, répond l'écuyer du Bois : tous les gouvernements d'îles ne sont pas bons; il y en a de tortus, de pauvres, de tristes; enfin, le mieux ordonné traîne avec lui un lourd fardeau de travail et d'incommodités que porte sur ses

épaules le malheureux gouverneur. Il vaudrait mieux que nous autres, qui sommes soumis à une si maudite servitude, nous nous retirassions dans nos maisons pour nous y livrer à des exercices plus doux, comme la chasse et la pêche : quel est l'écuyer si pauvre qui n'ait un roussin, une paire de lévriers et une ligne pour pêcher et pour passer le temps dans sa maison ? Je n'ai faute de tout cela, répond Sancho; il est vrai que je n'ai point de roussin, mais je possède un âne qui vaut deux fois le cheval de mon maître : que males pâques me donne Dieu, si je faisais l'échange, quand on me donnerait par-dessus quatre mesures d'avoine. Vous prendriez pour une moquerie toutes les qualités de mon grison, le gris est la couleur de son poil. Quant à des lévriers, je n'en manque pas : il y en a de reste dans mon village, et la chasse y est d'autant plus agréable qu'on la fait aux dépens des autres. En vérité, seigneur écuyer, reprend celui du Bois, j'ai résolu de quitter toute cette ivrognerie de chevaliers, et de me retirer dans mon village, pour élever mes petits enfants : j'en ai trois qui sont trois perles orientales. Moi, dit Sancho, j'en ai deux qu'on pourrait présenter au pape en personne, surtout une jeune fille que j'élève pour être comtesse, s'il plaît à Dieu, au grand regret de sa mère. — Et quel âge a cette demoiselle que vous élevez pour être comtesse ? — Quinze ans, environ; elle est haute comme une lance, fraîche comme une matinée d'avril, et forte comme un portefaix. — Voilà des qualités pour être non-seulement comtesse, mais nymphe d'un vert bocage. O fille de p.... ! que la drôlesse doit être vigoureuse ! Elle n'est point p...., ni ne le fut sa mère, et ne le sera aucune des deux, s'il plaît à Dieu, tant que je vivrai, répond Sancho un peu fâché. Parlez avec plus de retenue : pour avoir été nourri parmi les chevaliers errants qui sont la courtoisie même, vos paroles me paraissent peu mesurées. O que vous l'entendez mal en fait d'éloges ! répond l'écuyer du Bois. Comment, ne savez-vous pas que, lorsqu'un cavalier a donné au taureau un bon coup de lance sur la place, ou qu'un homme a fait quelque chose de bien, le peuple a coutume de

crier : « O le fils de putain [1] ! qu'il a bien fait ! » Ce qui semblerait une injure devient dans ce cas une louange notable ; et vous devriez renier vos fils et vos filles, s'ils ne faisaient rien qui pût mériter à leur père de semblables éloges. Oui, je les renierais, répond Sancho ; de cette manière, vous pouvez bien, seigneur, imposer à ma femme, à mes enfants, à moi-même toute la puterie du monde, car ils ne font rien qui ne soit digne au dernier point de semblables louanges. Pour pouvoir retourner auprès d'eux, je prie Dieu qu'il me retire de péché mortel, ou, ce qui revient au même, de ce périlleux état d'écuyer dans lequel je suis retombé une seconde fois, par l'appât d'une bourse de cent ducats que je trouvai un jour parmi les rochers de la Sierra-Morena : le diable me met sans cesse devant les yeux, ici, là, partout, un sac plein de doublons, que je crois, à chaque pas, tenir dans ma main ; je l'embrasse, je l'emporte chez moi, j'en achète des cens, j'en constitue des rentes, et je vis comme un prince : lorsque j'y pense, je trouve légères et faciles les peines qu'il me faut endurer auprès de mon fou de maître, car je sais qu'il est plus fou que chevalier. Aussi dit-on, répond l'écuyer du Bois, que la cupidité rompt le sac. Mais, si vous voulez parler de fou, je ne crois pas qu'il y en ait au monde un plus grand que mon maître, car il est de ceux dont on dit que les soucis pour autrui font mourir l'âne : pour guérir un autre chevalier qui a perdu le jugement, il se fait fou lui-même, et va cherchant ce que peut-être il ne trouvera pas bon pour son museau après l'avoir trouvé.

Serait-il par aventure amoureux ? demande Sancho. — Oui, d'une certaine Casildée de Vandalie, la plus altière et la plus cruelle dame qu'on puisse rencontrer dans tout l'univers. Cependant, ce n'est pas de ce pied qu'il boite : il a d'autres marques en tête, comme il le fera bientôt connaître. Il n'y a chemin si uni où l'on ne trouve à broncher, répond Sancho. Dans d'autres maisons on cuit des fèves, dans la nôtre elles sont à chaudronnées ; et la folie doit avoir plus de compagnons et de

[1] *Hideputa, puto.*

commensaux que la sagesse. Mais si ce que l'on dit communément est vrai, qu'avoir des compagnons dans ses peines est un soulagement, je pourrai me consoler avec votre seigneurie, car elle sert un maître aussi fou que le mien. Il est fou, mais vaillant, répond l'écuyer du Bois, et plus méchant que vaillant et que fou. Le mien ne l'est point, dit Sancho : je puis assurer qu'il n'a rien de méchant; son ame est ouverte comme un vase[1]; il ne sait faire mal à personne, à tout le monde il fait du bien; il n'a malice aucune, un enfant lui ferait accroire qu'il est nuit en plein midi. Cette simplicité me le fait aimer comme mes propres entrailles[2], et ses plus grandes extravagances ne sauraient me résoudre à le quitter. Avec tout cela, frère, dit l'écuyer du Bois, si un aveugle guide un autre aveugle, ils courent grand risque de tomber tous deux dans le fossé : nous ferions bien mieux de nous retirer et de retourner où nos affaires nous appellent, car ceux qui cherchent les aventures ne les trouvent pas toujours bonnes.

Cependant, le charitable écuyer du Bois s'aperçut que Sancho crachait à tout moment une salive épaisse et sèche, il lui dit : Il me paraît que nos discours nous ont attaché la langue au palais; j'ai un désaltérant pendu à l'arçon de ma selle, qui fera merveille. Aussitôt il se lève, et revient en un moment avec une grande outre pleine de vin et un pâté long de demi-vare; ce n'est point une exagération, car il était composé d'un lapin, si gros que Sancho le prit pour une chèvre plutôt que pour un chevreau. Eh quoi, seigneur, dit-il, portez-vous cela avec vous? Me prenez-vous, dit l'autre, pour un écuyer sans précautions[3]? Je porte sur la croupe de mon cheval de meilleures provisions qu'un général qui voyage. Sancho mangea sans se faire prier, et, avalant dans l'ombre des bouchées coup sur coup : En vérité, dit-il, vous êtes un écuyer féal, loyal, mouvant et courant, grand, magnifique, comme le prouve

[1] *Cantaro*, vase à boire, cruche, urne.
[2] *Las telas de mi corazon.*
[3] *De agua y lana*, expression qui se dit d'un homme de rien.

votre repas, qui semble, s'il ne l'est en effet, ici venu par enchantement, et non un chétif et malencontreux comme moi, qui n'ai dans mon bissac qu'un peu de fromage, si dur qu'on en pourrait casser la tête d'un géant, accompagné de quatre douzaines de carrouges et d'autant de noisettes et de noix, grâce à la pauvreté de mon maître, à l'opinion qu'il a, à l'usage qu'il maintient que les chevaliers errants ne doivent se nourrir que de fruits secs et des herbes des champs. Par ma foi! frère, répond l'écuyer du Bois, je n'ai point l'estomac fait à des chardons, des poires sauvages ou des racines des montagnes. Laissons là nos maîtres avec leurs opinions et leurs lois de chevalerie, et qu'ils mangent ce qu'ils voudront : je porte toujours des viandes froides et cette outre pendue à l'arçon de ma selle, quoi qu'il arrive; je lui suis si fidèle, je la chéris tant, qu'à tous moments je lui donne mille accolades. En même temps, il la mit entre les mains de Sancho, qui, la portant à sa bouche, resta à regarder les étoiles pendant un quart d'heure, puis après avoir bu, il laissa tomber sa tête de côté, et dit avec un grand soupir : Ah! qu'il est bon catholique, le fils de putain! Voyez, dit à cette parole l'écuyer du Bois, comme vous avez loué le vin en l'appelant fils de putain! — J'avoue, je confesse et je reconnais que ce n'est point déshonneur d'appeler quelqu'un fils de putain, quand on entend le louer. Mais, dites-moi, par la vie de ce que vous avez de plus cher, ce vin n'est-il pas de Ciudad Réal? — Bravo! gourmet : c'est bien le cru, et il a quelques années. Je m'y connais, ajoute Sancho : tenez, seigneur écuyer, j'ai pour reconnaître les vins un instinct si grand, si naturel, qu'en m'en faisant seulement flairer, je détermine son pays, son espèce, son goût, sa durée, ses changements, avec toutes les circonstances qui appartiennent au vin; mais il ne faut pas s'en étonner; car dans ma famille, du côté de mon père, j'ai eu les deux plus parfaits dégustateurs de vin qu'on ait connus depuis longtemps dans la Manche. Je vais vous en donner la preuve : on les chargea de goûter le vin d'une cuve, en leur demandant ce qu'ils pen-

saient de la qualité, de la bonté de ce vin. L'un le toucha du bout de la langue, l'autre ne fit que le flairer : le premier dit qu'il avait un goût de fer, et le second qu'il avait un goût de cuir. Le maître soutenait que sa cuve était nette, que son vin ne contenait rien qui eût pu lui donner l'odeur du cuir ou du fer. Les deux gourmets, de leur côté, soutenaient leur opinion. Avec le temps, le vin fut vendu, et en nettoyant la cuve, on trouva au fond une petite clef attachée avec un cordon de cuir [1]. Vous pouvez juger, par là, qu'un homme qui vient de telle race peut se connaître en semblables choses. Voilà ce qui me fait dire, répond l'écuyer du Bois, que nous devons laisser là les aventures; et, puisque nous avons du pain, ne cherchons pas des tourtes. Retournons à nos chaumières : Dieu nous y trouvera s'il le veut. Pour moi, je servirai mon maître jusqu'à ce qu'il soit à Saragosse, et après nous nous expliquerons.

Enfin, les deux écuyers parlèrent et burent tant, que le sommeil vint lier leurs langues et calmer leur soif : car l'éteindre était impossible. Ainsi remplis tous deux aux dépens de l'outre à demi vide, la bouche encore pleine de morceaux à moitié mâchés, ils s'endormirent. Nous les laisserons là, pour voir ce qui se passait entre le chevalier du Bois et celui de la Triste Figure.

CHAPITRE XIV.

Suite de l'aventure du chevalier du Bois [2].

Entre plusieurs discours que tinrent nos deux chevaliers, l'histoire rapporte que celui du Bois dit à Don Quijote : Enfin, seigneur chevalier, le destin ou plutôt mon choix, m'a porté à chérir la sans pareille Casildée de Vandalie : je l'appelle sans pareille, parcequ'elle n'a point d'égale en noblesse et en beauté.

[1] Cervantes a répété ce conte en abrégé dans sa pièce intitulée *Éleccion de los alcades de Daganzo*.

[2] Le même, comme on le verra bientôt, que le chevalier des Miroirs.

Cette même Casildée récompense mon amour et l'honnêteté de mes desirs, en m'occupant, comme fit la marâtre [1] Junon à Hercule, en de nombreux et périlleux travaux, me promettant toujours, quand l'un est terminé, de combler mes desirs après le suivant. Ainsi mes travaux se sont enchaînés l'un à l'autre, sans que j'en puisse tenir le compte, et j'ignore encore quel sera le dernier, celui qui devra annoncer le commencement de mon bonheur. Une fois elle m'ordonna d'aller défier cette fameuse géante de Séville qu'on appelle *la Giralda* [2], si forte et si vaillante avec son corps de bronze, et qui, sans changer de place, est la plus mobile et la plus remuante des femmes : je l'approchai, je la vis, je la vainquis [3], je la fixai; car, pendant toute une semaine, il ne souffla d'autre vent que celui du nord. Une autre fois, elle voulut que je soulevasse et pesasse les antiques pierres des vaillants taureaux de Guisando, entreprise plus convenable à un crocheteur qu'à un chevalier. Ensuite elle m'ordonna de me précipiter dans la caverne de Cabra, péril effrayant et inouï, et de lui faire une relation circonstanciée de ce que renfermaient ces sombres cavités. J'ai fixé la Giralda, j'ai pesé les taureaux de Guisando, je me suis précipité dans l'abîme, j'en ai mis a découvert les secrets les plus cachés : mon espoir n'en est pas mieux récompensé; ses dédains ne me poursuivent pas moins [4]. Enfin, elle m'a dernièrement ordonné de parcourir toutes les provinces d'Espagne, et de faire confesser à tous les chevaliers errants que je rencontrerai, qu'elle est la plus parfaite et la plus belle de toutes les femmes, et moi le plus vaillant et le plus amoureux des chevaliers. Pour obéir à son com-

[1] *Madrina.*

[2] *La Giralda.* C'est une statue de la Victoire en bronze, haute de quatre vares et demie, et pesant vingt-huit quintaux. On la nomme *Giralda* du verbe *girar*, parceque de la main gauche elle tient un voile dans lequel le vent venant à s'engouffrer, la statue, qui est posée sur un pivot, tourne avec la plus grande facilité sur elle-même, et par ce moyen sert de girouette. Elle est posée au haut d'une tour.

[3] *Veni, vidi, vici.*

[4] *Mis esperanzas muertas que muertas, y sus mandamientos y desdenes vivos que vivos.* Toujours des antithèses.

mandement, j'ai déja parcouru la plus grande partie de l'Espagne, j'ai vaincu beaucoup de chevaliers qui ont osé s'opposer à moi; mais de tous ces avantages, celui dont je me glorifie le plus, et qui, pour moi, est d'un plus grand prix, c'est d'avoir vaincu, en combat singulier, ce chevalier si fameux, Don Quijote de la Manche, et de lui avoir fait confesser que ma Casildée est plus belle que sa Dulcinée. Par cette seule victoire, je fais compte d'avoir vaincu tous les chevaliers du monde, puisque ce Don Quijote dont je parle les a tous vaincus : sa gloire, sa renommée, son honneur ont passé dans ma personne, par le triomphe que j'ai obtenu sur lui. Plus le vaincu fut en réputation, plus le vainqueur acquiert de gloire : ainsi ses innombrables exploits sont devenus les miens.

A ce discours, Don Quijote demeura fort étonné; mille fois il ouvrit la bouche pour donner au chevalier du Bois le démenti qu'il avait au bout de la langue. Cependant il se retint le mieux qu'il put; afin de lui faire confesser, de sa propre bouche, son mensonge, il lui dit, sans s'émouvoir : Que vous ayez vaincu, seigneur, presque tous les chevaliers errants de l'Espagne et même du monde, je n'en dis rien; mais, que vous ayez vaincu Don Quijote de la Manche, j'en doute. Il pourrait se faire que ce fût quelque autre qui lui ressemblât, quoique bien peu lui ressemblent. Comment? reprend celui du Bois : par le ciel qui nous couvre! j'ai combattu Don Quijote, je l'ai vaincu, je l'ai mis à merci. C'est un homme haut du corps, maigre de visage, dont les membres sont longs et grêles, le poil mêlé, le nez aquilin et courbé, les moustaches grandes, noires et pendantes; il combat sous le nom de chevalier de la Triste Figure, et a pour écuyer un paysan nommé Sancho Pança; il fait plier les reins et dirige le frein d'un fameux coursier appelé Rossinante, enfin il a pour dame de ses pensées une certaine Dulcinée du Toboso, jadis nommée Aldonza Lorenzo : comme la mienne, dont le nom est Casilde et qui est d'Andalousie, et que j'ai nommée pour cela Casildée de Vandalie. Si toutes ces marques ne suffisent pas pour prouver la vérité, voici mon épée qui don-

nera de la confiance à l'incrédulité même. Calmez-vous, seigneur chevalier, répond Don Quijote, et écoutez ce que je veux vous dire : ce Don Quijote, dont vous parlez, est le meilleur de mes amis, si intime que je peux dire que je l'aime comme un autre moi-même. Par les signes que vous m'avez donnés, si exacts, si certains, je ne puis douter que ce ne soit lui que vous avez vaincu. D'un autre côté, je vois avec les yeux, je touche avec les mains qu'il n'est pas possible que ce soit lui, à moins que, dans le grand nombre d'ennemis qu'il a entre les enchanteurs, un surtout ne cesse de le poursuivre, il ne s'en soit trouvé un qui ait pris sa figure pour se laisser vaincre, afin de lui ravir la renommée que lui ont acquise ses hauts faits par toute la terre. Pour preuve de ce que j'avance de la malice de ces enchanteurs, je vous dirai qu'il n'y a pas plus de deux jours qu'ils ont transformé la belle Dulcinée en une laide et vile paysanne : ils auront sans doute transformé de même Don Quijote. Si tout ce que je viens de dire ne suffit pas pour vous convaincre, voici devant vous Don Quijote lui-même qui le soutiendra les armes à la main, à pied, à cheval ou comme il vous plaira. A ces mots, il se lève, met la main sur son épée et attend la détermination du chevalier du Bois. Un bon payeur ne craint point de donner des gages, répond celui-ci d'un air tranquille : celui qui a pu vous vaincre une fois, transformé, seigneur Don Quijote, peut bien espérer de le faire en réalité. Mais, comme il n'est pas décent que des chevaliers cachent leurs faits d'armes dans l'obscurité de la nuit, ainsi que les brigands, attendons le jour, le soleil éclairera nos œuvres. La condition du combat sera que le vaincu demeurera à la discrétion du vainqueur, et fera tout ce qu'il exigera, sous la réserve que ce ne soit rien de contraire à l'ordre de la chevalerie. Je suis satisfait de cette condition, répond Don Quijote. En même temps, ils s'approchèrent de l'endroit où étaient leurs écuyers, et les trouvèrent ronflant dans la même posture où le sommeil les avait surpris : ils les réveillèrent, et leur commandèrent de tenir leurs chevaux tout prêts, parcequ'aux premiers rayons

du soleil ils devaient se livrer une sanglante bataille. Sancho fut tout troublé et effrayé de cette nouvelle; il craignit pour le salut de son maître, d'après les prouesses du chevalier du Bois qu'il avait entendu raconter à son écuyer. Sans dire mot, les deux écuyers allèrent chercher leurs bêtes; déja les trois chevaux et le grison s'étaient flairés et ne se quittaient plus.

Pendant le chemin, l'écuyer du Bois dit à Sancho : Frère, en Andalousie, lorsque deux chevaliers se battent en duel, les parrains n'ont pas coutume de rester oisifs, les bras croisés pendant que les autres s'escriment; je vous le dis pour que vous soyez bien prévenu que, tandis que nos maîtres seront aux prises, nous nous en donnerons à plaisir de notre côté. Cette coutume, répond Sancho, peut bien avoir lieu, seigneur écuyer, parmi les rufiens et les fanfarons que vous dites; mais, parmi les écuyers des chevaliers errants, je n'en crois pas un mot : du moins, je n'ai jamais entendu parler à mon maître de pareil usage, et il sait de mémoire toutes les lois de la chevalerie. Mais je veux que ce soit une loi réelle et expresse qui oblige les écuyers à combattre lorsque leurs maîtres sont aux prises, je ne suis point dans l'intention d'y obéir : je préfère payer la peine imposée aux écuyers pacifiques; cette peine, je puis t'assurer, n'excède pas deux livres de cire, et j'aime mieux payer ces deux livres, parceque je sais qu'il m'en coûtera moins, que le linge qu'il me faudrait employer pour panser les plaies de ma tête, je la regarde déja comme fendue et partagée en deux. Il est impossible d'ailleurs de combattre sans épée, et je ne m'en servis de mes jours. Je sais un bon remède à cela, dit l'écuyer du Bois : j'ai ici deux sacs de toile de même grandeur; vous prendrez l'un, moi l'autre, et nous combattrons ainsi à armes égales. A la bonne heure, répond Sancho : un combat comme celui-là est plus fait pour nous ôter la poussière que pour nous blesser. Je ne l'entends pas ainsi, reprend l'autre : pour que le vent n'enlève pas nos sacs, nous mettrons dans chacun une demi-douzaine de cailloux bien nets, bien polis et

de poids égaux, et de cette manière nous nous frotterons sans nous faire du mal. Corps de mon père! répond Sancho; mettez plutôt dans les sacs des peaux de martre zibeline, ou des cardes de coton, afin de ne pas nous écraser la cervelle ou nous meurtrir les os; mais, quand vous les rempliriez de bourre de soie, sachez, seigneur, que je ne combattrai point. Laissons faire nos maîtres; qu'ils s'escriment tant qu'ils voudront : pour nous, vivons et buvons; le temps prend assez de soin de nous ôter la vie, sans que nous cherchions les moyens de l'achever avant qu'elle soit à son terme et tombe en sa maturité. Avec tout cela, dit l'écuyer du Bois, il faut pourtant que nous nous battions, ne fût-ce qu'une demi-heure. — Non, répond Sancho : je ne serai point assez discourtois, assez ingrat pour avoir la moindre querelle avec qui j'ai bu et mangé; et, quand on n'est point en colère, qui diable pourrait se résoudre à se battre sans sujet? — Je sais encore un bon remède à cela, répond l'autre : avant de commencer le combat, je m'approcherai de vous, je vous donnerai trois ou quatre soufflets qui vous renverseront à mes pieds : alors, nécessairement la colère viendra, fussiez-vous plus endormi qu'un loir. Et moi, j'en sais un meilleur, dit Sancho : je prendrai un bâton, et, avant que votre seigneurie se soit mise en peine d'éveiller ma colère, je ferai si bien dormir la sienne à coups de bâton, qu'elle ne se réveillera que dans l'autre monde. On sait que je ne suis pas homme à me laisser tâter le visage par personne : que chacun prenne garde à soi. Toutefois, il vaudrait mieux laisser dormir sa colère, car nul ne peut savoir ce qu'un autre a dans l'âme : tel vient pour avoir de la laine, qui s'en retourne tout pelé. Dieu a béni la paix et maudit les rixes! Si un chat poursuivi, pressé, renfermé, devient un lion; moi qui suis un homme, Dieu sait ce que je peux devenir : aussi, seigneur écuyer, je vous intime dès ce moment que vous seul êtes responsable de tout le mal qui pourra résulter de notre querelle. Voilà qui est bon, répond l'autre; le jour viendra, s'il plaît à Dieu : nous y penserons.

Déja, cependant, commençaient à gazouiller sur les arbres mille

espèces de petits oiseaux au plumage varié; ils semblaient, par la diversité de leurs chants joyeux, saluer le retour de la fraîche aurore: aux portes de l'orient elle s'avançait dans sa beauté; de sa blonde chevelure s'échappait une infinité de perles liquides, la verdure était baignée de cette douce rosée; les herbes semblaient germer et répandre elles-mêmes une semence de perles; les saules distillaient une manne savoureuse, les sources paraissaient sourire, les ruisseaux s'échappaient avec un doux murmure, les forêts prenaient un aspect riant, les prés s'enrichissaient à la venue de la déesse[1]. Mais, à peine la lumière du jour permit-elle de distinguer les objets, que le premier qui s'offrit à la vue de Sancho fut le nez de l'écuyer du Bois; il était si grand qu'il ombrageait tout son corps. On raconte, en effet, qu'il était d'une longueur démesurée; courbé par le milieu, plein de verrues, violâtre comme une aubergine, et descendant deux doigts plus bas que la bouche. La grandeur, la couleur, la courbure, les verrues de ce nez, rendaient le visage de l'écuyer si hideux, que Sancho se mit à frapper des pieds et des mains comme un enfant qui tombe du haut mal, et se résigna, dans son cœur, à se laisser donner deux cents soufflets plutôt que d'exciter la colère d'un semblable fantôme.

Don Quijote, de son côté, examina son adversaire: il le vit déja le casque en tête, de manière qu'il ne put découvrir sa figure; il remarqua que c'était un homme aux membres forts, mais d'une taille peu élevée. Il avait par-dessus ses armes une soubreveste ou casaque qui paraissait de toile d'or fin, parsemée de petites lunes de miroirs resplendissants, qui don-

[1] *En esto ya comenzaban á gorgear en los arboles mil suertes de pintados paxarillos, y en sus diversos y alegres cantos parecia que daban la norabuena y saludaban á la fresca aurora, que ya por las puertas y balcones del oriente iba descubriendo la hermosura de su rostro, sacudiendo de sus cabellos un numero infinito de liquidas perlas, en cuyo suave licor bañandose las yerbas parecia asimesmo que ellas brotaban, y llovian blanco y menudo aljofar. Los sauces destilaban maná sabroso, reianse las fuentes, murmuraban los arroyos, alegrabanse las selvas, y enriquecianse los prados con su venida.* Il y a dans ce joli passage quelques expressions un peu forcées que ne saurait admettre notre langue, telles que: *reianse las fontes.*

naient au chevalier autant d'éclat que d'élégance; son casque était surmonté d'une grande quantité de plumes vertes, jaunes et blanches; sa lance, appuyée contre un arbre, était grosse, longue et armée d'un fer acéré de plus d'une palme. Don Quijote remarquait, examinait tout, et jugeait que ce chevalier devait être d'une grande force. Cependant il ne trembla point comme Sancho: au contraire, s'approchant avec aisance du chevalier des Miroirs: Si l'empressement de combattre, lui dit-il, n'altère point votre courtoisie, je vous conjure de lever la visière de votre casque, afin que je voie si votre bonne mine répond à votre contenance. Vainqueur ou vaincu, seigneur chevalier, répond celui des Miroirs, vous aurez tout le loisir de me considérer. Si je ne satisfais point en ce moment à votre desir, c'est qu'il me semble que je me rends coupable envers la belle Casildée de Vandalie en retardant de tout le temps nécessaire pour lever ma visière, le moment de vous faire confesser ce que je soutiens. Pendant que nous monterons à cheval, reprend notre chevalier, vous pourrez bien me dire, seigneur, si je suis ce Don Quijote que vous dites avoir vaincu.—Vous ressemblez, comme un œuf ressemble à un autre, au chevalier que j'ai vaincu; mais, puisque vous dites qu'il est persécuté par des enchanteurs, je n'oserais affirmer si vous êtes le même. Cela me suffit, répond Don Quijote, pour connaître votre erreur: mais pour vous l'ôter entièrement, qu'on amène nos chevaux; en moins de temps que vous n'en eussiez mis à lever votre visière, si Dieu, ma dame et mon bras me sont favorables, je verrai votre visage, et vous connaîtrez, vous, que je ne suis point ce Don Quijote vaincu que vous croyez.

Sans parler davantage, ils montèrent à cheval: Don Quijote fit tourner bride à Rossinante, afin de prendre le champ nécessaire pour venir fondre sur son adversaire, et celui-ci fit la même manœuvre; mais, à peine avait-il fait vingt pas, que le chevalier des Miroirs le rappela pour lui dire: Souvenez-vous, seigneur chevalier, de la condition de notre combat: le vaincu, comme je vous l'ai dit, doit demeurer à la discrétion du vain-

queur. Je le sais, répond Don Quijote, avec la réserve qu'on ne lui imposera rien de contraire aux lois de la chevalerie. Je l'entends ainsi, reprend l'autre. Dans le même moment, Don Quijote aperçut l'étrange nez de l'écuyer, et n'en fut pas moins frappé que Sancho : il prit cet individu pour un monstre, une nouvelle espèce d'homme, comme on n'a pas coutume d'en voir. Sancho, voyant son maître partir pour fournir sa carrière, ne voulut pas demeurer seul avec ce monstrueux écuyer : il craignait qu'un seul coup de cet énorme nez contre le sien ne terminât toute la querelle, le coup ou la peur suffisant pour le renverser. Il alla se placer derrière Rossinante, la main sur la sangle de la selle; et, quand il vit son maître se retourner : Seigneur, lui dit-il, je vous supplie, avant de partir, de m'aider à monter sur ce liége, d'où je pourrai mieux voir que de par terre votre fière rencontre avec ce chevalier. Je crois plutôt, Sancho, répond Don Quijote, que tu veux t'élever sur les échafauds pour voir sans danger le combat des taureaux. Je vous avouerai franchement, répond Sancho, que l'effroyable nez de cet écuyer m'a saisi d'une telle épouvante, que je n'ose rester auprès de lui. Il est vrai, répond Don Quijote, qu'il est tel que, si je n'étais ce que je suis, je pourrais en avoir peur aussi. Viens donc, que je t'aide à monter.

Tandis que notre chevalier aidait Sancho à monter sur le liége, celui des Miroirs avait pris le champ qui lui semblait nécessaire; et, croyant que Don Quijote en aurait fait de même, sans attendre son de trompette ni autre signal, il tourne la bride à son coursier, qui n'était ni de meilleure apparence ni plus léger que Rossinante, et de toute son allure, qui n'excédait pas un petit trot, il s'avance à la rencontre de son ennemi; mais, le voyant occupé avec Sancho, il s'arrête au milieu de la carrière, retenant la bride de son cheval, qui parut en être fort aise, car il ne pouvait plus se mouvoir. Don Quijote, croyant voir son adversaire fondre sur lui, presse vivement de l'éperon les flancs de Rossinante, et l'anime de telle sorte qu'au rapport de l'historien, ce fut la seule fois qu'on le vit courir, car, ordi-

nairement, il ne faisait que trotter. Avec cette furie inaccoutumée, il arrive jusqu'à l'endroit où le chevalier des Miroirs enfonçait inutilement les éperons dans le ventre de son cheval, sans pouvoir le faire bouger de la place où il s'était arrêté tout essoufflé. En ce moment favorable, Don Quijote trouva son ennemi embarrassé de sa monture, de sa lance, qu'il ne put ou n'eut pas le temps de mettre en arrêt : ainsi, sans aucun péril, Don Quijote, qui ne prenait pas garde au désordre de son ennemi, le choqua d'une si grande force qu'il lui fit vider les arçons par-dessus la croupe, et le jeta par terre si rudement qu'il ne remua ni pied ni main, et qu'on le crut mort. A peine Sancho le vit-il tomber, qu'il se laissa glisser le long du liége, et courut promptement auprès de son maître. Celui-ci, mettant pied à terre, s'avançait sur le chevalier des Miroirs : il lui délaça son casque pour voir s'il était mort, ou pour lui donner de l'air, s'il existait encore. Il vit..., qui pourrait dire ce qu'il vit, sans exciter l'admiration et l'épouvante ? Il vit, il reconnut, dit l'historien, le visage même, la figure, l'apparence, la physionomie, les traits, l'effigie du bachelier Samson Carrasco. A cette vue, Don Quijote s'écria : Viens ici, Sancho, regarde une chose que tu ne pourras croire après l'avoir vue; vois, mon fils, ce que peut la magie, et combien est grande la puissance des enchanteurs. Sancho regarde, et, voyant la figure du bachelier, il commence à faire mille signes de croix. Cependant, le chevalier vaincu ne donnait aucun signe de vie, et Sancho dit à son maître : Seigneur, je suis d'avis que, quoi qu'il en puisse être, vous plongiez votre épée dans la gorge de cet homme qui paraît être le bachelier Samson Carrasco : vous tuerez peut-être en lui quelqu'un de vos ennemis les enchanteurs. C'est bien dit, répond Don Quijote : c'en sera toujours un de moins. Il tirait déjà son épée pour suivre le conseil de Sancho, lorsque l'écuyer du vaincu s'approche, n'ayant déja plus ce grand nez qui le rendait si laid, et s'écrie : Prenez garde à ce que vous allez faire, seigneur Don Quijote : celui que vous avez à vos pieds est votre ami le bachelier Samson Carrasco, et moi je suis

son écuyer. Sancho, le voyant sans sa laideur primitive lui dit : Et le nez? Il est dans ma poche, répond l'autre. En même temps il lui montre un nez de carton verni comme celui des masques, et tel que nous l'avons décrit. Sancho, l'examinant de plus en plus : Sainte Marie ! ayez pitié de moi ! s'écrie-t-il avec une grande surprise : n'est-ce pas mon compère et voisin Thomas Cecial? Vraiment oui, je le suis, répond l'écuyer sans nez. Je suis Thomas Cecial, ami et compère Sancho, et je vous dirai tout à l'heure les artifices, les ruses, les détours qui m'ont conduit ici ; mais, en attendant, priez, suppliez votre maître de ne point toucher, maltraiter, frapper ni tuer le chevalier des Miroirs qu'il tient à ses pieds, parceque, sans aucun doute, c'est le malheureux et mal conseillé bachelier Samson Carrasco, notre compatriote.

Cependant, ce dernier revint enfin à lui; Don Quijote, s'en étant aperçu, lui mit la pointe de l'épée sur la gorge, et lui dit : Vous êtes mort, chevalier, si vous ne confessez que la sans pareille Dulcinée l'emporte en beauté sur votre Casildée de Vandalie; vous me donnerez en outre votre parole, si vous survivez à votre chute, d'aller dans la cité du Toboso vous présenter de ma part à ma dame Dulcinée, afin qu'elle fasse de vous à sa volonté. Si elle vous laisse libre, vous reviendrez me chercher; la trace de mes exploits vous servira de guide, et vous me rapporterez ce qui se sera passé entre elle et vous. Ces conditions sont conformes à celles que nous avons établies avant le combat, et ne passent point les bornes de la chevalerie errante. Je confesse, repond le chevalier vaincu, que le soulier décousu et malpropre de madame Dulcinée du Toboso vaut mieux que la barbe mal peignée, quoique propre, de Casildée; je promets d'aller me présenter devant elle, et de revenir vous rendre compte de ce que vous me demandez. Vous devez encore confesser et croire, reprend Don Quijote, que le chevalier que vous avez vaincu n'est ni ne peut être Don Quijote de la Manche, mais bien quelqu'un qui lui ressemble; comme, de mon côté, je crois et confesse que vous n'êtes point le bachelier

Samson Carrasco, quoique vous paraissiez l'être, mais bien quelqu'un qui lui ressemble ; et je pense que mes ennemis me présentent ici sa figure pour arrêter et modérer l'impétuosité de ma colère, et me faire user avec clémence de l'honneur de ma victoire. Je confesse, juge et crois tout ce que vous jugez, croyez et pensez, répond l'éreinté chevalier : laissez-moi me lever, je vous prie, si le ressentiment de ma chute me le permet, car je suis assez maltraité. Don Quijote l'aida à se relever, ainsi que Thomas Cecial, que Sancho ne perdait pas de vue. Il le questionnait, et les réponses prouvaient bien clairement qu'il n'était autre que Thomas Cecial, comme il le disait ; mais ce que Sancho avait entendu dire à son maître, de la malice des enchanteurs et de la métamorphose du chevalier des Miroirs, l'empêchait de s'en rapporter au témoignage de ses yeux. Enfin, le maître et le serviteur restèrent dans leur incertitude ; le chevalier des Miroirs et son écuyer, mal errants et plus mal contents, se séparèrent de Don Quijote et de Sancho, dans l'intention de chercher un lieu où l'on pût guérir les côtes froissées de Carrasco. Don Quijote et Sancho reprirent le chemin de Saragosse ; c'est là que les laisse l'histoire pour raconter ce qu'étaient le chevalier des Miroirs et l'écuyer au grand nez.

CHAPITRE XV.

Où l'on raconte quels étaient le chevalier des Miroirs et son écuyer.

Don Quijote, extrêmement satisfait, marchait avec arrogance, tout vain, tout fier de la victoire qu'il avait remportée sur un aussi vaillant chevalier qu'il croyait être celui des Miroirs. Plein de confiance dans sa parole chevaleresque, il espérait savoir bientôt si l'enchantement de sa dame s'était continué ; car il ne pouvait se faire que le chevalier vaincu ne revînt pas lui rendre compte de son entrevue, sous peine, s'il y manquait, d'être dégradé de la chevalerie. Mais Don Quijote

pensait une chose, et le chevalier des Miroirs une autre, encore que, pour lors, il n'eût d'autre objet que de se faire soigner et panser, comme nous l'avons dit. L'histoire rapporte que, lorsque le bachelier Samson Carrasco donna conseil à notre chevalier de retourner à la poursuite des aventures de chevalerie, ce ne fut qu'après s'être consulté avec le barbier et le curé, pour aviser aux moyens de réduire Don Quijote à rester tranquille dans sa maison, sans courir après des aventures malencontreuses. L'avis unanime du conseil, et en particulier celui de Carrasco, avait été qu'on laissât partir Don Quijote, puisqu'il paraissait impossible de le retenir, et qu'ensuite Samson, armé en chevalier errant, se rencontrât sur son chemin et le combattît. Les motifs ne pouvaient pas manquer; le vaincre leur semblait chose facile : et l'on arrêta d'imposer cette condition expresse que le vaincu demeurerait à la merci du vainqueur : ainsi, Don Quijote vaincu, Carrasco devait lui imposer la loi de retourner dans son village, dans sa maison, et de n'en pas sortir de deux ans, ou tout au moins jusqu'à ce que son vainqueur lui donnât un ordre contraire. Il paraissait certain que Don Quijote observerait religieusement cette condition, pour ne pas contrevenir aux lois de la chevalerie, et il était possible que, pendant un si long repos, il oubliât ses folies, ou que l'on trouvât quelque remède pour l'en guérir. Carrasco se chargea de l'entreprise, et Thomas Cecial s'offrit pour son écuyer : il était voisin et compère de Sancho, d'humeur facétieuse et bon vivant. Carrasco s'arma comme nous l'avons dit, et Cecial mit un faux nez de carton pour n'être pas reconnu de son compère. Ils suivirent ainsi la route que tenait Don Quijote, et peu s'en fallut qu'ils ne l'atteignissent lors de l'aventure du char de la Mort. Enfin, ils le joignirent dans le bois où leur arriva ce que vous avez lu; si l'extravagante imagination de Don Quijote ne lui avait persuadé que le bachelier n'était pas Carrasco [1], le seigneur bachelier eût été dans l'impossi-

[1] Cervantes se fourvoie ici; on vient de lire le contraire, puisque c'était la persuasion de la non identité qui portait Sancho et son maître à vouloir tuer le vaincu, comme étant un enchanteur déguisé.

bilité de prendre désormais les degrés de sa licence, pour n'avoir pas trouvé de nid où il pensait rencontrer des moineaux. Thomas Cecial, voyant le mauvais succès de leur voyage, et combien leur projet leur avait mal réussi, dit au bachelier : Certes, seigneur Samson, nous n'avons que ce que nous méritons : on imagine et on commence une entreprise, et bien souvent on n'en sort qu'avec beaucoup de difficultés. Don Quijote est fou; nous autres, nous sommes dans notre bon sens; il s'en va riant et bien portant, vous êtes triste et tout moulu : savons-nous, maintenant, lequel est le plus fou, de celui qui l'est parcequ'il ne peut faire autrement, ou de celui qui l'est volontairement? La différence, répond Samson, qui existe entre ces deux fous, est que celui qui l'est involontairement le sera toujours, et que l'autre cessera de l'être quand il le voudra. S'il est ainsi, dit Cecial, je fus fou volontairement lorsque je me fis votre écuyer, et volontairement aussi je cesse de l'être et m'en retourne chez moi. Vous en êtes bien le maître, répond Samson; mais de penser que moi je m'en retournerai sans avoir, au préalable, rossé le seigneur Don Quijote, c'est se tromper beaucoup. Ce n'est plus le desir de lui faire recouvrer le jugement qui va me guider maintenant, mais bien celui de me venger; la douleur de mes côtes ne me permet point de résolution plus charitable. En raisonnant de la sorte, ils arrivèrent à un village où, de fortune, ils trouvèrent un raccommodeur de membres [1], qui pansa le disgracié Carrasco. Thomas Cecial le quitta pour s'en retourner chez lui, et Samson resta à méditer sa vengeance : l'histoire le retrouve quand il en est temps. Ne nous occupons maintenant que de partager la joie de Don Quijote.

[1] *Algebrista.*

CHAPITRE XVI.

De ce qui advint à Don Quijote avec un sage chevalier de la Manche.

Don Quijote poursuivait son chemin, comme nous l'avons dit, avec autant d'arrogance que de satisfaction, s'imaginant, après la victoire qu'il avait obtenue, être le chevalier errant le plus valeureux du siècle, et tenant pour achevées et conduites à heureuse fin toutes les aventures qui pourraient se présenter; il faisait désormais peu de cas des enchanteurs et des enchantements, ne se souvenait plus des innombrables coups de bâton qu'il avait reçus dans le cours de ses chevaleries, ni de la pluie de pierres qui lui avait brisé la moitié des dents, ni de l'ingratitude des galériens, ni des pieux des Yangois; enfin, il disait en lui-même que, s'il pouvait trouver l'art, le moyen, la manière de désenchanter sa dame Dulcinée, il n'envierait point la plus brillante fortune du plus heureux chevalier errant des siècles passés.

Il était plongé dans ces agréables réflexions, quand Sancho lui dit : Seigneur, ne trouvez-vous pas plaisant que j'aie toujours devant les yeux ce nez démesuré, ces larges narines de mon compère Thomas Cecial? Crois-tu donc, par hasard, répond Don Quijote, que le chevalier des Miroirs soit le bachelier Carrasco, et son écuyer Thomas Cecial, ton compère? — Je ne sais qu'en dire : je sais seulement que les renseignements qu'il m'a donnés de ma maison, de ma femme, de mes enfants, ne peuvent venir que de lui-même, et que sa figure, moins le nez, est bien celle de Thomas Cecial, telle que je l'ai vue mille fois dans notre village, car sa maison touche la mienne; et, de plus, le ton de voix est le même. Viens çà, Sancho, répond Don Quijote, parlons un peu raison : quelle apparence y a-t-il que le bachelier Samson Carrasco vienne, comme un chevalier errant, couvert d'armes offensives et défensives, combattre avec moi? Suis-je son ennemi? lui ai-je jamais donné lieu de me vouloir du mal? suis-je son rival? fait-il profession des armes,

pour être jaloux de la gloire que je me suis acquise par elles?
— Mais, que dirons-nous donc de cette étonnante ressemblance de ce chevalier, quel qu'il soit, avec le bachelier Carrasco, et de son écuyer avec Thomas Cecial, mon compère? Si c'est un enchantement, comme vous le dites, n'y avait-il pas au monde d'autre ressemblance à prendre? Tout cela, répond Don Quijote, n'est qu'imposture et artifice des malins enchanteurs qui me poursuivent : prévoyant la victoire que je devais obtenir dans le combat, ils ont pris la précaution de donner au chevalier vaincu la figure de mon ami le bachelier, afin que l'affection que je lui porte s'interposât entre la force de mon bras et le tranchant de mon épée, tempérât ma juste colère, et que, par ce moyen, je laissasse la vie à celui qui avait usé de ruse pour m'ôter la mienne. Pour preuve de ce que je te dis, tu sais bien, Sancho, par une expérience qui ne saurait être trompeuse, combien il est facile aux enchanteurs de métamorphoser les traits; de changer en beauté la laideur, la laideur en beauté; il n'y a pas deux jours que tu as vu Dulcinée dans tout son éclat naturel; tandis que je n'apercevais qu'une vile, laide et grossière paysanne, avec des cataractes sur les yeux et une mauvaise odeur à la bouche: faut-il donc s'étonner que le pervers enchanteur qui a osé faire un si odieux changement ait opéré celui de Carrasco et de ton compère Cecial, pour m'ôter des mains le prix de la victoire? Mais je me console en dépit de tout; car enfin, quelque figure qu'ait pris mon ennemi, j'en ai triomphé. Dieu sait la vérité de tout, répond Sancho, peu satisfait des raisons de Don Quijote, parcequ'il savait bien que la métamorphose de Dulcinée était de sa façon; mais il ne voulut pas répliquer, de peur de rien dire qui fît découvrir sa ruse.

En ce moment, ils furent joints par un voyageur qui, derrière eux, suivait le même chemin. Il montait une belle cavale gris-pommelé, et était vêtu d'un manteau de fin drap vert, bordé de velours fauve, avec une toque de même velours; sa jument était sellée à la genète, et le harnais violet et vert; à son baudrier vert et or pendait un sabre à la moresque; les bottines

étaient pareilles au baudrier; ses éperons n'étaient pas dorés, mais revêtus d'un beau vernis vert, si net et si brillant, que, s'accordant avec le reste de l'équipement, ils faisaient un meilleur effet que s'ils eussent été d'or. Quand il passa devant nos aventuriers, il les salua civilement; et, piquant des deux, il continuait sa route, lorsque Don Quijote lui dit : Brave seigneur, si vous suivez le même chemin que nous, et que vous ne soyez point pressé d'arriver, peut-être ne serez-vous pas fâché que nous voyagions de compagnie. En vérité, répond l'étranger, je n'aurais point passé outre sans la crainte que le voisinage de ma jument ne fît emporter votre cheval. Seigneur, lui dit Sancho, vous pouvez retenir votre jument; car notre cheval est l'animal le plus honnête et le mieux élevé du monde; jamais, en semblable occasion, il n'a fait aucune vilenie; et, pour une fois qu'il s'est émancipé, nous l'avons bien payé, mon maître et moi. Ainsi, je vous le répète, rien ne vous empêche d'arrêter votre monture, car on la servirait à notre cheval, entre deux plats, qu'il n'y toucherait certainement pas. L'étranger s'arrêta donc, et s'émerveilla de l'aspect et de la tournure de Don Quijote; il n'avait point alors sa salade en tête, Sancho la portait, comme une valise, à l'arçon de son bât. Si l'homme vert considérait attentivement Don Quijote, celui-ci l'examinait encore plus; car il lui paraissait un homme d'importance : il semblait âgé de cinquante ans, visage long, entre le grave et le gai; ses cheveux grisonnaient à peine; en un mot, il avait toute la tournure d'un homme distingué. Quant à l'étranger, jamais il n'avait vu de figure semblable à celle du chevalier : ce cheval long, efflanqué; cette taille haute et grêle, cette face jaune et maigre, ces armes, en un mot, cette contenance grave, ces traits, cette tournure sans exemple, depuis longtemps le rendaient stupéfait d'admiration. Don Quijote s'aperçut de l'attention avec laquelle il l'examinait, et lut son étonnement dans ses yeux. Son extrême courtoisie, son inclination à se montrer agréable aux autres le fit aller au-devant des questions, et il lui dit : Je ne serais pas surpris, seigneur, que vous fussiez étonné

d'une figure comme la mienne, si singulière et si différente de celles qu'on voit ordinairement. Vous cesserez de vous en émerveiller quand je vous dirai que je suis un de ces chevaliers qui vont, comme on dit, cherchant les aventures. J'ai quitté mon pays, j'ai engagé mon bien, j'ai laissé là tous les plaisirs, pour me jeter dans les bras de la Fortune, et me laisser conduire où elle voudra : j'ai entrepris de ressusciter la chevalerie errante; et, depuis quelque temps, trébuchant par-ci, tombant par-là, me précipitant, me relevant, j'ai déjà fourni une grande partie de ma carrière, secourant les veuves, défendant les demoiselles, protégeant les femmes mariées, les pupilles, les orphelins, propre et naturel office des chevaliers errants : aussi mes nombreux, vaillants et charitables exploits m'ont mérité l'honneur d'être imprimé chez presque toutes les nations du monde. Trente mille volumes de mon histoire ont été publiés, et, si le ciel n'y remédie, on pourra bien en vendre trente millions. Enfin, pour tout dire en peu de mots, ou en un seul, je suis Don Quijote de la Manche, autrement dit le chevalier de la Triste Figure; et, quoique l'on s'abaisse en se louant soi-même, je me vois pourtant obligé de le faire quelquefois, du moins quand il n'y a là personne pour s'en charger. Ainsi, seigneur gentilhomme, ce cheval, cette lance, cet écu, cet écuyer, toutes ces armes, la maigreur de mon corps, la pâleur de ma figure, ne doivent plus vous étonner, sachant qui je suis et la profession que j'exerce. Don Quijote se tut, et l'homme vert tardant à lui répondre, semblait ne savoir comment s'y prendre; enfin, après un assez long silence, il lui dit : Vous avez bien jugé, seigneur, de mon desir par mon étonnement; mais vous ne l'avez point détruit en m'apprenant votre profession : au contraire, je suis plus émerveillé que jamais. Quoi! il est possible qu'il y ait aujourd'hui des chevaliers errants par le monde, et que l'on ait imprimé des livres de véritable chevalerie! Je ne saurais me persuader qu'il y ait maintenant sur la terre personne qui favorise les veuves, protége les demoiselles, défende l'honneur des femmes mariées et secoure les orphelins; et je ne le croi-

rais pas si je ne le voyais de mes yeux dans votre personne. Béni soit le ciel, de ce que l'histoire de vos hauts et véritables exploits, que vous m'apprenez être imprimée, fera bientôt oublier celles de cette foule innombrable de chevaliers imaginaires dont les fables remplissent le monde, au préjudice des bonnes mœurs et des histoires véritables. Il y a beaucoup à dire, répond Don Quijote, sur cette question de la fausseté ou de la vérité de ces histoires chevaleresques. Et qui met en doute leur fausseté? dit l'étranger. Moi, répond Don Quijote; mais n'allons pas plus loin sur ce sujet; si notre voyage se prolonge, j'espère, avec l'aide de Dieu, vous convaincre que vous avez erré en suivant l'opinion commune qui prétend que ces histoires sont fabuleuses. Ces dernières paroles donnèrent au voyageur quelque soupçon que Don Quijote était un fou, et il attendait la suite pour se confirmer dans sa pensée. Mais, avant d'aller plus loin, Don Quijote, qui s'était fait connaître à lui, lui demanda son nom et son état. Moi, seigneur, répondit l'étranger, je suis un gentilhomme né dans un bourg où, s'il plaît à Dieu, nous irons dîner aujourd'hui. Je suis passablement riche, et mon nom est don Diégo de Miranda. Je passe ma vie entre ma femme, mes enfants et mes amis, mes exercices favoris sont la chasse et la pêche ; cependant je n'ai ni faucons ni lévriers, mais un héron dressé, une perdrix apprivoisée. J'ai environ six douzaines de volumes, les uns latins, les autres espagnols, quelques-uns d'histoire, les autres de dévotion : ceux de chevalerie n'ont jamais franchi le seuil de ma porte; je m'adresse plus aux livres profanes qu'à ceux de religion, pourvu qu'ils soient un honnête divertissement, et joignent au charme du style le mérite de l'invention; mais il y en a peu de tels en Espagne. Je dîne quelquefois chez mes voisins et amis, souvent je les reçois chez moi : ma table est abondante et variée, sans luxe et sans lésine. Je n'aime point la médisance, et ne souffre point que devant moi l'on dise du mal de personne; je ne cherche pas à m'instruire de la vie des autres, et à deviner leurs affaires. J'entends la messe tous les jours ; je fais part de mon bien aux

pauvres, sans faire parade de bonnes œuvres, pour ne point laisser ouvrir mon cœur à l'hypocrisie ou à la vanité, deux ennemis qui s'emparent doucement de l'homme le plus sage. Je tâche de remettre en paix ceux qui sont divisés : je suis dévot à la Vierge, et toujours plein de confiance dans la miséricorde infinie de Dieu.

Sancho écoutait avec la plus grande attention le récit de la vie et des habitudes de l'étranger : il trouva cette vie si bonne, si sainte, qu'il lui semblait que celui qui la menait devait faire des miracles; et, se jetant à bas de son baudet, il courut saisir ses étriers, et d'un cœur dévot, presque les larmes aux yeux, il lui baisa plusieurs fois les pieds. Que faites-vous, mon frère? lui dit le gentilhomme : pourquoi ces baisers ? Laissez-moi faire, répond Sancho; car vous me semblez le premier saint à cheval [1] que j'aie vu de ma vie. Je ne suis point un saint, dit l'étranger, mais bien un grand pécheur : c'est plutôt vous, mon frère, qui devez être bon, comme le prouve votre naïveté. Sancho remonta sur son âne, et fut pour le voyageur un nouveau sujet d'admiration. Don Quijote, lui-même, malgré sa profonde mélancolie, ne put s'empêcher de sourire de sa simplicité.

Don Quijote demanda au voyageur combien il avait d'enfants. Une des choses, ajouta-t-il, que regardaient comme un souverain bien les anciens philosophes, privés de la connaissance de Dieu, c'était de jouir des dons de la nature, des faveurs de la fortune, d'avoir beaucoup d'amis et de bons et nombreux enfants. Seigneur, répondit l'étranger, j'ai un fils, et peut-être serais-je plus heureux de n'en point avoir; non qu'il soit méchant, mais je ne le trouve pas aussi bon que je le desirerais : il aura bientôt dix-huit ans; il en a passé six à Salamanque, dans l'étude des langues grecque et latine; et, quand j'ai voulu l'appliquer à d'autres sciences, je l'ai trouvé si entiché de la poésie (si tant est qu'on puisse l'appeler une science), qu'il n'est pas possible de l'amener à l'étude de la jurisprudence, à laquelle j'aurais voulu qu'il s'appliquât, ni à la théologie, la reine de

[1] *A la gineta.*

toutes les autres sciences. Je voudrais en faire l'honneur de sa famille : car nous vivons dans un siècle où nos rois récompensent dignement les vertus et les bonnes lettres : les lettres sans la vertu sont des perles dans un fumier. Il passe tout le jour à vérifier si tel vers de l'*Iliade* est bon ou mauvais, si Martial est obscène ou non dans telle épigramme, s'il faut entendre de telle manière ou de telle autre certains vers de Virgile ; enfin, tous ses entretiens roulent sur les poëtes que je viens de nommer et sur Horace, Perse, Juvénal, Tibulle : de nos poëtes modernes, il n'en fait pas très grand cas ; cependant, malgré son peu d'estime pour la poésie espagnole, il est fort occupé dans ce moment-ci à faire une glose sur quatre vers qu'on lui a envoyés de Salamanque, et qui me paraissent fort beaux.

Seigneur, répondit Don Quijote, les enfants sont les entrailles des pères ; ainsi nous devons les aimer, bons ou mauvais, comme nous aimons l'âme qui nous donne la vie. Le devoir des pères est de les diriger dès leur enfance dans le sentier de la vertu, de leur donner une bonne éducation, des mœurs honnêtes et chrétiennes, afin qu'étant grands, ils deviennent leur bâton de vieillesse et la gloire de leur postérité ; mais, vouloir les contraindre de se livrer à une science plutôt qu'à telle autre, je ne l'approuve pas, quoique j'admette comme sans danger d'essayer de le leur persuader. Quand on n'est point obligé d'étudier *pro pane lucrando* (pour vivre), quand un jeune écolier est assez heureux pour avoir un père qui lui laisse de la fortune, il me semblerait convenable de le laisser suivre celle des sciences qui lui plaît le plus : quoique la poésie soit moins utile qu'agréable, elle n'a cependant rien qui puisse porter du déshonneur à celui qui la cultive. La poésie, seigneur gentilhomme, est, à mon avis, une délicate et jeune fille, belle à ravir, que se plaisent à enrichir, orner et polir, plusieurs autres jeunes filles : ce sont les autres sciences. Elle se sert de toutes, et toutes tirent d'elle leur autorité ; mais elle ne veut point être profanée, traînée par les rues, proclamée sur les places, dans les obscurs corridors des palais : c'est une alchimie d'une telle vertu,

que celui qui sait la traiter, en extraira un or très pur, d'un prix inestimable. Il doit y mettre un frein, et l'empêcher de s'échapper en de honteuses satires, en sonnets licencieux; elle ne doit être l'objet d'aucun profit, si ce n'est dans les poëmes héroïques, les tragédies touchantes, les comédies spirituelles et gaies; elle ne doit pas s'abandonner à des bouffons, au vulgaire ignorant, incapable d'en connaître et apprécier les trésors : ne pensez pas, seigneur, que, par vulgaire, je n'entende que le bas peuple; j'applique ce nom à tout ignorant, fût-il grand ou prince. Ainsi, celui qui cultivera la poésie, en observant tout ce que je vous ai fait connaître, deviendra célèbre et estimé chez toutes les nations policées. Quant à ce que vous me dites, que votre fils ne fait pas un très grand cas de la poésie espagnole, il me semble qu'il se trompe dans son jugement, et voici ma raison : le grand Homère n'a point écrit en latin, parcequ'il était Grec, ni Virgile en grec, parcequ'il était Latin; en un mot, tous les poëtes anciens ont écrit dans leur langue maternelle, et n'ont point été chercher des idiomes étrangers pour exprimer leurs hautes conceptions : ainsi, la raison veut que cet usage s'étende à tous les peuples, et qu'on ne condamne point le poëte allemand qui écrit dans sa langue, le Castillan dans la sienne, ni même le Biscayen. Mais votre fils, seigneur, à ce que j'imagine, est moins l'ennemi de notre langue vulgaire que de nos poëtes, qui sont plus vulgaires encore, sans savoir aucune langue, aucune science, qui puissent réveiller, aider, enrichir leur aptitude naturelle : encore, en cela, pourrait-il y avoir de l'erreur, car, suivant une opinion bien fondée, on naît poëte, c'est-à-dire que le véritable poëte sort tel du sein de sa mère; avec cette inclination que lui a donnée le ciel, sans art, sans étude, il compose des choses qui rendent vrai ce que l'on dit, *est Deus in nobis*, etc.; je dis pourtant que ce poëte né, aidé de l'art, surpassera de beaucoup celui qui, borné à l'art, se croira poëte : la raison en est que l'art ne saurait surpasser la nature, il la perfectionne seulement : ainsi, du mélange de la nature et de l'art, de l'art et de la nature, sortira un poëte parfait. La con-

clusion de mon discours, seigneur gentilhomme, est que vous laissiez votre fils suivre la carrière où le guide son étoile : bon écolier, comme il doit l'être, après avoir heureusement franchi le premier échelon des sciences, je veux dire la connaissance des langues, avec leur secours il parviendra de lui-même au plus haut point des lettres humaines, qui siéent aussi bien à un chevalier de cape et d'épée, l'ornent, l'honorent, l'élèvent autant que font les mitres aux évêques, les longues robes aux savants jurisconsultes. Grondez votre fils s'il compose des satires au préjudice de l'honneur d'autrui; châtiez-le, déchirez ses vers. Mais s'il faisait des ouvrages[1], comme ceux d'Horace, où il se contentât de critiquer les vices en général, d'un style aussi élégant que celui du poëte latin, vous devez l'en louer : car il est permis au poëte d'écrire contre l'envie, de s'attaquer, dans ses vers, aux envieux, et ainsi des autres vices, pourvu qu'il ne désigne personne; il y a des poëtes qui, pour le plaisir de dire une méchanceté, se feraient exiler aux îles du Pont. Si le poëte est chaste dans ses mœurs, il le sera également dans ses vers : la plume est la langue de l'ame; les conceptions de l'ame se retrouvent dans les écrits : aussi, quand les rois et les princes reconnaissent la merveilleuse science de la poésie en des sujets prudents, vertueux et graves, ils les honorent, les estiment, les enrichissent, ils leur font une couronne des feuilles de l'arbre que jamais ne frappe la foudre, comme pour apprendre aux hommes que nul ne doit insulter ceux dont le front est orné des rameaux de cet arbre sacré.

L'homme au manteau vert demeura fort étonné de la justesse des raisonnements de Don Quijote, et perdit de l'opinion qu'il s'était formée de sa folie. Au milieu de cette grave conversation, qu'il ne goûtait guère, Sancho s'était détourné du chemin pour aller demander un peu de lait à des bergers qui gardaient, près de la route, un troupeau de brebis. Le gentilhomme, extrêmement satisfait de la sagesse et de l'éloquence de Don Quijote, allait renouveler l'entretien, lorsque ce dernier, levant la tête,

[1] *Sermones.*

vit venir, sur le chemin qu'ils suivaient, un char pavoisé de banderoles royales: croyant que c'était quelque nouvelle aventure, il appela Sancho à grands cris pour qu'il vînt lui donner sa salade. A ces cris, Sancho quitte les bergers, pique sa monture en toute hâte, et va retrouver son maître, auquel il arriva une aventure aussi folle qu'épouvantable.

CHAPITRE XVII.

Où l'on fait connaître la plus grande preuve du courage inouï de Don Quijote, et l'heureuse fin de l'aventure des lions.

L'historien rapporte qu'au moment où Don Quijote appelait Sancho pour lui donner son casque, ce dernier était en marché avec les bergers pour leur acheter des fromages mous. Pressé par la voix de son maître, il ne sut où mettre ces fromages et dans quoi les rapporter, et pour ne pas les perdre après les avoir payés, il imagina de les placer dans le casque, et, cette bonne précaution prise, il revint voir ce que lui voulait Don Quijote. Ami, lui dit ce dernier, donne-moi ma salade, car, ou je me connais mal en aventures, ou en voici venir une qui m'oblige d'avoir toutes mes armes. L'homme à l'habit vert regardait de tous côtés, et ne voyait autre chose qu'un chariot orné de deux ou trois petites banderoles, qui le lui firent croire chargé d'argent pour le roi : il le dit à Don Quijote; mais celui-ci, qui ne voyait partout que des aventures, n'en jugea pas de même, et lui répondit : Un homme découvert est à moitié vaincu; je ne perds rien à me tenir sur mes gardes : je sais, par expérience, que j'ai des ennemis visibles et invisibles; mais je ne sais point quand, où, ni sous quelle forme ils doivent m'assaillir. En même temps, il se tourna vers Sancho, et lui demanda sa salade; l'écuyer la lui donna comme elle était, sans avoir eu le temps d'ôter les fromages; Don Quijote la prit sans regarder dedans, et la mit sur sa tête en toute hâte. Les fromages étant ainsi pressés, le petit lait commença à lui couler le

long des joues et sur la barbe. Qu'est-ce-ci ? dit-il tout troublé à Sancho : on dirait que ma tête s'amollit, que ma cervelle se fond, ou que je sue des pieds à la tête : mais, si je sue, certes ce n'est pas de peur. Sans doute l'aventure qui m'attend sera terrible. Donne-moi, si tu l'as, de quoi m'essuyer, car cette sueur excessive m'aveugle. Sancho ne dit mot, lui présente un mouchoir, et remercie Dieu de ce que son maître ne s'est aperçu de rien. Don Quijote s'essuie, ôte sa salade pour voir ce qui lui rafraîchissait ainsi la tête, et aperçoit cette bouillie blanche, la porte à son nez : Par la vie de ma dame Dulcinée ! s'écrie-t-il, ce sont des fromages mous que tu as mis dans mon casque, traître, impudent, mal appris écuyer. Seigneur, répond Sancho, avec un grand et hypocrite sang-froid, si ce sont des fromages, donnez-les-moi, je les mangerai ; ou que le diable les mange, c'est lui qui doit les avoir mis là. Aurais-je été assez osé pour souiller votre casque ? Vous m'avez bien trouvé là avec cette témérité. Sur ma foi, seigneur, comme je le puis croire, j'ai aussi des enchanteurs qui me poursuivent, comme étant membre et partie de votre seigneurie : ils auront mis là cette immondice pour exciter votre patience à la colère, et pour que vous me froissiez les côtes comme de coutume ; mais cette fois, leur méchanceté sera inutile : je me fie au bon jugement de mon maître, qui aura déja réfléchi que je n'ai ni fromage, ni lait, ni autre chose semblable, et que, si j'en avais, je les mettrais plutôt dans mon estomac que dans sa salade. Tout cela peut être, répond Don Quijote. Et cependant le gentilhomme examinait, s'étonnait, et fut bien plus surpris encore quand notre chevalier, après avoir bien essuyé tête, visage, barbe et salade, la mit sur sa tête, s'affermit sur ses étriers, assura son épée et saisit sa lance, en s'écriant : Maintenant, vienne qui voudra ! me voici prêt à combattre Satan en personne.

En ce moment arriva le chariot aux bandelettes : on n'y voyait d'autres individus que le charretier sur ses mules, et un homme assis sur le devant. Don Quijote se planta devant la voiture, et leur dit : Où allez-vous, frères ? Quel est ce char ? que renferme-t-il ?

Quelles sont ces banderoles? Seigneur, répondit le charretier, cette voiture est à moi : elle porte deux fiers lions en cage, le gouverneur d'Oran les envoie à Sa Majesté, et ces banderoles sont aux armes du roi, notre seigneur, pour montrer que ce que nous portons lui appartient. — Sont-ils bien grands, ces lions? Si grands, répond l'homme assis sur le devant du chariot, que jamais on n'en a vu de pareils venir d'Afrique en Espagne. C'est moi qui en prends soin ; j'en ai amené bien d'autres, mais jamais de semblables. Ils sont mâle et femelle ; le mâle est dans la première cage, et la femelle dans l'autre ; ils ont faim dans ce moment-ci, car ils n'ont rien mangé d'aujourd'hui : ainsi, seigneur, détournez-vous un peu, car nous avons hâte d'arriver dans un endroit où nous puissions leur donner leur nourriture. A moi des lionceaux, répond Don Quijote avec un sourire de dédain; à moi des lionceaux, et à de telles heures! Par Dieu! ceux qui les envoient ici sauront si je suis homme à m'épouvanter de lions. Descendez, bon homme ; puisque c'est vous qui en prenez soin, ouvrez ces cages, faites sortir ces bêtes, et ici, en pleine campagne, je leur ferai connaître qui est Don Quijote de la Manche, en dépit des enchanteurs qui me les envoient. Là, là [1], dit en lui-même le gentilhomme, notre bon chevalier nous fait voir ici ce qu'il est : les fromages ont sans doute amolli sa tête et mûri sa cervelle. En ce moment, Sancho s'approcha de lui, et lui dit : Pour l'amour de Dieu, seigneur, empêchez mon maître de combattre ces lions, car, s'il s'en prend à eux, nous serons tous mis en pièces. Votre maître est-il donc assez fou, lui répond le gentilhomme, pour oser attaquer d'aussi terribles animaux? Il n'est pas fou, répond Sancho, mais téméraire. Je ferai en sorte de l'en détourner, reprend l'autre. Et, s'approchant de Don Quijote, qui pressait le gardien d'ouvrir les cages : Seigneur, lui dit-il, les chevaliers errants doivent rechercher les aventures qui laissent l'espérance de les mener à heureuse fin, non celles qui ne présentent aucune issue possible : la valeur qui devient témérité, tient plus de la folie que du

[1] *Ta, ta.*

courage. Considérez, d'ailleurs, que ces lions ne viennent point ici vous attaquer, et n'y pensent même pas ; ils doivent être présentés à Sa Majesté, il serait mal de les en empêcher, et de mettre obstacle à leur voyage. Seigneur gentilhomme, répond Don Quijote, mêlez-vous de gouverner votre perdrix privée, votre courageux héron, et laissez chacun faire son devoir : c'est ici le mien ; je sais parfaitement si ces seigneurs lions viennent contre moi ou non. Il dit ; et, retournant vers l'homme aux lions : Veillaque, lui dit-il, je jure, si tu n'ouvres pas à l'instant, au moment même ces cages, de te clouer avec cette lance contre ton chariot. Le charretier, voyant l'entêtement de ce fantôme armé, lui dit : Seigneur, vous aurez du moins la charité de me laisser dételer mes mules, et me sauver avec elles avant que les lions ne sortent ; car, s'ils me les tuaient, je serais ruiné pour la vie ; je n'ai d'autre bien que mes bêtes et ce chariot. Homme de peu de foi, répond Don Quijote, dételle, va-t'en, fais ce que tu voudras ; tu verras bientôt que c'était peine inutile, et que tu pouvais te l'épargner. Le charretier met pied à terre, et se hâte de dételer ses mules. Le gardien des lions s'écrie : Soyez-moi tous témoins, que c'est contre ma volonté, que c'est par force que j'ouvre la cage aux lions, et que je déclare à ce seigneur qu'il est seul responsable de tout le mal et le dégât que ces bêtes pourront faire, sans préjudice de mes droits et salaires; mais, avant que j'ouvre, je vous prie, seigneurs, de vous mettre en sûreté, car, pour moi, je suis sûr qu'ils ne me feront aucun mal. L'étranger revient à la charge, et veut persuader à Don Quijote de ne pas faire une telle folie, lui disant que c'était tenter Dieu. Don Quijote répond qu'il sait ce qu'il fait. Prenez-y garde, reprend le gentilhomme, je crois que vous vous trompez. Si vous ne voulez pas, réplique Don Quijote, être témoin de ce que vous croyez devoir se terminer en tragédie, piquez votre jument pommelée, et mettez-vous en sûreté. A ces paroles, Sancho, les larmes aux yeux, le supplia de se désister d'une pareille entreprise, auprès de laquelle celle des moulins à vent, celle plus terrible des moulins à foulon, et généralement toutes

celles qu'il avait formées dans sa vie, n'étaient que tourtes et gâteaux. Faites attention, seigneur, lui disait-il, qu'il n'y a point ici d'enchantement, ni rien qui y ressemble; j'ai vu, par les barreaux et les fentes de la cage, un véritable ongle de lion; et je juge par cet ongle que le lion qui le porte doit être plus grand qu'une montagne. La peur, dit Don Quijote, te le ferait paraître plus grand que la moitié du globe. Retire-toi, Sancho, laisse-moi seul ici. Si je meurs, tu sais ce dont nous sommes convenus depuis longtemps : tu iras trouver Dulcinée, je ne t'en dis pas davantage. Il ajouta d'autres raisons qui ôtèrent toute l'espérance de le faire renoncer à son fol entêtement. L'homme à l'habit vert aurait bien voulu s'y opposer; mais il vit que la partie n'était pas égale, puisqu'il n'avait point d'armes, et que ce serait folie de disputer avec un fou, tel qu'en tout point lui semblait être Don Quijote. Celui-ci recommençait à presser, à menacer le gardien des lions. Le gentilhomme alors piqua sa jument, Sancho son roussin, le charretier ses mules, et chacun s'éloigna le plus qu'il put du chariot, avant qu'on eût donné la clef des champs aux lions. Sancho pleurait la mort de son maître, car, cette fois, sans faute, il le voyait tomber dans les griffes des lions; il maudissait sa fortune et l'heure où lui vint la pensée de retourner à son service; mais, tout en pleurant, il ne laissait pas d'appuyer les talons à son âne pour qu'il s'éloignât du chariot.

Quand l'homme aux lions vit tous les fuyards bien éloignés, il recommença ses déclarations et représentations à Don Quijote; mais celui-ci lui répondit qu'il perdait sa peine, et qu'il eût à se hâter. Pendant que cet homme s'occupait à ouvrir la première cage, Don Quijote réfléchit s'il devait combattre à pied ou à cheval : enfin, il préféra se tenir à pied, dans la crainte que Rossinante ne s'effrayât à la vue du lion. Il saute donc à terre, jette sa lance, embrasse son écu, tire son épée, et, d'un pas ferme, avec une merveilleuse assurance, un courage intrépide, il va se placer devant le chariot, se recommandant de tout son cœur à Dieu et après lui à sa dame Dulcinée.

Ici, le véridique auteur de cette mémorable histoire s'écrie : O vaillant et intrépide au delà de l'exagération même, Don Quijote de la Manche, miroir où peuvent se contempler tous les braves du monde ! ô nouveau don Manuel de Léon [1], qui fut la gloire et l'honneur des chevaliers espagnols ! de quels termes me servirai-je pour raconter cette épouvantable aventure ? et comment pourrai-je la rendre croyable aux siècles futurs ? quels éloges égaleront ta valeur, quand ils seraient autant d'hyperboles entassées sur d'autres hyperboles ? Toi seul, à pied, intrépide, magnanime, avec ta seule épée, qui n'est pas une lame tranchante de Tolède [2], avec ton écu, dont l'acier n'est pas trop luisant, tu attends, sans t'émouvoir, les deux plus fiers lions qu'aient produits les déserts de l'Afrique. Que tes exploits même soient ton éloge, valeureux Manchèque : je les laisserai tels qu'ils sont, faute d'expressions convenables pour les célébrer. Là se termine l'exclamation de l'auteur, qui continue ainsi sa narration :

L'homme aux lions, jugeant, par l'attitude de Don Quijote, qu'il ne pouvait plus différer d'obéir, sous peine d'encourir l'indignation du téméraire chevalier, ouvrit dans son entier la première cage, où, comme nous l'avons dit, était le lion, qui parut d'une grandeur extraordinaire et de l'aspect le plus effrayant. Le premier mouvement de l'animal fut de se rouler

[1] Don Manuel Ponce de Léon qui se rendit si fameux dans les guerres de Grenade. On raconte qu'un jour une dame qu'il servait laissa tomber d'une fenêtre, par mégarde ou peut-être exprès, un gant dans une cour où l'on avait enfermé des lions que le roi d'Espagne faisait venir d'Afrique. L'intrépide don Manuel descend, ouvre la porte de l'enclos, ramasse le gant et vient le rendre à sa maîtresse. Je le garderai toute ma vie, dit-elle en le plaçant sur son cœur. Ginès de Hita parle ainsi de lui dans ses *Guerres de Grenade*.

O el bravo don Manuel,
Ponce de Leon llamado.
Aquel que sacara el guante,
Que por industria fue echado
Donde estaban los leones,
Y él lo sacó muy osado.

[2] *Espada del Perrillo*. On appelait ainsi d'excellentes épées fabriquées par un nommé Julien del Rey, fameux armurier de Tolède et de Saragosse. Ce nom leur avait été donné parcequ'elles portaient pour marque un petit chien, *perrillo*.

dans sa cage, d'étendre ses pattes et tout son corps; il ouvrit ensuite sa large gueule, fit un long bâillement, et, de sa langue, longue de deux palmes, se nettoya la face et lava la poussière de ses yeux; ensuite il sortit la tête de sa cage, regardant de tous côtés avec des yeux plus rouges que des charbons ardents, spectacle et actions faits pour frapper de terreur la témérité même. Don Quijote seul le considérait attentivement, attendant, desirant qu'il sortît de sa cage et vînt se mesurer avec lui, persuadé qu'il le mettrait facilement en pièces; ce fut jusqu'à ce point que parvint sa folie, en ce moment à son comble; mais le généreux lion, plus doux encore que terrible, méprisant de puériles bravades, et après avoir bien regardé de côté et d'autre, comme nous l'avons dit, tourna les épaules, montra son derrière à Don Quijote, et se recoucha gravement dans sa cage: à cette vue le chevalier ordonna au gardien de donner des coups de bâton au lion pour l'irriter et le faire sortir. Je m'en garderai bien, répondit celui-ci, car, si le faisais, je serais le premier qu'il mettrait en pièces. Seigneur chevalier, contentez-vous de ce que vous avez fait, c'est le dernier terme de la valeur, ne tentez pas une seconde fois la fortune: le lion a la porte ouverte, il ne tient qu'à lui de sortir ou de ne pas sortir; et, puisqu'il n'est pas sorti tout-à-l'heure, il ne sortira pas maintenant de tout le jour. La grandeur du courage de votre seigneurie vient d'éclater dans tout son jour; nul brave combattant, suivant moi, n'est tenu à plus qu'à défier son ennemi et à l'attendre en rase campagne: s'il ne vient pas, l'infamie est son partage, et celui qui l'a attendu n'en obtient pas moins la palme de la victoire.

Tu as raison, ami, répond Don Quijote; ferme la porte de ta cage, et donne-moi, dans la meilleure forme que tu pourras, une attestation de ce que tu m'as vu faire, c'est-à-dire que tu as ouvert au lion, que je l'ai attendu, qu'il n'est pas sorti; que je l'ai attendu encore, qu'il n'a pas voulu sortir et s'est recouché: je ne suis obligé à rien de plus. Arrière, les enchanteurs; Dieu protége la raison, la justice, la vraie chevalerie. Ferme,

te dis-je, pendant que je ferai signe aux fuyards, pour qu'ils apprennent de toi ce fameux exploit. Le gardien obéit, et Don Quijote, mettant au bout de sa lance le linge avec lequel il s'était essuyé la figure barbouillée de fromage, se mit à rappeler ceux qui ne cessaient de fuir, retournant à chaque pas la tête, et conduits en troupe par le gentilhomme. Sancho, le premier, aperçut le signal du mouchoir blanc. Que je meure, dit-il, si mon maître n'a pas déja vaincu ces fiers animaux : le voilà qui nous appelle. Ils se retournèrent tous, et virent que celui qui leur faisait des signes était bien Don Quijote. Perdant alors une partie de leur crainte, ils se rapprochèrent petit à petit, et entendirent distinctement les cris de Don Quijote; enfin, ils arrivèrent au chariot, et Don Quijote, s'adressant au charretier : Rattelle tes mules, frère, lui dit-il, et poursuis ton voyage; et toi, Sancho, donne-leur deux écus d'or pour les dédommager du temps que je leur ai fait perdre. Je les donnerai de bon cœur, dit Sancho; mais que sont devenus les lions? sont-ils morts ou vivants? Alors le gardien des animaux se mit à conter de point en point tout ce qui s'était passé, exagérant, le plus qu'il pouvait, le courage de Don Quijote, dont la vue, disait-il, avait tellement épouvanté le lion, qu'il n'avait pas osé sortir de sa cage, qui était restée longtemps ouverte; il ajouta qu'il avait représenté à Don Quijote que ce serait tenter Dieu que d'irriter le lion comme il le voulait pour le faire sortir de force; de sorte qu'il avait enfin permis que la porte fût refermée. Que te semble de cela, Sancho? dit Don Quijote; y a-t-il enchanteurs qui puissent quelque chose contre le vrai courage? Ils peuvent bien m'ôter l'épreuve de l'aventure; mais le courage de l'entreprendre, c'est impossible. Sancho donna les deux écus, le charretier attela, le gardien des lions baisa les mains de Don Quijote pour le remercier, et lui promit de raconter ce vaillant exploit au roi lui-même, quand il serait arrivé à la cour. Si Sa Majesté te demande qui l'a fait, lui dit Don Quijote, tu diras que c'est LE CHEVALIER DES LIONS, car je veux désormais prendre ce nom, et changer celui de chevalier de la

Triste Figure, que j'ai porté jusqu'à-présent. En cela je suis l'antique usage des chevaliers errants, qui changeaient de nom quand ils voulaient ou quand l'occasion s'en présentait. Le chariot se remit en marche, et Don Quijote, Sancho, le gentilhomme habillé de vert, poursuivirent leur route.

Pendant tout ce temps-là, don Diégo de Miranda n'avait pas dit un seul mot, occupé qu'il était de noter les actions et les paroles de Don Quijote : le chevalier lui paraissait un sage fou ou un fou tirant sur la sagesse[1]. La première partie de son histoire n'était pas encore venue à sa connaissance. S'il en eût pris lecture, il ne se serait plus étonné de ses faits et de ses discours, parcequ'il aurait su quel était le genre de sa folie; mais il l'ignorait, et tantôt le regardait comme fou, tantôt comme sage : car ses discours étaient purs, élégants, raisonnables, et ses actions inconsidérées, folles, téméraires. Quelle extravagance, disait-il en lui-même, de mettre sur sa tête un casque rempli de fromages, et de croire ensuite que les enchanteurs lui ramollissent la tête! Mais est-il de folie, de témérité plus grande que de vouloir par force combattre des lions? Don Quijote le tira de ces pensées et de ce soliloque, en lui disant : Il n'y a pas de doute, seigneur don Diégo de Miranda, que vous me regardez comme un insensé et un fou. Et je ne serais nullement étonné qu'il en fût ainsi, car mes actions ne rendent pas d'autre témoignage; mais, avec tout cela, je vous prie de croire que je ne suis pas si fou, si extravagant que j'ai pu le paraître : un chevalier se distingue aux yeux du roi, lorsque sur une grande place il frappe heureusement de sa lance un taureau vigoureux; tel autre, revêtu d'armes resplendissantes, entre avec avantage en lice[2] en présence des dames, signale son

[1] *Un cuerdo loco, y un loco que tiraba á cuerdo.*
Cette antithèse rappelle l'épitaphe que fit Cailhava sur le tombeau de J.-J. Rousseau.

> Passant, veux-tu savoir qui gît sous ces feuillages?
> Le plus sage des fous, ou le plus fou des sages.

[2] *Pasa la Tela.* On appelait ainsi la lice ou enceinte fermée pour les tournois et les fêtes publiques.

adresse dans les joutes : en un mot, on applaudit tous ceux qui, dans les exercices militaires ou qui paraissent l'être, occupent, divertissent, et, si l'on peut dire ainsi, honorent la cour des princes; mais combien plus estimable n'est point le chevalier errant qui, parcourant les déserts, les lieux solitaires, les carrefours, les forêts et les montagnes, va recherchant les aventures les plus périlleuses pour les amener à heureuse fin, dans la seule intention d'acquérir une renommée glorieuse et durable! Ne doit-on pas préférer celui qui vient au secours de la veuve dans un lieu sauvage, au courtisan qui sollicite l'amour de quelque jeune fille au milieu des cités? Chaque chevalier a ses fonctions particulières : que ceux des villes servent les dames, embellissent les cours de leurs livrées, admettent à leur table somptueuse les chevaliers maltraités de la fortune; qu'ils dressent des joutes, proposent des tournois; qu'ils se montrent, en un mot, grands, magnifiques, libéraux, et, par-dessus tout, bons chrétiens, ils rempliront ainsi leurs strictes obligations; mais le chevalier errant doit parcourir tous les coins du monde, pénétrer dans les labyrinthes les plus inextricables, tenter à chaque pas l'impossible, supporter, au milieu des déserts, les brûlants rayons du soleil d'été, dans l'hiver l'âpreté des frimas et l'inclémence des vents, sans être épouvanté des lions, effrayé des fantômes, intimidé par les endriagues; chercher les uns, attaquer les autres, les vaincre tous : voilà ses premiers, ses véritables exercices. Puisque mon partage est d'être un des membres de la chevalerie errante, je ne saurais m'empêcher d'entreprendre tout ce qui me paraît tenir à mes obligations : ainsi, j'ai dû aujourd'hui attaquer ces lions, quoique je susse bien que c'était une extrême témérité; car je n'ignore pas que la valeur est un juste milieu mis entre deux extrêmes, la couardise et la témérité; cependant, mieux vaut que l'homme courageux s'élève à ce dernier excès, que de s'abaisser et descendre à la couardise : de même qu'il est plus facile au prodigue qu'à l'avare de devenir libéral, ainsi le téméraire pourra plus aisément se renfermer dans les bornes de la

véritable valeur, que l'homme lâche et poltron n'y s'aura parvenir. Pour ce qui est de tenter les aventures, croyez-moi, seigneur don Diégo, mieux vaut encore se perdre pour le plus que pour le moins, car il résonne mieux aux oreilles d'entendre dire : Tel cavalier est hasardeux et téméraire, que si l'on disait : Il est timide et poltron.

Seigneur Don Quijote, répond don Diégo, tout ce que vous avez fait et dit est réglé au niveau de la même raison ; et, si les lois de la chevalerie errante venaient à se perdre, on les retrouverait dans votre cœur, qui en est le dépôt et l'archive. Mais, hâtons le pas ; il se fait tard ; arrivons à mon réduit champêtre : là vous pourrez vous délasser de vos travaux, qui, s'ils n'ont point été du corps, l'ont du moins été de l'esprit, dont la lassitude, bien souvent, fatigue plus que celle du corps. Je tiens à grande faveur votre offre obligeante, répond Don Quijote. Là-dessus ils piquèrent un peu plus vivement, et il pouvait être deux heures après midi quand ils arrivèrent à la demeure de don Diégo, que Don Quijote appelait le chevalier au Vert Manteau.

CHAPITRE XVIII.

De ce qui advint à Don Quijote dans le château ou la maison du chevalier au Vert Manteau, et d'autres choses extravagantes.

Don Quijote trouva la maison de don Diégo de Miranda aussi spacieuse que peut l'être une métairie : ses armes, sculptées en simple pierre, étaient au-dessus de la porte de la rue ; la dépense était dans la cour, la cave sous le portail, et tout autour on voyait plusieurs grands vases[1] à la mode du Toboso, ce qui rappela à la mémoire du chevalier sa Dulcinée, enchantée et métamorphosée. Sans prendre garde à ce qu'il disait, devant qui il se trouvait, il s'écria en soupirant :

[1] *Tinajas*, grands vaisseaux de terre cuite destinés à mettre de l'eau ou du vin.

Gages chéris que je rencontre en vain, vous me donnerez de l'alégresse et de la joie quand il plaira à Dieu [1].

O vases du Toboso, vous rappelez à ma mémoire le doux objet de ma plus amère peine ! Il fut entendu de l'écolier poëte, fils de don Diégo, qui, en ce moment, venait avec sa mère à la rencontre de don Diégo : la mère et le fils restèrent tout ébahis en voyant l'étrange figure de Don Quijote. Celui-ci mit promptement pied à terre, vint saluer la dame et lui demander, avec beaucoup de courtoisie, ses mains à baiser. Madame, dit don Diégo, veuillez accueillir, avec votre courtoisie ordinaire, le seigneur Don Quijote de la Manche, que vous voyez devant vous : c'est un chevalier errant, le plus sage et le plus vaillant qu'il y ait au monde. La dame, qui s'appelait doña Christine, reçut Don Quijote avec empressement et politesse, et celui-ci, de son côté, fit voir autant de sagesse que de civilité. Les mêmes compliments furent échangés entre Don Quijote et le jeune homme, qui, d'après les discours du chevalier, le jugea savant et sage. Ici, l'auteur nous fait une peinture détaillée de la maison de don Diégo, décrivant chacun des objets que l'on trouve d'ordinaire chez un chevalier riche et cultivateur ; mais le traducteur a cru devoir passer sous silence ces détails minutieux, peu utiles au véritable but de cette histoire, qui tire toute sa force de la vérité et non de froides digressions. On fit entrer Don Quijote dans une salle. Sancho le désarma : il demeura en chausses à la vallone, en pourpoint de couleur chamois, tout noirci par le frottement des armes ; pour

[1] O dulces prendas por mi mal halladas,
Dulces y alegres quando Dios queria!

Ces deux vers sont de Garcilaso de la Véga, et imités du IVe liv. de l'*Énéide* :

Dulces exuviæ, dum fata deusque sinebant.
(V. 651.)

Florian imite ainsi les vers de Cervantes :

O gages chers et douloureux
D'une amour si belle et si pure!
Pourquoi rallumez-vous mes feux,
Et déchirez-vous ma blessure?

collet, il avait un large rabat comme les étudiants, sans empois et sans dentelle; ses bottines étaient brunes, et ses souliers cirés; il ceignit sa bonne épée, suspendue à un baudrier de loup marin, car on croit qu'il avait été longtemps malade des reins, et se couvrit d'un manteau de bon drap tanné; mais, avant tout, avec cinq ou six chaudronnées d'eau, on varie sur la quantité, il se lava le visage et la tête, et chaque fois l'eau était blanchâtre, grâce à la gourmandise de Sancho et à l'achat de ses fromages[1]. Ainsi rajusté, Don Quijote, d'un air gracieux et dégagé, passa dans une autre salle où l'attendait le jeune homme, pour l'entretenir pendant que l'on préparait le dîner: car, à la venue d'un si noble hôte, doña Christine avait voulu faire voir qu'elle savait et pouvait bien traiter son monde. Pendant que Don Quijote se désarmait, don Lorenzo, c'était le nom du fils de don Diégo, avait trouvé le moment de demander à son père ce qu'il devait penser du cavalier qu'il leur amenait. Son nom, ajoutait-il, sa figure et cette qualité de chevalier errant, nous jettent, ma mère et moi, dans un grand étonnement. Je ne sais que t'en dire, mon fils, répondit don Diégo: je l'ai vu faire des actions du plus grand fou du monde, et parler avec tant de raison que ses discours font oublier ses œuvres. Parle-lui, toi, tâte-lui le pouls sur ce qu'il sait; tu es sage: tu jugeras de ce qu'il faut penser de sa sagesse ou de sa folie, encore qu'à dire le vrai je le croie plus fou que sage. Don Lorenzo alla donc entretenir Don Quijote; et, parmi plusieurs propos que lui tint ce dernier: Le seigneur don Diégo, votre père, lui dit-il, m'a appris votre rare talent, la subtilité de votre esprit, et m'a dit, surtout, que vous étiez un grand poëte. Poëte, cela pourrait être, répond Lorenzo; mais, grand poëte, je n'ai garde de le penser: il est vrai que j'ai beaucoup d'affection pour la poésie et pour la lecture des bons poëtes, mais cela ne suffit pas pour mériter le titre que me donne mon père. Cette modestie me plaît, répond Don Quijote, car il n'y a guère de poëte qui ne soit arrogant et ne se regarde comme

[1] *A la compra de sus* negros *requesones que tan* blanco *pusieron á su amo.*

le premier homme du monde. — Il n'y a point de règle sans exceptions, et tel peut être poëte sans le penser. — Le nombre en est petit; mais dites-moi, seigneur, quels sont les vers que vous avez reçus, et que le seigneur votre père m'a dit vous donner un peu de travail? S'il est question d'une glose, je m'y connais un peu, et je serais charmé de voir les vers. Si c'est un prix proposé[1], cherchez à obtenir le second, car le premier, ordinairement, se donne à la faveur ou au rang, mais le second est décerné par la justice; le troisième devient le second: de sorte qu'à ce compte, le premier devient le troisième en mérite, comme cela arrive pour les licences qu'on donne dans les universités: c'est toujours un grand personnage qui remporte le premier prix. Jusqu'ici, dit en lui-même don Lorenzo, je ne vous regarde pas comme un fou; mais poursuivons. Il paraît, seigneur, dit-il à Don Quijote, que vous avez suivi les écoles: à quelle science vous êtes-vous attaché? — A celle de la chevalerie errante, qui est aussi bonne que la poésie, et même davantage. — Je ne connais nullement cette science: elle n'est point, jusqu'ici, venue à ma connaissance. — C'est une science qui les renferme toutes, ou du moins les plus relevées. Celui qui la professe doit être jurisconsulte, et connaître les lois de la justice distributive et commutative, pour rendre à chacun ce qui lui appartient; il doit être théologien, pour savoir rendre raison de la loi chrétienne qu'il professe, d'une manière claire, et intelligiblement, partout où il en sera requis; il faut qu'il soit médecin, et surtout botaniste, pour connaître, au milieu des déserts, les simples qui guérissent les blessures: car le chevalier errant ne doit point aller cherchant à toute occasion qui le panse; il doit être astrologue, pour connaître, avec le secours des étoiles, les heures de la nuit, en quel climat, en quel endroit du monde il se trouve; il doit savoir les mathématiques, car, à chaque pas, elles lui sont nécessaires. Laissant ensuite à part les vertus théologales et cardinales qu'il doit pratiquer, pour descendre à de plus petits détails, j'ajoute: il doit savoir na-

[1] *Si es que son de justa literaria.*

ger comme on dit que nageait Pez-Nicolas[1], ferrer un cheval, raccommoder la selle et la bride, et, pour revenir à mon premier discours, il doit garder sa foi à Dieu et à sa dame, être chaste dans ses pensées, honnête dans ses discours, libéral dans ses œuvres, vaillant dans ses faits d'armes, patient dans les travaux, charitable envers les pauvres; en un mot, proclamer la vérité, la défendre, la soutenir au péril de sa vie: toutes ces grandes et petites qualités font le chevalier errant. Jugez maintenant, seigneur don Lorenzo, si c'est une science méprisable que celle qu'étudie et professe le chevalier, et si elle peut s'égaler aux plus sublimes que l'on enseigne dans les écoles et dans les gymnases. S'il en est ainsi, répond don Lorenzo, je dis que cette science surpasse toutes les autres.—Comment, s'il en est ainsi?—Je veux dire que je doute qu'il y ait eu ou qu'il y ait encore des chevaliers errants doués de si grandes vertus. —J'ai souvent dit ce que je répète à présent, la plupart des gens ne croient pas qu'il y ait eu des chevaliers errants; et, quant à moi, je pense qu'à moins d'un miracle du ciel, qui confirme qu'il y en a eu et qu'il y en a, toute peine pour le prouver est inutile, ainsi que me l'a montré l'expérience: je ne chercherai point à vous tirer de cette commune erreur; je prierai seulement le ciel de vous éclairer, et de vous faire comprendre combien furent utiles jadis les chevaliers errants, et combien ils le seraient aujourd'hui, s'ils étaient en honneur. Mais maintenant, pour les péchés du peuple, la paresse, l'oisiveté, la gourmandise et les plaisirs triomphent. Oh! pour le coup, dit en lui-même Lorenzo, notre hôte s'est échappé: mais c'est un noble fou, et je serais moi-même un misérable insensé si je pensais autrement. Là finit la conversation, parcequ'on vint les appeler pour dîner. Don Diégo demanda à son fils ce

[1] *Pez Nicolas* (le poisson Nicolas), fameux plongeur de la fin du XV[e] siècle, naturel de Catane. Il était plus souvent dans l'eau que sur terre; bravait les flots au plus fort des tourmentes, servant de commissionnaire aux matelots qui étaient en mer. Il périt devant Messine en voulant repêcher une tasse d'or que Frédéric, roi de Naples, avait fait jeter dans la mer pour éprouver l'adresse des plongeurs.

qu'il pensait du chevalier. Tous les médecins et les bons écrivains du monde, répondit celui-ci, ne le tireraient pas du bourbier de ses extravagances : c'est un fou dont la folie est mêlée d'un grand nombre d'intervalles lucides. On dîna : le repas fut comme l'avait annoncé dans la route don Diégo, propre, abondant, savoureux; mais, ce qui satisfit le plus Don Quijote, ce fut le silence merveilleux que l'on observait dans la maison : on eût dit une communauté de chartreux.

La table ôtée, les grâces dites, les mains lavées, Don Quijote pria vivement don Lorenzo de lui réciter les vers qui faisaient le sujet du prix proposé. Pour ne point ressembler, répondit le jeune homme, à ces poëtes qui refusent de réciter leurs vers quand on les en prie, et qui vous les jettent au nez[1] quand vous ne les demandez pas, je vous lirai ma glose, de laquelle je n'attends aucun prix, car je ne l'ai faite que pour exercer mon esprit. Un de mes amis, homme instruit et sage, reprit Don Quijote, était d'avis que l'on ne devait point perdre son temps à gloser des vers : jamais, disait-il, la glose ne peut égaler le texte; le plus souvent, elle s'écarte de l'intention du sujet; ajoutez que les lois de la glose sont très sévères : elles ne souffrent point les interrogations, ni *j'ai dit, je dirai*, les changements de sens, de verbes en noms, sans compter d'autres entraves que vous devez connaître. En vérité, seigneur, répond don Lorenzo, je voudrais bien vous prendre en défaut[2]; mais je ne le puis : vous m'échappez toujours comme une anguille. Je ne vous comprends pas, répond Don Quijote : que voulez-vous dire, que je vous échappe toujours? — Je vous l'expliquerai; pour le présent, écoutez attentivement les vers et la glose; les voici :

VERS A GLOSER.

Si ce qui fut se changeait en *être*
Sans plus attendre ce qui *sera*,
Ou que le temps vint maintenant
De ce qui sera plus tard.

[1] *Los vomitan.*
[2] Il y a dans l'espagnol : *deseo coger á vuesa merced en un mal latin continuado.*

GLOSE.

Toutpasse, et le bien que me fit la Fortune, autrefois favorable, est passé; jamais elle ne me l'a rendu, ni avec profusion ni avec parcimonie. Il y a longtemps, Fortune, que tu me vois à tes pieds, ramène-moi le bonheur, mon existence serait heureuse, *si ce qui fut se changeait en être.*

Je ne demande pas d'autre plaisir, d'autre gloire, d'autre palme, d'autre trophée, d'autre triomphe, d'autre victoire, que de revenir au contentement dont le souvenir m'accable. Si tu m'y ramènes, ô Fortune, toute l'ardeur de mon desir sera calmée, surtout si ce contentement est maintenant *sans plus attendre ce qui sera.*

Je demande des choses impossibles, car ramener à *être* ce qui a déja *été*, il n'y a sur la terre aucun pouvoir qui se soit étendu jusque-là. Le temps court, il vole, passe rapidement pour ne plus revenir. Ce serait folie que de demander, ou que le temps fût déja passé, *ou que le temps vînt maintenant.*

Vivre dans une incertitude continuelle entre l'espérance et la crainte, est aussi douloureux que de mourir. Il vaudrait mieux mourir réellement pour échapper à la douleur. Ce serait un avantage pour moi que de finir; mais non : car, par une réflexion plus mûre, l'existence me donne la crainte *de ce qui sera plus tard* [1].

A peine cette glose était achevée, que Don Quijote se leva, et saisissant la main droite de Lorenzo : Vive Dieu! s'écria-t-il, généreux jeune homme, vous êtes le meilleur, le plus noble poëte du monde; et vous méritez d'être couronné de lauriers, non à Chypre, non à Gaëte, comme dit un poëte à qui Dieu

[1] La pièce de Cervantes étant très estimée, nous avons cru devoir la rapporter ici :

Si mi fue tornase á es,
Sin esperar mas, sera,
O viniese el tiempo ya
De lo que sera despues.

GLOSA.

Al fin, como todo pasa,
Se pasó el bien que me dió,
Fortuna, un tiempo no escasa,
Y nunca me le volviô,
Ni abundante, ni por tasa.
Siglos ha ya que me ves,
Fortuna, puesto á tus pies,
Vuelveme á ser venturoso,

pardonne, mais dans les académies d'Athènes, si elles existaient encore, et dans celles qui existent aujourd'hui à Paris, à Bologne, à Salamanque. Puisse Phébus percer de ses flèches les juges qui vous ôteront le premier prix, et que jamais les Muses

Que sera mi ser dichoso,
Si mi fue tornase á es.

No quiero otro gusto, ó gloria,
Otra palma, ó vencimiento,
Otro triunfo, otra vitoria,
Sino volver al contento,
Que es pesar en mi memoria.
Si tú me vuelves allá,
Fortuna, templado está
Todo el rigor de mi fuego,
Y mas, si este bien es luego,
Sin esperar mas, será.

Cosas imposibles pido,
Pues volver el tiempo á ser
Despues que una vez ha sido,
No hay en la tierra poder,
Que á tanto se haya estentido.
Corre el tiempo, vuela, y va
Ligero, y no volverá,
Y erraria el que pidiese
O que el tiempo ya se fuese,
O viniese el tiempo ya.

Vivir en perplexa vida,
Ya esperando, ya temiendo,
Es muerte muy conocida,
Y es mucho mejor muriendo
Buscar al dolor salida.
A mí me fuera interes
Acabar; mas no lo es,
Pues con discurso mejor,
Me da la vida el temor
De lo que sera despues.

Au lieu de cette pièce, un peu trop chargée des antithèses si communes au siècle de Cervantes, Florian a donné la jolie glose suivante :

Grandeurs, trésors que l'on envie,
Pour moi vous n'avez point d'attraits :
Hélas ! que faut-il à ma vie?
La vertu, l'amour et la paix.

ne touchent le seuil de leur porte! Mais, dites-moi, seigneur, si vous le voulez bien, n'avez-vous jamais fait de grands vers? Je veux connaître à fond votre esprit admirable.

N'est-il pas admirable que l'on dise que Lorenzo se félicita beaucoup des éloges de Don Quijote, tout en le regardant comme un fou? O pouvoir de l'adulation! que ta force est grande, et combien sont étendues les limites de ton séduisant empire! Lorenzo nous fournit la preuve de cette vérité, puisqu'il se rendit au desir de Don Quijote, en lui récitant un sonnet relatif à la fable ou histoire de Pyrame et Thisbé :

SONNET.

La beauté qui ouvrit le cœur du généreux Pyrame perce le mur qui l'enfermait. L'amour part de l'île de Chypre, et vient regarder cette ouverture étroite, mais prodigieuse.

Là, le silence se fait comprendre, car la voix n'ose y pénétrer; les ames seules se réunissent par cette étroite issue; l'amour rend aisées les choses les plus difficiles.

Ils ne surent pas se renfermer dans ces bornes, et l'imprudent desir de la jeune fille amena la mort en voulant accroître le bonheur. Quelle histoire!

A tous deux en même temps (fortune étrange), une seule épée, un même tombeau, une même renommée, donnent la mort, un asile et l'immortalité.

Béni soit Dieu! s'écria le chevalier, après avoir entendu ce sonnet : parmi le grand nombre de poëtes consommés qui exis-

GLOSE.

Tandis que la foule éblouie
Ose croire à vos vains plaisirs,
Je vous préfère mes soupirs,
Grandeurs, trésors que l'on envie.

Transports si voisins des regrets,
Bonheur d'un jour, rapide ivresse,
Que suit une longue tristesse,
Pour moi vous n'avez point d'attraits.

Mais lorsqu'aux pieds de mon amie,
Je lis dans ses yeux mon destin,
Heureux hier, heureux demain,
Hélas! que faut-il à ma vie?

tept, je puis enfin me flatter d'en avoir rencontré un, ce sonnet m'en a donné la preuve.

Don Quijote passa quatre jours chez don Diégo, dans des festins continuels. Au bout de ce temps, il lui demanda la permission de se remettre en route, non sans lui témoigner toute sa reconnaissance du bon accueil qu'il avait reçu dans sa maison. Mais il n'est pas convenable que les chevaliers errants s'abandonnent au repos et à la mollesse, ajouta-t-il; il se croyait obligé de poursuivre sa carrière, et de chercher les aventures qu'il savait être très communes dans le pays, où il espérait bien employer son temps en attendant les joutes de Saragosse, auxquelles il avait intention de se rendre; que cependant il voulait auparavant visiter la caverne de Montesinos, dont on racontait tant de merveilles, et connaître par ses yeux la véritable source des sept lacs que l'on appelle de Ruidera. Don Diégo et son fils louèrent sa généreuse résolution, et l'engagèrent à emporter de chez eux tout ce qui lui plairait, offrant de le servir avec tout le zèle imaginable, comme les y conviait son mérite personnel et son honorable profession. L'instant du départ arriva, et Don Quijote montra autant de satisfaction que Sancho de tristesse et de souci; il se trouvait à merveille au milieu de l'abondance de la maison de don Diégo, et ne retournait qu'à contre-cœur à la faim que l'on éprouve d'ordinaire dans les bois et les lieux inhabités, et aux étroites ressources de ses besaces mal pourvues : toutefois, il les remplit, les combla de ce qu'il jugea le plus nécessaire. Don Quijote dit à Lorenzo en le quittant, je ne sais si je vous ai dit, seigneur, et si je l'ai dit, je vous le répète, que, quand vous voudrez entreprendre les travaux qui pourront vous conduire à l'inaccessible faîte du temple de la Renommée, vous n'avez autre chose à faire qu'à laisser de côté l'étroite route de la poésie, et vous avancer d'un

L'espoir de lui plaire à jamais
Me rend meilleur, plus doux, plus sage,
Et me fait chérir davantage
La vertu, l'amour et la paix.

pas ferme dans le sentier encore plus étroit de la chevalerie errante, capable[1] de vous faire empereur. C'était ainsi que Don Quijote achevait de signaler sa folie, et plus encore quand il ajouta : Dieu sait combien je serais flatté d'emmener avec moi le seigneur don Lorenzo, pour lui apprendre comment on doit pardonner aux vaincus et dompter les rebelles et les orgueilleux, vertus annexées à la profession que j'exerce; mais, puisque son jeune âge ne l'oblige point et que ses louables exercices s'y opposent, je me contenterai de vous avertir que, dans le champ de la poésie, vous pourrez vous rendre fameux, si vous estimez vos ouvrages d'après l'opinion des autres et non d'après la vôtre : car il n'y a ni père ni mère qui trouvent leurs enfants laids, et la prévention est plus grande encore quand il est question des fruits de notre génie. Le père et le fils admirèrent de nouveau en Don Quijote, ce mélange perpétuel de sagesse et de folie, et surtout son entêtement à poursuivre les aventures, qui faisaient l'unique objet de ses desirs. Ils lui réitérèrent leurs offres et leurs compliments; puis, après avoir pris congé de la châtelaine, Don Quijote et Sancho, l'un monté sur Rossinante, l'autre sur son âne, se mirent en route.

CHAPITRE XIX.

Aventure du berger amoureux, et autres événements aussi vrais qu'agréables.

Don Quijote était à peu de distance de la maison de don Diégo, quand il rencontra deux espèces de clercs ou d'étudiants, suivis de deux paysans, tous quatre montés sur des ânes. L'un des deux étudiants portait, dans un morceau d'étoffe verte, au lieu de valise, un peu de graine blanche, avec deux paires de bas de laine; l'autre tenait deux fleurets neufs, avec des chaussons d'escrime; les paysans étaient chargés d'autres choses qui faisaient assez voir qu'ils venaient d'une grande ville où ils les

[1] *En daca de las pajas.*

avaient achetées pour les rapporter à leur village. Les uns et les autres demeurèrent saisis d'admiration à la vue de Don Quijote, comme tous ceux qui le voyaient pour la première fois, et mouraient d'envie de savoir ce que pouvait être cet homme si différent des autres. Notre chevalier les salua; puis, voyant qu'ils suivaient la même route que lui, il leur offrit de marcher de compagnie, les priant de modérer le pas de leurs bêtes, qui allaient plus vite que son cheval: pour les y déterminer, il leur dit, en peu de mots, qu'il était chevalier errant, cherchant les aventures dans les quatre parties du monde; il ajouta que son nom était Don Quijote de la Manche, et son surnom le chevalier des Lions. Pour les paysans, tout cela était du grec ou du jargon [1]; mais il n'en était pas ainsi des étudiants, ils comprirent aisément la folie de Don Quijote: cependant ils le regardaient avec une surprise mêlée de respect. L'un des deux lui dit: Seigneur chevalier, si, comme ceux qui vont cherchant les aventures, vous ne suivez pas de route déterminée, je vous engage à venir avec nous: vous verrez une des plus belles et des plus riches noces qu'on ait encore célébrées dans la Manche ou dans le pays d'alentour. Don Quijote lui demanda si c'étaient les noces d'un prince pour en faire tant d'éloges. Non, répondit l'étudiant: ce sont celles d'un simple laboureur et d'une villageoise; mais l'homme est le plus riche de la contrée, et la jeune fille la plus belle qu'on ait jamais vue. L'appareil de ces noces est d'un genre neuf, car on doit les célébrer dans une prairie voisine du village de l'accordée, qu'on appelle par excellence la belle Quitterie, comme on nomme le futur Gamache le riche; elle a dix-huit ans, et lui vingt-deux: ils sont, en un mot, dignes l'un de l'autre, quoique les curieux, qui gardent mémoire des familles de tout le monde, prétendent que celle de Quitterie l'emporte sur celle de Gamache; mais on ne s'arrête pas à cela, car les richesses ont le pouvoir de tout réparer: en effet, Gamache est libéral, il a imaginé de faire

[1] *O en gerigonza*: l'on appelait ainsi toute langue ou jargon étrange, et principalement celui des bohémiens.

couvrir de ramées toute la prairie, de telle sorte que le soleil aura peine à pénétrer au travers de cette verdure, pour arriver à l'herbe. La danse des épées, celle des grelots, et beaucoup d'autres embelliront la fête, car il a dans son village d'habiles danseurs qui les savent faire retentir. Je ne dis rien des sauteurs[1] : vous en jugerez. Mais tout cela, et bien d'autres choses que je ne vous dis point, ne rendra pas ces noces aussi mémorables que ce que fera sans doute le malheureux Basile : ce Basile est un jeune berger habitant le même lieu que Quitterie; leurs maisons se touchaient, et l'Amour en prit occasion de renouveler les scènes oubliées des amours de Pyrame et Thisbé. Dès ses plus jeunes ans, Basile adora Quitterie, qui, de son côté, récompensa son affection par mille innocentes faveurs : de sorte que, dans tout le village, on aimait à se raconter les amours de ces deux enfants. Ils grandirent, le père de Quitterie résolut d'interdire désormais l'entrée de sa maison à Basile, et, pour se débarrasser de toute surveillance et soupçons, il se détermina à marier sa fille avec le riche Gamache; son union avec Basile ne lui semblait pas sortable, attendu que ce dernier n'était pas aussi favorisé de la fortune que de la nature : car, pour en parler sans envie, c'est le jeune homme le plus agile que nous connaissions; il lance la barre, lutte, joue à la balle, court comme un daim, saute comme une chèvre, abat les quilles comme par miracle, chante comme un rossignol[2], fait parler la guitare, et, par-dessus tout, manie l'épée comme le plus brave. Pour cette seule qualité, dit Don Quijote, il méritait d'épouser non-seulement la belle Quitterie, mais encore la reine Genèvre, si elle était de ce monde, en dépit de Lancelot et de tous ceux qui voudraient s'y opposer. Ma foi, dit Sancho, qui jusque alors avait écouté sans dire mot, ma femme est de cet avis, elle veut que chacun se marie avec son égal, suivant le proverbe qui dit : A chaque brebis sa pareille : je veux dire

[1] *Zapateadores*, ceux qui, en dansant, se donnent des coups de talon dans le derrière, et y font toucher la semelle de leurs souliers.

[2] *Como una calandria*, espèce d'alouette.

que ce bon Basile, que j'aime déja, se mariera avec madame Quitterie. Dieu donne longue vie, et bonne mort (il voulait dire le contraire) à ceux [1] qui mettent obstacle au mariage de ceux qui s'aiment. Si tous ceux qui s'aiment se mariaient, reprit Don Quijote, les pères perdraient le droit d'établir leurs enfants quand et avec qui leur conviendrait; si les filles choisissaient leurs maris à leur volonté, vous en verriez telle prendre le valet de son père, telle autre le premier qu'elle verrait passer dans la rue, s'il lui semblait gaillard et de bonne mine, encore que ce fût un effronté spadassin. L'amour aveugle aisément les yeux de l'esprit, si nécessaires pour faire choix d'un état, et le mariage en est un auquel il est facile de se tromper; il faut de grandes précautions et la faveur particulière du ciel pour en bien juger. Un homme veut faire un long voyage, s'il est prudent, avant de se mettre en chemin, il cherchera quelque compagnie agréable et sûre pour l'aider à supporter les fatigues de la route : pourquoi n'en ferait pas de même celui qui doit faire le long voyage de la vie jusqu'à la mort qui en est le terme, surtout si sa compagnie doit le suivre au lit, à table, en tous lieux, comme la femme suit son mari? La femme n'est point une marchandise qu'on revend, qu'on troque, qu'on change après l'avoir achetée : c'est un accident inséparable de vous, et qui dure autant que la vie; c'est un lacs qui, une fois mis au cou, se change en nœud gordien, que la faux de la mort peut seule détruire en le coupant. Je pourrais ajouter sur ce sujet beaucoup d'autres choses; mais je suis arrêté par le desir de savoir si le seigneur licencié ne connaît pas d'autres détails sur Basile. Tout ce que je sais, répond l'étudiant, bachelier ou licencié, comme le qualifiait Don Quijote, c'est que depuis que Basile a su que la belle Quitterie épousait le riche Gamache, on ne l'a jamais vu sourire ni parler sensément; il est toujours triste, pensif, parle tout seul, et fait assez connaître qu'il a perdu le jugement; il mange peu, dort peu; les fruits sont sa seule nourriture; quand il dort, c'est dans les champs, sur

[1] On lit dans l'espagnol : *y buen poso* (*iba á decir al reves*).

la dure, comme une bête brute; par intervalles, il regarde le ciel; d'autres fois il a les yeux fichés en terre, dans une telle extase qu'on le prendrait pour une statue habillée, dont l'air agite les vêtements; enfin, il montre en tout un cœur si passionné, que tous ceux qui le connaissent ne doutent pas que le *oui* prononcé demain par la belle Quitterie ne soit son arrêt de mort. Dieu lui prépare un meilleur sort, dit Sancho : s'il donne le mal, il donne aussi le remède. Personne ne sait ce qui doit advenir ; d'ici à demain matin, il se passera plusieurs heures, il n'en faut qu'une, il ne faut qu'un moment pour que la maison tombe. J'ai vu pleuvoir et faire soleil en même temps; tel se couche le soir bien portant, qui le lendemain ne peut se remuer. Et, dites-moi, connaissez-vous quelqu'un qui puisse se vanter d'avoir mis un clou à la roue de Fortune? Non, certes : entre le oui et le non de la femme, je ne voudrais pas risquer de placer la pointe d'une aiguille, car il n'y a point de place. Faites en sorte que Quitterie aime Basile d'une sincère affection, et je lui donne un sac de bonheur : car l'Amour, à ce qu'on dit, a des lunettes qui font paraître le cuivre de l'or, la pauvreté richesse, et la chassie des perles. Où t'arrêteras-tu, maudit que tu es? dit Don Quijote. Quand une fois tu enfiles tes contes et tes proverbes, Judas seul, qui puisse t'emporter! peut en espérer la fin. Dis-moi, animal, que sais-tu des clous, des roues, et de rien autre? Oh! si l'on ne m'entend pas, répond Sancho, ce n'est pas merveille que mes sentences paraissent extravagantes; mais, peu m'importe, je m'entends, et je sais bien que je n'ai point dit de sottises et que vous êtes toujours le contrôleur et le friscal de mes paroles et de mes actions. — Dis donc fiscal [1], malheureux prévaricateur du bon langage, que Dieu confonde! Que votre seigneurie, répond Sancho, ne s'en prenne point à moi : elle sait bien que je n'ai pas été élevé à la cour, et que je n'ai point étudié à Salamanque, pour savoir si j'ôte ou si j'ajoute quelque

[1] L'espagnol porte *friscal* pour *fiscal* ; et, pour contenter tous les goûts, les uns ont dit *criquiter* pour *critiquer* ; d'autres *corroler* pour *contrôler* ; d'autres, enfin, *épingler* pour *épiloguer* : il en est de même dans toutes les logomachies de Sancho.

lettre à mes mots. Par Dieu, on ne saurait obliger un paysan [1] à parler comme un habitant de Tolède; et il y a bien tel Tolédan qui ne brille pas trop [2] à parler purement. Cela est vrai, dit le licencié: car ceux qui fréquentent les tanneries et le zocodover ne peuvent parler aussi bien que ceux qui passent tout le jour au cloître de la grande église, et cependant, tous sont Tolédans. La pureté, la clarté, l'élégance, la propriété du langage se rencontrent chez les courtisans instruits, en quelque lieu qu'ils soient nés [3]; je dis instruits, car il y en a beaucoup qui ne le sont guère, et l'instruction est la grammaire du beau langage, que l'usage perfectionne ensuite. Moi, seigneurs, j'ai, pour mes péchés, étudié en droit canon à Salamanque, et je me pique un peu de parler en termes purs, clairs, expressifs. Si vous ne vous piquiez pas de manier le fleuret plus que la langue, lui dit l'autre étudiant, vous seriez le premier de la licence, au lieu de vous trouver à la queue. Bachelier, répond l'autre, vous êtes dans la plus grande erreur du monde si vous regardez comme inutile l'adresse à l'escrime. Non, je ne m'abuse pas, dit Corchuelo, ce n'est point une opinion, c'est une vérité démontrée; si vous voulez que je vous en fasse faire l'expérience, vous avez des épées, le lieu est favorable, j'ai de la force et du courage, assez pour faire confesser que je ne suis pas dans l'erreur; mettez pied à terre, ayez recours à vos cercles, à vos angles, aux positions du corps, à toute votre science, j'espère vous faire voir les étoiles en plein midi. Avec le secours de ma grossière et naturelle dextérité, dans laquelle je me confie après Dieu, l'homme qui me fera tourner les épaules est encore à naître, et il n'y en a pas un seul au monde à qui je ne fasse perdre terre. Tourner les épaules ou non, je n'en dis rien, répond le tireur; mais il pourrait bien se faire que, là où vous auriez mis une fois le pied, vous trouvassiez votre sépulture,

[1] Il y a dans le texte: *Sayaguës*: on appelait ainsi certains habitants de la terre de Zamora, vêtus d'une grosse *saye*, et dont le langage était aussi grossier que l'habit.

[2] L'espagnol porte : *que no las corten en el ayre*, qui ne les tranchent point en l'air.

[3] *Aunque hayan nacido en Majalahonda.*

et que vous succombassiez pour avoir méprisé l'habileté dans les armes. C'est ce que nous verrons tout à l'heure, dit Corchuelo. En même temps il saute à terre prestement, et arrache comme un furieux l'une des deux épées que portait la monture du licencié. La chose ne se passera pas ainsi, dit aussitôt Don Quijote : je veux diriger ce combat et être le juge d'une question non vérifiée après de nombreuses épreuves. Il descend de dessus Rossinante, et, appuyé sur sa lance, vient se mettre au milieu du chemin, tandis que le licencié, le corps bien placé, la démarche fière, s'avançait vers Corchuelo; celui-ci, de son côté, venait sur lui, jetant, comme on dit, le feu par les yeux. Les deux paysans, sans descendre de leurs montures, servirent de spectateurs à cette mortelle tragédie. Les coups d'estoc, de taille, de fendant, de revers, que portait Corchuelo, étaient sans nombre et plus serrés que la grêle : il semblait un lion irrité; mais il lui arrivait toujours le coup de bouton du fleuret du licencié, qui l'arrêtait au milieu de sa furie, et le lui faisait baiser comme une relique, quoique avec moins de dévotion. Enfin, le licencié lui compta avec son fleuret tous les boutons de la demi-soutane dont il était vêtu, frappant sur l'habit comme sur la queue du polype pour l'attendrir, lui fit deux fois sauter son chapeau, et l'épuisa tellement que, de rage et de colère, il prit son fleuret par la poignée, et le lança en l'air d'une si grande force, qu'il fut à trois quarts de lieue[1], s'il faut en croire le témoignage d'un des deux paysans, qui était écrivain. Cet exemple mémorable prouve que souvent la force est vaincue par l'art. Corchuelo s'assit harassé. Sancho s'approcha de lui, et lui dit : Ma foi, seigneur bachelier, si vous voulez m'en croire, dorénavant ne provoquez personne à l'escrime, mais bien à la lutte ou à jeter la barre, car vous êtes d'âge et de force pour ces exercices; mais, pour les tireurs d'armes, j'ai ouï dire qu'ils mettaient la pointe de leur épée dans le trou d'une aiguille. Je suis content, dit Corchuelo,

[1] L'hyperbole est un peu forte : il l'eût sans doute jeté plus loin en le prenant par le bout de la lame.

d'avoir reconnu mon erreur, et que l'expérience m'ait prouvé combien j'étais loin de la vérité. En même temps il courut embrasser le licencié, et ils furent plus amis que jamais. Puis, sans attendre l'écrivain, qui était allé chercher l'épée, ce qui les eût trop retardés, ils poursuivirent leur route pour arriver de bonne heure au village de Quitterie, dont ils étaient tous natifs. Pendant le reste du chemin, le licencié les entretint de l'excellence de l'escrime, avec des raisons si palpables et tant de démonstrations mathématiques, que tous ceux qui l'écoutaient furent convaincus de l'utilité de cette science, et Corchuelo ramené de son opiniâtreté.

La nuit était venue, cependant, avant qu'ils arrivassent. Il leur sembla voir au devant du village un ciel resplendissant d'innombrables étoiles; ils entendirent en même temps les sons doux et confus d'une multitude d'instruments, tels que flûtes, tambourins, psaltérions, chalumeaux, tambours de basque et sonnettes. En approchant davantage, ils virent que les arbres d'une ramée élevée à l'entrée du village étaient tous garnis de luminaires, auxquels le vent ne nuisait nullement, car il était si doux qu'à peine avait-il la force d'agiter les feuilles. Les musiciens étaient l'ame de la noce : divers quadrilles étaient formés dans cet agréable séjour, les uns dansant, les autres chantant, d'autres touchant des instruments. Partout régnait le plaisir, le mouvement et les sauts de la joie; d'autres étaient occupés à dresser des échafauds, d'où, le lendemain, ils pussent voir commodément les danses et les jeux qui devaient avoir lieu dans la prairie consacrée à célébrer les noces de Gamache et les funérailles de Basile. Don Quijote ne voulut point entrer dans le village, malgré les instances du bachelier et du paysan; il donna pour excuse très valable, suivant lui, la coutume des chevaliers errants de dormir dans les champs et dans les bois plutôt que dans les lieux habités, fût-ce sous des lambris dorés. En conséquence, il se détourna un peu du chemin, au grand déplaisir de Sancho, qui se souvenait du bon traitement qu'on lui avait fait dans le château ou la maison de don Diégo.

CHAPITRE XX.

Noces du riche Gamache, fortune de Basile le pauvre.

A peine la blanche Aurore avait permis au brillant Phébus de dissiper au feu de ses rayons les perles liquides mêlées à l'or de sa chevelure, que Don Quijote, secouant ses membres engourdis, se lève et appelle son écuyer Sancho, qui ronflait encore. A cette vue, il s'écrie, avant de le réveiller : O toi! le plus fortuné des mortels, sans connaître l'envie, sans être envié de personne, tu dors paisiblement; nul enchanteur ne te poursuit, tu ne crains point leurs charmes. Dors, dis-je, et je le dirais cent fois, sans que ton repos fût troublé par les soucis amoureux, par le pénible soin d'acquitter tes dettes ou de nourrir demain ta jeune et pauvre famille; les insensés projets de l'ambition n'égarent point ta tête; tu n'es point fatigué par les vaines pompes du monde; ton unique sollicitude est de t'occuper de ta monture, car, pour ta personne, c'est sur moi seul que tu t'en reposes, juste obligation qui compense les désagréments de la servitude. Le valet dort, tandis que veille le maître occupé de le nourrir, d'améliorer son sort, de récompenser son zèle. Le ciel peut se faire de bronze, et refuser à la terre cette rosée dont elle a besoin, le domestique ne s'en inquiète pas; c'est le maître qui doit nourrir, pendant la stérilité et la disette, celui qui le servit durant l'abondance.

A tout cela, Sancho ne répondait rien, car il dormait; et il ne se fût pas éveillé si promptement, si Don Quijote ne l'eût touché du bout de sa lance. Enfin, il ouvrit ses yeux encore appesantis par le sommeil, et, regardant de tous côtés : Seigneur, dit-il, de cette ramée il vient une odeur qui, si je ne me trompe, est plutôt celle de grillades que du jonc et du thym. Par ma foi! les noces qui s'annoncent par de telles odeurs doivent être somptueuses et abondamment pourvues. Glouton, dépêche-toi, dit Quijote, nous irons voir ces épousailles, et en même temps ce que fera le dédaigné Bazile. Qu'il fasse ce qu'il

voudra, répond Sancho; s'il n'était pas pauvre, il se serait marié avec Quitterie : faut-il, n'ayant pas un denier, vouloir se marier dans les nues? Sur ma foi, je suis d'avis que le pauvre doit se contenter de ce qu'il trouve, et ne pas aller chercher des friandises dans la mer [1]. Je veux perdre un bras si Gamache ne pourrait couvrir Basile tout entier de réaux; et, s'il en est ainsi, Quitterie serait bien folle d'abandonner les galas et les joyaux que lui donne et peut lui donner Gamache, pour le tir à la barre et le fleuret de Basile. Bien jeter la barre et bien manier l'épée ne vous donnent pas crédit d'une mesure de vin à la taverne : la grâce, le talent, qui ne sont pas marchandises vendables, ne sont que de belles paroles; mais, quand ces avantages se rencontrent chez celui qui a de l'argent, je jure ma vie qu'ils ressortent grandement. Sur un bon fondement on peut élever un bon édifice, et le meilleur fondement du monde, c'est l'argent. Au nom de Dieu, Sancho, finis ta harangue, lui dit Don Quijote; je crois que, si l'on te laissait poursuivre les discours que tu entames à tout propos, tu n'aurais pas le temps de manger ni de dormir, et que tu l'emploierais tout à parler. Si votre seigneurie, répond Sancho, a bonne mémoire, elle doit se rappeler les articles de la convention que nous avons faite à notre dernière sortie : un de ces articles était de me laisser dire tout ce que je voudrais, pourvu que ce ne fût ni contre le prochain, ni contre votre autorité; et, jusqu'à ce moment, il ne me paraît pas que j'y aie contrevenu. Je ne me rappelle point cet article, reprend Don Quijote; mais, en le supposant vrai, je veux que tu te taises et que tu me suives. Les instruments que nous entendîmes hier soir recommencent à porter la joie dans ces vallons : sans doute la noce va se célébrer à la fraîcheur du matin, et non pendant la chaleur du jour. Sancho obéit. Il mit la selle à Rossinante, le bât à son grison; tous deux montèrent et entrèrent bientôt sous la ramée.

Le premier objet qui s'offrit aux regards de Sancho, ce fut un jeune bœuf tout entier embroché avec un orme : le bois des-

[1] *Colufas en el golfo.*

tiné pour le rôtir formait une petite montagne; autour du feu bouillaient six marmites, ou plutôt six demi-cuves, dont chacune pouvait contenir une boucherie; aussi engloutissaient-elles un mouton entier aussi facilement qu'un pigeon : les lièvres dépouillés, les poules plumées, pendaient sans nombre aux branches des arbres, avant d'aller s'ensevelir dans ces marmites; on ne pouvait compter les oiseaux et la chasse que l'on avait mis à l'air pour les mortifier. Sancho compta plus de soixante outres, chacune au moins de deux arrobes, pleines, comme on le vit bientôt, des meilleurs vins. De grands monceaux de pains blancs comme la neige étaient empilés comme des amas de blé dans les aires; les fromages entassés formaient comme un mur de briques; deux chaudières d'huile, plus grandes que celles d'un teinturier, servaient à frire les pâtés, qu'on retirait avec deux grandes pelles, pour les porter dans une autre chaudière pleine de miel préparé. Les cuisiniers et cuisinières étaient plus de cinquante, tous propres, alertes et contents. Dans le ventre du bœuf on avait mis douze petits cochons de lait pour lui donner du goût et le rendre plus tendre. Les épices de toutes sortes remplissaient un grand coffre, et semblaient n'avoir pas été achetées par livres, mais par arrobes. En un mot, l'appareil de cette noce était rustique, mais offrait une si grande abondance, qu'il eût pu suffire à nourrir une armée. Sancho contemplait tout, admirait tout, s'affectionnait à tout : d'abord, les marmites le captivèrent, et de bon cœur il en eût pris de quoi remplir un pot de moyenne grandeur; puis les outres de vin, ensuite les fruits de la poêle, si l'on peut appeler poêles ces immenses chaudières; enfin, n'y pouvant plus tenir, il aborda un des cuisiniers, et, avec des paroles courtoises et faméliques, il lui demanda la permission de tremper un morceau de pain dans une marmite. Frère, lui répondit le cuisinier, ce jour n'est point un jour de jeûne, grâce au riche Gamache : approchez, voyez si vous trouverez quelque cuiller à pot pour écumer une poule ou deux, et grand bien vous fasse. Je n'en vois aucune, répond Sancho. Attendez, dit l'autre; pour Dieu!

vous êtes bien honteux. En même temps, il prend un chaudron, le plonge dans la marmite, en retire trois poules et deux oies. Tenez, ami, dit-il à Sancho, mangez, déjeunez avec cette écume, en attendant l'heure du dîné. Je ne sais où mettre tout cela, dit Sancho. Et par Dieu! répond le cuisinier, emportez chaudron et tout : la richesse et la joie de Gamache y suppléeront.

Tandis que Sancho employait si bien son temps, Don Quijote regardait entrer sous la ramée douze paysans, montés sur de fort belles juments richement enharnachées, avec des clochettes au poitrail; ils étaient en habits de fête, et firent plusieurs courses en troupe dans la prairie, avec de grandes exclamations de joie, en répétant : Vivent Gamache et Quitterie! il est aussi riche qu'elle est belle; elle est la plus belle des femmes! A ces exclamations, Don Quijote dit en lui-même : On voit bien qu'ils n'ont pas vu ma Dulcinée du Toboso; s'ils la connaissaient, ils seraient un peu plus réservés dans les éloges qu'ils donnent à leur Quitterie. Bientôt après commencèrent à entrer, par divers endroits de la ramée, différents chœurs de danses; l'un était la danse des épées, composé de vingt-quatre jeunes gens alertes et vigoureux, tous vêtus de toile blanche et fine, avec des réseaux de soie de diverses couleurs. Un des paysans montés sur des juments demanda à celui qui conduisait les danseurs, jeune homme très dispos, si aucun d'eux jusque-là n'avait été blessé. Grâce à Dieu, répondit le jeune homme, nul de nous ne l'a été, nous sommes tous en santé. En même temps il se mêla parmi ses compagnons, et fit des voltes avec tant de dextérité, que Don Quijote, habitué à de semblables danses, n'en avait jamais vu d'aussi parfaites; il porta le même jugement d'un autre chœur composé de jeunes filles, d'une grande beauté, et si jeunes, qu'aucune ne paraissait avoir moins de quatorze ans, ni plus de dix-huit; elles étaient vêtues d'étoffe verte; leurs cheveux partie flottants, partie tressés, étaient tous blonds à le disputer à ceux du soleil, et ornés de guirlandes de jasmin, de roses, d'amarante, de chèvre-feuille; elles avaient à

leur tête un vieillard vénérable et une antique matrone, plus agiles et plus légers que ne le promettaient leurs années : une musette de Zamora guidait leurs pas; et ces belles filles, dont les yeux offraient autant de décence que leurs pieds montraient de légèreté, paraissaient les meilleures danseuses du monde. Après elles, parut un chœur de ces danses que l'on appelle parlées [1] : il était composé de huit nymphes séparées en deux bandes; l'une était menée par Cupidon, l'autre par le dieu de l'Intérêt [2]; le premier avait pour parure ses ailes, son arc, ses flèches, son carquois; l'autre était vêtu de riches habits, brillants d'or et de soie de diverses couleurs; les nymphes qu'Amour guidait avaient leurs noms écrits en grandes lettres sur les épaules : c'étaient la *Poésie*, la *Sagesse*, la *Noblesse*, et la *Valeur;* celles que conduisait le dieu de l'Intérêt, étaient désignées de même; elles se nommaient *Libéralité*, *Don*, *Trésor*, *Paisible Possession.* Au-devant du quadrille, venait un château en bois, traîné par quatre sauvages vêtus de toile verte et de lierre, et si bien costumés que peu s'en fallut qu'ils ne fissent peur à Sancho; sur le fronton du château et sur les quatre faces était écrit *Château de la Prudence;* quatre habiles joueurs de flûte et de tambour formaient la symphonie; Cupidon ouvrit la danse; et, après avoir fait deux entrées, il leva les yeux, et décocha une flèche contre une jeune fille qui parut entre les créneaux du fort, en lui adressant ces vers :

Je suis le dieu puissant qui régit l'air, la terre, la mer immense et tout ce que l'abîme enferme en son sein redouté.

Jamais je n'ai connu la crainte; je peux tout ce que je veux, même l'impossible; en tout ce qui est possible je commande, enlève, donne et défends.

Le couplet achevé, l'*Amour* lança une autre flèche au haut du château, puis se retira. Le dieu de l'*Intérêt* lui succéda, dansa deux entrées : les tambours se turent, et il chanta :

[1] *Dansas habladas* : c'est notre pantomime, dont le sujet était souvent historique et national.

[2] Plutus.

Je suis celui qui a plus de pouvoir que l'Amour, et c'est l'Amour qui me guide. Ma race est la plus connue, la plus puissante que le ciel ait mise sur la terre.

Je suis l'Intérêt : peu savent bien agir avec moi. Agir sans moi est un grand miracle : tel que je suis, je me consacre à toi, et pour jamais.

Le dieu se retira; la *Poésie* parut ensuite, exécuta, comme les autres, ses deux entrées, puis adressa à la jeune fille du château les vers suivants :

La douce Poésie, dans ses douces conceptions, dans ses vers mesurés et ingénieux, t'envoie toute son ame enfermée en mille sonnets.

Si mon insistance ne te fatigue point, ta fortune, enviée par tant d'autres, sera élevée par moi au-dessus du cercle de la lune.

La *Poésie* s'étant retirée, la *Libéralité* sortit de la bande de l'Intérêt; et, après avoir dansé, chanta les vers suivants :

On donne le nom de Libéralité au don qui fuit les excès de la prodigalité, et l'excès contraire toujours tiède et réservé.

Mais en ta faveur, je veux être prodigue aujourd'hui. C'est un vice, mais il ne blesse point l'honneur. Il naît d'un cœur amoureux qui se fait reconnaître à ses dons.

De la même manière parurent et se retirèrent tous les personnages des deux quadrilles : chacun fit ses entrées et chanta ses vers, les uns bons, les autres ridicules; Don Quijote, qui avait beaucoup de mémoire, ne retint que ceux que nous venons de rapporter. Ensuite tous ces danseurs se mêlèrent, formèrent d'agréables pas, faisant et défaisant les figures. Toutes les fois que l'Amour passait devant le château, il lançait des flèches, et le dieu de l'Intérêt y brisait des boules creuses dorées[1]. Enfin, après avoir bien dansé, le dieu de l'Intérêt lança contre le château une grosse bourse faite de la peau d'un chat romain[2] et qui paraissait pleine d'or : au coup qu'elle donna, les quatre faces du château s'abattirent, et la jeune fille parut à découvert et sans défense. Aussitôt, l'Intérêt, aidé de sa troupe, lui jeta au cou une chaîne d'or, et annonça l'intention

[1] *Alcancias*, des boules creuses. Ce mot veut aussi dire *tire-lire*.
[2] *Gato romano*, chat léopardé.

de la saisir et de la faire captive; l'Amour et les siens feignirent de s'y opposer : toute cette lutte apparente s'exécutait en cadence, au son des tambourins. Enfin, les sauvages mirent la paix entre eux, rétablirent promptement les faces du château, et la jeune fille se trouva enfermée comme auparavant. Ainsi finit cette danse, au grand contentement de tous les spectateurs. Don Quijote s'enquit à l'une des nymphes quel était l'auteur de cette pantomime : elle lui répondit que c'était un bénéficié du village, homme très expert dans ces sortes d'inventions. Je gagerais, reprit-il, que ce bachelier ou bénéficié est plus ami de Gamache que de Basile, et qu'il s'entend mieux à faire des satires qu'à dire ses vêpres. Au reste, il a fort bien encadré dans sa danse les richesses de Gamache et les talents de Basile. En ce moment, Sancho écoutait son maître. Ma foi, dit-il, le roi est mon coq[1], et je suis pour Gamache. Tu fais bien paraître, Sancho, lui dit Don Quijote, que tu n'es qu'un vilain, et de ceux qui disent : Vive le plus fort. Je ne sais pas, répond Sancho, de quoi je suis; mais je sais bien que, des marmites de Basile, je ne tirerai jamais une écume d'aussi bon goût que celle que j'ai tirée des marmites de Gamache. Et il montra le chaudron plein d'oisons et de poules, il en prit une, et se mit à manger de bon cœur, en disant : A la barbe des talents de Basile, on vaut autant qu'on possède, on possède autant qu'on vaut. Il n'y a que deux familles au monde, disait une de mes grand'mères, l'avoir et le non-avoir : elle se tenait du côté de l'avoir, et, au jour d'aujourd'hui, mon maître, on fait plus de cas de l'avoir que du savoir. Un âne couvert d'or paraît meilleur qu'un cheval bâté : ainsi, je le répète, je tiens pour Gamache, dont les marmites ont pour écumes des oisons, des poules, des lièvres, des lapins, tandis que celles de Basile ne doivent être que de l'eau claire.

As-tu fini ta harangue? reprend Don Quijote. — Elle est finie,

[1] *El rey es mi gallo*, expression usitée en Espagne, pour dire : Je suis du parti du plus fort. Elle paraît tirée des anciens combats de coqs ; et, lorsque deux personnes discutent sur un objet, celui qui soutient une opinion dit encore : *Fulano es mi gallo*.

parceque je vois qu'elle vous fâche; sans quoi, j'avais de la besogne taillée pour trois jours. Plaise à Dieu, Sancho, réplique Don Quijote, que je te voie muet avant de mourir. — Au train dont nous y allons, je mâcherai la terre[1] avant que vous ne soyez mort : ainsi, il pourra m'arriver d'être si bien muet que je ne dise pas une parole jusqu'à la fin du monde, ou tout au moins jusqu'au jour du jugement.—Et, quand il en serait ainsi, jamais ton silence n'égalera ce que tu as dit, dis ou diras toute ta vie. D'ailleurs, suivant l'ordre de la nature, je dois mourir avant toi : ainsi, je ne puis espérer de te voir jamais muet, pas même quand tu bois ou quand tu dors, et c'est là tout ce que je pourrais attendre. En bonne foi, seigneur, répond Sancho, on ne peut pas se fier à la décharnée, je veux dire la Mort : elle enlève un agneau aussi bien qu'un mouton, et j'ai ouï dire à notre curé qu'elle foule d'un pas égal les hautes tours des rois et l'humble cabane du pauvre[2]. Cette dame a plus de pouvoir que de mignardise; elle n'est point dégoûtée, elle se prend à tout, mange de tout, et remplit sa besace de toutes sortes de gens, d'âges, de rangs. Ce n'est pas un moissonneur qui fait la sieste : elle fauche, à toute heure, aussi bien l'herbe verte que la sèche; elle ne mâche pas, elle engloutit tout ce qu'on lui présente; elle a une faim canine, qui ne s'assouvit jamais; et, quoiqu'elle n'ait point de ventre, on la dirait hydropique, tant elle est altérée de boire les vies de tous les êtres vivants, comme vous boiriez une jarre d'eau fraîche. Ne va point plus avant, Sancho, dit Don Quijote; tiens-toi sur ton bien dire, et ne te laisse pas choir. En vérité, ce que tu dis de la Mort, dans des termes rustiques, est tout ce qu'en pourrait dire un bon prédicateur; je t'assure que si tu avais autant d'instruction que de bon naturel, tu pourrais monter en chaire et aller par le monde prêchant des choses agréables. Bien prêche qui vit bien, répond Sancho : je ne sais pas d'autre théologie. — Et tu n'as pas besoin

[1] *Yo mascando barro* : mâcher la terre, c'est être enterré.

[2] Pallida mors æquo pulsat pede
Regumque turres, pauperumque tabernas.

d'en savoir. Mais je ne saurais comprendre comment, la crainte de Dieu étant le principe de la sagesse, toi qui as plus de crainte d'un lézard que de Dieu même, tu en sais tant. Seigneur, répond Sancho, mêlez-vous de juger vos chevaleries, et ne vous faites point juge de la crainte ou de la valeur des autres. J'ai tout autant la crainte de Dieu que peut en avoir le fils du voisin. Cependant, laissez-moi avaler cette écume, car tout le reste n'est que paroles oiseuses dont on nous demandera compte dans l'autre vie. En disant ces mots, il recommença à donner l'assaut à son chaudron, avec un si grand courage qu'il réveilla celui de Don Quijote; sans doute il serait venu à son aide, s'il n'en eût été empêché par ce que nous sommes obligés de raconter ci-après.

CHAPITRE XXI.

Suite des noces de Gamache avec d'autres aventures agréables.

Tandis que Don Quijote et Sancho s'entretenaient comme nous l'avons rapporté au chapitre précédent, on entendit un grand bruit et des acclamations qui venaient des jeunes gens à cheval courant au-devant des accordés, précédés de mille instruments; ils arrivaient accompagnés du curé, des deux familles et des principaux habitants des villages voisins, tous en habits de fête. Sitôt que Sancho aperçut la fiancée : En vérité, dit-il, elle n'est point vêtue en paysanne, mais bien en jolie dame de la cour. Par Dieu! ses médailles [1] sont de riches coraux, et son drap vert de Cuença, du velours à trente poils; la garniture est de toile blanche, ou plutôt, je crois, c'est du satin. Regardez-moi ses mains : elles sont ornées de bagues de jais; mais non, je meurs si ce ne sont des anneaux d'or, de fin or, enchâssant des perles blanches comme du lait; chacune doit valoir un œil de la tête. Et quels cheveux! s'ils ne sont pas pos-

[1] Les paysannes espagnoles portaient sur la poitrine de grandes médailles qu'on appelait *patenas*.

tiches, je n'en ai jamais vu de plus longs ni de plus blonds. Et sa taille! ne peut-on pas la comparer à un palmier qui se meut, chargé de dates? car c'est l'effet que font les pendants dont sont ornés son cou et ses cheveux. Je jurerais, sur mon ame, que c'est une fille rusée, et qu'elle passerait par les bancs de Flandre[1]. Don Quijote se mit à rire des rustiques éloges de Sancho. Cependant, il trouvait qu'excepté sa dame Dulcinée du Toboso, il n'avait jamais vu d'aussi belle femme. Quitterie était un peu pâle, effet, sans doute, de la mauvaise nuit que passent les accordées en préparatifs pour le lendemain.

Toute la compagnie s'approcha d'un théâtre dressé dans un coin de la prairie, et tout couvert de rameaux: c'était là que devait se faire la cérémonie du mariage, et de là que l'on devait regarder les danses et les jeux. On était près d'arriver quand on entendit par derrière des cris et une voix qui disait: Attendez un peu, gens aussi hâtifs qu'inconsidérés! A ces cris, à ces paroles, chacun retourna la tête, et l'on vit un homme vêtu d'une casaque noire, bordée de cramoisi à flammes; il était couronné de cyprès et portait un grand bâton. Lorsqu'il fut plus près, on reconnut Basile, et tous restèrent interdits, inquiets de savoir ce que produiraient ses discours, et craignant quelque malheur de son arrivée, dans un pareil moment. Il arriva enfin, épuisé, hors d'haleine et debout devant les deux époux, il ficha en terre son bâton, qui avait une pointe d'acier; puis, jetant sur Quitterie des yeux égarés, le front pâle, il lui dit, d'une voix tremblante et rauque: Tu sais, ingrate Quitterie, que, suivant notre sainte loi, tu ne peux prendre un époux tant que je serai en vie; tu n'ignores pas que, tandis que j'attendais que le temps et mes soins améliorassent ma fortune, je n'ai pas oublié de respecter religieusement ce qui était dû à ton honnêteté : cependant, oubliant la reconnaissance que t'imposait la pureté de mon amour, tu veux rendre maître de ta personne, qui m'appartient, un autre, qui doit tout son bonheur à ses richesses; mais, afin que rien ne puisse troubler sa

[1] Bords aréneux de la mer, qui sont très dangereux pour les voyageurs.

félicité (et il la doit plus à la faveur du ciel qu'à son mérite), je veux briser de mes mains l'obstacle qui s'oppose à son bonheur, en m'arrachant la vie. Vive, vive le riche Gamache avec l'ingrate Quitterie, pendant une longue suite d'années! et périsse, périsse le pauvre Basile, que sa pauvreté a privé de la félicité et mis au tombeau! Au même instant, il saisit le bâton qu'il avait fiché en terre, fit voir qu'il servait de gaîne à une courte épée, et appuyant la poignée contre terre, il s'élança vivement sur la pointe, qui ressortit toute sanglante derrière son dos, avec la moitié de l'épée. Il tomba noyé dans son sang, frappé de ses propres armes. Ses amis, navrés de son malheur et d'un si triste accident, accoururent à son secours; Don Quijote sauta promptement à terre, le prit dans ses bras, et vit qu'il respirait encore. On voulait retirer l'épée de son corps; mais le curé, qui se trouvait là, s'y opposa avant qu'il eût été confessé, car, disait-il, il expirera aussitôt. Basile, un peu revenu à lui, dit d'une voix faible et languissante : Si tu voulais, cruelle Quitterie, en ce dernier et fatal moment, me donner ta foi, je croirais du moins ma témérité excusable, puisqu'elle m'aurait procuré le bien d'être à toi. Le curé, entendant ce discours, lui dit de penser plutôt au salut de son ame qu'à la satisfaction de son corps, et de demander à Dieu pardon de ses péchés et de sa résolution désespérée. Basile répondit que bien certainement il ne se confesserait pas que Quitterie ne lui eût donné sa foi d'épouse, parceque la satisfaction qu'il en éprouverait lui donnerait la force et la volonté de se confesser. Don Quijote, entendant la demande du blessé, dit à haute voix que Basile demandait une chose juste et fondée en raison, et qu'on devait y accéder, d'autant plus que ce serait un aussi grand honneur au seigneur Gamache de recevoir Quitterie veuve du valeureux Basile, que de la recevoir de son père; il n'y a ici qu'à dire oui, puisque le lit nuptial doit être la tombe. Gamache écoutait tout et restait interdit, ne sachant que dire ni que faire. Enfin, les instances des amis de Basile pour l'amener à consentir que Quitterie donnât sa foi d'épouse à Basile,

afin qu'il ne perdît pas son ame en mourant comme un désespéré, furent si puissantes, qu'elles l'émurent et le contraignirent à dire que, si Quitterie voulait y souscrire, il donnait son consentement, puisque enfin ce n'était que retarder un peu l'accomplissement de ses desirs. Aussitôt, chacun s'approcha de la belle, et les uns, par leurs prières, les autres par leurs larmes, d'autres par de solides raisons, la conjurèrent de donner la main au pauvre Basile; mais elle, plus dure qu'un marbre, plus froide qu'une statue, ne savait, ne pouvait, ne voulait répondre une seule parole; probablement elle n'eût point répondu, si le curé ne lui eût dit de se décider promptement; que Basile avait la mort entre les dents, et ne pouvait attendre de plus longues irrésolutions. Enfin, toute troublée, triste et sans dire un mot, elle s'approche de Basile, qui, les yeux troublés, paraissait respirer à peine, prononçait entre ses dents le nom de Quitterie, et semblait vouloir mourir comme un païen, non comme un chrétien : elle se mit à genoux, et lui demanda la main par signes. Basile ouvre les yeux, la regarde attentivement, et lui dit : O Quitterie! ta tardive pitié est le glaive qui achèvera de m'ôter la vie, je n'ai déja plus la force de supporter la gloire que me donne ton choix, ni d'apaiser la douleur qui couvre mes yeux du sombre nuage de la mort. Au moins, je te conjure, astre funeste, que ce ne soit ni par complaisance, ni pour m'abuser de nouveau que tu te décides à me donner la main : avoue et dis que c'est par un acte libre de ta volonté que tu me prends pour légitime époux; il ne te conviendrait pas de me tromper dans un pareil moment et d'user de feinte avec celui qui t'a toujours montré tant de franchise. Tout en parlant, le malheureux s'évanouissait à chaque moment, de sorte que les spectateurs croyaient à chaque instant lui voir rendre l'ame. Quitterie, avec une modeste confusion, prit derechef la main de Basile, et lui dit : Aucune puisance humaine ne saurait faire changer ma volonté : aussi est-ce avec toute la liberté possible que je te donne la main comme ta légitime épouse, et que je reçois la tienne, si de même tu me la donnes de ton plein gré,

sans être troublé par l'état où t'a réduit ta trop prompte résolution. Je te la donne, reprend Basile, sans trouble, sans agitation, mais du plus entier et parfait jugement dont le ciel m'ait jamais fait jouir, et ainsi je me donne et lie à toi comme époux, et moi comme ton épouse, répond Quitterie, et maintenant vis de longues années et ne me quitte que pour aller à la sépulture. Il me semble, dit Sancho, que, pour être aussi grièvement blessé, ce jeune homme parle beaucoup : faites cesser tous ces compliments, et qu'il pense à son ame; à mon avis elle paraît tenir plus à la langue qu'aux dents. Tandis que les deux amants se tenaient ainsi par la main, le curé, les larmes aux yeux, leur donna la bénédiction nuptiale, et pria Dieu d'accorder le repos à l'ame du nouveau marié. Mais, à peine Basile eut-il reçu la bénédiction, qu'il se leva lestement, et retira l'épée, à laquelle son corps servait de fourreau. Tous les assistants restèrent ébahis. Miracle ! miracle ! s'écrièrent les plus simples. Non pas miracle, dit Basile, mais industrie, adresse. Le curé, tout interdit, porta les deux mains pour reconnaître la blessure, et trouva que l'épée avait passé, non par le corps ni les côtes de Basile, mais par un tuyau de fer plein de sang préparé, comme on l'a su depuis, de manière à ne pouvoir se figer [1]. Enfin, le curé, Gamache et tous les autres, virent qu'ils avaient été joués. La mariée ne parut point irritée de cette supercherie : au contraire, entendant dire que le mariage n'était pas valable pour avoir été fait par ruse, elle le confirma de nouveau : chacun en conclut que le tour avait été concerté secrètement entre eux deux. Gamache et ses partisans, furieux de se voir déçus, tirèrent l'épée et assaillirent Basile, en faveur duquel on en tira bientôt un aussi grand nombre; mais Don Quijote à cheval, la lance sur le bras et bien couvert de son écu, se fit faire place. Sancho, qui n'avait jamais aimé de semblables batteries, alla se cacher parmi les marmites dont il avait tiré une si agréable

[1] On voit que cette espèce d'escamotage est fort ancienne; mais elle l'est bien plus encore que Cervantes, puisqu'on en trouve une à peu près semblable dans l'*Ane d'or* d'Apulée.

écume, regardant cet endroit comme sacré et digne d'être respecté. Don Quijote, haussant la voix, s'écriait : Arrêtez, seigneurs, arrêtez ; il n'est pas juste de tirer vengeance des torts que nous fait l'amour : l'amour est semblable à la guerre ; celle-ci admet comme chose permise et consacrée les ruses et les stratagèmes pour obtenir la victoire ; il en est de même des intrigues et des ruses d'amour pour parvenir à l'objet de ses vœux, pourvu qu'elles n'entachent et ne compromettent en rien la personne aimée. Quitterie était à Basile, et Basile à Quitterie, par la juste et favorable disposition du ciel ; Gamache est riche, il trouvera facilement de quoi se contenter quand il le voudra. Basile n'avait que cette seule brebis : nul homme au monde, si riche et si puissant qu'il soit, ne peut la lui ôter ; l'homme n'a pas le pouvoir de séparer ce que Dieu a joint, et celui qui l'oserait tenter devrait auparavant essayer la pointe de cette lance. En disant ces mots, il la brandit avec tant de force et de dextérité, qu'il fit peur à tous ceux qui ne le connaissaient point. D'un autre côté, le dédain de Quitterie agit si puissamment sur l'esprit de Gamache, qu'il la bannit à l'instant de sa mémoire. Il écouta les persuasions du curé, homme sage et prudent. Lui et les siens remirent l'épée dans le fourreau, blâmant plus l'abandon de Quitterie que l'industrie de Basile. Gamache réfléchissant d'ailleurs que, si Quitterie avait aimé Basile étant fille, elle l'aurait aimé de même étant mariée, et qu'ainsi il devait rendre grâce au ciel de la lui avoir ôtée, plutôt que de la lui avoir donnée. Gamache et les siens une fois apaisés, les amis de Basile le furent bientôt ; et le riche Gamache, pour montrer qu'il n'avait point de ressentiment de la ruse et qu'elle ne le touchait plus, voulut que la fête continuât, tout comme s'il se mariait. Mais Basile, sa femme et ses amis s'excusèrent d'y assister ; tous se rendirent à la maison de Basile : les pauvres, vertueux et sages, ont des gens qui les suivent, les honorent et les aident, aussi bien que les riches ont des flatteurs pour les accompagner. Ils emmenèrent avec eux Don Quijote, le regardant comme un homme d'honneur et

brave[1]. Le seul Sancho avait l'ame triste, il se voyait dans l'impossibilité d'assister au splendide festin et aux fêtes de Gamache, qui durèrent jusqu'à la nuit. Il suivit d'un air triste et maussade son maître, qui marchait avec la troupe de Basile, et tourna le dos aux marmites d'Égypte, quoiqu'il les portât dans son cœur; l'écume qu'il avait déja presque toute avalée lui rappelait la richesse et l'abondance du bien qu'il perdait: ainsi, tout pensif et chagrin, quoique sans faim, il suivit sur son âne les traces de Rossinante.

CHAPITRE XXII.

Grande aventure de la caverne de Montésinos, située au milieu de Manche, et comment le valeureux Don Quijote de la Manche la conduisit à heureuse fin.

Les deux époux firent grande fête à Don Quijote, en reconnaissance de ce qu'il avait défendu leur cause: ils égalèrent sa sagesse à sa valeur, et le regardaient comme un Cid pour le courage, et comme un Cicéron pour l'éloquence. Le bon Sancho se refit pendant trois jours aux dépens des nouveaux mariés. On apprit d'eux que Quitterie n'avait rien su du stratagème de la fausse blessure de Basile; que tout était de l'invention de ce dernier, dont l'espoir n'avait pas été déçu; il avoua, à la vérité, qu'il avait communiqué son projet à quelques-uns de ses amis, pour qu'en temps et lieu ils favorisassent son projet et aidassent à la tromperie. On ne saurait appeler tromperie, dit Don Quijote, ce qui tend à une fin louable: et le mariage de deux personnes qui s'aiment est la fin la plus excellente. Il faut pourtant observer que les plus grands ennemis de l'amour sont la faim et la gène continuelles: l'Amour est un dieu joyeux, ami du plaisir, surtout lorsque l'amant possède l'objet de ses vœux, la pauvreté et la nécessité lui font une guerre continuelle. En leur parlant ainsi, Don Quijote

[1] *De pelo en pecho.*

voulait persuader à Basile de renoncer à ces exercices du corps qui lui avaient fait une grande réputation, mais qui ne lui rapportaient rien, et de s'appliquer à gagner du bien par des moyens industrieux et licites, qui ne manquent jamais aux gens sages et laborieux : le pauvre, estimé (si tant est qu'on estime le pauvre), possède un trésor en possédant une belle femme ; la lui ravir, c'est lui ôter l'honneur : la femme estimable et belle dont l'époux est pauvre, mérite les lauriers et les palmes de la victoire et du triomphe : la beauté, par elle seule, attire tous les cœurs, toutes les volontés de ceux qui la voient et la connaissent, elle est comme l'appât sur lequel s'abattent et l'aigle royal et les nobles oiseaux. Cependant, si cette beauté est pressée par le besoin, si la nécessité se fait sentir, elle sera bientôt environnée de corbeaux, de milans et des autres oiseaux de rapine : celle qui, parmi tant d'assauts, reste ferme, peut bien être appelée la couronne de son mari. Honnête et ingénieux Basile, poursuivit Don Quijote, ce fut l'opinion d'un sage, je ne sais plus lequel, qu'il n'y avait dans tout le monde qu'une seule bonne femme ; il conseillait à chaque mari de croire que c'était la sienne, ajoutant que c'était le moyen de vivre content. Je ne suis pas marié, je n'en ai même, jusqu'ici, jamais eu la pensée ; cependant, j'oserais donner conseil, à celui qui me le demanderait, sur le choix à faire d'une femme : je l'engagerais, d'abord, à regarder plutôt à la bonne réputation qu'à la fortune ; car la femme honnête n'obtient pas l'estime seulement parcequ'elle est femme de bien, mais parcequ'elle paraît l'être[1]. Les libertés, les imprudences que les femmes se permettent en public, leur font beaucoup plus de tort que leurs intrigues secrètes. Si vous amenez dans votre maison une bonne femme, il vous sera facile de conserver, d'améliorer même sa bonté ; mais, si vous en prenez une mauvaise, vous aurez bien de la peine à l'amender, car il n'est guère facile de passer d'un extrême à l'autre ; je ne dis pas que ce soit impossible, mais je le tiens pour fort difficile.

[1] C'était aussi l'opinion de Rousseau.

Sancho écoutait cette conversation, et disait en lui-même : Mon maître, quand je dis quelques choses[1] bonnes et substantielles, a coutume de dire que je pourrais prendre un pupitre et m'en aller prêchant ; et moi je dis de lui que, quand il commence à enfiler des sentences et des conseils, il pourrait non-seulement prendre un pupitre dans les mains, mais deux à chaque doigt, et s'en aller pérorant par les places publiques. Diable soit du chevalier errant qui sait tant de choses ! Je pensais en moi-même qu'il ne pouvait savoir que ce qui concerne sa chevalerie : mais il n'y a chose où il ne puisse mettre sa cuiller. Don Quijote l'entendit parler entre ses dents, et lui dit : Que murmures-tu, Sancho ? Je ne dis rien, je ne murmure point, répondit-il ; je me répète seulement à moi-même que je voudrais avoir su tout ce que vous venez de dire avant de me marier, je dirais peut-être à présent le bœuf délié se lèche tout à son aise. — Ta Thérèse est-elle donc si méchante, Sancho ? — Elle n'est pas trop méchante, mais elle n'est pas non plus trop bonne ; elle n'est pas du moins aussi bonne que je le voudrais. — Tu as tort, Sancho, de dire du mal de ta femme : elle est la mère de tes enfants. — Seigneur, nous ne nous devons rien : elle dit bien aussi du mal de moi quand il lui plaît, et surtout quand elle est jalouse, Satan lui-même ne pourrait la supporter dans ces moments-là.

Le maître et l'écuyer passèrent ainsi trois jours chez les nouveaux mariés, régalés comme des princes[2], au bout desquels Don Quijote pria le licencié, adroit à l'escrime, de lui donner un guide pour le conduire à la caverne de Montésinos, où il avait le plus vif desir d'entrer pour vérifier par ses propres yeux les merveilles que l'on en racontait dans toute la contrée. Le licencié lui dit qu'il lui donnerait un de ses cousins, fameux étudiant, et très amateur de livres de chevalerie, qui le conduirait très volontiers à l'entrée même de la caverne, et lui ferait voir aussi les sources de Ruidera, célèbres non-seulement

[1] *Cosas de meollo y de sustancia.*

[2] *Cuerpos de Rey.*

dans la Manche, mais dans toute l'Espagne; il ajouta que ce jeune homme lui serait sans doute d'un entretien agréable, car il savait composer des livres dignes d'être imprimés et présentés aux princes. Enfin, le cousin parut, monté sur une jument pleine, recouverte d'un tapis façonné, ou plutôt d'une serpillière. Sancho sella Rossinante, mit le bât au grison, remplit ses besaces, que renforcèrent celles du cousin, également bien fournies. Ensuite, ils se recommandèrent à Dieu, prirent congé de tout le monde, et suivirent le chemin qui devait les conduire à la caverne de Montésinos.

En chemin, Don Quijote demanda au cousin de quel genre étaient ses exercices, ses études et sa profession : il répondit qu'il était humaniste; que son état était de composer des livres, et de les faire imprimer; tous de grande utilité et de non moins de contentement pour la chose publique; qu'il en avait fait un intitulé *des Livrées*, où il décrit sept cent trois livrées, avec les couleurs, chiffres et devises, parmi lesquelles pouvaient choisir les gentilshommes de la cour, en temps de fêtes et de tournois, sans les mendier à personne et, comme on dit, s'alambiquer le cerveau pour en trouver de conformes à leurs intentions : car, ajouta-t-il, il y en a pour le jaloux, pour le dédaigné, pour l'oublié, pour l'absent, pour tous et des plus justes. Je travaille à un autre ouvrage, intitulé *les Métamorphoses*, ou *l'Ovide espagnol*, d'une invention neuve et rare : car, en imitant Ovide dans le genre burlesque, je fais connaître ce que furent la Giralda de Séville, l'Ange de la Madeleine, le canal de Vecinguerre à Cordoue, les Taureaux de Guisando, la Sierra-Morena, les Fontaines de Leganitos et les Lavapies à Madrid, sans oublier celles du Pou, du Tuyau doré, de la Prieure[1]; le

[1] Nous avons déja parlé de la Giralda et des taureaux de Guisando. Le champ de Leganitos est au nord-est de Madrid, ayant vue sur le Mançanarès : c'était un lieu solitaire, et cependant très fréquenté l'hiver pour y jouir des rayons du soleil, et l'été pour la fraîcheur; on y construisit des fontaines dont l'eau était si pure qu'on disait en commun proverbe :

Viento del Sotillo,
Luna del Prado,

tout avec des allégories, des métaphores et des transformations, de manière à surprendre, amuser et instruire à-la-fois. J'en fais un autre, intitulé *Supplément à Polydore Virgile*, qui traite de l'invention des choses : c'est un livre d'une grande érudition, et qui demande beaucoup de travail, car j'y expose, dans un style agréable, tout ce dont Polydore a omis de parler. Il a, par exemple, oublié de nous dire quel fut le premier homme affecté d'un catarrhe, quel fut celui qui, le premier, eut recours aux frictions pour se guérir du mal français : moi, je le fais connaître, au pied de la lettre, et je m'appuie sur l'autorité de plus de vingt-cinq auteurs. Vous pouvez juger par là si j'ai travaillé en conscience, et si mon livre sera utile. Sancho, qui avait été fort attentif au discours du cousin, lui dit : Seigneur, Dieu donne bonne fortune à l'impression de vos livres; pourriez-vous me dire, et vous le saurez, vous qui savez tout, quel est celui qui le premier s'est gratté la tête ? Pour moi, je pense que ce doit être notre père Adam. Sans contredit, répondit le cousin : incontestablement Adam avait une tête et des cheveux, et, comme il fut le premier homme du monde, il dut être le premier à se la gratter quelquefois. — Je le crois aussi ; mais, dites-moi, maintenant, quel est l'homme qui a sauté ou voltigé le premier. — En vérité, frère, je ne saurais vous le dire pour le moment : il faut que j'en fasse la recherche. Je le chercherai lorsque je serai revenu à mes livres, et, quand nous nous reverrons (car je pense bien que ce n'est pas ici notre dernière entrevue), je vous le dirai. Il est inutile, seigneur, que vous preniez tant de peine, lui dit Sancho, car je crois savoir maintenant ce que je vous ai demandé : le premier voltigeur du monde fut Lucifer, lorsqu'on le précipita du ciel, et qu'il alla voltigeant jusqu'au fond des abîmes. Vous avez raison, ami, dit le cousin. Sancho, dit à son tour don Quijote, cette demande et cette

Agua de Leganitos,
Vino del Santo.

Les Lavapies étaient une autre fontaine de Madrid, dans une place où se faisaient des courses de taureaux ; celles du Pou et du Tuyau étaient au Prado, et celle de la Prieure, dans les jardins où jadis avait été un couvent.

réponse ne sont pas de toi, tu les as entendu dire à quelqu'un. Taisez-vous, seigneur, répond Sancho; car, en bonne foi, si je me mets à faire des demandes et des réponses, je n'en finirai pas d'ici à demain; et, pour demander des niaiseries et répondre des extravagances, je n'ai pas besoin d'aller chercher mes voisins. Tu en as plus dit que tu n'en sais, répond Don Quijote: il y a des gens qui se tourmentent pour savoir et vérifier des choses qui ne servent pas d'un denier à l'esprit et à la mémoire.

Le jour se passa dans ces agréables entretiens, et la nuit ils logèrent dans une petite métairie, distante, suivant le cousin, d'environ deux lieues de la caverne de Montésinos. Il avertit le chevalier que, s'il avait résolu de descendre au fond de la caverne, il était nécessaire de faire provision de cordes pour l'attacher. Don Quijote lui répondit que, dût-il descendre dans l'abîme, il voulait voir où il se terminait. Ils achetèrent donc cent brasses de corde; et, le lendemain, sur les deux heures après midi, ils arrivèrent à la caverne, dont l'ouverture est spacieuse, mais pleine de ronces, de figuiers sauvages, de broussailles si épaisses, que toute l'entrée en était couverte et cachée à la vue. Don Quijote, le cousin et Sancho mirent pied à terre. Ils lièrent fortement Don Quijote avec les cordes; et, tout en l'attachant, Sancho lui dit: Seigneur, regardez bien à ce que vous allez faire; n'allez pas vous ensevelir tout vivant, et vous mettre en la situation d'une bouteille qu'on descend dans un puits pour la rafraîchir. Que vous reviendra-t-il d'aller sonder cette profondeur, qui doit être pire qu'une basse-fosse? Attache et tais-toi, répond Don Quijote; c'est à moi, ami Sancho, qu'était réservée une si fameuse aventure. Seigneur, lui dit alors son guide, je vous conjure de bien examiner tout ce que vous allez voir là dedans: peut-être y trouverez-vous des choses que je pourrai décrire dans mon livre des Métamorphoses. Le tambour de basque est en des mains qui sauront bien en jouer, dit Sancho. Don Quijote, bien attaché, non par-dessus son armure, mais sur la veste d'armes, dit: Nous n'avons pas songé à nous pourvoir d'une petite clo-

chette que nous eussions attachée à la corde, et qui m'eût servi à faire connaître que je descendais et que j'étais vivant; mais, puisqu'il n'est plus possible d'en avoir, allons à la garde de Dieu. Aussitôt il se mit à genoux, adressa au ciel une dévote oraison à voix basse, demandant à Dieu de l'assister, de lui donner un heureux succès dans une aventure qui paraissait aussi neuve que périlleuse; puis il dit à voix haute: O souveraine de mes actions et de mes mouvements, illustre et sans pareille Dulcinée du Toboso! s'il est possible que les prières et les requêtes de ton aventureux amant parviennent à ton oreille, je te conjure, par ton incomparable beauté, de les écouter favorablement: je ne te demande que de ne pas me refuser ta faveur et ta protection dont j'ai tant besoin dans ce moment. Je vais me précipiter, m'enfoncer, m'enfouir dans l'abîme qui s'offre à moi, uniquement pour que l'univers sache que, si tu m'es favorable, il n'y a rien d'impossible que je n'entreprenne et n'achève. A ces mots, il s'approcha de l'ouverture, et reconnut qu'il était impossible d'y pénétrer autrement qu'à force de bras et à grands coups d'épée. Ainsi, mettant la main à la sienne, il commença à couper, abattre les broussailles qui obstruaient l'entrée. Au grand bruit qu'il fit, on vit s'envoler une nuée de corneilles et d'énormes corbeaux, si épaisse, si rapide, qu'elle renversa Don Quijote: de sorte que, s'il eût été aussi savant devin qu'il était bon catholique, il eût pris l'accident pour un mauvais augure, et ne se fût jamais aventuré dans un lieu semblable. Il se releva bientôt; et, voyant qu'il ne sortait plus de corbeaux, ni d'oiseaux nocturnes, comme les chauves-souris qui s'étaient montrées avec les corbeaux, il se laissa couler au fond par le moyen de la corde que tenaient le cousin et Sancho. Au moment où il entra, Sancho lui donna sa bénédiction, fit sur lui mille signes de croix, et dit: Dieu te conduise, et la Notre-Dame de France[1], et la Trinité de Gaëte, ô toi! fleur, crème, écume des chevaliers

[1] *La Peña de Francia,* image miraculeuse de la Vierge que l'on voyait, en 1409, entre Salamanque et Ciudad-Rodrigo, et pour laquelle on fonda un couvent de dominicains.

errants ! t'y voilà engagé, vaillance du monde, cœur d'acier, bras de bronze ! Dieu te conduise encore une fois, et te ramène sain, sauf et sans blessure à la lumière de la vie, que tu abandonnes, pour t'enterrer dans ces ténèbres que tu recherches ! Le cousin fit à-peu-près les mêmes prières et invocations. Don Quijote descendait toujours, criant qu'on lâchât de la corde : ils la laissaient couler petit à petit ; et, lorsque la voix qui montait comme par un canal cessa de se faire entendre, ils avaient déja déroulé leurs cent brasses : ils eurent alors envie de retirer Don Quijote, puisqu'ils ne pouvaient plus lui fournir de corde. Cependant, ils attendirent à-peu-près une demi-heure, au bout de ce temps ils commencèrent à retirer la corde avec beaucoup de facilité, et sans éprouver ni pesanteur ni résistance, ce qui leur fit croire que Don Quijote était resté dans la caverne. Sancho, dans cette idée, se mit à pleurer amèrement, et tirait le plus vite qu'il pouvait pour éclaircir son doute : cependant, quand ils eurent retiré environ quatre-vingts brasses de corde, ils sentirent du poids, ce qui le réjouit extrêmement ; enfin, à dix brasses, ils aperçurent distinctement Don Quijote, et Sancho s'écria : Soyez le bien revenu, mon seigneur, nous pensions déja que vous étiez resté là-bas pour gage. Don Quijote ne répondait pas un mot ; et, quand ils l'eurent tiré tout-à-fait, ils s'aperçurent qu'il avait les yeux fermés, et qu'il paraissait dormir : ils le posèrent à terre, le délièrent, et cependant il ne s'éveillait pas ; enfin, ils le tournèrent, retournèrent et secouèrent tant, qu'au bout d'un assez long temps il revint à lui, et se mit à s'étendre comme un homme qui se réveille d'un profond sommeil ; regardant de tous côtés, avec une sorte d'épouvante : Mes amis, dit-il, Dieu vous le pardonne, vous m'avez privé de la plus douce vie, de la plus agréable vue dont ait jamais joui aucun homme : je le reconnais en effet à présent, tous les plaisirs de la vie passent comme une ombre, comme un songe, ou se flétrissent comme la fleur des champs. Infortuné Montésinos [1] !

[1] Théobalde, fils du comte Grimaldo et neveu de Charles Martel, perdit ses domaines en France, en fut banni, alla s'établir en Espagne, où, pour s'être fixé

ô Durandart, si lâchement blessé[1] ! malheureuse Belerme ! plaintif Guadiana[2] ! et vous, tristes filles de Ruidera[3], dont les eaux abondantes ne sont que les pleurs versés par vos beaux yeux ! Le cousin et Sancho écoutaient attentivement les paroles de Don Quijote, il les prononçait comme si une immense douleur les tirait du fond de ses entrailles : ils le supplièrent de leur expliquer ce qu'il disait, et de leur raconter ce qu'il avait vu dans cet enfer. Enfer, dites-vous ? reprend Don Quijote : ne l'appelez point ainsi ; il mérite un autre nom, comme vous le saurez tout-à-l'heure. Il leur demanda alors à manger, car il avait une faim excessive. Ils étendirent sur la prairie la serpillière du cousin, ouvrirent les besaces, et, s'asseyant tous les trois sur l'herbe fleurie, ils goûtèrent et soupèrent tout à la fois en confiance et bonne amitié. La nappe levée : Que personne ne se lève, dit Don Quijote de la Manche : enfants, prêtez-moi une oreille attentive.

CHAPITRE XXIII.

Des choses admirables que l'excellent Don Quijote dit avoir vues dans la caverne de Montésinos, et tellement impossibles et incroyables, qu'on regarde cette aventure comme apocryphe.

Il était quatre heures du soir ; le soleil, à demi caché par les nuages qui tempéraient l'ardeur de ses rayons, ne versait

dans un pays montueux, on lui donna le surnom de *Montésinos*. Il retourna en France sous Charlemagne, fut un des douze pairs de France, eut plusieurs aventures amoureuses, et revint mourir en Espagne. Il avait épousé, dans ce pays, une demoiselle de Rosa Florida, seigneur d'un château nommé *Rochafrida*, situé dans la plaine de Montiel. C'était non loin de ce château que se trouvait la caverne de Montésinos. Telle est la relation des généalogistes et des romanciers espagnols ; mais on ne la regarde pas comme avérée.

[1] Durandart fut aussi un des douze pairs, ami de Montésinos et amant de Belerme. Blessé mortellement à la bataille de Roncevaux, il chargea Montésinos de faire enlever son cœur, et de le porter à Belerme.

[2] Le Guadiana est un fleuve d'Espagne dont la source n'était pas connue du temps de Cervantes, ce qui l'a autorisé à la supposer dans les souterrains de la caverne de Montésinos.

[3] Les lagunes de Ruidera, dont Cervantes fait les filles de la dame de ce nom, et qui communiquent l'une dans l'autre, sont au nombre de treize. Cervantes n'en

qu'une lumière adoucie, et permettait à Don Quijote de raconter, à l'aise et sans être fatigué par la chaleur, à ses deux illustres auditeurs ce qu'il avait vu dans la caverne de Montésinos; il le fit de la manière suivante :

A douze ou quatorze brasses du fond de ce gouffre, se trouve à droite un espace vide, capable de contenir un grand chariot avec ses mules; on y reçoit une petite clarté par des fentes et des trous qui communiquent de loin avec la superficie de la terre. Lorsque j'aperçus cette concavité, j'étais déjà las et ennuyé de me sentir pendu à la corde, et de cheminer dans cette obscure région, sans tenir de route fixe : ainsi, je me déterminai à y entrer pour me reposer un peu. Je vous criai de ne plus lâcher de corde que je ne vous le disse; mais vous ne m'aurez pas entendu : je ramassai la corde que vous envoyiez, et j'en fis un tas sur lequel je m'assis tout pensif, cherchant ce que je devais faire pour descendre au fond, puisque je n'avais plus rien pour me soutenir. Préoccupé d'une foule d'idées, je suis tombé subitement dans un profond et involontaire sommeil; puis, sans savoir comment, je m'éveillai et me trouvai au milieu de la plus belle, la plus agréable, la plus délicieuse prairie que puisse produire la nature et créer la plus riche imagination : j'ouvris les yeux, je les frottai, et je me suis convaincu que je ne dormais point, que j'étais réellement éveillé. Cependant, pour m'assurer davantage que c'était bien moi-même qui me trouvais là et non quelque vain fantôme, je me suis tâté la tête et la poitrine : le tact, le sentiment, les raisonnements que je faisais en moi-même, me certifièrent que j'étais bien moi-même et tel que je suis maintenant. En même temps, s'offrit à ma vue un palais royal et magnifique; les murs paraissaient être du cristal le plus transparent; deux grandes portes s'ouvrirent : j'en vis sortir et s'avancer vers moi un vénérable vieillard, vêtu d'un long manteau violet qui traînait jusqu'à terre; ses épaules et sa poitrine

a compté que neuf, dont sept, dit-il, furent les filles de cette dame, et les deux autres ses nièces : les premières appartenaient au roi, les deux autres à l'ordre de Saint-Jean.

étaient couvertes de l'espèce de cornette [1] que portent les boursiers de collége, en satin vert; il avait sur la tête un bonnet noir à la milanaise, et sa barbe toute blanche tombait au delà de sa ceinture; il n'avait point d'armes, mais un rosaire, dont les grains étaient comme des noix et les dizaines comme des œufs d'autruche d'une grosseur moyenne; sa gravité, sa démarche, sa noble apparence et le lieu dans lequel je me trouvais, me pénétraient de respect et d'admiration. Il s'approcha de moi, et d'abord m'embrassa étroitement, ensuite il me dit : Il y a longtemps, valeureux chevalier Don Quijote de la Manche, que nous tous qui sommes enchantés dans ces solitudes, nous t'attendons afin que tu fasses connaître au monde ce que renferme la caverne de Montésinos, dans laquelle tu viens de pénétrer, entreprise qui n'était réservée qu'à ton invincible courage, à ta merveilleuse résolution. Viens avec moi, très illustre seigneur, je vais te faire voir les merveilles que recèle ce palais transparent dont je suis l'alcade et le gardien perpétuel, car je suis Montésinos dont la caverne a reçu le nom. A peine m'eut-il dit qu'il était Montésinos, que je lui demandai s'il était vrai, comme on le racontait dans le monde, qu'avec une petite dague il eût enlevé le cœur de son ami Durandart, et qu'il l'eût porté à Belerme, pour se conformer à la prière de Durandart mourant. Oui, me répondit-il, tout est vrai, sinon la dague; car ce n'en fut point une, mais un poignard bien poli, aussi pointu qu'une alène. Ce poignard, interrompit Sancho, devait donc venir de Ramon de Hoces de Séville? Je n'en sais rien, répondit Don Quijote; mais je ne le crois pas, car ce Ramon est d'hier, et le combat de Roncevaux, où périt Durandart, est bien plus ancien : mais cette particularité n'est d'aucune importance, et ne change rien à la vérité de l'histoire. Vous avez raison, dit le cousin; poursuivez, seigneur Don Quijote : je vous écoute avec la plus vive satisfaction. Je n'en ai pas moins à vous entretenir,

[1] *Beca de colegial,* longue bande d'étoffe que portaient sur les épaules les boursiers de collége, et qu'ils tortillaient de plusieurs façons. Voyez Glossaire de Rabelais, au mot *Cornette.*

répond Don Quijote. Je dis donc que le vénérable Montésinos me fit entrer dans ce palais de cristal ; en une salle basse, toute d'albâtre et d'une fraicheur délicieuse, on voyait un tombeau de marbre habilement travaillé, sur lequel était étendu tout de son long un chevalier, non en bronze, en marbre ou en jaspe, comme on le voit sur les autres tombeaux, mais en chair et en os; il avait la main droite posée sur le cœur, et cette main me sembla velue et nerveuse, preuve d'une grande force. Avant que j'eusse fait aucune question à Montésinos, voyant mon étonnement à l'aspect du sépulcre et du chevalier, il me dit : Vous voyez mon ami Durandart, fleur et miroir des braves et amoureux chevaliers de son temps : Merlin, cet enchanteur français, que l'on a dit fils du diable, et qui ne l'est pas, je crois, car il en sait plus que lui, Merlin, dis-je, retient enchanté dans ce palais mon ami Durandart, moi et plusieurs autres chevaliers et dames. Personne ne sait comment ni pourquoi il nous retient enchantés dans ce palais. Le temps où nous le saurons n'est pas éloigné, à ce que j'imagine. Ce qui m'étonne le plus, est d'être aussi sûr que je le suis qu'il fait jour maintenant, que Durandart rendit entre mes bras le dernier soupir, et qu'après sa mort j'enlevai, de mes propres mains, son cœur, qui était si gros qu'il pouvait bien peser deux livres : selon les naturalistes, celui qui a le cœur le plus gros est aussi le plus courageux. S'il en est ainsi, dis-je, si ce chevalier est réellement mort, comment se fait-il qu'il soupire et se plaint, à toute heure, comme s'il était vivant? Au même moment, le malheureux Durandart s'écria, d'une voix plaintive :

Montésinos, mon cher cousin, la dernière prière que je vous fis, fut, aussitôt après ma mort, et quand mon ame aurait abandonné mon corps, de me tirer le cœur de la poitrine, avec le poignard ou la dague, et de le porter à Belerme [1].

A ces mots le vénérable Montésinos, les larmes aux yeux, se jeta à genoux devant le malheureux chevalier, et lui dit : J'ai

[1] O mi primo Montesinos!
Lo postrero que os rogaba,

fait, seigneur Durandart, mon cher cousin, le jour funeste de notre défaite, ce que vous m'aviez recommandé : j'enlevai votre cœur le mieux que je pus, sans en laisser dans le corps la moindre parcelle; je l'essuyai avec un mouchoir à dentelle, et je partis pour la France, après avoir déposé votre corps dans le sein de la terre, en versant tant de larmes qu'elles suffirent pour laver mes mains et les nettoyer du sang dont elles étaient couvertes après avoir fouillé dans vos entrailles. Pour preuve de ce que je dis, cher cousin de mon ame, dans le premier village que je rencontrai en sortant de Roncevaux, je mis un peu de sel sur votre cœur, pour qu'il ne sentît pas mauvais, et qu'il pût être présenté, non pas frais, mais du moins conservé, à la señora Belerma, qui, comme vous, comme moi, comme Guadiana, votre écuyer, la dame Ruidera, ses sept filles, ses deux nièces, et beaucoup d'autres de vos amis et connaissances, est retenue enchantée dans ce palais par le sage Merlin, depuis nombre d'années : bien qu'il s'en soit écoulé plus de cinq cents, aucun de nous n'est mort; il ne nous manque que Ruidera, ses filles, ses nièces, qui s'en allaient toujours pleurant, et que, par compassion, sans doute, Merlin a changées en autant de lagunes qui, parmi les vivants de là-haut, et surtout dans la province de la Manche, sont appelées les lagunes de Ruidera; les sept filles appartiennent au roi d'Espagne, et les deux nièces aux chevaliers d'un très saint ordre, qu'on appelle de Saint-Jean. Guadiana, votre écuyer, qui ne cessait aussi de déplorer votre malheur, fut changé en un fleuve qui porte son nom; lorsque ses ondes parvinrent à la surface de la terre, et qu'il aperçut le soleil de l'autre monde, il eut un tel regret de vous quitter, qu'il se replongea dans les entrailles de la terre; cependant, comme il n'est pas possible qu'il abandonne son cours naturel,

Que, quando yo fuere muerto,
Y mi anima arrancada,
Que, lleveis mi corazon
Adonde Belerma estaba,
Sacandomele del pecho
Ya con puñal, ya con daga.

il se montre, de distance en distance, au soleil et aux hommes. Les lagunes dont je vous ai parlé l'augmentent de leurs eaux, avec elles et beaucoup d'autres qu'il reçoit en chemin, il entre majestueusement dans le Portugal. Mais, en quelque lieu qu'il promène son cours, il montre toujours sa tristesse et sa mélancolie. Il dédaigne de nourrir dans ses eaux des poissons estimés et délicats; ceux qu'il alimente sont insipides et grossiers, bien différents des poissons du Tage doré. Ce que je vous dis maintenant, mon cher cousin, je vous l'ai déja dit bien des fois; mais, comme vous ne me répondez pas, j'imagine, ou que vous ne me croyez pas, ou que vous ne m'entendez point, et Dieu sait la peine que j'en éprouve. Cependant, je veux vous apprendre une nouvelle qui, si elle ne soulage pas votre douleur, ne peut du moins l'augmenter : sachez que vous avez devant vous (ouvrez les yeux, et vous le verrez) ce fameux chevalier dont le sage Merlin a prédit tant de choses, ce Don Quijote de la Manche, qui vient de ressusciter, avec plus de gloire qu'autrefois, la chevalerie errante, oubliée aujourd'hui. Il pourrait se faire que, par son moyen, nous fussions désenchantés, car les grandes aventures sont réservées aux grands hommes. Si cela n'arrive point, dit Durandart, d'une voix faible et dolente, si cela n'arrive point, mon cousin, il faudra prendre patience et mêler les cartes [1]. En achevant ces mots, il se tourna sur le côté, et retomba dans son silence accoutumé.

Cependant on entendit de grands cris, des plaintes et des gémissements douloureux : je tournai la tête, et, au travers des murailles de cristal, je vis s'avancer, dans une autre salle, une procession de deux files de belles filles vêtues de deuil, avec des turbans blancs à la mode des Turcs. Au bout des deux files venait une dame dont la démarche grave annonçait le rang : elle était aussi vêtue de noir, avec un voile blanc si long qu'il traînait à terre; son turban était deux fois plus ample que le plus gros des autres; elle avait des sourcils qui se touchaient, le nez un peu camus, la bouche grande, mais les lèvres

[1] *Paciencia y barajar,* façon de parler proverbiale.

colorées; ses dents, qu'elle laissait voir de temps à autre, paraissaient rares, mal rangées, mais blanches comme des amandes pelées; elle tenait dans ses mains un linge très fin, dans lequel, autant que j'en pus juger, était un cœur de chair de momie, sec et flétri. Montésinos me dit que toutes ces femmes étaient des suivantes de Durandart et de Belerme, enchantées comme leurs maîtres, et que la dernière, qui portait dans ces mains le cœur enveloppé, était Belerme elle-même; quatre jours de la semaine, elle fait avec ses demoiselles cette procession, chantant, ou pour mieux dire, pleurant sur le corps et sur le cœur flétri de son cousin; il ajouta que si elle m'avait paru quelque peu laide, ou moins belle que ne l'avait publié la renommée, la cause en était dans les mauvaises nuits et les pires jours qu'elle passait dans ce continuel enchantement, comme on pouvait en juger par son teint blême et ses yeux creux; on ne pouvait pas attribuer cet effet aux indispositions périodiques du sexe, puisque, depuis longtemps, elle n'y était plus sujette, mais bien à la douleur sans cesse renaissante du spectacle cruel qui lui rappelait à tous moments la fin tragique de son malheureux amant; sans cette source de déplaisirs, elle égalerait, surpasserait même en beauté, grâces, éclat, la grande Dulcinée du Toboso, tant célébrée dans ces contrées, et même partout le monde. Arrêtez, seigneur Montésinos, lui dis-je : contez votre histoire comme il convient de le faire; vous devez savoir que toute comparaison est odieuse : la sans pareille Dulcinée est ce qu'elle est, madame Belerme également, ou ce qu'elle fut jadis, et restons-en là. Pardon, seigneur Don Quijote, me répondit Montésinos, j'ai eu tort, je l'avoue, j'ai mal parlé en disant que Dulcinée égalerait à peine Belerme : il me suffisait d'avoir appris, je ne sais par quels rapports, que vous étiez son chevalier, je me serais mordu la langue avant de l'avoir comparée à d'autres qu'au ciel même. A cette réparation du grand Montésinos, je me sentis apaisé, j'oubliai une comparaison offensante. Je m'étonne fort, seigneur, interrompit

Sancho, que vous n'ayez pas sauté sur ce vieillard, que vous ne lui ayez pas moulu les os ou arraché la barbe sans lui laisser un poil. — Non, ami Sancho, je n'aurais pas bien fait d'en agir ainsi, car nous sommes tous obligés de respecter les anciens, ne fussent-ils pas chevaliers, à plus forte raison lorsqu'ils le sont et enchantés. Je sais bien, au reste, que nous ne nous devons rien pour les demandes et les réponses que nous avons échangées. Je ne comprends pas, dit alors le cousin, comment en aussi peu de temps que vous êtes resté dans cette caverne, vous avez pu voir tant de choses et discourir si longuement. Combien y a-t-il donc que je suis descendu? demanda Don Quijote. Un peu plus d'une heure, répond Sancho. — Cela ne peut être, car j'ai vu trois fois la nuit et le jour : de sorte que, à mon compte, j'ai séjourné trois jours dans ces régions souterraines, inconnues aux mortels. Mon seigneur doit avoir dit la vérité, répond Sancho, et comme tout ce qui lui est arrivé ne s'est fait que par enchantement, il est possible que ce qui nous a paru une heure à nous autres, semble trois jours et trois nuits dans ces lieux-là. C'est sans doute cela, dit Don Quijote. Mais, seigneur, reprend le cousin, n'avez-vous rien mangé pendant tout ce temps-là? Pas une bouchée, répond Don Quijote; je n'ai pas eu faim, je n'y ai même pas pensé. Les enchantés mangent-ils? reprend le cousin. — Ils ne mangent rien, et ne rendent point d'excréments, quoique, suivant l'opinion commune, la barbe, les cheveux et les ongles leur croissent. Mais dorment-ils? demanda Sancho. — Nullement; au moins durant les trois jours que j'ai demeuré parmi eux, nul n'a fermé l'œil ni moi non plus. Ici, reprend Sancho, vient tout à propos le refrain : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. » Vous vous trouviez avec des enchantés qui veillaient et jeûnaient, il n'est pas surprenant que vous ayez jeûné et veillé comme eux. Mais pardonnez-moi, seigneur, si je vous dis ceci : je veux que Dieu m'emporte (j'ai failli dire le diable), si, de tout ce que vous nous avez raconté, je crois un seul mot. Et pour

quoi non? dit le cousin : pensez-vous donc que le seigneur Don Quijote mente? l'eût-il voulu, il n'aurait pu, en aussi peu de temps, inventer ce million de mensonges. Je ne pense pas que mon maître mente, répond Sancho. Et que crois-tu donc? dit le chevalier. — Je crois que ce Merlin, ou ces enchanteurs qui ont enchanté toute la troupe que vous dites avoir vue et fréquentée là-bas, vous ont fourré dans la cervelle toute cette histoire que vous nous avez racontée et ce qui vous reste à nous dire. La chose serait possible, répond Don Quijote, mais elle n'est pas ainsi, car tout ce que je vous ai conté, je l'ai vu de mes yeux, touché de mes mains. Que diras-tu, d'ailleurs, si j'ajoute que, parmi un nombre infini de merveilles que me fit voir Montésinos (je t'en ferai à loisir le récit durant notre voyage, car plusieurs ne sont pas pour trouver place ici), que parmi ces merveilles il me montra trois paysannes qui s'en allaient sautant et cabriolant comme des chèvres dans ces délicieuses prairies; dans l'une d'elles, je reconnus la sans pareille Dulcinée du Toboso, et les deux autres étaient les mêmes paysannes qui l'accompagnaient, et auxquelles nous parlâmes en sortant du Toboso. Je demandai à Montésinos s'il les connaissait : il me répondit que non, mais que ce devaient être de grandes dames enchantées, que, depuis peu de jours seulement, on voyait dans la prairie, et que je ne devais pas m'en étonner, attendu que, dans le même lieu, se trouvaient beaucoup d'autres dames des siècles passés et du temps présent, enchantées sous les formes les plus diverses et les plus étranges. Parmi elles il reconnaissait la reine Genèvre, et sa duègne Quintagnone qui présenta du vin à Lancelot quand il revint de Bretagne. Lorsque Sancho Pança entendit son maître parler ainsi, il pensa perdre le jugement ou mourir d'envie de rire: il savait la vérité sur le prétendu enchantement de Dulcinée, dont il était l'auteur, lui seul en avait rendu témoignage; il acheva de se convaincre que son maître était hors de sens et fou de tous points. Il lui dit donc : O mon cher patron, en male heure, en pire saison, en plus mauvais jour êtes-

vous descendu dans l'autre monde, en un moment pire encore avez-vous rencontré le seigneur Montésinos, qui vous a rendu à nous en tel état. Vous étiez bien ici, avec votre entier jugement, tel que Dieu vous l'avait donné, débitant des sentences, distribuant des conseils à chaque pas, et non tel que vous voici maintenant, débitant les plus grandes extravagances que l'on puisse imaginer. Je te connais, Sancho, répond Don Quijote, c'est pourquoi je ne fais aucun cas de tes paroles. — Ni moi de celles de votre seigneurie. Battez-moi, tuez-moi pour ce que je vous ai dit ou pour ce que je veux vous dire, si vous ne voulez point vous amender dans vos discours. Mais, dites-moi, tandis que nous sommes en paix, comment ou à quoi avez-vous reconnu notre dame? si vous lui avez parlé, qu'avez-vous dit? qu'a-t-elle répondu? — Je l'ai reconnue parcequ'elle porte les mêmes habits que lorsque tu me la fis voir: je lui ai parlé; mais au lieu de me répondre elle m'a tourné les épaules, et s'est enfuie si précipitamment qu'une flèche n'aurait pu l'atteindre. Je voulus la suivre, et je l'aurais fait; mais Montésinos me conseilla de ne pas l'entreprendre, parceque ce serait me fatiguer inutilement, et que d'ailleurs le moment approchait où je devais sortir de la caverne. Il ajouta qu'avec le temps il me ferait savoir comment lui, Belerme, Durandart et les autres, devaient être désenchantés. Mais, ce qui m'affligea le plus, ce fut que, tandis que Montésinos me parlait, une des compagnes de la malheureuse Dulcinée se trouva près de moi sans que je l'eusse vue venir, et, les yeux pleins de larmes, me dit d'une voix basse et triste: Seigneur, ma dame Dulcinée baise les mains de votre seigneurie, elle la supplie de lui faire savoir en quelle situation vous vous trouvez; pour elle, en ce moment, elle est dans un pressant besoin, et vous conjure instamment de lui prêter une demi-douzaine de réaux, ou ce que vous pourrez, sur ce cotillon de coton tout neuf que je vous apporte, elle vous donne sa parole de vous les rendre promptement. Je fus étrangement surpris d'un tel message, et, me retournant vers Montésinos: Est-il possible, lui dis-je, que la nécessité se fasse sentir aux

enchantés? Seigneur, me répondit-il, soyez convaincu que ce que l'on appelle nécessité s'étend, se fait sentir partout, et n'épargne même pas les enchantés : puisque madame Dulcinée vous demande six réaux, et que le gage est bon, il faut les lui prêter, car elle doit se trouver dans un pressant besoin. Je ne veux point du gage, répondis-je, et je ne lui donnerai point six réaux, car je n'en ai que quatre : c'étaient ceux, Sancho, que tu me remis l'autre jour pour faire l'aumône aux pauvres que je rencontrerais en chemin. Je les lui donnai, et lui dis : Amie, rapportez à votre maîtresse que je ressens ses peines jusqu'au fond du cœur, et que je voudrais être assez riche [1] pour y remédier; que cependant je ne saurais jouir de la santé ni du repos loin de son agréable vue et de sa sage conversation; qu'ainsi je la supplie humblement de se laisser voir à son chétif esclave et désolé chevalier : dites-lui de plus qu'au moment où elle y pensera le moins, elle entendra dire que j'ai fait un vœu comme celui du marquis de Mantoue, lorsqu'il résolut de venger son neveu Baudouin, qu'il trouva expirant sur la montagne; ce vœu fut de ne point manger pain sur nappe, avec les autres obligations d'usage, jusqu'à ce qu'il l'eût vengé. Ainsi, je ferai vœu de ne prendre aucun repas, et de parcourir les sept parties du monde, avec plus d'exactitude que l'infant don Pédro de Portugal, jusqu'à ce que je l'aie désenchantée. Vous devez tout cela et bien plus encore à ma dame, répondit la jeune fille ; et prenant les quatre réaux, elle fit, au lieu d'une révérence, une cabriole, et s'éleva de deux vares en l'air. Bon Dieu ! s'écria Sancho, est-il possible d'entendre de pareilles choses, et que les enchanteurs et les enchantements aient assez de pouvoir pour changer le bon jugement de mon maître en une pareille folie ! O seigneur ! seigneur ! pour l'amour de Dieu, revenez à vous, reprenez votre bon sens, et, pour votre honneur, n'ajoutez plus foi à toutes ces extravagances qui vous ôtent la raison. Sancho, répondit don Quijote, c'est ton attachement pour moi qui te fait parler ainsi ; et, comme tu n'as point d'expérience des choses

[1] *Quisiera ser un Fucar,* nom des plus riches négociants de cette époque.

de ce monde, celles qui présentent des difficultés te semblent impossibles; mais le temps viendra, comme je te l'ai déja dit, et certaines particularités que je te communiquerai sur les choses que j'ai vues là-bas te feront croire celles que je viens de te conter, et dont la vérité n'admet ni doute ni discussion.

CHAPITRE XXIV.

Où l'on rapporte mille balivernes aussi impertinentes que nécessaires à l'intelligence de cette grande histoire.

Le traducteur de cette grande histoire rapporte que, parvenu au chapitre de la caverne de Montésinos, il trouva en marge du manuscrit original les réflexions suivantes, écrites de la propre main de Cid Hamet Ben Engeli, l'auteur de ce livre :

« Je ne puis concevoir ni me persuader que les aventures décrites dans le chapitre précédent soient arrivées de point en « point au vaillant Don Quijote : la raison en est que toutes les « aventures antérieures étaient ou vraisemblables, ou du moins « possibles; mais pour celle de la caverne je ne saurais y avoir « confiance, elle s'éloigne trop des bornes de la raison. Cependant, supposer que Don Quijote ait menti, lui le plus véridique des gentilshommes et le plus noble des chevaliers de « son temps, la chose n'est pas admissible : il n'eût pas dit un « mensonge quand on l'eût assailli de traits. J'observe d'ailleurs « qu'il a raconté cette aventure avec tous les détails que nous « avons rapportés, et qu'il n'était pas possible d'inventer en « aussi peu de temps une fable aussi compliquée : si donc elle « paraît apocryphe, la faute n'en est point à moi; je la donne « fausse ou vraie, sans la garantir. Toi, lecteur, en homme prudent, juge-la comme bon te semblera : je ne dois et ne peux « rien faire de plus. On assure cependant qu'à l'article de la « mort, Don Quijote a désavoué cette aventure, et dit qu'il « l'avait imaginée parcequ'elle lui semblait cadrer à mer-

« veille avec toutes celles qu'il avait lues dans ses livres de che-
« valerie. »

Ici l'auteur reprend son récit : Le cousin s'émerveilla également de l'audace de Sancho et de la patience de Don Quijote : il jugea que la cause de son indulgence et de sa bonne humeur était la satisfaction d'avoir vu sa dame Dulcinée, quoique toujours enchantée; sans ce motif, les propos de Sancho lui eussent sans doute mérité d'être moulu de coups de bâton, car il lui semblait que c'était aussi un peu trop de hardiesse avec son maître. Seigneur, dit-il à ce dernier, je tiens cette journée-ci pour bien employée, car j'y ai recueilli quatre choses : la première, c'est la connaissance de votre seigneurie que je tiens à grande fortune; la seconde, de savoir ce que renferme la caverne de Montésinos, et les métamorphoses de Guadiana et des filles de Ruidera, qui me serviront pour mon *Ovide espagnol;* la troisième, de connaître également la haute antiquité des cartes à jouer, qui devaient être en usage au moins du temps de l'empereur Charlemagne, comme on en peut juger par les paroles que vous dites avoir été proférées par Durandart, quand, après le long discours que lui fit Montésinos, il s'écria : Patience, et mêlons les cartes [1]. Or, cette façon de parler, il ne put l'apprendre étant enchanté : ce fut donc pendant son séjour en France, et au temps dudit empereur Charlemagne. Cette découverte me vient tout à point pour l'autre livre que je compose, qui est un supplément à Polydore Virgile, *des Inventions anciennes ;* car je crois que, dans son ouvrage, il a oublié de donner l'origine des cartes. Je pourrai la faire connaître aujourd'hui, ce qui sera d'une grande importance, surtout avec l'autorité d'un homme aussi grave, aussi véridique que Durandart. La quatrième chose est de savoir maintenant avec certitude où est la source du Guadiana, ignorée jusqu'à ce jour. Vous avez raison, répond Don Quijote; mais je desirerais savoir à qui vous avez intention de dédier vos livres, en supposant que Dieu vous

[1] *Paciencia y barajar.* Nous avons déja dit que c'était une façon de parler proverbiale. Le verbe *barajar* signifie battre, mêler les cartes.

fasse la grâce d'obtenir la permission de les faire imprimer, ce dont je doute fort. — L'Espagne ne manque pas de seigneurs et de grands à qui l'on peut en faire hommage. — Il n'y en a pas beaucoup, non qu'ils ne le méritent, mais ils refusent de les accueillir, pour n'avoir point à reconnaître le travail et la courtoisie des auteurs. Je connais cependant un prince qui peut suppléer au défaut des autres avec tant d'avantages, que si je les détaillais ici, j'exciterais l'envie des cœurs les plus généreux [1]. Mais remettons notre conversation à un temps plus commode, et cherchons quelque gîte où nous puissions passer la nuit. Non loin d'ici, dit le cousin, je connais un ermitage habité par un ermite que l'on dit avoir été soldat : il a la réputation d'être un bon chrétien, charitable et sage. Auprès de son ermitage, il a bâti à ses frais une maison qui, pour être petite, n'en sera pas moins capable de nous recevoir. Cet ermite a-t-il des poules ? demanda Sancho. Il y en a peu maintenant qui n'en aient, répondit Don Quijote ; car les ermites d'aujourd'hui ne ressemblent guère à ceux des déserts de l'Égypte, qui se couvraient de feuilles de palmier et ne mangeaient que des racines. Il ne faut pas croire que le bien que je dis des uns, je le refuse aux autres ; je veux seulement vous faire comprendre que les pénitences d'aujourd'hui n'approchent pas de la rigueur et de la sévérité de celles d'autrefois. Cependant, ils ne laissent pas d'être tous respectables, ou du moins je les juge tels ; et, quand le tout n'en vaudrait rien, moins de mal fait l'hypocrite qui feint d'être bon, que le pécheur public.

En ce moment, ils virent venir vers eux un homme à pied, cheminant à grands pas, et frappant un mulet chargé de lances et de hallebardes. Quand il fut auprès d'eux, il les salua et passa outre. Bon homme, lui dit Don Quijote, vous allez trop vite, vous fatiguez votre mulet. Seigneur, répondit-il, je ne saurais m'arrêter : les armes que vous voyez doivent servir demain ; ainsi je suis forcé de me hâter. Adieu. Si vous desirez pourtant

[1] Ce prince dont parle ici Cervantes est sans doute son Mécène le plus zélé, le comte de Lémos, auquel il dédia la seconde partie du *Don Quijote*.

savoir quelle est leur destination, je pense m'arrêter et passer la nuit dans l'hôtellerie qui est au-dessus de l'ermitage; si vous suivez ce chemin, vous m'y trouverez, et je vous conterai des merveilles. Mais, adieu, encore un coup. Il pressa si fort son mulet, que Don Quijote n'eut pas le loisir de lui demander ce que c'était que ces merveilles; comme il était un peu curieux, et toujours avide de connaître des choses nouvelles, il voulut se mettre en chemin pour aller coucher à l'hôtellerie, sans s'arrêter à l'ermitage, où le cousin aurait préféré passer la nuit. Ils prirent donc tous trois le chemin de l'hôtellerie, où ils arrivèrent un peu avant la nuit. Dans la route, le cousin proposa à Don Quijote de s'arrêter un moment à l'ermitage pour boire un coup. Sancho eut à peine entendu la proposition, qu'il tourna bride vers ce côté, et les autres le suivirent. Mais le malheur voulut que l'ermite ne fût pas au logis, où ils ne trouvèrent qu'un sous-ermite : ils lui demandèrent du vin, et du meilleur. Il répondit que son maître n'en avait pas, mais que s'ils voulaient de l'eau en échange, il leur en donnerait de bon cœur. Si je voulais de l'eau, dit Sancho, il y a des puits sur le chemin pour me satisfaire. O bienheureuses noces de Gamache! ô abondance de la maison de don Diégo! combien de fois je vous regretterai dans ma vie! Ils laissèrent là l'ermitage et piquèrent vers l'hôtellerie. A peu de distance, ils rencontrèrent un jeune homme qui marchait au petit pas, et qu'ils atteignirent aisément : sur son épaule était son épée, au bout de laquelle pendait un paquet qui, sans doute, contenait ses vêtements, probablement ses chausses, son manteau, quelques chemises; car il avait sur le corps un pourpoint de velours passablement râpé, et la chemise en dehors; ses bas étaient de soie, et ses souliers à la mode de la cour; il paraissait avoir dix-huit à dix-neuf ans, avait l'air joyeux et leste, et s'en allait chantant des seguedilles pour charmer l'ennui du chemin. Quand ils l'atteignirent, il achevait de chanter la suivante, que le cousin retint par cœur :

Le besoin me conduit à la guerre; si j'avais de l'argent je ne le ferais pas, en vérité.

Don Quijote fut le premier à lui adresser la parole, et lui dit: Vous voyagez bien à la légère, seigneur : et où donc allez-vous ainsi? dites-le-nous, si c'est votre plaisir. C'est la chaleur et la pauvreté qui me font aller ainsi vêtu, répond le jeune homme, et je m'en vais à la guerre. — Pour la chaleur, passe; mais quoi! la pauvreté? — Seigneur, dit le jeune homme, je porte dans ce paquet des chemises de velours pareilles à mon pourpoint : si je les gâtais en chemin, elles ne me feraient point honneur à la ville, et je n'ai point de quoi en acheter d'autres : ainsi, tant pour cette raison que pour avoir de l'air, je vais ainsi vêtu jusqu'à ce que je rencontre quelques compagnies d'infanterie qui sont à douze lieues d'ici; j'y trouverai ma place, et les bagages ne manqueront pas pour faire la route jusqu'au lieu de l'embarquement, qui, dit-on, est Carthagène. J'aime mieux avoir le roi pour maître, et le servir en guerre, que non pas quelque pelé de la cour. Mais, dit le cousin, n'en avez-vous pas retiré quelque avantage? Sans doute, répondit le jeune homme, si j'avais servi quelque grand d'Espagne ou quelque personnage d'importance, j'en aurais obtenu; voilà ce que c'est que de servir en bon lieu : de l'antichambre on devient enseigne, capitaine, ou l'on a quelque bonne récompense; mais moi, malheureux, je n'ai jamais servi que des malotrus, des gens de néant, sans consistance et sans crédit, avec un salaire si modique, que la moitié se consommait à faire empeser un collet; et ce serait miracle si un page trouvait là quelque bonne fortune. Mais, dites-moi donc, ami, lui demanda Don Quijote, est-il possible que, pendant tout le temps de votre service, vous n'ayez pu conserver quelque livrée? On m'en a donné deux, répondit le page : mais, de même qu'on ôte l'habit à ceux qui quittent un ordre religieux avant d'avoir fait profession, pour leur rendre le leur, de même mes maîtres m'ôtèrent les livrées qu'ils ne m'avaient données que par ostentation, lorsque après avoir terminé leurs affaires à la cour ils retournèrent chez eux. *O che spilor-*

cheria [1] ! comme disent les Italiens, reprit Don Quijote. Avec tout cela, regardez comme une bonne fortune d'avoir quitté la cour avec une si louable intention; car il n'y a sur la terre chose plus honorable et plus profitable que de servir Dieu d'abord, et ensuite le roi, notre maître naturel, surtout dans la profession des armes, par laquelle on acquiert, sinon plus de richesses, du moins plus d'honneur que par les lettres, comme je l'ai dit plusieurs fois; quoique les lettres aient fondé plus de majorats [2] que les armes, cependant, ceux de cette dernière classe ont je ne sais quoi de plus brillant et de plus honorable, qui leur donne l'avantage sur les autres. Retenez bien ce que je vais vous dire; mes avis vous seront d'un grand profit, et vous apporteront beaucoup de soulagement dans vos travaux. Éloignez de votre pensée les adversités qui peuvent vous survenir : la pire de toutes est la mort; mais, quand elle est honorable, on doit la regarder comme le premier des biens. On demandait un jour à Jules César, ce valeureux empereur romain, quelle était la meilleure mort : il répondit que c'était la plus imprévue, la plus inopinée. Sa réponse, sans doute, était celle d'un païen, étranger à la connaissance du vrai Dieu; mais cependant il disait bien, pour s'affranchir de toutes les terreurs humaines. J'admets le cas où vous seriez tué dans la première action, soit par une bouche à feu, soit par l'explosion d'une mine; qu'importe? c'est toujours mourir et terminer sa carrière. Suivant Térence, le soldat mort dans une bataille vaut mieux que celui qui trouve son salut dans la fuite; il obtient d'autant plus d'estime qu'il obéit mieux à son capitaine, à ses supérieurs; et souvenez-vous, mon fils, qu'il est plus honorable pour lui de sentir la poudre que le musc. Si la vieillesse vous surprend dans ce noble exercice, fussiez-vous couvert de blessures, boiteux, estropié, du moins elle ne vous surprendra pas sans honneur, la pauvreté ne pourra vous avilir; bien plus,

[1] O quelle lésinerie!

[2] *Mayorazgos* : substitution des biens d'une maison en faveur des aînés d'une famille, ou tout au moins en faveur des mâles et au préjudice des femmes.

on s'occupe déja des moyens de secourir et d'entretenir les vieux soldats estropiés : en effet, il serait inhumain d'en agir avec eux comme le font avec leurs nègres ceux qui les affranchissent et leur donnent la liberté quand ils sont vieux et ne peuvent plus servir; on les renvoie de la maison avec le titre de libres, et ils deviennent esclaves de la faim, dont ils ne peuvent s'affranchir que par la mort.

Maintenant, mon fils, je ne vous dirai rien de plus, sinon de monter en croupe derrière moi jusqu'à l'hôtellerie; nous souperons ensemble, et demain vous poursuivrez votre chemin : que Dieu vous le donne aussi bon que le mérite votre honnête projet. Le page accepta la proposition de le suivre à l'hôtellerie, mais il ne voulut absolument pas monter en croupe. On dit qu'à cette occasion Sancho murmurait en lui-même. Vrai Dieu! est-il possible qu'un homme qui dit tant et de si bonnes choses soutienne avoir vu toutes les absurdités impossibles qu'il raconte de la caverne de Montésinos! Ils arrivèrent à l'hôtellerie aux approches de la nuit, et ce ne fut pas une petite satisfaction pour Sancho de voir que son maître la prenait vraiment pour une hôtellerie, et non pour un château, comme il avait coutume. A peine étaient-ils entrés que Don Quijote s'informa de l'homme aux lances : l'hôtelier lui dit qu'il était à l'écurie, occupé du soin de son mulet. Le cousin et Sancho y conduisirent leurs montures, et eurent soin de donner à Rossinante la meilleure place et la meilleure auge de l'écurie.

CHAPITRE XXV.

Aventure du braire de l'âne, du joueur de marionnettes et du singe devin.

Don Quijote ne pouvait cuire son pain [1], comme on dit, jusqu'à ce qu'il connût les merveilles que lui avait annoncées

[1] *No se le cocia el pan ;* expression proverbiale, pour dire : Il ne pouvait se tenir d'impatience.

l'homme aux lances. Il alla le trouver à l'endroit où le tavernier lui avait dit qu'il était; et, l'ayant rencontré, il lui rappela sa parole, et l'engagement pris de lui raconter ce qu'il lui avait demandé sur la route. Mon bon seigneur, répondit cet homme, le conte de ces merveilles ne peut se faire ainsi debout et en un moment : laissez-moi achever de donner la ration à mon mulet, et je vous raconterai des choses admirables. Qu'à cela ne tienne, dit Don Quijote; je veux même vous aider. En même temps, il se mit à cribler l'avoine, à nettoyer la mangeoire; condescendance qui lui gagna le cœur de l'homme aux lances : aussi cet homme, pour le contenter, s'assit auprès de lui, sur un banc de pierre, et commença son récit en présence d'un auditoire composé du cousin, du page, de l'hôtelier et de Sancho.

Vous saurez, seigneurs, que, dans un village, à quatre lieues et demie d'ici, un régidor perdit un âne par la malice et tromperie d'une sienne servante; il fit inutilement toutes les recherches possibles pour le trouver. Quinze jours, à ce que l'on croit, se passèrent; un matin que ce régidor était sur la place, un de ses collègues lui dit : Compère, donnez-moi des étrennes, votre âne est retrouvé. Je vous les promets bonnes, compère, répondit le premier; mais où donc l'avez-vous vu? — Sur la montagne, ce matin : il était sans bât, sans harnais aucun, et si maigre qu'il fait pitié. J'ai voulu le chasser devant moi pour vous le ramener; mais il est devenu si farouche, si sauvage que, quand je m'en suis approché, il s'est enfui et s'est caché dans la montagne. Si vous voulez que nous allions tous deux le chercher, laissez-moi conduire le mien à la maison; je reviens à l'instant. Vous me ferez grand plaisir, répond l'autre; à la pareille, comptez sur moi. C'est avec ces circonstances et de la même manière que je le fais maintenant, que racontent l'aventure tous ceux qui en ont connaissance. Enfin, nos deux régidors s'en allèrent à la montagne, à pied; arrivés au lieu où ils pensaient trouver l'âne, ils ne le virent là ni dans les environs, malgré toutes leurs recherches. Voyant leur peine inutile, celui qui l'avait aperçu dit à l'autre : Compère, il me vient une idée,

qui sans doute pourra nous faire découvrir cet animal, quand il serait caché, non dans la montagne, mais dans les entrailles de la terre. Je sais braire à merveille; si vous le savez aussi tant soit peu, notre affaire est faite. Comment! tant soit peu, compère, dit l'autre; par Dieu je ne le cède à personne, et je défierais les ânes eux-mêmes.—C'est ce que nous allons voir. Prenez un côté de la montagne, j'irai par l'autre: nous ferons ainsi le tour; de temps en temps vous brairez de votre côté, moi du mien: il est impossible que l'âne ne nous entende et ne nous réponde, s'il est sur la montagne. Compère, dit le maître de l'âne, l'idée est excellente et digne de votre grand esprit. Ils se séparèrent donc, et allèrent chacun de son côté. Le hasard voulut qu'ils se mirent à braire presque en même temps: chacun accourut, trompé par le cri de l'autre, et pensant que l'âne se montrait déjà. En se voyant: Est-il possible, compère, dit l'un, que ce ne soit pas mon âne que j'ai entendu?—Non, vraiment, il n'y a pas d'autre âne que moi.—En vérité, compère, de vous à un âne il n'y a aucune différence, pour ce qui est de braire, et je vous avoue que je n'ai jamais entendu rien d'aussi parfait. Ces éloges, répondit l'auteur du plan, vous conviennent mieux qu'à moi, car, par le Dieu qui m'a créé, vous pouvez donner deux braiments d'avantage au plus habile qui soit au monde. Votre son est élevé, le plein de la voix est soutenu, mesuré; les reprises sont fréquentes et variées: en un mot, je me tiens pour battu et je vous cède la palme.—Je m'estimerai donc plus que je ne faisais auparavant, et je croirai que je sais quelque chose. Je pensais bien avoir quelque talent, mais je ne m'étais jamais flatté d'être parvenu au point de perfection que vous dites. — Avouez, compère, qu'il y a dans ce monde bien des talents enfouis, ou mal employés par ceux qui ne savent pas en tirer parti. — Les nôtres, mon compère, ne nous peuvent servir que dans un cas comme celui-ci; encore, plaise à Dieu qu'ils nous soient aujourd'hui de quelque utilité! Ils se séparèrent de nouveau, recommencèrent à braire, à tout moment ils se trompaient et venaient se rejoindre, au point

que, pour n'être plus abusés, ils convinrent de répéter deux fois consécutivement leur cri[1]. Avec ces doubles braiments, ils parcoururent toute la montagne, sans que l'âne parût ni donnât signe de vie. Et comment eût-il pu le faire, le pauvre animal, puisque enfin ils le trouvèrent au fond du bois, mangé par les loups? En le voyant, son maître s'écria : Je m'étonnais qu'il ne nous répondît pas; certes, s'il n'eût pas été mort, il se fût mis à braire en nous entendant, ou il n'aurait pas été un âne. Mais, compère, après avoir eu le plaisir de vous entendre braire de si bonne grâce, je ne regrette pas ma peine, quoique j'aie trouvé ma bête morte. Soit, répondit l'autre : car, si l'abbé chante bien, le moinillon ne lui cède en rien.

Ils s'en retournèrent à leur village, bien fâchés et enroués. Ils racontèrent à leurs amis, à leurs voisins, à leurs connaissances, ce qui leur était arrivé dans la recherche de l'âne, chacun exagérant le talent de braire que possédait l'autre. Cette histoire se répandit dans les villages voisins. Le diable qui ne dort jamais, et qui se plaît à semer la discorde en tous lieux, à faire naître des rixes en l'air, et grand bruit de rien, a si bien fait, que, lorsque les habitants des villages voisins rencontrent quelqu'un du nôtre, ils se mettent aussitôt à braire pour nous jeter à la figure le braire de nos régidors. Les enfants se sont mis de la partie, et c'est comme si tous les diables s'en mêlaient. Cette moquerie a passé de village en village, et nos habitants sont signalés par ce maudit braire, comme les nègres parmi les blancs. L'irritation qu'ils en ont conçue est telle, que, déja, plusieurs fois, ils sont sortis en bataille pour attaquer les railleurs, sans que roi ni roc, ni crainte, ni honte, aient pu les retenir. Je crois que, demain ou après-demain, ceux de mon village, qui est celui du braire, sortiront pour aller attaquer les habitants d'un village éloigné de deux lieues de nous; ils sont de ceux qui nous persécutent le plus : c'est pour être bien préparés que je viens d'acheter les lances et les hallebardes que

[1] C'est, dit-on, de cette anecdote qu'est venu le proverbe français : *Il y aura de l'âne*, pour dire : Il y a du malentendu, du quiproquo.

vous avez vues. Voilà les merveilles que j'avais à vous raconter : si vous ne les trouvez pas telles, je n'en sais pas d'autres. Ainsi finit le bon homme.

En ce moment, entra dans l'hôtellerie un homme tout vêtu de chamois, chausses, bas et pourpoint. Seigneur hôtelier, dit-il, y a-t-il ici de quoi loger? Voici le singe devin et le tableau de la liberté de Mélisandre. Corbleu! dit l'hôtelier, voilà maître Pierre. Nous allons avoir une bonne nuit. — J'oubliais de vous dire que ce maître Pierre portait sur l'œil gauche et sur la moitié de la figure un emplâtre de taffetas, comme si tout ce côté avait été malade. Soyez le bienvenu, maître Pierre, lui dit l'hôtelier. Où sont donc le singe et le tableau? je ne les vois pas. — Ils vont arriver; j'avais pris les devants pour savoir si nous pouvions loger ici. — Maître Pierre, je délogerais le duc d'Albe pour vous recevoir : que le singe et le tableau viennent seulement; il y a dans mon hôtellerie des gens qui payeront bien la vue de l'un et l'habileté de l'autre. Tant mieux, répond l'homme à l'emplâtre; mais je modérerai le prix : pourvu que je sois dédommagé de mes frais, je me croirai bien payé. Je vais faire avancer la charrette où sont le singe et le tableau. En même temps, il sortit de l'hôtellerie. Don Quijote demanda à l'hôtelier qui était ce maître Pierre et ce que c'était que le singe et le tableau. Seigneur, répondit l'hôtelier, cet homme est un fameux joueur de marionnettes; depuis longtemps il parcourt toute la Manche d'Aragon, et porte avec lui un tableau de Mélisandre délivrée par le fameux don Gayferos : c'est une des plus belles histoires et des mieux représentées que l'on ait vues depuis longtemps dans ce royaume. Il mène aussi avec lui un singe, le plus habile entre tous les singes que l'on puisse rencontrer : si vous lui demandez quelque chose, il écoute attentivement la question, puis saute sur l'épaule de son maître, s'approche de son oreille, et lui dit la réponse, que le maître répète soudain tout haut; il répond mieux sur le passé que sur l'avenir; et, quoiqu'il ne rencontre pas toujours juste, le plus souvent il ne se trompe pas, ce qui nous fait croire qu'il a le

diable dans le corps. Il en coûte deux réaux pour chaque demande, lorsqu'on obtient une réponse du singe, je veux dire si le maître répond pour lui : aussi pense-t-on que maître Pierre est très riche. C'est un galant homme, comme disent les Italiens, et bon compagnon; il mène la plus joyeuse vie du monde; il parle plus que six, boit plus que douze, le tout aux dépens de son babil, de son singe et de son tableau.

En ce moment, maître Pierre rentra, suivi de la charrette, dans laquelle était le tableau et le singe, grand, sans queue, les fesses pelées, mais d'assez bonne grâce. A peine Don Quijote l'aperçut qu'il lui dit : Seigneur devin, contez-nous notre bonne fortune. Que doit-il nous arriver? Voici mes deux réaux. Et, en même temps, il fit signe à Sancho de les donner au maître. Seigneur, dit Pierre, prenant la parole pour le singe, cet animal ne répond point sur l'avenir : il connaît le passé et quelque peu du présent. Je jure, dit Sancho, de ne donner pas un liard pour savoir ce qui m'est arrivé; car, qui peut le savoir mieux que moi-même? et ce serait une grande simplicité de payer pour apprendre ce que je sais déja. Mais, puisqu'il connaît le présent, voici mes deux réaux : et que le seigneur singe me dise ce que fait et de quoi s'occupe à présent Thérèse Pança, ma femme. Maître Pierre ne voulut pas prendre l'argent. Je n'ai pas coutume, dit-il, de recevoir le salaire avant de l'avoir gagné. Il frappa, de la main droite, deux coups sur son épaule gauche : le singe y sauta sur-le-champ, et, s'approchant de l'oreille de son maître, il remua activement les dents; il y resta le temps de dire un *Credo*, et un autre saut le remit à terre. Aussitôt maître Pierre vint avec empressement se mettre à genoux devant Don Quijote; et, lui embrassant les jambes : Seigneur, dit-il, j'embrasse ces jambes comme si je touchais les colonnes d'Hercule; ô restaurateur insigne de la chevalerie errante oubliée! ô chevalier toujours trop peu loué, Don Quijote de la Manche! soutien des faibles, appui de ceux qui vont choir, bras de ceux qui sont tombés, bâton et consolation de tous les affligés! Don Quijote était en extase, Sancho confondu,

le cousin interdit, le page étonné, l'homme au braire stupéfait, l'hôtelier confus, enfin, tous ceux qui avaient entendu maître Pierre restaient immobiles de surprise. Il poursuivit : Et toi, bon Sancho Pança, le meilleur des écuyers et du plus excellent des chevaliers, réjouis-toi : ta bonne Thérèse est toujours bonne ; elle peigne dans ce moment une livre de lin ; et, pour plus de détails, j'ajouterai qu'elle a auprès d'elle une jarre ébréchée, pleine de vin, avec lequel elle égaye son travail. Je le crois sans peine, dit Sancho, car c'est une femme bien avisée ; et, si elle n'était pas jalouse, je ne la changerais point contre la géante Andandona, qui, selon mon maître, fut une femme parfaite et bonne ménagère. Ma Thérèse est de celles qui ne se laissent manquer de rien, pour ménager leurs héritiers. C'est bien maintenant, dit Don Quijote, qu'on peut dire que celui qui a beaucoup lu et beaucoup voyagé, voit et sait beaucoup. J'en fais la remarque, car qui aurait pu me persuader qu'il y a des singes qui devinent, comme je viens d'en être témoin? Oui, seigneurs, je suis ce même Don Quijote qu'a nommé ce bon animal, mais sur les louanges duquel il s'est trop étendu, sans doute. Au reste, quel que je sois, je rends grâce au ciel de m'avoir donné un cœur doux et compatissant, de m'avoir créé toujours prêt à faire le bien, sans jamais nuire à personne. Si j'avais de l'argent, dit le page, je prierais le seigneur singe de me dire ce qui doit m'arriver dans mon voyage. Je vous ai déja dit, répondit maître Pierre, qui s'était relevé, que cet animal ne répond point sur l'avenir : sans cela, vous n'auriez pas besoin d'argent ; pour être agréable au seigneur Don Quijote, j'oublierais tout l'intérêt du monde ; maintenant, pour lui rendre ce que je lui dois, et pour le récréer, je vais disposer mon tableau et le faire voir à tous ceux qui sont dans l'hôtellerie, sans qu'il en coûte rien à personne. A ces mots, l'hôtelier, tout joyeux, désigna la place, et le tableau y fut placé en un moment. Don Quijote n'était pas très satisfait des divinations du singe, il ne lui semblait pas naturel qu'un animal de cette espèce connût l'avenir ou le passé. Ainsi, pendant qu'on apprêtait le ta-

bleau, il se retira dans un coin de l'écurie avec Sancho, et là, sans être entendu de personne, il lui dit : J'ai bien examiné l'étonnante habileté de ce singe : pour mon compte, je ne doute point que maître Pierre, son maître, n'ait fait quelque pacte avec le diable. *Pâté*[1]? répond Sancho : s'il est du diable, il doit sentir mauvais ; mais de quel profit peuvent lui servir ces pâtés? — Tu ne m'entends pas, Sancho : je veux dire qu'il doit avoir fait quelque accord avec le diable, pour que celui-ci donne ce talent au singe, afin d'enrichir le maître ; et, quand il sera devenu riche, il donnera à Satan son ame, qui est tout ce que demande cet ennemi des hommes. Ce qui me donne cette idée, est de voir le singe répondre seulement sur le passé et le présent, et le savoir du diable ne s'étend pas au delà ; pour l'avenir, il ne le sait point, si ce n'est par conjecture, et quelquefois seulement, car à Dieu seul est réservée la connaissance des temps : pour lui, tout est présent ; il n'y a ni passé ni avenir. Les choses étant ainsi, il est clair que le singe parle comme ferait le diable ; et je m'étonne fort que personne ne l'ait encore accusé auprès du saint office, et ne l'ait fait examiner pour lui tirer du fond de la poitrine en vertu de quelle puissance il devine ; car certainement ce singe n'est point astrologue, et son maître ni lui ne sauraient tracer ces figures qu'on appelle judiciaires, aujourd'hui si communes en Espagne qu'il n'y a femmelette, ni page, ni savetier qui ne se mêlent de dresser de ces figures comme s'il s'agissait d'un valet aux cartes, compromettant, par leur ignorance et par leurs mensonges, la vérité merveilleuse de la science. J'ai su qu'une dame demanda un jour à l'un de ces dresseurs de figures si une petite chienne[2] qu'elle

[1] Voici un de ces passages, heureusement assez rares, qu'on ne peut faire comprendre que par un équivalent. Il roule, dans l'espagnol, sur l'équivoque entre les mots *pacto* et *patio* (cour, cloître), qui ne se retrouve plus dans leurs correspondants français. Don Quijote dit : *Sin duda este maese Pedro su amo debe de tener hecho* pacto *tacito ó espreso con el demonio*. Sancho répond : *Si el* patio *es espeso del demonio, sin duda debe de ser muy sucio patio*. Filleau de Saint-Martin joue sur les mots *convention* et *collation*; Dubournial sur *pacte* et *paquet*; Rosset sur *pacte* et *paté*. Dans l'impossibilité de rendre ce passage, nous nous en tenons à l'ancienne traduction.

[2] *Perrilla de falda*, chienne de manchon.

avait deviendrait pleine, combien elle aurait de petits, et de quelle couleur ils seraient. L'astrologue, après avoir tracé sa figure, répondit que la chienne aurait trois petits, l'un vert, l'autre incarnat, le troisième de couleur mêlée, mais sous la condition qu'elle serait couverte entre onze et douze heures de jour ou de nuit, un lundi ou un samedi : or, la chienne mourut d'indigestion au bout de deux jours, et l'astrologue eut, comme tous les autres, ou comme la plupart, dans l'endroit, la réputation de bon devin. Seigneur, dit Sancho, je voudrais pourtant bien que vous dissiez à maître Pierre de demander à son singe si tout ce qui vous est arrivé dans la caverne de Montésinos est vrai : car, je vous en demande pardon, mais je regarde tout cela comme mensonge, ou tout au moins comme des songes. Cela peut être, répondit Don Quijote : je ferai ce que tu me conseilles, quoique j'y éprouve je ne sais quel scrupule. En ce moment, maître Pierre vint chercher Don Quijote, et lui dire que le tableau était préparé, et qu'il vînt le voir parcequ'il en valait la peine. Don Quijote lui communiqua sa pensée, et le pria de demander sur-le-champ à son singe si certaines choses, qui lui étaient arrivées dans la caverne de Montésinos, étaient des rêves ou des vérités, car, pour lui, elles lui semblaient tenir des uns et des autres. Pierre, sans lui répondre, alla chercher son singe, l'apporta devant Don Quijote et Sancho, puis lui dit : Seigneur singe, ce chevalier desire savoir si certaines choses qu'il a vues dans une caverne, dite de Montésinos, sont vraies ou fausses. Il fit le signal accoutumé ; le singe sauta sur son épaule, paraissant lui parler à l'oreille ; et Pierre dit : Le singe répond qu'une partie de ce que votre seigneurie a vu est fausse. et l'autre vraisemblable, c'est tout ce qu'il sait relativement à cette demande. Si vous desirez en savoir davantage, il pourra répondre, vendredi prochain, à tout ce que vous lui demanderez ; pour le présent, la faculté qu'il a de deviner est passée, et ne reviendra plus que vendredi, comme il l'a déja dit. Là, dit Sancho, ne vous le disais-je pas bien, seigneur, que je ne pouvais croire que tout ce que vous disiez avoir vu dans cette

caverne fût vrai, pas même la moitié! Le temps te l'apprendra, Sancho, répond Don Quijote : il découvre toutes choses, et n'en laisse pas une sans la produire à la lumière du jour, fût-elle cachée au centre de la terre. Mais laissons cela pour le moment : allons voir le tableau de ce bon maître Pierre; il doit contenir quelque chose de nouveau. Comment! quelque chose? dit ce dernier: mon tableau en contient plus de soixante mille. Je vous dis, seigneur Don Quijote, que c'est une des choses le plus dignes d'être vues qu'il y ait au monde : croyez les effets et non pas les paroles [1]. La main à l'œuvre; il se fait tard : nous avons beaucoup à dire, beaucoup à faire, beaucoup à montrer. Don Quijote et Sancho le suivirent dans la chambre où était le tableau, éclairé de tous côtés par plusieurs petites bougies [2]. Pierre se plaça derrière la toile, car c'était lui qui faisait mouvoir les figures. Au devant de la scène était un jeune garçon, au service de maître Pierre, qui servait d'interprète, expliquait toute l'histoire, une baguette à la main, avec laquelle il désignait les objets à mesure qu'ils paraissaient. Don Quijote, Sancho, le page et le cousin, prirent les meilleures places; tous les autres qui se trouvaient dans l'hôtellerie se placèrent, et quelques-uns debout, devant le tableau, et le petit garçon commença à dire ce qu'entendra et verra celui qui verra et entendra le chapitre suivant.

****

CHAPITRE XXVI.

Suite de l'agréable aventure du joueur de marionnettes avec d'autres bonnes choses.

Les Tyriens et les Troyens firent silence [3]; je veux dire que tous les spectateurs attendaient avidement le récit de l'inter-

[1] *Operibus credite et non verbis.*

[2] Ces tableaux, appelés *retablos de las marabillas*, étaient fort en vogue du temps de Cervantes, non-seulement dans les villages, mais même dans les villes; c'étaient ce que sont nos théâtres des marionnettes.

[3] Paraphrase de ce vers de l'Énéide :

Conticuêre omnes, intentique ora tenebant.

L. II.

prête, quand on entendit, derrière la toile, un grand bruit de trompettes et de cymbales, et des décharges d'artillerie; tout ce bruit passa bientôt et le jeune garçon dit : Seigneurs, l'histoire véritable que nous avons l'honneur de vous représenter, est tirée mot à mot des chroniques françaises et des romances espagnoles, qui sont dans la bouche de tout le monde, et même des enfants. Elle raconte comment le seigneur don Gayferos mit en liberté son épouse Mélisandre, qui était prisonnière en Espagne, au pouvoir des Maures, dans la ville de Sansuegna, ainsi se nommait alors la cité de Saragosse. Remarquez, seigneurs, comment don Gayferos s'amuse à jouer aux dames, ainsi que le dit la romance :

Gayferos est occupé à jouer aux dames, et ne songe plus à Mélisandre [1].

Ce personnage que vous voyez, la couronne en tête et le sceptre à la main, c'est l'empereur Charlemagne, père putatif de la belle Mélisandre; chagrin de voir l'insouciance de son gendre, il vient pour lui faire des reproches : voyez avec quelle vigueur il le reprimande; on dirait qu'il va lui donner, avec son sceptre, une demi-douzaine de horions, et il y a des auteurs qui assurent qu'il les lui donna, et il n'eut pas tort. Après lui avoir dit beaucoup de choses sur le danger que courait son honneur, en ne délivrant pas son épouse, il ajouta, dit-on :

Je t'en ai dit assez : veilles-y [2].

Voyez présentement, seigneurs, comme l'empereur Charlemagne tourne les épaules, et laisse tout dépité don Gayferos; transporté de colère, il jette loin de lui les dames et le damier, demande ses armes, et prie son cousin Roland de lui prêter son

[1] Jugando está â las tablas don Gayferos,
Que ya de Melisandra está olvidado.

[2] Melisendra esta en Sanseuña,
Vos en Paris, descuidado ;
Vos ausente, ella muger.
Harto os he dicho, miradlo.

épée Durandal. Voyez comme Roland la refuse, mais lui offre sa compagnie dans cette difficile entreprise. Le mari, courroucé, le rejette à son tour, et dit que, lui seul, il suffit pour délivrer son épouse, fût-elle enfermée dans le centre de la terre. Il s'arme et part. Jetez maintenant les yeux sur cette tour qui s'élève ici : elle vous représente une des tours du palais de Saragosse, qu'on appelle aujourd'hui Aljaferia. Cette dame que vous voyez sur ce balcon, habillée à la moresque, est l'incomparable Mélisandre : elle y monte souvent pour regarder le chemin de France, et soulager l'ennui de sa captivité en pensant à Paris et à son époux. Voyez maintenant un nouvel incident qui peut-être n'a jamais été vu : apercevez-vous ce Maure qui vient à pas de loup, un doigt sur la bouche, derrière Mélisandre, et qui lui surprend un baiser? Voyez avec quel empressement elle crache, s'essuie les lèvres avec la manche de sa chemise; elle se lamente et arrache ses beaux cheveux, comme s'ils étaient la cause de cet affront. Regardez aussi ce grave Maure, dans cette galerie : c'est Marsilio, roi de Sansuegna; il a vu l'insolence du Maure; quoiqu'il soit son parent et son favori, il le fait saisir et ordonne qu'on lui administre deux cents coups de fouet, et qu'on le promène par les rues les plus fréquentées avec les crieurs publics devant et les exécuteurs derrière. Voyez la garde qui sort pour exécuter la sentence, quoiqu'à peine la faute vienne d'être commise, parceque, chez les Maures, il n'y a point d'information ni de vérification de preuves, comme chez nous. Petit, interrompt Don Quijote, suis ton histoire en droite ligne, sans te détourner, ou rien mettre à la traverse : pour éclaircir un fait, il faut souvent bien des preuves et des confirmations. Maître Pierre ajouta de derrière le tableau : Petit, rapporte les choses simplement, et fais ce que le seigneur t'ordonne, c'est le mieux; suis le plain-chant sans t'arrêter au contre-point, qui est trop subtil. Je le ferai, dit l'enfant. Et il continue : Cette figure que vous voyez à cheval, coiffée d'une cape à la gasconne, c'est don Gayferos lui-même qu'attend son épouse. Déja vengée de l'insolence du Maure amoureux, elle s'est placée d'un visage

plus tranquille aux créneaux de la tour, elle parle à son époux, le prenant pour un voyageur; les discours tenus dans cette conversation sont rapportés en la romance :

Chevalier, si tu vas en France,
Cherche partout don Gayferos [1].

Je ne les répéterai pas, car la prolixité amène l'ennui. Il suffit de voir comment don Gayferos se fait connaître, comment Mélisandre par son action joyeuse nous prouve qu'elle l'a reconnu: elle veut se précipiter du balcon pour se jeter sur la croupe du cheval de son époux. Mais, ô malheur! sa jupe s'accroche à une pointe du balcon: elle reste suspendue en l'air, sans pouvoir atteindre la terre. Mais voyez comme le ciel nous assiste dans les plus grands dangers : don Gayferos approche, et, sans s'embarrasser si la riche jupe qu'elle porte sera déchirée ou non, il la tire à lui, la fait descendre jusqu'à terre, et d'un seul élan la jette sur la croupe de son cheval, jambe deçà jambe delà, comme un homme; il lui recommande de se bien tenir et de l'embrasser étroitement, de peur qu'elle ne tombe, parceque madame Mélisandre n'était pas accoutumée à chevaucher ainsi. Voyez comme les hennissements du cheval témoignent le plaisir qu'il éprouve de porter cette double charge de vaillance et de beauté en son maître et sa maîtresse. Voyez comme ils font volte-face, sortent de la ville, et prennent, tout joyeux, le chemin de Paris. Allez en paix, couple incomparable [2] d'amants parfaits : puissiez-vous arriver sains et saufs dans votre chère patrie, sans que la fortune mette obstacle à votre heureux voyage! Puissent les yeux de vos parents, de vos amis, vous voir passer dans une paix tranquille les jours qui vous restent, et qu'ils soient aussi nombreux que ceux de Nestor! Ici la voix de maître Pierre s'éleva de nouveau : De la simplicité, enfant, point d'enflure, toute affectation est vicieuse. L'interprète ne répond rien, et continue : Ces yeux oisifs qui découvrent tout

[1] Caballeros si à Francia ides,
Por Gayferos, preguntad.

[2] *Par sin par.*

ne manquèrent pas de voir Mélisandre descendre du balcon et monter à cheval; on en instruisit le roi Marsilió, qui fit aussitôt sonner l'alarme. Voyez avec quelle promptitude on exécute ses ordres. Il semble que la ville va s'abîmer au son des cloches qui sont dans les tours des mosquées. Pour cela non, dit Don Quijote, maître Pierre se trompe sur le fait des cloches : les Maures n'en ont point; ils se servent de timbales et d'une espèce de fifre qui ressemble à notre hautbois : faire sonner les cloches à Sansuegna, c'est une grande distraction. Seigneur, dit maître Pierre en cessant de sonner, ne faites pas attention à ces bagatelles, et ne prenez pas les choses trop au pied de la lettre. Ne voit-on pas représenter mille comédies pleines de choses déplacées et d'extravagances? Cependant elles fournissent leur carrière heureusement; on les écoute non-seulement avec applaudissement, mais avec admiration et ce qui s'ensuit. Poursuis, petit garçon, et laisse dire : pourvu que je remplisse mon escarcelle, qu'importe que mes impropriétés soient aussi nombreuses que les atomes du soleil? Vous avez raison, dit Don Quijote. Et l'enfant continue : Voyez quelle nombreuse et brillante cavalerie sort de la ville pour courir après les deux amants chrétiens; que de trompettes sonnent, que de fifres, de timbales, de tambours! Je crains bien qu'on ne les attrape, et qu'on ne les ramène attachés à la queue de leurs chevaux, ce qui serait un affreux spectacle. A la vue de tant de Maures en campagne, au bruit éclatant de tant d'instruments guerriers, Don Quijote crut qu'il était temps de venir au secours des fugitifs; il se lève et s'écrie : Non, je ne souffrirai pas qu'en ma présence, et tant que je vivrai, l'on fasse une insigne trahison à un chevalier aussi fameux, à un amant aussi brave que don Gayferos. Arrêtez, canaille reprouvée, cessez cette poursuite, ou préparez-vous à me combattre. A ces mots il tire son épée, d'un saut arrive au tableau, et, d'une fureur inouïe, tombe à grands coups d'épée sur les marionnettes maures, abattant les unes, décollant les autres, estropiant ceux-ci, mutilant ceux-là. Il porte, entre autres, un si furieux coup du haut en bas, que

si maître Pierre ne se fût blotti dans le fond, il lui eût fendu la tête comme un massepain. Le malheureux s'épuisait à crier : Arrêtez, seigneur Don Quijote, observez que ceux que vous abattez, tuez, mutilez, ne sont pas de vrais Maures : ce sont de petites figures de pâte. Pécheur que je suis! vous me ruinez, vous m'ôtez tout mon bien. Malgré ces cris, Don Quijote ne cessait de porter des coups d'estoc, de taille, de revers, qui tombaient drus comme la pluie. Enfin, en moins de deux *Credo*, il mit le tableau par terre, brisa les appareils et toutes les figures : le roi Marsilio était grièvement blessé, l'empereur Charlemagne avait la tête et la couronne fendues en deux. Tous les spectateurs étaient dans la confusion : le singe s'enfuit sur les toits, le cousin tremblait, le page était stupéfait, Sancho lui-même eut grande frayeur, et, après la tempête, il jura n'avoir jamais vu son maître dans une aussi grande colère. Quand tout le tableau fut en pièces, Don Quijote se calma un peu. Je voudrais, dit-il, tenir ici tous ceux qui refusent de croire combien sont utiles au monde les chevaliers errants. Voyez, si je ne m'étais pas trouvé présent, que seraient devenus le bon don Gayferos et la belle Mélisandre? Il n'est pas douteux qu'en ce moment ils seraient retombés au pouvoir de ces chiens, qui leur feraient quelque outrage. Vive la chevalerie errante par-dessus toutes les choses qui ont vie sur la terre! Qu'elle vive, à la bonne heure, dit maître Pierre d'une voix dolente; mais que je meure, moi qui suis si malheureux, que je peux dire, avec le roi don Rodrigue :

Hier, j'étais seigneur de l'Espagne, et aujourd'hui je n'ai pas un château que je puisse dire à moi [1].

Il n'y a pas une demi-heure, pas même un instant, j'avais en ma possession des rois et des empereurs; mes écuries, mes coffres, mes besaces étaient fournies d'un nombre infini de chevaux,

[1] Ayer fui señor de España,
Y hoy no tengo una almena
Que pueda decir que es mia.

de mille et mille richesses : maintenant, je suis pauvre, mendiant, abattu, désolé, et, par-dessus tout, je n'ai plus mon singe, car, avant de le reprendre, il me fera suer les dents; et tout cela m'arrive par la fureur inconsidérée de ce chevalier qu'on dit être le rempart des orphelins, le redresseur des torts; il exerce envers les autres des œuvres de charité, ce n'est qu'envers moi seul que ses intentions généreuses sont en défaut. Que Dieu soit béni au plus haut des cieux! c'était au chevalier de la Triste Figure qu'il appartenait de défigurer les miennes. Sancho Pança, touché des plaintes de maître Pierre, lui dit : Ne pleure point, ne te lamente pas ainsi; tu me fends le cœur : tu dois savoir que mon maître Don Quijote est si bon chrétien et si scrupuleux, que, s'il t'a fait quelque tort, il saura bien et voudra bien le réparer, même à ton avantage. — Pourvu que le seigneur Don Quijote veuille me payer une partie du dommage qu'il m'a fait, je serai content, et il déchargera sa conscience : car on ne saurait être sauvé si on retient le bien d'autrui contre sa volonté, et si on ne le lui restitue. Cela est vrai, maître Pierre, dit Don Quijote; mais je ne vois pas que, jusqu'ici, j'aie retenu rien du vôtre. — Comment rien! et ces débris que vous voyez gisants sur le pavé, qui les a dispersés, anéantis, si ce n'est la force de votre invincible bras? les corps qu'elles formaient, à qui appartenaient-ils, sinon à moi? qui me fait vivre, si ce n'étaient eux? C'est maintenant, répond Don Quijote, que je me confirme ce que j'ai déja pensé plusieurs fois, que les enchanteurs qui me persécutent me mettent sous les yeux les figures des objets tels qu'ils sont, puis les changent comme il leur plaît. Je vous atteste, je vous certifie, seigneurs qui m'écoutez, qu'il m'a semblé que tout ce qui se passait devant moi se passait au pied de la lettre; que Mélisandre était réellement Mélisandre, don Gayferos, don Gayferos, Marsilio, Marsilio, et Charlemagne, Charlemagne : ce spectacle m'a enflammé de colère; pour remplir mes devoirs de chevalier errant, j'ai voulu donner aide et protection aux fugitifs, j'ai fait dans cette louable intention ce que vous avez vu. S'il en

est mal arrivé, ce n'est pas ma faute, mais bien celle des méchants qui me persécutent. Cependant, quoique mon erreur ne provienne pas de malice, je me condamne moi-même aux dépens. Que maître Pierre voie ce qu'il lui faut pour les figures brisées : j'offre de les lui payer à l'instant, en bonne et valable monnaie castillane. Je n'en attendais pas moins, dit maître Pierre, en s'inclinant, de la chrétienne probité du vaillant Don Quijote de la Manche, le véritable soutien, le rempart des nécessiteux et vagabonds. Le seigneur hôtelier et le grand Sancho seront les arbitres, et décideront ce que valent ou valaient les figures brisées. L'offre fut acceptée; et maître Pierre leva de terre le roi Marsilio de Saragosse, avec la tête de moins. Vous voyez bien, dit-il, que ce roi ne saurait revenir à la vie; ainsi, sauf meilleur avis, je crois que, pour sa fin, son trépas, sa destruction, on doit me donner quatre réaux et demi. A un autre, dit Don Quijote. Pour cette tête fendue en deux, reprend maître Pierre, prenant en ses mains l'empereur Charlemagne, ce n'est pas trop de cinq réaux et un quart. C'est beaucoup, dit Sancho. Pas trop, répond l'hôtelier, mesurez la blessure, et mettons cinq réaux. Donnez-lui les cinq et un quart qu'il demande, dit Don Quijote : un quart de plus ou de moins ne fera pas grand'chose dans un si notable désordre. Mais dépêchons; il est heure de souper, et je sens que j'ai faim. Pour cette figure, dit maître Pierre, qui a le nez et un œil de moins, c'est la belle Mélisandre : je demande, en conscience, deux réaux et douze maravédis. Ce serait bien le diable, dit Don Quijote, si Mélisandre et son époux n'étaient pas au moins sur les frontières de France, car le cheval qui les portait me semblait plutôt voler que courir. Ainsi, il n'y a pas à me vendre un chat pour un lièvre, en me présentant une Mélisandre sans nez, tandis que la véritable est maintenant en France, à se réjouir à jambe étendue avec son époux. Que chacun se contente de ce que Dieu lui a donné, maître Pierre : marchons droit et sans malice; poursuivez. Maître Pierre qui vit Don Quijote donner à gauche, et près de retourner à sa première folie, craignit

qu'il ne lui échappât, et reprit : Ce ne doit point être ici Mélisandre, ce sera quelqu'une de ses suivantes : ainsi, je me contenterai de soixante maravédis. De la même manière furent estimées les autres figures mutilées : les arbitres modérèrent le tout au gré des deux parties. La somme se monta à quarante réaux trois quarts, que Sancho paya sur-le-champ. Pierre demanda deux autres réaux pour la peine de rattraper le singe. Donne-les, Sancho, dit Don Quijote, non pour le singe, mais pour la guenon. J'en donnerais deux cents de bon cœur à celui qui me dirait avec certitude que madame Mélisandre est maintenant en France parmi les siens, avec don Gayferos. Personne ne pourrait mieux nous le dire que mon singe, dit maître Pierre; mais le diable ne le rattraperait pas maintenant. Cependant, j'espère que la faim et l'attachement qu'il a pour moi l'obligeront à me chercher cette nuit. Il fera jour demain, nous nous reverrons. Enfin, le désordre étant réparé, tous soupèrent en paix, et de compagnie, aux dépens de Don Quijote, qui était extrêmement libéral. L'homme aux lances partit avant le jour; de bonne heure, le cousin et le page prirent congé de Don Quijote : le premier retournait chez lui, l'autre pousuivit son chemin; Don Quijote lui donna, pour l'aider, une douzaine de réaux. Maître Pierre ne voulut plus rien avoir à démêler avec Don Quijote, qu'il connaissait fort bien : c'est pourquoi il se leva avant le soleil, ramassa les débris de son tableau, rattrapa son singe, et s'en fut, de son côté, chercher des aventures. L'hôtelier, qui ne connaissait pas Don Quijote, n'était pas moins étonné de sa folie que de sa libéralité. Finalement, Sancho le paya fort bien, par ordre de son maître, et prenant congé, sur les huit heures du matin, le maître et l'écuyer se mirent en route. Nous les laisserons aller, cela est nécessaire pour raconter d'autres particularités qui appartiennent à cette mémorable histoire.

CHAPITRE XXVII.

Où l'on verra qui était maître Pierre, et le mauvais succès de Don Quijote dans l'aventure du braiment, qui ne tourna pas comme il l'avait cru.

Cid Hamet, l'auteur de cette grande histoire, commence ce chapitre par ces paroles : *Je jure comme chrétien catholique,* etc.; le traducteur observe que ces mots, dans la bouche de Cid Hamet, qui était Maure, ne veulent dire autre chose sinon que, de même que le chrétien catholique, quand il jure, dit ou doit dire la vérité, de même, lui Hamet, jure qu'il va dire la vérité aussi fidèlement qu'un chrétien dans ce qui regarde Don Quijote, surtout en expliquant ce qu'était maître Pierre et son singe, dont les divinations faisaient l'admiration de toute la contrée.

Il dit donc : Ceux qui ont lu la première partie de cette histoire, doivent se rappeler ce Ginès de Pasamonte, à qui, parmi d'autres galériens, Don Quijote donna la liberté dans la Sierra-Morena, bienfait dont fut peu reconnaissante et le paya mal cette race perverse, accoutumée à mal faire. Ce Ginès de Pasamonte, que Don Quijote appelait Ginésillo de Parapilla, fut celui qui vola l'âne de Sancho; et parceque, dans la première partie, on a oublié, par la faute des imprimeurs, de dire quand et comment il fit ce vol, plusieurs ont attribué au défaut de mémoire de l'auteur ce qui ne provenait que d'une faute d'impression. En somme, Ginès vola l'âne tandis que Sancho dormait dessus, au moyen de la ruse dont Brunel se servit pour voler à Sacripant, au siége d'Albraque, son cheval entre ses jambes [1]. Il le recouvra depuis, comme nous l'avons dit. Ce Ginès fuyait les poursuites de la justice, qui le recherchait pour une infinité de délits, en si grand nombre qu'il en composa lui-même un gros volume : il se détermina donc à passer dans le

[1] Cervantes a déja réparé cette omission ci-dessus, chap. IV : on ne voit pas la cause de cette redite.

royaume d'Aragon, couvrit son œil gauche d'un grand emplâtre, et se fit joueur de marionnettes, métier qu'il savait aussi bien que jouer des mains. Il acheta depuis, de quelques chrétiens revenant de Barbarie, ce singe auquel il apprit à sauter sur son épaule, à un certain signe, et à faire semblant de lui parler à l'oreille. Cela fait, avant que d'entrer dans un village pour y montrer le singe et le tableau, il s'informait, dans le lieu le plus voisin et de qui pouvait mieux l'instruire, des particularités arrivées dans cet endroit, et aussi des personnes : il conservait bien dans sa mémoire ces divers renseignements, et commençait par faire voir son tableau, qui représentait tantôt une histoire, tantôt une autre, mais toutes joyeuses, agréables et connues. La représentation finie, il annonçait les talents de son singe, disant qu'il devinait le présent et le passé, mais ne se vantait pas d'être aussi habile sur l'avenir. Pour chaque réponse il demandait deux réaux, faisait meilleur marché à d'autres, suivant qu'il tâtait le pouls aux gens; il entrait quelquefois dans la maison de tel, dont il connaissait les affaires, encore qu'on ne lui demandât rien; il ne manquait pas de faire le signal à son singe, et puis il disait que le singe lui avait découvert telle ou telle chose qui venait tout à point : avec ce stratagème, il acquit un crédit inconcevable, et tout le monde courait après lui. D'autres fois, en homme avisé, il composait ses réponses de manière à ce qu'elles convinssent aux demandes; et, comme personne ne songeait à s'informer de quelle manière son singe pouvait deviner, il se moquait de tous, et remplissait son escarcelle. En entrant dans l'hôtellerie, il reconnut sur-le-champ Don Quijote et Sancho : il lui fut donc facile de leur causer une grande surprise, ainsi qu'à tout le monde; cependant, il lui en aurait coûté cher, si Don Quijote avait un peu plus baissé la main quand il coupa la tête au roi Marsilio, et détruisit toute sa cavalérie, comme nous l'avons dit au précédent chapitre. Voilà ce que nous avions à dire de maître Pierre et de son singe.

Retournons à Don Quijote. En sortant de l'hôtellerie, il ré-

solut de visiter d'abord les rives de l'Èbre et tous les environs, avant que d'entrer dans Saragosse; le temps encore éloigné des joutes lui en laissait le loisir : il suivit donc son chemin avec cette intention, et voyagea pendant deux jours sans rien rencontrer qui soit digne d'être cité; mais, le troisième, en montant une colline, il entendit un grand bruit de tambours, de trompettes et d'arquebuses : il crut d'abord que c'était un régiment de soldats qui passait dans cet endroit; et, pour les voir, il piqua Rossinante et atteignit le haut de la colline : il découvrit alors à ses pieds plus de deux cents hommes armés de diverses manières, de lances, d'arbalètes, de pertuisanes, de hallebardes, de piques, de nombre de rondaches et de quelques arquebuses. Il descendit, et s'approcha de si près de cet escadron, qu'il vit distinctement les bannières, les couleurs et les devises de la troupe : on distinguait, entre autres, un étendard de satin blanc, sur lequel était peint, au naturel, un petit âne, la tête levée, la bouche ouverte, la langue dehors, en un mot, dans l'attitude d'un âne qui brait; autour de la figure, on lisait en grosses lettres ces deux vers :

Ce n'est pas pour rien que nos deux alcades se sont mis à braire [1].

Par cette enseigne, Don Quijote jugea que ces gens devaient être ceux du village au braire : il le dit à Sancho, en lui lisant ce qui était écrit sur l'étendard; il ajouta que celui qui leur avait raconté le fait s'était trompé sans doute, en disant que c'étaient des régidors, puisque, d'après les vers, il paraissait que c'étaient des alcades. Seigneur, répond Sancho, il est inutile de s'arrêter à cela, il se peut que les deux régidors soient, avec le temps, devenus alcades : et dans ce cas on peut leur donner ces deux titres; au reste, cela ne fait rien à la vérité de l'histoire : alcades ou régidors, on les a entendus braire; et il n'est pas plus étonnant d'entendre braire un alcade qu'un régidor. Enfin, ils se convainquirent que le village insulté marchait

1 No rebuznaron en balde
El uno y el otro alcade.

contre un autre village, avec plus d'acharnement que n'en devrait admettre le bon voisinage. Don Quijote aborda la troupe, au grand déplaisir de Sancho, qui n'aima jamais à se trouver en pareilles rencontres : l'escadron s'ouvrit pour le recevoir, le prenant pour un guerrier du même parti. Don Quijote leva sa visière de fort bonne grâce, et s'approcha de l'étendard de l'âne : là, les principaux de la troupe l'environnèrent, et le considérèrent avec cet étonnement qu'inspirait toujours sa première vue. Don Quijote, les voyant attentifs à l'examiner, sans qu'aucun ouvrît la bouche et lui fit la moindre question, voulut profiter de ce silence; c'est pourquoi, d'une voix élevée, il leur tint ce discours :

Mes bons seigneurs, je vous supplie de tout mon pouvoir de ne pas interrompre un discours que je veux vous faire, tant qu'il ne vous ennuiera ou ne vous déplaira pas : au moindre signal, je mettrai sur ma bouche un cachet, et un frein à ma langue. Tous l'assurèrent qu'il pouvait dire ce qu'il voudrait, et qu'ils l'écouteraient volontiers. Après cette assurance, Don Quijote reprend : Mes seigneurs, je suis chevalier errant; mon métier, ce sont les armes; ma profession, de secourir les malheureux et les nécessiteux. Depuis plusieurs jours, je connais votre disgrâce et la cause qui vous arme à tout moment pour vous venger de vos ennemis. J'ai beaucoup réfléchi sur votre affaire, et je trouve que, suivant la loi du duel, vous êtes dans l'erreur de vous croire offensés : un homme seul ne saurait offenser un peuple entier, à moins qu'il ne l'accuse de trahison, parceque alors, ignorant quel est l'auteur de cette trahison, il s'en prend à la masse. Nous en avons un exemple dans don Diégo Ordoñez de Lara, qui se porta accusateur du peuple de Zamora, parcequ'il ignorait que Bellido Dolfos était seul auteur de la mort de son roi : il s'en prit à tous; tous avaient donc droit de répondre et de venger leur offense. J'avouerai bien que le seigneur don Diégo fut un peu imprudent, et passa les bornes du défi, car il ne pouvait prendre à partie ni les morts, ni les enfants à naître, ni les eaux, ni les moissons, et tout ce

qu'on voit en détail dans son cartel. Mais laissons cela : quand la colère sort des gonds[1], il n'y a père, maître, ni frein qui retienne la langue. Étant donc reconnu qu'un homme seul ne peut offenser un royaume, république, province, ville, ou population entière, il est également évident que l'on ne saurait poursuivre la vengeance d'un pareil affront, puisqu'il n'en existe pas : autrement, il faudrait qu'à tous moments les habitants de la Reloxa[2], les Cazoleros[3], les Berengeneros[4], les Ballenatos[5], les Xaboneros[6], et tous ceux à qui l'on donne des surnoms, qui courent parmi les enfants et gens de bas aloi, se battissent avec ceux qui les appellent de la sorte ; il faudrait que ces honnêtes citoyens fussent sans cesse en armes, en querelles, qu'ils eussent les épées dégaînées à chaque démêlé, si petit qu'il fût. Non, non, Dieu ne le veut ni ne le permet. Les hommes sages et prudents, les États bien gouvernés ne se décident à prendre les armes, à tirer l'épée, à exposer leurs personnes, leurs vies, leurs biens, que pour quatre motifs : pour défendre la foi catholique, pour défendre leur vie, ce qui est de droit naturel et divin ; pour défendre leur honneur, leurs familles, leurs biens, enfin, pour le service du roi, dans une guerre juste ; et, si nous voulions y ajouter une cinquième cause, qui peut passer pour la seconde, pour défendre leur patrie. A ces cinq principales causes, on en peut ajouter quelques autres, justes et raisonnables, et qui peuvent contraindre à prendre les armes ; mais les prendre pour des bagatelles et pour des choses qui sont plutôt des plaisanteries et des passe-temps que des offenses, c'est être privé de tout jugement ; il y a plus : chercher une vengeance injuste (de justes il ne saurait y en avoir), c'est aller directement contre la sainte loi que nous pro-

[1] *Sale de madre.*

[2] Le mot *relox* signifie horloge, montre, pendule : voilà tout ce que nous pouvons en dire.

[3] *Cazoleros*, ou plutôt *Cazalleros*, ceux de Valladolid, ainsi surnommés d'Augustin de *Cazalla*, natif de cette ville, qui fut justicié.

[4] *Berengeneros*, ceux de Tolède, du mot *Berengena*, aubergine, melon d'eau.

[5] *Ballenatos*, les poissonniers, ceux de Madrid, du mot *ballenato*, par ironie.

[6] *Xaboneros*, les savonniers, ceux de Getafe.

fessons : elle nous ordonne de faire du bien à nos ennemis, d'aimer ceux qui nous haïssent, commandement qui, bien qu'il paraisse un peu difficile à suivre, ne l'est cependant que pour ceux qui préfèrent le monde à Dieu, la chair à l'esprit. Jésus-Christ, véritable Homme-Dieu, qui ne mentit jamais, et ne pouvait mentir, puisqu'il était notre législateur, dit que son joug est doux et son fardeau léger : il ne pouvait donc nous commander une chose impossible à exécuter. Ainsi, mes seigneurs, vous êtes obligés, par les lois divines et humaines, à vous apaiser. Le diable m'emporte, dit en lui-même Sancho, si mon maître n'est pas théologien; et s'il ne l'est pas, il ressemble à un théologien comme un œuf ressemble à un autre.

Don Quijote reprit alors haleine un moment; et, voyant que le silence continuait, il allait poursuivre, si l'esprit subtil de Sancho ne l'avait arrêté. Voyant son maître se reposer, il prit la parole pour lui, et dit :

Mon seigneur Don Quijote de la Manche, autrefois appelé le chevalier de la Triste Figure, et maintenant le chevalier des Lions, est un gentilhomme judicieux : il sait le latin et le castillan comme un bachelier, et, dans tout ce qu'il dit et conseille, il se conduit comme un bon soldat; il sait sur son ongle toutes les lois et ordonnances des duels : ainsi, vous n'avez rien de mieux à faire qu'à vous laisser conduire par ses avis; s'il y a de l'erreur, je la prends sur moi. Il vous a dit que c'est une grande simplicité de se battre pour entendre braire. Je me souviens que, quand j'étais petit, je me mettais à braire, quand il m'en prenait envie, sans que personne m'en priât, et avec tant de grâce et de vérité, que tous les ânes de notre village répondaient à ma voix : je n'en étais pas moins l'enfant de mon père et de ma mère, tous deux très honorés dans l'endroit; et, quoique pour ce talent je fusse envié de plus de quatre des plus huppés du village, cela ne me rapportait pas deux maravédis. Mais, afin que vous soyez convaincus que je ne vous en impose pas, écoutez-moi : cette science est comme celle de nager; une fois apprise, elle ne s'oublie jamais. Aussitôt il porte la main à

son nez, et se met à braire d'une telle force que tous les vallons en retentissent; un de ceux qui étaient auprès de lui, s'imaginant qu'il voulait se moquer d'eux, soulève un pieu qu'il tenait à la main, et lui en décharge un tel coup qu'il n'en fallut pas davantage pour le jeter par terre. Don Quijote, voyant Sancho si mal traité, court, la lance au poing, sur celui qui l'avait frappé; mais tant de gens se mettent entre eux deux qu'il ne lui est pas possible de venger son écuyer. Sentant déjà pleuvoir sur lui une nuée de pierres, menacé par mille arbalètes, et non moins d'arquebuses, il tourne aussitôt bride, et, au plus grand galop de Rossinante, s'éloigne, en priant Dieu de tout son cœur de le délivrer de ce danger; il croyait à chaque pas que quelque balle allait lui entrer par les épaules et sortir par la poitrine, et retenait à tous moments son haleine pour voir si elle lui manquait; mais la troupe, satisfaite de le voir fuir, s'abstint de tirer : on mit sur son âne Sancho, à peine revenu de sa chute, et on le laissa rejoindre son maître; il n'était guère en état de conduire son grison, mais il suivait de lui-même la piste de Rossinante, et n'aurait pas fait un pas sans lui. Don Quijote, s'étant mis à une bonne distance, tourna la tête, et vit Sancho qui venait à lui, sans être poursuivi : aussitôt il s'arrêta pour l'attendre. La troupe des paysans resta dans la campagne jusqu'à la nuit, et, les ennemis n'ayant point paru, ils se retirèrent tout fiers et tout joyeux : s'ils avaient connu l'antique coutume des Grecs, ils auraient érigé sur le lieu même un trophée.

CHAPITRE XXVIII.

Des grandes choses que dit Ben Engely, et que saura le lecteur, s'il les lit avec attention.

Quand un brave fuit, c'est qu'il a découvert quelque supercherie, et il est d'un homme prudent de se réserver pour une meilleure occasion. Cette vérité fut prouvée par Don Quijote, qui, loin de vouloir résister à la furie et aux intentions hostiles

de cet escadron courroucé, gagna au pied sans songer à Sancho, au danger auquel il le laissait exposé, et ne cessa de s'éloigner qu'il ne se crût en sûreté. Sancho le suivait, couché tout en travers sur son âne, comme nous l'avons dit; il l'atteignit enfin, et, revenant entièrement à lui, se laissa choir, en l'abordant, de dessus son âne, tout froissé, tout moulu de coups. Don Quijote mit pied à terre pour visiter ses blessures; mais, ne lui en trouvant aucune, et le voyant sain de la tête aux pieds, il lui dit en colère : Mal vous a pris d'apprendre à braire, Sancho; où avez-vous vu qu'il fût prudent de parler de corde dans la maison d'un pendu? et quel autre contre-point pouvait avoir votre musique d'âne qu'une grêle de coups de bâton? Rendez grâces à Dieu de n'avoir reçu la bénédiction qu'avec un bâton, et qu'on n'ait pas fait sur vous le signe de la croix [1] avec un cimeterre. Je ne suis pas en état de vous répondre, dit Sancho, il me semble que mes épaules parlent assez; montons et éloignons-nous. Je ne brairai plus, mais je ne laisserai pas de dire que les chevaliers errants fuient comme les autres, et laissent leurs bons écuyers, moulus comme blé, au pouvoir des ennemis. Celui qui se retire ne fuit pas, répond Don Quijote : apprends, Sancho, que la valeur qui n'est pas guidée par la prudence devient de la témérité, et les succès d'un téméraire doivent s'attribuer à la fortune et non à son courage : j'avoue donc que je me suis retiré, mais je n'ai pas fui; en cela, j'ai imité plusieurs hommes vaillants qui ont cru devoir se conserver pour un temps meilleur. Les histoires sont pleines de semblables exemples; je ne te les rapporte pas, parcequ'ils ne te serviraient de rien, et que je ne suis pas en humeur de le faire. Cependant Sancho était remonté sur son âne, avec l'aide de Don Quijote; celui-ci se remit en selle, et tous deux allèrent s'enfoncer dans un bois de peupliers qu'on apercevait à un quart de lieue. De temps en temps, Sancho poussait de profonds hélas et des gémissements douloureux. Son maître lui demanda la cause de ces plaintes amères, et il répondit que, sur

[1] *El persignum crucis.*

toute la longueur de l'épine du dos jusqu'à la nuque, il éprouvait une douleur qui lui faisait perdre le sentiment. La cause de cette douleur vient sans doute, lui dit Don Quijote, de ce que le pieu avec lequel on t'a frappé étant fort et large, il a embrassé toutes tes épaules, où aboutissent toutes les parties qui te font mal; s'il en avait embrassé davantage, tu sentirais plus de douleur. Par Dieu, dit Sancho, vous m'ôtez là d'un grand doute, et vous me l'expliquez en termes très clairs. Corbleu! la cause de ma douleur était-elle si bien cachée qu'il fût besoin de me dire que c'était ce que le bâton avait frappé qui me faisait mal? Si j'éprouvais de la douleur à la cheville du pied, ce pourrait être deviner que de m'en dire la cause; mais il ne faut pas être grand sorcier pour me dire que je souffre où l'on m'a battu. Par ma foi, seigneur notre maître, mal d'autrui ne nous touche guère; chaque jour je découvre de plus en plus combien peu je dois attendre de votre compagnie: si cette fois vous m'avez laissé bâtonner, une autre fois et cent autres nous reviendrons aux bernements et autres gentillesses; aujourd'hui j'en suis pour mes épaules, bientôt il m'en coûtera les yeux. Il serait bien meilleur pour moi, qui ne suis qu'un homme grossier, et ne ferai jamais rien de bien dans toute ma vie, il vaudrait, dis-je, bien mieux que je m'en retournasse dans ma maison, auprès de ma femme et de mes enfants, pour les élever et les entretenir avec ce que Dieu m'a donné, au lieu de suivre votre seigneurie à travers champs, par des sentiers d'où l'on ne saurait se tirer, buvant mal et mangeant encore pis. Veut-on dormir? prenez, mon frère l'écuyer, sept pieds de terre. En voulez-vous davantage? prenez-en encore autant; il ne tient qu'à vous, étendez-vous à votre aise. Oh! que je voudrais voir brûler et réduit en poudre le premier qui inventa la chevalerie errante, ou du moins le premier qui consentit à être l'écuyer de tels fous que devaient être les chevaliers du temps passé! Je ne dis rien de ceux d'aujourd'hui; je leur porte respect, car vous en êtes un, et j'avoue que vous savez un point de plus que le diable, en tout ce que l'on peut penser et dire. Je gagerais bien

avec vous, Sancho, dit Don Quijote, que, depuis que vous parlez sans que personne vous en empêche, vous ne sentez plus aucun mal. Parle donc, mon fils, tant que tu voudras, et dis tout ce qui te viendra à la bouche; pourvu que tu ne souffres pas, je supporterai tout l'ennui de tes impertinences. Et si tu desires tant de retourner auprès de ta femme et de tes enfants, à Dieu ne plaise que je t'en empêche! Tu as mon argent; vois combien il y a de temps que nous avons commencé notre troisième sortie, vois ce que tu peux et dois gagner par mois, et paye-toi par tes mains. — Quand je servais Thomas Carrasco, le père du bachelier Samson [1], que vous connaissez bien, il me donnait deux ducats par mois, sans compter la nourriture; mais avec vous, je ne sais trop ce que je peux gagner, quoique je sache bien que l'écuyer d'un chevalier errant a plus de mal que le domestique d'un laboureur: au service de ceux-ci, quelque travail, quelque fatigue qu'on ait durant le jour, du moins, le soir, on mange la soupe et on couche dans un lit; moi je n'y ai jamais couché ni rien vu de tel depuis que je vous sers, si ce n'est le peu de temps que nous avons passé chez don Diégo de Mirandà, la bonne chère que je fis avec l'écume des marmites de Gamache, et ce que j'ai bu, mangé et dormi chez Basile: tout le reste du temps j'ai dormi sur la dure, à ciel découvert, exposé aux injures du temps, vivant d'un morceau de fromage, de croûtes de pain, buvant l'eau des ruisseaux et des fontaines que nous rencontrons dans nos courses. J'avoue, répond Don Quijote, que tout ce que tu viens de dire est vrai: combien te semble-t-il que je doive te donner de plus que Thomas Carrasco? — Il me semble qu'avec deux réaux de plus par mois je me trouverai bien payé: voilà pour le salaire de mon travail; mais pour m'indemniser de la promesse que vous m'aviez faite de me donner le gouvernement d'une île, il serait juste d'y ajouter six autres réaux, ce qui ferait en tout trente. — Fort bien: ainsi, il y a vingt-cinq jours que nous sommes partis;

[1] Au chapitre II de cette seconde partie, Cervantes l'appelle Barthélemi; mais on a déja vu de sa part de semblables inadvertances.

compte combien il te revient, d'après le salaire que tu as fixé toi-même, et paye-toi, comme je te l'ai dit, par tes mains.—Vrai Dieu! combien votre seigneurie se trompe dans son compte! Pour la promesse de l'île, il faut compter à partir du jour où vous me l'avez faite, jusqu'à présent. — Et combien y a-t-il que je te l'ai promise? — Si je ne me trompe pas, il doit y avoir plus de vingt ans et trois jours, plus ou moins. Don Quijote se frappa le front, se mit à rire de bon cœur. Vingt ans! dit-il, et je ne suis pas resté dans la Sierra-Morena, et dans toutes nos courses, plus de deux mois; et tu prétends, Sancho, qu'il y a vingt ans que je t'ai promis cette île? Je vois bien que tu veux que l'argent que tu as à moi se consomme tout en salaire: si tel est ton desir, sois satisfait: je te le donne dès ce moment, et grand bien te fasse; j'aime mieux être pauvre et sans argent que de garder un si méchant écuyer. Mais, dis-moi, prévaricateur des ordonnances de la chevalerie errante concernant les écuyers, où as-tu jamais vu ni lu qu'aucun écuyer se soit attaché à un chevalier, sous la condition d'être payé mois par mois de ses services? Viens ici, brigand, monstre, félon, parcours la grande mer de ces histoires, et si tu me trouves un seul écuyer qui ait dit ou pensé ce que tu viens de dire, je consens que tu me le cloues sur le front, et que tu me donnes quatre chiquenaudes bien serrées. Va, tourne bride ou le licou de ton âne, retourne dans ta maison; un seul pas de plus avec moi je ne le souffrirai pas. O pain mal reconnu! promesses mal placées! homme qui tiens plus de la brute que de l'humanité! tu me quittes au moment où je m'occupais de t'établir, où je voulais t'élever si haut qu'en dépit de ta femme on t'aurait donné de la seigneurie; tu me quittes lorsque j'avais l'intention ferme et positive de te faire seigneur de la meilleure île qui soit au monde. Enfin, et c'est toi qui l'as dit, le miel n'est pas fait, etc.; âne tu es, âne tu dois être, âne tu seras jusqu'au dernier jour de ta vie; car je crois bien que ce dernier jour arrivera avant que tu sois convaincu que tu n'es qu'une bête.

Tandis que Don Quijote accablait ainsi d'injures le pauvre

Sancho, celui-ci le regardait fixement; il fut tellement pénétré que les larmes lui vinrent aux yeux, et, d'une voix tremblante et désolée, il dit à son maître : Seigneur, je confesse que, pour être un âne parfait, il ne me manque que la queue : s'il vous plaît de me l'attacher, je la tiendrai pour bien mise, et je vous servirai comme âne tous les jours de ma vie. Pardonnez-moi, ayez pitié de ma jeunesse. Songez que je sais bien peu de chose; et si je parle beaucoup, c'est plutôt faiblesse que malice : mais, qui pèche et s'amende, à Dieu se recommande. Je m'étonnerais, dit Don Quijote, si tu ne mêlais point quelque petit proverbe à tes discours. C'est bien, je te pardonne, à condition que tu te corrigeras, et ne te montreras plus si intéressé à l'avenir. Prends courage seulement, et repose-toi sur la foi de mes promesses, dont l'effet, pour être tardif, n'est pas devenu impossible. Je le ferai, si je le peux, dit Sancho, quoique je sois bien abattu. En ce moment, ils entrèrent dans le bois. Don Quijote s'étendit au pied d'un orme, Sancho près d'un hêtre [1]. La nuit fut douloureuse pour lui, car le serein lui rendait ses contusions plus sensibles; Don Quijote la passa dans ses réflexions ordinaires : cependant leurs yeux se fermèrent. Au lever de l'aurore, ils reprirent leur chemin vers les rives de l'Èbre, où leur arriva ce qu'on lira dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXIX.

Fameuse aventure de la barque enchantée.

Don Quijote et Sancho, tout en contant et à pas comptés [2], deux jours après avoir quitté le bois de peupliers, arrivèrent sur les bords de l'Èbre. La vue du fleuve, l'abondance et la limpidité de ses eaux, qui, dans leur cours paisible,

[1] Ici se trouve un calembour que l'on peut hardiment taxer de platitude : *que estos arboles y otros sus semejantes siempre tienen pies y no manos* ;car ces arbres et les autres ont des pieds et non des mains.

[2] *Por sus pasos contados y por contar*

fertilisaient les rivages les plus riants, adoucirent les soucis continuels de Don Quijote, et portèrent à son esprit d'amoureuses pensées : il se rappela surtout la vision qu'il avait eue dans la caverne de Montésinos; quoique le singe de maître Pierre lui eût dit qu'une partie de cette vision était mensongère, au fond de son cœur, il la tenait toujours pour véritable, bien opposé à Sancho, qui la traitait absolument de fable. Comme ils marchaient le long du fleuve, ils aperçurent une petite barque, sans rames, sans agrès, attachée à un tronc d'arbre. Don Quijote regarda de tous côtés et ne vit personne; il saute à terre, sans balancer, dit à Sancho d'en faire autant et d'attacher les deux montures à un saule ou à un peuplier qui se trouvaient là. Sancho lui demande la cause de ces préparatifs. Apprends, lui répond Don Quijote, que cette barque que tu vois m'attend indubitablement, sans qu'il puisse en être autrement, et me convie à y entrer pour aller secourir un chevalier, ou quelque autre personnage important qui doit se trouver dans un grand danger. C'est là ce que l'on voit dans les histoires de chevalerie, où les enchanteurs on coutume d'en user ainsi : quand un chevalier est réduit à une telle extrémité qu'il ne peut être délivré que par un autre, quoique ce dernier soit séparé de lui de deux ou trois mille lieues au moins, ils l'enlèvent dans une nue ou lui envoient une barque, et, en un clin d'œil, soit par mer, soit dans les airs, ils le transportent où son secours est nécessaire. Ainsi, Sancho, cette barque est placée là pour une semblable cause : cela est aussi vrai qu'il l'est que le jour brille en ce moment. Avant donc qu'il soit plus tard, attache ensemble Rossinante et l'âne, et Dieu nous conduise : quand tous les frères déchaux du monde voudraient m'en empêcher, je ne laisserais pas de m'embarquer.

S'il en est ainsi et que vous vouliez à chaque pas vous abandonner à ce que l'on pourrait bien appeler des extravagances, je n'ai plus qu'à vous obéir et baisser la tête, en pensant au proverbe : fais ce que ton maître te commande, et viens t'asseoir à table avec lui. Cependant, pour l'acquit de ma con-

science, je dois vous avertir que cette barque ne me paraît pas appartenir à des enchanteurs, mais à quelques pêcheurs de cette rivière, car on y pêche les meilleures aloses du monde. Tout en disant ces mots, il attachait les bêtes, les abandonnant, avec une douleur profonde, à la protection des enchanteurs. Don Quijote lui dit de ne pas s'en affliger, que celui qui devait les guider dans ces régions *longinques*[1] saurait bien en prendre soin. Je ne connais pas ces *logiques*[2], dit Sancho, et n'en ai jamais entendu parler. — *Longinques* veut dire, éloignées, lointaines; mais ce n'est pas merveille que tu ne comprennes pas ce mot: tu n'es pas obligé de savoir le latin, comme certaines gens qui croient le savoir et ne s'en doutent pas. Les bêtes sont attachées, dit Sancho, que reste-t-il à faire? — Le signe de la croix, puis lever l'ancre, c'est-à-dire nous embarquer et couper l'amarre qui retient la barque. Il saute dans l'embarcation. Sancho le suit, et, la corde coupée, le bateau commença à dériver. Quand Sancho se vit à environ deux vares du bord, il commença à trembler, craignant de se perdre; mais rien ne lui fut plus sensible que d'entendre braire son âne, et de voir que Rossinante faisait des efforts pour se détacher. Il dit à son maître: L'âne se plaint de notre absence, et Rossinante fait tout ce qu'il peut pour se détacher et se jeter à notre suite. O chers amis! demeurez en paix: la folie qui nous éloigne de vous nous ramènera quand elle sera reconnue. Lors, il se mit à pleurer si amèrement que Don Quijote lui dit, tout en colère: Et que crains-tu, couarde créature? pourquoi pleures-tu, poltron[3]? qui te poursuit, cœur de souris? que te manque-t-il, au sein de l'abondance? gravis-tu pieds nus les monts Riphées? Tu es assis sur ces planches comme un archiduc, t'abandonnant au cours de cet agréable fleuve, qui, dans peu d'instants, nous portera en pleine mer: car nous avons déja bien fait sept à huit

[1] *Longinquos.*

[2] *Logiquos*. Dubournial, pour éviter le mot *longinquos*, substitue le jeu de mots de *régions* et *légions*: Je ne connais pas ces légions, dit Sancho.

[3] *Corazon de mantequillas*, mantequillas, petits pains très minces faits de beurre et de sucre.

cents lieues. Si j'avais un astrolabe, avec lequel je prendrais la hauteur du pôle, je te dirais au juste combien nous avons fait de chemin : cependant je n'y entends rien, ou nous avons déja passé la ligne équinoxiale, qui court à égale distance des deux pôles, ou du moins nous la passerons bientôt. Quand nous aurons passé cette ligne que vous dites, demande Sancho, combien aurons-nous fait de chemin? — Beaucoup, car, de trois cent soixante degrés qui forment la circonférence du globe de la terre et de l'eau, suivant le comput de Ptolémée, le meilleur des cosmographes, nous en aurons fait la moitié quand nous serons parvenus à cette ligne [1]. Par Dieu, seigneur, dit Sancho, vous m'amenez là en témoignage une gentille personne : vous l'appelez *puto, gafo* [2], et *meon* ou *meo*, je ne sais lequel. Don Quijote se mit à rire de l'interprétation que Sancho donnait au *computo del cosmografo Ptolomeo*. Écoute, lui dit-il. Un des indices auxquels les Espagnols, et ceux qui s'embarquent à Cadix pour les Indes orientales, reconnaissent s'ils ont passé la ligne dont je t'ai parlé, c'est que sur tous ceux qui se trouvent dans le navire, les poux meurent, on n'en retrouverait pas un seul dans tout le bâtiment, au poids de l'or. Tu peux donc promener ta main sur une de tes cuisses : si tu trouves quelque chose de vivant, nous serons hors de doute; si tu ne trouves rien, nous avons dépassé la ligne. Je ne crois rien de tout cela, dit Sancho : je ferai cependant ce que vous m'ordonnez, quoique je ne voie pas à quoi bon, car je vois, par mes propres yeux, que nous ne sommes pas éloignés de la rive, de cinq vares, et nous n'en avons pas descendu deux, car voilà Rossinante et l'âne à l'endroit même où nous les avons laissés;

[1] Cervantes se trompe étrangement dans son calcul. Pour avoir parcouru 180 degrés, il aurait fallu qu'il eût été d'un pôle à l'autre, ou d'un point quelconque, à ses antipodes. De l'embouchure de l'Èbre à l'équateur, il n'y a que le nombre de degrés qui expriment la latitude septentrionale de cette embouchure, c'est-à-dire à peu près 40 degrés en droite ligne. Mais toujours aurait-il fallu gagner l'Océan, puisque l'embouchure de l'Èbre est dans la Méditerranée.

[2] Misérable jeu de mots pris de ceux-ci : *computo del cosmografo Ptolomeo*. Sancho ajoute : *con la añadidura de* meon, *o* meo, *o no se como. Puto*, c'est notre vieux mot pute, *gafo* lépreux ; *méon* de *méar*, lâcher de l'eau.

j'ai beau regarder, je soutiens que nous ne bougeons pas, ou que nous allons moins vite que le pas d'une fourmi. — Fais, Sancho, l'épreuve que je t'ai dite, et ne te mêle point d'autres choses : tu ne sais ce que sont colures, lignes, parallèles, zodiaque, écliptique, pôles, solstices, équinoxes, planètes, signes, points ; toutes mesures dont se composent les sphères céleste et terrestre; si tu connaissais toutes ces choses, ou une partie, tu verrais clairement combien nous avons laissé derrière nous de constellations, combien nous en laissons maintenant encore. Je te dis, encore une fois, tâte-toi et pêche : je suis sûr que tu es plus net qu'un feuillet de papier blanc. Enfin, Sancho se tâta[1], et promena sa main jusqu'au jarret gauche, puis, relevant la tête et regardant son maître : Ou l'épreuve est fausse, dit-il, ou nous ne sommes pas encore arrivés où vous dites, il s'en faut beaucoup.—Comment ! as-tu donc trouvé quelqu'un? Quelques-uns, dit Sancho ; et secouant ses doigts, il se lava la main dans la rivière.

Cependant la barque gagnait doucement le fil de l'eau, sans qu'aucune intelligence céleste, aucun enchanteur, rien autre chose la fît mouvoir qu'un courant doux et paisible. En ce moment, ils aperçurent de grands moulins à eau placés au milieu de la rivière. Don Quijote les vit à peine, qu'il s'écria : Vois, ami, nous découvrons enfin la cité, le château, la forteresse où doivent se trouver ce chevalier persécuté, cette reine, cette infante, cette princesse malheureuse, au secours desquels je suis appelé. Et de quelles diables de villes, de forteresses ou châteaux parlez-vous ? dit Sancho : ne voyez-vous pas bien que ce sont des moulins à eau pour moudre le blé ? — Tais-toi, Sancho ; ce qui paraît des moulins n'en est pas : ne t'ai-je pas déja dit que les enchantements changeaient la nature des choses ? Je ne veux pas dire qu'ils les changent réellement, mais en apparence, comme te le prouve la métamorphose de Dulcinée,

[1] Il faut avouer que tous ces détails ne sont pas du meilleur goût ; on peut les ranger avec ceux des effets du baume de fier-à-bras, qu'on a vus dans la première partie.

l'unique refuge de mes espérances. Cependant, la barque, entrée dans le milieu du courant, commençait à aller moins lentement. Les meuniers, qui l'aperçurent, et qui voyaient qu'elle allait s'engouffrer dans les roues, sortirent promptement, avec de longues perches, pour l'arrêter; enfarinés, comme ils l'étaient, leur visage et leurs habits tout blancs, leur donnaient une étrange apparence. Où allez-vous donc, diables d'hommes? criaient-ils de toute leur force: êtes-vous désespérés? voulez-vous vous faire mettre en pièces par ces roues? Ne te disais-je pas bien, Sancho, reprend Don Quijote, que nous en étions venus au moment où je dois montrer toute la force de mon bras? Vois ces félons et malandrins qui viennent à ma rencontre, vois ces fantômes qui veulent s'opposer à ma valeur, ces figures hideuses qui nous font la grimace. Attendez-moi, veillaques. Debout, dans la barque, il se met à menacer les meuniers. Canaille maudite et téméraire! leur crie-t-il, rendez tout à l'heure la liberté à la personne, de quelque qualité qu'elle soit, que vous tenez captive dans votre forteresse ou prison: je suis Don Quijote de la Manche, surnommé le chevalier des Lions, à qui, par la faveur du ciel, est réservé de mettre à fin cette aventure. En disant ces mots, il tire son épée, et s'escrime en l'air contre les meuniers. Ceux-ci, entendant et ne comprenant pas ces folies, se mirent en devoir d'arrêter, avec leurs perches, le bateau déja engagé dans les eaux des roues. Sancho, à genoux, priait dévotement le ciel de le délivrer d'un si grand péril, ce qu'il fit par l'adresse et la diligence des meuniers; ils opposèrent à la barque leurs longs bâtons, et l'arrêtèrent, mais non avec assez de bonheur pour empêcher le choc de renverser le bateau, et Don Quijote et Sancho de tomber dans l'eau: bien en prit au premier de savoir nager comme une canne, quoique cependant, le poids de ses armes le fit aller à fond deux fois; sans le secours des meuniers qui se jetèrent dans l'eau pour les retirer tous deux, ils auraient trouvé là une nouvelle Troie.

On les mit à terre, plus trempés que morts de soif. Sancho,

à genoux, les yeux et les mains levés au ciel, demanda à Dieu, par une longue et fervente prière, de le mettre, à l'avenir, à l'abri des extravagantes entreprises de son maître. Les pêcheurs à qui appartenait la barque survinrent alors, et, la voyant brisée par les roues, se mirent à dépouiller Sancho, et demandèrent à Don Quijote de les payer. Celui-ci, aussi tranquille que s'il ne lui fût rien arrivé, leur répondit qu'il payerait volontiers le dommage, sous condition qu'ils mettraient sur-le-champ et franchement en liberté la personne ou les personnes qu'ils retenaient prisonnières dans leur château. Quelle personne et quel château voulez-vous dire, homme sans jugement? répond un des meuniers: voulez-vous, par hasard, enlever ceux qui viennent moudre à ces moulins? Il suffit, dit entre ses dents Don Quijote: ce serait prêcher dans le désert que de vouloir faire faire par prière à cette canaille quelque action vertueuse. Dans cette aventure, deux vaillants enchanteurs ont dû se trouver en opposition: l'un des deux a détruit ce que l'autre voulait faire; l'un m'a envoyé la barque, l'autre me jette dans les roues du moulin. Dieu y porte remède. Tout dans ce monde est composé de forces et d'éléments contraires: je n'y puis rien de plus. Haussant ensuite la voix, et regardant les moulins: Amis, dit-il, qui que vous soyez, vous qui restez enfermés dans cette prison, pardonnez, si, pour mon malheur et pour le vôtre, je ne puis vous délivrer; cette aventure doit être réservée à un autre chevalier. En disant ces mots, il s'entendit avec les pêcheurs et paya, pour la barque, cinquante réaux, que Sancho donna bien malgré lui. Avec deux embarquements comme celui-ci, dit-il, nous irons bientôt à fond, nous et notre argent. Les meuniers et les pêcheurs ne pouvaient se lasser d'admirer ces deux figures, si différentes des autres hommes, et ne comprenaient rien à toutes les questions que leur faisait Don Quijote; ils prirent ces deux hommes pour des fous, et les quittèrent pour retourner, les uns à leurs moulins, les autres à leurs filets. Don Quijote et Sancho retournèrent à leurs bêtes, moins bêtes qu'eux. Telle fut la fin de l'aventure de la barque enchantée.

CHAPITRE XXX.

De ce qui advint à Don Quijote avec une belle chasseresse.

Le maître et l'écuyer revinrent à leurs bêtes avec assez de mélancolie et de mauvaise humeur, surtout Sancho, qui, ne songeant qu'à l'argent, trouvait, lorsqu'il était obligé de s'en séparer, que c'était lui arracher la prunelle des yeux. Sans dire une parole, ils montèrent à cheval, et s'éloignèrent du fameux fleuve. Don Quijote était enseveli dans ses pensées amoureuses, et Sancho dans ses projets de fortune, qui lui semblaient pour le moment bien loin de se réaliser : quoiqu'il fût simple, il voyait bien que toutes les actions de son maître, ou la plupart, étaient extravagantes, et il cherchait l'occasion de décamper un beau jour, sans entrer en compte et sans prendre congé, et de retourner dans sa maison; mais la fortune arrangea les choses autrement qu'il ne craignait.

Le lendemain, au coucher du soleil, et au sortir d'une forêt, Don Quijote jeta par hasard les yeux sur une verte prairie, au bout de laquelle il aperçut plusieurs personnes; il s'en approcha, et reconnut que c'étaient des chasseurs au faucon; plus près encore, il distingua dans la troupe une gentille dame, montée sur un palefroi, ou haquenée blanche, dont le harnais était vert et la selle d'argent; la dame était pareillement habillée de vert, avec tant de grandeur et de richesse qu'on l'aurait prise pour l'emblème de la magnificence. Elle avait sur le poing gauche un faucon, ce qui fit juger à Don Quijote qu'elle devait être d'un haut rang, et la maîtresse de tous les autres chasseurs, comme elle l'était effectivement. Il dit à Sancho : Cours, mon fils, et dis à cette dame au faucon et au palefroi, que le chevalier des Lions baise les mains de sa grande beauté, et que, si sa grandeur le permet, j'irai les baiser moi-même et la servir en tout ce que son altesse ordonnera, et autant que mes forces me le permettront. Prends bien garde, Sancho, à ta manière de t'exprimer, et ne va pas t'aviser d'enchâsser quel-

que proverbe à ta mode dans tes discours. Vous avez bien trouvé l'enchâsseur, répond Sancho : c'est bien à moi qu'il faut dire cela; ce n'est pas la première fois de ma vie que j'ai fait des ambassades à de hautes et puissantes dames. Si ce n'est lorsque tu fus trouver madame Dulcinée, reprend Don Quijote, je ne sache pas que tu aies fait d'autres ambassades, du moins à ma connaissance. — Il est vrai, répond Sancho; mais un bon payeur ne craint point de donner des gages, et, dans une maison bien fournie, le souper est bientôt prêt : je veux dire qu'il n'est pas besoin de me faire la leçon et de m'avertir de rien, parceque de tout et pour tout je sais un peu. — Je le crois, Sancho : va donc à la bonne heure, et Dieu te conduise. Sancho part, pressant le pas de son âne, et arrive à l'endroit où était la belle chasseresse; il met pied à terre, fléchit le genou, et lui dit : Belle dame, ce chevalier que vous voyez là-bas, et qu'on appelle le chevalier des Lions, est mon maître, et moi je suis son écuyer, nommé, dans sa maison, Sancho Pança. Ce chevalier des Lions, qu'on appelait, il n'y a pas longtemps, le chevalier de la Triste Figure, m'envoie dire à votre grandeur qu'il lui plaise lui donner la permission que, sous son bon plaisir, congé et consentement, il vienne satisfaire son desir, qui n'est autre, comme il le dit et comme je le pense, que de servir votre excellente fauconnerie et beauté; et, l'accordant, votre seigneurie fera une chose qui tournera à son profit, et lui, en recevra une très signalée récompense et contentement. Certes, bon écuyer, répond la dame, vous avez rempli votre message avec toutes les circonstances qu'exigent de pareilles ambassades. Levez-vous : il n'est pas juste de laisser à genoux l'écuyer d'un aussi grand chevalier que celui de la Triste Figure, que nous connaissons déja beaucoup; levez-vous, mon ami : dites à votre maître qu'il sera le bienvenu auprès de moi et du duc mon mari, s'il veut se rendre à une maison de plaisance que nous avons ici.

Sancho se leva, aussi émerveillé de la beauté de la dame que de sa douceur et de sa courtoisie, et surtout de ce qu'elle lui

avait dit connaître son maître, le chevalier de la Triste Figure; si elle ne l'avait pas appelé le chevalier des Lions, c'était sans doute parceque ce nom était trop nouveau. Frère écuyer, lui dit la duchesse, dont je n'ai pas su le nom[1], votre maître n'est-il pas celui dont on a imprimé l'histoire, sous le titre de *l'Ingénieux Chevalier Don Quijote de la Manche*, et qui a pour dame de ses pensées une certaine Dulcinée du Toboso? C'est lui-même, madame, répond Sancho, et l'écuyer qui figure ou doit figurer dans cette histoire, et qu'on nomme Sancho Pança, c'est moi-même, à moins qu'on ne m'ait changé en nourrice, je veux dire dans le livre. Je m'en réjouis beaucoup, dit la duchesse. Allez donc, frère Pança, dites à votre maître qu'il est le bien arrivé et le bien venudans mes domaines, et que rien ne pouvait me faire plus de plaisir.

Avec cette agréable réponse, Sancho, tout joyeux, retourne à son maître: il lui raconte tout ce que lui a dit la grande dame, élevant aux nues, dans son rustique langage, sa beauté, sa bonne grâce et sa courtoisie. Don Quijote se rengorge sur la selle, s'affermit sur les étriers, arrange sa visière, presse les flancs de Rossinante, et, d'une gracieuse allure, s'avance pour aller baiser les mains de la duchesse; elle avait fait appeler le duc son époux, et, en attendant l'arrivée de Don Quijote, lui avait fait part de l'ambassade. Tous deux avaient lu la première partie de cette histoire: ils connaissaient sa folie, avaient grande envie de le connaître lui-même, et l'attendaient avec impatience; ils se proposaient de se conformer à son humeur, d'approuver tout ce qu'il dirait, et de le traiter en chevalier errant, tout le temps qu'il passerait chez eux, avec toutes les cérémonies rapportées dans les livres de la chevalerie errante, qu'ils avaient lus, et ils les aimaient beaucoup.

Don Quijote s'avança la visière haute; et, comme il s'apprê-

[1] Dans une très longue note, don Pellicer conjecture, avec beaucoup de vraisemblance, que ce duc n'est point imaginaire, comme on pourrait le croire, et que Cervantes a voulu désigner un duc de Luna y Villa Hermosa, qui avait en effet, dans le temps indiqué par Cervantes, un château dans l'endroit qu'il désigne.

tait à descendre de cheval, Sancho voulut s'approcher pour lui tenir l'étrier; mais il fut si malheureux, qu'en sautant à bas de son âne, son pied se prit dans une corde du bât sans qu'il pût se dégager; de sorte qu'il demeura suspendu, la poitrine et la bouche touchant à terre. Don Quijote, qui n'avait pas coutume de descendre sans qu'on lui tînt l'étrier, crut que Sancho lui rendait cet office: en descendant sans ménager le poids de son corps il entraîna la selle, qui sans doute était mal sanglée, de sorte que la selle et lui tombèrent à terre, non sans grande honte de sa part, et mille malédictions prononcées tout bas contre le pauvre Sancho, qui restait toujours accroché. Le duc ordonna à ses chasseurs d'aller relever le maître et l'écuyer. Don Quijote, froissé de sa chute, voulut aller tout boitant se mettre à genoux, du mieux qu'il put, devant les deux seigneurs, mais le duc ne voulut point le permettre. Il descendit de cheval, et vint embrasser Don Quijote, en lui disant: J'ai bien du déplaisir, seigneur chevalier de la Triste Figure, de la disgrâce qui vous arrive la première fois que vous mettez le pied sur mes terres; mais la négligence des écuyers occasionne souvent de pires accidents. — La faveur que je reçois en ce moment, vaillant prince, ne laisse accès à aucun mal: ma chute m'eût-elle précipité dans le fond des abîmes, la gloire de vous avoir vu m'en retirerait. Mon écuyer, que Dieu maudisse, sait mieux délier sa langue pour dire des malices, qu'attacher solidement une selle. Mais, en quelque posture que je me trouve, à terre ou debout, à pied comme à cheval, je serai toujours à votre service et à celui de madame la duchesse, votre digne compagne, dame de beauté, princesse universelle de la courtoisie. Doucement, seigneur Don Quijote, dit le duc: où est madame Dulcinée du Toboso, l'on ne saurait louer d'autre beauté que la sienne. Sancho était alors dégagé du bât, et se trouvant tout près, prit la parole avant son maître. On ne peut nier, dit-il, que madame Dulcinée du Toboso ne soit fort belle, on doit, au contraire, l'affirmer; mais le lièvre se lève là où l'on pense le moins; j'ai ouï dire que ce qu'on appelle nature

est comme un potier qui fait des vases d'argile : celui qui en a fait un beau peut en faire deux, trois, cent; je le dis, parceque madame la duchesse ne le cède en rien à ma maîtresse, madame Dulcinée. Don Quijote, se retournant vers la duchesse : Madame, dit-il, il faut que votre grandeur se persuade que jamais au monde chevalier errant n'eut un écuyer plus bavard et plus plaisant que le mien : vous en jugerez aisément si votre altesse me permet de lui consacrer mes services pendant quelques jours. Si le bon Sancho est plaisant, répond la duchesse, je l'en estime davantage, c'est preuve qu'il a de l'esprit; la grâce et les bonnes plaisanteries, vous le savez, seigneur Don Quijote, ne se rencontrent point dans un esprit lourd, et puisque le bon Sancho est amusant et facétieux, je le tiens pour homme d'esprit. Et grand parleur, ajouta Don Quijote. Tant mieux, dit le duc, car un grand nombre de choses heureuses ne peut pas se dire en peu de paroles. Mais afin que nous aussi, nous ne passions pas le temps en paroles, venez, illustre chevalier de la Triste Figure.... Des Lions, doit dire votre altesse, interrompt Sancho; il n'y a plus de Triste Figure. Soit, chevalier des Lions, reprend le duc; venez donc, seigneur chevalier des Lions, dans mon château, qui est ici près; nous vous y ferons l'accueil que l'on doit à une aussi haute personne, et que la duchesse et moi faisons à tous les chevaliers errants qui viennent nous visiter. Déja Sancho avait bien raccommodé la selle de Rossinante, Don Quijote monta dessus, le duc sur un beau cheval : ils mirent entre eux deux la duchesse, et prirent le chemin du château. La duchesse ordonna à Sancho de marcher près d'elle, parcequ'elle s'amusait beaucoup de ses saillies. Sancho ne se fit pas prier : il se mêla parmi eux, et fit le quatrième dans la conversation, au grand plaisir du duc et de la duchesse, qui se faisaient une fête de recevoir, dans leur château, un tel chevalier errant et un tel écuyer [1].

[1] *Tal caballero andante y tal escudero andado.* Toujours des jeux de mots.

CHAPITRE XXXI.

Qui contient beaucoup de choses importantes.

Grande était la joie de Sancho, qui croyait se voir en faveur particulière auprès de la duchesse; il s'imaginait trouver dans son château ce qu'il avait rencontré chez don Diégo et dans la maison de Basile; toujours ami de la bonne chère, toutes les fois que l'occasion se présentait de se bien régaler, il la saisissait aux cheveux. L'histoire rapporte qu'avant d'arriver à la maison de plaisance ou château du duc, celui-ci prit les devants pour donner ses ordres à tous ses domestiques sur la manière dont il fallait recevoir Don Quijote. Lorsque celui-ci parut avec la duchesse aux portes du château, l'on en vit sortir deux laquais ou palefreniers vêtus de longues robes [1] de satin cramoisi, qui tout d'abord l'élevèrent dans leurs bras, et lui dirent : Que votre grandeur aille aider à descendre à madame la duchesse. Don Quijote s'empressa de le faire : il s'établit entre eux à ce sujet un échange de politesse; enfin, la duchesse l'emporta, et ne voulut descendre que dans les bras du duc, disant qu'elle ne se trouvait pas digne de donner une pareille charge à un aussi grand chevalier. Ce fut donc le duc qui la reçut. En entrant dans une vaste cour, deux belles demoiselles se présentèrent, et jetèrent sur les épaules de Don Quijote un grand manteau de fine écarlate. En un instant toutes les galeries de la cour se remplirent de valets et de domestiques, qui se mirent à crier : Bienvenue soit la crème et la fleur des chevaliers errants. En même temps ils versaient des eaux de senteur sur Don Quijote, le duc et la duchesse. Don Quijote remarquait toutes ces cérémonies, et ce fut véritablement le premier jour où il se crut et reconnut réellement et non fantastiquement chevalier errant, se voyant traiter de la même manière qu'il avait lu que l'on traitait jadis les chevaliers. Sancho, descendu de son âne, s'attacha à la duchesse et entra dans le château, mais un re-

[1] *Que llaman de levantar.*

mords de conscience lui reprocha de laisser seul son grison; il s'approcha d'une respectable duègne, qui était venue avec les autres recevoir la duchesse, et lui dit, à voix basse : Madame Gonzalez, ou comment s'appelle votre seigneurie..... On me nomme doña Rodriguez de Grijalba, dit la duègne; que me voulez-vous, frère? Je voudrais, reprit Sancho, que votre seigneurie me fît le plaisir d'aller à la porte du château : vous y trouverez un âne qui est à moi; je vous prie de le faire conduire ou de le conduire vous-même à l'écurie : le pauvre petit est un peu craintif, et n'est pas accoutumé à se trouver seul. Si le maître, dit la duègne, est aussi sage que le valet, nous sommes bien. Allez et mal vous advienne, frère, à vous et à ceux qui vous ont amené. Apprenez, avec votre âne, que les duègnes de ce château ne sont pas accoutumées à un pareil emploi. Cependant, répond Sancho, j'ai entendu dire à mon maître, qui déterre toutes les histoires, que, lorsque Lancelot revint de Bretagne, les dames avaient soin de lui et les duègnes de son cheval; et, pour ce qui est de mon âne, je ne le changerais pas contre le cheval du seigneur Lancelot. Frère, dit la duègne, si vous êtes un bouffon, gardez vos bouffonneries pour ceux qui les trouvent bonnes et qui vous les payent, car de moi vous n'aurez qu'une figue. Au moins sera-t-elle bien mûre, reprend Sancho, car si vous comptez vos années au quinola vous ne perdrez pas pour un point. Fils de putain, répond la duègne, tout en colère, si je suis vieille ou non, j'en dois compte à Dieu, et non à toi, veillaque, mangeur d'ail. Elle débita ces injures d'un ton si haut que la duchesse l'entendit et revint sur ses pas. La voyant si animée, les yeux enflammés, elle lui demanda ce qu'elle avait. J'en ai à ce bon homme, répondit-elle, qui veut, à toute force, que j'aille mettre à l'écurie son âne, qui est à la porte du château : il me donne pour exemple des dames qui pansèrent un je ne sais quel Lancelot, des duègnes qui prirent soin de son cheval, et, pour achever, il m'a appelée vieille. Je regarderais cela, répond la duchesse, comme l'affront le plus sanglant qu'on me pût faire. Écoutez, ami Sancho, faites attention que doña Ro-

driguez est très jeune: ces coiffes qu'elle porte, c'est plutôt pour suivre l'usage et se mettre suivant son rang, que par rapport à ses années. Maudites soient celles qui me restent à vivre, reprend Sancho, si j'ai dit cela dans l'intention de l'offenser! mais j'ai si grande affection pour mon âne, que j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de le recommander à une personne aussi charitable que la dame Rodriguez. Don Quijote entendait tout ce démêlé. Sancho, dit-il, est-ce ici le lieu de tenir de semblables discours? Seigneur, répond Sancho, chacun parle selon ses besoins partout où il se trouve : c'est ici que je me suis souvenu de mon âne, c'est ici que j'en parle; si je m'en étais souvenu à l'écurie, j'en parlerais dans l'écurie. Sancho a raison, dit le duc, on ne doit point le blâmer; son âne sera traité à bouche que veux-tu, on en aura le même soin que de sa personne.

Avec ces discours, qui amusaient tout le monde, excepté Don Quijote, on arriva dans les appartements; on fit entrer le chevalier dans une salle richement tendue de brocart d'or : six demoiselles le désarmèrent et lui servirent de pages; toutes étaient instruites par le duc et la duchesse de la manière dont elles devaient agir pour que Don Quijote crût et vît qu'on le traitait en chevalier errant. Il resta donc désarmé, avec ses chausses étroites, son pourpoint de chamois, long, sec, maigre, hâve, les mâchoires rapprochées l'une de l'autre et se baisant presque: sa figure eût fait mourir de rire les jeunes filles qui le servaient, si le duc ne leur eût expressément recommandé de s'en abstenir : elles le prièrent de se laisser mettre nu pour lui passer une chemise, mais il n'y voulut absolument pas consentir, disant que la décence dans les chevaliers errants n'avait pas moins bonne grâce que la valeur; il les pria seulement de la laisser à Sancho, avec lequel il s'enferma dans une chambre où était un lit fort riche. Quand il se vit seul avec lui : Viens çà, lourdaud, lui dit-il [1] : te paraît-il bien d'insulter une femme aussi vénérable que cette duègne? était-ce là le moment de te souvenir de ton âne? les maîtres de cette maison sont-ils gens à lais-

[1] *Truhan moderno y majadero antiguo*, truand moderne et lourdaud antique.

ser pâtir les bêtes, quand ils reçoivent si magnifiquement les maîtres? Au nom de Dieu, Sancho, veille sur toi, ne découvre pas la filasse de manière qu'on s'aperçoive que tu es tissu d'une toile vile et grossière. Souviens-toi, malheureux pécheur, que le maître est d'autant plus estimé que ses gens sont honnêtes et bien nés, et qu'un des plus grands avantages des princes sur les autres hommes est d'avoir des serviteurs aussi gens de bien qu'eux-mêmes. Ne vois-tu pas, malheureux que tu es, infortuné que je suis, que, si l'on s'aperçoit que tu n'es qu'un gros vilain, qu'un mauvais bouffon, on me regardera comme un imposteur, un chevalier d'emprunt? Non, non, ami Sancho, tu dois fuir cette route: celui qui trébuche en qualité de bouffon et de hâbleur, au premier choc tombe à terre, et n'est plus qu'un truand disgracié. Retiens ta langue, pèse deux fois tes paroles avant de les laisser sortir de ta bouche. Je t'avertis que nous sommes arrivés à un point où, par la faveur de Dieu et la force de mon bras, nous devons nous élever du tiers et du quint [1], en réputation et en fortune. Sancho promit avec serment de se coudre la bouche et de se mordre la langue, avant que de lâcher aucune parole inconsidérée ou hors de propos, ainsi qu'il le lui recommandait, ajoutant qu'il n'eût aucune crainte, que jamais on ne découvrirait par lui ce qu'ils étaient.

Don Quijote s'habilla, prit son baudrier avec son épée, couvrit ses épaules du manteau d'écarlate, et plaça sur sa tête une toque de satin vert que lui avaient donnée les demoiselles. En cet équipage, il se rendit dans la grande salle, où il trouva les demoiselles rangées sur deux haies, toutes munies de quelque objet nécessaire pour présenter à laver, ce qu'elles firent avec beaucoup de révérences et de cérémonies. En même temps, entrèrent douze pages avec le maître d'hôtel, qui venait le chercher pour dîner, car le duc et la duchesse l'attendaient. Les pages le mirent au milieu d'eux, et le conduisirent en grande pompe dans une autre salle où l'on avait dressé une table élégante, avec seulement quatre couverts. Le duc et la

[1] *En tercio y quinto*, avantage que peut faire un père à son fils.

duchesse vinrent le recevoir à la porte; avec eux était un grave ecclésiastique, de ceux qui gouvernent les maisons des princes; qui, n'étant pas nés princes eux-mêmes, ne sauraient enseigner leurs devoirs à ceux qui le sont; qui voudraient que la grandeur des grands se mesurât à leur esprit étroit; qui, voulant apprendre à ceux qu'ils gouvernent à être modérés, les rendent avares: tel devait être le grave religieux[1] qui vint, avec le duc et la duchesse, recevoir Don Quijote. Après mille compliments, ils entourèrent le chevalier et se rendirent à table: le duc pria Don Quijote de prendre la place d'honneur; et ses instances furent telles, qu'il fallut céder; l'ecclésiastique se mit en face de lui, le duc et la duchesse à ses côtés. Sancho était présent, bien étonné et tout ébahi des honneurs qu'on rendait à son maître; quand il vit les instances que le duc faisait à Don Quijote, pour lui faire accepter la place d'honneur, il se mit à dire: Si vos seigneuries me le permettent, je leur raconterai une histoire arrivée dans mon village, au sujet des préséances. A peine eut-il lâché cette parole, que Don Quijote prit l'alarme, persuadé que Sancho allait dire quelque sottise; celui-ci s'en aperçut, et reprit: Ne craignez point, seigneur, que je m'oublie ou dise quelque chose qui ne vienne pas bien à point; je n'ai pas oublié les conseils que vous m'avez donnés depuis peu sur le parler beaucoup ou peu, bien ou mal.—Je ne m'en souviens pas, Sancho; dis ce que tu voudras, mais sois bref. Ce que je veux dire est si vrai, reprend Sancho, que mon seigneur Don Quijote ici présent ne me laissera pas mentir.— Mens tant que tu voudras, je ne t'en empêcherai pas; mais prends garde à ce que tu vas dire.— Je l'ai si bien miré et remiré, que celui qui sonne l'alarme est à couvert, comme vous allez voir. En vérité, dit Don Quijote, vos grandeurs devraient bien renvoyer ce fou; il va débiter mille sottises. Par la vie du duc, dit la duchesse, Sancho ne s'éloignera pas un instant de moi: je l'aime

[1] Pellicer croit que cet ecclésiastique, dont Cervantes fait ici la satire, fut le chanoine Barthélemi Léonardo y Argensola, qui gouvernait la maison des ducs de Villa Hermosa, et même celle du comte de Lémos, son Mécène.

beauçoup parcequ'il est fort amusant. Que le ciel, dit Sancho, donne à votre sainteté beaucoup de jours amusants, pour la bonne opinion qu'elle a de moi, quoique je ne la mérite point! Voici le conte que je voulais dire:

Un gentilhomme de mon village invita ....., ce gentilhomme était fort riche et distingué, car il descendait des Alamos de Médina del Campo; il épousa doña Mencia de Quignones, qui fut fille de don Alonzo de Maragnon, chevalier de l'habit de Saint-Jacques, qui se noya dans la forge, et pour qui il y eut cette grande querelle dans notre village, à laquelle, à ce qu'on m'a dit, mon seigneur Don Quijote prit part, où fut blessé Tomasillo le libertin, fils de Balbastro le maréchal. Tout cela n'est-il pas vrai, mon maître? dites-le sur votre vie, que ces seigneurs ne me prennent pas pour un hâbleur et un menteur. Jusqu'à présent, dit l'ecclésiastique, je vous crois plus bavard que menteur; mais je ne sais ce que dans la suite je jugerai de vous. Tu produis tant de témoins et d'indices, dit Don Quijote, que je ne puis m'empêcher d'affirmer que tu dois dire la vérité. Passe outre et abrége ton conte, car je te vois en chemin de ne pas finir de deux jours. Qu'il n'abrége rien, dit la duchesse, s'il veut me plaire; laissez-le conter comme il sait: n'eût-il pas achevé de six jours, ce seraient les plus agréables de ma vie. Je dis donc, mes seigneurs, poursuit Sancho, que ce gentilhomme, que je connais comme mes mains, car il n'y a pas un trait d'arbalète de ma maison à la sienne, invita un laboureur pauvre, mais honnête. Avancez, frère, dit le religieux: au train que vous prenez, vous mènerez votre conte jusqu'à l'autre monde. A la moitié tout au plus, s'il plaît à Dieu, répond Sancho. Ce pauvre laboureur, arrivé à la maison du gentilhomme qui l'avait invité, repos à son ame, car il est mort, et l'on dit qu'il a fait la fin d'un ange: je ne m'y trouvai pas, car j'étais allé couper des blés à Temblèque. Par votre vie, mon fils, revenez de Temblèque, dit le religieux; et, sans enterrer votre gentilhomme, si vous ne voulez en enterrer d'autres, achevez votre conte. Or donc, reprend Sancho, les deux convives étant près

de se mettre à table, et il me semble les voir maintenant mieux que jamais..... Le duc et la duchesse s'amusaient beaucoup de l'impatience du bon religieux; mais Don Quijote se consumait de rage. — Les deux convives étant donc près de se mettre à table, le laboureur voulait absolument que le gentilhomme prît la place d'honneur, et celui-ci s'obstinait à ce que le laboureur s'y mît, disant qu'il avait droit d'ordonner dans sa maison; mais le laboureur, pour se montrer civil et bien appris, n'y voulait pas consentir, jusqu'à ce que le gentilhomme, impatienté, lui mit la main sur les épaules, et le fit asseoir de force, en lui disant: Asseyez-vous donc, gros lourdaud; partout où je me mettrai, sera la place d'honneur. Voilà mon conte: et, en vérité, je crois qu'il n'est pas venu ici hors de propos. Don Quijote devint de mille couleurs, qui formaient comme du jaspe sur son teint basané. Le duc et la duchesse avaient senti la malice de Sancho, et s'abstinrent de rire pour ne pas augmenter la colère du chevalier; pour changer de conversation et empêcher Sancho de continuer ses sottises, la duchesse demanda à Don Quijote des nouvelles de Dulcinée, et s'il ne lui avait pas envoyé quelque présent de géants ou de brigands, car sans doute il devait en avoir vaincu beaucoup. Madame, répondit Don Quijote, mes disgrâces ont eu un commencement, mais je ne pense pas qu'elles aient de terme. J'ai vaincu des géants, des brigands, des malfaiteurs: je les lui ai envoyés; mais où l'auraient-ils trouvée, puisqu'elle est enchantée, et métamorphosée en la plus laide paysanne qu'on puisse imaginer? Je ne sais, dit Sancho, mais elle m'a paru à moi la plus belle créature du monde, au moins la plus alerte, et, en fait de sauter, elle l'emporterait sur un voltigeur; sur ma foi, madame la duchesse, elle saute de terre sur une bourrique comme un chat. L'avez-vous vue enchantée? demanda le duc. — Comment, si je l'ai vue? Et qui diable, si ce n'est moi, s'est aperçu le premier de son enchantement? Elle est enchantée comme mon père. L'ecclésiastique, entendant parler de géants, de félons, d'enchantements, soupçonna que ce devait être là ce Don Quijote

de la Manche dont le duc lisait souvent l'histoire : il le lui avait reproché plusieurs fois, lui disant que c'était une folie que de lire de telles extravagances ; reconnaissant la vérité de ses soupçons, il dit au duc, avec colère : Votre Excellence, monseigneur, rendra compte à Dieu des sottises de ce bon homme, ce Don Quijote, ce don fou, ou comme il se nomme, je m'imagine qu'il n'est pas aussi fou que vous voudriez qu'il le fût, puisque vous lui fournissez les occasions de développer ses extravagances. Puis, s'adressant à Don Quijote : Et vous, dit-il, ame abandonnée [1], qui vous a fourré dans la cervelle que vous êtes chevalier errant, que vous avez vaincu des géants, combattu des brigands? Allez-vous-en en paix, c'est ainsi qu'on doit vous parler : retournez dans votre maison ; élevez vos enfants, si vous en avez ; prenez soin de votre bien, et cessez de courir le monde, humant l'air et donnant à rire à tous ceux qui vous connaissent, ou ne vous connaissent pas. Où donc avez-vous trouvé, dites-moi, qu'il y ait eu, qu'il y ait encore des chevaliers errants? Dans quel endroit de la Manche ou de l'Espagne trouve-t-on des géants, des brigands, des Dulcinées enchantées, et toutes les niaiseries que l'on met sur votre compte? Don Quijote écoutait en silence tous les discours de ce vénérable personnage. Voyant enfin qu'il avait cessé de parler, il se leva sans respect pour le duc ni la duchesse, et, le visage enflammé de colère, d'un ton de voix altéré, il dit....... Mais cette réponse mérite bien un chapitre à part.

CHAPITRE XXXII.

Réponse de Don Quijote à l'homme d'église, avec d'autres choses aussi agréables qu'importantes.

Don Quijote se leva donc, et, tremblant des pieds à la tête comme un homme frotté de vif argent, il répondit, d'une voix altérée et précipitée : Le lieu où je suis, la présence de ceux

[1] *Alma de cantaro*, ame de cruche.

devant lesquels je me trouve, et le respect que j'ai toujours eu pour les personnes de votre profession retiennent mon juste courroux : par ces motifs et par ce que chacun sait, d'ailleurs, que les gens de votre robe n'ont d'autres armes que celle des femmes, la langue, j'entrerai donc, à armes égales avec la mienne, en combat avec vous, de qui je devais attendre de bons conseils et non d'infâmes injures. Les remontrances pieuses et bien intentionnées exigent d'autres précautions et demandent d'autres soins : me reprendre en public, avee tant d'aigreur, c'est passer toutes les bornes des représentations légitimes, toujours mieux établies sur la douceur que sur la dureté. Il est mal, avant de connaître le péché que l'on condamne, d'appeler ni plus ni moins le pécheur fou, insensé. Quelle folie avez-vous remarquée en moi, qui vous autorise à me condamner, à m'injurier, à m'enjoindre de retourner dans ma maison, pour la gouverner, pour prendre soin de ma femme et de mes enfants, sans savoir si j'en ai ou n'en ai pas? Suffit-il donc de s'introduire, à tort et à travers[1], dans la maison d'autrui pour en gouverner les maîtres, d'en avoir élevé quelques-uns dans une étroite tutelle, sans avoir vu du monde que ce qui est renfermé en vingt ou trente lieues de pays, pour s'ingérer de donner des lois à la chevalerie et de juger les chevaliers errants? Est-ce donc une entreprise vaine, un temps mal employé, que celui que l'on consacre à courir le monde, non pour en chercher les délices, mais les austérités, par où les gens de bien s'élèvent à l'immortalité? Si les chevaliers, les hommes d'une illustre naissance, généreux, magnifiques, me mettaient au rang des fous, je le regarderais comme un affront ineffaçable ; mais, être jugé tel par des étudiants qui n'ont jamais foulé les sentiers inconnus pour eux de la chevalerie, je m'en soucie comme de rien : chevalier je suis, chevalier je mourrai, s'il plaît au Tout-Puissant. Les uns suivent le vaste champ d'une ambition superbe; d'autres, la voie d'une basse et servile adulation; ceux-ci suivent la route d'une trom-

[1] *A troche moche.*

peuse hypocrisie, ceux-là celle de la véritable religion. Pour moi, guidé par mon étoile, je marche dans l'étroit sentier de la chevalerie errante : pour m'y consacrer, je méprise les biens, mais non l'honneur. J'ai redressé des torts, vengé des injures, châtié des insolences, vaincu des géants, dompté des fantômes. Je suis amoureux, parcequ'il est indispensable que tout chevalier le soit; mais je ne suis pas un amant vicieux, mon amour est chaste et platonique; toutes mes intentions tendent à bonne fin; c'est de faire du bien à tous, de ne faire de mal à personne. Si celui qui a de tels principes, une telle conduite, de telles intentions, mérite d'être appelé fou, je m'en rapporte à Vos Excellences, seigneur duc et madame la duchesse.

Pour Dieu, seigneur, dit Sancho, n'ajoutez pas un mot à votre défense: il n'y a plus rien à penser, rien à dire; il ne faut que persévérer; et, puisque ce seigneur nie qu'il y ait ou qu'il y ait jamais eu des chevaliers errants, il n'est pas étonnant qu'il soit mal instruit des choses dont il parle. Frère, dit l'ecclésiastique, seriez-vous, par aventure, ce Sancho Pança dont on parle, à qui votre maître a promis une île? C'est moi-même, répond Sancho; et certes, je la mérite tout aussi bien qu'un autre. Mettez-vous avec les bons, vous serez bon : je suis de ceux-là. Dis-moi avec qui tu pais, et non pas avec qui tu nais; qui s'appuie contre un bon arbre jouit d'un bon ombrage : je me suis appuyé contre un bon maître, il y a longtemps que je l'accompagne, je dois être un autre lui-même, s'il plaît à Dieu, vive lui, vive moi : il ne manquera pas d'empires pour y régner, ni moi d'îles pour les gouverner. Non, certes, ami Sancho, dit le duc, car, en considération du seigneur Don Quijote, je vous donne le gouvernement d'une île, sur neuf que je possède, d'assez haute valeur. Sancho, dit Don Quijote, va te mettre à genoux devant Son Excellence, et lui baiser les pieds pour la remercier de la faveur qu'elle te fait. Sancho le fit sur-le-champ; l'ecclésiastique, à ce spectacle, se leva de table, tout en colère, et dit au duc : Par l'habit que je porte, je déclare Votre Excellence aussi insensée que ces pécheurs. Et comment ne le se-

raient-il pas, quand ils voient les sages canoniser leurs folies? Que Votre Excellence demeure avec eux : pour moi, tant qu'ils seront ici, je resterai chez moi; je serai dispensé de reprendre ce que je ne saurais empêcher. Sans rien ajouter, sans manger davantage, il quitta la table et s'en fut, malgré les instances du duc, qui ne furent pas très vives, car il ne pouvait s'empêcher de rire de son impertinente colère.

Reprenant ensuite son sérieux, il dit à Don Quijote : Seigneur chevalier des Lions, vous avez si bien répondu pour vous-même, qu'il ne manque rien à la satisfaction de ce qui paraissait un outrage, et n'en est véritablement pas un; car, vous le savez mieux que moi, les injures des ecclésiastiques n'offensent pas plus que celles des femmes. Il est vrai, dit Don Quijote; la raison en est que celui qui ne peut être offensé ne saurait offenser : les femmes, les enfants et les ecclésiastiques ne pouvant se défendre contre les offenses, ne sauraient recevoir d'affront; il y a, vous le savez, cette différence entre l'offense et l'affront, que celui-ci vient de la part de celui qui le peut faire, le fait et le soutient; mais l'offense peut venir de qui que ce soit, sans affront. Par exemple : un homme se trouve sans défiance dans la rue; il survient dix hommes armés qui lui donnent des coups de bâton : il met l'épée à la main, il fait son devoir; mais la supériorité du nombre l'empêche de se venger. Cet homme est offensé, mais il n'a pas reçu d'affront. Autre exemple : Un homme marche, un autre vient par derrière, lui donne des coups de bâton et s'enfuit : le premier le poursuit et ne peut l'atteindre. Il a reçu une offense et non un affront, car l'affront doit être soutenu : si celui qui a donné les coups de bâton, quoique par derrière, avait mis l'épée à la main, s'était tenu en place faisant face à son ennemi, celui-ci aurait reçu offense et affront : offense, car il aurait été frappé en trahison; affront, car l'assaillant aurait soutenu de pied ferme ce qu'il avait fait. Ainsi, d'après les lois du maudit duel, je puis avoir été offensé, mais non avoir reçu d'affront; car les enfants ne sentent point l'offense, les femmes ne peuvent la fuir et ne sont point en position de ré-

sister; autant en dirons-nous des gens consacrés à notre sainte religion : ces trois classes n'ont point d'armes offensives ou défensives; et, quoiqu'ils soient naturellement obligés à se défendre, ils ne sont pas faits pour offenser personne. Ainsi, quoique j'aie dit que je pouvais avoir été offensé, je soutiendrai maintenant que je ne l'ai pas été; car celui qui ne peut recevoir d'affront ne saurait en faire : aussi, je ne dois point me ressouvenir et ne me souviens plus de tout ce que m'a dit ce bon homme. J'aurais seulement desiré qu'il eût un peu plus attendu, pour que je pusse lui faire connaître l'erreur où il est, de croire qu'il n'y a point et qu'il n'y a jamais eu de chevaliers errants. Si Amadis, ou quelqu'un de sa nombreuse famille, avait entendu ces discours, je crois que Sa Révérence ne s'en serait pas bien trouvée. J'en jure bien, dit Sancho : il eût attrapé un revers qui l'aurait fendu de haut en bas comme une grenade ou un melon bien mûr; ils étaient vraiment bien gens à souffrir de pareils chatouillements. Par mon ame, je tiens pour certain que si Renaud de Montauban avait entendu les propos de ce petit homme, il lui aurait si bien clos la bouche[1], qu'il n'aurait pu parler de trois ans; qu'il se trouve seulement avec eux, il verra comment il échappera de leurs mains. La duchesse mourait de rire en entendant parler Sancho : dans son opinion, il était plus fou et plus amusant que son maître, et plusieurs furent du même avis.

Enfin, Don Quijote s'apaisa, et le dîner finit. La nappe levée, entrèrent quatre demoiselles : l'une portait un bassin d'argent, une autre une aiguière de même métal, la troisième avait sur l'épaule deux serviettes extrêmement fines; la dernière avait les bras nus jusqu'au coude, et dans ses blanches mains (elles l'étaient sans doute) tenait une boule de savon de Naples : celle qui portait le bassin le mit gracieusement sous la barbe de Don Quijote; il tendit le cou sans rien dire, étonné de semblable cérémonie, et croyant que, dans ce château, c'était l'usage de laver la barbe au lieu de laver les mains; aussitôt l'aiguière fit

[1] *Tapaboca le hudiera dado.*

son office, et celle qui tenait le savon se mit à caresser non-seulement la barbe, mais toute la figure de l'obéissant chevalier, qui était même obligé de fermer les yeux pour éviter l'écume, aussi blanche que la neige dont on l'avait couvert. Le duc et la duchesse, qui n'étaient prévenus de rien, attendaient la fin de cette bizarre cérémonie. Celle qui savonnait Don Quijote, après lui avoir mis un pied d'écume sur le visage, feignit de manquer d'eau et en demanda à sa camarade, ajoutant que le seigneur Don Quijote aurait la bonté d'attendre : celui-ci resta donc avec la plus étrange et la plus plaisante figure que l'on puisse imaginer, les yeux fermés, le visage couvert de savon, montrant un cou long d'une aune et passablement noir : aussi les assistants, qui étaient en grand nombre, avaient-ils toutes les peines du monde à se retenir de rire. Les jeunes filles qui avaient préparé cette malice avaient les yeux baissés, sans oser regarder leurs maîtres ; ceux-ci, partagés entre la colère et l'envie de rire, ne savaient s'ils devaient se résoudre à punir leur insolence, ou à les récompenser pour le plaisir qu'elles leur donnaient. Enfin la demoiselle à l'aiguière revint, on acheva de laver Don Quijote, puis la barbe fut séchée et essuyée avec soin par la demoiselle aux serviettes, et toutes quatre, lui faisant une profonde révérence, voulurent se retirer ; mais le duc, pour que Don Quijote ne s'aperçût pas de la plaisanterie, leur ordonna de lui laver aussi la barbe : Approchez, dit-il, et surtout que l'eau ne manque pas. La jeune fille, fine et empressée, présenta le bassin comme à Don Quijote, puis elles lavèrent, savonnèrent et essuyèrent le duc, et se retirèrent en faisant la révérence. On a su depuis que, si elles ne l'eussent point lavé comme Don Quijote, il aurait châtié leur insolence, qu'elles avaient rachetée avec esprit en le savonnant lui-même. Sancho regardait attentivement cette cérémonie, et disait tout bas : Plût à Dieu que ce fût la mode, dans ce pays, de savonner la barbe des écuyers comme celle des chevaliers ! j'en aurais grand besoin ; le rasoir me serait encore plus utile. Que dites-vous entre vos dents, Sancho ? demanda la duchesse. — Je dis, madame, que, dans les cours des autres

seigneurs, j'ai ouï dire qu'en levant la nappe on donnait de l'eau pour les mains, mais on ne lessivait pas la barbe. Il est bon de vivre longtemps pour voir beaucoup, quoique l'on dise aussi que, qui a longue vie a beaucoup à souffrir; mais une telle lessive est plutôt un plaisir qu'une peine. — Ne vous mettez point en peine, ami Sancho, je vous ferai laver par mes femmes, et même lessiver, s'il est besoin. Je me contente, pour le présent de la barbe, répond Sancho; une autre fois, Dieu verra ce dont il sera besoin. Maître d'hôtel [1], dit la duchesse, écoutez et faites au pied de la lettre ce que demande le bon Sancho. Le maître d'hôtel répondit que le seigneur Sancho serait satisfait, et s'en fut dîner, emmenant avec lui l'écuyer. Le duc et la duchesse restèrent à table avec Don Quijote, s'entretenant de diverses choses, mais toutes relatives à la profession des armes ou à la chevalerie errante.

La duchesse pria Don Quijote de lui peindre, de lui décrire la beauté, les qualités de Dulcinée, puisqu'il avait une heureuse mémoire : car, ajouta-t-elle, d'après ce qu'en publie la renommée, ce doit être la plus belle créature du monde, et de toute la Manche. A cette demande, Don Quijote fit un grand soupir. Madame, dit-il, si je pouvais arracher mon cœur, et l'exposer à vos yeux sur cette table [2], j'ôterais à ma langue la peine de vous décrire ce qui peut à peine se concevoir, car Votre Excellence la verrait reproduite au naturel; mais, entreprendre de vous peindre trait pour trait, de décrire de point en point la beauté de l'incomparable Dulcinée, c'est une tâche au-dessus de mes forces, une entreprise digne d'occuper les pinceaux de Parrhasius, de Timante, d'Apelles, et le ciseau de Lysippe; pour retracer ses charmes sur la toile, sur le marbre, sur le bronze, et, pour la louer dignement, il faudrait la réthorique cicéronienne et démosthénique. Que signifie *démosthénique* [3]? dit la duchesse, je n'ai jamais entendu ce mot de ma vie. Démosthéni-

[1] *Maestresala.*
[2] *Sobre esta mesa, y en un plato.*
[3] *Demostina.*

que, répond Don Quijote, c'est comme qui dirait de Démosthène; de même que la rhétorique cicéronienne est celle de Cicéron : ce furent les deux plus grands orateurs du monde. Oui, sans doute, reprend le duc : où donc sont vos lumières pour faire une pareille demande? Cependant, le seigneur Don Quijote nous obligerait beaucoup de nous peindre sa Dulcinée; ne fût-ce qu'une ébauche, elle en sortira de manière à faire envie aux plus belles. — Je le ferais, certes, volontiers, si elle ne s'était effacée de mon esprit par suite de la disgrâce qui lui est arrivée, et qui est telle que je suis plus propre à la pleurer qu'à la peindre. Vos seigneuries sauront qu'allant, ces jours passés, pour lui baiser les mains, lui demander sa bénédiction et son congé pour ma troisième sortie, je la trouvai toute autre que je ne m'y attendais : elle était enchantée et changée de princesse en paysanne, de belle en laide, d'ange en diable, de suave en pestiférée, de bien élevée en rustique, de retenue en dévergondée, de lumière en ténèbres, en un mot, de Dulcinée du Toboso en une grossière paysanne [1]. Grand Dieu! s'écrie le duc, qui a pu commettre une si méchante action? qui a pu la priver de cette beauté qui charmait tout le monde, de cette bonne grâce qui fixait tous les cœurs, de cette honnêteté qui la faisait tant estimer? Qui, répond Don Quijote, qui l'aurait fait, sinon un de ces malins enchanteurs qui me persécutent? Cette race maudite, née pour obscurcir, anéantir les hauts faits des gens de bien, pour éclairer et protéger les forfaits des méchants, les enchanteurs, m'ont persécuté, me persécutent et me persécuteront jusqu'à ce qu'ils aient précipité dans l'abîme de l'oubli mes grandes actions chevaleresques; ils me frappent dans l'endroit où ils me voient le plus sensible; car, ôter sa dame à un chevalier errant, c'est lui ôter les yeux avec lesquels il voit, le soleil qui l'illumine, l'aliment qui le fait vivre : j'ai dit souvent, et je le répète, un chevalier errant sans dame est un arbre sans feuilles,

[1] *Villana de Sayago* ou *Fayago* : contrée entre Zamora et Ciudad Rodrigo, habitée par des gens grossiers, qui avaient un habillement et un langage particuliers.

un édifice sans ciment, une ombre sans le corps qui la produit. Il n'y a rien à ajouter, dit la duchesse : cependant, si l'on peut avoir confiance dans l'histoire du seigneur Don Quijote, publiée depuis peu à la satisfaction de tout le monde, on y trouve, si j'ai bonne mémoire, que vous n'avez jamais vu madame Dulcinée; que ce n'est point un personnage réel, mais un être fantastique que vous avez créé dans votre imagination, et que vous avez orné de toutes les grâces et perfections possibles. Il y a beaucoup à dire là-dessus, répond Don Quijote : Dieu seul sait s'il existe ou non une Dulcinée, si elle est fantastique ou réelle; ce ne sont pas de ces choses qu'il faille approfondir entièrement. Ce n'est pas moi qui ai créé ma dame; je la vois douée de toutes les qualités qui peuvent la faire distinguer par-dessus toutes les autres femmes; belle sans défauts, digne sans orgueil, sensible mais honnête, aimable par sa courtoisie, courtoise par bonne éducation, et enfin d'une haute naissance, parceque la beauté jette un éclat plus vif sur les femmes sorties d'un sang illustre que sur celles d'un humble condition. Vous avez raison, sans doute, dit le duc : cependant vous me permettrez de faire une observation qui résulte de l'histoire de vos hauts faits que j'ai lue; on peut en inférer que, s'il est vrai qu'il y ait une Dulcinée au Toboso ou ailleurs, et qu'elle soit aussi belle que vous nous la représentez, elle n'égale point quant à la naissance les Orianes, les Alastrajareas, les Madasimes [1] et autres femmes de ce rang, dont sont pleines les histoires que vous connaissez. A cela je répondrai, dit Don Quijote, que Dulcinée est fille de ses œuvres, que les vertus anoblissent, et qu'on doit plus estimer l'humble vertueux que le vicieux d'un haut rang : Dulcinée réunit des qualités qui peuvent l'élever au sceptre et à la couronne : le mérite d'une femme belle et vertueuse opère de plus grands miracles, et sinon formellement, du moins virtuellement peut être le principe de plus grandes fortunes. Certes, seigneur Don Quijote, dit la duchesse, vous procédez en tout prudemment, avec un pied de plomb, et, comme on dit, la

[1] Personnages des romans de chevalerie.

sonde à la main; désormais, je croirai fermement, je persuaderai à tous mes gens, et même au duc mon seigneur, s'il est nécessaire, qu'il existe une Dulcinée au Toboso, qu'elle est actuellement vivante, qu'elle est belle, bien née, et mérite d'être servie par un chevalier tel que le seigneur Don Quijote; c'est tout ce que je puis dire, je n'y saurais rien ajouter. Cependant, je ne saurais me défendre d'un scrupule et de quelque ressentiment contre Sancho Pança: l'histoire que j'ai citée rapporte que, lorsque Sancho fut envoyé par vous auprès de Dulcinée pour lui porter votre lettre, il la trouva criblant une mesure de blé, à telles enseignes que c'était du blé blond, ce qui me fait douter de la noblesse de sa race. Madame, répond Don Quijote, Votre Grandeur sait bien que tout ou presque tout ce qui m'arrive sort de la nature ordinaire des aventures des autres chevaliers errants, que cette différence vienne de l'inscrutable arrêt du destin, ou de la malice de quelque enchanteur jaloux: c'est une chose avérée que, parmi les chevaliers les plus célèbres, l'un avait le don de ne pouvoir être enchanté, un autre d'avoir la chair tellement impénétrable qu'il ne pouvait être blessé, comme le fameux Roland, un des douze pairs de France; on raconte de lui qu'il ne pouvait être blessé qu'à la plante du pied gauche, et seulement avec une grosse épingle: aussi, quand Bernard de Carpio le tua à Roncevaux, voyant qu'il ne pouvait le blesser avec aucune arme, il l'enleva dans ses bras et l'étouffa, se rappelant le genre de mort qu'Hercule donna à Antée, ce féroce géant que l'on disait fils de la Terre. Je conclus, de ces divers dons possédés par des chevaliers, que je pourrais en avoir aussi quelqu'un, non celui d'être invulnérable, car j'ai remarqué plusieurs fois que ma chair est facile à pénétrer, non celui de ne pouvoir être enchanté, car une fois je me suis vu dans une cage, où, sans enchantement, toutes les forces du monde n'eussent pu me renfermer; mais puisque je m'en suis délivré, je veux croire que je n'ai plus rien à redouter des enchanteurs; voyant qu'ils ne peuvent plus rien contre ma personne, ils se vengent sur ce que j'ai de plus cher, et cherchent

à me faire perdre la vie en maltraitant celle pour qui seule j'existe. Je pense donc que, lorsque mon écuyer porta mon message à Dulcinée, ils la changèrent en paysanne, occupée à des travaux aussi vils que celui de cribler du blé; mais j'ai déjà dit que ces grains n'étaient ni du froment ni autre blé, mais des grains de perles orientales. Pour preuve de la réalité de l'enchantement, j'ajouterai qu'étant depuis peu allé au Toboso, je ne pus jamais trouver le palais de Dulcinée. Le lendemain, mon écuyer Sancho la vit sous sa figure naturelle, c'est-à-dire la plus belle du monde, et, à moi, elle me parut une paysanne laide, grossière, et parlant fort mal, quoiqu'elle soit la sagesse même. Et, puisque je ne suis pas enchanté et ne peux plus l'être, suivant toute apparence, c'est elle qui est l'enchantée, l'offensée, la métamorphosée, la changée et rechangée; c'est sur elle que se sont vengés mes ennemis; c'est pour elle que je vivrai dans des pleurs éternels, jusqu'à ce que je la voie rendue à son premier état : ainsi, l'on ne doit point s'arrêter à ce que dit Sancho, qui la trouva tamisant et criblant; car, si les enchanteurs l'ont changée pour moi, il n'est pas étonnant qu'ils en aient fait autant pour lui. Dulcinée est illustre et bien née, issue d'une famille noble du Toboso, où il y en a beaucoup d'anciennes, composées de gens de bien; certes elle n'y a point peu de part, car le lieu de sa naissance sera fameux et renommé dans les siècles futurs, comme le fut Troie par Hélène, notre Espagne par la Cava, mais à plus noble titre. D'un autre côté, je vous observerai que Sancho est un des plus plaisants écuyers qu'ait jamais eu chevalier errant : il a quelquefois des naïvetés si subtiles que ce serait un assez agréable exercice de décider si c'est finesse ou simplicité; il a des malices qui le feraient croire méchant, et des simplicités qui le feraient prendre pour un sot; il doute de tout et croit tout; quand je le crois tombé dans quelque sottise, il s'en tire avec une sagesse qui l'élève aux nues : enfin, je ne le changerais pas pour un autre écuyer, quand on me donnerait une ville en retour. Je suis cependant en doute de savoir s'il serait prudent de lui confier le gouver-

nement dont Votre Grandeur l'a gratifié, quoique j'aie remarqué en lui certaine aptitude à gouverner, qui me fait penser qu'en aiguisant un peu son esprit, il s'en tirera comme le roi de ses gabelles; d'ailleurs, l'expérience nous a prouvé souvent qu'il ne faut ni beaucoup d'habileté, ni beaucoup d'instruction pour être gouverneur : nous en avons cent qui savent à peine lire, et qui gouvernent comme des gerfauts; l'essentiel est qu'ils aient de bonnes intentions, car ils ne manqueront jamais de gens qui leur montreront ce qu'ils ont à faire, comme il arrive aux gouverneurs chevaliers et non lettrés qui jugent avec un assesseur. Quant à moi, je lui conseillerai également de ne pas faire de concussions, et de maintenir ses droits; je lui donnerai, quand il en sera temps, quelques avis que je tiens en réserve pour son utilité et pour la plus grande prospérité de son île.

Le duc, la duchesse et Don Quijote s'entretenaient ainsi, quand ils entendirent un grand bruit de voix et une grande rumeur dans le château. Au même instant, Sancho entra dans la salle, tout effrayé, ayant en bavette un torchon, et suivi de plusieurs marmitons et autres bas valets; l'un d'eux portait une auge pleine d'eau, qu'à sa couleur et à sa malpropreté on jugeait avoir servi à laver la vaisselle; il poursuivait Sancho, avec cette auge, cherchant à la lui mettre sous la barbe, tandis qu'un autre semblait se disposer à la lui laver[1]. Qu'est-ce-ci? dit la duchesse; que faites-vous, que voulez-vous à ce bon homme? ne vous souvenez-vous pas qu'il vient d'être nommé gouverneur? Madame, répond celui qui faisait l'office de barbier, il ne veut pas se laisser laver, comme c'est la coutume, et comme on a lavé son maître et monseigneur le duc. Je veux bien qu'on me lave, répond Sancho tout en colère, mais avec de l'eau plus claire, des mains moins sales et des serviettes plus blanches; il n'y a pas tant de différence entre mon maître et moi, qu'il faille qu'on le lave avec de l'eau d'ange et moi avec

[1] Que l'on fasse manger Sancho dans la cuisine, rien de plus naturel; mais que des marmitons et autres canailles osent le poursuivre jusque dans l'appartement du maître, c'est une invraisemblance que le desir de tracer un tableau plaisant n'a pas laissé apercevoir à Cervantes.

de la lessive de diable; les coutumes en usage dans les palais des princes ne sont bonnes qu'autant qu'elles ne causent point d'ennui, mais celle du lavage dont on use ici est pire que la discipline des flagellants; j'ai la barbe nette, et n'ai pas besoin d'un tel rafraîchissement: aussi, le premier qui s'approche pour me laver ou me toucher un poil de la tête, je veux dire de la barbe, je lui donnerai, sauf respect, un tel coup de poing, qu'il restera imprimé sur son chef: de semblables savonnages et cérémonies sont plutôt pour se moquer des gens que pour les honorer. La duchesse s'étouffait de rire de la colère de Sancho et de ses discours; mais Don Quijote ne trouvait nullement plaisant de le voir entortillé de cette sale toile, et entouré de ces valets de cuisine: faisant donc une profonde révérence au duc et à la duchesse, comme pour leur demander la permission de parler, il dit, d'une voix posée, à cette canaille: Holà, seigneurs chevaliers, laissez là ce jeune garçon, et retournez d'où vous venez, ou ailleurs si vous voulez; mon écuyer est aussi net qu'un autre, et vos lessives ne sont pas faites pour lui [1]. Suivez mon conseil, laissez-le; ni lui ni moi n'entendons la plaisanterie. Sancho lui coupa la parole et reprit: Qu'ils approchent seulement pour s'amuser de la bête, je le souffrirai comme il est nuit à présent: qu'ils apportent un peigne ou ce qu'ils voudront, qu'ils m'étrillent la barbe: si l'on y trouve la moindre ordure, je consens qu'on me tonde en croix. Sancho a raison dans ce qu'il dit, et l'aura toujours, ajouta la duchesse, sans cesser de rire; il est propre, et, comme il le dit, il n'a pas besoin d'être lavé: si notre coutume ne lui plaît pas, il est libre [2]; et vous, ministres de propreté, vous êtes bien négligents, bien téméraires, pourrais-je dire, de présenter à un tel personnage et à une telle barbe, au lieu de bassins et d'aiguières d'or pur et de serviettes d'Allemagne, des auges de bois, et des torchons à essuyer les buffets; il faut que vous soyez bien mal appris, bien méchants, de ne pouvoir vous empêcher de

1 *Esas artesillas son para él estrechas, y penantes bucaros.*
2 *Su alma en su palma.*

montrer la haine que vous portez, comme malandrins que vous êtes, aux écuyers des chevaliers errants. Les marmitons et le maître d'hôtel qui les avait suivis crurent la duchesse réellement fâchée : ils ôtèrent le torchon à Sancho, et se retirèrent tout confus. Sancho, se voyant délivré de ce qui lui semblait un si grand danger, se mit à genoux devant la duchesse, et lui dit : Des grandes dames on doit attendre de grandes faveurs ; celle que vient de m'accorder votre seigneurie ne peut se payer que par le vif desir que j'ai de me voir armé chevalier errant, pour employer tous les jours de ma vie à servir une si haute dame. Je suis laboureur, je m'appelle Sancho Pança, je suis marié, j'ai des enfants, je sers comme écuyer : si par quelqu'une de ces choses je peux me rendre utile à votre grandeur, je tarderai moins à obéir que vous à commander. On voit bien, Sancho, dit la duchesse, que vous avez appris la politesse à l'école même de la courtoisie ; on reconnaît, ai-je voulu dire, les leçons du seigneur Don Quijote, qui doit être la fleur des cérémonies[1], la crème des compliments. Loués soient tel maître et tel serviteur, l'un la boussole de la chevalerie errante, l'autre l'étoile des écuyers fidèles. Levez-vous, ami Sancho ; je reconnaîtrai votre courtoisie, en pressant le duc, mon seigneur, d'accomplir, le plus tôt possible, la promesse qu'il vous a faite d'un gouvernement. Là cessa la conversation. Don Quijote alla faire la sieste, et la duchesse engagea Sancho, s'il n'avait pas trop envie de dormir, à venir passer l'après-dînée dans une salle fraîche, avec elle et ses demoiselles. Sancho répondit que, quoiqu'il eût à la vérité pour habitude de faire une sieste de quatre ou cinq heures l'été, il s'efforcerait, pour reconnaître ses bontés, de ne pas dormir cette fois et se rendrait à ses ordres : il s'en fut. De son côté, le duc donna de nouveaux ordres pour que Don Quijote fût traité en chevalier errant, sans s'écarter en un seul point des formes que l'on disait usitées à la réception des anciens chevaliers.

[1] *Ceremonias, ó cirimonias, como vos decis.*

CHAPITRE XXXIII.

Agréable conversation de la duchesse et de ses demoiselles avec Sancho Pança, digne d'être racontée et commentée.

L'histoire rapporte que Sancho ne dormit point cette après-dînée-là, et que, pour tenir sa parole, il se rendit auprès de la duchesse; celle-ci, qui prenait grand plaisir à l'entendre, le fit asseoir auprès d'elle sur une chaise basse, quoiqu'en homme bien appris il refusât de le faire; mais elle lui dit qu'il pouvait s'asseoir comme gouverneur, et parler comme écuyer, ajoutant qu'en ces deux qualités il méritait de s'asseoir au même banc que le vaillant Cid Rui Diaz[1]. Sancho plia les épaules, obéit et s'assit. Les dames et les demoiselles de la duchesse l'environnèrent, attendant en grand silence ce qu'il allait dire; mais la duchesse parla la première. A présent que nous sommes seuls, dit-elle, et que personne d'étranger ne peut nous entendre, je voudrais bien que le seigneur gouverneur m'éclaircît quelques doutes nés en moi à la lecture de l'histoire du grand Don Quijote: le premier de ces doutes le voici: il est constant que le bon Sancho n'a jamais vu Dulcinée, je veux dire, madame Dulcinée du Toboso, et ne lui a point remis la lettre de Don Quijote, puisqu'elle était restée dans les tablettes à la Sierra-Morena; comment a-t-il osé feindre une réponse, et dire qu'il l'avait trouvée criblant du blé, invention fausse, mensonge préjudiciable à la réputation de l'incomparable Dulcinée, trait enfin peu convenable à la fidélité d'un honnête écuyer? Avant de répondre, Sancho se lève, et, sans bruit, le corps penché, le doigt sur les lèvres, parcourt la salle, soulève les draperies, revient ensuite s'asseoir, et dit: Maintenant, madame, que je me suis assuré que personne n'est caché pour nous écouter, je répondrai sans craintes devant les assistants à ce que vous m'avez demandé, à tout ce que vous voudrez savoir. Je vous dirai d'abord que je tiens mon seigneur Don

[1] *Campeador,* surnom donné au Cid.

Quijote pour un fou achevé, quoique quelquefois il dise des choses qui, à mon avis, et de celui de tous ceux qui l'entendent, sont si sages et si bien ordonnées, que Satan lui-même n'en pourrait dire de meilleures : cependant, en réalité et sans scrupule, je le regarde comme un fou; je me le suis si bien mis dans l'esprit, que je me hasarde à lui faire croire des choses qui n'ont ni pied ni tête, comme la réponse à la lettre, et, ce que l'histoire imprimée n'a pas pu dire, il y a tout au plus six à huit jours, c'est-à-dire l'enchantement de madame Dulcinée. Je l'ai persuadé qu'elle est enchantée, et cela est vrai comme je cours en ce moment sur les montagnes d'Ubède. La duchesse le pria de lui raconter cet enchantement ou tromperie : il rapporta les choses telles qu'elles s'étaient passées, ce qui n'amusa pas peu ses auditeurs. Ce que le bon Sancho vient de me dire, reprit la duchesse, me fait naître un nouveau scrupule, et j'entends à mon oreille une voix qui me dit : Puisque Don Quijote est un fou avéré, Sancho Pança, son écuyer, qui le reconnaît pour tel, et néanmoins le sert, le suit, et compte sur ses vaines promesses, doit être, sans aucun doute, encore plus fou, plus insensé que son maître; cela étant, madame la duchesse, vous seriez blâmée de donner à ce Sancho des îles à gouverner; celui qui ne sait pas se conduire lui-même, saura-t-il gouverner les autres? Par Dieu, madame, répond Sancho, ce scrupule est bien conçu et, je vous l'avouerai de bonne foi, je confesse que vous dites bien vrai : si j'étais sage, il y a longtemps que j'aurais quitté mon maître; mais c'est mon sort et ma mauvaise fortune, je ne puis faire autrement, je dois le suivre : nous sommes du même lieu, j'ai mangé son pain, je l'aime; il n'est point ingrat, il m'a donné ses poulains, et par-dessus tout, je suis fidèle : ainsi, rien ne peut nous séparer que le pic et la pelle. Si votre hautesse ne veut pas qu'on me donne le gouvernement promis, Dieu m'a fait d'un moindre état; il peut se faire que ne pas l'avoir soit à l'avantage de ma conscience. Quoique je ne sois qu'un sot, je n'ignore pas le proverbe : Pour son malheur il vint des ailes à la fourmi. Peut-être Sancho l'écuyer montera-t-il

plus vite au ciel que Sancho gouverneur. On fait ici d'aussi beau pain qu'en France, et la nuit tous chats sont gris. Assez malheureuse est la personne qui n'a pas déjeûné à deux heures de l'après-midi. Il n'y a point d'estomac qui soit d'une palme plus grand qu'un autre, et, comme on dit, on peut le remplir de paille ou de foin. Les petits oiseaux des champs ont Dieu pour pourvoyeur. Quatre vares de drap de Cuença échauffent plus que quatre vares de fin drap de Ségovie. Lorque nous quittons ce monde pour aller en terre, le chemin est aussi étroit pour le prince que pour le journalier. Le corps d'un pape n'occupe pas plus d'espace en terre que celui d'un sacristain, quoique l'un soit plus relevé que l'autre. En entrant dans la fosse, nous nous arrangeons, nous nous resserrons, ou plutôt on nous arrange, on nous resserre malgré que nous en ayons, et bonne nuit. Je répète à votre seigneurie que, si elle ne veut point me donner cette île parceque je suis fou, je saurai me montrer sage en n'en prenant point de souci. J'ai entendu dire que derrière la croix est le diable; que tout ce qui reluit n'est pas or; que l'on prit le laboureur Wamba parmi les bœufs et les guérets pour le faire roi d'Espagne, et Rodrigue, au milieu des richesses, du luxe et des plaisirs, pour le faire manger par les couleuvres, si toutefois les anciennes romances ne sont pas menteuses. Comment, menteuses? s'écria doña Rodriguez, la duègne, un des auditeurs : une romance rapporte qu'on enferma le roi Rodrigue, tout vivant, dans une tombe pleine de crapauds, de couleuvres et de lézards, et qu'au bout de deux jours on l'entendit qui disait d'une voix faible et dolente:

Ils me mangent, ils me mangent,
Par où j'avais le plus péché [1].

Ainsi ce seigneur a bien raison d'aimer mieux être laboureur que roi, si ceux-ci doivent être mangés par les vers.

La duchesse ne put s'empêcher de rire de la simplicité de la

[1] Ya me comen, ya me comen
Por do mas pecado habia.

duègne, ni d'admirer les raisonnements et les proverbes de Sancho. Vous n'ignorez pas, lui dit-elle, qu'un chevalier, lorsqu'une fois il a promis quelque chose, doit tenir sa parole, au prix même de sa vie. Le duc, mon époux et seigneur, pour ne pas être chevalier errant, n'en est pas moins chevalier : ainsi, il tiendra sa promesse de l'île, en dépit de l'envie et de la malice du monde. Que le bon Sancho soit donc tranquille : au moment où il y pensera le moins, il se verra assis sur le trône de son île, de son état, et saisira son gouvernement qu'il ne changerait pas pour un plus brillant. Tout ce que je lui recommande, c'est de prendre bien garde à la manière dont il gouvernera, car je l'avertis que ses vassaux sont tous loyaux et gens de bien. Pour ce qui est de bien gouverner, répond Sancho, il n'est pas nécessaire de me le recommander : je suis charitable de mon naturel, et j'ai compassion des pauvres. A qui pétrit et cuit n'enlevez pas son pain. Par mon ame ! il ne faut pas me jeter de dé pipé : je suis un vieux chien et j'entends l'appel[1] ; je sais m'émouvoir quand il en est besoin. Je ne souffre pas qu'on me fasse passer des nuages devant les yeux, parceque je sais où le soulier me blesse. Les bons trouveront en moi la main et l'accueil, les méchants ni pied ni entrée. Il me semble, à moi, qu'en fait de gouvernement le tout est de commencer : il peut se faire qu'au bout de quinze jours de fonctions je me mange les mains après l'office, et que j'en sache plus que du labourage, dans lequel j'ai été élevé.

Vous avez raison, Sancho, répond la duchesse : nul ne naît tout instruit ; c'est avec des hommes qu'on fait les évêques, et non avec des pierres. Mais revenons au sujet qui nous occupait, à l'enchantement de Dulcinée. Je tiens pour certain, je regarde comme incontestable que l'idée qui vous vint de tromper votre maître, en lui faisant accroire que la paysanne était Dulcinée, et que, s'il ne la reconnaissait pas, c'était parcequ'on l'avait enchantée, je crois, dis-je, fermement que cette idée vous fut inspirée par quelqu'un des enchanteurs qui persécutent le sei-

[1] *Tus, tus* : voix dont on se sert pour appeler les chiens.

gneur Don Quijote : car, je le sais de bonne part, cette paysanne qui sauta sur l'âne était réellement et véritablement Dulcinée du Toboso elle-même ; de sorte que, le bon Sancho en se croyant trompeur, était lui-même trompé. On ne doit pas plus douter de cela que des choses qu'on n'a pas encore vues : apprenez, seigneur Sancho Pança, que nous avons, nous aussi, des enchanteurs, qui nous aiment bien, et qui nous instruisent fidèlement de tout ce qui se passe dans le monde, sans nous tromper et nous en faire accroire. Oui, Sancho, croyez-moi, la paysanne si leste à sauter était Dulcinée, enchantée comme la mère qui l'engendra. Lorsque nous y penserons le moins, nous la verrons paraître sous sa propre figure, et vous reconnaîtrez l'erreur où vous étiez. Tout cela peut bien être, reprend Sancho, et maintenant je ne fais pas difficulté de croire ce que mon maître dit avoir vu dans la caverne de Montésinos : il prétend y avoir rencontré madame Dulcinée dans le même équipage que je lui prêtai lorsque je l'enchantai à plaisir, tandis que ce devait être tout le contraire, comme vous le dites : on ne peut pas supposer, en effet, qu'un esprit grossier comme le mien ait, en si peu de temps, imaginé une aussi subtile tromperie ; et je ne saurais croire mon maître assez fou pour ajouter foi à des choses aussi peu croyables, sur une aussi faible garantie que la mienne. Cependant, madame, je ne voudrais pas pour cela que vous me prissiez pour un malintentionné : un lourdaud comme moi n'est pas obligé de pénétrer les pensées et les malices des méchants enchanteurs ; j'imaginai cette ruse pour échapper aux importunités de mon maître, et non avec l'intention de l'offenser : s'il en fut autrement, Dieu est au ciel, qui juge les cœurs. Vous avez raison, répond la duchesse ; mais, dites-moi, que parlez-vous de la caverne de Montésinos ? je suis curieuse de connaître cette aventure. Sancho lui raconta, de point en point, tout ce qu'on en a lu. A ce récit, la duchesse reprit : On doit, je pense, inférer de cette aventure que, puisque le grand Don Quijote dit avoir vu la même paysanne que rencontra Sancho, au sortir du Toboso, c'était Dulcinée elle-même : il y eut là des

enchanteurs adroits et subtils. Après tout, dit Sancho, si madame Dulcinée est enchantée, tant pis pour elle : je ne me soucie point d'avoir rien à démêler avec les ennemis de mon maître, qui doivent être nombreux et méchants. La vérité est que je vis une paysanne; je la pris, je la jugeai telle : si elle est Dulcinée, je n'y peux rien et je n'en suis pas responsable[1]. Sans cela ce sera sans cesse, dis-moi et je te dirai : Sancho l'a dit, Sancho l'a fait, Sancho tourne, Sancho retourne; comme si Sancho était le premier venu, et non ce même Sancho Pança dont il est parlé dans les livres, à ce que m'a dit Samson Carrasco, qui est pour le moins un notable bachelier à Salamanque. Telles gens ne sauraient mentir, si ce n'est quand il leur plaît ou leur convient : ainsi personne ne doit s'en prendre à moi, je suis homme de bonne renommée, et j'ai ouï dire à mon maître que mieux vaut une bonne renommée que de grandes richesses. Enchâssez-moi donc dans un bon gouvernement, et vous verrez merveilles : qui a été bon écuyer sera bon gouverneur.

Tout ce que vient de dire le bon Sancho, reprend la duchesse, ce sont sentences catoniennes, ou, pour le moins, tirées des entrailles mêmes de Michel Verino, *Florentibus occidit annis*[2]; enfin, pour parler à votre mode, sous mauvaise cape on voit souvent un bon buveur. En vérité, madame, reprend Sancho, je n'ai de ma vie bu par malice; par soif, à la bonne heure; je n'ai pas la moindre hypocrisie : je bois quand j'ai soif, et même sans soif, quand on m'en offre, pour ne pas paraître dédaigneux et mal appris; car, s'il est question de trinquer avec un ami[3], est-il cœur de marbre qui ne soit prêt à lui faire raison ? Mais, si je les chausse, je ne les souille pas[4]. D'ailleurs, les écuyers des chevaliers errants boivent assez habituellement

[1] *Sobre ello morena*, espèce de menace, comme qui dirait : Tu me le payeras.

[2] Michel Verino, auteur d'un livre latin intitulé : *De puerorum moribus disticha*, Saragosse, 1525; les mots *Florentibus occidit annis* sont les premiers de son épitaphe, par Politien.

[3] *Un brindis*, de *brindar*. En allemand, *bringen* signifie porter. Nous en avons fait le vieux mot *brinde*, grand vase à deux anses.

[4] C'est-à-dire, si je bois je ne m'enivre pas.

de l'eau, parcequ'ils sont sans cesse dans les forêts, dans les bois, dans les prés, sur les montagnes, les rochers, sans trouver une seule goutte[1] de vin, dût-il leur en coûter un œil. Je le crois, dit la duchesse. Mais, à présent, allez vous reposer : nous parlerons plus longuement dans un autre moment. Je vais tout préparer pour vous enchâsser promptement, comme vous dites, dans votre gouvernement. Sancho lui baisa les mains derechef, et la supplia de donner ordre à ce que son grison fût bien traité, car il était la lumière de ses yeux. Quel grison voulez-vous dire? demanda la duchesse. — Mon âne, que, pour ne pas l'appeler ainsi, je nomme grison. Lorsque j'entrai dans ce château, je priai cette dame duègne que voici d'en prendre soin : elle se fâcha, comme si je l'avais appelée vieille ou laide; et cependant les duègnes sont plutôt faites pour panser les montures que pour servir d'ornement dans un salon. Vrai Dieu! comme elles auraient mal passé leur temps avec un gentilhomme de mon village. Ce devait être quelque vilain, dit la dame Rodriguez, car, s'il eût été gentilhomme et bien élevé, il les aurait mises au-dessus du cercle de la lune. En voilà assez, dit la duchesse, laissez cela, dame Rodriguez; tranquillisez-vous, seigneur Pança, je me charge de l'âne : puisqu'il appartient à Sancho, je le mettrai sur la prunelle de mes yeux[2]. Il suffit bien, madame, qu'il soit à l'écurie, dit Sancho : ni lui ni moi ne sommes dignes d'être un seul instant sur la prunelle de vos yeux; je n'y consentirai pas plus qu'à me frapper à coups de poignard[3]; quoique mon maître dise qu'en fait de courtoisie, il vaut toujours mieux aller au delà des bornes que rester en arrière, en fait d'ânerie et de jumenterie on doit aller le compas en main et avec mesure. Emmenez-le, dit la duchesse, dans votre gouvernement : vous pourrez le régaler là à votre plaisir, et l'exempter de travail. Ne croyez pas en trop dire, madame, répond Sancho; j'ai vu plus de deux ânes dans les

[1] *Una misericordia.*

[2] *Las niñas de mis ojos.* Cette expression se dit de ce qui nous est précieux; mais Sancho la prend au pied de la lettre.

[3] *Como darme de puñaladas.*

gouvernements : ainsi, y conduire le mien ne serait pas chose nouvelle. Les discours de Sancho renouvelèrent les ris et le plaisir de la duchesse. Elle l'envoya se reposer, et fut rendre compte à son époux de tout ce qui s'était passé. Ils concertèrent entre eux les moyens de jouer à Don Quijote un tour qui présentât une aventure remarquable, et bien conforme au style de la chevalerie errante : ils s'y prirent si bien et avec tant d'adresse, que ces aventures sont les meilleures de toutes celles que contient cette grande histoire.

CHAPITRE XXXIV.

Des moyens dont on se servit pour désenchanter Dulcinée; et c'est une des plus grandes aventures de ce livre.

Grand était le plaisir que le duc et la duchesse prenaient à la conservation de Don Quijote et de Sancho. Résolus de leur faire quelque plaisanterie qui eût bien l'apparence d'aventure, celle de la caverne de Montésinos, que Don Quijote leur avait déja racontée, leur fournit l'idée d'en imaginer une mémorable. Ce que la duchesse admirait le plus, c'était la simplicité de Sancho, qui en était venu à regarder comme réel et vrai l'enchantement de Dulcinée, lorsque lui-même avait été l'enchanteur et l'auteur de cette imposture. Après avoir instruit leurs gens des divers rôles qu'ils avaient à jouer à six jours de là, ils menèrent leurs hôtes à une grande chasse, avec un équipage aussi nombreux qu'eût pu l'avoir une tête couronnée. On offrit à Don Quijote un habit de chasse, et un autre à Sancho d'un drap vert très fin; mais Don Quijote refusa le sien : Incessamment, dit-il, il faudra retourner au dur métier des armes, et on ne peut porter avec soi équipage ni garde-robe. Sancho accepta celui qu'on lui présentait, avec l'intention de le vendre à la première occasion. Le jour de la fête arrivé, Don Quijote s'arma, Sancho se vêtit, et, monté sur son âne, qu'il ne voulut point quitter, quoiqu'on lui eût offert un cheval, il se mêla à la

troupe des chasseurs. La duchesse parut richement habillée; Don Quijote, en chevalier courtois, tint la bride de son palefroi, quoique le duc voulût s'y opposer. Enfin, l'on arriva dans un bois situé entre deux hautes montagnes: les postes, les routes, les rendez-vous furent assignés, les filets tendus; on distribua la troupe et l'on commença la chasse, avec un si grand bruit et de telles clameurs, qu'ils ne pouvaient s'entendre l'un l'autre, assourdis par le son des cors et par les cris des chiens. La duchesse mit pied à terre, armée d'un épieu très aigu, et se posta dans un endroit par où elle savait que passaient ordinairement les sangliers; Don Quijote et le duc suivirent son exemple, et se placèrent à ses côtés; Sancho se plaça derrière eux, sans descendre de dessus son âne, qu'il n'osait quitter, de peur de quelque mésaventure. A peine s'étaient-ils postés et rangés en haie avec plusieurs de leurs gens, qu'ils virent s'avancer vers eux un monstrueux sanglier, pressé par les chiens et poursuivi par les chasseurs. Il faisait craquer ses dents et ses défenses, et jetait l'écume par la bouche. Aussitôt, Don Quijote embrasse son écu, tire l'épée, et s'apprête à le recevoir; le duc en fait autant avec son épieu; mais la duchesse les eût tous devancés si son époux ne l'eût retenue. Le seul Sancho, voyant ce furieux animal, abandonne son âne, et se met à courir tant qu'il peut; il s'efforce, mais inutilement, de grimper à un chêne élevé qui se trouve auprès de lui; son malheur veut, qu'à peine à la moitié de l'arbre, tâchant d'en gagner le faîte à l'aide d'une branche qu'il a saisie, elle se rompt, il tombe, et dans sa chute demeure suspendu à quelques pieds de terre, sans pouvoir la toucher. Dans cette position, sentant que l'habit vert se déchirait, et craignant que, si le monstre venait à passer, il ne pût l'atteindre, il se met à faire de si grands cris en demandant du secours, que ceux qui l'entendirent le crurent pour le moins sous la dent de quelque bête féroce. Enfin, l'animal aux défenses aiguës tombe percé de coups d'epieu. Don Quijote tourne la tête aux cris de Sancho, qu'il a facilement reconnus, et le voit pendu à une branche, la tête en bas, l'âne à

côté de lui, qui ne l'abandonnait pas dans son malheur. Cid Hamet remarque qu'il ne vit presque jamais Sancho sans son âne, ni l'âne sans Sancho, tant était grande leur amitié et la foi qu'ils se gardaient. Don Quijote décrocha son écuyer, qui, se voyant à terre et libre, examina la déchirure de son habit: il en gémit dans son ame, car, dans cet habit, il croyait avoir un majorat.

Cependant on plaça sur un mulet le corps du monstrueux sanglier, on le couvrit de romarin et de branches de myrte, puis on le transporta en triomphe, sous de grands pavillons que l'on avait fait dresser au milieu du bois: là, les tables se trouvèrent mises, et chargées d'un repas somptueux et digne de la magnificence de celui qui le donnait. Sancho, montrant à la duchesse les plaies de son habit déchiré: Si c'eût été, dit-il, une chasse au lièvre ou au moineau, mon habit n'aurait pas été exposé à cette extrémité. Je ne sais quel plaisir on peut trouver à attendre un animal qui, d'un coup de défense, peut vous ôter la vie. Je me souviens d'avoir entendu chanter une romance ancienne qui dit:

Sois-tu mangé des ours comme le fut le renommé Favila [1].

Ce fut un roi goth, dit Don Quijote, qui fut dévoré par un ours à la chasse. C'est ce que je dis, reprend Sancho: je ne voudrais pas que les rois et les princes s'exposassent, de gaieté de cœur, à de semblables dangers, pour un plaisir qui n'en devrait pas être un, car il consiste à tuer un pauvre animal qui n'a commis aucune faute. Vous êtes dans l'erreur, Sancho, dit le duc: la chasse à la grosse bête est nécessaire, et convient plus aux rois et aux princes qu'aucune autre; la chasse est l'image de la guerre: elle a ses stratagèmes, ses ruses, ses embûches, pour vaincre l'ennemi sans danger; on y souffre des froids rigoureux, des chaleurs intolérables; on y méprise le repos et le

[1] De los osos seas comido,
Como Favila el nombrado.

sommeil; le corps y acquiert de nouvelles forces, les membres plus d'agilité; en un mot, c'est un exercice auquel on peut se livrer sans nuire à personne, et qui plaît à beaucoup; mais le meilleur est qu'il n'est pas pour tous, comme les autres genres de chasse, excepté le vol de l'oiseau, qui n'appartient non plus qu'aux rois et grands seigneurs : ainsi, Sancho, changez d'opinion; et, quand vous serez gouverneur, livrez-vous à la chasse; vous verrez que vous en retirerez cent pour un. Non pas, s'il vous plaît, répond Sancho : le bon gouverneur a la jambe rompue et se tient dans sa maison : il ferait beau voir ceux qui ont affaire à lui, venir le chercher, las et recrus, tandis qu'il serait dans les bois à se divertir; le gouvernement s'en irait de mal en pire. Ma foi, seigneur, la chasse et les passe-temps sont plutôt pour les fainéants que pour les gouverneurs. Le seul amusement que je pense me donner, c'est de jouer à la triomphe le jour de Pâques, et aux quilles les dimanches et fêtes. Toutes ces chasses [1] ne vont point à mon humeur, et ne s'accordent pas avec ma conscience. Plaise à Dieu, Sancho, qu'il en soit ainsi, dit le duc, car il y a loin du dire au faire.—Aussi loin que vous voudrez, un bon payeur ne refuse point de donner des gages; mieux réussit celui que Dieu aide, que celui qui se lève matin; le ventre fait aller les pieds, et non les pieds le ventre : je veux dire que, si Dieu m'assiste, et si je fais mon devoir avec bonne intention, je gouvernerai mieux qu'un gerfaut. Qu'on me mette le doigt dans la bouche, on verra si je serre ou non.

Maudit sois-tu de Dieu et de tous les saints! maudit Sancho, dit Don Quijote; quand viendra donc le jour où, comme je te l'ai dit bien des fois, je te verrai faire sans proverbes un discours raisonnable et bien concerté? Que vos grandeurs laissent là ce fou, autrement il vous écrasera, non entre deux, mais entre deux mille proverbes aussi à propos comme Dieu lui donne la paix et à moi aussi si je veux l'écouter. Les proverbes de Sancho, dit la duchesse, quoique plus nombreux que ceux

[1] *Cazas ni cazos.*

du commentateur grec [1], n'en sont pas moins estimables pour la brièveté des sentences : quant à moi, ils me plaisent plus que d'autres mieux amenés ou mieux présentés.

En discourant ainsi, la compagnie sortit de la tente pour rentrer dans le bois : le jour se passa à visiter les filets qu'on avait tendus. La nuit arriva, non si claire et si calme qu'on eût pu l'attendre de la saison, qui était le milieu de l'été ; un certain clair-obscur répandu dans l'atmosphère favorisa les intentions du duc ; l'obscurité succéda au crépuscule : soudain, des quatre points de l'horizon, la forêt parut toute en feu : on entendit, de tous côtés, le bruit des cors et d'autres instruments de guerre, comme si de grandes troupes de cavalerie passaient dans le bois : l'éclat du feu, le bruit des instruments guerriers, aveuglait, assourdissait, pour ainsi dire, toute la troupe de nos chasseurs. Bientôt on entendit se répéter à l'infini le cri de guerre des Maures [2] quand ils entrent en bataille : les clairons, les trompettes, les tambours, les fifres, résonnèrent en même temps, avec tant de force et de continuité, qu'il eût fallu être insensible pour n'en être pas ému. Le duc se troubla, la duchesse fut interdite, Don Quijote surpris, Sancho tremblant de frayeur, et ceux même qui étaient dans la confidence parurent épouvantés ; la frayeur les retenait dans le silence, et surtout l'apparition d'un courrier vêtu en diable, sonnant non dans un cornet, mais d'un cor d'une grandeur démesurée, qui rendait un son rauque et terrible. Holà, frère courrier, dit le duc, qui es-tu ? où vas-tu ? quels sont les gens de guerre qui paraissent traverser cette forêt ? Je suis le diable, répond le courrier, d'une voix brusque et horrible ; je cherche Don Quijote de la

[1] Il s'appelait Fernand Nuñez de Guzman, et était de l'illustre famille de ce nom : natif de Valladolid, il fut surnommé le *Pinciano*, parce que cette ville, suivant certains auteurs, fut la *Pincia* des Romains ; il était chevalier de Saint-Jacques, et devint, à l'université de Salamanque, professeur de grec, de latin, de rhétorique, ce qui lui fit donner l'autre surnom de *commentateur grec ;* il s'appliqua surtout à rassembler un grand nombre de proverbes et sentences castillans, qu'il avait intention de publier avec des explications ; mais sa mort, arrivée en 1553, l'en empêcha. Ils le furent depuis.

[2] *Lelili.*

Manche : les gens qui me suivent sont six troupes d'enchanteurs qui emmènent sur un char de triomphe l'incomparable Dulcinée du Toboso ; elle vient enchantée, avec le brave Français Montésinos, pour instruire Don Quijote de quelle manière il faut s'y prendre pour désenchanter une telle princesse.

Si vous étiez le diable, comme vous le dites, et comme votre figure le montre, répond le duc, vous auriez déja reconnu le chevalier Don Quijote de la Manche, puisqu'il est devant vous. — Par Dieu et par ma conscience, répondit le diable, je ne le voyais pas : j'ai tant d'affaires dans la tête, que j'oubliais celle pour laquelle je suis venu. Assurément, dit Sancho, ce diable est homme de bien et bon chrétien ; s'il en était autrement, il ne jurerait point par Dieu et par sa conscience. Je saurai maintenant que dans l'enfer même il peut y avoir des gens de bien. Le diable, sans mettre pied à terre, alla droit à Don Quijote, et lui dit : Chevalier des Lions (puissé-je te voir entre leurs griffes !), le malencontreux et vaillant chevalier Montésinos m'envoie vers toi et m'ordonne de te dire que tu l'attendes au lieu même où je te rencontrerai, parcequ'il amène avec lui celle qu'on appelle Dulcinée du Toboso : il veut te faire connaître les moyens de la désenchanter ; et, comme je ne suis pas venu pour autre chose, je ne m'arrêterai pas plus longtemps : que les démons comme moi demeurent en ta compagnie, et les bons anges avec ces seigneurs. En disant ces mots, il sonne de son énorme cor, tourne les épaules, et s'en va sans attendre de réponse. Chacun reste dans l'étonnement, surtout Don Quijote et Sancho : celui-ci de voir qu'en dépit de la vérité l'on voulait que Dulcinée fût enchantée ; Don Quijote, pour n'être pas bien sûr que ce qu'il avait vu dans la caverne de Montésinos fût vrai ou non. Comme il était plongé dans ces réflexions : Votre seigneurie attendra-t-elle ? lui dit le duc. Pourquoi non ? répondit-il : j'attendrais ici sans frayeur, sans émotion, tout l'enfer. Et moi, dit Sancho, si je vois un autre diable, si j'entends un autre cor, j'attendrai ici comme en Flandre [1]. Cependant, la nuit devint

[1] C'est-à-dire, je me sauverai bien vite.

plus obscure, et l'on vit courir dans les bois des lumières semblables aux exhalaisons de la terre que nous voyons voltiger dans l'air, et qui semblent des étoiles errantes. On entendit en même temps un bruit épouvantable, pareil à celui que font les roues massives des charrettes à bœufs, dont le cri aigre et continu fait, dit-on, fuir les loups et les ours. A cette tempête en succède une autre plus terrible encore : il semble qu'aux quatre coins du bois se livrent quatre batailles; ici l'oreille est déchirée par les détonations d'une artillerie formidable ; d'un autre point se répètent les décharges d'une multitude d'arquebusades; tout près on entend les cris des combattants, et plus loin les acclamations guerrières des Maures : enfin, les cors, les buccins, les clairons, les trompettes, les tambours, l'artillerie, et, par-dessus tout, le bruit horrible des chars, formaient tous ensemble un si terrible vacarme, que Don Quijote eut besoin de tout son courage pour le supporter ; mais celui de Sancho fit faux bond : il tomba évanoui aux pieds de la duchesse, qui fit apporter promptement de l'eau pour lui jeter au visage. Il revint à lui dans le moment où arrivait déja un de ces chars si bruyants : il était traîné par quatre bœufs pesants, tout couverts de draperies noires; ils portaient à chaque corne une longue torche; au haut du char était un siége élevé, sur lequel on voyait assis un vieillard vénérable, avec une barbe plus blanche que la neige, et si longue qu'elle lui passait la ceinture : il était vêtu d'une longue robe de boucassin noir; les lumières dont le char était parsemé laissaient apercevoir tout ce qu'il contenait; il était conduit par deux démons hideux vêtus du même boucassin, et si laids, si effroyables de visage, qu'après les avoir aperçus, Sancho ferma les yeux pour ne plus les voir. Le char parvenu devant la compagnie, le vieillard se leva et dit d'une voix haute : Je suis le sage Lirgande. Et le char continua sa route sans autre parole. Un nouveau char s'avança de la même manière, portant un autre vieillard. Celui-ci fit arrêter le char, et, d'une voix aussi imposante que le premier, dit : Je suis le sage Alquif, le grand ami d'Urgande la déconnue; et il passa. Survint un troi-

sième char : celui qui occupait le trône n'était plus un vieillard comme dans les autres, mais un homme robuste et de mauvaise mine ; quand il fut arrêté, il dit d'une voix rauque et diabolique : Je suis l'enchanteur Arcalaus, l'ennemi mortel d'Amadis de Gaule et de toute sa race. Et il poursuivit sa route. A quelques pas, les trois chars s'arrêtèrent : le bruit fatigant de leurs roues cessa, et au lieu de ce bruit l'on entendit les sons flatteurs d'une musique douce et harmonieuse, qui réjouit Sancho, et lui parut de bon augure ; aussi dit-il à la duchesse, dont il ne s'éloignait ni d'un instant ni d'un pas : Madame, où il y a de la musique, il ne saurait y avoir rien à craindre. Ni où sont la lumière et la clarté, répondit la duchesse. Le feu donne de la lumière, répliqua Sancho, et les bûchers de la clarté, comme nous le voyons dans celle qui nous environne : il se pourrait bien faire que nous en fussions embrasés ; mais toujours la musique est le signal des fêtes et réjouissances. Nous le verrons, dit Don Quijote, qui les écoutait. Et il disait bien, comme nous l'apprendrons dans le chapitre suivant.

****

CHAPITRE XXXV.

Suite de l'instruction donnée à Don Quijote pour désenchanter Dulcinée et autres choses admirables.

Au son mesuré de cette agréable musique, ils virent venir vers eux un de ces chars qu'on appelle de triomphe, tiré par six mules grises recouvertes de drap blanc ; sur chacune de ces mules était un pénitent aussi vêtu de blanc, portant à la main une grosse torche allumée : le char était deux ou trois fois plus grand que les précédents ; les côtés et le haut étaient occupés par douze autres pénitents blancs comme la neige, avec leurs torches allumées. Ce spectacle étonnait et effrayait tout à la fois. Sur un trône élevé, l'on voyait assise une nymphe vêtue de toile d'argent brodée en feuillage d'or, qui donnait sinon de la richesse, au moins de l'éclat au costume : son visage était

couvert d'un voile de soie, si léger, si transparent, qu'il laissait apercevoir les traits délicats d'une jeune fille : la lueur de la multitude de flambeaux permettait de distinguer sa beauté et son âge qui semblait de dix-sept à vingt ans; auprès d'elle était une figure vêtue de ces longues robes que l'on appelle *rozagantes* [1], et la tête couverte d'un voile noir. Lorsque le char fut en face du duc et de Don Quijote, la musique du hautbois cessa, ainsi que celle des harpes et des luths qui étaient dans le char; la figure à la longue robe se leva, rejeta des deux côtés ses vêtements, abattit son voile, et laissa voir la figure de la Mort elle-même, si décharnée, si affreuse que Don Quijote en eut horreur, Sancho trembla, le duc et la duchesse parurent effrayés. Ainsi debout, la Mort vivante prit la parole d'une voix lente, endormie, et s'exprima en ces termes :

Je suis Merlin, que les histoires disent enfant du diable : mensonge auquel le temps a donné de l'autorité. Je suis le prince de la magie, monarque et dépositaire de la science de Zoroastre. J'éclaire les siècles et les temps qui prétendent couvrir les hauts faits des chevaliers errants dont je fus et suis encore l'ami.

Les autres magiciens et enchanteurs sont d'une humeur dure et peu traitable, la mienne est douce et bienveillante, j'aime à faire du bien à tous.

Dans les sombres demeures, où mon ame s'occupe à former des cercles et des caractères, j'ai entendu la voix dolente de la belle et incomparable Dulcinée du Toboso.

J'ai su son enchantement et sa disgrâce; sa transformation de noble dame en paysanne grossière. J'en ai eu compassion. J'ai enfermé mon esprit dans ce squelette horrible et effrayant, et après avoir compulsé cent mille livres de ma science diabolique et coupable, j'apporte le remède qui convient à une si grande douleur, à un si grand mal.

O toi! gloire et honneur de tous ceux qui ont revêtu la tunique d'acier et de diamant; lumière, flambeau, sentier, boussole, guide de quiconque abandonne un honteux sommeil et la plume oisive pour se soumettre au dur et sanglant exercice des armes :

Je te dis, illustre guerrier, dont la louange n'égalera jamais le mérite, je te dis, vaillant et sage Don Quijote, honneur de la Manche, étoile

[1] Longue robe, robe traînante.

de l'Espagne, que pour que Dulcinée du Toboso recouvre sa première forme, il faut que Sancho ton écuyer se donne trois mille trois cents coups de fouet sur ses deux puissantes fesses, mises à nu, si bien qu'il lui en cuise, qu'il s'en lasse et qu'il en pleure; c'est la dernière résolution des auteurs de sa disgrâce, et c'est pour cela que je suis venu, mes seigneurs.

Je renie Dieu, s'écrie Sancho, si je me donne, je ne dis pas trois mille coups de fouet, je m'en donnerai trois comme je me donne trois coups de poignard : à tous les diables soit le moyen de désenchanter. Je ne sais ce que mes fesses ont à voir avec les enchantements. Par Dieu! si le seigneur Merlin n'a pas trouvé d'autre moyen de désenchanter madame Dulcinée du Toboso, elle pourra bien s'en aller à la sépulture avec son enchantement. Je te saisirai, vilain, farci d'ail, dit Don Quijote, je t'attacherai à un arbre, aussi nu que quand ta mère te mit au monde, et je te donnerai, non pas trois mille trois cents coups, mais six mille six cents, si bien payés qu'il n'y manquera rien; et ne me réplique pas, ou je t'arracherai l'ame. Non pas ainsi, dit Merlin, entendant ces menaces: les coups que doit recevoir Sancho, ce doit être volontairement, non par force, et quand il lui plaira, car le temps n'est pas limité; cependant, il lui est permis, s'il veut se racheter de la moitié des coups, de les recevoir d'une main étrangère, quoiqu'elle soit un peu rude. Ni étrangère, ni mienne, ni pesante, ni à peser, aucune main ne me touchera, dit Sancho. Est-ce moi, par aventure, qui ai engendré madame Dulcinée du Toboso, pour porter la pénitence du mal qu'ont fait ses yeux? C'est à mon maître, dont elle fait partie, puisqu'il la nomme sans cesse sa vie, son ame, son soutien, son appui; c'est à lui de se fouetter pour elle, et de faire toutes les diligences nécessaires pour la désenchanter; mais, me fouetter, moi, *abrenuntio*. A peine avait-il prononcé ces mots, que la nymphe argentée, assise auprès de l'ame de Merlin, se leva, et, ôtant son voile, laissa voir une beauté qui charma tous les yeux. D'une voix animée par la colère, et qui n'avait rien d'efféminé, elle s'adresse à Sancho, et lui dit: O mal adventureux écuyer, ame de boue, cœur de liége, entrailles

de pierre et de rocher! si l'on te demandait, impudent larron, meurtrier, de te jeter du haut d'une tour en bas; si l'on voulait, ennemi du genre humain, t'obliger à manger une douzaine de crapauds, deux douzaines de lézards, trois douzaines de couleuvres; si l'on voulait te persuader de tuer ta femme et tes enfants avec un fer tranchant, il ne serait pas étonnant que tu te montrasses rétif et récalcitrant; mais, attacher tant d'importance à trois mille trois cents coups de fouet, lorsqu'il n'y a pas d'enfant de la doctrine chrétienne, tant chétif qu'il soit, qui ne s'en donne autant chaque mois, c'est un sujet d'étonnement, de pitié, d'indignation pour les entrailles pieuses de ceux qui nous écoutent, pour tous ceux qui viendront à le savoir à l'avenir. Jette, misérable animal endurci! jette tes yeux de mulet effarouché sur les miens, qui sont comparables à de brillantes étoiles: tu les verras pleurer goutte à goutte, larme à larme[1], formant des sillons, des sentiers sur les belles campagnes de mes joues. Vois, hypocrite, monstre malintentionné, vois la fleur de mes ans qui ne se comptent encore que par dix et......, car je n'en ai que dix-neuf, et non pas vingt; vois, dis-je, la fleur de mes ans se consumer sous la grossière écorce d'une paysanne; car, si dans ce moment je ne parais point telle, c'est une grâce particulière du seigneur Merlin, ici présent, qui a voulu que ma beauté t'attendrît; les pleurs d'une belle affligée changent les rochers en coton, les tigres en brebis. N'épargne point tes grosses chairs, bête indomptable, et sors de cette lâche paresse qui ne te rend propre qu'à manger et toujours manger. Rends-moi la finesse de ma peau, la douceur de mon caractère, la beauté de mon visage; si je ne peux suffire à t'attendrir, t'amener à un sentiment raisonnable, laisse-toi toucher au moins par ce pauvre chevalier qui est à tes côtés, par ton maître, dont je vois l'ame arrêtée à la gorge à dix doigts des lèvres, et qui n'attend que ta réponse, favorable ou inflexible, pour sortir par la bouche, ou rentrer dans l'estomac.

[1] *Hilo á hilo, y madexa á madexa.*

A ces mots, Don Quijote se tâta la gorge et se tournant vers le duc : Par Dieu ! dit-il, Dulcinée a bien raison de dire que j'ai l'ame arrêtée à la gorge, comme une noix d'arbalète. Hé bien, Sancho, dit la duchesse, que répondez-vous à tout cela? — Ce que je réponds, madame, je l'ai déja dit pour ce qui est des coups de fouet, *abernuntio*. Dites donc *abrenuntio*, reprend le duc. — Mon seigneur, laissez-moi ; ce n'est pas le moment de regarder à ces subtilités et à des lettres de plus ou de moins. Ces coups de fouet que l'on veut me donner ou que je dois me donner, me troublent tant la cervelle, que je ne sais ce que je dis ni ce que je fais. Je voudrais bien savoir qui a appris à madame Dulcinée cette manière de solliciter : elle me demande de m'ouvrir la peau à coups de fouet, et elle m'appelle ame de boue, bête indomptable, avec une kirielle d'autres méchants noms bons pour le diable. Ma chair, par hasard, est-elle de bronze ? Que me revient-il à moi que madame Dulcinée soit ou non désenchantée? A-t-elle à m'offrir des chemises, de la toile, des coiffes, des escarpins (quoique je n'en porte pas)? elle ne m'apporte que des injures. Ne devrait-elle pas connaître le proverbe qui dit qu'un âne chargé d'or monte légèrement une montagne? que les présents brisent les rochers? prier Dieu et frapper du maillet? qu'un tu l'as vaut mieux que deux tu l'auras? Et puis, voilà mon maître qui, au lieu de me flatter[1], de me caresser pour que je me fasse de laine ou de coton cardé, veut m'attacher nu à un arbre et me doubler la dose des coups de fouet. Ces charitables seigneurs considèrent-ils que ce n'est pas seulement un écuyer qu'il s'agit de fustiger, mais bien un gouverneur ? Qu'ils apprennent, qu'ils apprennent, à leurs dépens, à savoir prier, à savoir demander, à se montrer bien élevés ; tous les temps ne se ressemblent pas, et les hommes ne sont pas toujours de bonne humeur ; je suis gonflé de chagrin de voir mon habit vert déchiré, et ils viennent me parler de me fustiger volontairement, lorsque j'en suis aussi éloigné que de me

[1] *Traer me la mano por el cerro*, façon de parler proverbiale. Me prendre la main pour me conduire sur la montagne.

faire cacique. En vérité, ami Sancho, dit le duc, si vous ne voulez pas vous laisser fléchir, il est impossible que vous preniez le gouvernement : il ferait beau voir que j'envoyasse à mes insulaires un gouverneur cruel, aux entrailles de rocher, qui ne se laisse pas toucher par les larmes des demoiselles affligées, ni par les prières des sages, puissants et respectables enchanteurs. En un mot, Sancho, vous vous fustigerez ou l'on vous fustigera, ou vous ne serez pas gouverneur. Seigneur, répond Sancho, ne peut-on me donner deux jours pour me décider? Non, répond Merlin ; il faut que, dans cet instant, et sans sortir d'ici, cette affaire soit décidée : Dulcinée va retourner à la caverne de Montésinos, et reprendre sa forme de paysanne ; ou, dans l'état où vous la voyez maintenant, elle sera transportée aux champs Élysées pour y attendre le nombre complet des coups de fouet. Allons, bon Sancho, dit la duchesse, bon courage, et de la reconnaissance pour le pain que vous avez mangé au seigneur Don Quijote, nous devons tous l'aider et le servir pour ses bonnes qualités et sa haute chevalerie. Donnez votre consentement, mon fils, laissez le diable pour ce qu'il est, et la crainte au poltron ; un bon cœur, vous le savez bien, triomphe de la mauvaise fortune. A toutes ces raisons, Sancho ne répondait que ces mots sans suite, adressés à Merlin : Dites-moi, seigneur Merlin, quand le diable courrier est venu, il apportait à mon maître un message du seigneur Montésinos, pour le prier de l'attendre ici ; qu'il venait donner ordre à ce que madame Dulcinée fût désenchantée ; et, jusqu'à présent, nous n'avons point vu de Montésinos, ni rien qui lui ressemble. Ami Sancho, répond Merlin, ce diable est un ignorant et un grand étourdi : le message était de moi, et non pas de Montésinos, puisqu'il n'est pas sorti de sa caverne, attendant, ou, pour mieux dire, espérant toujours son désenchantement ; mais il n'y a rien de plus difficile à écorcher que la queue. S'il vous doit de l'argent, ou que vous ayez affaire à lui, je vous l'amènerai et le transporterai partout où vous voudrez ; mais, pour le moment, il est question de donner votre consentement à

votre discipline; elle vous sera d'un grand profit pour l'ame et pour le corps : pour l'ame, par l'action charitable que vous ferez; et pour le corps; car je sais que vous êtes d'une complexion sanguine, et il n'y aura pas de mal de vous tirer un peu de sang. Il y a beaucoup de médecins dans le monde, dit Sancho; maintenant les enchanteurs s'en mêlent : eh bien donc, puisque tout le monde le veut, quoique je n'en sois guère d'avis, je consens à me donner les trois mille trois cents coups de fouet, mais à condition que ce sera quand il me plaira, sans qu'on me prescrive ni le temps ni le jour; de mon côté je ferai en sorte d'accomplir mon engagement le plus tôt possible, afin que le monde jouisse de la beauté de madame Dulcinée du Toboso, qui en effet est belle, et je croyais tout le contraire. Je mets encore cette condition que je ne serai pas obligé de me fouetter jusqu'au sang, et que, si quelques coups sont pour les mouches, ils ne laisseront pas de compter; *item*, si je me trompais dans le nombre, le seigneur Merlin qui sait tout, aura la complaisance de compter, et de m'avertir si je m'en donne trop ou pas assez. Il ne sera pas nécessaire de vous avertir de ceux qui seront en plus, répond Merlin, parcequ'au moment même où vous frapperez le coup qui doit être le dernier, soudain Dulcinée se trouvera désenchantée, et viendra aussitôt remercier le bon Sancho, et le récompenser d'une aussi bonne œuvre. Ainsi, je le répète, ne craignez ni le trop ni le trop peu. Le ciel ne permet pas que je trompe personne, ne fût-ce que d'un cheveu. Allons donc et à la main de Dieu, reprend Sancho, je consens à ma malaventure, c'est-à-dire j'accepte la pénitence, sous les conditions convenues. A peine avait-il prononcé ces mots, que la musique recommença à jouer, les arquebuses à tirer, et Don Quijote se jeta au cou de Sancho, le baisant mille fois au front et sur les joues. La duchesse, le duc, tous les assistants, témoignèrent toute leur satisfaction. Le char se remit en marche, et, en partant, Dulcinée fit une inclinaison de tête aux seigneurs, et une grande révérence à Sancho.

Cependant, l'aube s'avançait riante et fraiche, les petites

fleurs des champs relevaient leurs têtes et semblaient renaître; le liquide cristal des ruisseaux murmurait sur leur lit de cailloux blancs, et portait son tribut aux rivières qui l'attendaient : la terre rajeunie, la sérénité du ciel, la pureté de l'air, le brillant éclat de la lumière, tout présageait que le jour annoncé par une si belle aurore serait calme et serein. Satisfaits de leur chasse, et d'avoir si bien réussi dans leur projet de Dulcinée, le duc et la duchesse retournèrent au château, bien résolus à ne pas terminer là leurs plaisanteries, car rien ne leur pouvait donner plus de plaisir.

CHAPITRE XXXVI.

Étrange et inouïe aventure de la duègne Dolorida, autrement dite la comtesse de Trifaldi; avec la lettre que Sancho Pança écrivit à sa femme Thérèse Pança.

Le duc avait un majordome d'un esprit très plaisant et facétieux, qui fit le rôle de Merlin : ce fut lui qui dirigea tout l'appareil de l'aventure, composa les vers, et un jeune page représenta Dulcinée. Enfin, par l'ordre de ses maîtres, ce majordome prépara ensuite une autre aventure, la plus étrange et récréative qui se puisse imaginer.

Un jour, la duchesse demanda à Sancho s'il avait commencé la pénitence qu'il devait accomplir pour le désenchantement de Dulcinée : il répondit que oui et que la nuit dernière il s'était donné cinq coups de fouet. Avec quoi ? dit la duchesse. — Avec la main. — Mais ce sont plutôt des claques que des coups de fouet. Je doute fort, pour moi, que le sage Merlin se contente de pareils ménagements : il vous faudra faire une discipline à pointes ou à nœuds, qui se fasse sentir, car sa condition est qu'il faut du sang, et vous entendez bien que la délivrance d'une aussi grande dame que Dulcinée ne peut être obtenue à si peu de frais. Que votre seigneurie, madame, répond Sancho, me donne une discipline ou un bout de corde convenable, et je

m'en frapperai, pourvu que je ne me fasse pas trop de mal; car vous saurez que bien que je sois rustique, ma chair tient plus du coton que du jonc, et il ne serait pas raisonnable de me déchirer pour le profit d'autrui. A la bonne heure, dit la duchesse; je vous donnerai, demain, une discipline qui vous ira tout à point et s'accommodera à la délicatesse de votre peau comme si elle était sa sœur.

Madame, reprit Sancho, j'apprendrai à Votre Altesse, qui est maîtresse de mon ame, que j'ai écrit à ma femme, Thérèse Pança, pour la mettre au courant de tout ce qui m'est arrivé depuis que je l'ai quittée. J'ai la lettre dans mon sein, il n'y manque plus que l'adresse : je desirerais bien que votre sagesse la lût, car je la crois digne d'un gouverneur, c'est-à-dire, conforme à la manière dont ils doivent écrire. Et qui l'a faite? demanda la duchesse. — Qui pourrait-ce être, sinon moi, pauvre pécheur? —Mais l'avez-vous écrite?—Je n'en ai pas eu seulement l'idée, car je ne sais ni lire ni écrire; je sais seulement signer mon nom. Voyons-la, dit la duchesse : je suis bien sûre qu'on y reconnaît le mérite et la capacité de votre esprit. Sancho tira de son sein une lettre ouverte, la duchesse la prit et lut ce qui suit :

LETTRE DE SANCHO PANÇA A THÉRÈSE PANÇA, SA FEMME.

« S'il doit me revenir de bons coups de fouet, je suis bon che-
« valier; si j'ai un bon gouvernement, il me coûte de bons coups
« d'étrivières : tu ne comprendras pas cela pour le moment, ma
« Thérèse; tu le sauras une autre fois. Je te dirai que j'ai résolu
« que tu ailles en carrosse; c'est ce qui nous importe mainte-
« nant : aller d'une autre manière, c'est affaire aux chats. Tu es
« la femme d'un gouverneur : vois si quelqu'un peut te rogner
« les talons. Je t'envoie un habit vert de chasse, que m'a donné
« madame la duchesse; arrange-le de manière qu'il fasse une
« cotte et un corset à notre fille. Mon maître Don Quijote, à ce
« que j'entends dire ici, est un sage fou, un agréable insensé,
« et moi je ne lui cède en rien. Nous sommes descendus dans la

«caverne de Montésinos, et le sage Merlin a fait choix de moi «pour désenchanter Dulcinée du Toboso, qu'on appelle ailleurs «Aldonza Lorenzo : avec trois mille trois cents coups de fouet, «moins cinq, que je dois me donner, elle sera désenchantée «comme la mère qui l'engendra. Tu ne diras rien de ceci à «personne, parceque, si tu soumets tes affaires au jugement «d'autrui, l'un trouvera blanc ce que l'autre dira noir. D'ici à «peu de jours, je partirai pour mon gouvernement : j'y vais «avec le desir de ramasser beaucoup d'argent, car on m'a dit «que tous les nouveaux gouverneurs ont la même intention. Je «lui tâterai le pouls, et te ferai savoir si tu dois venir me trouver «ou non. Le grison se porte bien et se recommande à toi. Je «ne le quitterais pas quand on me ferait Grand Turc. Madame «la duchesse te baise mille fois les mains : rends-lui le change «avec deux mille; il n'y a rien qui coûte moins et qu'on donne «à meilleur marché, à ce que dit mon maître, que les compli«ments. Dieu ne m'a pas encore fait trouver une autre mal«lette avec cent autres écus, comme l'autre fois. Cependant, ne «te mets pas en peine, ma Thérèse : celui qui sonne l'alarme «est en sûreté, le gouvernement est la lessive dont tout doit «sortir. Une chose pourtant me met en peine : on dit qu'une «fois qu'on en a tâté, on s'y mangerait les mains; s'il en est ainsi, «il ne m'en coûtera pas peu, quoique les estropiés et les man«chots tiennent un canonicat dans l'aumône qu'on leur fait : «ainsi, de côté ou d'autre, tu dois être riche et ton sort heu«reux. Dieu te le donne, comme il le peut, ma Thérèse, et me «garde, pour te servir.

«De ce château, le 20 juillet 1614.

«Ton mari, le gouverneur

«SANCHO PANÇA.»

La duchesse ayant achevé de lire cette lettre, Le bon gouverneur, dit-elle, s'est un peu fourvoyé en deux choses : d'abord il dit, ou du moins donne à entendre que le gouvernement lui a été accordé pour les coups qu'il doit s'administrer;

or, il sait bien, et ne le peut nier, que quand le duc mon seigneur lui promit le gouvernement, il n'était aucunement question de coups de fouet. En second lieu, le gouverneur se montre fort avide; je ne voudrais pas qu'il fût si intéressé[1] : la convoitise rompt le sac, et le gouverneur avare rend mal la justice. Je ne le disais pas dans cette intention, répond Sancho; et, si vous croyez que la lettre ne doit pas partir telle qu'elle est, il faut la déchirer et en faire une autre; mais il pourrait se faire qu'elle fût pire, si on me la laisse faire à ma mode. Non, non, dit la duchesse, elle est bien, et je veux que le duc la voie. Ils se rendirent alors à un jardin où ils devaient dîner ce jour-là. La duchesse montra la lettre de Sancho à son époux, qui en rit beaucoup.

On dîna; puis, la table étant ôtée, et après avoir joui assez longtemps de l'amusante conversation de Sancho, on entendit le son plaintif d'un fifre, joint au bruit rauque et discordant d'un tambour : cette martiale et triste harmonie sembla surprendre tout le monde, et surtout Don Quijote, qui ne se pouvait contenir sur son siége. Pour Sancho, il n'y a rien à dire, si ce n'est que la peur le fit recourir à son refuge ordinaire, le voisinage ou les jupes de la duchesse. En effet, les sons qu'on entendait étaient fort tristes et mélancoliques. Pendant cette attention silencieuse, on vit entrer dans le jardin deux hommes vêtus de noir, et dont les longues robes traînaient à terre : ils frappaient deux grands tambours, également couverts d'un drap noir; à leurs côtés, marchait le joueur de fifre, vêtu de noir comme eux; derrière ces trois hommes, venait un personnage d'une taille gigantesque, enveloppé plutôt que vêtu d'une grande robe noire, dont la queue était démesurément longue; par-dessus la robe il portait un large baudrier noir, auquel pendait un énorme cimeterre dont le fourreau et la garniture étaient également noirs; sa face était couverte d'un voile noir transparent, au travers duquel on entrevoyait une longue barbe, blanche comme la neige; il marchait gravement

[1] *No querria que organo fuese*, façon de parler proverbiale.

au son des tambours : sa haute taille, sa démarche affectée, ses vêtements noirs, tout son équipage étaient faits pour étonner ceux qui le regardaient sans le connaître. Il s'approcha donc avec la gravité et dans le costume décrits pour s'agenouiller devant le duc, qui l'attendait avec les autres; mais le duc ne voulut point qu'il parlât avant de s'être relevé : ce prodigieux épouvantail se dressa donc sur ses pieds, leva le voile qui lui cachait la figure, et laissa voir la plus horrible, la plus longue, la plus épaisse, la plus blanche barbe que jamais mortel ait pu voir : tirant ensuite, du fond de sa large et vaste poitrine, une voix grave et sonore, il fixa les yeux sur le duc, et lui dit : Haut et puissant seigneur, on m'appelle Trifaldin à la barbe blanche; je suis écuyer de la comtesse Trifaldi, surnommée la duègne Dolorida : elle m'envoie en ambassade auprès de votre grandeur, pour demander à votre magnificence la permission de venir lui raconter ses malheurs, qui sont les plus étranges et les plus étonnants que l'esprit le plus affligé puisse imaginer; mais d'abord elle desire savoir si vous auriez dans votre château le vaillant et invincible chevalier Don Quijote de la Manche, qu'elle est venue chercher à pied, et sans prendre de nourriture depuis le royaume de Candaya jusque dans vos États, chose que l'on peut regarder comme un miracle ou un effet de l'enchantement. Elle est à la porte de cette forteresse ou maison des champs, et n'attend pour entrer que votre bon plaisir. J'ai dit. Il se tait, tousse, manie sa barbe de haut en bas avec ses deux mains, et attend tranquillement la réponse du duc.

Bon écuyer Trifaldin à la barbe blanche, dit celui-ci, il y a déja longtemps que nous connaissons les malheurs de madame la comtesse Trifaldi, que les enchanteurs ont fait nommer la duègne Dolorida : vous pouvez, étonnant écuyer, lui dire d'entrer, et qu'ici se trouve en ce moment le vaillant chevalier Don Quijote de la Manche dont le caractère généreux lui promet, avec certitude, secours et protection; vous pouvez l'assurer que, si ma faveur lui est nécessaire, elle doit y compter, car ma qualité de che-

valier m'oblige à protéger, à secourir toute espèce de femmes, et principalement les veuves affligées, les délaissées, comme doit être sa seigneurie. Trifaldin fléchit le genou à ces mots, fait signe au fifre et aux tambours de jouer, et s'en retourne au même pas, au même son qu'il était venu, laissant tout le monde en admiration de sa personne. Le duc, se retournant vers Don Quijote : Enfin, lui dit-il, fameux chevalier, les ténèbres de la malice et de l'ignorance ne peuvent obscurcir ni voiler la lumière du courage et de la valeur. A peine y a-t-il six jours que votre courtoisie est dans ce château, et déja l'on vient vous chercher des pays lointains, non en carrosse, non sur des dromadaires, mais à pied et à jeun : les tristes, les affligés, pleins de confiance dans la force de votre bras, viennent vous demander un remède à leurs maux, attirés par la renommée de vos hauts faits répandue sur toute la terre. Seigneur duc, répond Don Quijote, je voudrais bien trouver ici, dans ce moment, ce benoît religieux qui, à table, l'autre jour, montrait tant d'humeur et de malveillance contre les chevaliers errants : il pourrait juger, par ses propres yeux, si ces chevaliers sont nécessaires au monde ; il toucherait au doigt que ceux qui sont dans une affliction profonde, les inconsolables, dans de grandes calamités, dans des revers imprévus, ne vont point demander secours à la porte des lettrés, des sacristains de village, ou chez le chevalier qui ne se hasarda jamais à sortir de sa maison, chez le paresseux courtisan plus empressé d'aller à la quête des nouvelles pour les raconter ensuite, que de faire des actions éclatantes, que les autres raconteraient et consigneraient dans les fastes de l'histoire. La consolation des affligés, l'appui des malheureux, le rempart des demoiselles, le soutien des veuves, ne se rencontrent mieux chez aucune personne que chez le chevalier errant : aussi je rends au ciel des grâces infinies de l'être, et je regarde comme bien employés les soucis et les travaux endurés dans cet honorable exercice. Qu'elle vienne, cette dame; qu'elle demande ce qu'elle voudra, je le lui procurerai par la force de mon bras et l'intrépide résolution de mon esprit courageux.

CHAPITRE XXXVII.

Suite de la fameuse aventure de la dame Dolorida.

Le duc et la duchesse furent extrêmement satisfaits de voir à quel point Don Quijote entrait dans leurs intentions. Sancho dit dans cette circonstance : Je ne serais nullement flatté que cette madame la duègne vînt mettre quelque croc en jambe à mon gouvernement. J'ai ouï dire à un apothicaire de Tolède, qui parlait comme un chardonneret, que, partout où se mêlent les duègnes, il ne peut arriver rien de bon. Dieu me soit en aide, cet apothicaire était mal avec elles ! Pour moi, je tire de là : toutes les duègnes étant fâcheuses et impertinentes, de quelque condition qu'elles soient, que peut-il être de celles qui sont affligées (dolorides)? C'est ici la comtesse de *Tres Faldas* ou de *Tres Colas* [1] : car, dans mon pays, *falda* ou *cola*, c'est la même chose. Tais-toi, ami Sancho, dit Don Quijote; puisque cette duègne est venue me chercher de si loin, elle ne saurait être de celles que ton apothicaire tient sur son rôle, d'autant plus que celle-ci est comtesse; et, quand les comtesses servent de duègnes, ce ne peut être qu'à des reines ou des impératrices : ces duègnes sont de très grandes dames qui, dans leurs maisons, sont servies par d'autres duègnes. Madame la duchesse, dit à ce propos la dame Rodriguez, qui se trouvait présente, a pour la servir des duègnes qui pourraient être comtesses, si la fortune le voulait; mais les lois vont comme il plaît aux rois : et que personne ne parle mal des duègnes, surtout de celles qui sont âgées et demoiselles; car, quoique je ne le sois plus, je comprends bien tout l'avantage qu'a une duègne demoiselle sur une veuve : à quiconque voudra nous tondre, les ciseaux resteront dans la main. Cependant, reprend Sancho, il y a tant à tondre sur les duègnes (ce disait mon barbier), qu'il vaut mieux ne pas remuer le riz, quoiqu'il s'attache. Toujours, répond la dame Rodriguez, les écuyers ont été nos ennemis : ce sont des lutins

[1] Aux trois queues. *Tres faldas*, paronymie de *Trifaldi*.

d'antichambres; ils nous voient à chaque pas, et les instants qu'ils n'emploient pas à prier Dieu, et il y en a beaucoup, ils les passent à nous critiquer, exhumant nos os et enterrant notre réputation; mais je les renvoie aux galères [1]. En dépit d'eux, nous existerons toujours et dans les maisons des grands, quoique nous y mourions de faim, et que nous couvrions d'un noir accoutrement de couvent notre peau, délicate ou non, comme on couvre d'un tapis un tas de fumier, le jour d'une procession. Si j'en avais la licence, et que le temps me le permît, je prouverais non-seulement aux personnes qui sont ici, mais à tout le monde, qu'il n'y a pas de vertus qu'on ne trouve dans une duègne. Je crois, dit la duchesse, que la bonne doña Rodriguez a grandement raison; mais il convient qu'elle attende une autre occasion pour se défendre, elle et les autres duègnes, pour confondre la coupable opinion de ce méchant apothicaire, et arracher du cœur du grand Sancho celle qu'il conserve. Depuis que les fumées de gouverneur me sont montées à la tête, dit Sancho, les vertiges d'écuyer m'ont quitté, et je ne donnerais pas une figue sauvage de toutes les duègnes.

Cette conversation, sans doute, eût été poussée plus loin, si le fifre et les tambours ne se fussent fait entendre de nouveau, annonçant l'arrivée de la duègne Dolorida. La duchesse demanda à son époux, s'il ne serait pas à propos d'aller au-devant d'elle, puisqu'elle était comtesse et femme d'importance. En sa qualité de comtesse, dit Sancho, prévenant la réponse du duc, il est convenable que vos grandeurs aillent au-devant d'elle; mais, comme duègne, je suis d'avis que vous ne devez pas faire un pas. Et qui te fait mêler de cette affaire? dit Don Quijote. Qui? répond Sancho: je m'en mêle parceque je peux m'en mêler, comme écuyer qui a appris les règles de la courtoisie à l'école de votre seigneurie qui est le plus courtois et le mieux appris chevalier de toute la courtoisie; et, en ces sortes de choses, je vous ai entendu dire qu'on perd aussi bien avec une carte de trop qu'avec une de moins. A bon entendeur peu de paroles.

[1] *Los leños mobiles.*

Sancho a raison, dit le duc : nous verrons la tournure de la comtesse, et nous en conclurons sur les devoirs qui lui seront dus. Ici l'auteur met fin à ce court chapitre, et en commence un autre qui contient la suite de cette aventure, une des plus notables de toute l'histoire.

CHAPITRE XXXVIII.

Récit des infortunes de la duègne Dolorida.

Après les lugubres musiciens, on vit entrer, dans le jardin, douze duègnes rangées sur deux files, vêtues de larges robes de deuil en serge battue [1], avec des voiles blancs et transparents, si longs qu'on ne voyait que le bord de leurs robes. Après elles, venait la comtesse Trifaldi, que conduisait par la main son écuyer Trifaldin à la barbe blanche : elle était vêtue d'une frise fine et noire, tellement frisée, que chaque grain égalait la grosseur des pois de mars; la queue ou les pans de la robe, ou comme on voudra les appeler, étaient à trois pointes, portées par trois pages, aussi vêtus de noir, qui formaient une figure plaisante et mathématique, avec ces trois pointes en angles aigus : ce qui fit conjecturer aux assistants que le nom de Trifaldi venait de *tres faldas*, comme si l'on disait la comtesse aux trois queues. Aussi Ben Engeli dit-il que c'était la vérité; que le nom propre était la comtesse Lobuna, nom formé de la quantité de loups (*lobos*) que nourrissait son comté; si au lieu de loups, c'eût été des renards (*zorras*), on l'eût appelée la comtesse Zorruna, parceque l'usage, dans son pays, était que les seigneurs prissent le nom des choses qui abondaient le plus dans leurs états. Cependant, cette comtesse, pour la nouveauté de sa queue, quitta le nom de Lobuna et prit celui de Trifaldi. Les douze duègnes et la comtesse marchaient à pas de procession, le visage couvert de voiles noirs qui n'étaient pas transparents comme celui de Trifaldin, mais,

[1] *Mongiles anchos de anascote balanado.*

au contraire, si serrés et si épais qu'on ne pouvait rien voir au travers. Lorsque toute la troupe des dames fut entrée, le duc, son épouse, Don Quijote et tous ceux qui contemplaient ce long cortége se levèrent; les duègnes s'arrêtèrent, et en s'écartant firent place à la Dolorida, qui, sans quitter la main de son écuyer, s'avança : le duc, alors, et les autres firent environ douze pas pour la recevoir; la Dolorida se mit à genoux, et, d'une voix plutôt basse et enrouée que douce et délicate, dit : Je supplie vos grandeurs de ne point faire tant d'accueil à votre serviteur, je veux dire à votre servante. Je suis tellement affligée que je ne saurais répondre comme je le dois, car mes étranges et inouïes infortunes m'ont emporté le jugement je ne sais où, mais ce doit être fort loin, car, plus je le cherche, moins je le trouve. Il faudrait, madame la comtesse, répond le duc, en être entièrement dépourvu pour ne pas reconnaître, en vous voyant, tout votre mérite : il est tel que, sans qu'il soit besoin d'en voir davantage, il mérite toute la crème de la courtoisie et la fleur des plus délicates attentions. En même temps, il la prend par la main et la conduit à un siége auprès de la duchesse, qui l'accueillit avec beaucoup d'empressement. Don Quijote se taisait, Sancho mourait d'envie de voir le visage de la Trifaldi ou celui de quelqu'une de ses duègnes; mais il ne lui fut pas possible, jusqu'à ce qu'il leur fût agréable de se découvrir. Chacun gardait le silence, curieux de savoir qui le romprait; ce fut la Dolorida, qui parla ainsi :

J'ai confiance, magnanimissime seigneur, bellissime dame, et vous tous, sagissimes assistants, que ma dolorissime trouvera dans vos cœurs générosissimes un accueil non moins favorable que compatissant et généreux; car mon infortune est telle qu'elle est capable d'attendrir le marbre, de liquéfier le diamant, d'amollir l'acier des cœurs les plus endurcis; mais, avant que je la fasse parvenir à votre ouïe, pour ne pas dire à vos oreilles, je desirerais savoir si, dans ce giron, cercle ou compagnie, se trouve le purissime chevalier Don Quijote de la Manchissime, et son écuyerissime Pança. Pança est ici, dit Sancho,

avant que personne ne répondît, ainsi que le Don Quijotissime lui-même; vous pouvez donc, dolorissime duègnissime, nous raconter tout ce que vous desiderissimes[1], nous sommes disposés et promptissimes à être vos serviteurissimes.

Alors, Don Quijote se leva, et, s'approchant de la Dolorida, il lui dit : Si vos infortunes, dame affligée, peuvent espérer quelque soulagement par la force et la valeur d'un chevalier errant, je vous offre les miennes, quoique faibles et de peu de prix, elles sont tout entières à votre service. Je suis Don Quijote de la Manche, dont la profession est de secourir tous les nécessiteux : ainsi, madame, vous n'avez pas besoin de chercher à capter la bienveillance, ou de vous épuiser en préambules; sans détours, sans embarras, contez-nous vos maux : ceux qui vous écoutent sauront y compatir, s'ils ne peuvent y remédier.

A ces mots, la Dolorida voulut se jeter aux genoux de Don Quijote, s'y jeta réellement, et cherchant à les embrasser : Je me prosterne devant ces pieds et ces jambes, dit-elle, invincible chevalier, comme devant les bases et les colonnes de la chevalerie errante; je dois baiser ces pieds, desquels dépend le remède à tous mes maux, ô vaillant chevalier! dont les exploits véritables surpassent de beaucoup les récits fabuleux qu'on nous fait des Amadis, des Esplandians, des Bélianis. Puis elle se tourna vers Sancho, lui prit les mains, et lui dit : O toi! le plus loyal écuyer qui jamais ait servi chevalier errant dans les siècles présents ou passés! toi qui es plus grand en bonté que la barbe de Trifaldin, mon écuyer ici présent, tu peux bien t'enorgueillir de servir en la personne du grand Don Quijote, toute la foule des chevaliers qui ont porté les armes depuis la naissance du monde : je te conjure, par ce que tu dois à ta fidélissime bonté, d'intercéder en ma faveur auprès de ton maître, afin qu'il daigne protéger cette infélissime et humilissime comtesse. Que ma bonté, madame, soit aussi grande et aussi longue que la barbe de votre écuyer, répond Sancho, c'est ce qui m'importe peu;

[1] *Quisieredisimis*, tout ce que vous voudrez.

mais que mon ame ait une barbe et des moustaches quand elle ira dans l'autre monde, voilà ce qui me touche beaucoup ; pour les barbes de celui-ci, je n'en fais aucun cas. Mais, sans toutes ces souplesses et ces supplications, je prierai mon maître de vous favoriser et secourir en tout ce qu'il pourra; je sais qu'il m'aime, et surtout en ce moment qu'il a besoin de moi pour une certaine affaire : déchargez donc votre cœur, contez-nous vos peines, et laissez faire; nous nous entendrons tous. Le duc et la duchesse étouffaient de rire, puisque c'étaient eux qui avaient imaginé et conduit cette aventure; ils applaudissaient intérieurement l'adresse et le talent de la Trifaldi, qui, s'étant remise en place, s'exprima en ces termes :

Dans le fameux royaume de Candaya, situé entre la mer du Sud et la grande Trapobane, deux lieues au delà du cap Comorin, régna la reine Maguncia, veuve du roi Archipiel. De leur union naquit l'infante Antonomasie, héritière du royaume; elle fut confiée à mes soins, parce que j'étais la plus ancienne et la plus distinguée des dames de sa mère. Cette jeune princesse grandit insensiblement, et parvint à l'âge de quatorze ans : elle était d'une telle beauté que la nature n'y pouvait rien ajouter, et la sagesse lui était venue avec la vie. Ainsi elle était aussi sage que belle, et elle était la plus belle de toutes les femmes; elle l'est encore, si le Destin jaloux, si les Parques cruelles n'ont pas tranché le fil de ses jours; mais ils ne l'auront pas fait, le ciel n'a pas permis sans doute que l'on fît au genre humain ce tort de couper en verjus une grappe du plus beau raisin du monde. Cette grande beauté, que ma langue grossière ne saurait louer dignement, rendit épris d'amour une infinité de princes, tant étrangers que du pays : au milieu d'eux un simple chevalier, qui habitait la cour, osa élever ses pensées jusqu'à ce ciel de perfections : il se fiait sur sa gentillesse, ses agréments, ses talents, ses grâces, la facilité ou félicité de son esprit, et je vous avouerai, si vous ne l'avez point pour désagréable, qu'il jouait si bien de la guitare qu'il la faisait parler; il était de plus poëte, danseur, savait faire des cages, et aurait pu

gagner sa vie à ce métier, s'il se fût vu réduit à une extrême nécessité. Tous ces avantages seraient capables d'ébranler une montagne, à plus forte raison le cœur d'une jeune fille. Cependant sa gentillesse, sa bonne mine, toutes ses grâces et talents auraient échoué contre la forteresse de ma jeune élève, si cet effronté larron n'avait entrepris d'abord de me gagner. Ce malandrin, ce dénaturé vagabond voulut d'abord se rendre maître de ma volonté et me suborner pour me faire livrer les clefs de la forteresse dont j'étais l'indigne gardienne : pour achever, il me cajola, captiva ma bienveillance par je ne sais quelles bagatelles qu'il me donna ; mais, ce qui me soumit le mieux et occasionna ma chute, ce furent quelques couplets que je lui entendis chanter une nuit que j'étais à une fenêtre qui donnait sur la ruelle où il se trouvait. En voici un, si j'ai bonne mémoire :

De ma douce ennemie, me vient un mal qui déchire mon ame ; et, pour plus de tourment, elle veut que je le sente et ne le dise point [1].

Ses vers me paraissent des perles, sa voix plus douce qu'un sirop ; et, depuis ce jour, considérant le mal que m'avaient fait ces vers et d'autres semblables, j'ai reconnu qu'on devait exclure des républiques bien gouvernées les poëtes, ainsi que le conseille Platon, au moins les poëtes érotiques, parcequ'ils ne font pas des vers comme ceux du marquis de Mantoue, qui font pleurer les petits enfants et les femmes, mais bien des vers pathétiques, qui, comme de douces épines, percent l'ame sans offenser le corps, de même que la foudre, qui frappe sans toucher l'habit. Voici d'autres vers qu'il me chanta :

Mort, viens, mais si secrètement que je ne puisse t'apercevoir ; car le plaisir que j'aurais à mourir pourrait me rendre à la vie [2].

Je pourrais vous en rapporter d'autres de même nature, qui enchantent quand on les chante, et ravissent quand on les lit ; surtout une espèce de vers alors usités à Candaya, et que l'on nomme séguedilles : ils chatouillent l'ame, provoquent le rire,

[1] Ce quatrain est de Serafino Aquilano.
[2] Cette redondille appartient à Escriba.

agitent le corps, et sont comme le vif-argent de toutes les affections. Je dis donc, seigneurs, que l'on devrait à bon droit reléguer tous ces troubadours dans les îles des lézards[1]. Cependant la faute n'en est pas à eux, mais aux sots qui les louent, aux sottes qui les croient; si j'avais été aussi bonne duègne que je le devais, ces noctures compositions ne m'auraient point émue, et je n'aurais point ajouté foi à ces paroles: *Je vis en mourant, je brûle dans la glace, je tremble dans le feu, j'espère sans espérance, je m'éloigne et je demeure,* avec d'autres antithèses[2] impossibles dont leurs écrits sont pleins. Puis ils vous promettent le phénix d'Arabie, la couronne d'Ariadne, les chevaux du soleil, les perles du Midi, l'or du Tibre, le baume de Pancaya; et c'est alors qu'ils donnent carrière à leur plume, car il leur coûte peu de promettre ce qu'ils ne peuvent et n'ont jamais voulu accomplir. Mais où vais-je mégarer, malheureuse que je suis! quelle est ma folie de retracer les défauts des autres, ayant tant à dire sur les miens! Oui, malheureuse, ce ne furent point les vers ni la musique qui me séduisirent, mais ma légèreté, ma simplicité : ma grande ignorance et mon peu de jugement ouvrirent la route, frayèrent le chemin aux entreprises de don Clavijo, c'est le nom du chevalier; par mon entremise, il fut admis une fois et plusieurs, sous le titre de légitime et véritable époux, dans l'appartement d'Antonomasie, abusée par moi, non par lui; quoique pécheresse, je n'eusse point consenti qu'il touchât seulement la semelle de ses souliers s'il n'eût été son mari : non, non, mille fois non, le mariage sera toujours la première condition dans toutes les affaires de même nature que je traiterai. L'unique mal dans celle-ci, ce fut l'inégalité des conditions entre les deux partis, car don Clavijo n'était qu'un simple chevalier, et l'infante Antonomasie, comme je l'ai déja dit, était l'héritière du royaume. Ce commerce resta quelque temps caché, par les soins que je me donnais, jusqu'à

[1] *Islas de los Lagartos*, nom générique des îles désertes ou inhabitées.

[2] Cervantes lui-même, comme nous avons plusieurs fois eu l'occasion de l'observer, n'est pas toujours exempt de ces antithèses.

ce que je ne sais quelle enflure au ventre d'Antonomasie me fit craindre qu'il ne se découvrît. Nous tînmes conseil, et le résultat de nos délibérations fut qu'avant que l'aventure n'éclatât, don Clavijo demanderait Antonomasie pour femme par-devant le vicaire, en vertu d'une promesse de mariage que lui aurait faite l'infante, et que j'avais rédigée avec tant d'adresse et de force, que toutes celles de Samson n'auraient pu la rompre. Toutes choses furent exécutées en diligence : le vicaire lut la promesse; il reçut l'aveu de l'infante, et, d'après ses explications, ordonna qu'elle fût transportée dans la maison d'un alguazil de cour, très estimé. Il y a donc, dans le royaume de Candaya, dit Sancho, des alguazils de cour, des poëtes et des séguedilles? Par ma foi! je crois que tout le monde ne fait qu'un. Mais, hâtez-vous, madame Trifaldi; il se fait tard, et je meurs d'envie de connaître la suite de cette longue histoire. Je le ferai, dit la comtesse.

CHAPITRE XXXIX.

Suite de l'histoire mémorable et surprenante de la Trifaldi.

La duchesse s'amusait autant de chaque parole de Sancho, que Don Quijote en avait de déplaisir; il lui commanda de se taire, et la Dolorida poursuivit ainsi : Après plusieurs interrogatoires que le vicaire fit subir à l'infante, voyant qu'elle persistait sans varier, ni sortir de sa première déclaration, il rendit une sentence en faveur de Clavijo, et lui adjugea l'infante pour légitime épouse. La reine Maguncia, mère d'Antonomasie, en conçut un tel chagrin que nous l'enterrâmes au bout de trois jours. Elle mourut, apparemment? dit Sancho. Cela est clair, répondit Trifaldin, car, dans le Candaya, on n'enterre que les personnes mortes. Seigneur écuyer, repart Sancho, on a vu souvent enterrer un homme évanoui, le croyant mort ; et il me semble que la reine Maguncia devait plutôt s'évanouir que mourir, car avec la vie on remédie à bien des choses, et la folie de l'infante n'était pas si grande que sa mère dût s'en affecter

autant. Si elle s'était mariée à quelque page ou autre serviteur de sa maison, comme l'ont fait tant d'autres, à ce que j'ai ouï dire, le mal eût été sans remède; mais, pour s'être unie à un chevalier noble et aussi bien élevé qu'on nous l'a dépeint, en vérité, en vérité, quoique ce fût une folie, elle n'était pas si grande qu'on le pense : car, suivant les principes de mon maître ici présent, et qui ne me laissera pas mentir, de même que des hommes lettrés on fait des évêques, de même des chevaliers, surtout s'ils sont errants, on peut faire des rois et des empereurs. Tu as raison, Sancho, dit Don Quijote : avec deux doigts de bonne fortune, un chevalier errant est en pouvoir prochain de devenir le plus grand seigneur du monde. Mais que la dame Dolorida poursuive : elle me paraît hésiter à nous faire connaître l'amertume de cette histoire si douce jusqu'ici. Comment la peindrai-je, dit la comtesse, puisqu'elle est si amère qu'auprès d'elle les coloquintes sont douces et les lauriers-roses savoureux?

La reine étant donc morte et non évanouie, nous l'enterrâmes; mais, à peine fut-elle recouverte de terre, à peine lui avions-nous dit un dernier adieu, que

(Quis talia fando
Temperet à lacrymis?) [1],

sur le tombeau de la reine, on vit paraître le géant Malambrun, son cousin germain, monté sur un cheval de bois : il est fort cruel et de plus enchanteur. Pour venger la mort de sa cousine, punir l'audace de Clavijo, la folie d'Antonomasie, il les enchanta tous deux sur le même tombeau : la princesse fut changée en guenon de bronze, et son époux en un effroyable crocodile d'un métal inconnu. Ces deux figures sont séparées par une colonne aussi de métal, sur laquelle est écrite en langue syriaque une inscription qui, traduite en langue du Candaya, puis en castillan, porte :

« Ces deux téméraires amants ne recouvreront pas leur pre-

[1] A ce récit, qui pourrait retenir ses larmes?

«mière forme que le vaillant Manchèque ne soit venu se mesu-«rer avec moi en combat singulier : c'est à sa seule valeur que «les destins réservent la fin de cette aventure inouïe.»

Ensuite, l'enchanteur tira du fourreau un énorme et large cimeterre, et, me saisissant par les cheveux, fit mine de vouloir me couper la tête : la frayeur me saisit, ma langue s'attacha à mon palais, je me crus à mon dernier moment; cependant, faisant un dernier effort, d'une voix tremblante et plaintive, je lui dis des choses si touchantes qu'il suspendit l'exécution de son rigoureux arrêt; enfin, il fit amener devant lui toutes les duègnes du palais qui sont celles que vous voyez ici, et, après avoir fait ressortir toute l'énormité de notre faute, vitupéré les mœurs, la condition des duègnes, leurs ruses, leurs artifices, et rejeté sur toutes la faute dont j'étais seule coupable, il nous dit qu'il voulait bien ne pas nous punir de la peine capitale, mais qu'il nous infligerait une punition plus lente qui nous donnerait une mort civile et continuelle : au même moment, nous sentîmes s'ouvrir les pores de notre visage, et il nous sembla que partout on nous piquait avec des pointes d'aiguilles; nous y portâmes aussitôt la main, et nous nous trouvâmes telles que vous allez voir. En cet instant, la Dolorida et les autres duègnes soulevèrent les voiles qui leur couvraient le visage, et laissèrent voir aux spectateurs de grandes barbes rouges, noires, blanches, mêlées, qui parurent surprendre le duc et la duchesse, et frappèrent d'étonnement Don Quijote, Sancho et tous les assistants. Ce fut de cette manière, poursuivit la Trifaldi, que nous punit ce traître, ce méchant Malambrun : il recouvrit la douceur et la morbidesse de notre visage de ce crin âpre et dur. Plût à Dieu qu'il nous eût coupé la tête avec son effroyable cimeterre, plutôt que d'obscurcir la lumière de notre beauté par cette bourre qui nous couvre le visage! car, si nous y réfléchissons, mes seigneurs (et pour ce que je vais dire, je voudrais pouvoir faire de mes yeux deux fontaines; mais la force de nos maux et les mers qu'ils ont versées jusqu'à présent les ont taris et rendus secs

comme des tiges de bled); si, dis-je, nous y réfléchissons, en quel lieu peut aller une dame barbue? quel père, quelle mère auront compassion d'elle? qui lui donnera du secours? lorsqu'un teint frais et poli, un visage martyrisé par cent espèces de fards et de pommades ont bien de la peine à plaire, que deviendra celle dont une forêt recouvre la figure? O duègnes, mes compagnes! nous sommes nées sous un astre bien malheureux, nos pères nous ont engendrées dans une heure bien fatale! En achevant ces mots, elle feignit de s'évanouir.

CHAPITRE XL.

Détails appartenant à cette aventure mémorable.

En vérité, ceux qui prennent plaisir à lire des histoires semblables à celle-ci, doivent savoir gré à Cid Hamet, son premier auteur, du soin avec lequel il en rapporte toutes les particularités, sans négliger de mettre en lumière la moindre chose, tant futile soit-elle : il peint les pensées, découvre les projets, répond à ce que l'on ne dit pas, éclaircit les doutes, résout les arguments; en un mot, partout il montre le soin le plus minutieux. O célèbre auteur! heureux Don Quijote! fameuse Dulcinée! aimable Sancho! puisse chacun de vous, puissiez-vous tous ensemble, vivre une longue suite de siècles pour le plaisir et le passe-temps des mortels!

Sancho, continue l'histoire, voyant la Dolorida évanouie, s'écria : Foi d'homme de bien, je jure, par la vie de tous les Panças mes ancêtres, que je n'ai jamais entendu, vu, que mon maître ne m'a jamais conté, n'a jamais imaginé une aventure pareille à celle-ci. Que mille diables t'emportent, maudit enchanteur et géant Malambrun! n'avais-tu pas d'autre espèce de châtiment que de donner de la barbe à ces pécheresses? n'aurait-il pas mieux valu et ne leur eût-il pas été mieux séant de leur fendre en deux le nez du haut en bas, eussent-elles dû nasiller, que de les rendre ainsi velues? Je parie qu'elles n'ont

pas le moyen de payer celui qui les raserait. Vous avez dit vrai, seigneur, répond une des douze, nous n'avons pas d'argent pour nous faire tondre; aussi quelques-unes d'entre nous ont imaginé un remède : c'est d'appliquer sur notre visage un emplâtre de poix; nous l'arrachons ensuite brusquement, et nous nous trouvons ainsi rases et lisses comme le fond d'un mortier de pierre : il y a bien dans le Candaya des femmes qui vont, de maison en maison, pour arracher le poil, polir les sourcils, et faire d'autres toilettes qui concernent les femmes; mais nous autres, qui sommes duègnes de madame, nous n'avons jamais voulu les admettre auprès de nous, parcequ'elles font le métier d'entremetteuses [1]; si le seigneur Don Quijote ne vient point à notre secours, nous porterons nos barbes au tombeau. Je me pèlerais la mienne en pays maure, dit Don Quijote, si je ne vous délivrais pas des vôtres. En ce moment, la Trifaldi revint à elle, et lui dit : Le retentissement de votre promesse, vaillant chevalier, est venu à mon oreille au milieu de mon évanouissement; c'est ce qui m'a fait revenir à moi et reprendre les sens. Je vous conjure donc de nouveau, illustre errant, invincible seigneur, de mettre promptement en exécution votre gracieuse promesse. Il ne tiendra pas à moi, répond Don Quijote : voyez, madame, ce qu'il convient de faire; mon courage est prêt à vous servir. Il est constant, répond la Dolorida, que, d'ici au royaume de Candaya, si l'on y va par terre, il y a cinq mille lieues, deux de plus ou de moins; mais, si l'on y va par les airs, en ligne droite, il y en a trois mille deux cent vingt-sept. Vous saurez encore que Malambrun me dit que, lorsque ma bonne fortune m'aurait fait trouver le chevalier notre libérateur, il lui enverrait une monture beaucoup meilleure et moins vicieuse qu'un cheval de louage; car ce doit être le même cheval de bois sur lequel le vaillant Pierre enleva la belle Maguelone : il se dirige par une cheville qu'il a au front et qui lui sert de frein, et vole dans les airs avec une telle vitesse qu'on dirait

[1] Le jeu de mots ne peut avoir lieu qu'en espagnol : *Oliscan á* terceras, *habiendo dexado de ser* primas.

que tous les diables l'emportent. Ce cheval, suivant l'ancienne tradition, fut fabriqué par le sage Merlin ; il le prêta à Pierre, son ami, qui s'en servit pour faire de grands voyages, et enleva, comme je vous l'ai dit, la belle Maguelone, qu'il transporta en croupe dans les airs, laissant dans l'admiration tous ceux qui, de la terre, les regardaient; Merlin ne prêtait ce cheval qu'à ceux qu'il aimait ou qui le payaient le mieux, et, depuis le grand Pierre jusqu'à présent, on n'a pas su que personne l'ait monté. Malambrun s'en est emparé par son art : il le tient en son pouvoir, et s'en sert pour ses différents voyages dans les quatre parties du monde. Aujourd'hui il est ici, demain en France, le jour suivant dans le Potosi. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que ce cheval ne mange ni ne dort, ni n'use ses fers; il va l'amble dans les airs, sans ailes, et son allure est si douce que celui qu'il porte peut tenir dans ses mains une tasse pleine d'eau sans en répandre une goutte : c'est pour cela que la belle Maguelone aimait tant à le monter. S'il est question d'aller doucement, dit Sancho, mon âne, quoiqu'il ne vole pas par les airs, le disputerait sur terre à toutes les montures qui vont l'amble. Tout le monde se mit à rire, et la Dolorida continua : Ce cheval, si Malambrun a l'intention de mettre fin à nos maux, sera ici avant une demi-heure de nuit; car il me dit que le signe dont il se servirait pour me faire connaître que j'aurais rencontré le chevalier que je cherchais, serait de m'envoyer le cheval. Et combien peut-il porter de personnes? demanda Sancho. Deux, répond la Dolorida, l'une en selle et l'autre sur la croupe, et, pour l'ordinaire, ce sont le chevalier et l'écuyer, lorsqu'il n'y a point de demoiselle enlevée. Je voudrais bien savoir, continua Sancho, le nom de ce cheval. Son nom, repart la Dolorida, n'est point Pégase, comme celui du cheval ailé Bellérophon; ni Bucéphale, comme le coursier d'Alexandre; ni Bridedor, comme celui de Roland le Furieux; ni Bayard, comme le cheval de Renaud de Montauban; ni Frontin, comme celui de Roger; ni Bootes ou Piritoüs, comme les chevaux du Soleil; ce n'est point Orélie, comme celui que mon-

tait le malheureux Rodrigue, dernier roi des Goths, dans la bataille où il perdit la couronne et la vie. Je parie, interrompt Sancho, que, puisqu'on ne lui a pas donné le nom d'un de ces chevaux célèbres, il ne s'appelle pas non plus Rossinante, nom du cheval de mon maître, nom qui en convenance surpasse tous ceux que vous venez d'indiquer. Vous avez dit vrai, répond la comtesse barbue; mais, avec tout cela, son nom lui va fort bien, car il s'appelle *Chevillard le Léger* [1], de la *cheville* qu'il a au front, du bois dont il est fait et de la *légèreté* de son allure : ainsi, sur ce point il peut le disputer au fameux Rossinante. Le nom ne me déplaît pas, dit Sancho; mais je voudrais bien savoir avec quel frein ou quelle bride on le gouverne. Je vous l'ai déja dit, répond la Trifaldi, c'est avec la cheville : en la tournant de côté ou d'autre, le cavalier qui le monte le dirige comme il veut, soit au haut des airs, soit en rasant le sol, soit en gardant un juste milieu, qui est ce que l'on doit faire dans toutes les actions bien ordonnées. Je voudrais déja le voir, dit Sancho; mais, penser que je monte dessus, soit en selle, soit en croupe, c'est chercher des poires sur un orme : j'ai bien de la peine à me tenir sur mon grison avec un bât plus doux que de la soie, et l'on voudrait que je me misse sur une croupe de bois, sans coussin, sans carreau ! Par Dieu ! je n'ai pas envie de me moudre pour ôter les barbes à qui que ce soit : que chacun se rase à sa fantaisie; pour moi, je n'ai nullement envie d'accompagner mon maître en un si long voyage; d'ailleurs, pour ce rasement de barbe, je ne saurais lui être nécessaire, comme je le suis pour le désenchantement de madame Dulcinée. Si fait, ami, dit la Trifaldi; vous l'êtes même à un tel point que, sans vous, nous ne ferons rien. A d'autres [2], reprend Sancho : qu'ont à voir les écuyers dans les aventures de leurs maîtres? en doivent-ils avoir l'honneur, et nous en supporter le travail? Mort de ma vie! si du moins les historiens disaient : Tel chevalier a mis fin à telle ou telle aventure, mais avec l'assistance d'un tel,

[1] *Clavileño el Aligero*, de *clavija* et *leño*.
[2] *Aqui del rey*.

son écuyer, sans lequel il lui était impossible de la terminer. Mais ils écrivent sans plus de façons : Don Paralipoménon aux trois étoiles acheva l'aventure des six lutins, sans nommer seulement la personne de son écuyer, qui était présent à tout, pas plus que s'il n'eût jamais existé. Je vous le répète, seigneurs, mon maître peut s'en aller tout seul, et grand bien lui fasse : moi, je resterai dans la compagnie de madame la duchesse, et, peut-être, quand il reviendra, trouvera-t-il la cause de madame Dulcinée fort améliorée, car, dans mes moments de loisir, j'ai l'intention de me donner ma tâche de coups de fouet qu'il ne me restera pas un poil. Mais, avec tout cela, bon Sancho, dit la duchesse, il faut pourtant bien que vous accompagniez votre maître s'il a besoin de vous ; tous les gens de bien vous en prieront : il ne serait pas convenable que, par une crainte déplacée, vous laissassiez si mal peuplés les visages de ces dames. A d'autres, encore une fois, répond Sancho ; si encore cette charité devait se faire pour quelque demoiselle recluse, ou pour quelque petite fille de la doctrine, un homme pourrait s'aventurer à supporter quelque peine ; mais souffrir pour ôter la barbe à des duègnes, au diable ! j'aimerais mieux les voir toutes barbues, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite, depuis la plus minaudière jusqu'à la plus pimpante. Vous en voulez aux duègnes, ami Sancho, dit la duchesse ; vous suivez de bien près l'opinion de l'apothicaire de Tolède. En vérité, vous avez tort : j'ai chez moi des duègnes dignes de servir de modèles ; voici doña Rodriguez qui me dispense d'en dire davantage. Que votre excellence achève, dit la dame Rodriguez ; Dieu connaît la vérité de tout : bonnes ou mauvaises, barbues ou rases que nous soyons, nous autres duègnes, nos mères nous ont aussi bien engendrées que les autres femmes ; et, puisque Dieu nous a mises au monde, il sait bien pourquoi. Je me fie à sa miséricorde et non à la barbe de qui que ce soit. C'en est assez, dame Rodriguez, dit Don Quijote ; et vous, madame Trifaldi et vos compagnes, j'espère que le ciel regardera vos maux en pitié, et que Sancho fera ce que je lui commanderai. Vienne seulement

Chevillard, et que je me voie aux prises avec Malambrun : il n'est rasoir qui coupât vos barbes avec autant de facilité que n'en aura mon épée à abattre de dessus ses épaules la tête de ce géant. Dieu supporte les méchants, mais ce n'est pas pour toujours. Ah! s'écrie la Dolorida, puissent les étoiles des régions célestes regarder avec des yeux bénins votre grandeur, vaillant chevalier, et donner à votre courage autant de prospérité que de force, afin que vous soyez toujours le rempart et le bouclier de la caste abattue et méprisée des duègnes, abominée par les apothicaires, frondée par les écuyers, et subtilisée par les pages! Que maudite soit l'imbécile qui, à la fleur de son âge, aima mieux se faire duègne que religieuse! Malheureuses que nous sommes! quand nous viendrions en ligne directe, de mâle en mâle, d'Hector de Troie, nos maîtresses ne laisseraient pas de nous jeter un *vous,* au prix d'une couronne. O géant Malambrun! quoique tu sois enchanteur, tu es fidèle à tes promesses : envoie-nous l'incomparable Chevillard, afin que nos maux aient un terme; si la chaleur arrive, et que nos barbes subsistent, malheur à nous! La Dolorida proféra ces mots avec tant d'émotion, qu'elle arracha des larmes à tous les assistants, et même à Sancho, qui résolut dans son cœur d'accompagner son maître jusqu'au bout du monde, si de lui dépendait de faire tomber la laine de ces faces vénérables.

CHAPITRE XLI.

Arrivée de Chevillard, et fin de cette longue histoire.

Cependant la nuit arriva, et avec elle l'instant prédit où devait arriver le fameux cheval Chevillard : le délai fatiguait déja Don Quijote ; il lui semblait que ce retard de Malambrun signifiait, ou qu'il n'était pas le chevalier destiné à cette aventure, ou que le géant hésitait à se mesurer avec lui. Enfin, on vit entrer dans le jardin quatre sauvages tout couverts de lierre; ils portaient sur leurs épaules un grand cheval de bois, le posè-

rent à terre, et l'un d'eux dit : Monte sur cette machine celui qui aura le courage d'y monter. Ce ne sera pas moi, dit Sancho, parceque je n'en ai point le courage, et je ne suis pas chevalier. Le sauvage continua : Que l'écuyer, s'il en a un, monte en croupe, et qu'il ait confiance dans le vaillant Malambrun, car il n'a nulle embûche à craindre, ni autre chose à redouter que l'épée de l'ennemi. Il ne s'agit que de tourner la cheville qui est au cou du cheval : il les conduira par les airs à l'endroit où les attend Malambrun ; mais, afin que la prodigieuse élévation où ils vont se trouver ne leur cause point de vertiges, il convient de leur bander les yeux. Quand le cheval hennira, ce sera le signal de la fin de leur voyage. Cela dit, les sauvages laissèrent là le cheval, et s'en retournèrent.

Quand la Dolorida aperçut le cheval, Vaillant chevalier, dit-elle à Don Quijote, Malambrun a tenu sa parole : voici le cheval; nous sentons croître notre barbe, chacune de nous vous conjure par chacun des poils qui la composent, de nous raser ou nous tondre : il ne faut plus pour cela que monter avec votre écuyer, et donner un heureux commencement à votre nouveau voyage. Je le ferai, comtesse Trifaldi, de bon cœur et de grand courage, dit Don Quijote, sans attendre de coussins et sans éperons, pour ne point retarder, tant j'ai d'impatience de vous voir sans barbe, ainsi que vos compagnes. Et moi, dit Sancho, je ne le ferai ni de bon ni de mauvais gré, en aucune manière ; et, si ce rasement ne peut s'opérer sans que je monte en croupe, mon maître peut bien chercher un autre écuyer qui l'accompagne, ou ces dames un autre moyen de se polir le visage : je ne suis point sorcier, pour prendre plaisir à voler ainsi dans les airs. Et que diraient mes insulaires, s'ils savaient que leur gouverneur se promène au milieu des vents ? D'ailleurs, comme il y a trois mille et tant de lieues d'ici à Candaya, si le cheval se lasse ou que le géant se fâche, nous mettrons à revenir une demi-douzaine d'années, et il n'y aura plus d'île au monde, ni d'îlot qui me connaisse. Et puis on dit, en commun proverbe, que, dans le retard est le danger, que, quand on nous donne

la vache, il faut s'approcher avec la corde. N'en déplaise aux barbes de ces dames, saint Pierre est fort bien à Rome; je veux dire que je me trouve bien dans cette maison, où l'on me fait un si bon traitement, et dont le maître me fait espérer un si grand bien que d'être gouverneur. Ami Sancho, lui dit le duc, l'île que je vous ai promise n'est ni mobile ni fugitive : ses racines pénètrent si profondément dans les entrailles de la terre, que les plus grands efforts ne sauraient la déranger d'où elle est. D'un autre côté, je sais, et vous ne pouvez l'ignorer, qu'il n'est aucun office un peu important qui ne s'achète par quelque don plus ou moins considérable : celui que j'exige de vous pour ce gouvernement, c'est d'accompagner votre maître Don Quijote, pour donner commencement et fin à cette mémorable aventure. Montez donc sur Chevillard, et revenez avec toute la promptitude qu'on peut attendre de lui, ou si la fortune contraire vous ramène à pied comme un pèlerin, allant de maison en maison, d'hôtellerie en hôtellerie, en quelque temps que vous reveniez, vous trouverez votre île où vous la laissez, et vos insulaires toujours prêts à vous recevoir pour gouverneur : ma volonté sera toujours la même, n'en doutez point, seigneur Sancho; ce serait faire une injure notable au vif desir que j'ai de vous servir. N'en dites pas davantage, seigneur, répond Sancho : je suis un pauvre écuyer, je ne saurais répondre à tant de courtoisie. Que mon maître monte, qu'on me bande les yeux, qu'on me recommande à Dieu, et qu'on me dise si, lorsque je serai là-haut, je pourrai invoquer Notre-Seigneur et les anges. Oui, sans doute, dit la Trifaldi, vous pourrez vous recommander à Dieu ou à qui vous voudrez : Malambrun, quoique enchanteur, est chrétien; il fait ses enchantements avec beaucoup de prudence et de discernement, sans se compromettre avec personne. Ainsi soit-il, reprend Sancho; Dieu me soit en aide et la sainte Trinité de Gaëte. Depuis la mémorable aventure des moulins à foulon, dit Don Quijote, je n'ai jamais vu Sancho si effrayé que dans ce moment; et, si je croyais aux pressentiments comme d'autres, sa

pusillanimité pourrait faire naître quelque hésitation en moi. Mais approche, Sancho; avec la permission de la compagnie, je voudrais te dire deux mots en particulier. Il mène son écuyer sous les arbres du jardin, et, lui prenant les deux mains : Tu vois bien, frère, lui dit-il, le long voyage que nous allons entreprendre? Dieu sait quand nous en reviendrons, et le loisir que nous laisseront les affaires : ainsi je voudrais que tu te retirasses dans ta chambre, comme si tu allais chercher quelque chose nécessaire pour la route, et qu'en peu de temps [1] tu te donnasses, si tu veux, cinq cents coups de fouet, en déduction des trois mille trois cents auxquels tu t'es engagé : tu en tiendrais compte; car, chose commencée est à moitié achevée. Par Dieu, seigneur, répond Sancho, il faut que vous soyez fou; et l'on peut bien dire : Tu me vois en peine, et tu me demandes des filles! Il faut, dans ce moment-ci, que je pose mes fesses sur une table rase, et vous voulez que je me les déchire! En vérité, en vérité, vous perdez la raison. Allons-nous-en raser ces dames : au retour, je vous promets de m'employer tellement à remplir mon obligation, que vous aurez sujet d'être content; pour le présent, n'en parlons plus. Cette promesse me console, bon Sancho, dit Don Quijote : je suis persuadé que tu la tiendras, car, quoique simple, tu es sincère et véridique. Je suis brun et non pas vert, dit Sancho; mais, quand je serais mêlé, je tiendrais ma parole. Ils retournèrent vers Chevillard. Allons, Sancho, dit Don Quijote au moment de monter, bande-toi les yeux et monte. Celui qui nous envoie chercher des contrées si lointaines, n'a pas l'intention de nous abuser : quelle gloire lui reviendrait-il de tromper ceux qui se fient à lui? et, quand les choses tourneraient tout autrement que je ne l'espère, la gloire d'avoir entrepris une telle aventure ne peut être obscurcie par aucune malice. Allons, seigneur, répond Sancho, j'ai sur le cœur les larmes et les barbes de ces dames, et je ne mangerai pas une bouchée qui me profite, jusqu'à ce que je les voie dans leur premier état. Mais montez vous-même le premier et ban-

[1] *En un daca las pajas.*

dez-vous les yeux ; car, puisque je dois aller en croupe, il est clair que celui de la selle doit monter avant l'autre. Tu as raison, répond Don Quijote. Il tire de sa poche un mouchoir, et prie la Dolorida de lui bander les yeux ; mais, un instant après, il lève le bandeau, et dit : Si j'ai bonne mémoire, j'ai lu dans Virgile ce qu'il rapporte du palladium de Troie : c'était un cheval de bois que les Grecs offrirent à la déesse Pallas ; il renfermait dans ses flancs des combattants armés, qui, ensuite, détruisirent la ville : il serait bon de voir d'abord ce que Chevillard a dans l'estomac. Ce n'est pas la peine, reprit la Dolorida ; je suis caution que Malambrun n'est ni malicieux ni traître : que votre seigneurie monte sans aucune crainte ; je prends sur moi le mal qui peut vous arriver. Don Quijote réfléchit qu'insister sur les précautions, ce serait faire suspecter son courage : ainsi, sans plus faire d'objection, il monta sur Chevillard, et mit la main sur la cheville, qui tournait facilement. Comme il n'avait point d'étriers, ses jambes pendaient, et il ressemblait à une figure de tapisserie de Flandre, représentant un triomphe romain. Ensuite, Sancho se mit en devoir de monter, mais lentement et de mauvaise grâce : il s'arrangea le mieux qu'il put sur la croupe ; et, la trouvant un peu dure, il demanda au duc qu'on lui donnât, s'il était possible, quelque coussin ou oreiller, fût-ce de l'estrade de la duchesse ou du lit de quelque page ; car, disait-il, la croupe du cheval paraît de marbre plutôt que de bois. La Trifaldi répondit que Chevillard ne souffrait aucun ornement, aucun harnais sur lui ; mais que, si Sancho voulait, il pouvait se mettre à la manière des femmes, pour ne pas tant sentir la dureté du siége. Sancho le fit, se laissa bander les yeux, dit adieu à la compagnie ; mais, un moment après, il se découvrit, et, regardant tout le monde avec des yeux attendris et pleins de larmes, il conjura chacun de l'aider dans ce péril par des *Pater* et des *Ave*, afin que Dieu les assistât à leur tour, s'ils se trouvaient dans une semblable transe. Poltron, dit Don Quijote, es-tu donc au gibet ou au dernier terme de la vie, pour faire de semblables prières ?

N'es-tu pas, créature couarde et lâche, à la même place où se trouva la belle Maguelone, et dont elle descendit, non pour être enterrée, mais pour être reine de France, si les historiens ne sont pas menteurs? Et moi, qui te touche, ne puis-je pas me comparer au vaillant Pierre, puisque j'occupe sa place? Couvre-toi, couvre-toi les yeux, animal sans courage, et qu'il ne te sorte plus de la bouche de si lâches paroles, du moins en ma présence. Recouvrez-moi donc, dit Sancho; et, puisqu'on ne veut pas que je me recommande à Dieu, ni que j'y sois recommandé, je crains fort qu'il ne se trouve là-haut quelque légion de diables qui nous mèneront à Peralbillo [1]. Ils se couvrirent les yeux, et Don Quijote, se trouvant bien assis, tourna la cheville. A peine y eut-il mis la main que toutes les duègnes et les assistants se mirent à crier: Dieu te conduise, valeureux chevalier! Dieu t'accompagne, écuyer intrépide! Vous fendez l'air plus vite qu'une flèche, et vous ravissez d'admiration tous ceux qui vous regardent d'en bas. Tiens-toi bien, vaillant Sancho; tu te balances; prends garde de tomber: ta chute serait plus terrible que celle du jeune téméraire qui voulut conduire le char du soleil. Sancho entendit ces discours; et, serrant fortement son maître qu'il enlaçait de ses bras, il lui dit: Seigneur, je ne sais pourquoi ces gens-là disent que nous nous élevons si haut, leur voix vient jusqu'à nous, et l'on dirait qu'ils parlent ici près. —Ne t'en rapporte point à cela, Sancho, ces sortes d'aventures et cette manière d'aller sont tellement hors des voies ordinaires, que tu t'élèverais à mille lieues sans cesser de voir ou d'entendre. Mais ne me serre pas tant, tu me feras tomber. En vérité, je ne sais qui te trouble et t'épouvante; je jure bien que, de ma vie, je n'ai trouvé monture aussi douce que celle-là; on dirait que nous ne bougeons pas de place. Chasse donc tes craintes, ami: les choses vont comme elles doivent aller; nous avons le vent en poupe. C'est la vérité, répond Sancho, car, de ce côté-ci, je sens un si grand vent, qu'on dirait que mille

[1] *Peralbillo*, canton voisin de Ciudad Réal, où l'on exécutait les voleurs de grands chemins que condamnait à mort la justice de Tolède.

soufflets donnent sur moi. Il ne se trompait pas, car, avec de grands soufflets, on lui faisait du vent. Le duc, la duchesse et le majordome avaient si bien préparé l'aventure, qu'il n'y manquait rien pour la rendre parfaite. Don Quijote, ayant à son tour senti le vent : Sans doute, dit-il, nous voici parvenus à la seconde région de l'air, où se forment la grêle et la neige; les éclairs, le tonnerre, les rayons du soleil se forment dans la troisième; et, si nous allons toujours nous élevant ainsi, nous arriverons promptement à la région du feu, car je ne sais comment modérer cette cheville pour ne pas aller où nous serions consumés. En ce moment, avec des étoupes enflammées, et autre matières combustibles et faciles à éteindre, placées au bout de longs roseaux, on commença à leur chauffer la figure. Sancho sentit la chaleur : Que je meure, dit-il, si nous ne sommes pas déjà dans le pays du feu, ou bien près; la moitié de ma barbe est roussie. J'ai bien envie de me découvrir pour voir où nous sommes. Garde-t'en bien, répond Don Quijote: souviens-toi de l'histoire véridique du licencié Torralba, que les diables emportèrent par les airs, à cheval sur un bâton, et les yeux fermés. En douze heures il arriva à Rome, et descendit dans la Torre de Nona, qui est une rue de la ville; il y vit tout le tumulte, l'assaut et la mort de Bourbon, et le lendemain matin il était de retour à Madrid, où il raconta tout ce qu'il avait vu : il disait que, pendant qu'il était en l'air, le diable lui commanda d'ouvrir les yeux; il le fit et se vit si près du corps de la lune qu'il pouvait la toucher avec la main; mais qu'il n'osa pas regarder du côté de la terre, de peur que la tête ne lui tournât. Ainsi, Sancho, nous ne devons point nous découvrir les yeux : celui qui s'est chargé de nous en rendra compte. Peut-être ne nous élevons-nous ainsi que pour prendre élan et retomber sur le royaume de Candaya, comme font le sacre et le faucon, quand du haut des airs ils fondent sur le héron : quoiqu'il ne nous semble pas qu'il y ait une demi-heure que nous sommes partis du jardin, crois-moi, nous devons avoir fait bien du chemin. Je ne sais ce qu'il en est, répondit Sancho, mais je

peux bien dire que, si madame Magallanes ou Maguelone se contentait de cette croupe, elle n'avait pas la chair bien sensible.

Le duc, la duchesse et toute la compagnie ne perdaient pas un mot de la conversation de nos deux braves, et elle les divertissait extrêmement. Mais, voulant terminer cette aventure si bien combinée, ils mirent, avec des étoupes, le feu à la queue de Chevillard : le cheval rempli de fusées et de pétards fut enlevé au milieu d'un fracas épouvantable, et retomba par terre avec Don Quijote et Sancho, à moitié grillés. Déja la Trifaldi et tout l'escadron barbu avaient disparu du jardin, et les autres étaient restés à plat ventre par terre, comme évanouis de frayeur. Don Quijote et son écuyer se relevèrent en assez mauvais état, regardèrent de tous côtés, et ne furent pas médiocrement surpris de se retrouver dans le jardin d'où ils étaient partis, et de voir tant de gens étendus par terre; mais, leur étonnement s'accrut encore, en apercevant au bout du jardin une grande lance fichée en terre, à laquelle était attachée, avec deux cordons de soie verte, un parchemin blanc, sur lequel on lisait, en grosses lettres d'or :

« L'illustre chevalier Don Quijote de la Manche a mis à fin « l'aventure de la comtesse Trifaldi, autrement dite la duègne « Dolorida et compagnie, seulement en l'entreprenant. Malam- « brun se tient pour content et entièrement satisfait. Les barbes « des dames sont déja tondues, leurs faces lisses, et le roi Clavijo « avec la reine Antonomasie rétablis dans leur premier état. « Lorsque la fustigation de l'écuyer sera accomplie, la blanche « colombe se verra délivrée des serres empestées des gerfauts « qui la poursuivent, et dans les bras de son langoureux amant : « ainsi l'ordonne le sage Merlin, le proto-enchanteur des en- « chanteurs. »

En lisant ces mots, Don Quijote comprit aisément qu'il était question du désenchantement de Dulcinée : il rendit grâces au ciel d'avoir, avec si peu de danger, mis à fin une si grande aventure et rappelé à leur premier état les faces barbues des véné-

rables duègnes, qu'il n'apercevait plus. Il se dirigea ensuite vers l'endroit où le duc et la duchesse n'étaient pas encore revenus de leur évanouissement, et, prenant le duc par la main : Bon courage, digne seigneur, lui dit-il; bon courage, tout ceci n'est rien : l'aventure est terminée sans danger, comme le prouve l'écrit que l'on a mis sur ce perron. Le duc parut revenir à lui peu à peu, comme un homme qui sort d'un profond sommeil; la duchesse et tous les autres en firent autant, avec des démonstrations si naturelles de frayeur et d'ébahissement, qu'il n'était personne qui n'eût pu croire véritable une plaisanterie revêtue de tant de vraisemblance. Le duc, les yeux encore à demi fermés, lut le cartel; et aussitôt, se jetant sur Don Quijote, à bras ouverts, il lui dit qu'il était le plus excellent chevalier qu'on eût jamais vu. Sancho cherchait de tous ses yeux la Dolorida, pour voir quelle figure elle avait sans barbe, et si elle était aussi belle que l'annonçaient ses gaillardes dispositions; mais on lui dit qu'aussitôt que Chevillard, tout enflammé, s'était précipité vers la terre, la Trifaldi, suivie de tout l'escadron des duègnes, avait disparu, et qu'elles n'avaient plus un seul poil de barbe. La duchesse demanda à Sancho comment il s'était trouvé dans un si long voyage. Madame, dit-il, je sentis que nous volions dans la région du feu, comme me l'assurait mon maître : je voulus me découvrir un peu les yeux, mais il n'y voulut pas consentir; moi, qui ne manque pas de curiosité et de desir de savoir ce qui se trouve sur mon chemin, j'écartai tant soit peu mon mouchoir vers le nez, sans que personne le vît, et j'aperçus la terre; elle ne me parut pas plus grosse qu'un grain de moutarde, et les hommes qui marchaient dessus un peu plus gros que des noisettes, ce qui prouve à quelle hauteur nous étions. Faites attention à ce que vous dites, ami Sancho, reprend la duchesse; il semblerait que vous avez vu les hommes et non la terre : car, si celle-ci était grosse comme un grain de moutarde, et chaque homme comme une noisette, il est clair qu'un seul homme devait couvrir tout le globe. Vous avez raison, dit Sancho; cependant, je le découvris

par un petit côté, et je le vis tout entier. — Mais, Sancho, par un petit côté l'on ne saurait voir un objet tout entier.—Je n'entends rien à toutes ces visions; mais il faudrait que votre seigneurie fît attention que, puisque nous volions par enchantement, par enchantement aussi je pouvais voir toute la terre et tous les hommes, de quelque côté que je les regardasse. Si vous ne voulez pas me croire sur ce point, encore moins croirez-vous qu'en me découvrant du côté des sourcils, je me vis si près du ciel qu'il n'y avait pas une palme et demie de lui à moi, et je puis vous jurer, madame, qu'il est bien grand. Nous nous trouvions dans l'endroit où sont les sept chèvres : comme, dans mon enfance, j'ai été chevrier en mon pays, sur Dieu et sur mon ame aussitôt que je les vis, il me prit une certaine envie de m'entretenir un peu avec elles; et, si je ne l'avais pas fait, je crois que j'en serais crevé. Je cédai donc à mon envie; et, sans rien dire à personne, ni même à mon maître, je descendis tout doucement de dessus Chevillard, puis je me mis à causer pendant près de trois quarts d'heure avec ces chèvres, qui sont comme des giroflées ou d'autres fleurs; et cependant Chevillard ne bougea pas de place. Et pendant que le bon Sancho s'entretenait avec les chèvres, dit le duc, que faisait le seigneur Don Quijote? Comme toutes ces choses sont hors de l'ordre naturel, répondit celui-ci, l'on ne doit pas s'étonner de ce que dit Sancho. Pour moi, je ne me suis découvert ni en haut ni en bas; je n'ai vu ni le ciel, ni la terre, ni la mer, ni les sables; j'ai senti il est vrai que nous passions par la région de l'air, et que nous approchions de celle du feu; mais que nous soyons allés au delà, je ne puis le croire : la région du feu est entre la lune et la dernière région de l'air; ainsi, nous n'aurions pas pu nous trouver où sont les sept chèvres dont parle Sancho, sans être consumés; et, puisque nous ne le sommes point, ou Sancho ment, ou il a rêvé. Je n'ai ni menti ni rêvé, répond Sancho : demandez-moi le signalement de ces chèvres, et vous verrez si je dis la vérité ou non. Dites-nous-le, demanda la duchesse. Madame, répond Sancho, il y en a deux vertes, deux

incarnates, deux azurées et une mêlée. Voilà, dit le duc, une nouvelle espèce de chèvre; et, dans notre région terrestre, on ne voit point de pareilles couleurs, je veux dire de chèvres de ces couleurs. Cela est très clair, répond Sancho: aussi doit-il y avoir de la différence entre les chèvres du ciel et celles de la terre. Dites-moi, Sancho, demanda le duc, parmi ces chèvres, avez-vous vu quelque bouc?—Non, seigneur; j'ai ouï dire qu'ils ne passent pas les cornes de la lune.

On ne fit pas d'autres questions à Sancho, parcequ'on vit qu'il était en train de se promener par tout le ciel et de donner des nouvelles de tout ce qui se passait là-haut, sans avoir bougé du jardin. Telle fut la fin de l'aventure de la duègne Dolorida, qui donna de quoi rire au duc et à la duchesse non-seulement pour le moment, mais pour toute leur vie, et fournit à Sancho de quoi raconter pendant des siècles, s'il eût vécu des siècles. Don Quijote, s'approchant, lui dit à l'oreille: Sancho, puisque tu prétends que l'on croie ce que tu as vu dans le ciel, j'entends de même que tu croies ce que j'ai vu dans la caverne de Montésinos: je ne t'en dis pas davantage.

CHAPITRE XLII.

Conseils que donna Don Quijote à Sancho, avant son départ pour son gouvernement, avec d'autres choses dignes de remarque.

Le duc et la duchesse furent tellement satisfaits de l'heureuse et amusante issue de l'aventure de la Dolorida, qu'ils résolurent de pousser plus loin leurs plaisanteries, voyant avec quelle facilité leurs hôtes les prenaient pour véritables. Ayant donc arrêté d'avance la conduite que leurs gens et leurs vassaux devaient observer à l'égard de Sancho, comme gouverneur, le lendemain du voyage de Chevillard, le duc dit à Sancho de se disposer à se rendre dans son gouvernement, car les insulaires l'attendaient comme l'eau du mois de mai. Sancho s'inclina, et répondit: Après être descendu du ciel, et après avoir considéré

la terre du haut du firmament, je l'ai vue si petite, que mon desir d'être gouverneur s'est un peu modéré : car, quelle grandeur peut-il y avoir à commander sur un grain de moutarde? quelle dignité, quel honneur y a-t-il à gouverner une demi-douzaine d'hommes gros comme des noisettes? car la terre ne m'a pas paru en renfermer davantage. Si votre seigneurie voulait me donner la moindre partie du ciel, ne fût-elle que d'une demi-lieue, je la préférerais de beaucoup à la plus grande île du monde. Ami Sancho, répond le duc, je ne saurais disposer d'une partie du ciel, ne fût-elle pas plus grande que l'ongle : de tels dons n'appartiennent qu'à Dieu. Je vous donne ce que je peux : c'est une île, droite, arrondie, bien proportionnée, surtout abondante et fertile, avec laquelle, si vous êtes habile, vous pourrez joindre aux richesses de la terre celles du ciel. Ainsi soit, répond Sancho; vienne donc l'île, je m'efforcerai d'être si bon gouverneur, qu'en dépit de tous les veillaques je monterai au ciel : ce que j'en dis n'est pas pour sortir de ma situation et m'élever au-dessus, mais seulement parceque je veux savoir ce que c'est que d'être gouverneur. Si vous en goûtez une fois, dit le duc, vous vous mangerez les mains pour garder le pouvoir, car c'est une chose bien douce que de commander et d'être obéi. Lorsque votre maître sera empereur (car il doit l'être, sans doute, à en juger par ses exploits), je suis sûr qu'il regrettera le temps qu'il aura passé sans l'être. Seigneur, répond Sancho, j'imagine que ce doit être une bonne chose que de commander, fût-ce à un troupeau de moutons. Que je meure, dit le duc, si vous ne savez pas un peu de tout; j'espère que vous serez aussi bon gouverneur que le promet votre bon jugement; mais laissons cela. Vous êtes prévenu que demain vous partirez pour votre gouvernement : ce soir on vous préparera l'équipage qui vous convient, et tout ce qui est nécessaire pour votre départ. Que l'on m'habille comme on voudra, répond-il, je n'en serai pas moins Sancho Pança. Sans doute, dit le duc; cependant, le costume doit être analogue à l'état, à la dignité que l'on possède : il ne serait pas convenable

qu'un jurisconsulte fût habillé comme un soldat, ni un soldat comme un prêtre. Vous, Sancho, vous serez vêtu moitié en homme de lettres, moitié en capitaine, parceque, dans l'île que je vous donne, les lettres sont aussi nécessaires que les armes, et les armes que les lettres. J'ai peu de lettres, dit Sancho, car je ne sais pas même l'A B C; mais il me suffit d'avoir dans la mémoire ma croix de par Dieu pour être bon gouverneur. Pour les armes, je manierai celles qu'on me donnera, jusqu'à ce que je tombe, et Dieu en avant. Avec d'aussi bons principes, Sancho, reprend le duc, vous ne pouvez errer. En ce moment, parut Don Quijote; apprenant ce qui se passait, et avec quelle promptitude Sancho partait pour son gouvernement, il le prit par la main, avec la permission du duc, et le mena dans sa chambre, avec l'intention de lui donner des conseils sur la conduite à tenir dans sa charge. Il ferma la porte, le fit asseoir presque malgré lui, et d'un ton doux et grave lui parla en ces termes:

Ami Sancho, je rends au ciel des grâces infinies de ce qu'avant même que la Fortune m'ait été favorable, elle vient à ta rencontre pour te faire part de ses dons. Moi qui comptais sur un sort heureux pour reconnaître tes services, je me vois encore dans l'attente; et toi, avant le temps, et contre toute raisonnable probabilité, tu vois tes desirs accomplis: c'est ainsi que les uns subornent, importunent, sollicitent, se lèvent matin, supplient sans se rebuter, et n'obtiennent pas ce qu'ils demandent; un autre arrive, et, sans savoir pourquoi ni comment, il obtient la charge, l'office auquel les autres prétendaient. Ainsi, il est vrai de dire qu'en fait de prétentions, il y a une bonne et une mauvaise fortune. Toi qui, près de moi, n'es sans aucun doute, qu'un lourdaut, sans te lever matin, sans passer les nuits, sans faire aucune démarche, poussé par le vent de la chevalerie errante, tu te vois, ni plus ni moins, gouverneur d'une île, sans avoir rien fait pour l'obtenir. Je te parle ainsi, Sancho, afin que tu n'attribues point à tes mérites la faveur que tu as reçue, mais que tu rendes grâces au ciel qui dispose

les choses favorablement, puis à la grandeur que recèle en soi la profession de chevalier errant. Le cœur disposé à croire ce que je te dis, écoute-moi, mon fils, moi qui suis ton Caton, je veux être ton conseil, ton guide, ta boussole, pour te diriger vers un port assuré sur cette mer orageuse où tu vas t'engouffrer : car les grands emplois ne sont autre chose qu'un abîme profond de confusion.

Premièrement, mon fils, tu dois avoir la crainte de Dieu : dans cette crainte consiste la sagesse ; et, si tu es sage, tu ne saurais errer en rien.

Secondement, aie sans cesse les yeux ouverts sur ta condition première, afin de te connaître toi-même ; c'est, de toutes les connaissances, la plus difficile à acquérir. Si tu te connais, tu ne t'enfleras point comme la grenouille, qui voulut s'égaler au bœuf. Si tu te comportais ainsi, le souvenir d'avoir gardé les pourceaux dans ton pays serait, pour ton fol orgueil, ce que ses pieds disgracieux sont pour le paon, vain de la beauté de sa roue et de ses plumes.

Il est vrai, dit Sancho, mais je les gardai quand j'étais petit. Devenu plus grand, je gardai les oies, et non les cochons. Au reste, il me semble que cela ne fait rien à la circonstance, car tous ceux qui gouvernent ne sont pas de race royale. Tu as raison, répond Don Quijote, et c'est pour cela que ceux qui ne sont pas d'extraction noble doivent tempérer la gravité des fonctions qu'ils exercent, par une douce popularité, qui, dirigée par la prudence, les met à l'abri de ces murmures médisants dont aucun état n'est exempt.

Honore-toi, Sancho, de la bassesse de ta naissance, et ne sois pas humilié de dire que tu descends de laboureurs : en voyant que tu n'en rougis pas, personne ne songera à t'en faire rougir. Fais plus d'état d'être un humble vertueux qu'un pécheur superbe. Immense est le nombre de ceux qui, sortis d'une basse extraction, sont parvenus à la suprême puissance, impériale ou pontificale ; je pourrais t'en citer mille exemples qui te fatigueraient. Considère, Sancho, que, si tu prends la

vertu pour règle, si tu t'attaches à ne faire que des actions vertueuses, tu n'auras rien à envier aux princes et seigneurs : car on hérite de la noblesse, mais la vertu s'acquiert ; or la vertu doit sa valeur à elle seule et non le sang. Ainsi, lorsque tu seras dans ton île, si quelqu'un de tes parents vient te voir, ne le rebute pas, ne lui fais point affront ; au contraire, accueille-le, fête-le, régale-le ; par là, tu obéiras à la volonté du ciel, qui veut que nul ne méprise ce qu'il a fait, et tu te conformeras à ce qu'ordonnent les sages lois de la nature.

Si tu fais venir ta femme auprès de toi (car il n'est pas bon que ceux qui remplissent longtemps les fonctions du gouvernement demeurent éloignés de leurs épouses), applique-toi à l'endoctriner, à l'instruire, à polir sa rudesse naturelle : car, tout ce que peut acquérir un sage gouverneur, une femme sotte et rustique le lui fait perdre.

Si, par hasard, tu deviens veuf, chose qui peut arriver, et que ta position te donne une autre femme d'un état plus relevé, ne la prends pas telle qu'elle serve d'hameçon et de ligne à pêcher[1], ou qui fasse semblant de refuser ce qu'elle brûle d'avoir[2] : car, je te le dis, en vérité, tout ce que la femme du juge recevra, le mari en rendra compte au jour du jugement ; et, après sa mort, il paiera au quadruple des fautes qu'il n'avait point commises pendant sa vie.

Ne te laisse jamais entraîner par ton caprice : c'est le propre des ignorants, qui se croient habiles.

Aie, pour les larmes du pauvre, de la compassion, mais sans rien ôter à la justice due au riche.

Efforce-toi de découvrir la vérité à travers les promesses et les présents du riche, aussi bien qu'au milieu des sanglots et des importunités du pauvre.

[1] C'est-à-dire qui prennent à toutes mains, comme la femme du juge dans *les Plaideurs* de Racine.

[2] Il y a dans l'espagnol *y del no quiero de tu capilla ;* cette expression est allusive à cette façon de parler proverbiale : *no quiero, no quiero, mas echadmelo en la capilla* (je n'en veux point, mais jetez-le dans ma chapelle) : qui se dit de ceux qui font semblant de refuser ce qu'ils voudraient déjà tenir.

Toutes les fois que l'équité le permettra, n'accable point le coupable de toute la rigueur de la loi, car la réputation d'un juge sévère ne vaut pas mieux que celle d'un juge compatissant.

Si tu fais peser la verge de la justice, que ce ne soit point sous le poids du présent, mais sous celui de la miséricorde.

Si tu te trouves juge du procès de ton ennemi, mets en oubli ton injure, et ne considère que la vérité des faits.

Que jamais la passion ne t'aveugle dans la cause d'autrui : tes fautes seraient le plus souvent sans remède, ou n'en pourraient avoir qu'aux dépens de ton bien et de ton honneur.

Si quelque belle femme vient te demander justice, ne regarde pas ses larmes, n'écoute pas ses gémissements : examine à loisir sa requête, si tu ne veux noyer ta raison dans ses pleurs, et que ses sanglots étouffent ta justice.

Celui que tu dois punir d'un châtiment, ménage-le dans tes paroles : c'est bien assez du supplice, sans y ajouter la honte des reproches flétrissants.

Dans le coupable qui tombera sous ta juridiction, considère toujours la misère de l'homme, sujet aux conditions de notre nature déchue. En tout ce que tu pourras, sans blesser la justice, montre-toi clément et miséricordieux : car, quoique les attributs de Dieu soient tous égaux, sa miséricorde brille à nos yeux d'un éclat plus doux que sa justice.

Si tu suis ces préceptes, Sancho, tes jours seront longs, ta gloire éternelle, tes jouissances pures, ton bonheur indicible ; tu marieras tes enfants comme bon te semblera ; eux et tes descendants posséderont des titres honorables ; tu vivras en paix, chéri, respecté de tout le monde ; ta vieillesse sera douce et tranquille, et, parvenu au terme de la vie, tes yeux seront fermés par les tendres et délicates mains de tes arrière-neveux.

Les conseils que je viens de te donner regardent la perfection de l'ame. Écoute maintenant ceux qui peuvent contribuer à l'ornement du corps.

CHAPITRE XLIII.

Suite des conseils de Don Quijote à Sancho Pança.

En entendant les discours de Don Quijote, qui ne l'eût pris pour l'homme le plus sage et doué du plus grand sens? Mais, comme on a pu le voir dans plusieurs endroits de cette grande histoire, il ne déraisonnait que lorsqu'il était question de la chevalerie; dans tout le reste il montrait un sens droit et lucide: de sorte qu'à tous moments ses actions démentaient son jugement, et son jugement ses actions. Dans les seconds conseils qu'il voulut donner à Sancho, notre chevalier fit preuve d'un esprit fécond et montra également sa sagesse et sa folie. Sancho l'écoutait attentivement, s'efforçant de conserver dans sa mémoire ces avis salutaires, en homme qui veut les observer et par eux arriver à bien dans le pénible enfantement des actes du gouvernement. Don Quijote poursuivit ainsi:

Pour ce qui regarde le gouvernement de ta personne et de ta maison, Sancho, je te recommande d'abord d'être propre et de te couper les ongles, sans les laisser croître comme certaines gens assez ignorants pour croire que la longueur des ongles fait la beauté de la main: ignoble et dégoûtante manie, comme si cette excroissance qu'ils refusent d'abattre ne ressemblait pas plutôt aux serres d'un oiseau de proie [1] qu'aux ongles d'un homme.

Ne parais point en public débraillé et en désordre: la négligence des habits annonce un homme lâche, faible; à moins qu'elle ne cache une grande dissimulation, comme on le jugea de Jules César.

Examine prudemment ce que peut valoir ton office. S'il te suffit pour donner une livrée à tes gens, donne-la honnête et de durée, plutôt qu'éclatante et riche; répartis-la entre tes domestiques et les pauvres: je veux dire, si tu as de quoi habiller six pages, n'en habille que trois et puis trois pauvres; ainsi tu

[1] *Siendo antes garras de cernicalo lagartijero.*

auras des pages au ciel et sur la terre. Cette nouvelle manière de donner des livrées n'est point connue des gens épris de la vaine gloire.

Ne mange ni ail ni oignon : leur mauvaise odeur trahirait ta rusticité. Marche gravement, parle posément, mais de manière à ne pas avoir l'air de t'écouter toi-même, car toute affectation est vicieuse.

Dîne peu, soupe encore moins : la santé de tout le corps s'élabore dans l'estomac.

Bois modérément : l'ivresse ne sait ni garder un secret ni tenir sa parole.

Ne mâche point des deux côtés, et garde-toi de roter (*erutar*) devant personne.

Je n'entends point ce mot de *erutar*, dit Sancho.—*Erutar*, c'est comme qui dirait *regoldar :* c'est un des plus vilains mots de la langue castillane, quoique très expressif; aussi les personnes délicates se sont rapprochées du latin, et disent *erutar* au lieu de *regoldar*. Si quelqu'un ne comprend pas ces mots, il n'y a pas grand inconvénient : l'usage et le temps les introduisent peu à peu, et alors ils deviennent plus intelligibles ; cela s'appelle enrichir la langue, sur laquelle l'usage et le vulgaire ont tant de pouvoir.

En vérité, seigneur, dit Sancho, ce conseil est un de ceux que je tâcherai le plus de retenir : car j'ai la vilaine habitude de roter souvent.

Tu dois veiller aussi, Sancho, à ne point mêler dans tes discours ce grand nombre de proverbes que tu débites journellement : quoique les proverbes soient de courtes sentences, tu les tires tellement par les cheveux, qu'ils ont plus l'air d'extravagances que de maximes. A cela, dit Sancho, Dieu seul peut remédier : car je sais plus de proverbes qu'un livre; et, quand je parle, ils me viennent tellement en foule à la bouche qu'ils se disputent à qui sortira ; ma langue saisit le premier qu'elle rencontre, qu'il soit à propos ou non; mais j'aurai soin désormais de ne dire que ceux qui conviendront à la dignité de ma place :

en maison bien fournie, le souper est bientôt prêt; celui qui coupe court n'embrouille pas; qui sonne l'alarme est à l'abri du danger; pour donner et posséder il faut de la cervelle. — Courage, Sancho, enfile, enchâsse, entasse des proverbes, personne ne t'en empêche : ma mère me châtie, je fouette le sabot. Je te dis de supprimer tes proverbes, et en un moment tu nous en défiles une litanie qui reviennent autant à ce que nous disons que les montagnes d'Ubéda. Je ne dis pas qu'un proverbe cité à propos soit désagréable, mais les entasser à tort et à travers rend le discours lâche et trivial.

Quand tu monteras à cheval, ne te laisse point aller sur le derrière de la selle, ne lève point les jambes tendues, ne les écarte point du ventre de l'animal, et ne t'abandonne pas comme tu le fais sur ton âne : les différentes manières d'aller à cheval font le cavalier ou l'homme d'écurie.

Sois modéré dans ton sommeil : qui ne se lève pas avec le soleil ne jouit pas du jour. Souviens-toi, Sancho, que la diligence est mère de la bonne fortune, et que la paresse, son ennemie, n'arrive jamais au but qu'elle desire.

Un dernier conseil que je veux te donner, quoiqu'il ne serve pas à la perfection du corps, mérite que tu le loges dans ta mémoire; je crois qu'il ne te sera pas moins utile que les autres, le voici : ne dispute jamais sur les familles, du moins pour les comparer entre elles, car nécessairement il y en a une plus distinguée que les autres : tu te ferais un ennemi de celui que tu aurais rabaissé, sans obtenir des autres aucune reconnaissance.

Ton habillement doit être des chausses fermées, un pourpoint large, un manteau plus large encore; pour des grègues, il n'y faut plus penser, elles ne conviennent ni à un chevalier ni à un gouverneur.

Voilà, Sancho, tout ce que j'ai, pour l'heure, à te conseiller. Avec le temps et suivant les circonstances, je te donnerai d'autres avis, pourvu que tu aies soin de m'informer de l'état où tu te trouveras. Seigneur, répond Sancho, je vois bien que tout ce que vous m'avez dit est bon, sacré et profitable, mais à quoi me ser-

viront vos conseils si je ne m'en rappelle aucun? Quant à ceux d'un second mariage, si le cas se présente, et de ne point laisser croître mes ongles, je sais bien que je ne les oublierai point; mais, pour toutes ces inutilités, entortillages et subtilités, je ne m'en souviens nullement, et n'y penserai pas plus qu'aux neiges de l'année dernière : ainsi, il sera nécessaire qu'on me les donne par écrit ; car, quoique je ne sache ni lire ni écrire, je les donnerai à mon confesseur, qui aura soin de me les inculquer et rappeler quand il en sera besoin. Ah! pécheur que je suis, dit Don Quijote, combien il est malséant qu'un gouverneur ne sache ni lire ni écrire! Tu ne sais pas, Sancho, que, ne pas savoir lire ou être gaucher, prouve une de ces deux choses, ou qu'on est fils de gens misérables et de la plus basse condition, ou qu'on est si pervers et de si mauvais naturel que la bonne doctrine et les bons usages n'ont pu se faire jour dans l'esprit. C'est un grand défaut que tu as là, et je voudrais bien au moins que tu apprisses à signer ton nom. Je le sais, répond Sancho : lorsque j'étais maître de confrérie de mon village, j'ai appris à faire des lettres comme celles dont on marque les ballots, et l'on disait que cela faisait mon nom ; mais je ferai mieux, je dirai que j'ai la main droite paralysée, et je ferai signer pour moi : il y a remède à tout, fors à la mort. Moi tenant le bâton et le commandement, je ferai ce que je voudrai, mieux que le fils d'un alcade, car je suis gouverneur et c'est plus qu'alcade. Approchez-vous, on la fait voir, on la touche, on la manie ; ceux qui viendront pour avoir de la laine s'en retourneront tondus ; quand Dieu veut du bien à quelqu'un, il y paraît à sa maison. Les sottises du riche passent dans le monde pour sentences ; et moi, je serai riche, puisque je serai gouverneur, et de plus libéral, car je veux l'être, et personne ne relèvera mes fautes. Faites-vous miel, et les mouches vous suceront. Tu vaux autant que tu possèdes, disait une de mes aïeules. D'un homme riche jamais tu ne tireras vengeance..... O maudit sois-tu de Dieu! s'écrie Don Quijote ; que soixante mille diables t'emportent, toi et tes proverbes! Voilà une heure

que tu les enfiles, et chacun me donne la torture. Je t'assure que tes proverbes te mèneront un jour au gibet; à cause de tes proverbes tes vassaux t'ôteront ton gouvernement, et tu verras des soulèvements parmi eux. Dis-moi donc, ignorant, où tu les trouves, comment tu les appliques, insensé que tu es! Lorsque j'en veux citer un à propos, je sue de fatigue, comme si je creusais la terre. Pardieu, mon maître, répond Sancho, vous vous fâchez pour bien peu de chose. A qui diable cela nuit-il que je me serve de mon bien; je n'en possède pas d'autre, je n'ai d'autre richesse que mes proverbes, et dans ce moment il m'en vient quatre à la bouche qui arrivaient là comme de cire, ou comme poires en panier; mais je ne les dirai point, car Sancho est renommé pour savoir se taire. — O parbleu! ce Sancho-là ce n'est pas toi, car non-seulement tu ne sais pas te taire, mais tu parles et disputes à tort et à travers; mais, avec tout cela, je voudrais bien connaître ces quatre proverbes qui se présentaient à toi et venaient si fort à propos : j'ai beau chercher dans ma tête, qui n'est pas mauvaise, je n'en trouve aucun. Et quels meilleurs proverbes, répond Sancho, peut-il y avoir que ceux-ci : Ne mets jamais ton pouce entre deux dents mâchelières; à videz la maison, que demandez-vous à ma femme, il n'y a rien à répondre; si la cruche frappe la pierre, ou la pierre la cruche, malheur à la cruche! tous proverbes qui viennent bien à propos. Que personne ne s'attaque à son gouverneur ou à celui qui commande, car il s'en retournera froissé comme celui qui met le doigt entre deux dents; et, si elles ne sont pas mâchelières, qu'importe, pourvu que ce soient des dents? A ce que dit le gouverneur, on ne doit pas répliquer, non plus qu'à celui qui vous dit : Videz la maison, que demandez-vous à ma femme? Quant au proverbe de la cruche, un aveugle en voit l'application. Il faut encore que celui qui voit la paille dans l'œil de son voisin voie la poutre dans le sien, afin qu'on ne dise pas de lui : La morte a peur de la décapitée. Et vous savez bien que le fou en sait plus dans sa maison que le sage dans celle d'autrui.—Non, Sancho, le fou ne sait rien dans sa maison, ni

dans celle d'autrui : attendu que, sur le fondement de la folie, on ne saurait asseoir aucun édifice de sagesse. Mais brisons là; si tu gouvernes mal, à toi sera la faute, à moi la honte; mais je me console, car j'ai fait ce que je devais, puisque je t'ai conseillé avec toute la franchise et la sagesse possibles : aussi je suis quitte de ma promesse et de mon obligation. Dieu te conduise, Sancho; qu'il te guide dans ton gouvernement, et m'ôte le scrupule qui me reste : je crains que tu ne tombes sens dessus dessous avec ton île, et je pourrais bien l'éviter en découvrant au duc ce que tu es, et lui disant que ta grosse panse et toute ta personne n'est qu'un sac rempli de proverbes et de malices. Seigneur, répond Sancho, si vous croyez que je ne suis pas propre au gouvernement, je m'en décharge sur-le-champ : j'aime mieux la plus petite parcelle[1] de mon ame que tout mon corps. Je vivrai tout aussi bien, resté Sancho, avec du pain et des oignons, que, gouverneur, avec des perdrix et des chapons. D'ailleurs, quand nous dormons, tous sont égaux, grands et petits, pauvres et riches; et, si vous y songez bien, vous verrez que c'est vous qui m'avez poussé à être gouverneur : car, moi, je ne sais pas plus gouverner des îles qu'un vautour. Si vous pensez qu'étant gouverneur le diable doit m'emporter, j'aime mieux aller au ciel simple Sancho, que gouverneur en enfer. — En vérité, Sancho, par ces dernières paroles que tu viens de dire, je juge que tu es digne de gouverner mille îles : tu as un bon naturel, sans lequel il n'y a science qui vaille. Recommande-toi à Dieu, et tâche seulement de ne point errer dans la première intention : je veux dire sois toujours ferme et résolu de toucher au but dans toutes les affaires qui se présenteront à toi, parceque le ciel favorise toujours les bonnes intentions. Allons dîner, car je crois que le duc et la duchesse nous attendent.

[1] *Un solo negro de la uña de mi alma.*

CHAPITRE XLIV.

Comment Sancho Pança est mis en possession de son gouvernement. Étrange aventure arrivée à Don Quijote dans le château.

On prétend que dans l'original de cette histoire on lit que Cid Hamet, voyant que son interprète n'avait pas traduit le présent chapitre tel qu'il l'a composé, s'en prend à lui-même d'avoir entrepris une histoire si aride, si sèche et si bornée : car il se croit obligé de parler toujours de Don Quijote et de Sancho, sans oser se livrer à aucune digression, à aucun épisode plus intéressant et plus agréable ; il dit qu'avoir toujours l'esprit tendu sur une même chose, écrire sur un même sujet, ne parler que par la bouche d'un petit nombre de personnages, est un travail insupportable dont l'auteur ne peut retirer que peu de profit ; que, pour éviter cet inconvénient, il avait eu recours, dans la première partie de son ouvrage, à quelques nouvelles, telles que *le Curieux impertinent, le Capitaine captif,* qui sont comme séparées de l'histoire, quoique les autres narrations qui s'y rencontrent se lient réellement aux aventures de Don Quijote, et ne pussent être passées sous silence. Cependant, il pense, et il nous le dit, que la plupart des lecteurs, tout entiers à l'application qu'exigent les hauts faits de Don Quijote, ne donneraient aucune attention à ces nouvelles, ou ne les liraient qu'en courant et avec ennui, sans prendre garde à l'agrément, au mérite de ces pièces, qui se manifesteraient beaucoup mieux si elles étaient publiées seules, et séparées des folies de Don Quijote et des simplicités de Sancho : aussi, dans cette seconde partie, n'a-t-il voulu insérer aucune nouvelle détachée, mais seulement quelques détails tirés du fond même de l'histoire, et encore avec beaucoup de mesure et sans employer plus de mots que ce qui est nécessaire pour les raconter. Mais, s'il se renferme strictement dans les limites de son histoire, lorsqu'il possède assez de talent et d'esprit pour traiter également bien toute autre matière, il

supplie le lecteur de ne pas mépriser son travail et de l'accueillir même favorablement, moins pour ce qu'il a à écrire, que pour ce qu'il s'est abstenu d'écrire [1]. Ensuite il reprend son histoire, en ces termes :

Don Quijote, ayant achevé de dîner, donna, le soir même, par écrit à Sancho les conseils qu'il lui avait débités le matin, lui laissant le soin de trouver quelqu'un qui lui en fit lecture; mais à peine Sancho eut-il ce cahier, qu'il le laissa tomber, et l'écrit parvint bientôt au duc qui le communiqua à la duchesse: tous deux ne savaient ce qu'ils devaient admirer le plus de la sagesse ou de la folie de Don Quijote. Pour continuer la plaisanterie commencée, ils envoyèrent, le même jour, Sancho, suivi d'un nombreux cortége, dans le village qui pour lui devait être une île [2]. Celui qui le conduisait était un majordome du duc, homme à la fois raisonnable et spirituel, car, sans raison, il n'y a point de véritable esprit. C'était lui qui avait fait le rôle de la comtesse Trifaldi, avec tout le succès qu'on a vu ci-dessus : son esprit et les instructions du duc ne le guidèrent pas moins bien dans cette nouvelle plaisanterie. Sancho, en apercevant ce majordome, crut voir la Trifaldi en personne, et, se tournant vers son maître : Seigneur, dit-il, ou le diable doit m'emporter, quoique juste et bon croyant, ou vous conviendrez que le visage de cemajordome est celui de la Dolorida. Don Quijote regarde l'homme attentivement. Sancho, répond-il, il ne faut pas que le diable t'emporte, juste, ou croyant,

[1] Ces épisodes détachés, du *Curieux impertinent*, du *Capitaine captif*, des *Amours de Cardenio*, étaient en effet un des reproches que l'on avait faits à Cervantes. Il a su, dans sa seconde partie, éviter ce défaut avec une rare habileté; renfermant sa narration dans le cercle le plus étroit, borné, pour ainsi dire, aux seuls Don Quijote et Sancho, il fournit une carrière non moins longue que la première, déployant les ressources de son génie, et partout il sait intéresser, amuser, instruire même le lecteur : aussi tous les gens de goût s'accordent-ils à regarder cette seconde partie comme le chef-d'œuvre de Cervantes.

[2] Pellicer place ce que Cervantes appelle l'île *Barataria*, dans le village de *Alcala de Ebro*, situé en effet sur cette rivière, et appartenant aux ducs de Villa Hermosa. Quant aux noms de *Barataria*, il paraît assez probable qu'il a été formé de l'espagnol *barato*, barat, tromperie, puisque ce prétendu gouvernement n'était qu'une bourde, une farce que l'on faisait à Sancho.

je ne sais ce que tu veux dire, le visage de la Dolorida fût-il celui de cet homme; le majordome ne saurait être pour cela la Dolorida : la chose implique contradiction fort grande, et ce n'est pas maintenant le moment de faire cette vérification : ce serait nous engager dans un labyrinthe inextricable. Crois-moi, mon ami, nous avons besoin d'adresser au Seigneur d'ardentes prières pour qu'il nous délivre tous les deux des sorciers et des enchanteurs. Ce n'est point une plaisanterie, seigneur, répond Sancho, je l'ai entendu parler : il m'a semblé entendre la voix de la Dolorida résonner à mes oreilles. Je me tairai pour le moment; mais je ne laisserai pas de me tenir pour averti de chercher à l'avenir quelque autre signe qui détruise ou confirme mes soupçons. Ce sera fort bien fait, dit Don Quijote; tu me donneras avis de tout ce que tu découvriras et de ce qui t'arrivera dans ton gouvernement. Sancho partit enfin, accompagné de beaucoup de monde : il était vêtu en lettré, couvert d'un large manteau de camelot fauve, ondé, avec une toque de même, et monté à la genète sur un mulet. Derrière lui venait, par ordre du duc, son baudet, couvert de harnais de soie richement ornés. Sancho tournait à tout moment la tête pour le regarder, et prenait tant de plaisir à le voir, qu'il n'eût pas envié le sort d'un empereur d'Allemagne. En prenant congé du duc et de la duchesse, il leur baisa les mains, et reçut, d'un cœur gros et contrit, la bénédiction de son maître, qui la lui donna, les larmes aux yeux. Laisse, ami lecteur, laisse aller en paix et en bonne fortune le bon Sancho. Prépare-toi à bien rire[1], quand tu sauras comment il se conduisit dans son nouvel emploi : en attendant occupe-toi de ce qui advint à son maître cette même nuit. Si tu n'en ris pas, au moins tes lèvres s'entr'ouvriront-elles[2] : les hauts faits de Don Quijote doivent être célébrés par l'admiration ou par le rire.

L'histoire rapporte qu'à peine Sancho fut-il parti, que Don Quijote se ressentit de sa solitude; et, s'il lu iavai été possible

[1] *Espera dos fanegas de risa.*
[2] *Con risa de ximia*, avec un rire de singe.

de révoquer la commission, il l'aurait fait. La duchesse remarqua sa mélancolie et lui en demanda la cause, ajoutant que, si c'était l'absence de Sancho, elle avait dans sa maison des écuyers, des duègnes et des demoiselles pour le servir selon son desir. Il est vrai, madame, répondit Don Quijote, je suis sensible à l'absence de Sancho; mais ce n'est point là la cause principale de ma tristesse. Quant aux offres obligeantes que me fait votre excellence, j'accepte seulement la bonne volonté qui les dicte: pour le reste, je vous supplie de permettre que, dans mon appartement, je sois le seul qui me serve. En vérité, répond la duchesse, il n'en sera pas ainsi: je vous donnerai pour vous servir quatre demoiselles qui sont belles comme des fleurs.— Pour moi, madame, elles ne seraient pas des fleurs, mais des épines qui me piqueraient le cœur jusqu'au vif: aussi n'entreront-elles pas dans ma chambre, ni elles, ni rien qui leur ressemble. Si votre grandeur daigne me continuer une faveur que je ne mérite pas, qu'elle ne me les donne point et me laisse me servir moi-même, les portes bien fermées: je dois mettre une muraille entre mes desirs et mon honnêteté, et ne point renoncer à cette coutume par l'excès de libéralité de Votre Altesse. En un mot, madame, je dormirai tout vêtu plutôt que de consentir à ce qu'on me déshabille. N'en dites pas davantage, seigneur Don Quijote, répond la duchesse: je vais donner ordre que pas même une mouche n'entre dans votre chambre, à plus forte raison pas une demoiselle. Je ne suis pas femme à vouloir mettre en défaut la décence du seigneur Don Quijote, car, autant que j'en puis juger, l'honnêteté est au premier rang de ses vertus. Que votre seigneurie s'habille et se déshabille seule quand et comme il lui plaira, personne n'y apportera d'obstacle: vous trouverez dans votre appartement tous les vases nécessaires à celui qui veut dormir portes fermées, afin qu'aucune nécessité naturelle ne vous force à les ouvrir. Vive mille siècles entiers la grande Dulcinée du Toboso! que son nom retentisse sur toute la surface du globe, puisqu'elle a mérité d'être aimée d'un si honnête et si vaillant chevalier! Que le ciel bénévole

inspire à Sancho Pança, notre gouverneur, le desir d'achever promptement sa pénitence, afin que le monde recommence à jouir de la beauté d'une aussi grande dame! Votre Altesse, madame, répond Don Quijote, parle d'après son cœur: dans la bouche d'aussi excellentes dames il ne saurait y avoir rien de méchant. Dulcinée recevra plus de gloire et d'honneur dans le monde pour avoir été louée par votre grandeur, que de tous les éloges que pourraient lui donner les bouches les plus éloquentes. Laissons cela, seigneur, reprend la duchesse; il est heure de souper, et le duc doit nous attendre. Venez donc souper et vous reposer, car le voyage que vous avez fait hier à Candaya n'a pas été si court que vous n'en puissiez ressentir un peu de fatigue.—Je n'en ressens aucune, madame, et j'oserai jurer à Votre Excellence que, de ma vie, je n'ai monté bête plus tranquille et de plus douce allure que Chevillard. Je ne sais ce qui a pu déterminer Malambrun à se défaire d'une monture aussi légère, aussi agréable que celle-là, et à la brûler ainsi. On peut s'imaginer, répond la duchesse, que fâché du mal qu'il a fait à la Trifaldi et à ses compagnes, et des méchantes actions qu'il a commises comme enchanteur et sorcier, il a voulu en finir avec les instruments de ses maléfices, et surtout Chevillard qui entretenait son humeur vagabonde, le transportant sans cesse de pays en pays; mais les cendres de cette machine et le cartel de Malambrun sont un trophée qui rend immortelles la gloire et la valeur du grand Don Quijote de la Manche. Le chevalier rendit de nouvelles grâces à la duchesse, et, après le souper, se retira dans sa chambre, sans souffrir que personne le suivît, tant il craignait de rencontrer une occasion de mettre en péril ou de perdre l'honnête fidélité qu'il gardait à sa Dulcinée: aussi avait-il sans cesse présente à l'esprit la vertu d'Amadis, la fleur et le miroir des chevaliers errants. Il ferma soigneusement sa porte, et, à la lumière de deux bougies, il se déshabilla; mais, en se déchaussant (ô disgrâce indigne d'un tel personnage!), il sentit s'échapper, non de ces soupirs ou rien qui pût blesser la politesse de ses mœurs, mais deux

douzaines de mailles d'un de ses bas, qui devint à jour comme une jalousie. Le bon seigneur en fut vivement affligé : il eût donné une once d'argent pour une aiguillée de soie verte, car ses bas étaient de cette couleur. En cet endroit, Ben Engeli s'écrie : O pauvreté ! pauvreté ! je ne sais pourquoi le grand poëte de Cordoue[1] t'appelle un *saint présent dont on ne se montre pas assez reconnaissant.* Pour moi, continue-t-il, quoique Maure, je sais, par mes relations avec les chrétiens, qu'ils font consister la sainteté dans la charité, l'humilité, la foi, l'obéissance et la pauvreté ; mais, malgré cela, je dis que celui qui se félicitera d'être pauvre doit de grands remercîments à Dieu, surtout s'il est question de cette espèce de pauvreté qu'a désignée un de leurs plus grands saints, en disant : Possédez toutes choses comme si vous ne les possédiez pas. Ils appellent cela pauvreté de l'esprit ; mais toi, seconde espèce de pauvreté, toi dont je parle en ce moment, pourquoi viens-tu t'attacher aux gentilshommes, aux gens bien nés plutôt qu'à d'autres[2] ? pourquoi les obliger à cacher, avec des pièces, les trous de leurs chaussures, les réduire à ce que les boutons de leurs pourpoints soient, les uns de soie, les autres de crin, les autres de verre ? pourquoi leurs collets sont-ils frippés, jaunes, manquent-ils le plus souvent du soutien nécessaire, pour rester ouverts comme ils devraient l'être (ce qui prouve combien est ancien l'usage de l'amidon et des collets ouverts) ? Malheureux, poursuit-il, l'homme bien né, qui, pour soutenir son honneur, fait maigre chère à huis clos, puis, faisant bonne contenance, sort dans la rue, un cure-dent à la bouche, quoiqu'il n'ait rien mangé qui l'y oblige ; oui, malheureux cent fois celui dont

[1] Jean de Mena, natif de Cordoue. Ses deux vers sont :

O vida segura, la mansa Pobreza !
O dadiva santa, desagradecida !

[2] Cervantes oublie qu'au commencement de son histoire il nous a peint Don Quijote comme ayant ce qu'il lui fallait pour vivre : une maison, un cheval, une gouvernante, un valet. Est-il étonnant qu'un homme toujours en voyage, qui ne porte point de bagage, et qui est revêtu d'une armure pesante, ait des trous à son bas ?

l'honneur ombrageux croit qu'on découvre d'une lieue ses souliers rapetassés, son chapeau crasseux, son manteau râpé, son estomac qui crie la faim. Toutes ces pensées se présentèrent à Don Quijote, à la vue de ses bas déchirés; mais il se consola en voyant que Sancho lui avait laissé des bottes, qu'il se proposa de mettre le lendemain. Enfin, il se coucha tout pensif et mélancolique, tant de l'absence de Sancho que de l'accident de ses bas déchirés, auxquels il aurait volontiers fait des points avec de la soie d'une autre couleur, ce qui est un des plus grands indices de misère que puisse donner un gentilhomme. Il éteignit les bougies, mais l'excessive chaleur l'empêchait de dormir : il se leva, entr'ouvrit la fenêtre de sa chambre, qui donnait sur un beau jardin, et entendit que l'on s'y entretenait; il écouta attentivement, et, ceux qui parlaient haussant la voix, il put entendre ces paroles:

Ne me presse point de chanter, Émerencia, tu sais bien que, depuis que cet étranger est entré dans ce château, et que mes yeux l'ont aperçu, je ne sais plus chanter, mais pleurer; d'ailleurs, tu n'ignores pas que madame a le sommeil très léger, et je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, qu'elle nous trouvât en ces lieux; mais, quand elle dormirait sans s'éveiller, à quoi me servirait de chanter, s'il dort et ne s'éveille pour m'entendre, ce nouvel Énée, venu dans ce pays pour me séduire? Ne crains rien, Altisidore, mon amie, répondit-on : sans doute la duchesse dort, et tous ceux qui sont dans cette maison, excepté le maître de ton cœur, le réveil de ton ame, car je viens de l'entendre ouvrir sa fenêtre, et certainement il est éveillé. Chante, pauvre infortunée, d'un ton faible et doux, au son de ta harpe : si la duchesse nous entend, nous prendrons pour excuse l'excès de la chaleur. Ce n'est pas là ce qui me retient, Émerencia, répond Altisidore: ma crainte est que mon chant ne découvre l'état de mon cœur, et que ceux qui ne peuvent connaître la puissance de l'amour ne me regardent comme une fille légère et peu retenue; cependant, arrive ce qui pourra : mieux vaut honte sur la face que plaie au cœur. En même temps, elle se

mit à préluder sur la harpe avec tant de douceur, que Don Quijote, qui l'écoutait, demeurait en extase. En ce moment, il lui revint dans la mémoire mille aventures pareilles, de fenêtres, de jardins, de musique, de déclarations d'amour, d'évanouissements, et autres qu'il avait lues dans ses extravagants livres de chevalerie : aussitôt il s'imagina qu'une des demoiselles de la duchesse était amoureuse de lui, et que l'honneur lui commandait de garder le secret sur cette passion; il eut peur d'être vaincu, se proposa de faire résistance, et, se recommandant de tout son cœur à sa dame Dulcinée, il prit le parti d'entendre la musique. Pour faire savoir qu'il était à la fenêtre, il fit semblant d'éternuer; ce qui ne réjouit pas peu les jeunes filles, qui ne demandaient autre chose, sinon que Don Quijote les entendît. Altisidore, ayant accordé de nouveau sa harpe, commença ce chant :

Toi qui te tiens dans ton lit, entre tes draps de toile de Hollande, tu dors à jambe étendue depuis le soir jusqu'au matin ;

Chevalier le plus vaillant qu'ait produit la Manche, plus chaste et plus béni que l'air le plus pur de l'Arabie,

Écoute une triste demoiselle, qui, frappée d'une cruelle atteinte, a senti s'embraser son ame à la lumière de tes deux soleils.

Tu cherches tes aventures, et tu trouves les malheurs d'autrui, tu causes les blessures et tu refuses le remède qui les doit guérir.

Dis-moi, jouvenceau valeureux, et Dieu donne bonne fin à tes maux! es-tu né dans la Libye, ou dans les montagnes de Jaca?

Les serpents t'ont-ils allaité, t'es-tu formé au milieu des sombres forêts ou de l'horreur des montagnes?

La ronde et saine Dulcinée peut bien s'enorgueillir d'avoir soumis un tigre et un monstre sauvage.

Aussi sera-t-elle célèbre de Henarès à Xarama, du Tage au Manzanares, de Pisuerga à Arlanza.

Je changerais mon sort pour le sien, et je lui donnerais en retour une robe des plus ornées que j'aie, et enrichie de franges d'or.

O quand serai-je dans tes bras, ou près de ton lit, te grattant la tête pour la nettoyer!

Je demande beaucoup, et je ne mérite pas une telle faveur; je voudrais tenir tes pieds, c'est assez pour une humble fille.

O que de coiffes je te donnerais, que d'escarpins d'argent, de chausses de damas, de toiles de Hollande!

Que de belles perles, grosses comme des noix, que l'on pourrait dire uniques, pour n'avoir point d'égales!

Ne regarde point de ta roche tarpéienne cet incendie qui me dévore, Néron de la Manche, et ne l'augmente point dans ta fureur.

Je suis jeune, vierge délicate, mon âge ne passe point quinze ans. J'en ai quatorze et trois mois, j'en jure Dieu et mon salut.

Je ne suis bossue ni boiteuse, je n'ai rien de manchot; mes cheveux, comme des lis sauvages, sont si longs qu'ils traînent jusqu'à terre.

Ma bouche tient du bec de l'aigle, et mon nez est un peu aplati; mais mes dents de topaze rendent ma beauté digne du ciel.

Tu connais ma voix si tu m'écoutes, elle égale les plus douces; ma taille est un peu au-dessous de la moyenne.

Voilà les charmes et d'autres encore conquis par tes flèches: je suis demoiselle de cette maison, et mon nom est Altisidore[1].

Ainsi finit la plaintive Altisidore. Don Quijote, poussant un profond soupir, se dit à lui-même: Pourquoi suis-je un chevalier si malheureux, qu'une demoiselle ne peut me regarder sans devenir amoureuse de moi? et qu'a fait aux dieux la sans pa-

[1] A la place de cette extravagante pièce, Florian a mis une charmante romance. Qui pourra supposer, en effet, qu'un homme, quel qu'il soit, que Don Quijote lui-même, qui, malgré sa folie, était si poli, et connaissait si bien les convenances, se laissera prendre à une pareille turlupinade? C'est un contre-sens bien inconcevable de la part de Cervantes.

Voici la romance de Florian:

Dans le printemps de mes années,
Je meurs victime de l'Amour.
Semblable à ces roses d'un jour,
Que le même jour voit fanées.
Ah! gardez-vous de me guérir:
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

reille Dulcinée, pour qu'on ne la laisse pas jouir sans trouble de mon incomparable fidélité? Que lui voulez-vous, reines, impératrices? pourquoi la persécutez-vous? Demoiselles de quatorze à quinze ans, pourquoi la tourmenter? Laissez, laissez la misérable triompher, jouir de la fortune que lui donne l'amour en lui livrant mon cœur, en lui soumettant mon ame. Voyez, voyez, troupe amoureuse, que, pour la seule Dulcinée, je suis pâte sucrée et pour toutes les autres un dur caillou; pour elle je suis du miel, et pour vous tout amertume; à mes yeux, la seule Dulcinée est belle, sage, honnête, agréable et bien née: les autres sont laides, maussades, folles, et de bas étage. La nature m'a mis au monde pour être sien, et non celui d'une autre. Qu'Altisidore pleure ou chante, que la dame pour laquelle je fus si bien rossé dans le château du Maure enchanté, se désespère, je veux être à Dulcinée cuit ou brûlé, pur et net, en toute honnêteté, en dépit de tous les sorciers de la terre. Sur cela, il ferma précipitamment la fenêtre, et, tout défait et de mauvaise humeur, comme s'il lui était arrivé quelque grande disgrâce, il se mit dans son lit, où nous le laisserons pour l'heure, parceque le grand Sancho nous appelle, et va commencer les travaux de son fameux gouvernement.

Douce amitié, raison, sagesse,
Vous seules pour qui je vivais,
Reprenez-moi tous vos bienfaits :
Ils ne valent pas ma tristesse.
Ah ! gardez-vous de me guérir :
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

O vous! à qui tout est facile,
Dont le bras dompte l'univers,
Hélas! pour me donner des fers,
Votre valeur fut inutile.
Ah! gardez-vous de me guérir :
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

N'exigez pas que le silence
Vous dérobe mes tendres feux :
Les derniers biens des malheureux
Sont la plainte avec l'espérance.
Ah! gardez-vous de me guérir :
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

CHAPITRE XLV.

Comment le grand Sancho prit possession de son île, et des commencements de son gouvernement.

O toi qui parcours perpétuellement les deux hémisphères, flambeau du monde, œil du ciel qui répands la vie et la fécondité: ici Phébus, là Tymbrien, ailleurs archer céleste, père de la médecine, dieu des vers, inventeur de la musique, toi dont la marche est continuelle et qui malgré l'apparence ne te couches jamais; je te dis, ô Soleil, par qui l'homme engendre l'homme, je te dis: viens à mon aide, dissipe l'obscurité de mes idées, afin que je puisse dignement représenter les actes du grand Sancho dans son gouvernement: privé de toi, Soleil, je suis sans force, sans courage et sans lumières.

Je dis donc que Sancho parvint avec sa suite à un bourg d'environ mille ames, et l'un des meilleurs de ceux qui appartenaient au duc : on lui fit entendre que c'était là l'île de Barataria, soit que l'endroit s'appelât effectivement Barataria, soit à cause du bon marché auquel il l'avait obtenue. Aux portes du bourg, qui était ceint de murailles, la foule du peuple accourut pour le recevoir : les cloches sonnèrent, et tous les habitants donnèrent des témoignages d'alégresse; il fut conduit en grande pompe à la principale église, pour rendre grâces à Dieu. On fit ensuite quelques cérémonies ridicules pour lui présenter les clefs de la ville, et il fut reconnu gouverneur perpétuel de l'île de Barataria. La taille épaisse et courte du nouveau gouverneur, sa barbe, son costume, surprenaient tous ceux qui n'étaient pas dans la confidence, et même ceux qui connaissaient la plaisanterie, dont le nombre était grand. Enfin, au sortir de l'église, on le conduisit au siége de justice, où on le fit asseoir, et le majordome du duc lui dit : C'est une ancienne coutume dans cette île, seigneur gouverneur, que celui qui en prend possession réponde à une question un peu difficile qu'on lui propose; le

[1] *Barato*, bon marché.

peuple connaît par cette réponse et mesure l'esprit de son nouveau chef, et se réjouit ou s'attriste de son arrivée. Pendant que le majordome parlait, Sancho considérait de grandes lettres tracées sur le mur de la salle, en face de son siége; et, comme il ne savait pas lire, il demanda ce que signifiait cette peinture. Seigneur, lui répondit-on, cette inscription consacre le jour où votre seigneurie a pris possession de l'île; elle est ainsi conçue : « *Tel jour, de tel mois, de telle année, a pris possession de cette île le seigneur don Sancho Pança : puisse-t-il en jouir longues années!* » — Et quel est celui qu'on appelle don Sancho Pança? — C'est votre seigneurie, répondit le majordome; car, dans cette île, il n'est jamais entré d'autre Pança que celui qui maintenant est assis sur ce siége. — Hé bien, frère, je vous avertis que je n'ai point le *don*, et que personne ne l'a jamais eu dans ma famille : je m'appelle Sancho Pança tout court; Sancho s'appelait mon père, Sancho mon aïeul; tous ont été des Panças, sans addition de *don* ni de *doña*. Je soupçonne que, dans cette île, il y a autant de *dons* que de pierres; mais, il suffit, Dieu m'entend, que je garde seulement le gouvernement quatre jours, et je vous disperserai tous ces *dons* que leur multitude doit rendre importuns comme des mouches. Que le majordome présente sa question, j'y répondrai le mieux que je pourrai, que le peuple s'en attriste ou non.

Au même instant, on vit entrer à l'audience deux hommes, l'un vêtu en paysan, l'autre en tailleur, car il tenait en main des ciseaux; celui-ci dit : Seigneur gouverneur, nous venons devant vous, cet homme et moi; il entra dans ma boutique hier, car, sauf le respect de la compagnie, je suis tailleur juré, Dieu en soit béni, et me présentant un morceau de drap, il me demanda s'il y en aurait assez pour faire un chaperon. J'examinai l'étoffe, et lui répondis que oui. Là-dessus, il s'imagina, comme je le pense, et je devinai bien, que j'avais envie de lui voler quelque peu de son drap, soit malice, soit par suite de la mauvaise opinion que l'on a des tailleurs : il me dit donc de voir s'il n'y aurait pas de l'étoffe pour faire deux chaperons; je de-

vinai sa pensée, et répondis que oui. Lui, persistant dans son intention perverse, augmenta le nombre des chaperons, et moi de répondre autant de oui, si bien que nous en vînmes jusqu'à cinq; maintenant qu'ils sont faits, je les lui présente, et non-seulement il refuse de me payer ma façon, mais il veut que je lui paye ou que je lui rende son drap. Tout cela est-il vrai, frère? demande Sancho au paysan. Oui, répond celui-ci, mais je supplie votre seigneurie de se faire montrer les cinq chaperons. Volontiers, dit le tailleur. Et, tirant la main de dessous son manteau, il montre cinq petits chaperons plantés sur le bout de ses doigts. Voici, dit-il, les cinq chaperons que cet homme m'a demandés : je jure sur mon ame et sur ma conscience qu'il ne me reste pas un pouce de son drap, je m'en rapporte à l'examen des experts. Tous les assistants se mirent à rire d'une contestation si nouvelle, et de ces petits chaperons. Sancho réfléchit un moment, puis il dit : Il me semble que ce procès peut se juger sans de longs délais et avec équité : j'ordonne donc que le tailleur perde sa façon, le paysan son drap, et que les chaperons soient confisqués au profit des prisonniers. Qu'on ne m'en parle plus.

Si la sentence de la bourse du berger [1] excita l'admiration, ce jugement provoqua la gaîté des assistants. Enfin, on exécuta l'ordre du gouverneur. Parurent ensuite deux vieillards, l'un desquels s'appuyait sur une grosse canne; l'autre dit à Sancho : Seigneur, j'ai prêté à ce bonhomme dix écus d'or pour l'aider et lui faire plaisir, sous la condition de me les rendre quand je les lui demanderais. J'ai laissé passer plusieurs jours sans les redemander, pour ne pas le mettre dans un plus grand embarras que celui dont je l'avais tiré; mais le voyant peu soucieux de restituer, j'ai plusieurs fois requis mon payement : non-seulement il s'y refuse, mais il nie la dette; il dit que je ne lui ai jamais prêté dix écus, ou que, si je les lui ai prêtés, il me les a rendus. Je n'ai pas de témoins du prêt, ni de la restitution, puisqu'elle n'a pas eu lieu : je demande que votre seigneurie

[1] Distraction de Cervantes. Cette sentence de la bourse vient un peu plus loin.

l'appelle à serment; s'il jure qu'il me les a rendus, je le lui pardonne, ici, et devant Dieu. Que répondez-vous à cela, bon vieillard au bâton? dit Sancho. Seigneur, répondit-il, je confesse qu'il m'a prêté les dix écus; et, puisqu'il s'en rapporte à mon serment, abaissez votre verge, je jurerai que je les lui ai rendus réellement et véritablement. Sancho baisse sa verge de juge; le vieillard au bâton le donne à l'autre pour le tenir pendant son serment, comme s'il l'eût embarrassé; puis, étendant sa main sur la croix de la verge, il jure qu'il a réellement et en main propre rendu à l'autre vieillard les dix écus qu'il lui avait effectivement prêtés, et qu'il lui redemandait faute de s'en rappeler la restitution. Là-dessus, Sancho demande au créancier ce qu'il objectait contre ce serment : il répond qu'il fallait bien que son débiteur eût dit la vérité, car il le reconnaissait pour homme de bien et bon chrétien; que lui-même, sans doute, avait en effet oublié cette restitution, et que désormais il ne réclamerait plus rien. Le débiteur reprend son bâton, s'incline et sort de l'audience. Sancho, considérant la patience du demandeur, et que l'autre se retirait tranquillement, baissa la tête, porta l'index de la main droite à son nez et à ses sourcils, et réfléchit un moment; puis, relevant la tête, il ordonna qu'on fît revenir le vieillard au bâton. Celui-ci ramené : Bonhomme, lui dit Sancho, donnez-moi votre bâton. Très-volontiers, dit le vieillard; le voici. Et il le présente; Sancho le prend, et, le donnant à l'autre vieillard : Prenez, dit-il, et allez-vous-en à la grâce de Dieu : vous voilà payé. Moi? dit le bonhomme; seigneur, cette canne vaut-elle dix écus d'or? Oui, dit le gouverneur, ou je suis le plus grand sot du monde : on verra tout à l'heure si j'ai une tête capable de gouverner tout un royaume. Et il ordonne que devant tout le monde on brise ce bâton. On le fit, et, dans le milieu, l'on trouva les dix écus d'or. Tous les assistants furent dans l'admiration, et jugèrent Sancho un nouveau Salomon. Ils lui demandèrent ce qui lui avait fait soupçonner que le bâton renfermât les dix écus : il répondit que c'était d'avoir vu le vieillard qui jurait, confier

son bâton à l'autre, pendant le serment, et assurer qu'il avait fait la restitution, puis le redemander après avoir juré : ce qui lui avait fait venir la pensée que l'argent était dans le bâton; qu'au surplus, cet exemple devait bien faire voir que Dieu guide dans leurs jugements ceux qui sont appelés à gouverner, encore qu'ils soient simples; que d'ailleurs il avait ouï raconter un fait à peu près pareil au curé de son village[1], et qu'il avait une mémoire telle qu'il n'y en avait pas d'égale dans l'île, si ce n'est qu'il oubliait souvent tout ce dont il voulait se souvenir. Finalement, les deux vieillards se retirèrent, l'un bien payé, l'autre confus, et tous les spectateurs dans l'admiration du jugement du gouverneur; l'homme chargé de recueillir ses actions et ses paroles ne savait s'il devait le regarder comme fou ou comme sage.

Ce procès vidé, il entra dans l'audience une femme qui tenait fortement un homme vêtu en riche berger; elle criait : Justice! justice! seigneur gouverneur; si je ne la trouve pas sur la terre, j'irai la chercher dans le ciel. Seigneur gouverneur de mon ame, ce méchant homme m'a rencontrée au milieu des champs, a fait de mon corps ce qu'il a voulu, comme si j'avais été un chiffon sale. Malheureuse que je suis! il m'a ravi ce que je gardais depuis vingt-trois ans, ce que j'avais défendu contre les Maures, les chrétiens, les étrangers et les naturels du pays : toujours plus dure qu'un liége, je m'étais conservée intacte, comme la salamandre dans le feu, comme la laine parmi les ronces, et maintenant cet homme vient de me parcourir de ses mains propres. C'est ce qui reste à vérifier, si les mains de ce galant sont sales ou non, dit Sancho. Puis, se tournant vers l'accusé : Qu'avez-vous à répondre à la plainte de cette femme? lui dit-il. L'homme, tout troublé, dit : Seigneur, je suis un pauvre gardien de pourceaux : ce matin, je sortais de ce bourg, où j'étais venu vendre, par respect, quatre cochons, dont les droits et la friponnerie m'enlevèrent presque tout le prix. Je

[1] En effet, ce conte n'appartient pas d'origine à Cervantes; il est tiré de la *Légende dorée*, de Jacques de Voragine, dans la vie de saint Nicolas de Bari.

m'en retournais dans mon village, lorsque je rencontrai cette commère en mon chemin; le diable, qui tout cuit et tout pétrit, m'a tenté[1] : bref, je l'ai bien payée ; cependant, ne se trouvant pas contente, elle s'est jetée sur moi, et m'a traîné jusqu'ici : elle dit que je l'ai violée ; elle en a menti, je le jure ou le jurerai. Voilà la vérité tout entière. Avez-vous de l'argent sur vous? lui demanda Sancho. — J'ai vingt ducats dans une bourse de cuir. Le gouverneur lui ordonna de les remettre à la plaignante. Le pauvre diable les donne en tremblant : la femme prend la bourse, fait mille révérences à tout le monde, prie Dieu pour le salut du gouverneur, qui regarde en pitié les malheureuses orphelines et les nécessiteuses, puis se retire, tenant la bourse à deux mains, après avoir regardé si les pièces qu'elle contenait étaient bien de l'argent. A peine est-elle partie que Sancho dit au porcher, qui pleurait, et dont les yeux et le cœur suivaient la bourse : Bonhomme, suivez cette femme, reprenez-lui votre bourse malgré sa résistance, et revenez ici avec elle. L'homme ne fait ni le sot ni le sourd ; il part comme un trait pour exécuter l'ordre. Tous les assistants restaient en suspens, attendant la fin de cette scène. Bientôt, on vit revenir l'homme et la femme, se colletant encore plus que la première fois : la femme avait sa robe retroussée, serrait la bourse entre ses jambes; l'homme faisait d'inutiles efforts pour la rattraper, tant elle opposait de résistance. Justice ! criait-elle ; justice de Dieu et des hommes ! Voyez, seigneur gouverneur, voyez l'effronterie de ce méchant : en public, au milieu de la rue, il m'a voulu ôter la bourse que m'a fait donner votre seigneurie. Et vous l'a-t-il ôtée ? demande le gouverneur. Otée? répond-elle; je me laisserais plutôt prendre la vie ; elle est en bonnes mains ; il faut d'autres chats, ma foi, que ce misérable vilain pour m'égratigner le visage ; des tenailles, des marteaux, des maillets, des ciseaux, les griffes même du lion ne me l'arracheraient pas; on m'ôtera plutôt l'ame du milieu du corps. Elle a raison, dit l'homme, je m'avoue vaincu : je confesse que mes forces ne

[1] *Que todo lo añasca, y todo lo cuece.*

sont pas suffisantes pour la lui reprendre, et il la lâcha. Honnête et vaillante femme, dit Sancho, montrez-moi cette bourse. Elle la présente aussitôt. Sancho la prend et la rend à l'homme; puis, se tournant vers la prétendue violée : Ma sœur, dit-il, si, pour défendre votre corps, vous aviez déployé le même courage et la même force, ou seulement la moitié, que vous avez mis à défendre cette bourse, les forces d'Hercule ne seraient pas venues à bout de vous. Allez avec Dieu, ou plutôt à la male heure, et ne reparaissez plus dans cette île, ni à six lieues à la ronde, sous peine de deux cents coups de fouet. Sortez d'ici, vous dis-je, larronne dévergondée. La femme effrayée sortit, la tête basse, mal contente et confuse. Sancho dit au gardeur de pourceaux : Bonhomme, retournez chez vous avec votre argent, et, désormais, si vous ne le voulez pas perdre, ne vous amusez plus à jouer avec aucune femme. L'homme lui rendit grâces le mieux qu'il put, et se retira [1]. Tous les assistants admirèrent de nouveau le jugement et les arrêts de leur nouveau gouverneur. Ces détails furent transmis au duc, qui les attendait avec impatience. Nous laisserons là le bon Sancho, pour retourner à son maître, encore tout troublé du chant d'Altisidore.

CHAPITRE XLVI.

Étrange aventure des sonnettes et des chats, arrivée à Don Quijote, occupé des amours de la passionnée Altisidore.

Nous avons laissé le grand Don Quijote enseveli dans les pensées qu'avaient fait naître dans son esprit les chants de l'amoureuse Altisidore. Elles le suivirent dans son lit et l'empêchèrent de dormir et de reposer, autant que l'auraient fait des puces; le triste souvenir de ses bas percés augmentait son tourment. Cependant, comme rien n'est plus léger que le

[1] Ce troisième conte est emprunté d'un livre espagnol intitulé *El Norte de los Estados*, par Francisco de Osuna.

temps, et qu'il n'y a barrière qui l'arrête, Don Quijote courut à cheval sur les heures et arriva promptement à celle qui ramenait le jour. Quittant aussitôt la plume moelleuse, il se revêtit de son habit couleur chamois, et mit ses bottes de voyage pour cacher le défaut de ses bas; il prit ensuite son manteau d'écarlate, couvrit sa tête d'une toque de velours vert, garnie de passements d'argent; ceignit son baudrier, auquel pendait sa bonne épée, et prit un grand rosaire qu'il avait coutume de porter. Dans ce noble équipage, il s'achemina vers la salle où l'attendaient le duc et la duchesse, déjà tout habillés : pour y arriver, il lui fallut traverser une galerie où s'étaient mises exprès Altisidore et son amie. Aussitôt qu'elle l'aperçut, Altisidore fit semblant de s'évanouir : son amie la reçut dans ses bras, et se disposa à la délacer. Don Quijote le vit et s'approcha. Je sais bien, dit-il, d'où provient cet accident. Pour moi je l'ignore, répondit l'amie, car je sais qu'Altisidore est la demoiselle la mieux portante de la maison; et, depuis que je la connais, je ne l'ai pas entendue faire une plainte. Que maudits soient tous les chevaliers errants du monde, si tous sont des ingrats! Allez-vous-en, seigneur, car, tant que vous resterez ici, cette pauvre fille ne reprendra pas ses sens. Mademoiselle, répond le chevalier, faites que ce soir on place un luth dans ma chambre; je consolerai de mon mieux cette pauvre affligée : car, au commencement des amours, les meilleurs remèdes sont la franchise et la promptitude des avis. En disant ces mots, il s'éloigna pour n'être pas remarqué de ceux qui passaient dans cette salle. A peine était-il parti, qu'Altisidore revint à elle et dit à sa compagne : Il faut procurer un luth à Don Quijote; sans doute il veut me donner de la musique, et elle ne pourra être mauvaise, venant de lui. Cependant, elles allèrent instruire la duchesse de ce qui se passait, et de ce que demandait Don Quijote. La duchesse en fut enchantée, et se concerta avec le duc et avec ses demoiselles pour jouer à notre chevalier un tour plus malin que méchant [1]. Ils attendaient impatiemment la nuit, qui vint aussi

[1] Il finit pourtant assez mal pour Don Quijote.

rapidement qu'avait paru le jour. On passa le temps en d'agréables conversations avec Don Quijote. La duchesse expédia réellement à Thérèse Pança un de ses pages, qui avait fait dans la forêt le rôle de Dulcinée enchantée, avec ordre de lui remettre la lettre de Sancho, et le paquet de hardes qu'il avait laissées pour elle. Elle lui recommanda surtout de lui faire une exacte relation de tout ce qu'il verrait.

Enfin, arrivèrent onze heures du soir. Don Quijote, en rentrant dans sa chambre, y trouva une viole : il l'accorde, ouvre la fenêtre, entend du monde dans le jardin; il s'essaye, prélude, tousse, crache, se nettoie la poitrine, et, d'une voix un peu voilée, quoique juste, il chante la romance suivante, qu'il avait composée le même jour :

L'effet ordinaire de l'amour est de nous priver du jugement, et l'instrument dont il se sert, c'est la nonchalance et l'oisiveté.

Coudre, travailler, être occupée sans cesse, c'est l'antidote du poison des inquiétudes amoureuses.

Les demoiselles réservées qui aspirent au mariage ont une dot dans leur honnêteté, c'est la voix qui fait entendre leurs louanges.

Les chevaliers errants, les chevaliers suivant la cour, devisent d'amour avec les folâtres, et se marient avec celles qui sont honnêtes.

Il est des amours de circonstance, qui prennent naissance entre hôtes du même logis. Ils arrivent promptement au terme, et sont finis en même temps que commencés.

L'amour nouvellement éclos, qui naît aujourd'hui pour fuir demain, ne laisse pas dans l'ame une empreinte profonde.

Une peinture sur une autre peinture, ne se laisse juger ni remarquer. Où règne une beauté, la seconde ne peut s'établir solidement.

Dulcinée du Toboso est si bien peinte sur la toile vierge encore de mon ame, qu'il est impossible de l'effacer.

La constance entre les amants est le premier de tous les mérites, c'est par elle que l'amour fait des miracles, et glorifie ceux qui aiment.

Don Quijote en était là de sa romance, attentivement écoutée du duc et de la duchesse, d'Altisidore et de tous les gens du

château, quand, d'une galerie qui donnait à plomb au-dessus de la fenêtre du chevalier, on fit descendre une corde à laquelle étaient attachées plus de cent sonnettes, et en même temps on renversa un sac plein de chats qui avaient aussi des sonnettes plus petites attachées à la queue. Le vacarme occàsionné par les sonnettes et plus encore par les chats fut si grand, que le duc lui-même, quoique auteur de la plaisanterie, en fut effrayé, et Don Quijote demeura tout saisi. Le hasard voulut que deux ou trois chats entrassent dans sa chambre aux travers des barreaux, et, courant çà et là tout effarouchés: on eût dit une légion de diables. Ils éteignirent les lumières qui brûlaient dans l'appartement, en cherchant à s'échapper; cependant la corde aux sonnettes ne cessait de s'agiter. Les gens du château qui n'étaient pas dans le secret restaient tout interdits. Don Quijote debout tira son épée, et lançait des estocades au travers des barreaux, en criant; Hors d'ici, maudits enchanteurs; hors d'ici, canaille de sorciers : je suis Don Quijote de la Manche, contre lequel viennent échouer tous vos vains maléfices. Revenant alors aux chats entrés dans la chambre, il leur lança de nombreux coups d'épée, les chats se précipitèrent vers la fenêtre et s'enfuirent, à la réserve d'un qui, se voyant serré de trop près, lui sauta au visage, et s'attachant à son nez, des griffes, et des dents, lui fit pousser des cris de douleur effroyables. A ses cris, accoururent le duc et la duchesse, qui, se doutant de ce que ce pouvait être, ouvrirent sa porte avec un passe-partout, et virent le pauvre chevalier faisant tous ses efforts pour arracher le chat : leurs flambeaux éclairèrent ce combat inégal. Le duc s'approcha pour opérer la séparation, et Don Quijote ne cessait de crier : Ne l'ôtez point; laissez-moi lutter corps à corps avec ce démon, avec ce sorcier, avec cet enchanteur : je lui ferai connaître de moi à lui quel est Don Quijote de la Manche. Mais le chat, peu intimidé de ces menaces, miaulait et serrait davantage. Le duc enfin le détacha, et le jeta par la fenêtre. Don Quijote resta la face égratignée, le nez entamé, et tout courroucé lui-même de ce qu'on ne l'avait pas laissé finir seul le com-

bat engagé avec ce malandrin d'enchanteur. On fit apporter des onguents précieux [1], et Altisidore elle-même, de ses blanches mains, mit des bandes sur toutes les blessures, en disant à voix basse : Toutes ces disgrâces, inflexible chevalier, sont la punition de ta dureté, de ton obstination. Plaise à Dieu que Sancho, ton écuyer, oublie de se fustiger, afin que cette Dulcinée que tu aimes tant ne sorte jamais de son enchantement, que tu ne te maries point avec elle et que tu ne jouisses point de ses embrassements, du moins tant que je vivrai, moi qui t'adore! A tout cela, Don Quijote ne répondit pas une parole; il poussa un profond soupir, et se mit au lit, adressant au duc et à la duchesse de grands remerciements, non qu'il eût éprouvé quelque frayeur de cette race de chats enchanteurs et félons, et de cette sonnerie, mais par reconnaissance du zèle avec lequel ils étaient venus à son secours. On le laissa reposer, et les seigneurs se retirèrent, assez fâchés d'une plaisanterie qu'ils n'avaient pas cru devoir coûter si cher à Don Quijote. Il fut obligé de garder la chambre et le lit pendant cinq jours, durant lesquels il lui arriva une autre aventure plus plaisante que la première; mais son historien en remet le récit à un autre moment, pour retourner à Sancho, très occupé et toujours aussi agréable en son gouvernement.

CHAPITRE XLVII.

Continuation de la conduite de Sancho dans son gouvernement.

L'histoire rapporte que, l'audience finie, on conduisit Sancho dans un palais somptueux, où, dans une grande salle, était dressée une table royalement servie. A son entrée, les hautbois sonnèrent, et quatre pages vinrent lui présenter à laver: il s'y prêta avec beaucoup de gravité. La musique cessa, Sancho s'assit au haut bout de la table, car il n'y avait qu'un siége et un couvert; à son côté, se plaça debout un personnage qui se fit

[1] *Aceyte de Aparicio*, huile chère et précieuse.

connaître pour médecin, et qui tenait en main une baguette de baleine. On enleva un blanc et riche voile qui couvrait les fruits et une multitude de mets différents; une espèce d'aumônier donna la bénédiction, et un page présenta à Sancho une serviette brodée [1]. Le maître d'hôtel avança devant lui un plat de fruits; mais, à peine en eut-il pris une bouchée, que l'homme à la baguette en toucha le plat, qui fut aussitôt enlevé. Le maître d'hôtel en avança un autre, chargé d'un mets différent: Sancho allait y goûter; mais avant qu'il eût eu le temps d'y toucher, la baguette avait fait son office : un page enlève le plat, avec autant de promptitude que le premier. Sancho, surpris, regarde tout le monde, et demande si le dîner doit se passer en escamotage : Seigneur, répond l'homme à la baguette, vous devez manger comme on mange dans les autres îles où il y a des gouverneurs. Je suis médecin, salarié en cette île pour donner mes soins au gouverneur : je veille sur sa santé avec plus de soin que sur la mienne; j'étudie nuit et jour sa complexion, pour être plus en état de le traiter, s'il tombe malade. Mon principal devoir est d'assister à ses repas, de lui laisser manger ce que je crois lui convenir, et d'écarter tout ce qui pourrait lui être nuisible : c'est pourquoi j'ai fait enlever le plat de fruits, parceque cet aliment est extrêment humide; j'ai renvoyé l'autre plat, parcequ'il était trop échauffant, contenant beaucoup d'épices, qui excitent la soif : celui qui boit beaucoup détruit et consume l'humide radical, dans lequel consiste la vie. Ainsi, dit Sancho, ces perdrix qui sont là toutes rôties, et qui me semblent bien apprêtées, ne peuvent me faire aucun mal. Seigneur, répond le médecin : le gouverneur n'en mangera pas tant que j'existerai. — Et pourquoi ? — Parceque notre maître Hippocrate, la boussole de la médecine, dit, dans un de ses aphorismes : *Omnis saturatio mala* [2], *perdicis autem pessima ;* c'est-à-dire : Toute réplétion est mauvaise; mais celle de la perdrix est la

[1] *Un babadòr,* une bavoire, comme aux petits enfants.

[2] Dans l'aphorisme, il n'y a point *perdicis*, mais bien *panis*. C'est Cervantes qui l'a changé ainsi pour l'approprier à son sujet.

pire. — S'il en est ainsi, seigneur docteur, voyez donc, parmi les plats qui sont sur la table, celui qui doit m'être le plus favorable ou le moins nuisible, et laissez-m'en manger, sans le toucher de votre baguette, car, par ma vie de gouverneur (Dieu me la conserve)! je meurs de faim; et, m'empêcher de manger, c'est, n'en déplaise au docteur et quoi qu'il en dise, m'ôter la vie plutôt que me la conserver. — Votre seigneurie a raison : ainsi donc, vous ne devez pas manger de ces lapins farcis, c'est un aliment indigeste ; ce veau, s'il n'était point mariné et rôti, pourrait être permis; mais, apprêté ainsi, cela ne se peut. Eh! dit Sancho, ce grand plat plus éloigné et qui fume, je crois que c'est une *olla podrida* [1] : parmi toutes les viandes qui la composent, il ne peut manquer de s'en trouver quelqu'une qui me plaise et me convienne. *Absit*, répond le médecin; loin de nous une si mauvaise pensée : il n'y a rien de plus dangereux qu'une *olla podrida;* il faut les laisser aux chanoines, aux recteurs de collége, aux noces de paysans; ce n'est point un manger de gouverneur, qui ne doit user que de mets délicats et sans mélanges. La raison en est que, toujours et partout, les médecines simples sont préférées aux médecines composées; dans les premières on ne saurait se tromper, mais bien dans les autres : elles s'altèrent par la quantité même des choses qui les composent. Ce que le seigneur gouverneur doit manger pour conserver sa santé et la fortifier, c'est un cent d'oublies [2] et quelques tranches minces de chair de coing, pour corroborer l'estomac et faciliter la digestion. A ce discours, Sancho se renversant sur le dos de sa chaise, regarda fixement le médecin, et d'un ton grave : Comment vous appelez-vous, lui dit-il, et où avez-vous étudié? Seigneur, répond le médecin, je m'appelle le docteur Pedro Recio de Agüero; je suis natif d'un village appelé Tirteafuera, entre Caraqüel et Almodobar del Campo, à main droite; j'ai reçu le degré de docteur dans l'université d'Ossuna. Hé bien, répond Sancho enflammé de colère, seigneur docteur

[1] *Olla padrida*, pot-pourri, mélangé de plusieurs sortes de viandes.
[2] *Cañutillos de suplicaciones*, pâtisserie roulée en tuyaux.

Pedro Recio de mal Agüero [1], natif de Tirteafuera, village à main droite entre Caraqüel et Almodobar del Campo, et gradué à Ossuna, sortez d'ici promptement; sinon, j'en jure par le soleil, je prends un garrot [2], et, à commencer par vous, j'étrangle, jusqu'au dernier, tous les médecins de l'île, ceux au moins qui ne sont que des ignorants : car, pour les médecins sages, instruits, prudents, je les mets sur ma tête, et les honore comme des hommes divins. Je vous le répète, décampez, Pedro Recio, ou je prends cette chaise et je vous la jette à la tête. Que l'on m'attaque ensuite, je me justifierai en disant que j'ai fait une œuvre agréable à Dieu, en tuant un méchant médecin, bourreau de la république; et qu'on me donne à manger, ou, sinon, qu'on reprenne le gouvernement : un office qui ne donne pas à manger à son maître ne vaut pas deux fèves. Le médecin resta tout interdit de la grande colère du gouverneur, et se disposait à sortir de la salle [3], lorsqu'on entendit sonner d'un cornet de poste dans la rue. Le maître d'hôtel se mit à la fenêtre, et revint dire, c'est un courrier de monseigneur le duc; il doit être porteur de quelque dépêche importante. Le courrier parut tout en sueur et l'air effrayé; puis, tirant une lettre de son sein, il la présenta à Sancho; celui-ci la remit au majordome, en lui commandant de lire la suscription. Elle était ainsi concue :

« A don Sancho Pança, gouverneur de l'île Barataria, pour lui « être remis en main propre, ou à son secrétaire. »

Et où est mon secrétaire? dit Sancho. C'est moi, répond un des assistants : je sais lire, écrire, et je suis Biscayen. Avec cette addition, répond Sancho, vous pourriez être secrétaire de l'em-

[1] De mauvaise augure. *Agüero* signifie *augure*.

[2] Ce mot signifiait jadis un bâton court et gros, un gros trait d'arbalète quadrangulaire, un *carreau*, ou pierre carrée que l'on lançait sur les assiégeants; enfin, un collier de fer, une corde ou des chaînes pour serrer et étrangler. C'est dans ce dernier sens qu'on en a formé et conservé le verbe *garrotter*.

[3] *Hacer tirteafuera* (tirer dehors), dit Cervantes, en jouant sur le nom de village d'où le médecin était natif.

pereur lui-même. Ouvrez donc ce paquet, et voyez ce qu'il contient. Le secrétaire improvisé obéit. Ayant pris lecture de la lettre, il dit que c'était une affaire à traiter en secret. Sancho ordonna d'évacuer la salle, et ne garda que le majordome et le maître d'hôtel; le médecin et tous les autres se retirèrent. Alors le secrétaire lut la lettre; elle disait :

« Je viens d'apprendre, seigneur don Sancho Pança, que « quelques ennemis de votre île et les miens se proposent de « vous livrer un furieux assaut je ne sais quelle nuit : il est né« cessaire de veiller, de se tenir sur ses gardes, afin de n'être « pas pris au dépourvu. Je sais aussi, par des espions affidés, « que quatre hommes déguisés se sont introduits dans votre « ville, avec intention de vous ôter la vie, parcequ'ils redoutent « votre discernement. Ouvrez l'œil, observez ceux qui s'appro« cheront pour vous parler, et surtout ne mangez rien de ce « qu'on vous présentera. Je ne manquerai pas de vous secou« rir, si vous êtes en danger. Votre conduite en tout sera digne « de votre prudence ordinaire.

« De cet endroit, le 16 d'août, à quatre heures du matin.

« Votre ami, le DUC. »

Sancho resta tout étonné, et les autres ne le parurent pas moins. Se tournant enfin vers le majordome : ce que nous avons à faire en ce moment, dit-il, et sur-le-champ, c'est de mettre au cachot le docteur Recio ; car, si quelqu'un a dessein de me faire périr, c'est lui, sans doute, et de la mort la plus cruelle, comme celle de la faim. Il me semble aussi, dit le maître d'hôtel, que votre seigneurie ne doit rien manger de ce qu'il y a sur la table : c'est un présent de religieuses, et, comme dit le proverbe, derrière la croix le diable y est. Je ne dis pas non, répond Sancho; qu'on me donne pour le moment un morceau de pain avec quatre livres de raisin : il ne peut pas y avoir de poison là dedans, et après tout, je ne saurais me passer de manger. Si nous voulons être préparés pour ces batailles dont on nous menace, il faut être bien repus, car le ventre soutient le

courage, et le courage ne soutient pas le ventre. Et vous, secrétaire, répondez au duc mon seigneur, et dites-lui que l'on fera ce qu'il ordonne, sans y manquer d'un seul point. Présentez un baise-main de ma part à madame la duchesse, et dites-lui que je la supplie de ne pas oublier d'envoyer par un exprès ma lettre et mon paquet à ma femme Thérèse Pança : elle m'obligera sensiblement et j'aurai soin de lui écrire le mieux que je le pourrai. Par la même occasion, vous pouvez joindre un baise-main pour mon seigneur Don Quijote, afin qu'il voie que je ne suis pas un ingrat. Et vous, comme bon secrétaire et comme bon Biscayen, vous pouvez ajouter à cela tout ce que vous voudrez et ce que vous jugerez de plus convenable. Qu'on ôte ces nappes, et qu'on me donne à manger. Je fais mon affaire ensuite de tous les espions assassins et enchanteurs qui en voudront à moi ou à mon île.

En ce moment, un page entra, disant : Il y a là un laboureur qui desire parler à sa seigneurie d'une affaire fort importante. Ces gens à affaires sont étranges, dit Sancho : sont-ils donc si malavisés qu'ils ne sachent bien qu'à ces heures-ci l'on ne vient point parler d'affaires? Ne sommes-nous pas de chair et d'os, nous autres gouverneurs ou juges? C'est bien le moins qu'on nous laisse le temps que le besoin requiert. Veulent-ils donc que nous soyons de marbre? Par Dieu et par ma conscience! si ce gouvernement-là dure, et je commence à douter qu'il dure longtemps, je saurai bien mettre au pas[1] plus d'un homme d'affaires. Dites à ce bonhomme qu'il entre; mais, auparavant, prenez garde que ce ne soit quelque espion ou quelque assassin Non, seigneur, dit le page, c'est un homme simple : je le crois bon comme de bon pain. Il n'y a rien à craindre, ajoute le majordome, nous sommes tous ici. Maître d'hôtel, dit Sancho, me serait-il possible, maintenant que le docteur Pedro Recio n'est plus présent, de manger quelque chose de substantiel, ne fût-ce que du pain et une ciboule? Ce soir, répond le maître d'hôtel, au souper, votre seigneurie se dédommagera du dîner : vous serez content. Dieu le veuille, répond Sancho. En ce moment, entra

[1] *Yo ponga en pretina.*

le laboureur, homme de bonne mine, et de mille lieues on aurait remarqué sa bonté et sa simplicité. Le premier mot qu'il dit, fut : Quel est ici le seigneur gouverneur? Qui ce peut-il être, répond le secrétaire, sinon celui que vous voyez assis sur ce siége? Je me prosterne devant lui, dit le laboureur. Et se mettant à genoux, il demande à Sancho sa main à baiser. Sancho la refuse, lui dit de se lever, et d'exposer sa demande. Seigneur, dit en se relevant le paysan, je suis laboureur, natif de Miguel-Turra, village à deux lieues de Ciudal-Real. Ah! voici un autre Tirteafuera, dit Sancho : dites ce que vous avez à dire, frère; je connais bien Miguel-Turra, ce n'est pas loin de mon village. Seigneur, poursuit le laboureur, par la miséricorde de Dieu, je suis marié en paix et en face de la sainte Église catholique romaine : j'ai deux fils étudiants, le plus jeune pour être bachelier, l'aîné pour devenir licencié; je suis veuf, parceque ma femme est morte, ou, pour mieux dire, un mauvais médecin me l'a tuée, en la purgeant tandis qu'elle était enceinte; si Dieu avait permis que son fruit vînt à terme, et fût un garçon, je l'aurais fait étudier pour être docteur, afin qu'il ne portât point envie à ses frères, le bachelier et le licencié. De sorte, dit Sancho, que, si votre femme ne fût pas morte, ou qu'on ne l'eût pas tuée, vous ne seriez pas encore veuf? Non, sans doute, répond le laboureur. Nous voilà bien, dit Sancho; poursuivez, frère : il est plus heure de dormir que de parler d'affaires.

Je dis donc, reprend le paysan, que mon fils, qui doit être bachelier, s'est amouraché, dans notre village, d'une fille appelée Clara Perlerina, fille d'André Perlerino, laboureur très riche. Ce nom de *Perlerino* ne leur vient point de famille, mais de ce qu'ils sont tous *paralytiques* de père en fils; et, pour changer un peu le nom, on les a appelés *Perlerinos*. Toutefois, pour dire la vérité, la jeune fille est vraiment une perle orientale : quand on la regarde du côté droit, elle semble une fleur des champs; du côté gauche, c'est différent, parcequ'il lui manque un œil, que lui a fait perdre la petite-vérole; quoi-

que les trous de son visage soient grands et nombreux, ceux qui l'aiment bien disent que ce ne sont pas des trous, mais des fosses où vont s'ensevelir les ames de ses amants; elle est si propre, que, pour ne point salir son visage, elle a des narines, comme l'on dit, retroussées : de sorte qu'elles semblent fuir la bouche; ce qui la rend plus belle encore, c'est que cette bouche est grande, et, s'il ne lui manquait pas dix à douze dents, on pourrait la regarder comme un modèle entre les plus belles. Je ne vous parlerai point de ses lèvres : elles sont si minces et si délicates, que, si on avait coutume de dévider des lèvres, on pourait faire des siennes un écheveau; elles sont d'ailleurs d'une autre couleur que les lèvres ordinaires, et jaspées de vert, d'azur, de violet; c'est un vrai miracle. Pardonnez, seigneur, si je peins avec tant de détails les perfections de celle qui doit être ma belle-fille; mais je l'aime, et ne crois pas mal faire.

Peignez tout ce que vous voudrez, dit Sancho : ces peintures me réjouissent; et, si j'avais dîné, je ne pourrais trouver un meilleur dessert que votre portrait. Il est à votre service, répond le laboureur; mais le temps viendra où nous serons si nous ne sommes. Si je pouvais, seigneur, vous peindre sa gentillesse et la hauteur de sa taille, vous en seriez dans l'admiration; mais je ne le saurais, car elle est toute courbée et ramassée, ses genoux touchent son menton; cependant, il est aisé de voir que, si elle pouvait se lever, sa tête toucherait le toit. Elle aurait déja donné la main à mon fils le bachelier, si elle pouvait l'étendre; mais elle est toujours nouée : malgré cela, ses ongles longs et en tuyau prouvent sa bonne constitution. Assez, frère, dit Sancho : vous l'avez peinte de la tête aux pieds : que voulez-vous maintenant? venez au fait, sans détours, sans circonlocutions, sans rien ôter ni ajouter. Je desirerais, seigneur, reprend le paysan, que votre seigneurie me fît la grâce d'écrire une lettre de recommandation pour le père de la demoiselle, afin de l'engager à terminer ce mariage, puisque les deux partis sont égaux, par les biens de la fortune, et encore par les dons de la nature : car, pour vous dire la vérité, mon fils est

possédé du démon; il ne se passe pas de jour que le malin esprit ne le tourmente trois ou quatre fois; pour être, une fois, tombé dans le feu, la peau de son visage est ridée comme un parchemin, et ses yeux sont pleureurs et chassieux; il est aussi doux qu'un ange; et si ce n'était qu'il se bat lui-même et se donne de grands coups de poing, on le prendrait pour un bienheureux.

Demandez-vous encore autre chose, bonhomme? dit Sancho. Oui, seigneur, répond le paysan, j'aurais bien encore quelque chose à demander; mais je n'ose le dire. Cependant, arrive qui pourra, puisque je l'ai sur le cœur, il faut que je me soulage: je desirerais que votre seigneurie me donnât trois ou six cents ducats pour aider à la dot de mon bachelier, je veux dire pour l'aider à s'établir; car, enfin, il faut que les deux époux puissent vivre par eux-mêmes, sans être soumis aux caprices de leurs parents. —Voyez si c'est bien là tout ce que vous desirez. Que la honte et la retenue ne vous empêchent pas de le dire. — Oui, seigneur. A peine eut-il lâché ces mots, que Sancho se lève, et, saisissant le siége sur lequel il est assis: Je jure Dieu, dit-il, don manant, rustre et malavisé, si tu ne sors d'ici, si tu ne fuis ma présence, je te romps la tête avec cette chaise. Fils de putain, veillaque, peintre du diable, et tu as le front de venir me demander six cents ducats! les ai-je, impudent? et si je les avais, devrais-je te les donner? Dis, insensé, bélître, que me font à moi Miguel-Turra et toute la race des Perlerinos? Va-t'en, te dis-je, ou, sinon, par la vie du duc mon seigneur, je te traiterai comme je l'ai dit. Tu n'es point natif de Miguel-Turra: tu es quelque malin esprit que l'enfer envoie pour me tenter; dis-moi, il n'y a pas un jour et demi que je suis gouverneur, et tu veux que je possède six cents ducats! Le maître d'hôtel fit signe au laboureur de sortir, ce qu'il fit la tête basse, et semblant craindre que le gouverneur n'exécutât ses menaces, tant il savait bien jouer son rôle. Mais laissons Sancho avec sa colère, et retournons à Don Quijote, que nous avons laissé le visage couvert de bandes et traité pour ses blessures, qui durèrent

plus de huit jours. Ce fut pendant un de ces jours que lui arriva ce que Cid Hamet promet de rapporter avec la ponctualité qu'il a coutume de mettre dans le récit des plus légères particularités de cette histoire.

CHAPITRE XLVIII.

De ce qui arriva à Don Quijote avec dona Rodriguez, la duègne de la duchesse ; avec d'autres faits dignes d'une éternelle mémoire.

Don Quijote était donc triste et mélancolique, le visage entouré de bandes et marqué, non de la main de Dieu, mais de la griffe des chats, disgrâces annexées à la chevalerie errante. Il passa six jours sans se montrer ; et, une nuit qu'il ne dormait pas, rêvant à ses disgrâces et aux persécutions d'Altisidore, il entendit ouvrir avec une clef la porte de sa chambre : aussitôt il imagina que l'amoureuse demoiselle venait livrer l'assaut à son honnêteté, et tâcher de mettre en défaut la foi qu'il devait garder à sa dame Dulcinée. Non, non ! s'écria-t-il dans la préoccupation où il était, et assez haut pour être entendu, la plus grande beauté de la terre ne saurait me faire cesser d'adorer celle dont l'image est gravée dans mon cœur et jusqu'au fond de mes entrailles. Souveraine dame de mes pensées, transformée en une grossière paysanne, ou en nymphe du Tage doré, ourdissant une toile tissue d'or et de soie ; captive de Merlin ou de Montésinos, en quelque lieu que ce soit, toujours, femme adorée, tu seras mienne ; toujours, en tous lieux, je serai à toi. Comme il disait ces mots, la porte s'ouvrit : il se lève tout debout sur son lit, enveloppé du haut en bas dans une couverture de satin jaune, un gros bonnet sur la tête, la face empaquetée, les moustaches en papillotes pour les soutenir, et, dans cet équipage, il semble le plus étrange fantôme qu'on puisse voir. Les yeux cloués sur la porte, il croyait voir entrer la sensible et dolente Altisidore, et voit s'avancer une duègne respectable, en coiffes blanches, plissées, et si longues qu'elles la voilaient de

la tête aux pieds; de sa main gauche elle tenait une bougie allumée, et la droite s'interposait pour faire ombre afin que la lumière ne donnât pas sur ses yeux couverts de grandes lunettes; elle marchait doucement, et appuyant légèrement le pied. Don Quijote, du haut de son poste, la considérait attentivement; voyant son silence et son ajustement, il crut que quelque sorcière ou magicienne venait exercer sur lui ses maléfices, et se mit à faire des signes de croix. La vision s'approchait : arrivée au milieu de la chambre, elle leva les yeux, et vit avec quelle ferveur Don Quijote faisait des signes de croix. S'il paraissait effrayé de son aspect, elle ne l'était pas moins de le voir lui-même debout de toute sa hauteur, enveloppé de sa couverture jaune et couvert d'emplâtres. Elle poussa un cri, en disant: Jésus! que vois-je? En même temps, la bougie lui tomba des mains. Dans l'obscurité, elle voulut regagner la porte, mais elle s'embarrassa dans ses jupes, et tomba rudement; Don Quijote, effrayé, se mit à dire : Je te conjure, fantôme, ou qui que tu sois, de me dire qui tu es, et ce que tu veux de moi : si tu es une ame en peine, dis-le-moi, je ferai mon possible pour te soulager; je suis chrétien catholique, toujours prêt à faire du bien à tout le monde : c'est ce qui m'a fait embrasser l'ordre de la chevalerie errante, dont le devoir s'étend jusqu'à soulager les ames du purgatoire. La dame tombée, s'entendant conjurer, jugea, par sa frayeur, de celle de Don Quijote, et lui répondit, d'une voix triste et basse : Seigneur Don Quijote, si c'est vous, je ne suis point un fantôme, une vision, ni une ame du purgatoire, comme vous le pensez : je suis doña Rodriguez, dame d'honneur de madame la duchesse, qui venais vous demander du secours dans une de ces afflictions auxquelles vous savez apporter remède. — Dites-moi, dame Rodriguez, viendriez-vous, par hasard, faire quelque message d'amour? S'il était vrai, je vous avertis que je ne peux rien pour personne, grâces à la beauté de l'incomparable Dulcinée : au reste, s'il n'est pas question d'amour, vous pouvez aller rallumer votre bougie, et revenir; nous consulterons sur

tout ce que vous voudrez, sauf, comme je l'ai dit, toute pratique amoureuse; moi, seigneur, messagère d'amours? répond la duègne, vous me connaissez bien mal: je ne suis pas encore d'un âge assez avancé pour m'amuser à de semblables bagatelles. Dieu merci, je me porte bien, et j'ai toutes mes dents, à la réserve d'un petit nombre que m'ont enlevées les catarrhes, si communs dans ce pays d'Aragon; mais, attendez-moi un peu, je vais rallumer ma bougie, et reviens sur-le-champ vous conter mes infortunes, comme à celui qui sait remédier à toutes. Sans attendre de réponse, elle sort, et laisse Don Quijote tout pensif à l'attendre. Mille pensées viennent aussitôt troubler son esprit à l'occasion de cette aventure. Il lui semblait que la pire de toutes, et la plus blâmable, serait de s'exposer volontairement au danger de manquer à la foi promise à Dulcinée. Qui sait, disait-il en lui-même, si le Diable, qui est subtil et cauteleux, ne cherche point à me séduire maintenant par l'entremise d'une duègne, après avoir échoué en employant des impératrices, des reines, des duchesses, des marquises et des comtesses? J'ai ouï dire souvent à des gens sages que, quand il ne peut vous attraper d'une manière, il s'y prend d'une autre [1]. Qui sait si cette solitude, l'occasion, le silence n'éveilleront point mes desirs qui dorment, et ne me feront point choir à la fin de mes ans, moi qui n'ai jamais trébuché? En pareil cas, il est plus prudent de fuir que d'attendre le combat. Mais, que dis-je? je ne suis pas dans mon sens, puisque je dis et imagine de telles folies. Il n'est pas possible qu'une duègne en coiffes blanches, lunettes sur le nez, excite quelque pensée lascive dans le cœur le plus abandonné du monde. Est-il duègne sur la terre qui ne soit impertinente, bégueule, repoussante? Arrière, toute la race des duègnes, inutile aux plaisirs de la vie. Oh! qu'elle avait bien raison cette dame dont on rapporte qu'elle avait fait placer aux deux bouts de son estrade, deux figures de duègnes avec leurs lunettes et leurs métiers, en attitude de travailler:

[1] Il y a dans l'espagnol *antes os la dara roma que aguileña* (il vous la donne plutôt camuse qu'aquiline), façon de parler proverbiale.

ces figures donnaient autant de gravité à la salle que l'eussent fait de véritables duègnes. Dans cette résolution, il se leva de son lit pour aller fermer sa porte, et empêcher la dame Rodriguez d'entrer; mais il la trouva sur la porte, sa bougie à la main. En voyant de plus près Don Quijote, enveloppé dans sa couverture, avec son bonnet et ses bandeaux, elle eut une nouvelle peur; et, reculant de deux pas : Y a-t-il sûreté, seigneur? lui dit-elle : je ne vois pas comme un signe de grande honnêteté que vous soyez sorti de votre lit. Je vous fais la même demande, répond Don Quijote : puis-je être assuré que je ne serai point forcé? — A qui et pour qui demandez-vous cette assurance? — De vous et à cause de vous : madame, je ne suis point de marbre, ni vous de bronze; il n'est pas dix heures du matin, mais minuit, même un peu plus, à ce que j'imagine; cette chambre est plus secrète et retirée que ne dut être la grotte ou le traître et audacieux Énée jouit de la belle et malheureuse Didon : au reste, madame, donnez-moi la main; je ne veux pas d'autre sûreté que ma continence, ma réserve, et le respect qu'inspirent ces coiffes respectables. A ces mots, il lui prend la main qu'il baise, et la dame la lui abandonne avec la même grâce et la même politesse.

En cet endroit, Cid Hamet fait une parenthèse, et jure par Mahomet que, pour avoir le plaisir de les voir tous les deux se traînant par la main, de la porte au lit, il eût donné la meilleure de ses deux robes. Don Quijote se recoucha, et doña Rodriguez s'assit sur une chaise, à quelque distance du lit, sans quitter ses lunettes ni sa bougie. Le chevalier se ramassa dans son lit, se couvrit exactement, ne laissant voir que le visage. Après une courte pause, ce fut lui qui rompit le silence : Madame, dit-il, vous pouvez maintenant m'ouvrir votre cœur, et le décharger du fardeau qui l'oppresse : vous serez écoutée par des oreilles chastes et secourables, avec la pitié due aux malheureux. J'en suis persuadée, seigneur, répond la duègne. De votre courtoisie et de votre gentillesse, je ne pouvais attendre qu'une réponse aussi chrétienne.

Vous saurez donc, seigneur, que, quoique vous me voyiez sur cette chaise et au milieu du royaume d'Aragon, en habit de duègne, en butte aux mépris et aux persécutions, je suis née dans les Asturies, d'Oviedo, d'une des meilleures familles du pays. Mon mauvais destin et l'insouciance de mes parents, qui s'appauvrirent bientôt, sans savoir comment, me conduisirent à la cour de Madrid, où, pour éviter de plus grands malheurs, je fus placée chez une grande dame, en qualité de demoiselle pour travailler : car, j'apprendrai à votre seigneurie que pour l'effilé et les ouvrages fins, je n'ai jamais été surpassée par personne. Mes parents me laissèrent en service, et s'en retournèrent dans leur pays, où, peu de temps après, ils quittèrent ce monde pour aller sans doute au ciel, car ils étaient bons chrétiens et catholiques. Je demeurai orpheline, n'ayant pour subsister qu'un modique salaire, et les mesquines récompenses attribuées dans le palais à ces sortes d'ouvrières. Dans le même temps, sans que j'y eusse donné lieu, un écuyer de la maison devint amoureux de moi : c'était un homme d'un âge mûr, barbu, de bonne mine, et surtout noble comme le roi, car il était montagnard. Nous ne pûmes conduire nos amours si secrètement qu'ils ne vinssent aux oreilles de ma maîtresse, qui, pour éviter les caquets et les propos, nous maria en face de la sainte Église catholique romaine. De notre union naquit une fille, pour achever mon malheur; non que je mourusse en couches, car les miennes furent heureuses et à terme, mais peu de temps après, je perdis mon mari, qui mourut d'une frayeur dont vous serez surpris vous-même, si j'ai le loisir de vous la raconter. Là-dessus, elle se mit à pleurer amèrement. Pardonnez, seigneur, continue-t-elle, je n'en suis pas maîtresse; toutes les fois que je me rappelle ce triste événement, mes yeux se remplissent de larmes. Vrai Dieu! avec quelle dignité il conduisait sa maîtresse en croupe sur une puissante mule, noire comme du jais! car, dans ce temps-là, on ne faisait point usage de coches ni de chaises comme aujourd'hui, et les dames montaient en croupe derrière leurs écuyers. Je ne puis m'empêcher

de vous raconter cette lamentable histoire, afin de vous faire connaître le zèle et les attentions de mon bon époux.

A l'entrée de la rue de Santiago, à Madrid, qui est un peu étroite, il rencontra un alcade de cour, qui s'avançait, précédé de deux alguazils : mon digne écuyer tourna bride en l'apercevant, et voulut l'accompagner[1]. Sa maîtresse, qu'il conduisait en croupe, lui dit à voix basse : Que fais-tu, malheureux? ne vois-tu pas que ce n'est pas là mon chemin? L'alcade s'arrêta civilement. Suivez votre route, seigneur écuyer, dit-il : c'est à moi d'accompagner doña Casilda (ainsi se nommait ma maîtresse). Cependant, mon mari, le bonnet à la main, s'obstinait à vouloir suivre l'alcade : sa maîtresse, alors, tire une grande épingle, ou plutôt un poinçon, et, de colère, l'enfonce dans les reins de mon mari, qui jette un grand cri, et fait un tel soubresaut qu'il tombe à terre avec elle. Deux laquais accourent pour la relever; autant en font l'alcade et les alguazils. Tout le peuple de la porte de Guadalaxara fut en rumeur, je dis tout le peuple qui s'y trouva. La dame s'en retourna à pied; mon mari s'en fut chez un barbier, disant qu'on lui avait percé les entrailles de part en part. La courtoisie de mon mari devint si bien connue, que les enfants couraient après lui dans la rue : ce fut pour cette raison, et parcequ'il avait la vue courte, que sa maîtresse le congédia. Le pauvre homme en conçut, je crois, un tel chagrin qu'il en mourut. Je demeurai veuve, abandonnée, et chargée d'une fille dont la beauté croissait comme l'écume de la mer. Finalement, comme j'avais la réputation d'être bonne ouvrière, madame la duchesse, qui était récemment mariée avec monseigneur le duc, voulut m'amener dans ce royaume d'Aragon avec ma fille, laquelle, avec le temps, devint la plus belle créature possible : elle chante comme une alouette, danse comme la pensée, saute comme une perdue, lit et écrit comme un maître d'école, et compte comme un avare. Je ne vous dis rien de sa propreté : l'eau courante n'est pas plus nette. Si j'ai bonne mémoire, elle doit avoir à présent seize ans, cinq mois

[1] Genre de civilité fort en usage en Espagne du temps de Cervantes.

et trois jours, un de plus ou de moins. Enfin, elle fit la conquête du fils d'un très riche laboureur qui tient, non loin du château, une ferme appartenant au duc. Je ne sais comment cela se fit, mais, sous prétexte du mariage, il abusa de ma fille, et maintenant il ne veut plus tenir sa parole. Monseigneur le sait, car je m'en suis plainte à lui plus d'une fois : j'ai demandé que le jeune homme fût tenu d'épouser ma fille ; il a fait la sourde oreille [1] ; à peine m'écoute-t-il. La cause en est que le père du jeune homme est si riche qu'il prête de l'argent au duc, et lui sert souvent de caution : de sorte que celui-ci ne veut point le mécontenter, ni lui faire de peine. Je desirerais donc, mon cher seigneur, que vous voulussiez bien vous charger de remédier au mal, soit par prières, soit par les armes, vous que l'on dit être né pour venger les injures, redresser les torts et secourir les malheureux. Daignez prendre en considération la jeunesse de ma fille, son état d'orpheline, sa gentillesse, et toutes les bonnes qualités dont je vous ai parlé. Sur Dieu et sur ma conscience, parmi toutes les demoiselles de madame, il n'y en a pas une seule qui atteigne la semelle de sa chaussure, pas même celle qu'on appelle Altisidore, et qui passe pour la plus belle : comparée à ma fille, elle n'en approche pas de deux lieues. Vous n'ignorez pas, seigneur, que tout ce qui reluit n'est pas or : cette Altisidore a plus de prétentions que de beauté, plus de vivacité que de retenue ; en outre, elle n'est pas très saine, et son haleine est si forte qu'on ne saurait rester auprès d'elle. Et madame la duchesse..... ; mais, chut ! car on dit que les murs ont des oreilles. Par ma vie ! s'écrie Don Quijote, qu'a donc madame la duchesse ? A cette adjuration, dit la duègne, je ne puis me défendre de répondre, en toute vérité. Vous voyez, seigneur, la beauté de madame la duchesse, ce teint brillant comme un glaive récemment fourbi, ces joues de lait et de carmin, ces yeux dont l'un semble le soleil et l'autre la lune, cette démarche noble qui paraît dédaigner de fouler la terre, cette éclatante fraîcheur qui semble répandre la santé

[1] *Orejas de mercader.*

partout autour d'elle : sachez qu'elle en doit remercier d'abord Dieu, puis deux fontaines qu'elle a aux jambes, par où s'écoulent toutes les mauvaises humeurs dont les médecins la disent remplie. Sainte Marie! s'écrie Don Quijote, est-il possible que madame la duchesse ait de tels égouts? Je ne le croirais pas si des frères déchaux me l'avaient dit : cependant, puisque madame Rodriguez l'affirme, il faut bien que cela soit; mais de telles fontaines sur un si beau corps ne peuvent distiller que de l'ambre liquide et non de mauvaises humeurs. Je crois véritablement maintenant que ces fontaines sont une chose fort salutaire.

A peine achevait-il ces mots, qu'un grand coup donné dans la porte la fit ouvrir. Du soubresaut, doña Rodriguez laissa tomber sa bougie, qui s'éteignit, et la chambre fut à l'instant noire comme gueule de loup. La pauvre duègne sentit deux mains la saisir à la gorge, si fortement qu'elle ne pouvait crier, tandis qu'une autre personne, sans dire mot, troussa lestement ses jupes, et, avec une pantoufle, à ce qu'il semblait, lui donna tant de coups que c'était pitié. Don Quijote, quoi qu'il en ressentît, ne bougeait du lit, ne sachant ce que ce pouvait être : il ne disait mot et se tenait coi, craignant que les coups ne vinssent jusqu'à lui. Sa crainte n'était pas déplacée, car les muets bourreaux, laissant moulue la duègne, qui n'osait se plaindre, tombèrent sur Don Quijote, enlevèrent draps, couverture, et le chargèrent et pincèrent si dru, si menu qu'il ne put s'empêcher de se défendre à coups de poing : le tout dans un silence admirable. La bataille dura environ une demi-heure. Les fantômes se retirèrent, doña Rodriguez rabattit ses jupes, et, gémissant de sa disgrâce, sortit sans dire une parole à Don Quijote qui, pincé et meurtri, confus et pensif, demeura seul. Nous le laisserons en cet état, bien avide de connaître le pervers enchanteur qui l'avait ainsi traité. Mais nous dirons cela en son temps. Sancho nous appelle, et le bon ordre de la narration le veut ainsi.

CHAPITRE XLIX.

De ce qui arriva à Sancho, faisant sa ronde dans son île.

Nous avons laissé le grand gouverneur fâché et tout en colère contre ce paysan, peintre d'un nouveau genre, et mauvais plaisant, qui, bien endoctriné par le majordome, auquel le duc avait fait la leçon, se moquait de Sancho. Cependant, quoique lourd, rustre et simple, celui-ci tenait tête à tous. C'est maintenant, dit-il aux assistants et au docteur Recio, qui était rentré dans la salle quand on eut achevé le message secret du duc, c'est maintenant que je reconnais que les juges et les gouverneurs doivent être de bronze pour résister aux importunités des sollicitants, qui, à toute heure et en tout temps, viennent demander qu'on les écoute, qu'on les expédie, sans autre souci que leur affaire, quoi qu'il puisse arriver : si le pauvre juge ne les satisfait pas, soit parcequ'il ne le peut, soit parcequ'il n'est pas heure de donner audience, ils murmurent, ils le maudissent, lui rongent les os, épluchent toute sa famille. Solliciteur ignorant, solliciteur sans raison, ne te hâte pas tant : attends l'heure et le moment de traiter d'affaires; ne viens point à l'heure de manger ou de dormir : les juges sont de chair et d'os; ils sont obligés d'accorder à la nature ce qu'elle demande, excepté moi, qui ne donne point à manger à la mienne, grâce au seigneur docteur Pedro Recio Tirteafuera, ici présent, qui veut que je meure de faim, et qui dit que mourir ainsi, c'est vivre : que Dieu lui donne une telle vie à lui et à ceux de sa race! je veux dire à celle des mauvais médecins, car les bons méritent des palmes et des lauriers. Tous ceux qui connaissaient Sancho s'étonnaient de l'entendre parler en si bons termes, et ne savaient à quoi l'attribuer, si ce n'est que les offices et les charges importantes relèvent ou hébètent les esprits. Enfin, le docteur Pedro Recio Agüero de Tirteafuera promit à Sancho de lui donner à souper le soir, en dépit de tous les aphorismes d'Hippocrate. Sancho s'en montra satisfait, et attendit avec grande impatience le soir et l'heure du souper, car le temps lui

semblait immobile. Enfin, arriva le moment si desiré : on lui servit une vinaigrette de bœuf à l'oignon, et deux pieds d'un veau déja d'un certain âge : il les mangea avec plus d'appétit que si on lui eût servi des francolins de Milan, des faisans de Rome, du veau de Sorrente, des perdrix de Moron, ou des canards d'abreuvoir. Tout en mangeant, il disait au docteur : Vous le voyez, il n'est pas nécessaire de me donner des mets recherchés, des viandes exquises : ce serait changer les habitudes de mon estomac, accoutumé à la chèvre, au bœuf, au lard, au salé, aux navets, aux oignons; si on lui donne d'autres aliments de cour, il les reçoit de mauvaise grâce, et quelquefois avec dégoût. Ce que le maître d'hôtel peut faire de mieux, c'est de me donner des olla podrida : plus elles sont pourries [1], meilleur elles sentent; il peut y mettre tout ce qu'il voudra en choses qui se mangent : je reconnaîtrai sa peine, et la payerai quelque jour. Au reste, que personne ici ne se rie de moi : ou nous sommes, ou nous ne sommes pas; vivons tous, et mangeons en paix et bonne compagnie. Quand Dieu nous envoie le jour, il est pour tout le monde. Je gouvernerai cette île avec droiture, sans faire d'avanie à personne. Que chacun ait l'œil ouvert et regarde devant lui, car je vous avertis que le diable est aux champs, et si j'en ai sujet, on verra merveilles. Faites-vous miel, les mouches vous mangent.

Certes, seigneur gouverneur, dit le maître d'hôtel, votre seigneurie a bien raison dans tout ce qu'elle vient de dire. Au nom de tous les habitants de l'île, je vous suis garant qu'ils vous serviront avec exactitude, amour et bienveillance : l'exquise manière de gouverner dont vous avez fait preuve dès les premiers instants, ne leur a pas permis de faire ou même de penser rien qui fût contraire à ce qu'ils vous doivent. Je le crois, répond Sancho : ce seraient des imbéciles s'ils agissaient ou pensaient autrement. Je le répète, qu'on ait soin de moi et de mon grison : voilà le point important. Quand il en sera temps, nous ferons la ronde : mon intention est de purger l'île

[1] Plus elles sont mélangées.

de toute espèce d'immondices, telles que gens vagabonds, fainéants, débauchés. Vous saurez, mes amis, que, dans un État, les paresseux et les vagabonds sont comme les frelons dans les ruches; ils mangent le miel produit par les abeilles laborieuses. Je veux protéger les laboureurs, garantir aux gentilshommes tous leurs droits, récompenser les gens vertueux, et surtout respecter la religion et ses ministres. Qu'en dites-vous, mes amis? ai-je raison ou si ma tête est fêlée? Seigneur, répond le majordome, je suis en admiration de voir un homme sans lettres comme vous (car je crois bien que vous n'en connaissez aucune), dire tant de bonnes choses, si pleines de sentences, de raison, et si loin de ce qu'attendaient de votre esprit ceux qui nous ont envoyés ici et nous-mêmes. Chaque jour on voit dans le monde des choses nouvelles: les plaisanteries se changent en réalités, et les moqueurs se trouvent moqués.

La nuit arriva, et Sancho acheva le souper permis par le docteur Recio; ils se préparèrent ensuite à faire la ronde, et il sortit accompagné du majordome, du secrétaire, du maître d'hôtel, et du chroniqueur, chargé de recueillir ses faits et ses gestes; venaient ensuite des greffiers et des alguazils, en si grand nombre qu'ils formaient presque un demi-escadron. Sancho marchait au milieu d'eux, avec sa baguette, indice de son autorité. A peine eurent-ils parcouru quelques rues qu'ils entendirent un cliquetis d'épées: ils accoururent, et virent deux hommes seuls qui se battaient, et qui, voyant venir la justice, s'arrêtèrent. L'un d'eux dit: Nous sommes à Dieu et au roi. Peut-on souffrir qu'on vole dans ce bourg, et qu'on détrousse les passants au milieu des rues? Calmez-vous, homme de bien, dit Sancho, et contez-moi la cause de votre querelle: je suis le gouverneur. Je vais la dire en peu de mots, seigneur, répond l'autre. Vous saurez que ce gentilhomme vient de gagner, dans cette maison de jeu en face, plus de mille réaux, et Dieu sait comment: j'étais présent; j'ai jugé en sa faveur plus d'un coup douteux, contre le témoignage de ma conscience. Il s'est retiré avec son gain; et, lorsque j'espérais qu'il me donnerait

au moins quelques écus, comme c'est la coutume avec les hommes de condition comme moi, qui s'emploient à juger les coups et à pacifier les querelles, il a promptement embourse son argent, et est parti. Je l'ai suivi, et, par bonnes et douces paroles, je lui ai demandé de me donner ne fût-ce que huit réaux : il me connaît pour homme d'honneur, et sait que je ne possède office ni bénéfice, parceque mes parents ne m'ont rien laissé ni rien appris ; mais ce voleur, larron comme Cacus, filou comme Andradilla, n'a voulu me donner que quatre réaux. Voyez, seigneur gouverneur, quel peu de vergogne et de conscience ! Si votre seigneurie ne fût pas survenue, j'allais lui faire regorger son gain, et lui apprendre à se jouer à moi. Que répondez-vous à cela ? dit Sancho à l'autre homme. Ce qu'il vous a dit est vrai, seigneur, répond-il ; je n'ai voulu lui donner que quatre réaux, parceque je lui en donne souvent : ceux qui tirent ainsi quelque profit du jeu doivent être modérés, et recevoir de bonne grâce ce qu'on veut bien leur donner, sans marchander avec les gagnants, à moins qu'ils ne sachent que ce sont des fripons, et que leur gain n'est pas légitime. La meilleure preuve que je suis homme de bien, et non larron, comme le prétend cet homme, c'est que je ne voulais lui rien donner : toujours les pipeurs sont à la merci des spectateurs qui les connaissent. C'est la vérité, dit le majordome : voyez, seigneur gouverneur, ce que vous voulez faire de ces deux hommes. — Ce qu'il y a à faire ? le voici, répondit Sancho : Vous, gagnant, bien ou mal, délivrez tout à l'heure à votre ennemi cent réaux, et vous en débourserez, en outre, trente pour les prisonniers. Et vous, qui n'avez office ni bénéfice, et qui vivez comme un vagabond, emportez vos cent réaux, et demain sortez de cette île pour n'y rentrer de dix ans, sous peine de la vie, car je vous accrocherai moi-même au gibet, ou du moins le bourreau, par mes ordres, et qu'aucun des deux ne réplique, ou je le châtierai de ma main. Cette sentence fut exécutée : l'un donna, l'autre reçut ; celui-ci sortit de l'île, l'autre retourna dans sa maison, et le gouverneur s'écria : Ou le pouvoir me manquera,

ou je supprimerai ces maisons de jeu, car je les crois fort préjudiciables. Pour celle-ci, dit un greffier, je ne crois pas qu'on puisse la supprimer, car elle appartient à un grand personnage, qui perd plus, sans comparaison, tout le long de l'année qu'il ne gagne avec les cartes. Mais votre seigneurie pourra exercer son autorité sur d'autres repaires de moindre importance, qui sont les plus dangereux, et ceux où il se commet le plus de délits. Les fameux pipeurs n'osent pas exercer leur industrie dans les maisons des seigneurs et gens de qualité; et, puisque la passion du jeu est malheureusement devenue générale, il vaut mieux que l'on joue dans les grandes maisons que dans celles de quelques minces individus où l'on écorche tout vifs les malheureux, puis on les met à la porte, au milieu de la nuit. Greffier, dit Sancho, je sais qu'il y a beaucoup à dire là-dessus.

En ce moment, parut un archer conduisant un jeune homme. Seigneur gouverneur, dit l'archer, ce jeune homme venait droit à nous; mais, dès qu'il a aperçu la justice, il a tourné les talons, et s'est mis à courir comme un daim, ce qui nous a fait soupçonner que c'était quelque malfaiteur: je l'ai poursuivi; et, s'il n'etait pas tombé en courant, je n'aurais jamais pu l'atteindre. Pourquoi fuyais-tu? dit Sancho. — Pour éviter les demandes importunes de la justice. — Quel est ton état? — Tisserand. — Et que tisses-tu? — Des fers de lances, avec votre permission. — Ah! tu es un railleur, et tu te mêles de faire le bouffon; c'est fort bien. Et où allais-tu maintenant? — Prendre l'air. — Et où prend-on l'air, dans cette île? — Là où il souffle. — Bien répondu, et en garçon avisé; mais écoute: suppose que je suis l'air, et que je te souffle en poupe, et que je te pousse en prison. Gardes, saisissez-le, et je tâcherai qu'il dorme cette nuit à l'abri de l'air. Par Dieu, dit le jeune homme, vous me ferez dormir en prison tout comme vous me ferez roi. — Et pourquoi ne t'y ferais-je pas dormir? N'ai-je pas le pouvoir de te faire arrêter et de te relâcher, comme bon me semble? — Quel que soit votre pouvoir, il n'est pas suffisant pour me faire dormir en prison. — Je ne

saurais? Eh bien! conduisez-le promptement: il verra qu'il se trompe; et si le geôlier, voulant user envers lui de générosité intéressée, lui laisse faire un pas dehors, je le condamne d'avance à deux mille ducats d'amende. — Tout ceci n'est qu'une plaisanterie; mais le fait est qu'il n'y a puissance humaine qui puisse me faire dormir en prison. — Dis-moi, démon, as-tu quelque esprit qui vienne te délivrer et t'ôter les fers que je te vais faire mettre? Seigneur, répond le jeune homme de fort bonne grâce, parlons raison et venons au but: supposez que vous m'avez envoyé en prison, qu'il y a force fers et verrous, qu'on m'a mis au cachot, qu'on a défendu au geôlier, sous les plus graves peines, de me laisser sortir, et qu'il exécute son ordre: avec cela, si je ne veux pas dormir, et si je reste toute la nuit les yeux ouverts, avez-vous le pouvoir de me faire dormir malgré moi? Non, certes, dit le secrétaire; cet homme a raison. De sorte, dit Sancho, que tu ne dormirais pas, uniquement parceque cela ne serait pas ta volonté, et non pour contrevenir à la mienne? — Certes, seigneur. — Hé bien! va-t'en, à la garde de Dieu, dormir dans ta maison; je ne veux pas t'en empêcher: mais je te conseille de ne plus railler avec la justice, parceque tu pourrais rencontrer tel qui te donnerait de la raillerie sur la cervelle. Le jeune homme s'en fut, et Sancho continua sa ronde.

Quelques pas plus loin, se présentèrent deux archers qui conduisaient un homme. Seigneur, dit l'un des deux, la personne que vous voyez, et qui paraît un homme, n'en est pas un: c'est une femme, et même assez jolie, qui est habillée en homme. Ils approchèrent deux ou trois lanternes, à la lumière desquelles on vit un visage de femme d'environ seize ans: elle avait les cheveux enfermés sous une rezille d'or et de soie verte, et parut belle comme mille perles. On l'examina du haut en bas: elle avait des bas de soie incarnate, avec des jarretières de taffetas blanc, bordées d'or et de semences de perles; ses grègues étaient de brocart d'or à fond vert; la casaque ou roupille de même étoffe, sous laquelle était un pourpoint de

toile fine, blanc et or; ses souliers étaient blancs et faits comme ceux des hommes; au lieu d'épée, elle avait une riche dague, et tous ses doigts étaient garnis d'anneaux précieux : la jeune fille parut belle à tout le monde, mais personne ne la connut. Les habitants de l'endroit n'imaginaient pas ce qu'elle pouvait être, et ceux qui étaient dans la confidence des plaisanteries que l'on faisait à Sancho, s'étonnaient plus que les autres, car ils n'avaient aucune part à cette rencontre, et ils étaient fort impatients d'en voir la fin. Sancho fut frappé de la beauté de la jeune fille, et lui demanda qui elle était, où elle allait, et quelle raison elle avait eue pour se vêtir ainsi. Les yeux baissés, et avec une modeste rougeur, elle répondit : Je ne puis, seigneur, dévoiler devant tant de monde un secret qu'il m'importe de tenir caché; je desire seulement qu'on soit persuadé que je ne suis ni voleuse ni femme de mauvaise vie, mais une malheureuse fille à qui la jalousie a fait outrepasser les bornes de la décence. A ces mots, le majordome dit à Sancho : Seigneur, faites retirer le monde, afin que cette jeune personne puisse s'expliquer avec moins d'embarras. La troupe s'écarta, par l'ordre du gouverneur; il ne resta que le majordome le maître d'hôtel et le secrétaire. Alors la belle inconnue reprit la parole : Seigneur, dit-elle, je suis fille de Pedro Perez Mazorca, fermier des laines de ce bourg, qui vient souvent chez mon père. Cela ne se peut pas, interrompt le majordome : je connais bien Pedro Perez, il n'a ni fils ni fille; d'ailleurs, vous le dites votre père, et puis vous ajoutez qu'il vient souvent chez votre père. Je m'étais déja aperçu de cela, dit Sancho. En ce moment, seigneurs, reprit la jeune fille, je suis si troublée que je ne sais ce que je dis : la vérité est que je suis fille de Diégo de la Llana, que vous devez tous connaître. Cela se peut encore moins, reprend le majordome : je connais Diégo de la Llana; c'est un gentilhomme fort riche : il a un fils et une fille; mais, depuis qu'il est veuf, personne ici ne peut se vanter d'avoir vu le visage de sa fille : il la tient si fort enfermée qu'il la cache au soleil même, et, malgré tous ses soins, elle a la ré-

putation d'être extrêmement belle. Vous la voyez véritablement devant vous, reprend la jeune fille; vous pouvez juger maintenant si la Renommée est menteuse. Là-dessus, elle se mit à pleurer amèrement. Le secrétaire, en voyant ces larmes, se pencha à l'oreille du maître d'hôtel et lui dit : Il faut qu'il soit arrivé à cette pauvre demoiselle quelque événement de grande importance, pour qu'une fille de qualité soit hors de sa maison, dans cet équipage, et la nuit. Je n'en fais point de doute, répond l'autre, et ses pleurs mêmes en sont une preuve. Sancho la consolait le mieux qu'il pouvait, et l'engageait à leur confier ses chagrins, sans aucune crainte, lui promettant l'aide de tous pour la secourir par toutes les voies possibles. Seigneurs, dit-elle enfin, voici le fait : Il y a dix ans que mon père me tient renfermée, et tout autant de temps que j'ai perdu ma mère. On dit la messe à la maison, dans un riche oratoire; et, pendant tout ce temps-là, je n'ai vu que le soleil le jour, la lune et les étoiles la nuit : je ne sais ce que c'est que des rues, des places, des temples, ni même des hommes, excepté mon père, un frère à moi, et Pedro Perez, le fermier qui vient souvent à la maison : c'est ce qui m'a fait dire qu'il était mon père, afin de ne pas nommer le mien. Cette reclusion et cette défense de sortir, même pour aller à l'église, me donnent beaucoup de chagrin depuis longtemps : je desirais voir le monde, ou du moins le village où je suis née; ce desir ne me semblait pas contraire à la décence, et au respect qu'une demoiselle bien née se doit à elle-même. Quand j'entendais parler de combats de taureaux, de comédies et d'autres passe-temps, je priais mon frère, qui a un an de moins que moi, de m'expliquer toutes ces choses, et beaucoup d'autres que je n'avais jamais vues : il me les décrivait le mieux qu'il pouvait; tout cela ne faisait qu'enflammer le desir que j'avais de les voir. Bref, pour abréger l'histoire de ma perte, je priai, je suppliai mon frère (et plût à Dieu que je ne l'eusse jamais fait!). Là ses pleurs recommencèrent. Madame, lui dit le majordome, poursuivez sans crainte, nous sommes également touchés de vos paroles et de vos larmes.

Il me reste peu de chose à dire, reprend-elle, quoique j'aie beaucoup à pleurer, car les mauvais desirs n'entraînent avec eux que des disgrâces. La beauté de cette jeune fille avait fait impression sur le cœur du maître d'hôtel; il haussa de nouveau sa lanterne pour la regarder: ses pleurs lui semblaient des perles orientales, ou la rosée des champs; il desirait vivement que son malheur ne fût pas si grand que le pouvaient faire soupçonner ses sanglots. Sancho se dépitait de ces retards et de ces interruptions: il lui dit d'achever, qu'il était tard, et qu'il avait encore beaucoup à faire pour terminer sa ronde. Enfin, après bien des soupirs: Ma disgrâce n'est autre, reprit-elle, que d'avoir conjuré mon frère de me prêter un de ses habits, et de me mener avec lui, de nuit, voir le bourg, pendant le sommeil de mon père. Importuné par mes prières, il y consentit enfin, me prêta cet habit, prit un des miens, qui lui allait à merveille, car il n'a point de barbe, et on le prendrait pour une jeune fille fort jolie. Nous sommes sortis cette nuit, il peut y avoir une heure, et, guidés par un domestique, nous avons couru tout le bourg; nous pensions retourner à la maison, lorsque nous avons vu venir une grande troupe de gens. Mon frère me dit: Ce doit être la ronde: des ailes aux pieds, et cours avec moi pour n'être pas reconnus; on nous en ferait des reproches. Aussitôt il m'a donné l'exemple: j'ai voulu le suivre; mais, je n'avais pas fait six pas, que je suis tombée; on m'a arrêtée, amenée devant vous, où pour ma fantaisie je me vois forcée de rougir devant tant de monde. Il ne vous est donc arrivé rien autre chose? dit Sancho; et cette jalousie dont vous parliez d'abord n'est point la cause de votre sortie? Il ne m'est rien arrivé, répond-elle, et la jalousie ne m'a pas fait sortir: je n'avais d'autre desir que de voir le monde, ou plutôt les rues du bourg. En ce moment, des archers amenèrent son frère, qu'ils avaient arrêté dans sa fuite, ce qui confirma le récit de la jeune fille. Il avait pour tout habit une riche jupe, avec une mantille de damas bleu, passementée d'or; sa tête était nue et sans autre ornement que ses cheveux, semblables à des anneaux

d'or, tant ils étaient blonds et bouclés. Sancho et les autres le prirent à l'écart, et l'interrogèrent en particulier : il répondit avec la même timidité et la même hésitation que sa sœur, et ses réponses furent les mêmes. Le maître d'hôtel en eut grande satisfaction. Mes amis, dit enfin Sancho, vous êtes bien novices : pour raconter un tel enfantillage, fallait-il tant de larmes, de soupirs, d'hésitations? Il fallait dire tout simplement : Nous sommes tel et telle ; nous sommes sortis de la maison de nos parents, uniquement par curiosité ; nous n'avions aucune autre intention. Le conte eût été fini, et vous vous seriez épargné tous ces gémissements. Vous avez raison, dit la jeune fille ; mais mon trouble a été si grand, que je n'ai pas su garder de mesure. Il n'y a rien de perdu, reprend le gouverneur ; continuons notre route, et nous vous remettrons chez votre père. Peut-être ne s'est-il pas aperçu de votre absence. A l'avenir, ne soyez pas si enfants et si curieux de voir le monde. Une fille d'honneur a la jambe rompue à la maison ; en courant, la poule et la femme se perdent ; celle qui a tant envie de voir, a aussi envie d'être vue : je n'en dirai pas davantage. Le jeune homme remercia le gouverneur de ce qu'il le reconduisait à sa maison, qui n'était pas éloignée. Ils arrivèrent. Le jeune homme jeta une petite pierre contre une fenêtre : une servante parut ; ils rentrèrent, laissant tout le monde en admiration de leur beauté, de leur gentillesse et de leur curiosité de voir le monde la nuit et sans sortir du bourg. Tout passa sur le compte de leur grande jeunesse [1]. Le maître d'hôtel, qui se sentait blessé au cœur, se proposa de demander la jeune fille en mariage à son père, persuadé qu'il ne la lui refuserait pas, attendu qu'il était attaché au duc. Sancho conçut aussi le projet de marier le jeune homme avec sa fille Sanchica. Il remit l'affaire à un autre moment, persuadé qu'une fille de gouverneur ne pouvait pas éprouver de refus. Ainsi finit la ronde de cette nuit, et deux

[1] Florian a passé toute cette scène, que nous avons abrégée le plus possible, sans en rien retrancher : il faut avouer, en effet, qu'elle est bien oiseuse et bien insignifiante.

jours après le gouvernement, ce qui détruisit tous les projets de Sancho, comme on le verra plus bas.

✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦

CHAPITRE L.

Où l'on déclare quels étaient les enchanteurs et les sorciers qui fustigèrent la duègne Rodriguez et pincèrent Don Quijote; et comment fut reçu le page porteur de la lettre à Thérèse Pança, femme de Sancho.

Cid Hamet, très exact scrutateur des plus petites particularités de cette véridique histoire, nous apprend que, lorsque doña Rodriguez sortit de sa chambre pour aller trouver Don Quijote, une autre duègne, qui couchait avec elle, s'en aperçut, et, comme toutes les duègnes sont curieuses de savoir, de voir et d'entendre, elle la suivit avec tant de précaution que la bonne Rodriguez ne s'en aperçut pas. Lorsqu'elle la vit entrer dans la chambre de Don Quijote, pour ne point déroger à la coutume des duègnes qui sont toutes rapporteuses, elle courut promptement en instruire la duchesse : celle-ci le dit au duc, et lui demanda permission d'aller, avec Altisidore, épier ce que la duègne voulait à Don Quijote. Le duc y consentit. Les deux femmes sortirent donc, et s'avancèrent silencieusement vers la chambre du chevalier : elles se collèrent contre la porte, d'où elles entendirent tout ce qui se disait. Lorsque la duchesse entendit Rodriguez divulguer le secret de ses fontaines, elle ne put l'endurer; Altisidore encore moins. Animées par la colère et le desir de la vengeance, elles entrèrent tout à coup, étrillèrent Don Quijote, et fouettèrent la duègne, comme nous l'avons déja dit; car rien n'offense plus les femmes et ne les excite plus à la vengeance que les outrages dirigés contre leur beauté et la bonne opinion qu'elles ont d'elles-mêmes. La duchesse raconta au duc ce qui venait de se passer : il s'en amusa beaucoup; la duchesse, pour prolonger le plaisir qu'ils trouvaient à se jouer de Don Quijote, envoya vers Thérèse Pança le page qui avait fait le rôle de Dulcinée dans la

scène du désenchantement, que les grandes occupations de Sancho lui avaient fait oublier. Le page était porteur de la lettre du mari, d'une autre de la duchesse, et d'un beau collier de corail qu'elle y avait joint.

Ce page, dit l'histoire, était fin et spirituel; pour plaire à ses maîtres, il partit de grand cœur pour le village de Sancho. Il vit à l'entrée un grand nombre de femmes qui lavaient du linge dans un ruisseau : il leur demanda si elles pourraient lui indiquer dans l'endroit une femme nommée Thérèse Pança, épouse d'un certain Sancho Pança, écuyer d'un chevalier nommé Don Quijote de la Manche. A cette demande, une jeune fille qui lavait du linge se lève, et dit : Cette Thérèse est ma mère, Sancho mon père, et le chevalier dont vous parlez notre maître. Puisqu'il est ainsi, dit le page, conduisez-moi à votre mère : je lui apporte une lettre et un présent de son mari. Je le ferai avec grand plaisir, répond la jeune fille, qui pouvait avoir quatorze ans environ. Elle laisse à une compagne la robe qu'elle lavait, et, sans prendre le temps de se chausser ni de se coiffer, car elle avait les jambes nues et les cheveux dénoués, elle fait un saut au-devant du cheval, et dit au page : Venez, seigneur, notre maison est à l'entrée du village, et ma mère en grande peine de ne pas recevoir depuis longtemps des nouvelles de mon père. Je lui en apporte de si bonnes, dit le page, qu'elle aura sujet d'en rendre grâces à Dieu. Enfin, toujours courant, sautillant, bondissant, la jeune fille arriva; et, parvenue à la porte de sa mère, cria avant d'entrer : Maman, venez, venez; voici un seigneur qui vous apporte une lettre et d'autres choses encore de mon bon père! A ces cris, Thérèse sort de sa maison, tenant un paquet d'étoupe qu'elle filait, et vêtue d'une cotte grise si courte, qu'on eût dit qu'on l'avait coupée par devant; elle avait un corset de même couleur et une camisole : elle n'était pas très vieille, quoiqu'elle annonçât plus de quarante ans; mais forte, nerveuse, ferme et ramassée. Qu'est-ce, ma fille? dit-elle; quel est ce seigneur? C'est un serviteur de doña Thérèse Pança, répond le page. Déja il était à bas de son che-

val ; il alla se mettre humblement à genoux devant elle, en lui disant : Permettez-moi, madame, de vous baiser les mains comme l'épouse légitime du seigneur don Sancho Pança, gouverneur de l'île de Barataria. Ah ! seigneur, ne restez pas ainsi : que faites-vous ? répond Thérèse ; je ne suis point une femme de cour, mais une pauvre paysanne, fille d'un journalier et femme d'un écuyer errant, non d'un gouverneur. Votre seigneurie, répond le page, est la très digne épouse d'un archidigne gouverneur ; et, pour preuve de ce que je dis, recevez cette lettre et ce présent. En même temps, il tire de sa poche et lui passe au cou une chaîne de corail à grains d'or, et lui dit : Cette lettre est du seigneur gouverneur, cette autre et la chaîne sont de madame la duchesse, qui m'envoie vers vous. Thérèse demeure tout interdite ; sa fille ne l'est pas moins, et s'écrie : Que je meure, si ceci n'est pas du fait de notre maître Don Quijote, qui aura donné à mon père le gouvernement ou le comté qu'il lui a tant de fois promis. Il est vrai, répond le page, que c'est en considération du seigneur Don Quijote que le seigneur Sancho est gouverneur de l'île Barataria, comme vous le verrez dans cette lettre. Lisez-la-moi, mon gentilhomme, dit Thérèse ; car, si je sais bien filer, je ne sais pas lire. Ni moi non plus, dit Sanchica ; mais, attendez, j'irai chercher quelqu'un qui la lira, ou le curé, ou le bachelier Samson Carrasco : ils viendront de bon cœur pour savoir des nouvelles de mon père. Il n'est pas besoin d'aller chercher personne, dit le page, car je ne sais pas filer, mais je sais lire. Il lut donc, d'un bout à l'autre, la lettre de Sancho, que nous avons déjà rapportée, puis celle de la duchesse, ainsi conçue :

« Amie Thérèse, les bonnes qualités et le bon jugement de « votre mari Sancho m'ont engagée et déterminée à demander « pour lui, au duc mon époux, le gouvernement d'une des îles « qu'il possède. J'apprends qu'il la gouverne comme un gerfaut, « ce qui me cause une satisfaction vive, ainsi qu'au duc : je « rends grâces au ciel de ne m'être pas trompée dans le choix

«que j'ai fait pour ce gouvernement; car vous devez savoir que «c'est une chose difficile à rencontrer qu'un bon gouverneur, «et Dieu me traite aussi bien que Sancho gouverne. Je vous «envoie, ma chère amie, une chaîne de corail montée en or: je «voudrais qu'elle fût de perles orientales; mais, comme on dit, «qui vous donne un os ne voudrait pas vous voir morte[1]. Un «temps viendra où nous nous connaîtrons et nous visiterons: «Dieu sait ce qu'il en sera. Je me recommande à votre fille «Sanchica: dites-lui de ma part de se tenir pour avertie et «qu'au moment où elle y pensera le moins je veux la marier ri«chement. On m'a dit que dans vos pays il y a de bons glands[2]: «envoyez-m'en deux douzaines; j'en ferai cas, venant de vous. «Écrivez-moi longuement: parlez-moi de votre santé, de votre «bien-être, et, si vous avez besoin de quelque chose, vous n'avez «qu'à ouvrir la bouche on la remplira. Dieu vous garde.

«De mon château...

«Votre amie qui vous aime bien,

«La Duchesse.»

Ah! s'écria Thérèse, la bonne, l'excellente, l'affable dame! Qu'on m'enterre avec ses pareilles, et non avec les nobles de notre village; parcequ'elles sont de qualité, elles pensent que le vent ne doit pas les toucher; elles vont à l'église avec autant d'apparat que si elles étaient des reines, et croiraient se déshonorer en regardant une paysanne; et voilà cette bonne dame qui, toute duchesse qu'elle est, m'appelle son amie, et me traite comme si j'étais son égale: puissé-je la voir aussi élevée que le plus haut clocher de la Manche! Pour ce qui est des glands, mon bon seigneur, je lui en enverrai une mesure[3] du meilleur choix. Pour le moment, Sanchica, songe à bien régaler ce seigneur; aie soin de son cheval, va chercher des œufs à l'é-

[1] Proverbe qui revient à cet autre: Les petits présents entretiennent l'amitié.

[2] Les glands d'Espagne sont, à peu près, aussi bons à manger que nos châtaignes.

[3] *Un celemin.*

table, coupe du jambon, faisons-lui chère de prince : sa bonne mine et les bonnes nouvelles qu'il nous apporte le méritent bien. En attendant, j'irai conter ces bonnes nouvelles à nos voisines, au curé, à maître Nicolas le barbier, qui sont si bons amis de ton père. Oui, ma mère, répond Sanchica; mais vous me donnerez la moitié de cette chaîne : je ne crois pas madame la duchesse assez mal apprise pour l'avoir envoyée pour vous seule. Elle est toute pour toi, ma fille, répond Thérèse; mais laisse-la-moi porter quelques jours; vraiment elle me réjouit. Vous vous réjouirez encore, dit le page, quand vous aurez vu ce que j'ai dans mon porte-manteau : c'est un habit de drap très-fin que le gouverneur n'a mis qu'un seul jour à la chasse, et qu'il envoie pour sa fille. Puisse-t-il vivre mille ans, dit Sanchica, et celui qui me l'apporte, et même deux mille au besoin. Thérèse sort la chaîne au cou, les lettres à la main, sur lesquelles elle frappait des doigts comme si c'eût été un tambour. Elle rencontre par hasard le curé et Samson, se met à sauter, et leur dit : A présent, ma foi, je n'ai plus de parents pauvres; nous tenons le gouvernement. Vienne maintenant la plus huppée du village s'approcher de moi, je vous la mettrai bien derrière. — Qu'est-ce-ci, Thérèse? quelle folie nous débitez-vous là? Quels sont ces papiers? — La folie, il n'y en a pas d'autre, sinon que voici des lettres de duchesse et de gouverneur; que la chaîne que j'ai au cou a les *Ave Maria* de fin corail, et les *Pater noster* d'or pur, et que je suis gouverneuse. — Nous vous entendrons quand il plaira à Dieu, Thérèse; nous ne savons ce que vous voulez dire. Vous pourrez le voir ici, dit-elle en leur donnant les lettres. Le curé en donna lecture à Samson, et ils se regardèrent l'un l'autre, ne sachant que dire. Le bachelier demanda à Thérèse qui lui avait apporté ces lettres. Venez à la maison, dit-elle, vous verrez le messager : c'est un jeune homme beau comme le jour [1]; il m'apporte bien autre chose. Le curé prend la chaîne, la tourne, la retourne; et, voyant que le corail était fin : Par l'habit que je porte, dit-il,

[1] *Como un pino de oro*

je ne sais que dire ni que penser de ces lettres et de ces présents : d'un côté, je vois et je touche ce corail qui est véritablement fin; de l'autre, je lis qu'une duchesse demande deux douzaines de glands. Accordez tout cela, si vous le pouvez, dit Carrasco; mais allons voir le porteur de cette lettre, il nous éclaircira peut-être ces difficultés. Ils suivent donc Thérèse, et trouvent le page qui criblait de l'avoine pour son cheval; Sanchica coupait du jambon pour faire une omelette au page. La bonne mine et l'équipage de ce dernier les surprennent. Après un échange de saluts civils, Carrasco lui demande des nouvelles de Don Quijote et de Sancho, ajoutant que, bien qu'ils eussent lu les lettres, leur embarras n'en était pas moins grand, et qu'ils ne pouvaient comprendre ce que c'était que ce gouvernement de Sancho, d'autant plus que presque toutes les îles de la Méditerranée appartenaient à Sa Majesté. Il est certain, répond le page, que le seigneur Sancho est véritablement gouverneur : que ce soit d'une île ou non, je n'ai rien à vous en dire; il suffit que ce soit un bourg de plus de mille habitants. Pour ce qui est des glands, madame la duchesse est si bonne et si affable, qu'elle peut bien envoyer demander des glands à une paysanne; il lui est arrivé d'emprunter un peigne à une de ses voisines. Vous devez savoir que les dames d'Aragon, quoique de haute naissance, ne sont pas si fières et si pointilleuses que celles de Castille : elles traitent les gens avec plus de familiarité. En ce moment, Sanchica parut avec son tablier plein d'œufs, et demanda au page si son père portait des chausses attachées [1] depuis qu'il était gouverneur. Je n'y ai pas pris garde, répondit-il; mais cela doit être. Bon Dieu! dit-elle, que je serais aise de le voir! Depuis que je suis au monde, j'ai toujours eu ce desir. Vous le verrez, répond le page : par Dieu! si le gouvernement dure seulement deux mois, nous le verrons avec un bonnet à oreilles [2]. Le curé et le bachelier virent bien que le

[1] *De á mi padre ver con pedorreras. Pedorrera*, espèce de grande et ample culotte pour monter à cheval, et que, pour cette raison, on nommait aussi *escuderiles*. Le nom de *pedorrera* était une dénomination burlesque

[2] *Con papahigo.*

page plaisantait; mais la beauté du collier et l'habit de chasse que Thérèse leur avait montré les déroutaient. Ils rirent beaucoup du desir de Sanchica, et plus encore quand Thérèse dit : Seigneur curé, ne connaîtriez-vous pas quelqu'un qui allât à Madrid ou à Tolède? Je voudrais le charger de m'acheter un vertugadin à la mode, des mieux montés et des meilleurs : car, en vérité, je veux faire honneur, autant que je le pourrai, au gouvernement de mon mari; et, si je me fâche, je me donnerai un carrosse et m'en irai à la cour : la femme d'un gouverneur peut bien s'en donner un et l'entretenir. Plût à Dieu, dit Sanchica, que ce fût aujourd'hui plutôt que demain! quand ceux qui me verraient dans ce carrosse avec ma mère devraient dire : Regardez donc une telle, elle est fille d'un mangeur d'aulx, la voyez-vous se carrer dans cette voiture comme une papesse! Mais qu'ils aillent dans la boue, pourvu que je sois dans ma voiture, les pieds loin de la terre. Maudit soit qui trouvera à y reprendre! Que le monde rie tant qu'il voudra, pourvu que j'aie les pieds chauds. N'ai-je pas raison, ma mère? — Comment! si tu as raison! Le bon Sancho m'a prédit toutes ces bonnes fortunes, et de plus grandes encore; il ne s'arrêtera pas qu'il ne m'ait fait comtesse. En fait de bonheur, il ne faut que commencer; je l'ai souvent entendu dire à ton père, qui est aussi le père des proverbes : Quand on te donne la vache, cours après la corde. Si l'on te donne un gouvernement, prends-le; un comté, empoigne-le; si l'on te jette quelque présent, ramasse-le; sinon, dors, et ferme ta porte sans répondre aux bonnes fortunes qui viennent te trouver. Et moi, dit Sanchica, que m'importe qu'on dise, lorsque je me verrai fière et pimpante, on a vu le chien nu, et le reste?

En vérité, dit le curé, toute cette famille des Pança est venue au monde avec un sac de proverbes dans le corps : je n'en ai vu aucun qui n'en débite à toute heure et à tout propos. Il est vrai, dit le page, monseigneur le gouverneur en cite à tous moments; et, quoiqu'ils ne viennent pas toujours à propos, ils font grand plaisir; monseigneur le duc et madame la duchesse

en font grand cas. Mais, seigneur, dit Carrasco, affirmez-nous tout ce que vous nous dites du gouvernement de Sancho, et qu'il y a une duchesse au monde qui écrit à sa femme et lui envoie des présents. Pour nous, quoique nous ayons lu les lettres et touché les cadeaux, nous ne pouvons le croire, et nous pensons que c'est une de ces aventures que notre compatriote Don Quijote croit arrivées par enchantement : je suis tenté de vous dire que je voudrais vous toucher, vous tâter, pour voir si vous êtes un ambassadeur fantastique, ou réellement un homme de chair et d'os. Je ne sais rien autre chose, répond le page, sinon que je suis un véritable ambassadeur; que le seigneur Sancho est véritablement gouverneur, et que le duc et la duchesse, mes maîtres, peuvent donner, et lui ont donné un gouvernement, dans lequel j'ai entendu dire qu'il se comporte à merveille : s'il y a de l'enchantement dans tout ceci, vos seigneuries peuvent le décider; par la vie de mes parents, qui existent encore, et que j'aime beaucoup, je ne sais pas autre chose. Cela peut être, répond le bachelier, mais *dubitat Augustinus.* Doute qui voudra, ajoute le page; les choses sont comme je vous le dis : la vérité surnage toujours comme l'huile sur l'eau. Au reste, *operibus credite, et non verbis :* que l'un de vous vienne avec moi, il verra de ses yeux ce que ses oreilles refusent de croire. C'est à moi d'y aller, dit Sanchica : prenez-moi en croupe, seigneur; j'irai de grand cœur voir mon père.—Les filles de gouverneur ne vont pas ainsi seules, par les chemins, sans être suivies de litières, de carrosses et d'un grand nombre de gens. Pardieu, répond Sanchica, j'irai tout aussi bien sur une jument que dans un carrosse : vous avez bien trouvé votre petite-maîtresse! Tais-toi, petite fille, dit Thérèse; tu ne sais ce que tu dis. Ce seigneur a raison : selon le temps, les gens [1]. Quand ton père était Sancho, tu étais Sanchica; maintenant qu'il est gouverneur, tu es demoiselle; je ne sais si je dis assez. Madame Thérèse en dit plus qu'elle ne pense, reprend le page; mais donnez-moi à manger, et que je me hâte, car je veux être

[1] Ce proverbe fait jeu de mots en espagnol : *Tal el tiempo, tal el tiento.*

de retour ce soir. Votre seigneurie viendra faire pénitence chez moi, dit le curé; la bonne Thérèse a plus de bonne volonté que de moyens pour traiter un tel hôte. Le page s'en défendit; enfin il accepta pour son bien, et le curé fut ravi de l'emmener pour avoir occasion de lui parler plus à l'aise de Don Quijote et de ses aventures. Le bachelier offrit à Thérèse d'écrire ses réponses; mais elle ne voulut pas le mêler dans ses affaires : elle le connaissait pour un plaisant : elle aima mieux donner un petit pain et deux œufs à un moinillon qui savait écrire, et qui lui fit deux lettres, l'une pour la duchesse, et l'autre pour son mari. Elle les tira de son propre fonds, et ce ne sont pas les plus mauvaises de cette grande histoire, comme on le verra plus loin.

CHAPITRE LI.

Suite du gouvernement de Sancho, et autres événements non moins intéressants.

Le jour qui suivit la nuit où Sancho fit sa ronde parut enfin. Le maître d'hôtel passa cette nuit sans dormir, tant il avait l'esprit frappé de la beauté et de la bonne grâce de la demoiselle déguisée. Le majordome employa ce qu'il en restait à écrire au duc les faits et paroles de Sancho : il était émerveillé des uns et des autres, tant c'était un singulier mélange de sagesse et de simplicité. Le gouverneur se leva; et, par l'ordonnance du docteur Pedro Recio, on le fit déjeuner avec un peu de conserve et quatre gorgées d'eau fraîche, déjeuner qu'il aurait changé contre un morceau de pain et une grappe de raisin : mais se voyant forcé de se soumettre, il en passa par là à son grand regret et malgré les sollicitations de son estomac. Recio lui faisait croire que la nourriture délicate, prise en petite quantité, réveillait l'esprit; c'était, disait-il, celle qui convenait le mieux aux personnes chargées de fonctions graves et importantes qui ont moins besoin des forces du corps que de celles de l'entendement. Avec ces beaux sophismes, Sancho pâtissait de la faim,

au point que, dans son cœur, il donnait au diable le gouvernement et celui qui le lui avait confié. Avec sa faim et sa conserve, il se mit à juger. La première chose qui s'offrit fut la demande d'un étranger qui, en présence du majordome et des autres, lui parla en ces termes : Seigneur, prêtez-moi toute votre attention, car le cas est important et difficile. Une grande rivière coule en certain pays, et sépare les domaines d'un même maître. Sur cette rivière est un pont, au bout duquel on voit une potence et une espèce de salle d'audience, dans laquelle ordinairement se tiennent quatre juges pour faire observer la loi établie par le propriétaire du lieu, de la rivière et du pont; cette loi est ainsi conçue : « Quiconque traversera ce pont, doit déclarer d'abord, « sous serment, d'où il vient et où il va : s'il dit la vérité, qu'on « le laisse passer; s'il ment, qu'on le pende sans rémission à « cette potence [1]. » Depuis l'institution de cette loi rigoureuse, nombre d'hommes se sont présentés sur le pont : on a reconnu que leurs déclarations étaient vraies, les juges les ont laissés passer librement; mais il est arrivé que sur la demande de jurer, un homme a déclaré qu'il allait se pendre à la potence placée sur le pont, qu'il n'avait pas d'autre but. Les juges se sont trouvés fort embarrassés. Si, disaient-ils, nous laissons passer cet homme, son serment est faux, et conformément à la loi, il doit mourir; si nous le faisons pendre, il aura dit la vérité, et la loi veut qu'alors il passe librement. Je viens vous demander, seigneur gouverneur, ce que doivent faire les juges, car ils ne savent encore à quoi se déterminer : ils ont appris votre sagesse et votre discernement, et m'ont député vers vous pour vous supplier de donner votre avis, dans une question aussi difficile. Certes, répondit Sancho, ces seigneurs juges qui vous adressent à moi, auraient pu s'en dispenser : je suis un homme plus lourd que subtil; cependant, répétez-moi votre affaire, pour que je la saisisse bien; peut-être toucherai-je le but. Le demandeur répète ce qu'il vient de dire. Il me semble, reprend

[1] Cet argument est un des *insolubles* proposés par Sextus Empiricus, dans ses *Hypotiposes*.

Sancho, que deux mots suffisent pour éclaircir l'affaire. Cet homme jure qu'il va se pendre à la potence : si on l'y accroche, il aura dit la vérité, et la loi le rend libre ; si l'on ne le pend pas, il aura menti, et mérité la mort. C'est cela même, reprend le messager ; le cas est parfaitement saisi. Hé bien donc, continue Sancho, que, de cet homme dont il est question, on laisse passer la partie qui a dit la vérité, et que l'on pende celle qui a menti : de cette manière, la loi se trouvera exécutée au pied de la lettre. Mais, seigneur gouverneur, dit le messager, il faudra que cet homme puisse être divisé en deux parties, l'une menteuse et l'autre véridique : si l'on coupe son corps en deux, force sera qu'il meure, et alors la loi ne sera observée dans aucun de ses points : il faut pourtant qu'on y obéisse. C'est où je vous attendais, bonhomme, reprend Sancho. Je suis un sot, ou le passant peut, avec autant de raison, être mis à mort ou bien vivre et passer le pont. La vérité l'absout, le mensonge le condamne. Les choses étant ainsi, dites à ceux qui vous ont envoyé vers moi que, puisque les raisons de condamner et d'absoudre sont égales et de même poids, ils laissent passer l'homme librement, car on est toujours plus loué de faire le bien que le mal. Je signerais de mon nom ce que je vous dis là, si je savais signer. Ce n'est pourtant pas d'après moi que je vous parle en cette occasion : je me suis souvenu d'un précepte que m'a donné, entre autres, mon maître Don Quijote, la nuit d'avant mon départ pour cette île ; il me dit que, quand la justice serait douteuse, je me rangeasse du parti de la miséricorde. Dieu a permis que je me rappelasse cet avis, qui vient ici fort à propos. Il est vrai, répond le majordome ; et je suis d'avis que Lycurgue lui-même, qui donna des lois aux Lacédémoniens, n'aurait pas pu dicter un meilleur jugement que celui que vient de rendre le grand Sancho Pança. Fermons l'audience du matin. Je vais donner ordre à ce que le seigneur gouverneur dîne selon son goût. C'est tout ce que je demande, répond Sancho, et allons droit notre chemin : qu'on me donne à manger, et pleuvent sur moi les affaires et les doutes, je saurai bien les éclaircir. Le major-

dome tint parole : il répugnait à sa conscience de faire mourir de faim un si sage gouverneur; d'ailleurs, il voulait en finir cette nuit et faire exécuter le dernier tour qu'il avait ordre de jouer à Sancho.

Lorsqu'il eut dîné copieusement, en dépit des aphorismes du docteur Tirteafuera, comme on enlevait la table, entra un courrier porteur d'une lettre de Don Quijote au gouverneur. Sancho ordonna au secrétaire d'en prendre lecture en particulier, et, s'il n'y voyait rien qui demandât du secret, de la lire ensuite à haute voix. Le secrétaire obéit, et dit ensuite : On peut faire cette lecture à haute voix : ce qu'écrit le seigneur Don Quijote mériterait d'être gravé et écrit en lettres d'or ; le voici :

LETTRE DE DON QUIJOTE DE LA MANCHE

A Sancho Pança, gouverneur de l'île Barataria.

« Ami Sancho, lorsque je croyais apprendre des nouvelles de « tes sottises ou de ta négligence, je n'en reçois que de ta sa- « gesse : j'en ai rendu grâces à Dieu, qui du fumier sait élever « les pauvres [1], et des simples faire des gens sensés. On me dit « que tu gouvernes avec la dignité d'un homme, mais que tu te « rabaisses à la condition des animaux par ta grande humilité. « Je dois t'avertir, Sancho, que, pour conserver l'autorité de sa « place, il est souvent besoin d'aller contre l'humilité de son « cœur : la bienséance exige de ceux qui sont chargés de fonc- « tions importantes, qu'ils se conforment à la dignité de ces « fonctions, et non au rôle chétif auquel les accoutuma leur « condition. Sois toujours bien vêtu : un pieu bien façonné ne « semble plus un pieu. Je ne prétends pas que tu te couvres de « bijoux, d'habits pompeux, ni qu'étant juge tu t'habilles en « soldat, mais que tu portes les vêtements qui conviennent à ta « place, et que tu sois toujours propre et soigné.

« Pour obtenir l'affection du peuple que tu gouvernes, tu as « deux choses principales à faire : la première, d'être affable

[1] *De stercore erigens pauperem.*

« avec tout le monde, comme je te l'ai déja dit ; la seconde, de « veiller à ce que les vivres soient toujours abondants : car il n'y « a rien qui indispose plus le pauvre que la disette et la faim. « Ne rends point beaucoup d'ordonnances, ou si tu en fais, « tâche qu'elles soient bonnes, et surtout qu'on les observe, « car les lois qui ne sont pas observées sont comme si elles « n'existaient pas : elles donnent de plus à entendre que le « prince qui a eu la sagesse et l'autorité de les promulguer, n'a « pas eu le mérite nécessaire pour les faire observer ; les lois « qui ont pour but d'intimider, et ne s'exécutent pas, sont « comme la poutre qu'on donna pour reine aux grenouilles : d'a-« bord, elle les épouvanta ; avec le temps, elles la méprisèrent « et sautèrent dessus.

« Sois le protecteur des vertus et le fléau du vice. Ne sois ni « toujours sévère, ni toujours indulgent, mais sache tenir entre « ces deux extrêmes un juste milieu : c'est en cela que consiste « la sagesse. Visite les prisons, les boucheries et les marchés « publics : la présence du gouverneur dans ces lieux-là est d'une « grande importance. Console les détenus qui attendent un « prompt jugement ; sois la terreur des bouchers et de tous les « marchands de place qui vendent à faux poids.

« Quand tu le serais, ce que je ne crois pas, ne te montre ni « avide, ni glouton, ni adonné aux femmes ; car le peuple et « ceux qui ont affaire à toi, connaissant ton faible, te dres-« seraient de ce côté-là des embûches qui causeraient ta perte.

« Considère, pèse et repèse dans ton esprit les conseils que « je t'ai donnés par écrit, avant que tu partisses pour ton gou-« vernement : si tu les suis, ils t'aideront et t'allégeront les « travaux et les difficultés qui se présentent à chaque pas aux « gouverneurs.

« Écris à tes maîtres, et montre-toi reconnaissant : l'ingrati-« tude est la fille de l'orgueil, et l'un des plus grands vices que « l'on puisse avoir ; celui qui se montre reconnaissant du « bien qu'on lui a fait, donne à penser qu'il le sera envers Dieu, « qui le comble chaque jour de ses dons.

« Madame la duchesse a envoyé à ta femme Thérèse un exprès « avec ton habit et un autre présent; nous attendons la réponse « à tous moments.

« J'ai été un peu indisposé de certaines égratignures dont « mon nez a eu à souffrir; mais ce n'est plus rien : s'il y a des « enchanteurs qui me persécutent, il y en a d'autres qui me dé- « fendent.

« Marque-moi si le majordome qui est auprès de toi a quel- « que chose de commun avec la Trifaldi, comme tu le soupçon- « nais; instruis-moi de tout ce qui t'arrive, puisque la distance « qui nous sépare n'est pas grande. Je compte quitter bientôt « cette vie oisive que je mène, et pour laquelle je ne suis pas né. « Il m'est arrivé une aventure désagréable, qui, je le crois, me « fera perdre les bonnes grâces des seigneurs chez lesquels je « suis; mais, quoi qu'il m'en coûte, cela ne m'arrêtera pas, car « enfin je me dois plus à ma profession qu'à leur satisfaction « personnelle : *Amicus Plato, sed magis amica veritas*. Je « te dis cet adage en latin, parceque je pense que, depuis que « tu es gouverneur, tu l'auras appris. Que Dieu te garde de « toute affliction !

« Ton ami,

« DON QUIJOTE DE LA MANCHE. »

Sancho écouta la lecture de cette lettre avec beaucoup d'attention, et tous ceux qui l'entendirent la trouvèrent fort sage. Il se leva de table, appela son secrétaire, et s'enferma avec lui pour répondre sur-le-champ à Don Quijote : il lui commanda donc d'écrire ce qu'il allait lui dicter, sans rien ajouter ni retrancher. Sa lettre était ainsi conçue :

LETTRE DE SANCHO PANÇA

A Don Quijote de la Manche.

« L'occupation que me donne ma place est si grande que je « n'ai pas le temps de me gratter la tête ni même de me rogner

« les ongles : aussi je les ai si longs que puisse Dieu y apporter « remède. Je vous dis ceci, mon cher maître, afin que vous ne « vous étonniez pas si, jusqu'à cette heure, je ne vous ai point « informé si je me trouve bien ou mal dans mon gouvernement, « où j'endure une faim plus grande que lorsque nous courions « ensemble les forêts et les déserts.

« Le duc, mon seigneur, m'a écrit, l'autre jour, pour me « donner avis qu'il était entré dans l'île certains espions avec « l'intention de me tuer. Jusqu'à présent, je n'en ai pas décou- « vert d'autre qu'un certain docteur, salarié dans cette île pour « faire périr tout autant de gouverneurs qu'il en viendra : il « s'appelle le docteur Pedro Recio, et est natif de Tirteafuera. « Votre seigneurie verra par ce nom si je n'ai pas raison d'ap- « préhender de mourir de ses mains. Ce docteur dit lui-même « qu'il ne guérit point les maladies quand on les a, mais qu'il « les prévient et les empêche de venir ; ses remèdes sont la « diète, et plus que la diète, jusqu'à réduire les gens à n'avoir « que les os bien nets, comme si la faiblesse n'était pas un mal « pire que la fièvre. En un mot, il me tue par la faim et je meurs « de dépit : j'avais pensé venir dans ce gouvernement pour « manger chaud, boire froid, me délasser sur la plume et dans « des draps de Hollande, et je fais pénitence comme un ermite, « et, comme ce n'est point de ma volonté, je pense que le diable « m'emportera.

« Jusqu'à présent je n'ai encore touché aucun droit, ni levé « aucun tribut, et je ne sais d'où cela provient ; car on m'a dit « ici que les gouverneurs qui viennent dans cette île, touchent, « avant d'entrer en fonctions, de grosses sommes d'argent que « leur donnent ou leur prêtent les habitants, que telle est la « coutume dans tous les gouvernements et non-seulement en « celui-ci.

« En faisant la ronde cette nuit j'ai rencontré une belle fille « en habit d'homme, et son frère en habit de femme. Mon maître « d'hôtel est devenu amoureux de la jeune fille, et l'a choisie en « idée pour sa femme, à ce qu'il dit. Moi, j'ai choisi le jeune

«homme pour en faire mon gendre. Nous devons en parler «aujourd'hui au père des deux enfants : c'est un gentilhomme «aussi vieux chrétien qu'on le puisse desirer; il se nomme Diégo «de la Llana.

«J'ai visité les marchés comme vous me le conseillez; j'ai «trouvé hier une marchande qui vendait des noisettes nou-«velles; j'ai découvert qu'elle y savait mêler une égale quantité «de noisettes vieilles, vides et pourries; j'ai confisqué le tout «pour les enfants de la doctrine, qui sauront bien les distin-«guer, et je l'ai condamnée à ne pas entrer de quinze jours au «marché : on m'a dit que j'avais bien fait. L'opinion générale, «ici, est qu'il n'y a pas de pires gens que les revendeuses des «marchés : elles sont toutes dévergondées, sans ame et sans «conscience. Je le crois, car j'ai remarqué la même chose dans «d'autres endroits.

«Je suis bien content que madame la duchesse ait écrit à ma «femme et lui ait envoyé un cadeau. Je m'efforcerai de lui en «témoigner ma reconnaissance en temps et lieu. Je vous prie «de lui baiser les mains de ma part, et de l'assurer que son «bienfait n'est pas tombé dans un sac percé, comme elle le con-«naîtra à l'œuvre. Je desirerais bien que vous n'eussiez point de «démêlé fâcheux avec ceux qui sont mes seigneurs; car, si vous «vous brouillez avec eux, il est certain qu'il m'en reviendra du «désavantage. D'ailleurs, il ne serait pas bien de me conseiller «d'avoir de la reconnaissance, et d'en manquer vous-même en-«vers eeux qui vous ont si bien accueilli, traité, fêté dans leur «château.

«Je ne comprends pas ce que vous me dites des égratignures; «toutefois j'imagine que ce doit être un de ces mauvais tours «qu'ont coutume de vous jouer les méchants enchanteurs : je le «saurai quand nous nous verrons. Je desirerais bien vous en-«voyer quelque chose, mais je ne sais quoi, si ce n'est quelques «canons de seringues : on en fait ici de très jolis avec des «vessies. Au reste, si le gouvernement dure, je chercherai quel-«que autre chose, comme quelque pièce d'habillement. Si ma

« femme Thérèse m'écrit, je vous prie de payer le port de la « lettre et de me l'envoyer. J'ai grand desir d'avoir des nou- « velles de ma maison, de ma femme et de mes enfants. Dieu « vous délivre, seigneur, des maléfices des enchanteurs, et me « fasse conduire en paix les affaires de ce gouvernement, ce « dont je doute fort, car je crois bien y laisser mes os, à la ma- « nière dont me traite le docteur Pedro Recio.

« Le serviteur de votre seigneurie,

« Sancho Pança, le gouverneur. »

Le secrétaire ferma la lettre et expédia aussitôt le courrier. Les mystificateurs convinrent entre eux des moyens de mettre fin au gouvernement de Sancho. Pour lui, il passa la soirée à faire quelques ordonnances relatives à la bonne administration de ce qu'il croyait une île. Il défendit les revendeurs de comestibles, mais permit de faire venir du vin d'où l'on voudrait, pourvu que l'on déclarât l'endroit d'où il était, afin que le prix en fût taxé suivant la qualité et la réputation. Il voulut que ceux qui feraient de fausses déclarations, ou qui mettraient de l'eau dans le vin, fussent punis de mort. Il modéra le prix de toute espèce de chaussures, et principalement celui des souliers, qui lui parut excessif. Il taxa le salaire des domestiques qui ne mettaient pas de bornes à leurs prétentions. Il établit de grandes peines contre ceux qui auraient chanté des chansons obscènes de jour ou de nuit; défendit qu'aucun aveugle chantât en couplets des miracles, à moins qu'il ne produisît le témoignage de leur authenticité; car il lui semblait que la plupart de ceux que ces hommes chantaient étaient controuvés et faux, au préjudice des véritables. Il institua un alguazil des pauvres, non pour les poursuivre, mais pour vérifier s'ils l'étaient réellement, car sous l'apparence d'une pauvreté feinte ou d'infirmités supposées, on trouvait des larrons et des ivrognes. Enfin, il fit des ordonnances si sages et si utiles, qu'elles sont encore en vigueur dans l'endroit, et se nomment *les constitutions du grand gouverneur Sancho Pança*.

CHAPITRE LII.

Aventure de la seconde Doloride, ou affligée, autrement appelée dona Rodriguez.

Cid Hamet rapporte que Don Quijote, se voyant guéri de ses égratignures, trouva que la vie qu'il menait dans ce château était tout à fait indigne de l'ordre de chevalerie qu'il professait. Il se détermina donc à demander au duc et à la duchesse la permission de partir pour Saragosse dont les fêtes approchaient, espérant gagner le harnais que l'on donnait pour prix au vainqueur. Étant donc un jour à table avec eux, il commençait l'explication et la requête, quand on vit entrer subitement dans la salle deux femmes couvertes de deuil de la tête aux pieds : l'une d'elles s'avance vers Don Quijote, tombe à ses pieds, se jette tout de son long à terre, et, la bouche collée à ses jambes, pousse des gémissements si tristes et si douloureux, que tous les assistants en sont émus profondément ; le duc et la duchesse pensaient bien que c'était quelque nouveau tour que leurs gens jouaient à Don Quijote ; mais les soupirs de cette femme étaient si pressés, ses gémissements, ses pleurs semblaient si naturels, qu'ils ne savaient qu'en penser. Don Quijote, attendri, fait relever la dame affligée, et la conjure de lever le voile qui couvre son visage éploré. Elle obéit, et l'on reconnaît, ce que jamais on n'eût soupçonné, la figure de doña Rodriguez, duègne de la duchesse. L'autre dame en deuil était sa fille, abusée par le fils du riche laboureur. Cette vue surprit tout le monde, et surtout les maîtres du château ; quoiqu'ils connussent bien la duègne pour simple et crédule, ils ne la croyaient cependant point capable de faire de pareilles folies. Doña Rodriguez se retourne vers ses maîtres, et leur dit : Vos Excellences m'accorderont-elles la permission d'adresser ma prière à ce chevalier? j'ai besoin de son secours pour sortir d'une position cruelle où m'a jetée l'audace d'un méchant villageois. Parlez à votre aise et tant que vous voudrez au seigneur Don

Quijote, lui répond le duc. Valeureux chevalier, dit-elle en se tournant vers celui-ci, je vous ai depuis longtemps instruit de l'outrage qu'un méchant laboureur a fait à ma fille chérie. C'est cette infortunée que je vous présente. Vous m'avez promis de la protéger et de redresser le tort qu'on lui a fait. Maintenant j'apprends que vous vous disposez à quitter ce château, pour aller chercher les glorieuses aventures; que Dieu vous les puisse accorder. Mais, avant de vous remettre en course, j'aurais désiré vous voir adresser un défi à ce barbare, et le forcer d'épouser ma fille en accomplissement de la parole qu'il lui a donnée, avant que d'abuser d'elle. Penser obtenir justice de monseigneur le duc, c'est demander des poires à un orme; vous en savez la raison, que je vous ai déclarée : sur ce, je prie le Seigneur de vous accorder une entière prospérité, et de ne pas nous abandonner. A cette requête, Don Quijote, d'un air grave, d'une noble contenance, répond : Bonne duègne, modérez vos pleurs, ou plutôt séchez-les; faites trève à vos soupirs; je prends sur moi de faire rendre justice à votre fille : elle aurait mieux fait, sans doute, de ne pas croire aussi légèrement les protestations des amants; ils sont pour la plupart prompts à promettre, et lents à tenir leur parole. Avec la permission de monseigneur le duc, je vais sur-le-champ me mettre en quête de ce jeune pervers; je le trouverai, je le défierai, et je le tuerai s'il refuse de tenir sa promesse. Le point principal de ma profession est de pardonner aux humbles et de châtier les superbes, je veux dire de secourir les malheureux et de punir les oppresseurs. Il n'est pas nécessaire, dit le duc, que votre seigneurie se donne la peine d'aller chercher le paysan dont se plaint cette bonne duègne, et il n'est pas besoin de mon consentement pour le défier. Je le tiens pour défié; je me charge de lui faire connaître ce défi, de le lui faire accepter; il viendra se défendre dans ce château, où je vous assurerai à tous deux le champ clos, en observant toutes les conditions exigées en semblables circonstances. Donnant égale protection à chacun, comme doivent le faire tous les princes qui accordent le champ

libre à ceux qui combattent dans leurs domaines. Avec cette assurance, dit Don Quijote, et la permission de Votre Grandeur, je déclare que, pour cette fois, je mets de côté ma noblesse, je descends à la bassesse de l'offenseur, je me fais son égal, pour lui donner le pouvoir de se mesurer avec moi. Comme il est absent, je le défie ici solennellement, en raison du tort qu'il a fait en trompant cette infortunée, qui était fille, et qui, par sa faute, ne l'est plus, et je le somme de tenir la parole qu'il lui a donnée d'être son légitime époux, ou de se préparer à périr. En achevant ces mots, il ôte son gant et le jette au milieu de la salle; le duc le relève, et répète qu'il accepte le défi au nom de son vassal. Il en assigne le terme à six jours de là, le champ dans la place du château; les armes, celles que portent les chevaliers, la lance, l'écu, le harnais à l'épreuve et toutes les autres pièces, sans fraude, sans supercherie, sans aucune superstition [1], examen fait par les juges du camp. Mais, avant tout, dit-il, il est nécessaire que cette bonne duègne et son imprudente fille remettent formellement leur droit entre les mains du seigneur Don Quijote; sans quoi rien ne se peut faire et le défi serait nul. Je le lui remets et confie, dit la duègne; et moi pareillement, ajoute la jeune fille, toute honteuse et en pleurs. Cet accord fait, et le duc ayant réfléchi sur la conduite à tenir en cette conjoncture, les plaignantes se retirèrent. La duchesse ordonna que, de ce moment, elles ne fussent plus traitées en domestiques, mais bien en dames aventurières, qui venaient réclamer la justice de son époux. On leur donna donc un logement à part; elles furent servies comme étrangères, au grand étonnement des autres domestiques, qui ne savaient où aboutiraient la sottise et l'indiscrétion de la dame Rodriguez et de son imprudente fille.

En ce moment, pour achever d'égayer la fête et bien terminer le repas, entra dans la salle le page qui avait porté les lettres et les présents chez Thérèse Pança. Son arrivée réjouit beaucoup les maîtres, impatients de savoir ce qui lui était arrivé

[1] C'est-à-dire sans amulettes, talismans, reliques ou autres objets bénits.

dans son voyage. Questionné sur ce point, le page répondit qu'il ne pouvait, ni publiquement ni en peu de mots, rendre compte de ce qu'on lui demandait; que Leurs Excellences voulussent bien le remettre au moment où elles seraient seules et lire en attendant les lettres dont il était porteur : il en remit deux à la duchesse. Sur l'une était écrit : *Pour madame la duchesse une telle, je ne sais d'où ;* l'autre portait : *A mon mari Sancho Pança, gouverneur de l'île Barataria; que Dieu lui accorde plus d'années qu'à moi-même.* La duchesse, comme on dit, ne cuisait pas son pain d'impatience. Elle ouvrit sa lettre, la lut seule, et, voyant qu'elle pouvait être lue à voix haute, elle la répéta pour le duc et tous les assistants. La lettre était ainsi conçue :

LETTRE DE THÉRÈSE PANÇA

à la duchesse.

«Madame, la lettre que m'a écrite Votre Grandeur m'a causé «beaucoup de plaisir, et en vérité je la desirais ardemment : la «chaîne de corail est fort bonne, et l'habit de chasse de mon «mari ne lui cède en rien. Tout le village est fort joyeux de ce «que votre seigneurie a fait gouverneur Sancho, mon époux; «il y en a pourtant qui ne le croient pas, entre autres le curé, «le barbier, et Samson Carrasco le bachelier; mais cela ne fait «rien, et, puisque la chose est, que chacun dise ce qu'il voudra; «cependant s'il faut dire vrai, si la chaîne et l'habit n'étaient «venus, je ne l'aurais pas crue non plus; car tous les gens de «l'endroit regardent mon mari comme une bête, et ne peuvent «s'imaginer que celui qui sort de gouverner des chèvres puisse «gouverner des hommes. Que Dieu le garde et le conduise «selon qu'il voit que ses enfants en ont besoin. Pour moi, ma«dame, j'ai résolu, avec la permission de votre seigneurie, de «laisser là ma maison, et de m'en aller à la cour, traînée dans «un carrosse, pour blesser les yeux des envieux, car j'en ai «déjà. Je supplie donc Votre Excellence de dire à mon mari de

« m'envoyer de l'argent, et non pour peu ; car les dépenses sont « grandes à la cour. Le pain vaut un réal, et la livre de viande « trente maravédis, par ordonnance du juge. Si Sancho ne veut « pas que j'y aille, qu'il me le fasse savoir promptement, car les « pieds me brûlent pour me mettre en chemin. Mes amies et nos « voisines me disent que, si nous allons à la cour ma fille et moi « en grande pompe, mon mari sera plutôt connu par moi que « moi par lui ; car on ne manquera pas de demander : Qui sont « ces dames du carrosse ? et un de mes domestiques répondra : « C'est la femme et la fille de Sancho Pança, gouverneur de « l'île Barataria. De cette manière, Sancho sera connu, moi je « serai honorée et à Rome pour tout. Je suis aussi fâchée que « possible de ce que, cette année, on n'a pas recueilli de glands « dans notre village. Cependant j'en envoie à votre altesse en- « viron une demi-mesure : je les ai choisis moi-même un à un « dans la montagne. Je n'ai pu en trouver de plus gros ; je vou- « drais qu'ils fussent comme des œufs d'autruche.

« Que votre magnificence n'oublie pas de m'écrire. J'aurai « soin de lui répondre et de lui donner des nouvelles de ma « santé, ainsi que de tout ce qui se passe en ce lieu, où je reste, « priant Notre-Seigneur de garder Votre Grandesse et de ne pas « m'oublier. Sancha ma fille et mon fils baisent les mains à votre « seigneurie.

« Votre servante,

« Thérèse Pança. »

Grand fut le plaisir que fit cette lettre à tout le monde, et surtout au duc et à la duchesse. Celle-ci demanda à Don Quijote si l'on ne pourrait pas ouvrir celle qui était adressée au gouverneur, ajoutant qu'elle devait être excellente. Don Quijote répondit qu'il l'ouvrirait pour leur faire plaisir. Ainsi fut fait, et il lut ce qui suit :

LETTRE DE THÉRÈSE PANÇA

à Sancho Pança son mari.

« J'ai reçu ta lettre, Sancho de mon ame; je te promets, et je « te jure, foi de chrétienne catholique, qu'il ne s'en est pas fallu « de deux doigts que je n'en devinsse folle de joie. Vois-tu, « frère, quand j'entendis que tu étais gouverneur, j'ai pensé « tomber morte de plaisir; car tu sais bien qu'une subite joie « tue aussi bien qu'une grande douleur. Sanchica, ta fille, en « était toute mouillée sans se sentir, tant elle était contente. « J'avais devant moi l'habit que tu m'as envoyé, le collier de « corail de madame la duchesse à mon cou, je tenais ta lettre « dans mes mains, le porteur était présent, et, avec tout cela, je « croyais que tout ce que je voyais et touchais n'était qu'un « songe. Qui aurait pensé qu'un gardeur de chèvres dût deve- « nir gouverneur d'îles? Tu sais que ma mère disait: Qui vit « longtemps voit beaucoup de choses; je dis cela, parceque, si « je vis encore, j'espère en voir davantage. Je compte bien arri- « ver à te voir fermier ou receveur des impôts. Ce sont des « offices qui donnent au diable ceux qui en usent mal; mais « enfin on y garde et on y manie de l'argent. Madame la du- « chesse te dira le desir que j'ai d'aller à la cour. Vois si cela te « plaît, et fais-m'en part; je chercherai à t'y faire honneur, par- « ceque j'y veux aller en carrosse.

« Le curé, le barbier, le bachelier et le sacristain ne peuvent « croire que tu sois gouverneur. Ils disent que cela est illusion « ou enchantement, comme tout ce qui arrive à ton maître Don « Quijote: Samson dit qu'il veut t'aller trouver et t'ôter le gou- « vernement de la tête, et à Don Quijote la folie de la cervelle. « Je n'en fais que rire, je regarde ma chaîne, je pense à l'habit « que je veux faire à notre fille avec le tien. J'ai envoyé des « glands à madame la duchesse; je voudrais qu'ils fussent d'or. « Envoie-moi quelques rangs de perles, si elles sont en usage « dans ton île. Les nouvelles d'ici sont que la Berrueca a marié

« sa fille à un méchant peintre qui est venu dans le village pour « peindre tout ce qui se présenterait. Le Conseil lui avait com- « mandé de peindre les armes du roi sur la porte de la maison « de ville. Il demanda deux ducats qu'on lui avança, travailla « pendant huit jours, au bout desquels il n'y avait rien de fait; « il dit qu'il n'était pas accoutumé à peindre de telles baga- « telles, et rendit l'argent. Cependant il s'est marié comme un « bon ouvrier. A la vérité, il a quitté le pinceau, pris le hoyau, « et va aux champs comme un gentilhomme. Le fils de Pedro de « Lobo a pris les degrés et la tonsure; il a intention de se faire « prêtre. Minguilla, la petite-fille de Mingo Silvato, l'a su, et a « présenté requête, disant qu'il lui avait fait une promesse de « mariage. Les mauvaises langues disent qu'elle est enceinte de « lui, mais il le nie à pieds joints. Il n'y a point eu d'olives cette « année, et on ne trouve pas une seule goutte de vinaigre dans « le village. Il a passé par ici une compagnie de soldats qui « ont emmené trois de nos filles. Je ne te les nommerai pas; « peut-être reviendront-elles, et il s'en trouvera encore pour « les épouser avec les taches grandes ou petites. Sanchica fait du « point de dentelle, et gagne par jour huit maravédis net; elle « les amasse dans une tirelire pour aider à sa dot; mais, à pré- « sent qu'elle est fille d'un gouverneur, tu lui donneras une dot « sans qu'elle ait besoin de travailler. La fontaine de la place est « à sec. Le tonnerre est tombé sur la potence. Ainsi soit-il de « toutes les autres.

« J'attends ta réponse à cette lettre, et ta résolution sur mon « voyage à la cour. Sur ce, je prie Dieu qu'il t'accorde plus d'an- « nées qu'à moi, ou du moins autant; car je ne voudrais pas te « laisser sans moi dans ce monde.

« Ta femme,

« THÉRÈSE PANÇA. »

Ces lettres furent lues, relues, vantées, célébrées; on en rit beaucoup; et, pour achever la fête, arriva le courrier qui apportait celle de Sancho à Don Quijote. On la lut publiquement

aussi ; elle fit douter de la sottise du gouverneur. La duchesse se retira pour savoir du page ce qui s'était passé dans le village de Sancho. Il le raconta fort au long sans omettre aucune circonstance, présenta les glands et un fromage, que Thérèse avait assuré être très bon et valoir beaucoup mieux que ceux de Tronchon ; la duchesse le reçut avec un grand plaisir : mais nous la laisserons là pour ce moment, pour raconter la fin du gouvernement du grand Sancho, fleur et miroir de tous les gouverneurs d'îles.

CHAPITRE LIII.

Fin pénible du gouvernement de Sancho.

Penser qu'en cette vie les choses doivent demeurer toujours dans le même état, c'est croire l'impossible. Au contraire, on dirait que tout s'y succède et forme un cercle : au printemps succède l'été, à celui-ci l'automne, l'automne est suivi de l'hiver, après lequel revient le printemps. Ainsi le temps tourne sans cesse, comme une roue en mouvement. La vie humaine seule court à sa fin, plus légère que le temps même, sans espoir de se renouveler, si ce n'est dans l'autre vie, qui n'a point de limites. Ainsi parle Cid Hamet, philosophe mahométan. Sur ce fait de l'instabilité, de la légèreté de cette vie, et de la durée de la vie éternelle que nous attendons, beaucoup sans le secours de la foi l'ont reconnu, guidés seulement par la lumière naturelle. Notre auteur en fait ici la remarque à cause de la promptitude avec laquelle se termina, se détruisit, se consuma, s'évanouit comme une ombre le gouvernement de Sancho.

La septième nuit de son administration, il était dans son lit, non rassasié de pain ni de vin, mais bien de juger, de donner des décisions, de faire des ordonnances, des statuts. Le sommeil, en dépit de la faim, commençait à lui fermer les paupières, lorsqu'il entendit un bruit de cloches et de voix si terrible, qu'on eût dit que toute l'île s'abîmait : il se met sur son

séant, prête l'oreille pour essayer de deviner la cause de tout ce tumulte; non-seulement il ne devine point, mais le bruit des trompettes et des tambours, venant se mêler aux cris et au son des cloches, il sent augmenter son trouble. Il se lève, rempli de frayeur et d'épouvante, met des pantoufles à cause de l'humidité du sol, et, sans prendre de robe de chambre ni d'autre vêtement, ouvre la porte de sa chambre, au moment où, par un corridor, il voit venir plus de vingt personnes avec des flambeaux, l'épée nue et criant à tue-tête : Aux armes, aux armes, seigneur gouverneur; il est entré dans l'île une foule d'ennemis; nous sommes perdus si votre valeur et votre habileté ne viennent à notre secours. La troupe bruyante s'approche en désordre de l'endroit où Sancho restait tout interdit, et l'un d'eux lui dit : Que votre seigneurie s'arme promptement si elle ne veut se perdre, et toute l'île avec elle. A quoi bon m'armer? répond Sancho; sais-je ce que c'est que des armes et des secours? Il vaut bien mieux laisser cela à mon maître Don Quijote : en deux tours de main il dissipera les ennemis et vous mettra en sûreté. Quant à moi, pauvre pécheur, je n'entends rien aux combats. Ah! seigneur gouverneur, dit un autre, quelle poltronnerie! armez-vous; nous vous apportons des armes offensives et défensives. Sortez sur la place, soyez notre guide et notre capitaine; c'est à vous de l'être, puisque vous êtes notre gouverneur. Que l'on m'arme, à la bonne heure, répond Sancho. Aussitôt on lui applique sur la chemise, sans lui laisser prendre d'autre vêtement, deux grands boucliers dont on s'était pourvu, l'un par devant, l'autre par derrière : on fait passer les bras par des échancrures pratiquées à dessein, et on l'entoure avec des cordes, de manière qu'il se trouve muré et emboîté, droit comme un fuseau, sans pouvoir plier les genoux ni faire un pas, et on lui met en main une lance sur laquelle il s'appuie pour pouvoir se soutenir. Ainsi équipé, ils lui dirent de marcher, de les guider, de les animer, et qu'étant leur boussole, leur fanal, leur étoile, les affaires iraient bien. Comment voulez-vous que je marche, malheureux que je suis? ré-

pondit Sancho, je ne saurais faire jouer mon genou, enchâssé comme je le suis entre ces deux tables cousues sur ma chair. Ce que vous pouvez faire, c'est de me prendre dans vos bras et de me poser en travers, ou debout, en quelque passage que je garderai au moyen de cette lance, ou de mon corps. Marchez, seigneur gouverneur, dit un homme de la troupe, c'est plutôt la peur que les tables qui vous en empêchent; remuez-vous, il se fait tard, les ennemis croissent en nombre, le tumulte augmente, le péril presse. Excité par ces reproches, le pauvre gouverneur veut se mouvoir, et tombe à terre si lourdement qu'il croit s'être mis en pièces. Il demeure comme une tortue enfermée dans ses écailles, comme un jambon entre deux huches, ou comme une barque engravée dans le sable : sa chute n'inspira aucune pitié à ces moqueurs. Ils éteignent leurs torches et redoublent les cris aux armes, passant sur le corps du pauvre Sancho, donnant de grands coups d'épée sur les boucliers, de sorte que, s'il n'eût rentré sa tête, le malheureux gouverneur s'en fût mal trouvé. Ramassé dans cette étroite enveloppe, il suait d'angoisse, et conjurait Dieu de tout son cœur de le délivrer de ce péril. Les uns trébuchaient contre son corps, les autres tombaient : il y eut tel qui monta sur lui, s'y tint pendant quelque temps, et là, comme d'un donjon, commandait les manœuvres, et criait : Ici, les nôtres, c'est par là que l'ennemi donne le plus, gardez ce guichet, fermez cette porte, rompez ces échelles, apportez les pots à feu, la poix, la résine, les chaudières d'huile bouillante, barricadez les rues avec des matelas. Enfin, il nommait rapidement tous les attirails, instruments et machines de guerre, dont on se sert pour défendre une ville assiégée; le pauvre Sancho, tout froissé, tout moulu, écoutait tout, souffrait et disait en lui-même : Oh! si Dieu voulait que cette île fût tout à fait perdue, et que je fusse mort, ou tiré de cette pénible angoisse! Le ciel écouta sa prière. Au moment où il l'espérait le moins, il entendit crier : Victoire! les ennemis sont en fuite. Holà, seigneur gouverneur, levez-vous, venez jouir de la victoire, et partager les dépouilles que nous avons enlevées à

l'ennemi par la force de votre invincible bras. Relevez-moi, dit d'une voix dolente Sancho tout meurtri. On l'aide à se relever, et, remis sur pied : L'ennemi que j'ai vaincu, dit-il, je veux qu'on me le cloue au front; quant aux dépouilles, je ne veux point les partager; mais je prie, je supplie une main amie, si j'en ai une ici, de me donner un coup de vin, pour sécher, arrêter ma sueur, car je suis tout en eau. On l'essuya, on lui donna du vin, on délia les boucliers : il s'assit sur son lit, et s'évanouit de fatigue, de trouble et de frayeur. Les railleurs se repentaient d'avoir poussé la plaisanterie si loin; mais leur regret se dissipa quand ils virent Sancho reprendre ses esprits. Il demanda quelle heure il était, on lui dit que le jour commençait à poindre. Alors, sans dire un mot de plus, il se mit à s'habiller : tous le regardaient en silence, impatients de savoir ce qu'allait amener la promptitude avec laquelle il s'habillait. Enfin, avec assez de peine, parcequ'il était tout froissé, il acheva de se vêtir, et s'en fut droit à l'écurie, suivi de tous les assistants. Là, il se dirigea vers son roussin, l'embrassa, lui donna sur le front le baiser de paix, et lui dit les larmes aux yeux : Viens ici, mon ami, mon compagnon, toi qui as partagé mes travaux et mes misères. Quand nous étions ensemble, je n'avais d'autre pensée, d'autre soin que d'entretenir ton harnais, et de nourrir ton corps. Mes heures, mes jours, mes ans étaient heureux. Mais, depuis que je t'ai délaissé, depuis que j'ai prêté l'oreille à la voix de l'ambition et de l'orgueil, il m'est entré dans l'ame mille misères, mille travaux, quatre mille inquiétudes. Tout en parlant ainsi, Sancho sanglait son âne sans que personne dît mot. L'âne bâté, il monta dessus, avec grande peine; puis s'adressant au majordome, au secrétaire, au maître d'hôtel, au docteur Pedro Recio, et à tous les autres : Ouvrez-moi le chemin, seigneurs, leur dit-il, et laissez-moi retourner à mon ancienne liberté. Souffrez que j'aille chercher ma vie passée, qui me ressuscitera de la mort présente. Je ne naquis point pour être gouverneur, pour défendre des îles et des cités contre les ennemis qui viennent les assaillir. Je m'entends mieux à labourer,

à remuer la terre, à tailler la vigne, émonder les arbres, qu'à faire des lois, à défendre les provinces et les royaumes. Saint Pierre est bien à Rome : je veux dire que chacun est à sa place dans le métier pour lequel il est né. Un hoyau dans la main me sied mieux qu'un sceptre de gouverneur. J'aime mieux me rassasier de la soupe du laboureur, que d'être soumis à la ration par un impertinent médecin qui me fait mourir de faim. J'aime mieux dormir au pied d'un chêne en été, m'envelopper à mon gré dans un vêtement de peau à deux poils en hiver, que me coucher avec les soucis du gouvernement, entre des draps de Hollande, ou me couvrir de martres zibelines. Que vos seigneuries soient avec Dieu; dites à mon seigneur le duc que nu je suis né, nu je me retrouve, je n'ai ni perdu ni gagné; je veux dire que je suis entré sans denier ni maille au gouvernement, et j'en sors de même, bien différent des autres gouverneurs d'îles. Écartez-vous, laissez-moi aller; je vais me faire mettre des emplâtres, car je crois avoir toutes les côtes brisées, grâce aux ennemis qui se sont promenés toute la nuit sur mon corps.

Non, seigneur gouverneur, dit le docteur Recio, il n'en sera pas ainsi; je vais donner à votre seigneurie un breuvage contre les chutes et les meurtrissures, qui vous rétablira promptement dans toute votre vigueur. Quant au manger, je vous promets de m'amender et de vous laisser manger abondamment tout ce que vous voudrez. Vous venez trop tard, répond Sancho ; je reste ici tout comme je me fais Turc. On ne m'attrape pas deux fois : sur mon Dieu, ce gouvernement et tout autre qu'on pourrait m'offrir, fût-ce entre deux plats, je l'accepte comme je vole au ciel sans ailes. Je suis de la race des Pança, qui tous sont têtus : quand une fois ils ont dit non, c'est non, quoiqu'il soit pair, en dépit de tout le monde. Je laisse dans cette écurie les ailes de la fourmi, qui m'avait élevé en l'air pour me faire manger par les hirondelles et autres oiseaux; allons terre à terre; si mes pieds ne sont pas ornés de souliers piqués de cordouan, au moins ne manquerai-je pas de chaussures de corde. Chaque

brebis avec sa pareille, et n'allongeons pas les jambes au delà du drap. Il se fait tard, laissez-moi passer.

Seigneur gouverneur, dit le majordome, nous vous laisserons volontiers passer, quoiqu'il nous fâche beaucoup de vous perdre; car votre jugement et votre conduite chrétienne vous font vivement regretter. Mais on sait que tout gouverneur, avant de quitter la place qu'il occupe, est tenu de rendre ses comptes. Rendez donc le vôtre pour les dix jours de votre gouvernement, et allez en paix. Personne n'a droit de me demander de compte, répond Sancho, si ce n'est celui qu'en chargera le duc mon seigneur. Je m'en vais le trouver et je le lui rendrai à lui-même; d'ailleurs je sors d'ici tout nu : il n'est pas besoin d'autre preuve pour connaître que j'ai gouverné comme un ange. Par Dieu, le grand Sancho a raison, dit le docteur Recio, et mon avis est que nous le laissions partir, car le duc aura sans doute un plaisir infini à le revoir. Tous les autres furent du même avis, et lui laissèrent le champ libre, lui offrant de l'accompagner, et tout ce qu'il voudrait pour sa personne et la commodité de son voyage. Sancho répondit qu'il ne demandait qu'un peu d'avoine pour son grison, la moitié d'un fromage et un demi-pain pour lui-même; que, le chemin étant si court, il n'avait pas besoin de meilleure ni de plus grande provision. Tous l'embrassèrent, il le leur rendit en pleurant, et les laissa tous étonnés de ses discours et de sa résolution si prompte et si sage.

CHAPITRE LIV.

Contenant des détails relatifs à cette histoire et non à d'autres.

Le duc et la duchesse résolurent de donner suite au défi que Don Quijote avait porté à leur vassal. Le jeune laboureur était en Flandre, où il s'était enfui afin de ne pas avoir la dame Rodriguez pour belle-mère; ils décidèrent qu'il serait remplacé par un laquais gascon, nommé Tosilos, qu'ils instruisirent de tout ce

qu'il avait à faire. Au bout de deux jours, le duc dit à Don Quijote que, dans le délai de quatre jours, son adversaire viendrait se présenter au camp armé en chevalier, pour soutenir que la demoiselle avait menti par la moitié de sa barbe, et même par sa barbe tout entière, en affirmant qu'il lui avait donné parole de l'épouser. Don Quijote reçut une grande satisfaction de ces nouvelles, et se promit bien de faire des merveilles dans cette rencontre; il s'estimait heureux d'avoir une occasion de prouver aux seigneurs du château jusqu'où s'étendait la force de son bras. Il attendait donc, avec une vive impatience, l'expiration de ces quatre jours qui lui semblaient quatre siècles. Laissons-les s'écouler, comme nous avons laissé passer d'autres choses, et retournons à Sancho, qui, monté sur son roussin, revenait demi-triste, demi-content, trouver son maître, dont la compagnie lui plaisait plus que le gouvernement de toutes les îles du monde.

Il n'était pas fort éloigné de l'île, ou plutôt du lieu de son gouvernement, car il ne pensa jamais à vérifier si c'était une île, une cité, un bourg, lorsqu'il vit venir en son chemin six pèlerins avec leurs bourdons : c'étaient de ces étrangers qui demandent l'aumône en chantant. Quand ils furent près de lui, ils lui barrèrent le passage, et, haussant tous ensemble la voix, se mirent à chanter dans leur langue, dont il ne comprenait rien, si ce n'est une parole qui signifiait *aumône*, et qui lui fit juger que c'était la charité qu'ils lui demandaient; comme il était fort charitable, ainsi que l'observe Cid Hamet, il tira de son sac son pain et son fromage qu'il leur donna, leur faisant entendre par signes qu'il n'avait pas autre chose à leur offrir. Ils reçurent ce présent de fort bonne grâce, et répétèrent plusieurs fois le mot *güelte* [1]. Je ne comprends pas, bonnes gens, ce que vous me demandez, leur répond Sancho : alors l'un d'eux tire une bourse et la lui montre, ce qui lui fait entendre que c'est de l'argent qu'ils veulent. Sancho se met le pouce sur la gorge, les autres doigts étendus, pour leur faire com-

[1] Mot bohémien, corrompu de l'allemand *guelt*, qui signifie de l'argent.

prendre qu'il n'avait pas d'argent, et, piquant son âne, veut passer au milieu d'eux. Un de ces hommes, qui l'avait regardé avec beaucoup d'attention, court à lui, et, l'embrassant, lui dit en bon castillan : Vrai Dieu, qu'est-ce que je vois? Est-il possible que je tienne dans mes bras mon cher ami, mon bon voisin Sancho Pança? Oui, sans doute, c'est lui-même, car je ne suis point ivre ni endormi. Sancho, surpris de s'entendre nommer par son nom, et de se voir embrasser de la sorte, regardait le pèlerin sans mot dire; mais toute son attention ne le lui fit pas reconnaître. L'autre, voyant son incertitude : Comment, frère Sancho, lui dit-il, tu ne reconnais pas ton voisin Ricote, le Mauresque, le mercier de ton village? Sancho le regarde alors avec plus d'attention, commence à le reconnaître, le reconnaît enfin, et, sans descendre de dessus son âne, lui jette les bras au cou en lui disant : Et qui diable, Ricote, te reconnaîtrait avec cet habit de mascarade? Qui est-ce qui t'a fait ce que tu es, et comment oses-tu revenir en Espagne, où tu pourrais trouver mauvaise aventure si tu étais reconnu? Si tu ne me reconnais pas, répond le pèlerin, je suis certain que dans cet accoutrement personne ne le fera. Mais écartons-nous du chemin, et allons vers ce bois de peupliers, où mes camarades vont manger et se reposer. Tu dîneras avec eux; ce sont des gens très sociables, et j'aurai le loisir de te raconter tout ce qui m'est arrivé depuis que j'ai quitté notre village, pour obéir à l'édit du roi qui bannissait ceux de ma nation sous des peines si rigoureuses. Sancho le suivit; Ricote mit ses camarades au fait de la rencontre qu'il venait de faire, et tous entrèrent dans le bois. Quand ils se virent loin du chemin royal, ils quittèrent leurs bourdons, leurs capes et leurs colliers, et se mirent à leur aise. C'étaient tous de jeunes hommes et de bonne mine, excepté Ricote qui commençait à prendre de l'âge. Chacun avait un bissac bien fourni, et de toutes choses appelant la soif de deux lieues. Ils s'assirent par terre, faisant nappe de l'herbe fraîche; étalèrent du pain, du sel, des couteaux, des noix, des morceaux de fromage, et des débris de jambon où il y avait

encore de quoi manger. Ils avaient en outre un mets noirâtre, appelé cavial, fait d'œufs de poisson [1], et très bon pour éveiller l'appétit; des olives qui, quoique sèches et sans saumure, n'en étaient pas moins savoureuses. Mais, ce qui figurait le mieux à ce repas, ce furent six bouteilles de cuir remplies de vin; chacun avait la sienne, jusqu'au bon Ricote, qui de Mauresque s'était fait Allemand ou Tudesque, et dont la bouteille valait bien les cinq autres pour la grosseur. Ils mangèrent à leur aise et de grand appétit, savourant chaque morceau qu'ils prenaient à la pointe du couteau, et peu de chaque chose. Ensuite, levant tous ensemble en l'air leurs bras et leurs bouteilles collées à leur bouche, les yeux fixés au ciel, comme sur un but qu'ils auraient ajusté, ils s'abreuvèrent largement, paraissant y prendre un extrême plaisir. Sancho regardait tout, et ne trouvait à redire à rien [2]; au contraire, pour obéir au proverbe qu'il connaissait bien, « Quand tu seras à Rome, fais comme tu verras faire, » il emprunta la bouteille de Ricote, et se mit à ajuster comme les autres et avec non moins de plaisir. Quatre fois de suite les bouteilles purent fournir à l'accolade; mais à la cinquième, elles se trouvèrent à sec, ce qui diminua la joie qui avait régné jusque-là. De temps à autre un de ces hommes prenait la main de Sancho, et lui disait dans son jargon espagnol et allemand : Bons compagnons tous deux. Et Sancho répondait : Bons compagnons, par Dieu! Puis il se mettait à rire et en avait pour une heure, sans se rappeler rien qui eût rapport à son gouvernement; car ordinairement, quand on mange et boit, les soucis ont peu de prise sur nous. Enfin, le vin achevé, le sommeil commença, et la place qui leur avait servi de table et de nappe devint leur lit : Ricote et Sancho seuls ne dormirent pas, parce

[1] Ce sont des œufs de muge ou d'esturgeon, confits à l'huile : on en faisait des cervelas nommés boutargues. Voyez les Œuvres de Rabelais.

[2] *Y de ninguna cosa se dolia.* Refrain pris d'une ancienne romance qui commence ainsi :

Mira Nero de Tarpeya
A Roma cómo se ardia :
Gritos dan niños y viejos,
Y el de nada se dolia.

qu'ils avaient plus mangé que bu. Ils s'écartèrent, s'assirent au pied d'un hêtre, et Ricote, sans broncher sur sa langue mauresque, parla ainsi en pur castillan :

Tu te rappelles bien, Sancho mon ami et voisin, combien l'édit du roi pour l'expulsion des Maures répandit de terreur parmi nous. Quant à moi, il me semblait que, même avant le temps qui nous était prescrit pour sortir d'Espagne, la peine dont on nous menaçait pesait déja sur mes enfants et sur moi. Je crus donc que, pareil à celui qui sait qu'on lui ôtera sa demeure en tel temps, et se pourvoit d'une autre, il était prudent de partir seul, sans ma famille, et d'aller chercher une retraite commode pour l'y fixer, sans mettre à cette démarche la précipitation que les autres y mettaient. Je jugeai bien, et nos anciens furent tous de cet avis, que ces publications étaient autre chose que des menaces, comme plusieurs le croyaient, mais bien de véritables lois, que l'on devait mettre à exécution dans un temps déterminé. Ce qui me confirmait, d'ailleurs, dans cette opinion, c'était de connaître les manœuvres coupables et insensées de ceux de ma nation; elles étaient telles, que ce fut sans doute une inspiration divine qui fit prendre au roi une aussi vigoureuse résolution. Non que nous fussions tous coupables; quelques-uns d'entre nous étaient vrais et bons chrétiens; mais le nombre en était petit, et ne pouvait entrer en comparaison avec celui des autres. Il était donc imprudent de nourrir dans son sein le serpent, et d'entretenir des ennemis chez soi. En un mot, nous fûmes justement punis par la peine du bannissement, peine qui semble à quelques uns agréable et légère, mais pour nous la plus terrible de toutes. En quelque endroit que nous soyons, nous pleurons l'Espagne : c'est dans son sein que nous sommes nés; elle est notre patrie naturelle. Nulle part nous ne trouvons l'accueil que réclame notre infortune. Nous espérions être reçus à bras ouverts dans la Barbarie et dans toute l'Afrique; c'est précisément où nous sommes le plus maltraités. Nous n'avons connu le bien qu'après l'avoir perdu. Enfin, notre desir de rentrer dans ce pays est si grand,

que ceux qui, comme moi, savent la langue, et c'est le plus grand nombre, abandonnent leurs femmes et leurs enfants et reviennent ici, tant est grande leur affection pour l'Espagne. C'est maintenant que je connais par expérience combien est vrai ce que l'on dit, que rien n'est plus doux que l'amour de la patrie.

Je quittai donc, comme je te l'ai dit, notre village, et j'entrai en France. Quoique nous y fussions bien reçus, je voulus voir d'autres pays. Je passai en Italie, puis en Allemagne, où je trouvai qu'on pouvait vivre avec plus de liberté, parceque les habitants ne sont pas difficiles. Chacun vit comme il veut, et dans la plus grande partie du pays, on reconnaît la liberté de conscience. Je pris une maison dans un village auprès d'Augsbourg, puis je me joignis à ces pèlerins, qui ont coutume d'aller tous les ans en Espagne visiter les lieux saints; ce sont les Indes pour eux, et la source d'un gain assuré. Ils la parcourent presque tout entière, et il n'y a si petit village où ils n'aient leur repue franche et au moins un réal : leur voyage fini, ils remportent plus de cent écus qu'ils convertissent en or, et qu'ils cachent dans le creux de leur bourdon ou dans les plis de leur cape, du mieux qu'ils peuvent enfin; par ce moyen, ils sortent leur or du royaume, malgré la visite des gardes des ports et frontières, et retournent dans leur pays. Dans ce moment, Sancho, j'ai l'intention d'aller déterrer un trésor que j'avais caché; je pourrai le faire sans danger, parcequ'il est hors du village. J'écrirai ensuite, ou j'irai moi-même de Valence à Alger, où j'ai laissé ma femme et ma fille, pour les faire conduire dans quelque port de France, et de là en Allemagne, où nous attendrons ce que Dieu voudra faire de nous. Elles sont toutes deux chrétiennes catholiques, et, quoique je ne le sois pas autant qu'elles, cependant je tiens plus du chrétien que du Maure; je prie Dieu sans cesse de m'ouvrir les yeux de l'esprit, et de me faire connaître comment je dois le servir. Ce que je ne puis concevoir, c'est pour quelle raison ma femme et ma fille ont mieux aimé aller en Barbarie qu'en France, où elles auraient pu

vivre en chrétiennes. Écoute, Ricote, dit Sancho, cela n'a pas dépendu d'elles, ce fut Jean Tiopeyo, le frère de ta femme, qui les emmena, et, comme c'est un vrai Maure, il n'a pensé qu'à ce qui lui convenait le mieux. Mais je veux te dire autre chose; je crois que tu vas inutilement chercher ce que tu as enterré; car nous avons su que l'on avait ôté à ta femme et à ton beau-frère beaucoup d'or et de perles qu'ils voulaient faire enregistrer. Cela peut être, répond Ricote; mais je suis bien certain qu'ils n'ont pas touché à mon trésor, car je ne leur ai pas fait connaître l'endroit où il était, crainte de malheur; ainsi, Sancho, si tu veux venir avec moi, et m'aider à l'enlever et à le cacher, je te donnerai deux cents écus pour subvenir à tes nécessités, car je sais bien que tu n'es pas riche. Je le ferais volontiers, répond Sancho; mais je ne suis pas avide d'argent : si je l'étais, je n'aurais pas quitté ce matin un emploi dans lequel j'aurais pu faire d'or les murs de ma maison, et avant six mois manger dans de la vaisselle d'argent. Pour cette raison, et comme aussi je m'imagine que ce serait faire une trahison à mon roi que d'aider ses ennemis, je n'irais point avec toi quand tu me donnerais quatre cents écus, au lieu de deux cents que tu m'offres. Quel office as-tu donc quitté? dit Ricote. — J'ai quitté le gouvernement d'une île telle qu'on n'en trouve point facilement de pareille. — Et où est donc cette île? — A deux lieues d'ici; on l'appelle l'île Barataria. — Tais-toi, Sancho, les îles sont dans la mer; il n'y a point d'île en terre ferme. — Comment, il n'y en a point? je te dis, ami Ricote, que j'en suis parti ce matin, et qu'hier j'y gouvernais à mon plaisir [1]. Mais, avec tout cela, je l'ai quittée, parceque l'office de gouverneur me semble trop périlleux. — Et qu'as-tu gagné dans ce gouvernement? — J'ai gagné, d'avoir appris que je n'étais pas bon à être gouverneur, si ce n'est d'un troupeau de bestiaux, et que les richesses qu'on acquiert dans ces places sont aux dépens du repos, du sommeil et même de la vie; car les gouverneurs mangent peu dans les îles, surtout s'ils ont des médecins qui veil-

[1] *Como un sagitario.*

lent sur leur santé. — Je ne te comprends pas, Sancho; tout ce que tu me dis me semble folie : qui te donnerait des îles à gouverner? Manque-t-il d'hommes au monde plus capables que toi d'être gouverneurs? Tais-toi, Sancho; reviens à toi; vois si tu veux venir avec moi comme je te l'ai dit, pour m'aider à déterrer le trésor que j'ai caché : il est si considérable qu'on peut bien l'appeler un vrai trésor, et je te donnerai de quoi t'aider à vivre. Je te le répète, Ricote, dit Sancho, je ne le veux pas; contente-toi de l'assurance que tu ne seras pas découvert par moi. Poursuis ton chemin en bonne fortune, et laisse-moi suivre le mien. Je sais que ce qui est bien gagné se perd; mais le bien mal acquis perd lui et son maître. — Je n'insiste pas, dit Ricote. Mais, dis-moi, étais-tu dans notre village quand ma femme, ma fille et mon beau-frère en partirent? — Oui, j'y étais; et je peux te dire que ta fille était si belle que chacun sortait dans la rue pour la voir; ils disaient tous qu'elle était la plus belle créature du monde. Elle s'en allait pleurant, embrassait ses amies et ses connaissances; et les priait de la recommander à Dieu et à la sainte Vierge : elle était si émue, qu'elle me fit pleurer, moi qui ne pleure pas souvent. Plusieurs eurent envie de la cacher, ou de l'enlever sur la route; mais la crainte d'aller contre les ordres du roi les retint. Le plus passionné de tous était don Pedro Gregorio, ce jeune et riche héritier que tu connais; on l'en disait fort épris, et on ne l'a point revu dans le village depuis qu'elle est partie : nous avons tous pensé qu'il avait couru après elle pour l'enlever, mais jusqu'à cette heure on n'en a rien su. Je m'étais toujours bien douté, répond Ricote, que ce cavalier aimait ma fille; mais confiant dans la vertu de ma Ricota, je ne m'en suis point inquiété. Tu as entendu dire que les Maures ne s'allient jamais, ou du moins bien rarement, avec les vieux chrétiens, et ma fille, que je crois plus chrétienne qu'amoureuse, fera, je pense, peu de cas des poursuites de ce jeune homme. Dieu le veuille, répond Sancho; ce serait fâcheux pour tous deux. Mais, ami Ricote, laisse-moi partir; je voudrais arriver ce soir à l'endroit où est mon maître

Don Quijote. — Dieu te conduise, frère Sancho. Voici mes compagnons qui s'éveillent, et il est temps aussi que nous poursuivions notre chemin. Ils s'embrassèrent, Sancho remonta sur son âne, Ricote s'appuya sur son bourdon, et ils se séparèrent.

CHAPITRE LV.

De ce qui arrive à Sancho dans le chemin et autres choses intéressantes.

Le retard qu'avait occasionné à Sancho la rencontre de Ricote ne lui permit pas d'arriver ce jour-là au château du duc; il en était à une demi-lieue environ lorsque la nuit le surprit: elle était très épaisse et fort obscure; mais, comme on se trouvait alors en été, il ne s'en mit point en peine, et se détourna du chemin pour attendre le jour. Son malheureux sort voulut qu'en cherchant l'endroit le plus favorable pour s'y reposer, son âne et lui tombèrent dans une fosse très profonde et obscure, qui se trouvait au milieu de vieilles ruines : pendant sa chute il se recommanda à Dieu de tout son cœur, croyant tomber au profond des abîmes : cependant à trois toises environ, l'âne rencontra le fond, et lui se trouva toujours monté, sans avoir reçu le moindre mal. Il se tâta tout le corps, et retint son haleine, pour voir s'il était sain ou blessé en quelque endroit; reconnaissant enfin qu'il était bien et entier, il ne se lassait pas de rendre grâces à Dieu de cette grande faveur; car il croyait s'être brisé en mille pièces. Ensuite il tâta les parois de cette fosse, pour reconnaître si avec les pieds et les mains il lui serait possible de sortir de là sans secours, mais il les trouva toutes rases et sans entailles aucunes, ce qui l'affligea beaucoup, surtout quand il entendit son âne se plaindre d'une manière douloureuse; et certes, ce n'était pas délicatesse, car il était assez mal équipé. Ah! s'écria Sancho, combien d'événements imprévus se présentent à chaque pas à ceux qui vivent dans ce misérable monde! Qui eût dit que celui qui se voyait hier assis sur un siége de gouverneur d'une île, entouré de serviteurs et de

vassaux, se trouverait aujourd'hui enseveli dans une basse-fosse, sans pouvoir attendre le secours de vassaux ni de serviteurs? Ici mon âne et moi nous périrons de faim, si nous ne mourons auparavant, lui de ses contusions, moi d'inquiétude et de chagrin. Encore si j'étais aussi chanceux que mon maître Don Quijote, quand il descendit dans la caverne de cet enchanté Montésinos! il y rencontra des gens qui le traitèrent mieux qu'il ne l'eût été dans sa maison : on eût dit qu'il était allé chercher table mise et lit dressé; il y eut de belles et agréables visions, et moi, dans ce repaire, je ne verrai, je crois, que des crapaux et des couleuvres. Malheureux! où m'ont conduit mes folies et mes sottes imaginations! Quand Dieu voudra qu'on me découvre, on tirera d'ici mes os bien secs, bien nets, et ceux de mon grison; ce qui fera connaître qui nous étions, du moins à ceux qui auront su que jamais Sancho n'abandonna son âne et ne fut abandonné par lui. Malheureux que nous sommes, encore un coup! le sort impitoyable ne nous a pas permis de mourir dans notre patrie, au milieu de nos concitoyens! Si notre disgrâce devait être sans remède, au moins aurions-nous trouvé des gens qui nous auraient fermé les yeux, qui nous auraient regrettés. O cher ami, fidèle compagnon, quelle mauvaise récompense je donne à tes bons services! Pardonne-moi, prie la fortune, le mieux que tu pourras, de nous tirer de la misérable situation dans laquelle nous nous trouvons tous deux. Je te promets d'orner ton front d'une couronne de laurier, qui te rendra semblable à un poëte lauréat, et de te donner double ration.

Ainsi se lamentait Sancho, et son grison l'écoutait sans répondre une seule parole, tant étaient grands la détresse et l'effroi du pauvret. Enfin, après avoir passé la nuit entière dans de semblables lamentations, le jour parut; à la clarté qu'il répandit, Sancho reconnut qu'il lui était impossible, de toute impossibilité, de sortir sans secours, du trou dans lequel il se trouvait. Il commença à se lamenter et à crier pour appeler à son aide; mais il criait dans le désert, car, dans tous les environs, il n'y avait personne qui pût l'entendre, et cette fois il se

crut absolument mort. Son âne était couché, laissant pendre sa tête. Sancho parvint à le remettre sur ses pieds, mais à peine pouvait-il se soutenir. Il tira du bissac, qui les avait suivis dans leur chute, un morceau de pain, le donna à son compagnon d'infortune, et lui dit, comme s'il pouvait l'entendre : Avec le pain tous maux sont bons. En ce moment, Sancho découvre à l'un des côtés de la fosse un trou assez grand pour qu'un homme puisse y passer en se baissant; il s'y fourre en se rapetissant, et trouve une concavité large et spacieuse, que lui fait distinguer un rayon du soleil passant au travers de ce qu'on pouvait appeler la toiture; il vit encore que ce trou s'élargissait et donnait sur une autre cavité spacieuse. Rentrant alors dans la fosse, en peu de temps à l'aide d'une pierre il élargit assez le trou pour y faire passer son âne; puis le prenant par le licou, il le fait avancer dans cette espèce de grotte, espérant toujours rencontrer quelque issue. Souvent il cheminait à tâtons, sans voir lumière aucune, mais non sans frayeur. Dieu tout-puissant me soit en aide, disait-il; combien cette aventure, qui me semble si triste, paraîtrait agréable à mon maître Don Quijote! il ne manquerait pas de prendre ces souterrains et ces cachots pour des jardins fleuris et des palais de Galiana; il s'attendrait à sortir de cette obscurité pour rencontrer quelque verte prairie; et moi, malheureux, qui n'ai point de ces brillantes imaginations, je crois à chaque pas que sous mes pieds va s'ouvrir une autre fosse plus profonde que la première, qui achèvera de m'engloutir; comme on dit, un mal est peu de chose s'il vient seul. Au milieu de ces tristes idées, il lui semblait avoir cheminé plus de demi-lieue, au bout de laquelle il aperçut une lumière confuse, qui entrait par quelque ouverture, et semblait procéder du jour, ce qui indiquait une issue à ce gouffre, qui lui avait paru le chemin de l'autre vie. Cid Hamet le laisse là pour retourner à Don Quijote qui, avec autant d'impatience que de joie, attendait le jour du combat qu'il devait livrer au suborneur de la fille de doña Rodriguez, dont il espérait bien redresser le tort par la force de son bras.

Or, il arriva que, la veille de ce combat, étant sorti le matin pour se tenir en haleine et se préparer à la lutte du lendemain, il voulut faire fournir une carrière à Rossinante, l'animal posa les pieds sur les bords d'une grande ouverture, et, si Don Quijote n'eût retenu fortement les rênes, ils fussent tombés tous les deux dans le trou. Enfin, il put le retenir; il s'approche sans descendre de cheval, examine la profondeur de ce trou, et croit entendre de grands cris qui en sortent. Il écoute avec attention et saisit ces mots : Hélas! n'y a-t-il point là-haut quelque chrétien qui m'entende, ou quelque chevalier charitable qui prenne pitié d'un pauvre pécheur enterré tout en vie, d'un malheureux gouverneur qui n'a pas su se gouverner? Don Quijote crut reconnaître la voix de Sancho; il en resta tout surpris et effrayé. Il éleva la voix tant qu'il put, et se mit à crier : Qui est-ce qui est là-bas? qui est-ce qui se plaint? Et qui pourrait-ce être, répondit-on, sinon le malencontreux Sancho Pança, gouverneur, pour ses péchés, de l'île Barataria, et qui fut jadis écuyer du fameux chevalier Don Quijote de la Manche? A ces mots la surprise de Don Quijote augmente, son saisissement s'accroît, il s'imagine que Sancho est mort, que son ame est en peine, et que c'est elle qui lui parle. Dans cette pensée, il s'écrie : Je te conjure, par tout ce que peut employer un chrétien catholique, de me dire qui tu es : si tu es une ame en peine, dis-moi ce que tu veux que je fasse pour toi. Ma profession est de secourir les malheureux et les nécessiteux de ce monde; elle s'étend aussi à donner assistance à ceux de l'autre monde qui ne sauraient s'aider eux-mêmes. — Vous êtes donc le seigneur Don Quijote de la Manche, et à la voix ce ne peut être un autre. — Oui, je suis Don Quijote, dont la profession est d'aider dans leurs besoins les vivants et les morts; c'est pourquoi, apprends-moi qui tu es, car, si tu es mon écuyer Sancho Pança, si tu es mort, que les diables ne t'aient pas emporté, et que, par la miséricorde divine, tu sois en purgatoire, notre sainte mère l'église catholique romaine a des pouvoirs suffisants pour alléger tes souffrances; je solliciterai pour toi de tout mon

pouvoir; achève donc de te faire connaître et dis-moi qui tu es. Je jure, seigneur Don Quijote, répond la voix, par la naissance de qui vous voudrez, que je suis votre écuyer Sancho Pança, et que de ma vie je ne suis mort. J'ai laissé là le gouvernement pour des raisons trop longues pour ce moment. Cette nuit je suis tombé dans cette fosse, avec mon âne, qui est là pour me démentir. Il semble que le grison eût entendu ce que disait Sancho, car au moment même il se mit à braire de telle sorte que toute la grotte en retentit. — Témoin irrécusable, s'écrie Don Quijote : je reconnais ce braire ; je reconnais aussi ta voix, ami Sancho : attends-moi, je cours au château du duc, qui n'est pas éloigné, et je vais ramener du monde pour te retirer de ce trou, où sans doute t'ont fait tomber tes péchés. Allez promptement, dit Sancho, et revenez de même, au nom de Dieu, car je ne puis souffrir de me voir enseveli tout vivant, et de plus, je meurs de peur.

Don Quijote le laissa, pour courir au château conter au duc et à la duchesse l'accident de Sancho. Ils en furent fort surpris, quoiqu'ils connussent le souterrain qui existait de temps immémorial; mais surtout ils ne pouvaient comprendre pourquoi Sancho avait quitté le gouvernement sans qu'on leur eût donné avis de son retour. Enfin, on transporta sur les lieux des cordages, et, à force de bras, et à grande peine, on parvint à retirer d'abord l'âne, ensuite Sancho, de ce lieu de ténèbres. Un jeune étudiant dit en le voyant : Plût à Dieu que tous les mauvais gouverneurs sortissent de leurs gouvernements comme ce pécheur sort du profond de l'abîme, mort de faim, pâle, et, comme je le crois, sans un maravédis. Frère médisant, répond Sancho, il y a huit ou dix jours que j'ai pris le gouvernement qu'on m'avait confié ; pendant ce temps, je ne me suis pas vu une seule fois rassasié de pain : les médecins m'ont persécuté, les ennemis m'ont froissé les os, et je n'ai pas eu le temps d'établir des impôts ni de faire des exactions. Ainsi, je ne méritais certainement pas d'en sortir de la sorte. Mais l'homme propose et Dieu dispose. Dieu connaît ce qui est le meilleur et convient

le mieux à chacun. Il faut prendre le temps comme il vient, et personne ne peut dire : Je ne boirai de cette eau. Où l'on croit qu'il y a du lard il n'y a pas seulement de cheville. Dieu m'entend, il suffit, et je n'en dis pas plus, quoique je le puisse. Ne te fâches point, Sancho, dit Don Quijote, et ne sois point choqué de ce que tu entends dire; ce serait à ne jamais finir. Pourvu que ta conscience soit tranquille, que l'on dise ce que l'on voudra. Prétendre enchaîner la langue des médisants, c'est vouloir mettre des portes aux champs. Si le gouverneur sort riche de son gouvernement, on dira que c'est un voleur; s'il en sort pauvre, que c'est un dissipateur ou un fou. Ah! certes, répond Sancho, l'on peut bien ici m'appeler fou, plutôt que larron.

En causant de la sorte, ils arrivèrent au château, au milieu d'une troupe d'enfants et d'autres gens. Ils trouvèrent dans une galerie le duc et la duchesse qui les attendaient. Sancho ne voulut pas monter voir le duc avant d'avoir conduit son âne à l'écurie, car il disait qu'il avait eu une mauvaise nuit : ensuite il se rendit auprès de ses maîtres, se mit à genoux devant eux, et leur dit : Mes seigneurs, par votre commandement, et sans que je l'eusse mérité, j'ai été prendre le gouvernement de votre île Barataria. J'y suis entré nu, nu j'en suis sorti ; je n'y ai ni gagné ni perdu. Si j'ai bien ou mal gouverné, il y a eu des témoins qui diront ce qu'ils voudront. J'ai rendu des sentences, éclairci des doutes, toujours mourant de faim, par le bon plaisir du docteur Pedro Recio, natif de Tirteafuera, médecin insulaire des gouverneurs. Les ennemis nous ont assaillis de nuit et mis dans un grand danger; ceux de l'île disent qu'ils sont sortis du combat victorieux par la force de mon bras : que Dieu leur donne paix comme ils disent la vérité. Enfin, pendant ce temps, j'ai su apprécier les charges et les obligations qu'impose le gouvernement, et j'ai trouvé, pour mon compte, qu'elles étaient trop lourdes pour mes épaules; ce ne sont point fardeaux pour mes reins, ni flèches pour ma trousse; ainsi, avant que le gouvernement ne tombât avec moi, j'ai voulu le quitter : hier matin, je suis sorti de l'île, que j'ai

laissée comme je l'ai trouvée, avec les mêmes rues, les mêmes maisons et les mêmes toits qu'elle avait. Je n'ai rien emprunté à personne ni rien gagné. J'avais intention de rendre quelques ordonnances utiles, je n'en ai rendu aucune, dans la crainte qu'elles ne fussent pas observées; car alors, en faire ou n'en pas faire sont la même chose. J'ai quitté, comme je vous l'ai dit, l'île sans autre compagnie que mon âne; je suis tombé dans une fosse, j'ai fait bien du chemin sous terre, et ce matin j'ai vu l'issue à la lumière du jour; mais elle n'était pas facile, et si le ciel n'avait pas conduit vers moi mon seigneur Don Quijote, je serais resté dans ce trou jusqu'à la fin du monde. Ainsi, mes seigneurs, voici votre gouverneur Sancho Pança qui, en dix jours seulement qu'il a tenu le gouvernement, a appris qu'il n'y a rien à donner pour être gouverneur non d'une île, mais du monde. Dans cette disposition, je baise les pieds de Vos Excellences, et, imitant le jeu des enfants qui disent, *Salta tu y damela tu*, je saute du gouvernement et retourne au service de mon maître Don Quijote; avec lui je mange mon pain dans les transes, mais je le mange du moins à ma faim, et pour moi, pourvu que je sois rassasié, peu m'importe que ce soit de panais ou de perdrix. Ainsi finit sa harangue. Don Quijote craignait toujours qu'il ne lui échappât des milliers d'impertinences, et quand il vit qu'il en avait dit si peu, il rendit grâces au ciel. Le duc embrassa Sancho, et lui dit qu'il était bien fâché qu'il eût quitté sitôt le gouvernement; mais qu'il ferait en sorte de lui donner un autre emploi de moindre charge et de plus de profit. La duchesse l'embrassa aussi, et recommanda qu'on eût soin de le bien régaler, car il paraissait en assez mauvais état.

CHAPITRE LVI.

Du terrible et inouï combat qui eut lieu entre Don Quijote de la Manche et le laquais Tosilos, au sujet de la fille de la duègne Rodriguez.

Le duc et la duchesse ne se repentirent pas longtemps du tour joué à Sancho dans le gouvernement qu'ils lui avaient donné; d'autant plus que le majordome arriva ce jour-là même, et leur raconta, de point en point, tout ce qu'avait dit et fait Sancho : il reproduisit l'histoire de l'assaut de l'île, l'épouvante et le départ du gouverneur; ce qui les divertit extrêmement. L'histoire rapporte ensuite que le jour du combat de Don Quijote parut enfin : le duc avait instruit déja son laquais Tosilos des moyens qu'il devait employer pour vaincre Don Quijote sans le blesser ni le tuer; il ordonna que l'on ôtât les fers des lances, disant au chevalier que les sentiments chrétiens dont il faisait profession ne permettaient pas d'exposer la vie des combattants; qu'il devait se contenter de ce qu'on lui donnait le champ libre, sans prendre les choses à la rigueur; car c'était aller contre les décrets du saint concile, qui prohibe de pareils défis. Don Quijote répondit que le duc pouvait disposer les choses comme il voudrait; qu'il se conformerait en tout à ses volontés.

Le duc avait aussi fait dresser sur la place du château un vaste échafaud pour les juges du camp, et pour les plaignantes, mère et fille. Le jour terrible arrivé, une foule immense était accourue des villages voisins, attirée par la nouveauté du spectacle. Le premier qui entra dans l'arène fut le maître des cérémonies; il examina le camp, le parcourut tout entier, pour voir s'il n'y avait point quelque tromperie, quelque piége caché où l'on pût trébucher et tomber. Parurent ensuite la duègne et sa fille, enveloppées dans leurs mantes jusqu'aux yeux : elles s'assirent sur les siéges qui leur étaient destinés, témoignant une vive douleur : Don Quijote était à la barrière Quelque temps après, au son des trompettes, vint prendre

place sur un autre point le grand laquais Tosilos, monté sur un puissant coursier, la visière baissée et revêtu de fortes et brillantes armes : le cheval était gris pommelé, et paraissait être de frise : il avait les quatre pieds garnis de poils longs et touffus. Le valeureux champion était bien instruit par le duc de la manière dont il devait se comporter avec Don Quijote, qu'il devait éviter de tuer, et prévenu, surtout, de se dérober au premier choc du chevalier, dont le résultat eût été une mort certaine s'ils s'abordaient de front. Il parcourut la place, puis s'approcha des dames, fixant pendant quelque temps celle qui le réclamait pour époux : le maître du camp appela Don Quijote, qui s'était déjà présenté, et le conduisit avec Tosilos auprès des dames, auxquelles il demanda si elles acceptaient Don Quijote pour leur défenseur. Elles répondirent que oui, et que tout ce qu'il ferait elles le tiendraient pour bon, valable et bien fait. Le duc et la duchesse étaient placés dans une galerie construite au-dessus de la barrière, entourée d'une multitude de spectateurs, avides de voir ce terrible combat. Les conditions furent que, si Don Quijote était vainqueur, son adversaire serait tenu d'épouser la fille de doña Rodriguez ; mais, s'il était vaincu, le défendeur serait dégagé de sa parole, sans être obligé de présenter aucune satisfaction. Le maître des cérémonies leur partagea également le soleil, assignant à chacun la place qu'il devait occuper. Les tambours, les trompettes se firent entendre : la terre tremblait sous les pas des coursiers : l'ame des spectateurs était en suspens, attendant de quel côté se déclarerait la victoire. Don Quijote, se recommandant de tout son cœur à Dieu notre Seigneur, et à sa dame Dulcinée, n'attendait plus que le signal du départ. Mais notre laquais avait bien d'autres pensées : il ne songeait qu'à une chose, que nous allons dire. Lorsqu'il s'était avancé pour regarder son ennemie, elle lui avait paru la plus belle femme qu'il eût jamais vue : le petit aveugle[1] que l'on appelle Amour ne voulut pas perdre l'occasion de triompher d'une ame de laquais, et d'en augmenter ses trophées. Il s'approcha tout

[1] *Niño ceguezuelo.*

doucement de lui, sans être vu de personne, lui lança dans le côté gauche un trait aigu, long de deux vares, et lui perça le cœur de part en part. C'était chose bien facile; car l'Amour est invisible: il entre, il sort comme il lui plaît, sans que personne lui demande compte de ses actions. Lors donc qu'on donna le signal du combat, notre laquais était tout transporté, pensant à la beauté de celle qu'il avait faite maîtresse de son cœur; aussi ne fit-il pas attention au bruit de la trompette, comme Don Quijote qui, au premier son, partit aussi rapidement que le permit Rossinante, et s'élança vers son ennemi. En le voyant partir, Sancho, son bon écuyer, s'écria: Dieu te conduise, fleur et crème des chevaliers errants; Dieu te donne la victoire, car le bon droit est de ton côté. Tosilos, quoiqu'il vît venir contre lui Don Quijote, ne bougea d'un seul pas, mais à haute voix il appela le maître du camp, et lui dit: Le combat n'a-t-il pas lieu pour que j'épouse ou n'épouse pas cette demoiselle? Oui, lui répondit-on. Eh bien, dit le laquais, j'ai la conscience très scrupuleuse, je la chargerais d'un grand poids si je passais outre. Je déclare que je me tiens pour vaincu, et je demande à m'unir sur-le-champ avec cette demoiselle. Le maître du camp demeura tout interdit de la proposition de Tosilos, et, comme il était un des confidents de cette facétie, il ne sut que répondre. Don Quijote s'arrêta au milieu de la carrière, voyant que son ennemi ne venait point à sa rencontre. Le duc ne pouvait comprendre pourquoi le combat était suspendu; mais le maître du camp alla l'instruire des intentions de Tosilos, ce qui le mit de très mauvaise humeur. Pendant ce temps-là, Tosilos s'approcha de doña Rodriguez, et lui dit: Madame, je desire devenir l'époux de votre fille: je ne veux point acheter par des débats et des luttes ce que je peux obtenir en paix et sans danger de mort. Le vaillant Don Quijote entendit ce discours. Puisqu'il en est ainsi, dit-il, je suis dégagé de ma promesse; qu'ils se marient, à la bonne heure, et puisque Dieu l'a permis, que saint Pierre les bénisse. Le duc était descendu dans la place, et s'approchant de Tosilos: Est-il vrai, dit-il, chevalier, que vous

vous tenez pour vaincu, et que, pressé par les remords de votre conscience, vous desirez épouser cette demoiselle? Oui, seigneur, répond Tosilos. Il fait fort bien, dit Sancho : ce que tu voulais donner au rat, donne-le au chat, il te tirera de peine.

Cependant, Tosilos délaçait son casque, et priait qu'on l'aidât, car il sentait la respiration lui manquer, et ne pouvait rester si longtemps enfermé dans cette étroite prison : on lui ôta son casque, et alors on découvrit son visage de laquais. En l'apercevant, doña Rodriguez et sa fille s'écrièrent : C'est une tromperie, on a substitué Tosilos, laquais du duc mon seigneur, au véritable époux : justice au nom de Dieu et du roi, de tant de malice pour ne pas dire de fraude. Ne vous fâchez point, mesdames, leur dit Don Quijote; il n'y a ni malice ni tromperie, ou, s'il y en a, le duc n'en est point cause, mais bien les méchants enchanteurs qui me persécutent : envieux de la gloire que m'eût acquise mon triomphe, ils ont changé la figure de votre époux en celle de cet homme que vous dites être laquais du duc : suivez mon conseil, et, en dépit de la malice de mes ennemis, mariez-vous avec celui-ci, sans doute il est celui que vous desirez. Le duc, en entendant ce propos, sentit s'évanouir sa colère en un rire qui faillit l'étouffer. Les choses qui arrivent au seigneur Don Quijote sont si extraordinaires, dit-il, que je suis en effet porté à croire que cet homme n'est pas mon laquais : au reste, usons d'adresse; retardons le mariage pendant quinze jours, et, durant ce temps, tenons renfermé ce personnage qui nous met en suspens : il pourra se faire que, dans cet intervalle, il reprenne sa première figure; car, enfin, la rancune des enchanteurs contre le seigneur Don Quijote ne saurait durer longtemps, surtout lorsqu'ils voient que leurs ruses et leurs métamorphoses leur profitent si peu. Oh ! seigneur, dit Sancho, ces malandrins sont accoutumés à changer tous les objets qui ont rapport à mon maître : un chevalier qu'il vainquit ces jours passés, et qui s'appelait le chevalier des Miroirs, ils lui donnèrent la figure du bachelier Samson Carrasco, natif de notre village et notre grand ami : ils ont changé

madame Dulcinée du Toboso en une laide paysanne : ainsi, je pense que ce laquais sera laquais toute sa vie et mourra de même. Là-dessus, la fille de la Rodriguez dit : Que celui-ci soit ce qu'il voudra, il desire m'épouser, et je l'accepte; j'aime mieux être la femme légitime d'un laquais, que la maîtresse ou la dupe d'un chevalier; et encore celui qui m'a trompée ne l'est pas. Finalement, tous ces incidents se terminèrent par cette décision que Tosilos serait renfermé jusqu'à ce qu'on eût vu ce que deviendrait sa transformation. Chacun cria victoire pour Don Quijote, mais le plus grand nombre regretta qu'un combat si longtemps desiré n'eût pas eu lieu, et que les deux champions ne se fussent pas mis en pièces. C'est ainsi que les enfants ne sont pas satisfaits, lorsque le criminel qu'ils attendent n'est pas pendu, parcequ'on lui a fait grâce. Chacun s'en retourna chez soi; le duc, la duchesse et Don Quijote rentrèrent au château; on enferma Tosilos, doña Rodriguez et sa fille demeurèrent satisfaites de ce que, de manière ou d'autre, la chose se terminerait par un mariage. L'amoureux laquais n'en avait pas moins de joie.

CHAPITRE LVII.

Comment Don Quijote prit congé du duc, et ce qui lui arriva avec la sage et passionnée Altisidore, suivante de la duchesse.

Don Quijote jugea qu'il était temps de sortir de l'oisiveté à laquelle il s'abandonnait dans ce château : il croyait faire faute de sa personne en demeurant si longtemps enseveli dans les festins et les plaisirs que lui prodiguaient les maîtres du château, comme à un chevalier errant : il lui semblait qu'il aurait à rendre un compte sévère au ciel de sa paresse et de son inaction. C'est pourquoi il demanda au duc et à la duchesse la permission de partir. Ils la lui accordèrent, tout en lui témoignant leur regret de le perdre; la duchesse remit à Sancho la lettre de sa femme. Il pleura en la voyant, et dit : Qui eût pensé

que les grandes espérances qu'avait fait concevoir à ma Thérèse la nouvelle de mon gouvernement, n'aboutiraient qu'à retourner chercher les aventures avec mon maître Don Quijote? Avec tout cela, je suis content de voir qu'elle a montré qui elle était, en envoyant des glands à madame la duchesse: si elle ne l'avait pas fait, j'en aurais eu du chagrin, et elle serait taxée d'ingratitude. Ce qui me console, c'est qu'on ne peut appeler ce présent une séduction, puisque j'occupais déja le gouvernement quand elle l'a envoyé : il est juste, lorsque l'on a reçu un bienfait, d'en témoigner de la reconnaissance, fût-ce avec des bagatelles. Nu je suis entré dans ce gouvernement, nu j'en suis sorti : ainsi je peux dire en sûreté de conscience, ce qui n'est pas peu de chose : nu je suis né, nu je me trouve, je n'ai ni perdu ni gagné.

Ainsi parlait Sancho en lui-même le jour du départ. Don Quijote, qui avait pris la veille congé du duc, parut de grand matin, tout armé, sur la place du château. Les galeries étaient remplies des gens du château : le duc et la duchesse y vinrent eux-mêmes. Sancho était sur son grison, avec son bissac, sa mallette et ses provisions : il paraissait joyeux, parceque le majordome du duc, celui qui fit la Trifaldi, lui avait remis une bourse de deux cents écus d'or pour fournir aux besoins du voyage, ce que Don Quijote ignorait encore. Tandis que tout le monde les regardait, comme nous l'avons dit, la sensible Altisidore éleva la voix, du milieu des dames et demoiselles de la duchesse, et d'un ton languissant et passionné, dit :

Écoute, cruel chevalier, retiens les rênes, ne presse pas les flancs de ta bête mal montée.

Vois, trompeur, tu ne fuis pas un serpent cruel, mais une tendre agnelette bien loin encore d'être une brebis.

O monstre, tu as trompé la plus belle demoiselle que Diane ait vue sur les monts, que Vénus ait contemplée dans ses bosquets.

Cruel Birène, fugitif Énée, partout où tu iras que Barrabas t'accompagne.

Tu emportes, ravissement impie! entre les ongles de tes serres, les entrailles d'une jeune et tendre victime.

Tu emportes trois bonnets et les jarretières qui ont embrassé des jambes égales au marbre, par le poli, la blancheur et les veines d'azur.

Tu emportes deux mille soupirs, dont l'ardeur eût embrasé deux mille Troies, s'il y en avait eu deux mille.

Cruel Birène, fugitif Énée, partout où tu iras, que Barrabas t'accompagne.

Que les entrailles de ton écuyer Sancho soient si dures et si insensibles que Dulcinée ne puisse sortir de son enchantement.

Que l'infortunée porte la peine de tes fautes : souvent sur la terre les justes payent pour les pécheurs.

Que tes plus belles aventures se convertissent en malheurs, tes plaisirs en songes, tes plus chers souvenirs en oubli.

Cruel Birène, fugitif Enée, partout où tu iras que Barrabas t'accompagne.

Sois tenu pour déloyal, de Séville à Marchena, de Grenade à Loja, de Londres en toute l'Angleterre.

Si tu joues à la triomphe que toujours les rois te fuient ; ne vois jamais ni as ni sept.

Si tu coupes tes cors, que le sang puisse en sortir, que les racines te restent dans la bouche si tu te fais arracher les dents.

Cruel Birène, fugitif Enée, partout où tu iras, que Barrabas t'accompagne[1].

Tandis que la plaintive Altisidore se lamentait de la sorte, Don Quijote la contemplait sans lui répondre une seule parole; il se retourne vers son écuyer : Ami, lui dit-il, je te conjure, par la vie de tes ancêtres, de l'avouer franchement; par aventure, as-tu emporté les trois coiffes et les jarretières dont parle cette amoureuse demoiselle? Les coiffes, oui, les voici, répond Sancho; mais, pour les jarretières, comme les monta-

[1] Ce Birène est, dans l'*Orlando furioso* de l'Arioste (chant x), l'amant ingrat d'Olympie, qu'il abandonna dans une île déserte.

Florian a substitué à ces vers trois stances assez jolies, mais qui n'y ont aucun rapport.

gnes d'Ubeda. La duchesse s'émerveillait de l'effronterie d'Altisidore ; car, quoiqu'elle la connût pour enjouée, libre, cependant elle n'approuvait pas de semblables licences ; sa surprise était d'autant plus grande qu'elle n'avait pas été avertie de cette nouvelle plaisanterie. Mais le duc, à qui le jeu plaisait, voulut le pousser plus avant. Seigneur chevalier, dit-il à Don Quijote, il me paraît étonnant qu'après le bon accueil que vous avez reçu dans mon château, vous ayez pu vous permettre d'emporter trois coiffes, pour le moins, et peut-être aussi des jarretières à l'une de mes femmes : c'est une action peu digne d'un galant homme, et surtout de votre illustre renommée. Rendez les jarretières, ou je vous défie à un combat à outrance, sans craindre que les malandrins enchanteurs me changent le visage et me transforment comme ils ont fait à mon laquais Tosilos, qui s'est présenté pour vous combattre. A Dieu ne plaise, répond Don Quijote, que je tire l'épée contre votre illustrissime personne, après en avoir reçu tant de faveurs. Je rendrai les coiffes, puisque Sancho dit qu'il les a ; pour les jarretières, c'est impossible, puisqu'il ne les a point ni moi non plus : si votre demoiselle veut visiter ses coffres, elle les trouvera certainement. Seigneur duc, je ne fus jamais un voleur, et je pense ne jamais l'être tant que Dieu m'assistera. Cette demoiselle parle en femme passionnée ; elle l'avoue elle-même ; ce n'est pas ma faute, je ne suis donc point obligé de lui demander pardon, ni à elle ni à Votre Excellence, que je supplie d'avoir meilleure opinion de moi, et de m'accorder encore une fois la permission de poursuivre mon chemin. Dieu vous le donne si heureux, dit la duchesse, que nous puissions toujours recevoir de vos exploits des nouvelles satisfaisantes. Allez, seigneur Don Quijote, que Dieu vous accompagne. En restant ici plus longtemps, vous ne faites qu'accroître la passion de ces demoiselles qui vous contemplent. Quant à celle-ci, dit-elle, en montrant Altisidore, je la corrigerai si bien, que désormais elle ne s'oubliera ni par ses regards ni par ses paroles. Je ne vous en adresserai plus qu'une, seigneur, dit Altisi-

dore; c'est que vous me pardonniez mon accusation au sujet des jarretières, je les ai à mes jambes; je suis tombée dans la distraction de celui qui cherchait son âne étant monté dessus. Ne le disais-je pas bien, s'écrie Sancho, suis-je fait pour recéler des larcins? si j'en avais voulu faire, l'occasion ne me manquait pas dans mon gouvernement.

Don Quijote s'inclina, fit la révérence au duc, à la duchesse et à tous les assistants, puis, tournant la bride à Rossinante, il sortit du château, suivi de Sancho monté sur son grison, et prit le chemin de Saragosse.

CHAPITRE LVIII.

Comment les aventures se pressèrent sur Don Quijote, de manière à ne lui laisser aucun loisir.

Quand Don Quijote se vit en rase campagne, et débarrassé des poursuites d'Altisidore, il se trouva dans son centre, et sentit renaître l'ardeur de poursuivre ses entreprises chevaleresques. Ami, dit-il en se tournant vers Sancho, de tous les biens dont le ciel a comblé les humains, le plus précieux est la liberté : tous les trésors que renferme la terre, qui sont ensevelis dans les flots, ne sauraient l'égaler. Pour elle et pour l'honneur, nous devons exposer notre vie. L'esclavage, qui lui est opposé, est au contraire le plus grand des maux. Tu as été témoin Sancho de l'abondance dont nous avons joui dans ce château, des festins somptueux qu'on nous y a donnés : hé bien! au milieu de ces mets délicats, de ces breuvages si frais, je me croyais resserré dans les bornes étroites de la faim, parceque je n'en jouissais pas avec la même liberté que si tout cela m'eût appartenu. Le retour dont il faut payer les bienfaits reçus est un lien qui nous enlève la franchise et la liberté de cœur. Heureux cent fois celui à qui le ciel a donné un morceau de pain, sans qu'il soit obligé de remercier d'autre que le ciel lui-

même. Avec tout cela, dit Sancho, n'est-il pas convenable que nous ayons un peu de reconnaissance pour deux cents écus d'or, que le majordome du duc m'a donnés dans une bourse, et que je porte sur mon cœur, comme un fortifiant contre les accidents qui peuvent survenir ? Nous ne rencontrerons pas toujours des châteaux où l'on nous régale : nous pourrions bien trouver des hôtelleries où l'on nous battra.

Durant cet entretien le chevalier et l'écuyer allaient cheminant. Au bout d'environ une lieue, ils aperçurent une douzaine d'hommes vêtus en paysans, qui, assis sur leurs capes, mangeaient sur l'herbe fraîche d'un petit pré. Auprès d'eux étaient étendus des espèces de grands draps blancs qui paraissaient recouvrir quelque chose. Ces draps étaient tendus et placés de distance en distance. Don Quijote s'approcha, salua civilement, et demanda ce que recouvraient ces draps. Seigneur, répondit un de la troupe, ce sont des figures de relief qui doivent servir à un tableau [1] que nous faisons faire pour notre village : nous les couvrons pour qu'elles ne se salissent point, et les portons sur nos épaules de peur qu'elles ne se cassent. Si vous le vouliez bien, reprit Don Quijote, je désirerais beaucoup les voir : des figures que l'on couvre avec tant de soin doivent être belles. Comment belles ? dit un de ces hommes, vous pouvez en juger par leur prix ; il n'y en a pas une qui n'ait coûté plus de cinquante ducats ; mais, afin que vous puissiez juger par vos yeux, attendez un moment, je vais vous les montrer. Il laisse son repas, se lève et découvre la première figure, qui représentait saint Georges à cheval, foulant aux pieds un serpent, et lui posant sa lance dans la gueule, avec l'expression de colère qu'on a coutume de lui donner. Cette figure avait l'éclat d'un brasier d'or. Ce guerrier, dit Don Quijote, fut un des plus braves chevaliers errants de la milice céleste ; il s'appelait don saint Georges, et fut le défenseur des demoiselles : passons au suivant. C'était saint Martin, aussi à cheval, donnant à un pauvre la moitié de

[1] *Un retablo*. On a déjà vu ci-dessus la signification de ce mot, au chapitre du joueur de marionnettes.

son manteau. Ce chevalier, dit Don Quijote, fut du nombre des aventuriers chrétiens, et, je le crois, plus charitable encore que vaillant, comme tu peux en juger, Sancho, en le voyant partager son manteau avec un pauvre : c'était sans doute en hiver, car autrement il était si charitable, qu'il l'aurait probablement donné tout entier. J'en doute, répond Sancho; il devait plutôt se souvenir du proverbe, pour donner et tenir il faut avoir bonne cervelle. Don Quijote sourit et fit lever le troisième drap. Il recouvrait le patron des Espagnes à cheval, l'épée nue, sanglante, foulant aux pieds les Maures. Celui-ci, dit Don Quijote, fut un vrai chevalier et de la phalange du Christ; il s'appelait don San Diego Matamaure[1]; ce fut un des plus vaillants saints et chevaliers du monde; il jouit de la gloire céleste. Sous le drap suivant était saint Paul renversé de dessus son cheval, avec tous les détails que l'on voit dans le tableau de sa conversion : il était si bien représenté, qu'on eût dit que Jésus-Christ lui parlait et qu'il répondait. Celui-ci, dit Don Quijote, fut en son temps le plus grand ennemi de l'église de Dieu, puis ensuite le plus zélé défenseur qu'elle aura jamais, chevalier errant en sa vie, saint de pied ferme en la mort, ouvrier infatigable dans la vigne du Seigneur; docteur des gentils, qui eut pour école le ciel, et pour maître et professeur, Jésus-Christ lui-même.

Il n'y avait plus de figures. Don Quijote les fit recouvrir toutes, et dit aux paysans : Je tiens à heureux présage, frères, d'avoir vu ces figures; ces saints et chevaliers ont exercé la même profession que moi, celle des armes : toute la différence qu'il y a entre nous, c'est qu'ils furent saints, et qu'ils combattirent suivant les lois divines, tandis que moi, pécheur, je combats à la manière des hommes. Ils conquirent le ciel à la force de leur bras : car le ciel aussi souffre la violence; et moi, je ne sais ce que jusqu'à ce jour j'ai conquis, à force de travaux. Mais si ma Dulcinée du Toboso était délivrée des peines qu'elle endure, mon sort s'améliorerait, mon esprit se fortifierait, et je

[1] Tueur de Maures.

pourrais prendre une meilleure route que celle que j'ai suivie jusqu'à présent.

Dieu l'entende et le péché soit sourd, dit Sancho. Les paysans regardaient Don Quijote avec étonnement, surpris de sa figure et de ses discours, dont ils ne comprenaient pas la moitié. Ils achevèrent de manger, rechargèrent leurs figures, et, prenant congé du chevalier, poursuivirent leur chemin. Sancho, de son côté, restait tout interdit, comme s'il n'avait jamais connu son maître, admirant son savoir; il lui semblait qu'il n'y avait jamais eu au monde histoire ni aventure que Don Quijote ne connût sur le bout de son doigt, et qui ne fût logée dans sa mémoire. En vérité, seigneur, lui dit-il, si ce qui vient de nous arriver peut s'appeler aventure, c'est une des plus douces que nous ayons encore rencontrées dans nos voyages: nous en sommes sortis sans frayeur et sans coups de bâton; nous n'avons point mis l'épée à la main; nous n'avons point mesuré la terre de nos corps, et nous n'avons point souffert la faim. Que béni soit Dieu qui m'a fait voir tout cela de mes propres yeux! Tu as raison, Sancho, répond Don Quijote; mais remarque que tous les temps ne sont pas les mêmes, et se suivent sans se ressembler. Ce que le vulgaire a coutume de nommer présage, et qui n'est pas fondé sur l'ordre naturel des choses, doit être regardé par le sage comme un heureux accident. Un de ces hommes à présage, sortant un matin de sa maison, rencontra un frère de l'ordre du bienheureux saint François, et, comme s'il eût rencontré un griffon [1], il tourna les épaules et rentra chez lui. Un autre renversa sur la table une salière, et en devint triste et mélancolique : comme si la nature était obligée de nous avertir des malheurs qui nous menacent, et devait employer pour cela des moyens aussi futiles. L'homme sage et chrétien ne cherche point à sonder les secrets du ciel. Scipion arrive en Afrique, tombe en sautant à terre; les soldats prennent cet accident pour un mauvais augure; mais lui, embrassant le sol : O Afri-

[1] Parceque c'était un ordre de mendiants. On appelait la misère *mal saint François*.

que, s'écrie-t-il, tu ne saurais m'échapper, je te tiens dans mes bras. C'est ainsi, Sancho, que la rencontre de ces images a été pour moi un très heureux hasard. Je le crois comme vous, seigneur, répond Sancho, mais je voudrais bien que vous m'apprissiez pour quelle raison les Espagnols, lorsqu'ils vont livrer quelque bataille, et qu'ils invoquent San Diego Matamaure, s'écrient : *Santiago, y cierra Espana*[1] ! L'Espagne est-elle, par aventure, ouverte de telle sorte qu'il soit besoin de la fermer? ou bien que signifie cela? — Que tu es simple, Sancho! Dieu a donné pour patron, pour défenseur à l'Espagne, ce grand chevalier à la croix vermeille, et surtout dans les guerres cruelles que nous avons eues à soutenir contre les Maures. Nous l'invoquons, nous l'appelons, comme notre défenseur, dans toutes les batailles que nous livrons; et, plus d'une fois, on l'a vu distinctement, attaquant, renversant, détruisant les escadrons ennemis. Je pourrais te citer de ce fait plusieurs exemples rapportés dans nos véridiques histoires.

Sancho changea de discours, et dit à son maître : Je suis étonné, seigneur, de l'effronterie de cette Altisidore, la suivante de la duchesse; il faut que celui que l'on nomme Amour l'ait bien fortement blessée. Le fripon, avec ses yeux malades, ou même aveugle, prend un cœur pour but, et, quelque petit qu'il soit, l'atteint, le traverse de ses flèches. J'ai ouï dire qu'elles s'émoussent contre la sagesse et la pudeur des filles; mais, sur cette Altisidore, on dirait plutôt qu'elles deviennent encore plus aiguës. Fais attention, dit Don Quijote, que l'amour ne garde aucune mesure ni dans ses actions, ni dans ses discours. Il est semblable à la mort, qui frappe également les orgueilleux palais des rois et l'humble chaumière des bergers; quand il se rend maître absolu d'un cœur, la première chose qu'il fait c'est d'en chasser la retenue et la pudeur : aussi, Alti-

[1] *Saint Jacques! et ferme l'Espagne.* Don Quijote ne répond nullement à la question de Sancho, sur ces mots, *y cierra España*. Ils signifient : Rends-la inaccessible; impénétrable aux ennemis. C'est un cri de guerre consacré chez les anciens Espagnols, comme chez nous, *Montjoie, saint Denis*.

sidore a-t-elle déclaré sa passion, qui m'a inspiré plus de confusion que de pitié. O cruauté notoire! ingratitude inouïe! s'écrie Sancho; pour moi, je le déclare, je me serais rendu, je me serais soumis à la moindre parole amoureuse qu'elle m'eût dite. Quel cœur de marbre! quelles entrailles de bronze! quelle ame d'argile! Mais, je ne saurais comprendre ce que cette demoiselle peut avoir remarqué en vous pour la séduire et la toucher de la sorte. Quelle élégance, quel éclat, quelle grâce, quelle bonne mine avez-vous pour la rendre amoureuse? En vérité, en vérité, je vous ai bien des fois considéré, de la pointe des cheveux à la plante des pieds, et je vois en votre personne plus de choses capables d'effrayer que de séduire. J'ai souvent entendu dire aussi que la beauté est ce qui séduit le plus; et comme vous n'en avez pas l'ombre, je ne comprends pas comment la pauvrette a pu s'enamourer de vous.

Sancho, répond Don Quijote, il y a deux sortes de beauté, celle de l'ame et celle du corps: celle de l'ame se fait remarquer dans le jugement, l'honnêteté, les bons procédés, la libéralité, la bonne éducation: or, toutes ces qualités peuvent appartenir à un homme laid; lorsqu'on s'attache à cette beauté plus qu'à celle du corps, l'amour se déclare bien plus promptement et avec plus de violence. Je vois bien, Sancho, que je ne suis pas beau; mais je ne suis pas difforme, et il suffit à un homme de bien de n'être pas un monstre, pour être aimé des femmes, lorsqu'il a les qualités du cœur dont je t'ai parlé.

En devisant ainsi, ils entrèrent dans une forêt qui bordait le chemin, et, sans y prendre garde, Don Quijote se trouva pris dans de grands filets verts, tendus parmi les arbres. Sans imaginer ce que ce pouvait être: Ces filets, dit-il à Sancho, doivent être une des plus étranges aventures qui me soient encore arrivées. Que je meure si les enchanteurs qui me poursuivent ne pensent pas m'enlacer dans ces rets, et m'empêcher de poursuivre mon chemin, pour me punir de ma rigueur envers Altisidore; mais je les avertis que, ces rets fussent-ils de diamant, au lieu d'être de simples filets, et plus forts mille fois

que ceux dont le jaloux dieu des forgerons enveloppa Mars et Vénus, je les romprai aussi facilement que s'ils étaient de joncs marins ou de fils de coton. Il se disposait donc à poursuivre son chemin, et tout briser, quand il vit sortir d'entre les arbres deux charmantes bergères, ou du moins était-ce leur vêtement, si ce n'est que les jupes étaient de brocart d'or. Leurs cheveux flottaient sur leurs épaules et le disputaient en éclat aux rayons du soleil; leur tête était couronnée de guirlandes de vert laurier et de rouge amarante : elles paraissaient avoir entre quinze et dix-huit ans. A cette vue, Sancho ouvre de grands yeux, Don Quijote reste interdit, le soleil s'arrêta pour les voir. Tous quatre étaient dans un merveilleux silence. Enfin, une des jeunes filles le rompit la première. Arrêtez, seigneur chevalier, dit-elle à Don Quijote, ne rompez pas ces filets, tendus pour nos plaisirs et non pour vous nuire; et, comme vous pourriez nous demander pourquoi nous les avons placés, et qui nous sommes, je vais vous le dire en peu de mots.

Dans un village, à deux lieues d'ici, demeurent beaucoup de gentilshommes et de gens riches : plusieurs d'entre eux, amis et parents, sont convenus de venir avec leurs voisins, leurs femmes et leurs enfants s'ébattre en cet endroit, un des plus agréables de tous les environs, et de former entre eux tous une espèce de nouvelle Arcadie, les demoiselles vêtues en bergères, et les jeunes hommes en bergers. Nous avons étudié deux églogues, l'une du célèbre Garcilaso, l'autre que l'excellent Camoens a composée en portugais; nous ne les avons pas encore représentées. Hier fut le premier jour où nous vînmes nous établir ici. Nous avons fait dresser sous ces ramées des tentes de campagne, au bord d'un ruisseau abondant qui féconde ces prairies. La nuit dernière nous avons tendu ces filets, pour prendre les petits oiseaux sans défiance qui, poursuivis par nos cris, viendraient s'y précipiter. Si vous desirez, seigneur, être notre hôte, vous serez bien reçu, bien traité, car la mélancolie et l'ennui n'habitent point ce séjour. Certes, belle dame, répond Don Quijote, Actéon ne demeura pas plus surpris, ni plus charmé, quand

Diane au bain s'offrit inopinément à sa vue, que je ne le suis de rencontrer votre beauté en ces lieux. Je loue beaucoup l'idée de vos amusements, et vous remercie de vos offres obligeantes. Si je puis vous servir, vous pouvez ordonner avec certitude d'être obéie ; ma profession est de me montrer affable et bienfaisant envers tout le monde, et surtout envers les personnes aussi distinguées que vous paraissez l'être. Si ces filets, qui occupent si peu d'espace, couvraient la rotondité du globe, j'irais chercher d'autres mondes pour m'y frayer un passage, plutôt que de les rompre ; et, afin que vous ajoutiez plus de foi à ce discours, qui peut paraître exagéré, vous voyez devant vous Don Quijote de la Manche, dont le nom peut-être est parvenu à vos oreilles. O mon amie ! s'écria l'autre bergère, quel bonheur est le nôtre ! Tu vois ce seigneur qui nous parle ? c'est le plus vaillant, le plus amoureux, le plus courtois chevalier du monde, si nous n'avons pas été trompées par l'histoire de ses hauts faits, qui est imprimée et que j'ai lue. Je parierais que ce bonhomme qui le suit est Sancho Pança son écuyer, que personne n'égale en agréments. Vous avez raison, madame, dit Sancho, je suis cet aimable écuyer dont vous parlez, et ce seigneur est mon maître, ce Don Quijote de la Manche dont parle l'histoire. Ah ! dit l'autre, conjurons-le de s'arrêter un moment avec nous : nos pères et nos frères auront un extrême plaisir à le voir. J'ai entendu vanter sa courtoisie et sa valeur, comme tu viens de le faire ; on dit surtout qu'il est le plus loyal et le plus constant des amants, et que sa dame est une Dulcinée du Toboso, à qui toute l'Espagne décerne la palme de la beauté. On la lui donne avec raison, dit Don Quijote, et votre beauté seule, madame, pourrait en faire douter. Au reste, épargnez-vous, pour m'arrêter, d'inutiles instances : les devoirs rigoureux de ma profession ne me permettent de me reposer nulle part.

En ce moment arriva le frère d'une de ces bergères, vêtu comme elles en berger, avec non moins de richesse et d'élégance. Elles lui contèrent que le chevalier qu'il voyait était le vaillant Don Quijote de la Manche avec son écuyer Sancho

Pança, qu'il connaissait tous deux pour avoir lu leur histoire. Le galant berger pria Don Quijote de venir sous leurs tentes, et celui-ci ne put le refuser. En même temps on fit la battue; les filets se remplirent d'oiseaux qui, trompés par la couleur, tombaient dans le péril qu'ils croyaient éviter. Plus de trente personnes se réunirent, toutes richement habillées en bergers et en bergères. On sut en un instant qui étaient Don Quijote et son écuyer, et tous en eurent un extrême plaisir, parcequ'ils connaissaient son histoire. On se rendit sous les tentes: les tables y étaient mises et servies avec autant de richesse que de propreté et d'élégance. On donna la place d'honneur à Don Quijote. Tous les yeux étaient fixés sur lui; tous étaient ravis de le voir. Le repas fini, Don Quijote éleva la voix, et, d'un ton grave, adressa ce discours à la compagnie:

Parmi les péchés divers que commettent les hommes, les uns regardent l'orgueil comme le plus grand de tous. Moi, je soutiens que c'est l'ingratitude, et je me fonde sur ce que l'on dit communément, que l'enfer est peuplé d'ingrats. Depuis que j'ai l'âge de raison, j'ai fait tous mes efforts pour éviter ce péché. Si je ne puis reconnaître les bienfaits par d'autres bienfaits, j'y supplée au moins par ma bonne volonté; et, lorsqu'elle est insuffisante, je publie les grâces que l'on m'a faites; car les publier, c'est montrer qu'on les reconnaîtrait par d'autres si on le pouvait. Celui qui reçoit est ordinairement inférieur à celui qui donne. Ainsi Dieu est au-dessus de tous, car il est par excellence celui qui donne; les dons de l'homme ne sauraient approcher des siens, tant est grande la distance qui nous sépare de lui. La reconnaissance supplée en quelque sorte à notre impuissance; quant à moi, ne pouvant, à mesure égale, reconnaître le bon accueil que j'ai reçu ici, je me renferme dans les étroites limites de mon pouvoir, et vous offre ce que je puis et ce que je possède. Pendant deux jours entiers, sur le milieu du grand chemin qui conduit à Saragosse, je soutiendrai que les dames ici présentes, en habits de bergères, sont les plus belles et les plus courtoises du monde, excepté seulement la sans pa-

reille Dulcinée du Toboso, dame unique de mes pensées; soit dit sans offenser aucune des personnes qui m'entendent. Sancho, qui avait écouté avec attention, s'écria : Est-il possible qu'il y ait des personnes au monde qui soutiennent, qui jurent que mon maître est fou? Dites-moi, seigneurs bergers, est-il curé de village, quelque instruit et sage qu'il soit, qui puisse dire ce qu'il a dit? Il n'y a point de chevalier errant, si valeureux soit-il, qui vous offre ce que mon maître vient de vous offrir. Don Quijote, enflammé de colère, se retourne vers Sancho, et lui dit : Est-il possible, Sancho, qu'il y ait des personnes au monde qui disent que tu n'es pas un sot doublé du même, un veillaque, un malicieux? Qui t'a mêlé dans mes affaires, et chargé de vérifier si je suis sage ou fou? Tais-toi, ne me réplique pas. Va seller Rossinante, s'il ne l'est pas, et allons mettre à exécution l'offre que je viens de faire. La raison est si fort de mon côté, que tu peux regarder comme vaincus tous ceux qui voudront la contredire. Il se lève aussitôt en fureur, laissant tous les assistants interdits, et incertains s'ils devaient le regarder comme sage ou comme fou. Ils le conjurèrent de ne pas prendre tant de peine; qu'ils étaient bien persuadés de sa bonne volonté, et qu'il n'était pas besoin de nouvelles preuves de sa vaillance, après celles qu'ils avaient vues dans l'histoire de ses hauts faits. Malgré leurs prières, il n'en persista pas moins dans ses intentions, sauta sur Rossinante, embrassa son écu, saisit sa lance, et fut se poster au milieu du grand chemin, qui n'était pas éloigné de la prairie. Sancho le suivit sur son âne, ainsi que toute la troupe des bergers, curieux de voir ce que deviendrait son offre inouïe et arrogante. Établi au milieu du chemin, Don Quijote frappa l'air de ces superbes paroles : O vous tous, passagers, voyageurs, chevaliers, écuyers, gens de pied ou de cheval, qui passez ou devez passer par cette route, dans l'espace de deux jours, apprenez que Don Quijote de la Manche, chevalier errant, est ici posté pour soutenir que toutes beautés et courtoisies du monde doivent le céder à celles des nymphes habitantes de ces bosquets et de ces prairies, excepté

seulement Dulcinée du Toboso, souveraine de mon ame. Qui voudra soutenir le contraire, qu'il approche; je l'attends ici. Don Quijote répéta deux fois le même défi, et deux fois ses paroles ne furent entendues d'aucun aventurier.

Cependant, la fortune, qui favorisait ses desseins, fit que peu de temps après on vit venir sur la route un grand nombre d'hommes à cheval, plusieurs étaient armés de lances. Ils cheminaient en troupe et fort à la hâte. En les apercevant, les bergers tournèrent les épaules et s'éloignèrent; craignant qu'en demeurant, il ne leur arrivât quelque mal. Don Quijote seul resta immobile avec un courage intrépide, et Sancho se fit un écu de la croupe de Rossinante. Les hommes armés de lances arrivèrent; celui d'entre eux qui précédait les autres cria à Don Quijote: Otez-vous donc du chemin, homme du diable, ces taureaux vont vous mettre en pièces. Allez, canaille, répond Don Quijote, il n'y a taureaux qui m'effrayent, fussent les plus puissants que le Xamara nourrit sur ses rives. Confessez tous, malandrins, que ce que je viens de publier est vrai, sinon préparez-vous à combattre. Le vacher n'eut pas le temps de répondre, ni Don Quijote de se détourner quand il l'eût voulu. Tout le troupeau de bœufs paisibles et de taureaux fougueux, les vachers et autres gens qui les menaient combattre à la ville prochaine, tous passèrent sur le corps de Don Quijote, de Rossinante, de l'âne et de Sancho, et les laissèrent étendus par terre. Sancho était moulu, Don Quijote stupéfait, le roussin tout froissé, et Rossinante assez mauvais catholique; enfin tous se relevèrent. Don Quijote, trébuchant par-ci, tombant par-là, se mit à courir après les vachers et leur criait: Attendez, arrêtez-vous, malandrins, canaille maudite; c'est un seul chevalier qui vous défie, il n'est pas de ceux qui disent: A l'ennemi qui fuit faites un pont d'argent. Les vachers ne s'arrêtèrent point pour cela et ne firent pas plus de cas de ses menaces que des nuages de l'année précédente. La fatigue et la douleur arrêtèrent Don Quijote. Il s'assit au milieu du chemin, fâché et non vengé, attendant Sancho, Rossinante et l'âne. Ils arrivèrent, chacun

remonta sur sa bête, et, sans retourner en arrière pour prendre congé de la nouvelle Arcadie, ils continuèrent leur chemin, plus honteux que satisfaits.

* * * * * * * * * * * * * * *

CHAPITRE LIX.

Rencontre extraordinaire, qui peut passer pour une aventure arrivée à Don Quijote.

Une claire fontaine qu'ils trouvèrent dans un frais bocage, fut un utile secours pour Don Quijote et Sancho, épuisés, couverts de poussière par les taureaux. Ils s'assirent auprès de cette fontaine, et mirent en liberté l'âne et Rossinante, débarrassés du frein et du licol. Sancho eut recours aux provisions de son bissac, et en tira ce qu'il avait coutume de manger avec son pain[1]. Il s'essuya la bouche; Don Quijote se lava le visage; ce rafraîchissement redonna quelque ton à leurs esprits épuisés. Don Quijote ne mangeait pas, tant il était triste; et Sancho, par respect, n'osait toucher le premier à ce qu'il avait devant lui, attendant toujours que son maître commençât. Mais, voyant qu'enseveli dans ses pensées, Don Quijote ne songeait point à porter le pain à sa bouche, il mit bas toute retenue, et, sans dire mot, commença à enfourner dans son estomac le pain et le fromage qu'il avait. Mange, ami Sancho, lui dit son maître, soutiens une vie qui t'est plus chère que la mienne ne l'est pour moi, et laisse-moi mourir de mes chagrins. Je suis né pour vivre en mourant, et toi pour mourir en mangeant: pour te prouver la vérité de ce que je te dis, considère-moi, imprimé dans les histoires, fameux par les armes, poli dans mes actions, respecté des princes, sollicité par les demoiselles, et, lorsque je n'attendais que des palmes, des couronnes, des triomphes obtenus par mes hauts faits, je me suis vu ce matin foulé aux pieds, froissé, meurtri par de vils et immondes animaux. Cette pensée m'en-

[1] *El condumio*, ce qu'en Languedoc on appelait *companage* (*cum pane*).

gourdit les dents, paralyse mes mâchoires, retient mes mains et m'ôte entièrement l'envie de manger; de sorte que je veux me laisser mourir de faim, ce qui est la plus cruelle de toutes les morts. Ainsi, dit Sancho, sans cesser de mâcher, vous n'approuvez pas le proverbe qui dit : Meure la poule, pourvu qu'elle soit saoule[1]. Moi, je ne veux pas du moins me tuer moi-même; je veux faire comme le cordonnier, qui tire le cuir avec les dents jusqu'à ce qu'il l'ait fait venir où il veut. Je tirerai ma vie en mangeant, jusqu'à ce qu'elle arrive à la fin que lui a déterminée le ciel. Croyez-moi, seigneur, il n'y a pas de plus grande folie que celle qui mène à se désespérer comme vous faites. Croyez-moi, et après avoir mangé, endormez-vous sur les verts oreillers que vous présente cette herbe fraîche : vous verrez combien à votre réveil vous vous trouverez allégé. Don Quijote y consentit, trouvant que les raisons de Sancho tenaient plus du philosophe que de l'insensé. Sancho, lui dit-il, si tu voulais faire pour moi ce que je vais te dire, tu rendrais mon soulagement plus sûr et diminuerais mes ennuis : ce serait, pendant le sommeil que tu me conseilles, de t'écarter un peu, et, mettant ton derrière à l'air, de te donner avec la bride de Rossinante trois ou quatre cents coups à compte sur les trois mille et tant que tu dois te donner pour désenchanter Dulcinée. N'est-ce pas pitié que cette pauvre dame reste enchantée par ta négligence et ton peu de souci? Il y a beaucoup à dire là-dessus, répond Sancho : dormons tous deux pour le moment, et après, Dieu nous inspirera pour le reste. Savez-vous que c'est une chose cruelle pour un homme que de se fouetter de sang-froid, surtout lorsque les coups tombent sur un corps mal repu, mal entretenu? Que madame Dulcinée prenne patience : alors qu'elle y pensera le moins, elle me verra criblé de coups de fouet. Jusqu'à la mort tout est vie. Je veux dire que je ne suis pas mort et que j'ai le desir de tenir ce que j'ai promis. Don Quijote le remercia, mangea peu, Sancho beaucoup, puis tous deux s'endormirent, laissant paître en liberté, dans ces prés

[1] *Muera Marta, y muera harta.*

verdoyants, leurs inséparables amis et compagnons, Rossinante et l'âne.

Ils s'éveillèrent un peu tard, remontèrent sur leurs bêtes et poursuivirent leur chemin, se hâtant d'arriver à une hôtellerie que l'on voyait à la distance d'environ une lieue. Je l'appelle hôtellerie, parceque Don Quijote lui-même la nomma ainsi, dérogeant en cela à son habitude de prendre toutes les hôtelleries pour des châteaux. Ils arrivèrent enfin, et demandèrent à l'hôte s'il y avait place pour loger. Aussi commodément, répondit-il, et vous serez aussi bien traités que dans les meilleures auberges de Saragosse. Ils descendirent: Sancho mit son bagage dans une chambre dont l'hôtelier lui donna la clef; ensuite il conduisit les bêtes à l'écurie, les pansa, retourna prendre les ordres de son maître assis sur un banc de pierre, et rendait grâces au ciel de ce qu'il n'avait pas pris l'hôtellerie pour un château. Arriva l'heure du souper. Ils se retirèrent dans leur chambre. Sancho demanda à l'hôtelier ce qu'il avait à leur donner. Tout ce qu'il vous plaira, répondit-il; vous êtes ici à bouche que veux-tu. Demandez ce que vous voudrez: ma maison est pourvue d'oiseaux du ciel, de poissons de la mer, d'animaux terrestres. Nous n'avons pas besoin de tant de choses, dit Sancho; une paire de poulets rôtis suffira; mon maître est délicat, il mange peu, et moi je ne suis pas autrement glouton. — Des poulets, je n'en ai point, le milan les a tous détruits. — Hé bien, faites rôtir une poule qui soit tendre. — Une poule? en vérité j'en ai envoyé vendre hier à la ville plus de cinquante; mais, excepté cela, demandez tout ce que vous voudrez. — Ainsi vous avez du veau ou du chevreau? — Je n'en ai point ici pour l'heure, parcequ'il est fini, mais la semaine qui vient j'en aurai de reste. — Par Dieu, nous voilà bien; je parie qu'après toutes ces pertes il vous restera du lard et des œufs plus qu'il n'en faut. — Beau raisonnement que fait là notre hôte; je vous dis que je n'ai ni poules ni poulets, et vous voulez que j'aie des œufs. Laissons là les poules et demandez d'autres délicatesses. — Au nom de Dieu, finissons, et dites-moi

tout simplement ce que vous avez.—Seigneur hôte, dit le tavernier, j'ai véritablement et réellement deux pieds de bœuf que vous prendriez pour du veau, ou deux pieds de veau qui sont comme des pieds de bœuf. Ils sont cuits avec des pois, de la ciboule et du lard, et, à l'heure qu'il est, ils semblent dire : Mangez-moi.—Je les marque et les retiens pour moi ; que personne n'y touche ; je les payerai mieux qu'un autre; il n'y a rien que j'aime tant, et je me soucie peu qu'ils soient de bœuf ou de veau.— Personne n'y touchera, seigneur, car les autres hôtes que j'ai sont gens de qualité ; chacun a son cuisinier, son maître d'hôtel et son office. — Pour la qualité, vous ne pouvez pas en trouver de plus relevée que chez mon maître. Mais sa profession ne lui permet pas d'avoir sommelier ni maître d'hôtel : nous couchons au milieu des prés, et là nous nous rassasions de nèfles ou de glands. Telle fut la conversation de l'hôtelier et de Sancho, qui ne voulut pas la pousser plus avant, ni répondre à la demande qui lui avait déja été adressée sur la profession de son maître. Il était heure de souper, l'hôte porta dans la chambre de Don Quijote l'olla telle qu'elle se trouvait, et il s'assit fort à propos pour manger.

Dans la chambre voisine, dont il n'était séparé que par une mince cloison, Don Quijote entendit qu'on disait : Par votre vie, seigneur don Geronimo, lisons donc un autre chapitre de la seconde partie de *Don Quijote de la Manche*[1] en attendant le souper. Le chevalier n'eut pas plutôt entendu son nom qu'il était debout. Il prête une oreille attentive, et entend que ce Geronimo répondait : Et comment voulez-vous, seigneur don Juan, que nous lisions ces extravagances ? celui qui a lu la première partie de l'histoire de Don Quijote ne saurait prendre aucun plaisir à la seconde. Malgré cela, répond don Juan, il serait toujours bon de la lire, car il n'y a pas de mauvais livre

[1] Cervantes a ici en vue cette seconde partie du *Don Quijote* que publia, en 1614, un Aragonais, son ennemi, sous le pseudonyme du licencié Alonzo Fernandez de Avellaneda, *natural de la villa de Tordesillas*. Ce livre, plein d'ordures, de grossièretés et de traits envenimés, causa beaucoup de chagrins à Cervantes. Le Sage le traduisit ou plutôt l'imita en 1704, in-8°, 2 vol.

dans lequel on ne trouve quelque chose de bon. A la vérité, ce qui m'y déplaît le plus, c'est que l'auteur y peint Don Quijote comme revenu de son amour pour Dulcinée[1]. Quiconque ose dire que Don Quijote de la Manche a oublié, ou peut oublier Dulcinée du Toboso, s'écrie Don Quijote en fureur et à voix haute, je lui prouverai à armes égales qu'il en a menti par sa gorge. La sans pareille Dulcinée ne saurait être oubliée et Don Quijote n'est point capable d'un tel oubli : la constance est sa devise, et sa profession est de garder la foi jurée avec amour et sans effort. Qui nous répond? demanda-t-on de l'appartement voisin. Qui pourrait-ce être, dit Sancho, si ce n'est Don Quijote lui-même, qui soutiendra ce qu'il a dit et ce qui lui reste à dire? Un bon payeur ne craint point de donner des gages. A peine Sancho avait-il fait cette réponse que deux cavaliers entrèrent dans la chambre, l'un d'eux sauta au cou de Don Quijote, et lui dit : Votre présence ne dément point votre nom, ni votre nom votre présence. Oui, sans doute, seigneur, vous êtes bien le véritable Don Quijote de la Manche, la boussole et le flambeau de la chevalerie errante, en dépit de celui qui a osé usurper votre nom et rabaisser vos exploits, comme l'a fait l'auteur de ce livre que je vous présente; et il lui remet le livre que tenait son compagnon. Don Quijote le parcourt quelque temps et le rend en disant : Dans le peu que j'ai vu j'ai trouvé trois choses répréhensibles. La première est dans quelques expressions du prologue[2]. Ensuite, le style est aragonais, car l'auteur omet souvent les *articles*. Enfin, ce qui trahit son ignorance, c'est qu'il erre dans un des points les plus importants de l'histoire; il dit que la femme de mon écuyer Sancho Pança, s'appelle Marie Guttierez[3], tandis qu'elle s'appelle Thérèse Pança,

[1] Voyez Avellaneda, chap. 4, 6, 8, 12 et 13.

[2] L'auteur appelle Cervantes manchot, soldat aussi vieux en années qu'enfant en valeur, envieux, *mal contentadizo, murmurador, delinquente, encarcelado, etc.*

[3] Cervantes ne pouvait nous fournir une plus forte preuve que celle-ci de son étourderie ou du peu de soin qu'il prenait de relire ses ouvrages. Il reproche à Avellaneda d'avoir appelé la femme de Sancho Marie Guttierez, et lui-même l'a

Or, qui erre ainsi sur un fait de cette nature peut bien être soupçonné de se tromper aussi dans le reste de l'histoire. Voilà, certes, un plaisant historien, dit Sancho; il doit être bien informé de nos aventures pour changer ainsi le nom de ma femme. Je vous prie, seigneur, reprenez le livre, et voyez s'il y est question de moi, et si l'auteur a aussi changé mon nom. Par ce que vous venez de dire, ami, répond don Geronimo, je juge que vous êtes Sancho Pança, l'écuyer du seigneur Don Quijote. Je le suis, répondit Sancho, et je m'en fais gloire. — Hé bien, l'auteur moderne ne vous a pas traité avec la délicatesse que vous méritez; il vous peint comme un gourmand, un idiot, nullement plaisant, tout autre en un mot que le Sancho représenté dans la première partie de l'histoire de votre maître. — Dieu lui pardonne, il aurait mieux fait de me laisser dans mon coin et de ne pas se souvenir de moi. Pour en jouer, il faut s'y connaître, et saint Pierre est bien dans Rome. Les deux cavaliers prièrent Don Quijote de venir souper avec eux, lui disant qu'ils savaient qu'il n'y avait dans l'hôtellerie rien qui fût digne de sa personne. Don Quijote, toujours courtois, y consentit. Sancho, resté maître absolu [1] de l'olla, s'assit au haut de la table en compagnie de l'hôte, aussi amateur que lui de pieds de bœuf. En soupant, don Juan demanda à Don Quijote des nouvelles de Dulcinée, si elle était mariée, enceinte ou mère, ou si, étant restée fille, elle avait conservé son honneur et le souvenir des amoureuses pensées de son chevalier. Dulcinée est encore fille, répondit-il, mes sentiments plus constants que jamais, et notre correspondance toujours la même. Quant à sa beauté, elle a fait place à la laideur d'une vile paysanne. Là-dessus, il leur conta de point en point l'enchantement de Dulcinée, ce qui lui était arrivé dans la caverne de Montésinos, et le moyen que le sage Merlin lui avait enseigné pour la désenchanter, par la vertu des coups de fouet que se donnerait Sancho. Les deux cava-

nommée ainsi, partie première, à la fin du chapitre VII, et, quelques lignes plus haut, il la nomme Jeanne. Voyez tom. I.

[1] *Con mero mixto imperio.*

liers prirent un extrême plaisir au récit de Don Quijote, et ne pouvaient assez admirer ses folies, et l'élégance avec laquelle il les racontait. Tantôt ils le tenaient pour sage, tantôt un faux pas les ramenait à sa folie, sans pouvoir assigner le rang qu'ils devaient lui donner entre la folie et la sagesse. Cependant Sancho acheva de souper, laissa ivre l'hôtelier, et passa dans la chambre où était son maître. Que je meure, seigneurs, dit-il en entrant, si l'auteur de ce livre que vous avez desire que nous soyons longtemps amis. Vous dites qu'il m'appelle gourmand; je voudrais bien qu'il ne me nommât point ivrogne. Il le fait, répond don Geronimo, mais je ne me souviens plus dans quel endroit. Toutefois ses paroles sont mal sonnantes et menteuses, je le vois bien à la physionomie du bon Sancho. Croyez-moi, seigneurs, répond celui-ci, le Sancho et le Don Quijote de cette histoire doivent être autres que ceux qui figurent dans l'ouvrage de Cid Hamet Ben Engeli, et ceux-là, c'est nous; mon maître, vaillant, sage, amoureux; moi, naïf et plaisant, et non ivrogne ni gourmand. Je le crois, dit don Juan, et, s'il était possible, on devrait ordonner que personne ne fût assez osé pour écrire l'histoire du grand Don Quijote, si ce n'est Cid Hamet, son premier historien, de même qu'Alexandre défendit que personne ne le peignît qu'Apelles. Me peigne qui voudra, dit Don Quijote, mais qu'on ne me défigure pas, car quelquefois la patience échappe quand on la surcharge d'injures. On ne saurait, dit don Juan, faire aucune injure au seigneur Don Quijote dont il ne lui soit facile de se venger, à moins qu'il ne veuille la recevoir sur l'écu de la patience, qui me paraît grand et fort.

Dans cet entretien ils passèrent une grande partie de la nuit; et, quoique don Juan priât Don Quijote de continuer la lecture du livre, afin d'en signaler les autres fautes, il ne put l'obtenir : Don Quijote dit qu'il le tenait pour lu en entier, et le déclarait sot et impertinent de tout point. Il ajouta que, si l'auteur apprenait un jour que son livre lui fût tombé entre les mains, il ne voulait pas qu'il pût se réjouir à la pensée que Don

Quijote l'avait lu; car, des choses obscènes et honteuses, on doit détourner sa pensée et bien plus encore les yeux. Les deux amis lui demandèrent où il avait résolu de diriger ses pas. Il répondit à Saragosse, pour assister aux joutes qui y avaient lieu tous les ans. Don Juan lui apprit que cette nouvelle histoire racontait comment Don Quijote, celui du moins qu'elle faisait agir, avait paru dans cette ville à une course de bague, pauvre d'invention, de style, encore plus pauvre de livrées, mais très riche en niaiseries. Eh bien, dit Don Quijote, puisqu'il en est ainsi, je ne mettrai pas les pieds dans Saragosse; par ce moyen tout le monde connaîtra le mensonge de l'historien moderne; et l'on verra bien que je ne suis pas le Don Quijote dont il parle. Vous ferez fort bien, dit Geronimo; il y a d'autres joutes à Barcelone où vous pourrez montrer votre valeur. C'est mon intention, répond le chevalier: pour le moment, je vous demande la permission d'aller me coucher, parcequ'il est heure. Tenez-moi, je vous prie, au nombre de vos meilleurs amis et serviteurs. Et moi aussi, dit Sancho, je serai peut-être bon à quelque chose. Ils prirent ainsi congé les uns des autres. Le maître et l'écuyer se retirèrent, laissant don Juan et son ami dans l'admiration de ce mélange de sagesse et de folie. Ils crurent fermement qu'ils avaient vu les véritables héros de Cid Hamet, et non ceux de l'auteur aragonais. Don Quijote fut matinal. Il frappa contre la cloison de ses voisins et leur dit adieu. Sancho paya l'hôtelier magnifiquement, et lui conseilla de louer moins à l'avenir les provisions de son hôtellerie ou de la mieux fournir.

CHAPITRE LX.

De ce qui arriva à Don Quijote en se rendant à Barcelone.

La matinée était fraîche et annonçait que le jour le serait aussi. Don Quijote sortit de l'hôtellerie et s'informa d'abord quel était le chemin le plus direct pour aller à Barcelone sans

passer par Saragosse, tant était grand son desir de faire mentir l'historien qu'on disait l'avoir si fort maltraité. Pendant six jours il ne lui arriva rien qui soit digne d'être rapporté; au bout de ce temps, s'écartant du chemin, la nuit le surprit au milieu de chênes ou de liéges touffus : Cid Hamet néglige ici son exactitude ordinaire. Tous deux mirent pied à terre, s'assirent près des troncs d'arbres, et Sancho, qui ce jour-là avait bien rempli sa panse, se laissa bientôt aller au sommeil; mais Don Quijote, que ses pensées tenaient plus éveillé que la faim, ne pouvait fermer les yeux, et son imagination errait en mille endroits. Tantôt il se croyait transporté dans la caverne de Montésinos, ou voir sauter sur la bourrique Dulcinée changée en paysanne; tantôt résonnaient à son oreille les paroles du sage Merlin, lui annonçant toutes les conditions à remplir pour opérer le désenchantement de Dulcinée. Il se désespérait de voir la mollesse et le peu de charité de son écuyer; car, ainsi qu'il le croyait, il ne s'était encore donné que cinq coups, nombre presque nul en comparaison de l'infinité de coups nécessaires. Ces pensées lui inspiraient tant de chagrin et d'ennui, qu'il fit en lui-même ce raisonnement : Si Alexandre le Grand coupa le nœud gordien, en disant : Autant vaut couper que dénouer, et ne laissa pas pour cela de se rendre maître de toute l'Asie, il n'en sera peut-être ni plus ni moins à l'égard du désenchantement de Dulcinée, si je fouette Sancho malgré lui : la condition est que Sancho reçoive trois mille et tant de coups de fouet, que m'importe que ce soit lui ou un autre qui les lui applique? l'essentiel est qu'il les reçoive, de quelque part qu'ils viennent. Dans cette pensée, il prend les rênes de Rossinante, les arrange de manière à pouvoir s'en servir comme d'un fouet, s'approche doucement de Sancho, et commence à dénouer l'aiguillette, car on pense qu'il n'en avait qu'une par devant pour attacher ses chausses. Mais à peine l'a-t-il touché, que Sancho s'éveille en sursaut, et s'écrie : Qui est là? qui est-ce qui veut m'ôter mes chausses? C'est moi, dit Don Quijote, qui viens aider ta faiblesse et soulager ma peine; je viens te fouetter,

Sancho, et te décharger ainsi d'une partie de ta dette. Dulcinée dépérit, tu ne t'en soucies guère, et moi je meurs d'impatience. Ainsi, détache tes chausses de bonne volonté; la mienne est de te donner au moins deux mille coups de fouet pendant que nous sommes dans cette solitude. Il n'en sera rien, répond Sancho; tenez-vous tranquille, sinon, vrai Dieu, les sourds nous entendront. Les coups auxquels je me suis obligé doivent être volontaires, et non forcés; je n'ai pas dans ce moment-ci la volonté de me fouetter : qu'il vous suffise d'avoir ma parole de m'étriller à outrance quand il m'en prendra fantaisie. Je ne puis me fier à ta courtoisie, répond Don Quijote, car tu as le cœur dur, et, quoique vilain, la peau sensible : et tout en parlant il faisait des efforts pour dénouer. Alors Sancho se lève, saisit son maître à bras-le-corps, lui donne un croc en jambe, et tous deux vont rouler par terre. Il lui met alors le genou droit sur l'estomac, et lui tient les mains de façon qu'il ne peut remuer ni même respirer. Comment, traître, criait Don Quijote, tu te révoltes contre ton maître et ton seigneur naturel, dont tu manges le pain! Je ne fais ni défais de roi, dit Sancho, je ne fais que me secourir moi-même, moi qui suis mon vrai seigneur : promettez-moi de rester tranquille, de ne pas chercher à me fouetter, et je vais vous laisser libre, autrement

Ici périr il te faudra,
Ennemi de dona Sancha [1].

Don Quijote le promit, et jura par la vie de la dame de ses pensées de ne pas toucher un poil du vêtement de Sancho, mais de laisser désormais à sa volonté le soin de se fouetter. Sancho se releva et s'éloigna à quelque distance; voulant s'appuyer contre un arbre, il sentit qu'on lui touchait la tête. Il leva les bras, et saisit deux pieds tout chaussés. La peur le prend, il s'approche d'un autre arbre, il en trouve autant. Il appelle Don Quijote à son secours. Don Quijote approche et lui demande le

[1] Aqui moriras, traydor,
Enemigo de doña Sancha.

Ces deux vers sont le refrain d'une ancienne romance.

sujet de sa frayeur. Sancho lui répond que tous les arbres d'alentour sont pleins de jambes et de pieds d'homme. Don Quijote s'en assure et devine sur-le-champ ce que ce pouvait être. Tu ne dois point avoir peur, dit-il; ces membres que tu touches, sans les voir, sont sans doute ceux de quelques voleurs et assassins pendus à ces arbres: c'est ici que la justice les fait pendre, par vingtaines ou trentaines, quand elle les atteint: cela me fait juger que je dois être près de Barcelone. Il ne se trompait pas; le matin ils levèrent les yeux, et virent des corps de suppliciés aux branches des arbres. Mais si les morts les avaient effrayés, ils ne le furent pas moins à la vue de quarante bandits vivants, qui les surprirent, les enveloppèrent et leur crièrent en catalan de ne pas bouger jusqu'à l'arrivée de leur capitaine. Don Quijote était à pied, son cheval débridé, sa lance appuyée contre un arbre, en un mot sans défense aucune; il se résigna donc à croiser les mains, baisser la tête, et à se réserver pour une meilleure occasion. Les bandits visitèrent l'âne, et ne laissèrent rien, ni dans le bissac ni dans la mallette. Bien en prit à Sancho de porter à sa ceinture les écus du duc et ceux qui appartenaient à Don Quijote. Encore ces honnêtes gens n'auraient pas manqué de trouver la bourse, eût-elle été cachée entre cuir et chair, si, sur ces entrefaites, leur capitaine ne fût arrivé. Il paraissait âgé de trente-quatre ans, robuste, de taille au-dessus de la moyenne, le visage basané, l'air grave. Il était monté sur un puissant cheval, vêtu d'une cotte de mailles, et portait à la ceinture quatre de ces pistolets qu'en Catalogne on appelle *pedrenales*. Il vit que ses écuyers (c'est le nom des gens de ce métier) allaient dépouiller Sancho; il le leur défendit et fut promptement obéi: ainsi fut sauvée la précieuse ceinture. Il s'étonne de voir une lance appuyée contre un arbre, un écu par terre, Don Quijote armé, pensif et faisant la plus triste figure du monde. Il approche: Console-toi bon homme, dit-il; tu n'es point tombé dans les mains de quelque cruel Osiris, mais bien dans celles de Roque Guinart, plus compatissant que sévère. O valeureux Roque, dont la renommée n'a de limites

que la terre habitable, ma tristesse ne vient point d'être tombé dans tes mains, répond Don Quijote, c'est ma négligence qui la cause. Je me suis laissé surprendre par tes soldats, étant obligé par les lois de la chevalerie errante, dont je fais profession, d'être toujours au guet, et de me servir de sentinelle à moi-même. Apprends, ô grand Roque, que, s'ils m'avaient trouvé à cheval, armé de ma lance et de mon écu, il ne leur aurait pas été facile de s'emparer de moi, car je suis Don Quijote de la Manche dont les hauts faits remplissent la terre. Roque vit bien que la maladie de Don Quijote était plutôt la folie qu'une valeur à toute épreuve; il l'avait quelquefois entendu nommer, mais il regardait son histoire comme une fable, et ne pouvait croire qu'il existât un homme de ce caractère; il fut enchanté de la rencontre, afin de pouvoir reconnaître de près ce qu'on lui avait raconté. Vaillant chevalier, lui dit-il, ne vous attristez point et ne tenez pas à mauvaise fortune ce qui vous est arrivé, car il pourrait se faire que cette chute apparente redressât le tort de la fortune. Souvent le ciel, par des voies inouïes et incompréhensibles, relève ceux qui sont abaissés, et enrichit les pauvres.

Don Quijote ouvrait la bouche pour le remercier, quand ils entendirent derrière eux un bruit de chevaux. Mais il n'y en avait qu'un seul, que poussait à toute bride un jeune homme de vingt ans, habillé de damas vert avec des passements d'or, un surtout, des grègues, un chapeau à la wallone, des bottes justes et cirées, des éperons, une dague et une épée dorées, une petite escopette à la main et deux pistolets à la ceinture. Au bruit, Roque retourne la tête, aperçoit le beau jeune homme, qui lui dit en arrivant : C'est toi que je cherchais, brave Roque, pour te demander, sinon le remède, du moins un soulagement à mes maux; pour ne pas te tenir en suspens, car je sais que tu ne me connais pas, je te veux dire qui je suis. Tu vois en moi Claudia Geronima, fille de Simon Forte, ton ami particulier, et mortel ennemi de Clauquel Torellas, qui est aussi le tien, puisqu'il sert un parti contraire. Tu sais que ce Torellas a un fils

appelé don Vincent, ou, du moins, il y a deux heures qu'on le nommait ainsi. Pour abréger, je te dirai en peu de mots ce qu'il m'a fait. Il me vit, m'aima, je l'écoutai, j'en devins éprise à l'insu de mon père, car il n'y a femme, tant retirée soit-elle, qui ne trouve du temps de reste pour satisfaire ses desirs. Enfin, il me promit d'être mon époux, et je lui donnai ma foi, sans que les choses allassent plus loin. Hier, on vint me dire qu'oubliant ce qu'il me devait, il se mariait avec une autre et allait l'épouser ce matin. Cette nouvelle m'a troublée, j'ai perdu patience, et, profitant de l'absence de mon père, j'ai pris cet habillement, j'ai couru sur les traces de don Vincent, je l'ai rencontré à une lieue d'ici, et, sans m'arrêter à des reproches, à des explications, j'ai déchargé sur lui cette escopette et ces deux pistolets : j'ai dû lui mettre plus de deux balles dans le corps, et j'ai lavé mon honneur dans son sang. Je l'ai laissé entre les mains de ses domestiques, qui n'ont osé prendre sa défense : j'accours vers toi pour te prier de m'aider à passer en France où j'ai des parents auprès desquels je veux me retirer, et en même temps pour te conjurer de prendre la défense de mon père, et de le soustraire à la vengeance de la famille de don Vincent.

Roque, surpris du courage et de la fermeté de la belle Claudia, lui dit : Venez, allons d'abord voir si votre ennemi est mort, nous verrons ensuite ce qu'il vous reste à faire. Don Quijote, qui avait attentivement écouté le récit de Claudia et la réponse de Guinart, se mit à dire : Il n'est pas besoin que personne se mêle de défendre cette demoiselle; je la prends sous ma protection : donnez-moi mon cheval et mes armes, et attendez-moi ici; je vais trouver ce chevalier, et mort ou vif je le contraindrai à tenir sa parole. Il n'y a point de doute, ajoute Sancho, mon maître a la main heureuse en fait de mariage : il n'y a pas longtemps qu'il a forcé de se marier un autre homme qui refusait de tenir sa parole, et, sans la malice des enchanteurs, ses ennemis, qui changèrent cet homme en laquais, la demoiselle dont je parle ne le serait plus à l'heure qu'il

est. Roque, plus occupé des affaires de Claudia que des discours du maître et de l'écuyer, ne les écouta pas; il ordonna à ses gens de rendre à Sancho tout ce qu'ils lui avaient pris, et commanda à ce dernier de se retirer avec son maître à l'endroit où ils avaient passé la nuit. Aussitôt il partit en toute hâte avec Claudia, pour aller chercher don Vincent mort ou blessé. Parvenus à l'endroit où l'avait laissé Claudia, ils n'y trouvèrent que des traces de sang récemment versé; mais, jetant la vue de tous côtés, ils aperçurent sur une colline quelques hommes, et soupçonnèrent, ce qui était vrai, que ce devait être don Vincent, que ses domestiques emportaient pour le faire panser ou enterrer. Ils se hâtèrent, et les atteignirent avec facilité. Il était dans les bras de ses gens, et les conjurait d'une voix faible de le laisser mourir en cet endroit, parceque la douleur de ses blessures ne lui permettait pas d'avancer. Roque et Claudia descendirent de cheval. A la vue de Roque, les domestiques furent effrayés, et Claudia se troubla en voyant don Vincent. Partagée entre la colère et la pitié, elle s'approche, lui prend la main, et lui dit : Si tu m'avais tenu la foi promise, tu ne serais pas où tu en es. Le malheureux blessé ouvre ses yeux presque éteints, et reconnaît Claudia. Je vois bien, lui dit-il, femme trop abusée, que c'est toi qui m'as donné la mort, peine non méritée, car ni mes desirs, ni mes actions ne t'offensèrent jamais. Eh quoi! s'écria Claudia, ne devais-tu pas ce matin épouser Léonore, fille du riche Balbastro? Je n'y pensai jamais, répond Vincent; ma mauvaise fortune t'a fait parvenir ces fausses nouvelles, afin que, dans ta jalousie, tu m'ôtasses la vie : au reste, je suis heureux de la perdre entre tes bras, et, pour te le prouver, serre-moi la main, et, si tu le veux, accepte-moi pour époux : je ne puis mieux faire pour te donner satisfaction de l'injure que tu crois avoir reçue de moi. Claudia lui serra la main, mais le cœur lui défaillit, et elle tomba évanouie sur la poitrine sanglante de son amant, que saisit un mortel paroxysme. Roque était interdit et ne savait que faire. Les domestiques coururent chercher de l'eau qu'ils leur jetèrent au visage :

Claudia revint à elle, mais non Vincent, car il avait rendu le dernier soupir. A cette vue, à la certitude de la mort de son époux, elle remplit l'air de ses cris, s'arracha les cheveux, se déchira la figure de ses propres mains, et témoigna la plus vive affliction qu'on puisse attendre d'une ame inconsolable. Femme cruelle et inconsidérée, s'écriait-elle, avec quelle facilité t'es-tu laissé emporter à exécuter ton horrible dessein! Exécrable jalousie, à quels excès de désespoir conduis-tu ceux qui te donnent accès dans leur cœur! O mon époux! quelle fatalité t'a conduit du lit nuptial à la sépulture? Ses plaintes étaient si douloureuses et si touchantes qu'elles arrachèrent des larmes à Roque, peu accoutumé à pleurer. Les domestiques pleuraient aussi, Claudia s'évanouissait à tous moments; en un mot, ce lieu paraissait être le séjour de la tristesse et des larmes. Roque ordonna aux domestiques de don Vincent de porter son corps à la maison de son père, qui était voisine, et de lui donner la sépulture. Claudia lui dit que son dessein était de se retirer dans un monastère, dont l'abbesse était sa tante, et d'y achever sa vie dans la compagnie d'un plus saint et éternel époux. Roque loua sa résolution, lui offrit de l'accompagner jusqu'où elle voudrait, et lui promit de défendre son père contre les parents de don Vincent, et contre quiconque s'en prendrait à lui. Claudia refusa la compagnie de Roque, le remercia de ses offres, et partit en pleurant. Les domestiques enlevèrent le corps, et Roque retourna vers sa troupe. Telle fut la fin des amours de Claudia Geronima : mais faut-il en être surpris, puisque les fureurs de la jalousie y jouèrent un si grand rôle?

Roque Guinart trouva ses écuyers au lieu prescrit, Don Quijote à cheval au milieu d'eux, qui leur faisait un discours pour leur persuader de quitter leur genre de vie, aussi dangereux pour l'ame que pour le corps. Mais, comme la plupart d'entre eux étaient Gascons, gens grossiers et débauchés, ce sermon leur faisait peu d'impression. Roque demanda à Sancho si on lui avait rendu les effets qu'on lui avait pris; Sancho répondit que oui, mais qu'il lui manquait trois bonnets qui valaient trois

cités. Que dis-tu, trois cités? dit un des gens de Roque; c'est moi qui les ai, ils ne valent pas trois réaux. Vous avez raison, dit Don Quijote, mais mon écuyer les estime autant à cause de la personne qui me les a donnés. Roque les fit rendre sur-le-champ; ensuite il rangea sa troupe en haie, fit apporter devant lui les hardes, joyaux, argent, tout ce qu'on avait pris depuis la dernière répartition. Il en fit l'estimation, évaluant en argent ce qui ne pouvait pas être divisé, et le partagea à sa troupe avec tant de sagesse, tant d'égalité, qu'il ne dépassa pas d'un point les lois de la justice distributive. Cela fait, et chacun étant payé et content, Roque dit à Don Quijote: Si je n'observais pas cette exactitude avec ces gens-là, il serait impossible de vivre avec eux. A ce que je vois, dit Sancho, la justice est une si bonne chose que l'on doit en user même entre les larrons. Un des bandoliers l'entendit, le coucha en joue avec son arquebuse, et sans doute lui eût cassé la tête, si Guinart ne lui eût crié de n'en rien faire. Sancho se pâma de frayeur, et se promit bien de ne pas desserrer les lèvres tout le temps qu'il serait avec ces hommes-là.

En ce moment, arrivèrent quelques-uns de ceux que l'on avait mis en sentinelles sur les chemins, pour observer et venir rendre compte au chef de ce qui se passait. Seigneur, dit l'un d'eux, non loin d'ici, et sur la route de Barcelone, nous venons d'apercevoir une grande troupe d'hommes. As-tu bien remarqué s'ils sont de ceux qui nous cherchent, dit Guinart, ou bien de ceux que nous cherchons? — C'est de ceux que nous cherchons. — Hé bien, sortez tous, et me les amenez sans qu'il en manque un seul. Don Quijote, Sancho et Roque restèrent seuls, attendant le résultat de l'excursion. Notre manière de vivre, dit Roque au chevalier, doit vous paraître toute nouvelle; ce sont des aventures d'un nouveau genre pour vous, et toujours périlleuses. Au reste, je ne suis pas étonné qu'elles vous semblent étranges, car je confesse qu'il n'y a pas de genre de vie plus inquiet, plus troublé que le nôtre. J'y ai été conduit par je ne sais quel desir de vengeance, capable de porter le désordre

dans les esprits les plus calmes, les plus tranquilles; je suis d'un naturel bon et compatissant; mais, je le répète, le desir de me venger d'un outrage qu'on m'a fait, a triomphé de mes honnêtes inclinations, et me fait persévérer dans ce maudit état en dépit de ma raison. Comme un abîme en appelle un autre, une première faute vous en fait commettre une seconde; les vengeances se sont enchaînées de manière que je me charge non-seulement de mes injures, mais de celles des autres. Cependant, grâces en soient rendues à Dieu, quoique je me trouve engagé dans ce labyrinthe de désordres, je ne perds point l'espérance d'en sortir et d'atteindre un port tranquille. Don Quijote s'étonnait d'entendre Roque parler de la sorte, car il était fermement persuadé que ceux qui font métier de dépouiller les voyageurs, de voler, de tuer, ne pouvaient avoir une seule bonne pensée. Seigneur Roque, dit-il, le seul moyen de recouvrer la santé est de bien connaître sa maladie, et de consentir à prendre les remèdes que le médecin ordonne. Votre seigneurie est malade, elle connaît son mal, et le ciel, ou pour mieux dire Dieu, qui est notre médecin, lui appliquera des remèdes salutaires qui la guériront petit à petit, non tout d'un coup, ni par miracle, d'autant plus que les pécheurs sages et prudents sont plus près de s'amender que les ignorants, et puisque vous montrez tant de bonnes résolutions; prenez courage et espérez guérison. Si vous voulez changer de route, et suivre celle de votre salut, venez avec moi, je vous apprendrai la profession de chevalier errant, qui est sujette à tant de travaux et de mésaventures, qu'en l'embrassant par pénitence, vous êtes assuré d'aller tout droit au ciel. Roque se mit à rire du conseil de Don Quijote, et, changeant de discours, lui apprit la tragique conclusion de l'histoire de Claudia Geronima. Sancho surtout en fut très affecté, car la beauté, la gentillesse et la bonne mine de la jeune fille lui avaient plu.

En ce moment revinrent les écuyers de Guinart, amenant avec eux deux cavaliers, deux pèlerins à pied, et une voiture remplie de femmes, avec six domestiques qui les accompagnaient

à pied ou à cheval, et les deux valets de mules des cavaliers. La troupe fit cercle autour des voyageurs; vainqueurs et vaincus gardaient un grand silence, attendant les paroles du grand Roque. Il demande aux cavaliers qui ils sont, où ils vont et combien ils ont d'argent. L'un d'eux répond : Nous sommes deux capitaines d'infanterie espagnole; nos compagnies sont à Naples, et nous allons nous embarquer sur quatre galères, qu'on dit être à Barcelone, avec ordre de passer en Sicile. Nous avons deux à trois cents écus, avec lesquels nous nous croyons riches, et sommes satisfaits, car le métier de soldat n'admet guère de plus grands trésors. Roque interroge ensuite les pèlerins. Ils répondent qu'ils vont s'embarquer pour passer à Rome, et qu'entre eux deux ils peuvent avoir soixante réaux. Les gens du coche interrogés de même, un des cavaliers de la suite répond : La voiture contient ma maîtresse, doña Guiomar de Quiñones, femme du régent de la vicairie de Naples, sa petite-fille, une demoiselle et une duègne; nous sommes six pour l'accompagner; et l'argent monte à six cents écus. Ainsi, reprend Guinart, nous avons neuf cents écus et soixante réaux. Mes soldats sont environ soixante, voyez combien cela fait par tête, car moi je compte mal. A ces mots, tous les voleurs s'écrient : Vive! vive longtemps Roque Guinart, en dépit des méchants qui ont juré sa perte! Les capitaines s'affligèrent, la régente prit un air fort triste, les pèlerins ne parurent pas fort réjouis en voyant leur argent confisqué. Roque les tint un moment en suspens; mais, ne voulant pas prolonger plus longtemps leur souci, facile à reconnaître : Seigneurs capitaines, dit-il en se tournant vers eux, ayez la courtoisie de me prêter soixante écus, et vous, madame la régente, quatre-vingts, pour contenter la troupe qui m'accompagne; car l'abbé vit de ce qu'il chante; et puis vous pourrez poursuivre votre chemin en toute liberté, au moyen d'un sauf-conduit que je vous donnerai, afin que, si vous rencontrez d'autres troupes que je tiens dans les environs, elles ne vous fassent aucun dommage; mon intention n'est point d'opprimer les soldats ni les femmes, surtout celles de qualité. Les

capitaines s'épuisèrent en remercîments à Roque, de sa courtoisie et de sa générosité : doña Guiomar voulut descendre de son carrosse pour aller baiser les pieds et les mains du grand Roque; mais il ne voulut pas y consentir : au contraire, il lui demanda pardon du désagrément et de l'embarras qu'il lui avait causés, forcé par les obligations précises de son fâcheux métier. La régente lui fit remettre promptement les quatre-vingts écus auxquels elle était taxée; déja les capitaines avaient donné leurs soixante; les pèlerins allaient donner leur chétive bourse : mais Roque leur dit de rester tranquilles; puis, se tournant vers ses gens : Sur cette somme, dit-il, deux écus reviennent à chacun de vous; il en reste vingt : que dix soient donnés à ces pèlerins, et les dix autres à ce bon écuyer [1], afin qu'il puisse dire du bien de cette aventure. En même temps, prenant ce qui était nécessaire pour écrire, et dont il était toujours pourvu, il donne des sauf-conduits pour ses lieutenants, et, prenant congé des voyageurs, il les laisse aller en liberté, pleins d'admiration pour sa noblesse, sa bonne mine et sa générosité, et le regardant plutôt comme un Alexandre que comme un chef de brigands. Un des hommes de la troupe dit en son langage gascon et catalan : Notre capitaine est plus fait pour être moine que bandolier; s'il veut à l'avenir se montrer libéral, que ce soit avec son argent et non avec le nôtre. Le malheureux ne parla pas si bas que Roque ne l'entendît. Aussitôt il tire son épée, et lui fend presque en deux la tête, en disant : C'est ainsi que je punis les insolents et les téméraires. Tous restèrent interdits, et aucun n'osa souffler, tant Guinart savait se faire obéir. Il se plaça ensuite à l'écart, et écrivit à un de ses amis, habitant de Barcelone, pour le prévenir qu'il avait auprès de lui le fameux Don Quijote de la Manche, ce chevalier dont on racontait tant de choses : il l'avertissait que c'était l'homme à-la-fois le plus plaisant et le plus instruit; que, sous quatre jours, c'est-à-dire celui de la Saint-Jean-Baptiste [2], il le conduirait au milieu de la plage, devant la

[1] Il paraît que c'est Sancho Pança que Cervantes a voulu désigner par ces mots : *este buen escudero.*

[2] Toujours la même étourderie de la part de Cervantes. On a vu ci-dessus

ville, armé de toutes pièces et monté sur son cheval Rossinante, avec son écuyer Sancho Pança monté sur un âne. Il l'engageait à faire part de cette nouvelle à leurs amis les Niarros, afin qu'ils en eussent tout le plaisir, dont il aurait bien voulu que les Cadells [1], leurs ennemis, ne profitassent pas; mais la chose était impossible, car la sagesse et la folie de Don Quijote, jointes aux facéties de Sancho, ne pouvaient manquer d'amuser tout le monde. La lettre finie, Roque la remit à un de ses écuyers qui, prenant le costume d'un paysan, entra dans Barcelone, et la porta à son adresse.

CHAPITRE LXI.

De ce qui arriva à Don Quijote en entrant dans Barcelone, avec d'autres choses plus vraies que sensées.

Don Quijote passa trois jours et trois nuits avec Roque, et, s'il y était demeuré trois cents ans, il n'aurait pas manqué de sujets d'étonnement. Ils se réveillaient dans un lieu, ils mangeaient dans un autre. Un jour, ils fuyaient sans savoir qui, ou s'arrêtaient sans savoir qui ils attendaient, dormaient tout debout, interrompaient leur sommeil pour changer d'asile : à chaque instant, c'était des sentinelles à placer, des espions à envoyer, souffler sur la mèche des arquebuses, quoiqu'ils en eussent peu, parceque tous avaient des pistolets. Roque passait les nuits séparé des siens en des lieux qu'ils ne connaissaient pas, car le vice-roi de Barcelone avait plusieurs fois mis sa tête à prix : il n'osait se fier à personne, et craignait que les siens

(chap. XXXVI) que la lettre que Sancho écrivit à sa femme, du château du duc, était datée du 20 *juillet* 1614. Dans le chapitre XLVII, celle par laquelle le duc avertit Sancho que les ennemis doivent s'introduire dans l'île est datée du 6 *août* ; et maintenant Don Quijote doit entrer dans Barcelone le jour de la Saint-Jean-Baptiste, c'est-à-dire le 24 *juin*.

[1] Les Cadells et les Niarros furent des troupes de bandoliers réellement existants, commandés par Pedro Rocha Guinarda, et non Roque Guinart, comme on a dit depuis par corruption, homme dont le caractère était tel que l'a représenté Cervantes.

eux-mêmes ne le tuassent ou ne le livrassent à la justice. Triste et misérable vie ! Enfin, Roque, Don Quijote et Sancho, suivis de six soldats, prirent des chemins détournés et couverts, et arrivèrent sur la plage de Barcelone, la veille de la Saint-Jean à la nuit. Roque embrassa Don Quijote et Sancho, remit à celui-ci les dix écus promis, et les quitta après mille compliments réciproques. Roque partit, et Don Quijote demeura sur son cheval en attendant le jour. Peu de temps après, la blanche aurore sortit des portes de l'orient, répandant une nouvelle vie sur les plantes et sur les fleurs ; au même instant, l'oreille put se réjouir aussi au bruit confus des hautbois, des tambours, des sonnettes et des courriers qui paraissaient sortir de la ville. L'aurore fit place au soleil, dont la face plus grande qu'un bouclier parut au bord de l'horizon, et s'éleva peu à peu. Don Quijote et Sancho portaient partout leurs regards, ils découvrirent la mer qu'ils n'avaient jamais vue : elle leur parut immense, et bien plus grande que les lagunes de Ruidera, qu'ils avaient visitées dans la Manche. Ils aperçurent les galères qui bordaient la côte, et qui, abaissant leurs voiles, laissèrent voir une multitude de flammes et de banderoles, flottant au gré des vents en rasant la surface de l'onde. Les clairons, les trompettes, les hautbois résonnaient de toutes parts, et remplissaient l'air de sons agréables et belliqueux. Elles commencèrent à se mouvoir et à faire des espèces d'escarmouches sur les flots paisibles. Un nombre infini de cavaliers sortaient en même temps de la ville avec de riches livrées, et, montés sur de beaux coursiers, les soldats des galères multipliaient les salves d'artillerie, auxquelles répondaient le fort et les murailles de la ville ; la grosse artillerie déchirait l'air avec un bruit terrible, égalé par les canons du pont des galères. La mer semblait joyeuse, la terre animée par l'alégresse, l'air était serein, quoique momentanément obscurci par la fumée de l'artillerie, tout enfin conviait au plaisir. Sancho ne pouvait comprendre combien de pieds devaient avoir ces grandes machines pour se mouvoir dans la mer. En ce moment, les cava-

liers aux brillantes livrées accoururent, en faisant de bruyantes acclamations [1], vers l'endroit où se tenait Don Quijote tout interdit; l'un d'eux, celui que Roque avait prévenu, s'écria : Qu'il soit le bienvenu dans notre cité, le miroir, le fanal, l'étoile, la boussole, le soutien de la chevalerie errante; bienvenu soit le vaillant Don Quijote, non le faux, l'apocryphe dont on vient de nous publier l'histoire mensongère, mais le véritable, le loyal, le fidèle chevalier dont Cid Hamet Ben Engeli, la fleur des historiens, nous a raconté les exploits. Don Quijote ne répondait pas un mot, et d'ailleurs les cavaliers ne lui en laissèrent pas le temps. Ils se succédaient en foule, l'entourèrent et se mirent à caracoler autour de lui. Ils nous ont reconnus, dit-il à Sancho, en se tournant vers lui; je gagerais bien qu'ils ont lu notre histoire, et même celle que l'Aragonais vient de faire imprimer. Le cavalier qui lui avait déja adressé la parole se rapprocha et lui dit : Seigneur Don Quijote, je vous conjure de venir avec nous; nous sommes tous vos serviteurs et les grands amis de Roque Guinart. Si les courtoisies, répond le chevalier, engendrent les courtoisies, la vôtre, seigneur cavalier, est fille ou proche parente de celle du grand Roque. Conduisez-moi où vous voudrez, je n'aurai d'autre volonté que la vôtre, surtout si vous voulez l'employer à votre service. Le cavalier lui rendit ses compliments en termes non moins polis, et tous lui faisant cortége, on s'achemina vers la ville, au son des hautbois et des tambours.

Aux portes de la ville, l'esprit malin d'où procède tout mal, et les enfants plus malins encore que le malin lui-même, voulurent jouer un tour à Don Quijote. Deux d'entre eux se glissèrent dans la foule : l'un leva la queue de Rossinante, l'autre celle du grison, et chacun plaça sa poignée de chardons. Les pauvres animaux sentirent sur-le-champ ces éperons d'un

[1] *Con grita, lililies, y algazara.* Nous avons déja dit que *lililí* signifiait les cris des Maures dans leurs fêtes ou en marchant au combat. *Algazara* est à peu près la même chose; leurs hurlements en sortant d'une embuscade, ou leurs bruyantes acclamations dans les fêtes.

nouveau genre. Plus ils serraient la queue, plus ils augmentaient leur souffrance, de sorte qu'après mille ruades, ils tombèrent à terre eux et leurs maîtres. Don Quijote insulté et furieux délivra Rossinante de son importun aiguillon, Sancho en fit autant au grison. On aurait voulu châtier l'insolence des enfants, mais il ne fut pas possible, parcequ'ils allèrent se cacher au milieu d'un millier d'autres. Don Quijote et Sancho remontèrent sur leurs bêtes, et, avec les mêmes applaudissements et la même musique, ils arrivèrent à la maison de leur hôte qui était grande et belle, digne enfin d'un riche cavalier. Nous les laisserons pour cet instant, puisque ainsi le veut Cid Hamet.

CHAPITRE LXII.

Aventure de la tête enchantée et autres balivernes indispensables à lire.

L'hôte de Don Quijote se nommait Don Antonio Moreno: c'était un cavalier riche et sage, ami de la joie, mais affable et honnête. Voyant Don Quijote en sa maison, il cherchait les moyens de mettre en évidence ses folies, mais sans lui causer de déplaisir, car les plaisanteries qui font du mal ne sont plus des plaisanteries, et il n'y a passe-temps qui vaille quand il nuit à un tiers. La première chose qu'il fit fut de désarmer Don Quijote, et de l'exposer avec l'étroit et mince habit chamois dont nous avons déja parlé, à un balcon qui donnait sur une des principales rues de la ville, à la vue d'une infinité d'hommes et d'enfants qui le considéraient comme un singe. Les cavaliers aux livrées coururent de nouveau devant lui, comme s'ils les avaient prises pour lui seul et non pour la fête. Sancho était dans un ravissement de joie: il croyait avoir rencontré, sans savoir comment, d'autres noces de Gamache, une autre maison de don Diego de Miranda, ou un autre château comme celui du duc. Ce jour-là, dînèrent avec don Antonio quelques-uns de ses amis, tous firent de grands honneurs à Don Quijote, et le traitèrent en chevalier errant; il en était si fier, qu'il ne

s'en pouvait contenir. Les bons mots de Sancho étaient tels, que les domestiques de la maison et ceux qui pouvaient l'entendre étaient comme pendus à sa bouche. Tandis que l'on était à table, don Antonio dit à Sancho : nous avons appris, ami, que vous aimez beaucoup le blanc manger et les andouillettes [1], et que ce que vous n'en mangez pas, vous le gardez pour un autre jour. On vous a trompé, seigneur, répond Sancho, je suis plus propre que gourmand, et mon seigneur Don Quijote, ici présent, sait bien qu'avec une poignée de glands ou de noix nous en avons tous deux pour huit jours. Il est vrai que si ma bonne fortune veut qu'on me donne la vaquette, j'y cours avec la cordelette, je veux dire que je mange ce que l'on me donne, et que je prends le temps comme il vient. Quiconque voudra dire que je suis un gourmand, et que je ne suis pas propre, peut être assuré qu'il se trompe. Je parlerais d'une autre manière, si je ne respectais les barbes honorables qui sont ici à table. Il est certain, dit Don Quijote, que la tempérance et la propreté dont Sancho use en mangeant, mériteraient d'être gravées sur des tables de bronze, pour être en mémoire éternelle dans les siècles à venir. A la vérité, quand il a faim, on le croirait un peu glouton, parcequ'il avale vite et mâche des deux côtés ; mais il ne manque jamais à la propreté. Pendant qu'il a été gouverneur, il a appris à manger délicatement, si bien qu'il mange le raisin et les grains de grenade avec une fourchette. Comment, dit don Antonio, Sancho a été gouverneur ! Oui, répond celui-ci, d'une île qu'on appelle Barataria. Je l'ai gouvernée pendant dix jours à faire plaisir, et, pendant ces dix jours, j'ai perdu le repos et appris à mépriser tous les gouvernements. J'ai fui cette île, je suis tombé dans une fosse, où je me suis cru mort, et d'où je ne suis sorti vivant que par miracle. Don Quijote alors se mit à raconter par le menu toute l'histoire du gouvernement, qui ne fit pas peu de plaisir aux auditeurs.

Le repas fini, don Antonio prit Don Quijote par la main, et

[1] Ceci est tiré d'Avellaneda, chap. XII.

le conduisit dans une chambre écartée, dans laquelle il n'y avait d'autre ornement qu'une table qui paraissait de jaspe, soutenue par un pied de même matière, et sur laquelle était posée une tête qui semblait de bronze, dans le genre des bustes d'empereurs romains. Antonio parcourut cette chambre avec Don Quijote, faisant le tour de la table plusieurs fois, puis il lui dit : Maintenant, seigneur, que je suis sûr que personne ne nous écoute et ne nous entend, que la porte est fermée, je veux vous apprendre une des plus rares aventures, ou plutôt une nouveauté des plus extraordinaires, sous la condition que votre seigneurie tiendra cette confidence ensevelie dans le plus profond secret. Je vous le jure, répond Don Quijote, elle sera aussi en sûreté que sous la pierre d'une tombe; apprenez, seigneur Don Antonio, que vous parlez à un homme qui a des oreilles pour entendre, et point de langue pour parler. Ainsi, vous pouvez vous confier à moi en toute sûreté, et compter que votre secret est enseveli dans les abîmes du silence. D'après cette promesse, répond Antonio, je vais vous dire et vous montrer des choses qui vous raviront en admiration, et je soulagerai la peine que j'éprouve à n'avoir personne à qui confier des secrets qu'on ne peut pas révéler à tout le monde. Don Quijote attendait, avec impatience, où aboutiraient tous ces préambules. Antonio lui prend alors la main, lui fait parcourir la tête de bronze, la table, son pied, et lui dit : Cette tête a été fabriquée par un des plus grands enchanteurs du monde, Polonais de nation, à ce que je crois, et disciple du fameux Escotillo [1], dont on raconte tant de merveilles. Cet enchanteur a demeuré chez moi, et pour mille écus que je lui donnai m'a fait cette tête, qui a la propriété de répondre à toutes les questions qu'on lui adresse à l'oreille. Il observa les astres, les rumbs du vent, traça les ca-

[1] Natif de Parme, et qui vivait en Flandre du temps d'Alexandre Farnèse. Il s'adonna aux mathématiques et surtout à l'astrologie judiciaire, ce qui le fit passer pour sorcier. On raconte entre autres qu'il s'amusait souvent à inviter des amis à dîner : lorsqu'ils arrivaient, ils ne trouvaient dans la cuisine aucun préparatif, pas le moindre feu, ni aucun comestible. Cependant, quand ils se mettaient à table, elle se trouvait inopinément couverte des mets les plus délicieux.

ractères, considéra les points, en un mot, il sut donner à son ouvrage une perfection que vous pourrez admirer demain, car le vendredi elle est muette, et nous ne pourrions rien en tirer aujourd'hui. Ainsi, d'ici là, vous pourrez préparer les questions que vous voulez lui faire : je sais, par expérience, qu'elle dit toujours la vérité. Don Quijote, émerveillé des rares qualités qu'Antonio donnait à cette tête, avait bien de la peine à le croire. Cependant, comme il y avait si peu de temps à attendre pour en faire l'expérience, il se contenta de le remercier de lui avoir découvert un si grand secret. Ils sortirent de la chambre, Antonio ferma la porte à la clef, puis ils retournèrent à la salle où étaient les autres cavaliers. Pendant ce temps-là, Sancho leur avait raconté la plus grande partie des aventures de son maître. Cette soirée ils menèrent promener par la ville Don Quijote sans armes, si ce n'est l'épée : ils lui mirent sur les épaules un manteau [1] de drap fauve, capable de faire suer la glace même; on recommanda aux domestiques d'entretenir Sancho de manière qu'il ne sortît point de la maison. Don Quijote était monté, non sur Rossinante, mais sur un grand mulet au pas grave et mesuré. On avait cousu par derrière sur le manteau, sans qu'il s'en aperçût, un parchemin sur lequel était écrit en grosses lettres : *Voici Don Quijote de la Manche.* Dès le commencement de la promenade, chaque passant qui jetait les yeux sur cet écrit, lisait : *Voici Don Quijote de la Manche*, de sorte que celui-ci ne pouvait assez s'étonner que tout le monde le connût et le nommât : Grands sont les avantages de la chevalerie errante, dit-il en se retournant vers don Antonio, qui marchait à côté de lui, puisque celui qui la professe est connu, et fameux chez toutes les nations. Voyez, seigneur, comment, jusqu'aux petits enfants, tout le monde me connaît sans m'avoir jamais vu. Vous avez bien raison, seigneur, répond Antonio; le feu ne peut être ni caché ni renfermé, il en est de

[1] *Un balandran.* Le balandran, ou balandras, était une espèce de grosse casaque ou manteau, que l'on mettait par-dessus ses vêtements pour se garantir de la pluie.

même de la vertu, elle ne saurait rester inconnue, et celle qui s'acquiert dans la profession des armes, brille et s'élève au-dessus de toutes les autres.

Or, pendant que Don Quijote cheminait ainsi, tout fier de lui-même, un Castillan, qui lut l'écriteau, éleva la voix et dit : Au diable soit Don Quijote de la Manche. Comment est-il possible que tu sois encore en vie après tous les coups que tu as reçus? Tu es fou, et, si encore tu l'étais seul, il y aurait moins de mal; mais ta folie est contagieuse, et tu as le pouvoir de rendre fous tous ceux qui communiquent avec toi; ceux qui t'accompagnent en sont bien la preuve. Va-t'en, fou, retourne dans ta maison; soigne ton bien, ta femme, tes enfants, et laisse là toutes ces rêveries qui te rongent la cervelle et t'épuisent l'esprit. Frère, dit don Antonio, passez votre chemin, et ne donnez pas de conseils à ceux qui ne vous en demandent point : le seigneur Don Quijote de la Manche est parfaitement sage, et nous, qui l'accompagnons, ne sommes point fous. On doit honorer la vertu partout où on la rencontre; allez à la male heure et ne vous mêlez pas des affaires d'autrui sans y être appelé. Par Dieu, vous avez raison, répond le Castillan; donner des conseils à ce bonhomme, c'est regimber contre l'aiguillon. Malgré cela, c'est vraiment dommage que le bon esprit que montre en toutes choses cet insensé, s'évanouisse quand il est question de chevalerie errante. Que la male heure dont vous parliez retombe sur moi et sur tous mes descendants, si, quand je vivrais autant que Mathusalem, je donne des conseils à quelqu'un, quand il m'en demanderait. Là-dessus il s'éloigna, et les autres poursuivirent leur chemin. Mais la foule du peuple et des enfants qui lisaient l'écriteau devint si grande qu'Antonio fut contraint de le faire ôter, prétextant toute autre chose. La nuit vint; on retourna à la maison; il y eut une grande assemblée de dames, parceque l'épouse de don Antonio, qui était une des premières de la ville, belle, sage et d'humeur gaie, invita plusieurs de ses amies pour honorer son hôte, et s'amuser de ses folies inouïes. Le souper fut splendide, et le

bal[1] commença à dix heures du soir. Parmi les dames il y en avait deux d'humeur extrêmement facétieuse, et quoique honnêtes, assez libres pour que leurs plaisanteries fussent toujours gaies et amusantes. Elles s'employèrent si bien à faire danser Don Quijote, que le malheureux n'en pouvait plus. C'était une chose à voir que cette figure longue, maigre, tendue, efflanquée, ce teint basané, cet habit étroit, cette allure lourde et sans grâces. Elles lui faisaient des agaceries à la dérobée, et lui, aussi à la dérobée, les dédaignait. Enfin, elles devinrent si pressantes, qu'il s'écria : *Fugite, partes adversæ;* laissez-moi en repos, déshonnêtes pensées. Adressez-vous ailleurs, mesdames, avec vos desirs; celle qui règne sur les miens, l'incomparable Dulcinée du Toboso, ne permet à aucune autre de faire palpiter mon cœur. En même temps il s'assit au milieu de la salle, tout brisé et moulu d'un si violent exercice. Don Antonio ordonna qu'on le portât dans son lit, et le premier qui le prit fut Sancho. Par Dieu, seigneur notre maître, dit-il, vous avez donc dansé! Croyez-vous que tous les braves soient des danseurs, et tous les chevaliers errants des chevaliers de la danse? Si vous le pensez, vous vous abusez fort : il y a tel homme qui saura mieux tuer un géant que faire une cabriole. S'il était question de sauter, en frappant le soulier, je pourrais vous suppléer, car je le fais comme un gerfaut[2]; mais danser terre à terre, je n'y entends rien. Tous les gens du bal trouvaient à rire aux discours de Sancho. Il mit son maître au lit, et le couvrit beaucoup afin que la sueur le guérît du froid gagné à la danse.

Le jour suivant, don Antonio voulut faire l'expérience de la tête enchantée. Il alla s'enfermer dans la chambre où elle était avec Don Quijote, Sancho, deux amis, et les deux dames qui avaient si bien lassé Don Quijote au bal; elles étaient restées au logis avec la femme de don Antonio. Il apprit à tout le monde les propriétés de cette tête, recommanda le secret, dit que

[1] *El sarao.*
[2] Cette expression, que l'on a déja trouvée plusieurs fois, signifie, dans la perfection, parfaitement bien.

c'était là le premier jour convenable pour en faire l'épreuve : excepté les deux amis de don Antonio, personne ne connaissait l'artifice de cet enchantement, et, s'ils n'en avaient pas été instruits, ils n'auraient pas été moins surpris que les autres, tant il était bien préparé. Le premier qui interrogea la tête fut Antonio lui-même; il lui dit à voix basse, mais de manière à être entendu : Dis-moi, tête, par la vertu dont tu es douée, à quoi pensé-je maintenant? Je ne sais point lire dans la pensée, répondit la tête sans remuer les lèvres, d'une voix claire et distincte, qui fut entendue de tout le monde. Tous restèrent interdits, voyant que, dans la chambre et autour de la table, il n'y avait personne qui pût répondre pour la tête. Combien sommes-nous ici? demanda ensuite Antonio. — Tu es ici, lui fut-il répondu, avec ta femme, deux amis, deux amies de ta femme, un chevalier fameux appelé Don Quijote de la Manche, et son écuyer Sancho Pança. Tous s'émerveillent de nouveau, et tel sent dresser ses cheveux. O tête sage, tête parlante, tête répondante, tête admirable, ceci me suffit, dit Antonio en s'éloignant, je n'ai pas été trompé par celui qui t'a faite. Qu'un autre s'approche et demande ce qu'il voudra. Les femmes sont d'ordinaire impatientes et curieuses, aussi ce fut une des deux amies de la femme de don Antonio qui s'approcha la première. Dis-moi, tête, lui demanda-t-elle, que dois-je faire pour être belle? — Sois honnête. — Je n'en demande pas davantage. L'autre amie s'approche : Je voudrais savoir, dit-elle, si je suis aimée de mon mari. — Observe sa conduite avec toi, tu le sauras. La dame se retire; en effet, dit-elle, les œuvres découvrent les sentiments, ma demande était inutile. Un des amis d'Antonio s'approche alors, et demande : Qui suis-je? — Tu le sais. — Ce n'est pas là ce que je veux dire, me connais-tu? — Fort bien, tu es don Pedro Noriz. — C'en est assez, cette réponse suffit pour me prouver que tu sais tout. L'autre ami demande : Dis-moi, tête, quel desir a l'aîné de mes fils? — J'ai déja dit que je ne lisais pas dans la pensée, cependant je puis te dire que ton fils pense à te faire enterrer. — Tu as raison, je le vois de mes yeux,

je le touche au bout du doigt, je n'en veux pas savoir davantage. La femme de don Antonio dit : Je ne sais que te demander, je voudrais seulement savoir si je jouirai longtemps de la compagnie de mon mari. — Oui, car sa tempérance et sa santé lui promettent de longues années de vie : ordinairement on l'abrége par les excès. Don Quijote s'approche à son tour. Dis-moi, toi qui réponds si bien, ce qui m'arriva dans la caverne de Montésinos fut-il un songe ou une réalité? Sancho se donnera-t-il réellement les coups de fouet demandés, Dulcinée sera-t-elle désenchantée?—Quant à la caverne de Montesinos, il y a beaucoup de choses à dire, il y a de tout; ton écuyer Sancho se fustigera avec le temps, et Dulcinée sera désenchantée. — Je ne veux pas en savoir davantage, pourvu que Dulcinée soit désenchantée, je tiens pour assuré que toutes les aventures que je tenterai me réussiront. Le dernier qui questionna fut Sancho. Dis-moi, tête, demanda-t-il, aurai-je par aventure un autre gouvernement? sortirai-je de la chétive condition d'écuyer? reverrai-je ma femme et mes enfants? — Tu seras gouverneur dans ta maison ; si tu y retournes, tu verras ta femme et tes enfants, et, cessant de servir, tu cesseras d'être écuyer. — Sur mon Dieu, c'est fort bien répondu, je l'aurais bien deviné; le prophète Perogrullo[1] n'aurait pas mieux dit. Bête que tu es, dit Don Quijote, que veux-tu qu'on te réponde, ne suffit-il pas que les réponses de cette tête satisfassent aux demandes? — Sans doute, mais j'aurais voulu qu'elle en eût dit davantage.

Ainsi finirent les demandes et les réponses, mais non l'étonnement des assistants, excepté les deux amis d'Antonio, qui connaissaient l'artifice. Cid Hamet a bien voulu le faire connaître ici, pour ne pas laisser dans l'incertitude le lecteur, qui pourrait croire que cette tête cachait un mystère extraordinaire. Il dit donc que don Antonio, pour son plaisir et pour surprendre les ignorants, fit exécuter cette tête à l'imitation d'une autre tête qu'il avait vue à Madrid fabriquée par un sculpteur.

[1] On appelle en espagnol *perogrullade* ou *verdad de perogrullo* une vérité que tout le monde sait.

En voici tout le secret. La table était de bois peint et verni en façon de jaspe, et le pied qui la soutenait, fait de même, avec quatre serres d'aigle qui en sortaient pour plus de solidité. La tête, qui semblait celle d'un empereur romain, et dont la couleur imitait le bronze, était entièrement creuse, comme aussi la table sur laquelle elle était si bien enchâssée qu'on n'apercevait aucune jointure : le pied de la table était creux de même, et répondait à la poitrine et au cou du buste; le tout communiquait à une chambre inférieure. Un tuyau de fer-blanc partait de la bouche et de l'oreille, traversait la table, le pied, le plafond, sans que l'on pût l'apercevoir : dans la pièce inférieure se tenait celui qui devait répondre. Il appuyait la bouche à ce tuyau qui, comme une sarbacane, amenait la voix de haut en bas, et la renvoyait de bas en haut, en paroles articulées et distinctes, et de cette manière il était impossible de connaître l'artifice. Un neveu d'Antonio, étudiant et garçon d'esprit, faisait les réponses : instruit par son oncle de ceux qui devaient entrer avec lui dans la chambre, il lui avait été facile de répondre à la première question. Quant aux autres, il y satisfit par conjecture et fort à propos, comme on l'a vu, grâce à son esprit. Cid Hamet rapporte que l'exposition de cette merveille dura dix à douze jours, mais que, le bruit s'étant répandu par la ville que don Antonio possédait une tête enchantée, qui répondait à toutes les questions, il craignit que la nouvelle n'en parvînt aux oreilles des sentinelles vigilantes de notre foi, et préféra en prévenir lui-même les seigneurs inquisiteurs. Ils lui commandèrent de détruire cette machine, afin de ne pas scandaliser un vulgaire ignorant. Mais, dans l'opinion de Don Quijote et de Sancho, la tête demeura toujours enchantée, et répondant à la satisfaction de Don Quijote plus que de Sancho.

Cependant les principaux de la ville, pour complaire à don Antonio, fêter Don Quijote et lui donner occasion de mettre au jour ses folies, résolurent de courir la bague sous six jours, ce qui néanmoins n'eut pas lieu pour les raisons que nous dirons bientôt.

Il prit envie à Don Quijote de parcourir la ville à pied, de peur que, s'il allait à cheval, les enfants ne courussent après lui. Il sortit donc avec Sancho et deux domestiques que lui donna don Antonio. En parcourant une rue, il leva les yeux et vit écrit en grands caractères sur une porte : *Ici l'on imprime des livres.* Cette rencontre lui fit grand plaisir, car il n'avait jamais vu d'imprimerie, et desirait savoir comment on imprimait. Il entra donc avec sa suite, et vit composer d'un côté, corriger de l'autre, tirer ici, revoir là, et généralement tout ce que l'on peut remarquer dans une grande imprimerie. Il s'approcha d'une casse et demanda ce qu'on faisait là ; l'ouvrier lui rendit compte; il passa outre et fit la même question à un autre. Seigneur, lui répond-il, ce cavalier que vous voyez (montrant un homme de bonne mine et d'un maintien grave) a traduit un livre toscan en notre langue castillane et je le compose pour qu'on l'imprime ensuite. — Et quel est le titre du livre? *Le bagatele* en italien, répondit l'auteur lui-même. — Et comment rend-on ce mot en castillan? — C'est comme si l'on disait *los Juguetes* [1]; et, malgré le titre modeste de ce livre, il contient des choses bonnes et sérieuses. Je sais un peu de toscan, dit Don Quijote, et je prends grand plaisir à chanter quelques stances de l'Arioste. Mais, seigneur, dites-moi (c'est la curiosité qui me fait parler et non l'intention de sonder votre esprit), vous avez sans doute rencontré dans le texte le mot *pignata*? — Souvent. — Et comment le rendez-vous? — Comme on doit le faire, par *olla* [2]. Corbleu, dit Don Quijote, que vous êtes avancé dans la langue toscane! et je parierais que vous rendez *piace* par *place* [3], *piu* par *mas* [4], *su* par *arriba* [5], et *gia* par *abaxo* [6]. — Sans doute, ce sont les mots correspondants [7]. J'oserais jurer, dit Don Quijote, que votre seigneurie,

[1] *Juguete*, mot pour rire, plaisanterie, jouet d'enfants.

[2] Marmite.

[3] Il plaît.

[4] Plus.

[5] Sur, dessus.

[6] Dessous, en bas.

[7] Ce passage est une critique des traducteurs espagnols du temps de Cervantes,

n'est pas appréciée dans le monde, ennemi perpétuel des beaux esprits et des travaux estimables. Combien de talents sont perdus dans la société, que d'esprits enfouis, que de vertus méconnues! Mais, avec tout cela, il me semble que traduire d'une langue dans une autre, lorsque ce n'est point du grec ou du latin, les reines des langues, c'est ressembler à celui qui regarde à l'envers les tapis de Flandre; on en distingue encore les figures, mais elles sont pleines de fils qui les interceptent, et on ne peut les voir dans tout l'éclat qui se remarque sur la face. L'occupation de traduire d'une langue facile ne prouve ni plus d'esprit ni plus d'éloquence que copier sur un papier ce qui est écrit sur un autre. Je ne veux pas dire pour cela que le métier de traducteur ne soit pas estimable, car l'homme peut s'occuper de choses pires et moins utiles. J'excepte d'ailleurs deux fameux traducteurs, le docteur Christoval de Figueroa, dans son *Pastor fido*, et don Juan de Xauregui, dans son *Aminte*. Tous deux ont su faire mettre en doute où est la traduction, où est l'original. Mais, dites-moi, seigneur, imprimez-vous ce livre à vos frais, ou l'avez-vous vendu à quelque libraire? — Je l'imprime pour mon compte, et je pense gagner mille ducats, pour le moins, avec la première édition, que je fais tirer à deux mille exemplaires, qui seront enlevés sur-le-champ au prix de six réaux. Êtes-vous bien sûr de votre compte? dit Don Quijote. Vous ne connaissez donc pas les manéges des imprimeurs, et les intelligences qu'ils ont entre eux? Je vous promets que, quand vous vous verrez chargé de deux mille exemplaires, vous en serez écrasé au point de ne pouvoir vous remuer, surtout si le livre n'est pas piquant. Eh quoi! répond l'auteur, voulez-vous donc que j'abandonne mon privilége à un libraire qui m'en donnerait trois maravédis, et croirait me faire une grande grâce? Je n'imprime pas pour me faire une réputation, car je suis assez connu par mes ouvrages; je cher-

qui ne s'occupaient qu'à rendre le mot par le mot, sans songer à transporter dans une langue le génie de l'autre, si la chose est possible, ou du moins le génie de l'auteur original.

che le profit; sans le profit, je ne donnerais pas une obole de la bonne renommée. Dieu vous donne bonne réussite, dit Don Quijote, et il passe à une autre casse où il voit qu'on corrige une feuille d'un livre intitulé, *Lumière de l'Ame* [1]. En le voyant, ce sont là, dit-il, les livres qu'il faut imprimer, quoiqu'il y en ait déja, car les pécheurs sont en grand nombre, et il est besoin de beaucoup de lumières pour éclairer tant d'aveugles. Passant plus loin, il vit corriger un autre livre. Il en demanda le titre. C'est, répond-on, *La seconde partie de l'ingénieux hidalgo Don Quijote de la Manche*, composée par un tel, natif de Tordesillas. Je connais déja ce livre, dit-il, et, en vérité, sur ma conscience, je croyais qu'on avait brûlé et réduit en cendre cet impertinent ouvrage.... Mais la Saint-Martin viendra pour lui, comme pour les cochons. Les histoires feintes sont d'autant meilleures et délectables, qu'elles se rapprochent davantage de la vérité, et les véritables, d'autant plus dignes d'estime qu'elles sont d'une vérité plus parfaite. En disant ces mots, il sortit de l'imprimerie avec quelque peu de mécontentement. Ce même jour, don Antonio résolut de le mener voir les galères qui étaient sur la plage; Sancho en fut très joyeux, parcequ'il ne les avait jamais vues. Don Antonio fit avertir le commandant des galères qu'il lui mènerait le soir son hôte, le fameux Don Quijote de la Manche, qu'il connaissait déja de réputation, aussi bien que les habitants de la ville. Vous verrez dans le chapitre suivant ce qu'il en arriva.

CHAPITRE LXIII.

Malheur arrivé à Sancho, visite des galères, aventure de la belle Maure.

Don Quijote se perdait en raisonnements sur la réponse de la tête enchantée, aucun ne le mettait sur la voix de la tromperie, et il revenait toujours à la promesse, dont il ne doutait

[1] *Luz de l'Alma christiana contra la ceguedad y ignorancia, por Fr. Felipe de Meneses*, Salamanque, 1556, in-4. Cet auteur était de Truxillo, de l'ordre de Saint-Dominique, et professeur à Alcala.

point, du désenchantement de Dulcinée; il allait, venait et se réjouissait intérieurement, espérant voir l'accomplissement de ses desirs. Quant à Sancho, quoiqu'il eût de l'aversion pour être gouverneur, il desirait assez commander et être obéi encore une fois : tel est l'effet du commandement, lors même que ce n'est qu'un jeu. Enfin, ce soir-là même, don Antonio, ses deux amis, Don Quijote et Sancho, se rendirent aux galères. Le commandant était averti, comme nous l'avons dit, de la venue des deux derniers; aussi, à peine la compagnie fut-elle sur le rivage, que toutes les galères abattirent leurs toiles et sonnèrent les hautbois. On jeta l'esquif à l'eau; il était couvert de riches tapis et de carreaux de velours cramoisi. Aussitôt que Don Quijote y eut mis le pied, le canon de la capitane se fit entendre, celui des autres galères répondit : toute la chiourme salua Don Quijote quand il eut monté l'échelle, comme c'est l'usage quand un personnage distingué se présente; on fit la triple acclamation. Le général, nous lui donnerons ce nom, un des principaux cavaliers de Valence, embrassa Don Quijote, et lui donna la main, en disant : Seigneur, je marquerai ce jour d'une pierre blanche[1], comme un des plus beaux de ma vie, puisque j'ai le bonheur de voir le fameux Don Quijote de la Manche, qui renferme en lui seul toute la quintessence de la chevalerie. Don Quijote lui répondit non moins civilement, ravi de se voir traiter en si grand seigneur. On s'avança vers la poupe, qui était fort ornée, et l'on s'assit sur les bancs. Le comite[2] monta sur le tillac, donna le signal avec son sifflet pour que tous les forçats se déshabillassent, ce qui fut fait en un instant. Sancho resta fort étonné d'apercevoir tant de gens tout nus, et surtout de les voir tendre les voiles avec une telle vitesse, qu'on eût dit que tous les diables s'en mêlaient; mais tout cela n'était rien auprès de ce que je vais dire : Il était assis sur le pilier de poupe près de l'espalier[3] du côté droit, qui, instruit de

[1] *Albo dies notanda lapillo.*

[2] *El comitre.* C'est l'officier qui commande la chiourme.

[3] *Espalder,* les deux premiers rameurs à la droite et à la gauche de la poupe, ainsi nommés parcequ'ils figuraient comme les *épaules* des autres rameurs.

ce qu'il devait faire, le saisit à bras-le-corps et l'enleva; toute la chiourme était sur pied, attentive au signal. En commençant par la droite, Sancho passe de main en main sur les bras de toute la chiourme, avec tant de promptitude que ses yeux ne voient plus, et qu'il croit que les démons eux-mêmes l'emportent ainsi; ils ne s'arrêtèrent qu'après l'avoir amené au côté gauche de la galère, et remis sur la poupe. Il était tout moulu, suant à grosses gouttes, et ne pouvait comprendre ce qui venait de lui arriver. Don Quijote, voyant Sancho voltiger ainsi, demanda au général si c'était là le cérémonial dont on use envers ceux qui visitent les galères pour la première fois, ajoutant que, s'il en était ainsi, lui qui n'avait pas envie d'être marin, ne voulait pas faire un semblable exercice. Je jure Dieu, dit-il, que si quelqu'un ose mettre la main sur moi pour me faire ainsi danser, je lui arrache l'âme à coups de pointe. En disant ces mots, il se lève et saisit son épée. Au même instant on abat les voiles, et on laisse tomber l'antenne avec un bruit formidable. Sancho crut que le ciel se détachait de ses gonds et lui tombait sur la tête; plein de frayeur, il la baisse et la cache entre ses jambes. Il n'eut pas peur tout seul, Don Quijote aussi se troubla, pâlit et serra les épaules. La chiourme releva l'antenne avec autant de bruit, et le tout sans proférer un seul mot. Le comite fit signal de lever l'ancre, et, sautant en même temps sur le milieu du tillac, se mit avec le fouet à étriller les épaules des forçats. Peu à peu on entra en mer. Quand Sancho vit agir d'un mouvement égal tant de pieds colorés, car il prenait les rames pour des pieds, voilà, dit-il en lui-même, des choses vraiment enchantées, et non celles que dit mon maître. Mais qu'ont donc fait ces malheureux pour être ainsi fouettés? et comment cet homme seul, qui s'en va sifflant, est-il assez hardi pour frapper tant de monde? Sans doute, c'est ici l'enfer, ou tout au moins le purgatoire. Don Quijote, remarquant l'attention avec laquelle Sancho considérait tout ce qu'il voyait, lui dit : Sancho mon ami, avec quelle facilité tu pourrais à peu de frais te dépouiller comme les autres, te mettre au rang des ra-

meurs, et achever ainsi le désenchantement de Dulcinée! Parmi les tourments qu'endurent tant de gens, tu n'aurais pas senti la douleur, et peut-être eût-il pu se faire que le sage Merlin t'eût compté chacun de ces coups, comme étant appliqué de bonne main, pour dix de ceux qu'il faudra toujours te donner.

Le général voulait demander ce que c'était que ces coups de fouet et ce désenchantement de Dulcinée; mais le pilote lui dit: La tour de Montjouy signale un bateau à rames sur la côte, au couchant. Le général sauta sur le tillac et s'écria: Allons, enfants, qu'il ne nous échappe pas. C'est sans doute un brigantin des corsaires d'Alger, que la sentinelle nous signale. Les trois autres galères s'approchèrent de la capitane pour recevoir les ordres. Le général ordonna que deux d'entre elles s'avançassent en pleine mer, tandis que lui raserait les côtes, avec l'autre galère, afin que le bâtiment ne pût s'échapper. La chiourme se mit à ramer avec tant d'impétuosité que les galères semblaient voler; celles qui entrèrent en mer découvrirent au bout de deux milles un bateau qu'on put estimer avoir quatorze ou quinze bancs de rameurs, ce qui était juste: quand le brigantin aperçut les galères, il se mit à fuir, espérant échapper par sa légèreté; mais il tombait mal, car la capitane était un des bâtiments les plus légers que l'on pût rencontrer; il prenait une telle avance que l'équipage du brigantin vit bien qu'il ne pouvait éviter sa perte; le patron aurait voulu qu'on abandonnât la rame pour se rendre, afin de ne pas irriter le commandant des galères: mais le sort en ordonna autrement. La capitane était si rapprochée que ceux du brigantin pouvaient entendre qu'on les sommait de se rendre. Deux Turcs, pris de vin[1], qui, avec douze autres, formaient l'équipage du bateau, lâchèrent leurs escopettes, et tuèrent deux soldats espagnols sur la rambade. A ce spectacle, le général jura qu'il en coûterait la vie à tous les ennemis. Il pousse avec fureur sur le brigantin, qui s'échappe sous les rames, la galère le dépasse à une assez grande distance. Se voyant perdus, les ennemis veulent fuir pendant

[1] *Dos toraquis.*

que la galère vire de bord, et font force de voiles et de rames; mais leur diligence ne put les servir autant que leur nuisit leur témérité. La capitane les atteint à un peu plus d'un demi-mille, leur passe les rames par-dessus et les capture tous en vie. Les deux autres galères arrivent alors, et tous quatre avec la prise reviennent à la côte où les attendait un nombre infini de spectateurs, curieux de voir ce qu'ils amenaient. Le général jeta l'ancre, près de la terre, et apprit que le vice-roi de la ville était sur le rivage; il fit mettre l'esquif à la mer pour le conduire, et commanda en même temps d'amener l'antenne pour y pendre sur-le-champ le patron du brigantin et les autres Turcs, qui pouvaient être au nombre de trente-six, tous dispos et bons tireurs. Le commandant demanda quel était le patron du brigantin. C'est, lui répondit en castillan un renégat espagnol, ce jeune homme que vous voyez; il lui montrait un des plus beaux garçons que l'on puisse voir, âgé d'environ vingt ans. Le général s'adressant à lui : Dis-moi, chien mal conseillé, qui t'a porté à tuer deux de mes soldats, lorsque tu voyais l'impossibilité d'échapper? est-ce là le respect qu'on doit aux capitanes, et ne sais-tu pas que la témérité n'est pas de la valeur? Les espérances douteuses peuvent nous rendre hardis, mais non téméraires. Le patron allait répondre, mais le général n'eut pas le temps d'écouter sa réponse, que déja le vice-roi entrait dans la galère avec ses gens et quelques autres personnes. La chasse a-t-elle été bonne, général? dit le vice-roi. —Votre Excellence en pourra juger tout-à-l'heure en la voyant pendue à cette antenne. — Et pourquoi? — Parceque, contre toute coutume et toute loi de guerre, ils m'ont tué deux de mes meilleurs soldats, et j'ai juré de les faire pendre tous, surtout ce jeune homme qui est le patron du brigantin; et il le lui montra les mains déja liées, la corde au cou, et n'attendant que la mort. Le vice-roi jette les yeux sur lui; il le voit si beau, si bien fait et si humble, que sa beauté lui fait naître le desir de le sauver, et lui tient lieu de recommandation. Patron, lui dit-il, es-tu Turc de nation, Maure ou renégat? Ni l'un ni l'autre, répond

le jeune homme en castillan. — Et qui es-tu donc? —Femme et chrétienne. — Femme chrétienne? dans ce costume, et dans cette situation? c'est une chose plus surprenante qu'aisée à croire. Seigneurs, dit la jeune personne, suspendez un moment l'arrêt de ma mort, votre vengeance n'y perdra guère pour être différée jusqu'à ce que je vous aie conté l'histoire de ma vie.

Quel cœur assez dur pour ne point s'attendrir à ces paroles, ou du moins pour ne pas vouloir entendre le récit de cette malheureuse créature! Cependant, le général, toujours irrité, lui dit de raconter ce qu'elle voudrait, mais qu'elle n'espérât pas obtenir le pardon de sa faute.

Seigneurs, dit-elle, je suis fille de parents maures, de cette nation plus malheureuse que sage, sur laquelle depuis peu le ciel a versé une mer de disgrâces. Pendant ses malheurs, deux de mes oncles m'ont emmenée en Barbarie, sans qu'il me servît à rien de dire que j'étais chrétienne, comme, en effet, je le suis, non de celles qui font semblant de l'être, mais du fond du cœur et bonne catholique. Cet aveu me fut inutile devant ceux qui étaient chargés de notre bannissement, mes oncles même refusèrent d'y croire, persuadés que c'était un mensonge de ma part pour rester dans le lieu de ma naissance, si bien que, par force, je fus obligée de les suivre. Ma mère était chrétienne, mon père chrétien, homme sage et prudent. Avec le lait je suçai la foi catholique, je fus élevée dans les bonnes mœurs, de sorte que rien dans mon langage ou ma conduite ne pouvait faire paraître que je fusse Maure. Ma beauté, si j'en ai quelqu'une, croissait à l'égal de ces vertus, car je les regarde comme telles, et, quoique je vécusse dans une grande retraite, elle ne fut point si étroite qu'un jeune chevalier ne m'aperçût. Il se nommait don Gaspard Grégorio, fils aîné d'un homme de distinction, qui demeurait à côté de nous. Il serait trop long de vous raconter comment il me vit, comment nous nous parlâmes, comment il s'éprit de moi, comment je me sentis quelque peu disposée en sa faveur. Le fatal cordon qui me menace ne m'en

donne pas le temps. Je vous dirai seulement que don Grégorio voulut nous suivre dans notre exil. Il se mêla parmi les Maures sortis d'autres villages; il savait bien leur langue, et, dans le voyage, se fit ami des deux oncles qui m'emmenaient; car mon père, homme prévoyant et sage, aussitôt qu'il avait eu avis de notre bannissement, était parti pour aller chercher dans les pays étrangers un asile pour nous. Il avait enterré, dans un endroit dont moi seule ai connaissance, beaucoup de perles et de pierres de grande valeur, ainsi que des cruzades et des doublons, et m'avait ordonné de n'y point toucher si nous étions obligés de partir avant son retour. J'obéis, et, comme je vous l'ai dit, nous passâmes en Barbarie avec mes oncles et d'autres parents, ou alliés. L'endroit où nous nous arrêtâmes fut Alger, ou plutôt l'enfer même. Le roi entendit parler de ma beauté et bientôt de mes richesses, ce qui fut en partie cause de mon bonheur. Il me fit venir devant lui, me demanda de quel endroit d'Espagne j'étais, et quel trésor j'apportais. Je lui nommai le lieu de ma naissance, et lui dis que mon trésor était resté enterré, mais qu'il me serait facile de le ravoir pourvu que j'allasse moi-même le chercher. Ce que j'en disais était pour exciter sa cupidité, et fermer ses yeux sur ma beauté. En ce moment, on vint lui dire qu'il était venu avec moi un des plus beaux jeunes hommes que l'on pût rencontrer. Je compris tout de suite qu'on voulait parler de don Grégorio, dont la beauté surpasse les plus remarquables : je me troublai, pensant au danger que courait ce jeune homme; car, parmi ces barbares turcs, on fait plus de cas d'un beau garçon que de la plus belle femme du monde. Le roi commanda qu'on le fît venir, et me demanda si ce qu'on disait de lui était vrai. Oui, sans doute, il est beau, répondis-je, comme inspirée du ciel, mais ce n'est point un garçon, c'est une fille comme moi; je vous supplie de me permettre d'aller lui remettre les habits de son sexe, afin qu'elle paraisse avec moins d'embarras et plus d'éclat devant vous. Il y consentit et me dit que, le jour suivant, nous aviserions aux moyens de me faire retourner en Espagne pour en tirer mon trésor. J'allai

trouver don Gaspard, je l'avertis du danger qu'il courait s'il se présentait en homme, je l'habillai en femme maure, et, le même soir, je le présentai au roi, qui fut saisi d'admiration en le voyant, et résolut de le garder pour en faire présent au Grand Seigneur. Pour éviter la tentation et le danger qu'il pouvait y avoir à le mettre dans le sérail de ses femmes, il l'envoya chez une des premières femmes maures, pour y être gardé et servi jusqu'à son départ. Je laisse à ceux qui connaissent les tourments de l'absence, à juger de la douleur que nous causa notre séparation, car je ne peux nier que je l'aime. Le roi ordonna que je fusse reconduite en Espagne sur ce brigantin, accompagnée des deux Turcs qui ont tué vos soldats ; ce renégat espagnol (elle signala celui qui le premier avait pris la parole) est aussi venu avec moi. Je sais qu'il est bon chrétien dans le cœur, et qu'il aime mieux rester en Espagne que retourner en Barbarie : quant aux rameurs du brigantin, ils sont Maures et Turcs. Les deux Turcs, hommes avares et insolents, au mépris des ordres qu'on leur avait donnés de nous débarquer, le renégat et moi, à la première côte d'Espagne, en habits de chrétiens dont nous nous étions pourvus, ont préféré parcourir cette côte pour essayer d'y faire quelque prise ; ils craignaient, s'ils nous mettaient à terre, que quelque accident imprévu ne nous fît découvrir le brigantin, dont les galères espagnoles eussent pu se rendre maîtresses. Nous avons reconnu la côte cette nuit, et, sans avoir nous-mêmes connaissance des quatre galères, nous avons été aperçus, et il en est résulté ce que vous avez vu. Enfin, don Gregorio, habillé en femme, est resté parmi des femmes, au milieu des périls de toute espèce, et moi, je me trouve ici les mains liées, n'attendant que la fin d'une vie qui m'est odieuse. Telle est, seigneurs, ma déplorable histoire. La seule grâce que je vous demande est de me laisser mourir chrétienne, car je n'ai partagé en rien la faute qu'ont commise ceux de ma nation.

Elle se tut. Ses yeux étaient gonflés de larmes, et elle en avait fait répandre un plus grand nombre à ses auditeurs. Le vice-

roi, ému de compassion, s'approcha d'elle, et délia de ses mains la corde qui attachait celles de la belle Maure. Tout le temps qu'elle avait parlé, un vieux pèlerin, qui était entré dans la galère avec le vice-roi, avait tenu ses yeux fixés sur elle. A peine eut-elle fini qu'il tomba à ses pieds, et, les embrassant étroitement, il lui dit, au travers de mille sanglots : Malheureuse Anne Felix! ô ma fille! je suis ton père Ricote qui me disposais à t'aller chercher; car tu es mon ame, je ne saurais vivre sans toi. A ces mots, Sancho ouvre les yeux, lève la tête qu'il tenait baissée, songeant à sa promenade forcée, fixe le pèlerin, et reconnaît ce même Ricote qu'il rencontra le jour de sa sortie du gouvernement. Il confirme que c'est bien là sa fille qui, depuis qu'elle avait les mains libres, tenait son père embrassé, mêlant ses larmes aux siennes. Oui, seigneurs, disait Ricote au général et au vice-roi, cette infortunée est ma fille, plus malheureuse en son sort que par son nom. Elle s'appelle Anne Félix, et son nom de famille est Ricote : sa beauté ne la recommande pas moins que mes richesses. J'étais sorti de mon pays pour aller chercher une retraite en pays étranger. L'ayant trouvée en Allemagne, je suis rentré dans ma patrie sous cet habit de pèlerin, en compagnie de quelques Allemands, pour chercher ma fille, et déterrer beaucoup de richesses que j'avais cachées. Je n'ai point trouvé ma fille, mais bien mon trésor, que j'emporte, et, dans ce moment, par l'étrange rencontre dont vous êtes témoin, je revois cette fille malheureuse, cet autre trésor qui m'enrichit bien davantage. Si ses larmes, les miennes et notre innocence peuvent vous fléchir, ouvrez la porte à la miséricorde, usez-en envers ceux qui n'eurent jamais l'intention de vous offenser, et qui n'ont pris aucune part aux desseins de leurs compatriotes que vous avez justement bannis. Oui, dit Sancho, je reconnais Ricote : tout ce qu'il dit au sujet d'Anne Félix est la vérité; quant à ses allées et venues, ses bonnes ou mauvaises intentions, je ne m'en mêle point. Tous les spectateurs étaient émerveillés de ces rencontres surprenantes. Le général dit à la jeune fille : Vos larmes l'emportent, belle Anne Félix, je ne tiendrai pas

mon serment; jouissez des jours que le ciel vous réserve, que ceux-là seuls qui ont eu l'insolence de commettre la faute en portent la punition. En même temps il ordonna de pendre aux antennes les deux Turcs qui avaient tué ses soldats; mais le vice-roi démanda instamment leur grâce, observant qu'il y avait dans leur action plus de folie encore que de témérité. Le général se rendit à la prière du vice-roi, car la vengeance sied mal quand on est de sang-froid. Ensuite on s'occupa des moyens de tirer don Grégorio de la position dangereuse dans laquelle il se trouvait. Ricote offrit pour y parvenir plus de deux mille ducats qu'il avait en perles et en pierreries. On mit en avant plusieurs moyens; mais le meilleur fut celui du renégat, dont nous avons parlé : il offrit de retourner à Alger dans une petite barque à six bancs, avec des rameurs chrétiens. Lui seul en effet savait où et comment il pouvait débarquer, et connaissait la maison qu'habitait don Grégorio. Le général et le vice-roi hésitaient à se fier au renégat, et à lui confier des rameurs chrétiens; mais Anne Félix assura que l'on pouvait avoir confiance en lui, et Ricote s'engagea à payer la rançon des chrétiens s'ils étaient pris. Ces résolutions prises, le vice-roi regagna le rivage, suivi de don Antonio Moréno qui emmena avec lui la Moresque et son père. Le vice-roi lui recommanda de les bien traiter, et fit offrir tout ce qui dépendait de lui, tant la beauté d'Anne Félix lui avait inspiré d'intérêt et de bienveillance.

CHAPITRE LXIV.

De l'aventure la plus désagréable qui fût encore arrivée à Don Quijote.

L'histoire rapporte que l'épouse de don Antonio accueillit Anne Félix avec beaucoup de joie; elle lui fit mille amitiés, aussi satisfaite de sa sagesse que de sa beauté : tout le monde accourait comme au son de la cloche pour la voir. Don Quijote dit à don Antonio, que le parti que l'on avait pris,

pour rendre à don Grégorio la liberté, n'était pas bon, qu'il offrait plus de dangers que d'espoir de réussite, qu'il vaudrait beaucoup mieux qu'on le passât lui-même en Barbarie avec ses armes et son cheval, et qu'il tirerait de là don Grégorio, en dépit de tous les infidèles, comme don Gayferos avait délivré sa femme Mélisandre. Observez, seigneur, dit Sancho, que ce fut en terre ferme que don Gayferos enleva sa femme; mais ici, quand nous aurons délivré don Grégorio, nous n'avons rien pour le ramener en Espagne, puisque la mer est entre deux. Il y a remède à tout, répondit Don Quijote, fors à la mort; notre bâtiment s'approchant du rivage, nous pourrons nous y embarquer malgré tout le monde. Vous nous le peignez bien facile, dit Sancho; mais du dit au fait il y a un grand trait: moi je me fie au renégat, qui me paraît homme de bien et d'un bon caractère. Là-dessus, don Antonio dit que, si le renégat ne réussissait pas, on prendrait le parti de faire passer en Barbarie le grand Don Quijote. Au bout de deux jours le renégat partit, accompagné de braves gens, dans une légère barque à six rames par banc, et deux jours après les galères prirent la route du Levant, le général ayant reçu promesse du vice-roi de l'instruire de la suite des aventures d'Anne Félix et de la délivrance de don Grégorio.

Un matin, don Quijote se promenait sur la plage, armé de pied en cap (car, disait-il souvent, les armes sont ma parure et le combat mon repos [1]; aussi ne le voyait-on jamais sans elles); un matin, dis-je, il vit venir à lui un chevalier armé de toutes pièces ainsi que lui : une lune resplendissante était peinte sur son écu. Ce chevalier s'étant approché à portée de la voix, s'écria : Vaillant Don Quijote de la Manche, illustre et non jamais assez loué chevalier, je suis le chevalier de la Blanche Lune, dont peut-être les hauts faits sont parvenus jusqu'à toi : je viens éprouver la force de ton bras, je viens me mesurer avec toi, pour te contraindre à confesser que ma dame, quelle qu'elle puisse être, est plus belle, sans comparaison, que ta Dulcinée

[1] Voyez tom. Ier.

du Toboso. Si tu l'avoues de bonne grâce, tu éviteras la mort, et m'épargneras la peine de te la donner; mais si tu veux combattre, et si je suis vainqueur, je n'exige autre chose de toi que de déposer les armes, de cesser de courir les aventures, et de te retirer pendant un an dans ta maison, où tu vivras en paix et en repos sans mettre la main à l'épée, ainsi que l'exige la conservation de ton bien et le salut de ton ame. Si je suis vaincu, tu pourras disposer de ma tête, de mes armes, de mon cheval, et la gloire de mes hauts faits s'ajoutera à la tienne. Vois ce que tu préfères, et réponds-moi tout de suite, car je veux vider cette affaire aujourd'hui même.

Don Quijote, étonné de l'arrogance du chevalier de la Blanche Lune, et du sujet de son défi, lui répond d'un ton grave et sévère: Chevalier de la Blanche Lune, dont les exploits ne sont pas parvenus jusqu'à présent à ma connaissance, je vous ferai jurer que vous n'avez jamais vu l'illustre Dulcinée; si vous l'aviez vue, vous n'auriez pas fait un tel défi; sa beauté vous aurait désabusé, car aucune autre ne peut lui être égalée. Ainsi, je ne dirai pas que vous en avez menti, mais bien que vous êtes dans l'erreur : j'accepte votre défi sur-le-champ, pour ne pas laisser passer le délai que vous avez fixé; j'adopte les conditions que vous m'avez proposées, et n'en excepte que cette transmission de vos exploits, parceque je ne les connais point : je me contente des miens tels qu'ils sont. Prenez donc autant de champ que vous voudrez, j'en ferai de même, et saint Pierre bénisse celui que Dieu aura choisi.

On avait découvert de la ville le chevalier de la Blanche Lune, et le vice-roi était averti qu'il était en conférence avec Don Quijote. Il crut que c'était quelque nouvelle aventure préparée par don Antonio, ou quelque autre cavalier de la ville, et s'avança sur la plage, suivi d'Antonio, et d'un grand nombre de cavaliers, au moment où Don Quijote tournait bride à Rossinante pour prendre le champ nécessaire. Voyant les deux chevaliers se disposer à fondre l'un sur l'autre, il se mit entre eux deux, et leur demanda quelle était la cause d'un combat si subit.

Le chevalier de la Blanche Lune lui répondit qu'il s'agissait d'une prééminence de beauté, et, en peu de mots, lui conta ce qu'il avait dit à Don Quijote, et comment les conditions du défi étaient acceptées de part et d'autre. Le vice-roi s'approcha d'Antonio, et lui demanda tout bas s'il connaissait ce chevalier de la Blanche Lune, et si c'était quelque nouveau tour que l'on voulait jouer à Don Quijote. Antonio répondit qu'il ne le connaissait pas, et ignorait si ce défi était une plaisanterie ou non. Cette réponse embarrassa le vice-roi, qui ne savait s'il devait permettre ou non le combat. Cependant, ne pouvant se persuader que ce ne fût point une plaisanterie, il se recula en disant : Seigneurs chevaliers, s'il n'y a point ici d'autre moyen que de confesser ou de mourir; si le seigneur Don Quijote est sur ses treize, et vous, seigneur de la Blanche Lune, sur vos quatorze, à la grâce de Dieu, le champ est libre. Les deux champions remercièrent fort civilement le vice-roi de la permission qu'il leur donnait; Don Quijote se recommanda de tout son cœur à Dieu et à sa dame Dulcinée, comme il avait coutume de le faire toutes les fois qu'il engageait un combat; tourna de nouveau pour prendre plus de champ, et imiter l'exemple que lui en donnait son adversaire; puis, sans trompette, sans aucun instrument guerrier qui leur donnât le signal, tous deux en même temps lâchèrent la bride à leurs chevaux. Celui de l'inconnu était plus léger que Rossinante; il fournit à lui seul les deux tiers de la carrière, et porta un choc si violent à Don Quijote, sans que le chevalier se servît de sa lance, qu'il parut lever à dessein, que Rossinante et son maître allèrent rudement à terre en assez mauvais état. Aussitôt l'inconnu s'approche de Don Quijote, pose la pointe de sa lance sur la visière de son casque, et lui dit : Vous êtes vaincu, chevalier, et vous êtes mort si vous ne faites l'aveu que je vous ai demandé. Don Quijote, étourdi, froissé de sa chute, sans lever sa visière, répond d'une voix faible et qui semblait sortir d'un tombeau : Dulcinée du Toboso est la plus belle des femmes, et moi le plus infortuné des chevaliers. Mon malheur ne me fera pas trahir la vérité. Pousse ta

lance, chevalier, ôte-moi la vie puisque tu m'as ravi l'honneur. Non, certes, répond le chevalier de la Blanche Lune, je n'en ferai rien. Que la beauté de madame Dulcinée, que sa renommée soient intactes; je me contente que le grand Don Quijote se retire dans sa maison pendant un an, ou tout le temps que je lui prescrirai, ainsi que nous en sommes convenus avant le combat. Le vice-roi, don Antonio et beaucoup d'autres entendaient ces propos; ils entendirent aussi que Don Quijote répondit que, puisqu'on ne lui démandait rien qui fût au préjudice de Dulcinée, il accomplirait tout avec la ponctualité d'un véritable et loyal chevalier. Sur cette assurance, le chevalier de la Blanche Lune tourne bride, salue de la tête le vice-roi, et entre dans la ville au petit galop. Le vice-roi prie aussitôt don Antonio de le suivre, pour apprendre à quelque prix que ce soit qui il est.

Cependant, on relève Don Quijote, on lui découvre la figure, on le trouve blême et tout couvert d'une sueur froide. Rossinante était si froissé qu'il ne pouvait se mouvoir. Sancho, triste, confus, ne savait que dire ni que faire. Cette aventure lui semblait un songe, l'effet d'un nouvel enchantement. Il voyait son maître vaincu, obligé d'être un an sans prendre les armes. La gloire de ses exploits lui semblait obscurcie, les espérances conçues sur ses nouvelles promesses, évanouies comme la fumée que dissipe le vent. Il craignait que Rossinante ne fût estropié, et son maître au moins disloqué, et c'était le moins qu'on pût craindre. Enfin, on emporta Don Quijote à la ville, dans une chaise à bras qu'avait envoyé chercher le vice-roi; et celui-ci se hâta d'y rentrer aussi, curieux de savoir quel était ce chevalier de la Blanche Lune qui avait mis Don Quijote en si triste état.

CHAPITRE LXV.

Où l'on fait connaître qui était le chevalier de la Blanche Lune, avec la délivrance de don Grégorio, et autres événements mémorables.

Don Antonio Moréno se mit sur les traces du chevalier de la Blanche Lune, que poursuivirent aussi les enfants jusqu'à la porte d'une maison dans laquelle il se réfugia. Don Antonio y pénétra, résolu de parvenir à le connaître. Un écuyer était venu au-devant de lui pour le désarmer. Il s'enferma dans une salle basse, et don Antonio l'y suivit. Le chevalier de la Blanche Lune voyant que le cavalier ne le quittait point, lui dit : Vous êtes curieux, je le vois, de savoir qui je suis. Je ne vous en ferai point mystère; et, pendant que mon valet me désarme, je vous donnerai pleine satisfaction. Sachez donc que je m'appelle le bachelier Samson Carrasco; je suis du même village que Don Quijote, dont la folie excite la compassion de tous ceux qui le connaissent. Je suis un de ceux qu'elle a touchés le plus vivement. Persuadé que le repos seul peut lui rendre la raison, j'ai cherché les moyens de le ramener chez lui, et de le fixer dans sa maison. Il y a trois mois environ, je me trouvai sur son chemin comme chevalier errant, me faisant appeler le chevalier des Miroirs, avec l'intention de le combattre et de le vaincre sans lui faire de mal. J'avais mis pour condition du combat que le vaincu serait à la disposition du vainqueur, et, comme je le tenais d'avance pour vaincu, je voulais exiger de lui qu'il s'en retournât dans sa maison, et qu'il n'en sortît pas d'un an, espérant que, durant cet intervalle, on pourrait le guérir. Mais la fortune en ordonna autrement : ce fut lui qui me vainquit; il me renversa de cheval, et mon plan avorta. Il poursuivit sa route, et moi, je m'en retournai vaincu, honteux et moulu de ma chute, qui fut assez grave. Cependant, je ne perdis pas pour cela le projet de revenir et de le vaincre, ce que j'ai fait aujourd'hui. Il est si exact à observer les lois de la chevalerie, que je ne fais aucun doute qu'il tiendra sa parole. Voilà, seigneur, sans aucune réticence,

ce que vous desiriez savoir. Je vous supplie de ne point me découvrir, et de ne point dire à Don Quijote qui je suis, afin que mes soins et mes bonnes intentions ne soient pas perdus, et que ce pauvre homme puisse recouvrer le jugement qu'il a excellent quand il n'est pas troublé par les extravagances de la chevalerie errante.

Ah! seigneur, répondit don Antonio, Dieu puisse vous pardonner le tort que vous faites à tout le monde en voulant rendre sage le plus agréable des fous. Ne voyez-vous pas que tout l'avantage qu'on pourra retirer de la sagesse de Don Quijote n'égalera jamais le plaisir que nous procurent ses folies? Pour moi, je m'imagine que tout le talent du seigneur bachelier ne pourra jamais ramener à la raison un homme aussi complétement fou, et, si ce vœu n'était contraire à la charité chrétienne, je dirais qu'il ne guérisse jamais, car par sa guérison nous perdrons non-seulement ses agréments, mais encore ceux de Sancho, dont une seule saillie peut charmer la mélancolie même. Toutefois je me tairai, je ne dirai mot à personne, pour voir si je me trompe en pensant que tout le zèle du seigneur Carrasco sera sans effet. Celui-ci répondit que l'affaire lui paraissait en bon train, et qu'il en espérait un heureux succès. Après mille offres de service de la part de don Antonio, Carrasco prit congé de lui. Il fit lier ses armes sur un mulet, remonta sur le cheval qui lui avait servi pour combattre, sortit de la ville le même jour, et retourna dans son village sans qu'il lui arrivât rien qui mérite d'être raconté dans cette véridique histoire. Don Antonio rendit compte au vice-roi de ce que lui avait appris Carrasco. Le vice-roi n'en fut guère satisfait, car, par la retraite de Don Quijote, on perdait tout l'agrément que l'on pouvait attendre de ses folies.

Don Quijote demeura six jours dans le lit, triste, pensif, souffrant, toujours occupé de sa défaite. Sancho cherchait à le consoler; entre autres raisons: Seigneur, lui disait-il, relevez la tête, réjouissez-vous si vous pouvez, et rendez grâces au ciel de n'avoir du moins, après avoir été porté par terre, aucune

côte rompue. Ne savez-vous pas que où l'on donne on reçoit, et que là où il y a des chevilles il n'y a pas toujours du lard? Faites la figue au médecin, puisque vous n'avez pas besoin de lui pour guérir cette maladie. Retournons chez nous, et cessons d'aller chercher les aventures dans des terres inconnues. Tout bien considéré, c'est moi qui perds le plus ici quoique vous soyez le plus maltraité. J'ai laissé avec le gouvernement le desir d'être gouverneur, mais non pas celui d'être comte, ce qui ne pourra jamais avoir lieu si vous renoncez à être roi en quittant la profession de la chevalerie. Tais-toi, Sancho, répond Don Quijote, tu vois bien que ma retraite ne doit durer qu'un an. Je reprendrai aussitôt après mes honorables exercices, et je ne manquerai ni de royaume à conquérir ni de comté à te donner. Dieu vous entende, dit Sancho, et que le péché soit sourd! J'ai toujours entendu dire qu'une bonne espérance vaut mieux qu'une mauvaise possession.

En ce moment entra don Antonio d'un air extrêmement joyeux. Bonnes nouvelles, dit-il, seigneur Don Quijote, le renégat et don Grégorio sont déja arrivés au port; que dis-je au port? ils sont chez le vice-roi et seront ici dans un moment. Don Quijote en montra quelque satisfaction et dit: Je l'avoue, j'aurais préféré que la chose tournât autrement, parcequ'alors j'aurais été contraint de passer en Barbarie, où, par la force de mon bras, j'aurais donné la liberté non-seulement à don Grégorio, mais encore à tous les chrétiens qui se trouvent en captivité. Mais que dis-je, misérable! ne suis-je pas vaincu, renversé, condamné à ne porter les armes de toute une année? Que puis-je promettre, de quoi puis-je me vanter si je suis obligé de quitter l'épée pour la quenouille? Cessez sur ce point, seigneur, dit Sancho. Vive la poule encore qu'elle ait la pépie. Aujourd'hui pour toi, demain pour moi. Dans toutes les rencontres et batteries on ne peut compter sur rien; celui qui tombe aujourd'hui peut se relever demain, à moins qu'il n'aime mieux garder le lit, c'est-à-dire se laisser tellement abattre qu'il ne puisse recouvrer de nouvelles forces pour un nouveau

combat. Levez-vous donc pour recevoir don Grégorio, car tout le monde me paraît en l'air, et il doit être arrivé déja. Sancho disait vrai, car le renégat et don Grégorio ayant rendu compte au vice-roi du succès de l'expédition, le jeune homme, empressé de voir Anne Félix, était venu chez don Antonio. Dans la traversée il avait changé les habits de femme sous lesquels il était parti d'Alger contre ceux d'un esclave parti avec lui; mais quel que fût son équipage, il n'en semblait pas moins digne d'être aimé, servi et estimé, car il était d'une beauté surprenante et paraissait avoir dix-sept à dix-huit ans. Ricote et sa fille allèrent à sa rencontre, le père pleurant de joie, la jeune fille avec un maintien modeste. Les amants ne s'embrassèrent pas, car un amour profond exclut toute action trop libre; leur silence était assez expressif et leurs yeux furent les seuls interprètes de leur joie et de leurs honnêtes sentiments. Tout le monde admirait un couple aussi parfait. Le renégat raconta les moyens dont il s'était servi pour délivrer don Grégorio; celui-ci fit le récit des dangers qu'il avait courus dans la maison des femmes; il abrégea son discours, et, par la sobriété de ses paroles, il fit voir que la raison en lui avait devancé l'âge. Enfin, Ricote paya généreusement les rameurs et le renégat. Celui-ci rentra dans le giron de l'Église, et de membre gangrené devint sain et net par le secours du repentir et de la pénitence. Deux jours après, don Antonio et le vice-roi s'occupèrent des moyens d'obtenir, pour Anne Félix et son père, la permission de rester en Espagne; ils ne trouvaient aucun inconvénient à y garder une fille si pieuse et un père si plein de loyales intentions. Don Antonio, que ses affaires appelaient à la cour, offrit d'y suivre cette négociation, donnant à entendre qu'avec des présents et des protections, on y venait à bout de choses plus difficiles. Non, dit Ricote qui se trouvait présent, il n'y a rien à espérer de l'argent ni des faveurs; car dons, prières, promesses, douleurs sont sans accès auprès du grand don Bernardino de Velasco, comte de Salazar, chargé par le roi de notre expulsion. Quoiqu'il sache allier la miséricorde à la justice, il a vu que tout le corps de

notre nation est gangrené, et il use plutôt du cautère qui brûle que de l'onguent qui adoucit. C'est pourquoi, avec prudence, sagacité, diligence, et favorisé par la crainte qu'il inspire, il a chargé ses robustes épaules du poids de cette difficile entreprise; il l'a mise à fin, sans que nos fraudes, nos ruses, nos stratagèmes, nos soins et toute notre industrie aient pu endormir ses yeux d'Argus, qu'il tient toujours ouverts afin qu'aucun de nous ne demeure, ne se recèle comme une plante cachée, qui, avec le temps, pourrait pulluler et produire des fruits venimeux dans cette Espagne, aujourd'hui si nette et débarrassée de toute crainte à notre égard. Héroïque résolution du grand Philippe III! sagesse inouïe d'en avoir confié l'exécution à don Bernardino de Velasco! Quoi qu'il en soit [1], dit don Antonio, j'y mettrai tous mes soins quand j'y serai, fasse ensuite le ciel ce qu'il voudra. Don Grégorio viendra avec moi consoler ses parents, qui doivent être fort affligés de son absence. Anne Félix restera dans ma maison avec ma femme, ou bien dans un couvent, et je sais que le vice-roi sera fort aise que Ricote demeure chez lui jusqu'à ce qu'on voie la tournure que prendra l'affaire. En effet, ce seigneur y consentit; don Grégorio refusait d'abord de quitter Anne Félix. Cependant, le desir de voir ses parents, pour revenir ensuite auprès de sa maîtresse, le détermina. Anne Félix resta avec l'épouse d'Antonio, et Ricote chez le vice-roi. Le jour du départ d'Antonio arriva, celui de Don Quijote eut lieu deux jours après; sa chute ne lui permit pas de se mettre plus tôt en chemin. Il y eut beaucoup de soupirs, de sanglots, de larmes répandues à la séparation des deux amants. Ricote offrit mille écus à don Grégorio qui les refusa, et en emprunta cinq seulement à don Antonio, avec promesse de les lui faire tenir à la cour. Ils partirent donc tous deux, et ensuite Don Quijote désarmé, et Sancho à pied, parceque le grison était chargé des armes.

[1] *Una por una.*

CHAPITRE LXVI.

Qui contient ce que l'on verra.

Au sortir de Barcelone, Don Quijote retourna voir le lieu de sa défaite. Ici fut Troie ! s'écria-t-il; ici mon malheur, et non ma couardise, m'a ravi toute la gloire que j'avais acquise; ici la fortune m'a fait éprouver son inconstance; mes exploits ont perdu tout leur prix, et ma renommée est tombée pour ne se relever jamais. Seigneur, dit Sancho, un cœur généreux doit savoir supporter les disgrâces aussi bien que la prospérité. J'en juge par moi-même : si j'étais joyeux lorsque j'étais gouverneur, maintenant que je suis écuyer, et à pied, je ne suis pas triste. J'ai ouï dire que celle qu'on appelle la Fortune est une femme ivre, fantasque et surtout aveugle; ainsi, elle ne voit pas ce qu'elle fait, et ne sait qui elle abaisse et qui elle élève. Tu es un grand philosophe, Sancho, répond Don Quijote, et tu parles avec sagesse : je ne sais qui te l'a appris. Je te dirai qu'il n'y a au monde fortune ni événements bons ou mauvais qui arrivent au hasard; ils sont amenés par une particulière providence du ciel, et de là vient qu'on dit communément, que chacun est l'artisan de sa fortune. Je l'ai été de la mienne; je n'y ai point apporté la prudence convenable, et ma présomption m'a perdu : car je devais bien penser que la faiblesse de Rossinante ne pourrait résister contre la force et la grandeur de la monture du chevalier de la Blanche Lune. Je m'aventurai cependant : j'ai fait ce que j'ai pu, j'ai été renversé; mais si j'ai perdu l'honneur, je n'ai pas perdu ni pu perdre le courage de tenir ma parole. Quand j'étais chevalier errant, audacieux, vaillant, mon bras et mes actions rendaient témoignage de mon intrépidité; maintenant, simple écuyer à pied, je prouverai ma loyauté en tenant ma parole. Marchons donc, ami Sancho, et allons passer dans notre pays cette année de noviciat. Dans cette retraite, nous reprendrons de nouvelles forces pour retourner au métier des armes, que je n'oublierai jamais. Seigneur, dit Sancho, che-

miner à pied n'est pas chose si agréable, qu'elle excite à faire de grandes journées. Laissons ces armes accrochées à quelque arbre en place d'un pendu, alors je monterai sur le dos de mon roussin, et les pieds au-dessus du sol, nous ferons nos journées aussi longues que vous le desirerez; car, de penser qu'à pied je fournirai de longues traites, c'est inutile. Tu as raison, Sancho, répond Don Quijote, suspendons ici mes armes en trophée, et gravons au bas, ou sur les arbres d'alentour, l'inscription que portait le trophée des armes de Roland :

Personne ne les touche, s'il ne peut les disputer à Roland.

Tout ceci est à merveille, reprend Sancho, et si ce n'est que nous en avons besoin pour le chemin, je serais presque d'avis de pendre aussi Rossinante. Pendre, dit Don Quijote, non; ni Rossinante ni les armes ne doivent être pendus, de peur qu'on ne dise qu'un bon service a trouvé mauvaise récompense. C'est bien dit, répond Sancho; car suivant l'opinion des sages, la faute de l'âne ne doit pas retomber sur le bât, et puisque votre seigneurie est la cause du mal, vous devez vous châtier vous-même, et ne pas vous en prendre à la bénignité de Rossinante, à des armes sanglantes et brisées, ni à la délicatesse de mes pieds, en voulant qu'ils fassent plus de chemin qu'ils ne peuvent. En raisonnant ainsi, la journée se passa; quatre autres la suivirent sans qu'ils rencontrassent aucun obstacle.

Le cinquième jour, à l'entrée d'un village, ils trouvèrent à la porte d'une hôtellerie beaucoup de gens réunis gaiement, parceque c'était un jour de fête. Quand ils approchèrent, un laboureur dit à haute voix : Un de ces seigneurs qui viennent, et qui ne connaissent point les parties, nous dira ce qu'il faut faire dans notre gageure. Oui certes, je vous le dirai en toute équité, répondit Don Quijote, si je comprends bien ce dont il est question. Mon bon seigneur, dit le paysan, voici le fait : Un homme de ce village, si gros qu'il pèse onze arrobes [1], a défié à la course

1 275 livres de seize onces.

un autre paysan qui n'en pèse pas plus de cinq [1]. La condition a été de courir cent pas avec poids égal. Nous demandâmes au provocateur comment il fallait rendre les poids égaux; il répondit que celui qui ne pesait que cinq arrobes devait mettre sur son dos six arrobes de fer, et qu'ainsi la balance serait égale. Non pas cela, dit Sancho, avant que Don Quijote eût ouvert la bouche; c'est à moi qui, comme tout le monde le sait, sors d'être juge et gouverneur, qu'il appartient d'éclaircir ce doute, et de porter un jugement dans cette affaire. A la bonne heure, dit Don Quijote, réponds, ami Sancho; aussi bien je ne saurais donner une mie de pain à un chat, tant j'ai l'esprit troublé et renversé. Avec cette permission, Sancho dit aux paysans qui l'entouraient la bouche ouverte, attendant la sentence, Frères, ce que demande le gros homme n'est point raisonnable, et n'a pas l'ombre d'équité : s'il est vrai que le défié peut choisir les armes, il ne les prendra pas telles qu'elles l'accablent et l'empêchent d'être vainqueur : ainsi mon avis est que le provocateur se coupe, se taille, s'enlève de tel endroit du corps qu'il lui plaira, six arrobes de chair; de cette manière il n'en pèsera plus que cinq comme son adversaire, et ils pourront courir avec égalité. Par Dieu, dit un laboureur qui écoutait, ce seigneur a parlé comme un bienheureux, et jugé comme un chanoine. Mais, cependant, à coup sûr l'homme gras ne voudra pas se couper une once de chair, à plus forte raison six arrobes. Le meilleur, dit un autre, c'est que ces deux hommes ne courent pas, pour que le maigre ne s'écrase pas avec le poids du fer, et que le gras ne se coupe pas la chair : mettons la moitié de la gageure en vin, et conduisons ces deux seigneurs à la taverne où l'on vend du meilleur; je prends le tout sur moi [2]. Je vous remercie, seigneurs, dit Don Quijote, je ne saurais m'arrêter un moment; de tristes pensées, des événements fâcheux me font paraître incivil, et m'obligent à marcher plus vite que je ne le voudrais. En disant ces mots, il donne de l'éperon à Rossinante et passe

[1] 125 livres.

[2] *Sobre mi la capa quando llueva* : sur moi la cape quand il pleuvra.

outre, laissant tous ces paysans aussi étonnés de son étrange figure que de la sagesse de celui qu'ils prirent pour son serviteur. Un des paysans se mit à dire : Si le domestique est si sage, que doit donc être le maître? Je gage que s'ils vont étudier à Salamanque, en un tour de main [1] ils deviendront alcades de cour : car il ne faut rien qu'étudier, avoir du bonheur et des protections, puis, lorsque moins on y pense, on se trouve la baguette [2] en main ou la mitre sur la tête.

Le maître et le serviteur passèrent la nuit au milieu des champs et sous la voûte du ciel. Le lendemain, poursuivant leur route, ils virent venir vers eux un homme à pied, portant une besace au cou, et à la main une espèce de javelot [3] ou bâton ferré comme un coureur. Cet homme en s'approchant de Don Quijote doubla le pas, courut embrasser sa cuisse droite, car il ne pouvait atteindre plus haut, et lui dit d'un air joyeux : O monseigneur Don Quijote de la Manche! quelle satisfaction aura le seigneur duc quand il saura que vous retournez à son château, où il est encore avec madame la duchesse! Je ne vous connais point, ami, répond Don Quijote, et ne puis savoir qui vous êtes, si vous ne me l'apprenez. Seigneur, dit le courrier, je suis Tosilos, laquais de monseigneur le duc; c'est moi qui refusai de vous combattre, au sujet du mariage de la fille de doña Rodriguez. Vrai Dieu! s'écrie Don Quijote, est-il possible que ce soit vous que les enchanteurs qui me poursuivent ont métamorphosé en ce laquais que vous dites pour m'enlever l'honneur de ce combat? Taisez-vous, mon bon seigneur, répond le messager, il n'y a eu enchantement ni métamorphose aucune. J'étais Tosilos, laquais du duc, avant d'entrer dans la barrière comme après. J'ai voulu me marier sans combattre, parceque la jeune fille me plaisait; mais je fus bien trompé dans mon attente, car vous ne fûtes pas plutôt parti du château que le duc me fit donner cent coups de

[1] *A un tris.*

[2] *La vara*, la baguette de l'alcade, au bout de laquelle est une petite croix sur laquelle jurent ceux admis à prêter serment.

[3] *Azcona ó chuzo*. Notre expression *pleuvoir des hallebardes* est empruntée de l'espagnol : *Llover á chuzos*.

bâton pour n'avoir pas suivi les ordres qu'il m'avait donnés avant d'entrer en lice. La fin du tout a été que la jeune fille se fit religieuse, et doña Rodriguez est retournée en Castille. Pour moi, je vais à Barcelone porter des lettres au vice-roi de la part de mon maître. J'ai ici une calebasse pleine de bon vin; si vous desirez en prendre un trait, quoiqu'il soit un peu chaud, avec un morceau de fromage de Tronchon, il y a de quoi exciter la soif quand elle dort. J'accepte l'offre, dit Sancho, et trêve de cérémonies; que le bon Tosilos nous serve à boire en dépit de tous les enchanteurs de l'Inde. Sancho, dit Don Quijote, tu es le premier glouton du monde et le plus grand ignorant de la terre, puisque tu ne t'aperçois pas que ce courrier est enchanté, et que c'est un faux Tosilos : reste avec lui; rassasie-toi; moi je vais aller devant à petits pas, en attendant ton retour.

Tosilos se mit à rire; il tira sa calebasse, son fromage, un petit pain; puis lui et Sancho s'assirent sur l'herbe fraîche, et en parfait accord travaillèrent si bien qu'ils ne laissèrent absolument rien de ce que contenaient la gourde et le bissac, et léchèrent les lettres parcequ'elles sentaient le fromage. Tout en mangeant, Tosilos disait à Sancho : Je crois, ami, que ton maître doit être fou. Comment doit, répond Sancho; il ne doit rien à personne. Il paye tout, et surtout quand la monnaie est la folie. Je le vois bien, et je le lui dis à lui-même; mais dequoi cela sert-il, surtout à présent qu'il est anéanti pour avoir été vaincu par le chevalier de la Blanche Lune? Tosilos lui demanda le récit de cette aventure; mais Sancho observa qu'il serait malhonnête de faire attendre son maître; qu'un autre jour, s'ils se rencontraient, il trouverait le temps de le satisfaire. Il se leva, secoua ses habits, fit tomber les miettes restées dans sa barbe, remonta sur son grison, dit adieu à Tosilos, et courut retrouver son maître, qui l'attendait à l'ombre d'un arbre.

CHAPITRE LXVII.

De la résolution que prit Don Quijote de se faire berger, et de mener une vie pastorale pendant l'année de son repos forcé, avec d'autres événements agréables.

Si Don Quijote, avant sa défaite, était sans cesse agité d'une foule de pensées, elles le tourmentaient bien davantage depuis ce triste accident. Sous cet arbre où nous l'avons laissé, mille réflexions fâcheuses l'assaillaient, et le piquaient comme un essaim d'abeilles. Les unes avaient pour objet le désenchantement de Dulcinée, d'autres la vie qu'il devait mener pendant sa retraite forcée. Sancho l'aborda dans ce moment, et se loua des manières généreuses de Tosilos. Est-il possible, lui dit Don Quijote, que tu puisses t'imaginer que ce soit un véritable laquais? Il me paraît que tu as oublié Dulcinée changée en paysanne, et le chevalier des Miroirs transformé en bachelier Carrasco, toutes œuvres des enchanteurs qui me persécutent. Mais dis-moi, as-tu demandé à ce Tosilos, comme tu dis, ce que Dieu a fait d'Altisidore? a-t-elle pleuré mon absence, ou bien a-t-elle mis en oubli ses amoureuses pensées? Certes, répond Sancho, j'avais de telles occupations que le temps m'a manqué pour faire des questions aussi futiles. Mort de ma vie, êtes-vous bien dans la position de vous informer des pensées d'autrui, surtout des pensées amoureuses? — Écoute, Sancho, il y a une grande différence entre les actions que l'amour fait faire, et celles qui sont dictées par la reconnaissance. Un chevalier peut bien être sans amour, mais il ne saurait être ingrat. Altisidore me voulait du bien; elle m'a donné les trois coiffes que tu sais, pleura à mon départ, me maudit, me dit des injures, se plaignit publiquement sans être retenue par la honte, tous indices qu'elle m'adorait, car la colère des amants s'exhale en malédictions. Je n'avais point d'espérance à lui donner, ni de trésor à lui offrir, car mes espérances se confondent toutes en Dulcinée, et les trésors des chevaliers, comme ceux des fantômes, sont apparents et faux. Je ne puis donc lui donner que

ce souvenir que je conserve d'elle, toutefois sans préjudice de celui de Dulcinée, à qui tu fais grand tort par les délais que tu apportes à te fustiger et châtier ta chair, que je voudrais voir mangée des loups, puisque tu aimes mieux la garder pour les vers, que de la faire servir au soulagement de cette dame infortunée. Seigneur, répond Sancho, s'il faut vous dire la vérité je ne puis me persuader que les coups de fouet de mes fesses aient quelque chose à voir avec les enchantements des enchantés. C'est toujours comme si nous disions : la tête vous fait mal, frottez-vous les genoux. Au moins j'oserai bien jurer que, dans toutes les histoires de chevalerie errante que vous avez lues, vous n'avez pas trouvé un seul désenchantement par coups de fouet. Quoi qu'il en soit, je m'en donnerai quand la volonté m'en viendra, et que j'aurai le temps et la commodité de le faire. Dieu le veuille, répondit Don Quijote, et te fasse la grâce de te pénétrer de l'obligation où tu es d'assister ma dame, qui est aussi la tienne, puisque tu es à moi.

Ils cheminaient toujours en devisant ainsi, et arrivèrent à l'endroit où ils avaient été renversés et foulés aux pieds par les taureaux. Don Quijote le reconnut. Voici, dit-il, la prairie où nous rencontrâmes les gentilles bergères et les galants bergers qui voulaient imiter et renouveler ici la pastorale Arcadie, projet aussi neuf que judicieux. Nous pourrons l'imiter à notre tour, et si ce dessein te plaisait, Sancho, je serais d'avis que nous aussi nous nous fissions bergers pendant tout le temps de ma retraite. J'achèterais quelques brebis et toutes les choses nécessaires aux occupations pastorales, je m'appellerais le berger *Quijotis*, et toi, *Pancino*. Nous parcourrions les montagnes, les bois, les prairies, chantant ici, soupirant ailleurs, nous désaltérant au liquide cristal des fontaines, sur le bord des limpides ruisseaux, des fleuves majestueux. Le chêne bienfaisant nous prodiguera son doux et tendre fruit; le liége robuste nous fournira des siéges commodes; le saule, une ombre salutaire; les roses, leur parfum; les prairies, leurs tapis nuancés des plus riches couleurs; un air pur et brillant nous rafraî-

chira de son haleine; la lune et les étoiles nous prêteront leur douce lumière pour dissiper l'obscurité de la nuit. Les chants rustiques feront nos plaisirs; les soupirs même auront pour nous des charmes : Apollon nous dictera des vers, l'Amour échauffera notre verve, et nous nous rendrons fameux non-seulement parmi nos contemporains, mais dans les siècles à venir. Pardieu! dit Sancho, ce genre de vie me plaît extrêmement, et semble fait pour moi. Il faut que maître Nicolas le barbier et Samson Carrasco n'y aient jamais réfléchi; sans doute ils seront bien aises de se faire bergers avec nous. Dieu veuille aussi que le curé se mette de la partie, car il est joyeux et aime à se divertir. Tu as bien raison, Sancho, reprend Don Quijote; si le bachelier Samson se fait berger, comme je n'en doute pas, il pourra s'appeler le pasteur *Sansonino* ou bien *Carrascon*, et le barbier Nicolas, *Niculoso*, comme l'ancien Boscan fut surnommé *Nemoroso*. Pour le curé, je ne sais trop quel nom nous lui donnerons, à moins de le dériver de sa qualité, et d'en faire le berger *Curiambro*. Quant aux bergères dont nous devrons être les amants, nous leur trouverons des noms aussi aisément qu'on choisit des poires; et comme celui de ma dame convient aussi bien à une bergère qu'à une princesse, je n'ai pas besoin de me mettre en peine d'en chercher d'autre. Quant à toi, Sancho, tu donneras à la tienne le nom que tu voudras. Je ne pense pas, dit Sancho, lui en donner d'autre que *Teresona*, qui vient bien à point à sa grosse encolure et à son véritable nom, puisqu'elle s'appelle Thérèse. Lorsque je la célébrerai dans mes vers, mes chastes desirs prouveront bien que je ne vais pas chercher mon pain blanc dans la maison d'autrui. Pour le curé, il sera bon qu'il n'ait pas de bergère, pour donner bon exemple; quant au bachelier, s'il en veut une, c'est son affaire. Vrai dieu! dit Don Quijote, quelle vie nous allons mener! que de chalumeaux vont enchanter nos oreilles, que de cornemuses de Zamora, de tambourins, de sonnettes et de rebecs [1]!

[1] Ancien violon à trois cordes.

Si nous avions aussi des albogues [1], il ne nous manquerait presque aucun instrument pastoral. — Qu'est-ce que c'est que des albogues? demanda Sancho, je n'en ai jamais entendu parler, et n'en ai jamais vu. — Les albogues sont des plaques semblables au dessous d'un chandelier de cuivre, que l'on frappe en l'air l'une contre l'autre : elles forment un son qui, sans être harmonieux ni très agréable, ne déplaît pas, et s'accorde bien avec la rusticité de la cornemuse et du tambourin. Le nom d'*albogue* est maure comme tous ceux qui, dans notre castillan, commencent par *al*, tels que *almohaza* [2], *almorzar* [3], *alhombra* (tapis), *alguacil* [4], *alhuzema* [5], *almacen* [6], *alcancia* [7], et autres, en petit nombre; elle possède seulement trois mots mauresques terminés en *i*; savoir : *borcegui* [8], *zaquizami* [9] et *maravedi*. Pour *alheli* [10] et *alfaqui* [11], l'*i* final et l'*al* initial font connaître que ces mots sont arabes. Je te dis cela en passant, parceque ce mot d'*albogues*, me l'a remis en mémoire. Quant au métier de berger, il nous sera d'autant plus facile que tu sais que je suis un peu poëte, et Samson Carrasco l'est au suprême degré. Pour le curé, je n'en dis rien; mais je crois bien qu'il en tient un peu; quant à maître Nicolas, je n'en doute pas, car tous les barbiers jouent de la guitare et font des couplets. Je chanterai les tourments de l'absence; toi, tu célébreras la constance en amour : Carrascon se plaindra des rigueurs de sa maîtresse, le curé Curiambro de ce qui lui conviendra; ainsi tout ira à merveilles. Ah! seigneur, dit Sancho, je suis si malheureux que je crains bien de ne pas voir le jour où com-

[1] Sorte de cymbale.
[2] Étrille.
[3] Manger une bouchée, d'où ce verbe a été employé pour déjeuner. Pellicer le dérive de *mordeo*, je mords.
[4] Probablement formé du verbe *guacer*, défendre, garder, secourir.
[5] Lavande, nard commun.
[6] Magasin, d'où le verbe *almacenar*.
[7] Tire-lire, boule creuse.
[8] Brodequin, d'où *borceguineria*, lieu où l'on en fait ou vend.
[9] Grenier, galetas.
[10] Giroflier, violier.
[11] C'est le *fakir*, prêtre mahométan.

mencera cet agréable exercice. Oh ! que de jolies cuillères de bois je ferai quand je serai berger ; que de bouillie [1], de crème, de guirlandes, de bagatelles pastorales ! si elles ne m'acquièrent pas le surnom de sage, elles me feront au moins passer pour ingénieux. Ma fille Sanchica nous apportera à manger dans la bergerie. Cependant il y faudra prendre garde ; elle n'est pas désagréable, et il y a des bergers plus malicieux que simples ; je ne voudrais pas qu'elle y vînt avec la laine, et s'en retournât tondue. L'amour et les mauvais desirs existent aussi bien aux champs qu'à la ville, dans les chaumières des bergers que dans le palais des rois. Mais ôtez la cause vous ôtez le péché. Quand l'œil ne voit rien le cœur ne s'égare pas. Mieux vaut le saut du buisson que la prière des gens de bien. Ami Sancho, dit Don Quijote, assez de proverbes. Un seul de ceux que tu viens de dire suffit pour expliquer ta pensée. Je t'ai déja conseillé bien des fois de n'en être pas si prodigue ; mais c'est prêcher dans le désert. Ma mère me châtie, je fouette mon sabot. Seigneur, répond Sancho, il me semble que vous êtes ici dans le cas de la poêle disant au chaudron : Va-t'en de là, œil noir. Vous me reprochez de dire des proverbes, et vous les enfilez deux à deux. Sancho, répond Don Quijote, j'amène les proverbes à propos, ils s'ajustent comme une bague au doigt ; mais toi, tu les tires par les cheveux et les amènes de force. Si je m'en souviens bien, je t'ai déja dit que les proverbes sont des sentences concises, tirées de l'expérience et des observations des sages du temps passé. Celui qui ne vient pas à propos est plutôt une absurdité qu'une sentence. Mais laissons cela, la nuit vient ; éloignons-nous un peu du grand chemin, et choisissons un endroit commode pour y passer la nuit. Dieu sait ce qu'il nous réserve pour demain. Ils s'écartèrent, soupèrent tard et mal, au grand déplaisir de Sancho, qui comparait la frugalité des chevaliers errants, au milieu des bois et des montagnes, à l'abondance des châteaux, de la maison de Diégo Miranda, des noces

[1] *Migas*. Ragoût fait avec de la mie de pain, du sain-doux, de l'ail, du piment, de l'huile, etc.

du riche Gamache, à l'hôtel de don Antonio Moréno. Cependant il considérait que le jour ne peut toujours luire ni la nuit régner; il passa donc celle-ci à dormir, et son maître à veiller.

CHAPITRE LXVIII.

Aventure des pourceaux.

La nuit était assez obscure, quoique la lune fût au ciel; mais elle se trouvait dans un endroit où l'on ne pouvait pas la voir; car souvent la chaste Diane s'en va visiter les antipodes, et laisse dans les ténèbres nos montagnes et nos vallons. Don Quijote obéit à la nature en faisant un premier somme, sans se rendormir, bien différent de Sancho qui jamais n'eut de second somme, car il n'en faisait qu'un du soir au matin, ce qui prouvait en même temps et sa bonne constitution et le peu de soucis dont il était tourmenté. Ceux de Don Quijote le tenaient si bien éveillé qu'il éveilla Sancho. J'admire ton heureuse constitution, lui dit-il; on dirait que tu es fait de marbre ou de bronze, qui n'ont ni mouvement ni sentiment. Je veille quand tu dors, je pleure et tu chantes; je suis exténué de besoin, tandis que l'excès de nourriture te rend lourd et paresseux. Il est d'un bon serviteur de partager les peines de son maître, et de se montrer affecté de ce qui l'affecte. Considère le calme de cette nuit et la solitude où nous nous trouvons. Ne t'invite-t-elle pas à entremêler ton sommeil de quelque veille? Lève-toi, je t'en conjure, mets-toi un peu à l'écart, et, de bon cœur, par pitié, donne-toi trois ou quatre cents coups de fouet, à compte sur le désenchantement de Dulcinée : je te le demande en grâce, je ne veux pas en venir aux mains avec toi comme l'autre jour; tu les as trop rudes. Lorsque tu auras fini, nous passerons le reste de la nuit à chanter, moi les tourments de l'absence, et toi la constance, commençant ainsi dès ce moment l'exercice pastoral auquel nous devons nous livrer dans notre retraite cham-

pêtre. Seigneur, répond Sancho, je ne suis pas un religieux pour me lever au milieu de la nuit et me donner la discipline, et la douleur des coups ne me paraît pas un prélude agréable pour la musique. Laissez-moi dormir, de grâce, et ne me tourmentez plus pour me fouetter, ou vous me forcerez de faire le serment de ne jamais toucher seulement au poil de mon habit. O cœur endurci! s'écrie Don Quijote, ô écuyer impitoyable! O pain mal gagné, récompenses mal placées celles que tu as reçues et celles que je voulais te donner! Par moi tu t'es vu gouverneur, par moi tu dois espérer de te voir incessamment comte ou quelque chose d'équivalent, ce qui ne peut tarder au delà de l'année de ma retraite; car enfin : *post tenebras spero lucem*. Je ne comprends pas cela, dit Sancho; tout ce que je sais, c'est que, quand je dors, je n'ai ni crainte, ni espoir, ni peine, ni ambition. Béni soit l'inventeur du sommeil : manteau qui couvre toutes les humaines pensées, aliment qui apaise la faim, breuvage qui étanche la soif, feu qui dissipe le froid, froid qui tempère l'excès de la chaleur, monnaie universelle avec laquelle tout s'achète, balance qui égale le berger au roi, et l'ignorant au sage. Le sommeil n'est mauvais qu'en une chose, c'est que, comme je l'ai ouï dire, il ressemble à la mort; car d'un homme qui dort à un qui est mort il n'y a pas grande différence. — En vérité, Sancho, je ne t'ai jamais entendu parler avec tant d'élégance ; j'y reconnais la vérité du proverbe que tu répètes quelquefois : non avec qui tu nais, mais avec qui tu pais. — Malepeste! seigneur, ce n'est pas moi maintenant qui enchâsse les proverbes; ils vous sortent de la bouche deux à deux. A la vérité, il y a cette différence entre nous deux, que ceux de votre seigneurie viennent à propos, et les miens au hasard; mais enfin, ce sont toujours des proverbes.

En ce moment, ils entendirent un bruit sourd et confus qui remplissait la vallée. Don Quijote se lève, met la main sur son épée; Sancho tout tremblant se blottit sous son âne, se faisant un double rempart du bât et des armes de son maître. Le bruit allait toujours croissant, et s'approchait de nos deux peureux,

ou du moins un, car, pour l'autre, on connaît son intrépidité. Or, ce bruit était causé par plus de six cents pourceaux que l'on menait vendre à la foire; on les conduisait de nuit, et leurs cris et leurs grognements faisaient un tel vacarme, que Don Quijote et Sancho en furent assourdis sans deviner ce que ce pouvait être. Cependant, la troupe grognante approchait toujours, et, sans respect pour le maître ni pour l'écuyer, elle leur passa sur le corps, renversant les barricades de Sancho, sans ménager Don Quijote et Rossinante. L'immonde troupe arriva avec tant de promptitude, qu'elle roula pêle-mêle le bât, les armes, le grison, Rossinante, Sancho et Don Quijote. Sancho, après avoir reconnu à qui il avait affaire, se leva du mieux qu'il put, et demanda à son maître son épée pour tuer au moins une demi-douzaine de ces incivils animaux. Laisse-les, ami, répond Don Quijote, cet affront est une punition de mon péché, un juste châtiment du ciel; le chevalier errant qui s'est laissé vaincre doit être mangé des chiens, piqué des guêpes, et foulé aux pieds par les pourceaux. C'est apparemment aussi une punition du ciel, dit Sancho, si les écuyers des chevaliers vaincus sont piqués des mouches, mangés des poux, et tourmentés par la faim. Si nous autres écuyers, nous étions les fils des chevaliers que nous servons, ou leurs proches parents, il ne serait pas étonnant que la peine de leurs fautes nous suivît jusqu'à la quatrième génération. Mais qu'ont à démêler les Pançås avec les Quijotes. Cherchons à nous remettre en place, et dormons le peu qu'il reste de nuit. Demain matin il fera jour, et Dieu nous assistera. Dors, toi, Sancho, répond Don Quijote, tu es né pour dormir; mais moi qui suis fait pour veiller, je vais lâcher la bride à mes pensées jusqu'au jour, et les exhaler dans un madrigal que j'ai composé cette nuit même. Il me semble, répond Sancho, que les soucis qui permettent de composer des vers ne sont pas bien grands; rimez tant que vous voudrez, moi je dormirai tant que je pourrai. Aussitôt, prenant autant de terrain qu'il lui en fallait, il s'étend et s'endort sans que dettes, caution, ni chagrin aucun l'en empêchent. Pour Don Quijote,

appuyé sur le tronc d'un hêtre ou d'un liége (Cid Hamet n'a pas dit lequel), et, sans autre accompagnement que ses soupirs, il chante les vers suivants :

Amour, quand je pense au mal que tu me fais souffrir, je cours à la mort, croyant ainsi arriver au terme de mes maux.

Mais arrivé au port de salut dans cette mer de souffrances, je sens un tel plaisir que la vie revient en moi, et je ne touche pas le but.

Ainsi vivre me tue, la mort me rappelle à la vie, condition inouïe que celle que m'ont faite la mort et la vie.

Chaque vers était interrompu par une infinité de soupirs et de larmes, comme il convenait à un homme dont le cœur était navré de sa défaite et de l'absence de Dulcinée. Cependant, le jour vint, les rayons du soleil frappèrent les yeux de Sancho; il s'éveilla, allongeant, détirant ses membres paresseux. Il vit alors le dégât qu'avaient fait les cochons dans son bagage, et maudit de bon cœur cette vile race; ses malédictions allèrent même un peu plus loin.

Enfin, ils se remirent en route, et, sur le soir, ils virent venir vers eux dix hommes à cheval et quatre ou cinq à pied. Don Quijote fut surpris, Sancho épouvanté, parceque cette troupe était armée de lances et de boucliers, et en appareil de guerre. S'il m'était permis, dit Don Quijote à Sancho, de me servir de mes armes, et que ma parole n'enchaînât pas mon bras, toute cette troupe qui s'avance vers nous ne serait qu'une bagatelle. Mais peut-être est-ce autre chose que ce que nous craignons. En ce moment, les cavaliers s'approchèrent et environnèrent Don Quijote, lui mettant la pointe de leurs lances sur le dos et sur la poitrine, et le menaçant de le tuer. Un des hommes à pied mit un doigt sur sa bouche en signe de silence, saisit la bride de Rossinante, et le détourna du chemin, tandis que les autres chassaient devant eux le grison monté par Sancho. Tous, sans proférer une seule parole, suivirent les pas du guide de Don Quijote. Deux ou trois fois celui-ci essaya

d'ouvrir la bouche pour demander ce qu'on lui voulait, et où on le conduisait; mais à peine remuait-il les lèvres que les fers de lances le serraient de plus près. On en usait de même avec Sancho : à peine semblait-il vouloir parler qu'un des piétons le piquait d'un aiguillon et le roussin également, comme s'il eût voulu parler. La nuit vint, on doubla le pas, et nos deux prisonniers sentirent redoubler leur frayeur, surtout quand ils entendirent qu'on leur disait : Marchez, troglodytes ; taisez-vous, barbares; souffrez, anthropophages; cessez vos plaintes, Scythes ; n'ouvrez point les yeux, meurtriers Polyphèmes, lions carnassiers, et autres compliments de même nature qui tourmentaient leurs oreilles. Sancho disait en lui-même : Nous des *tortolitas* [1], des *barberos*, des *estropajos* [2], des *perritas* [3], à qui l'on dit : vite, vite; tous ces noms-là ne me plaisent guère. Un mauvais vent souffle sur nous; tous les malheurs nous viennent à la fois comme aux chiens les coups de bâton, et plût à Dieu encore que ce ne fût que par des coups de bâton que finît une aventure si maladventureuse. Don Quijote n'était pas moins stupéfait et ne pouvait concevoir à quel propos ces noms injurieux qu'on leur prodiguait, qui ne leur promettaient aucun bien, et dont il redoutait beaucoup de mal. Ils arrivèrent cependant vers une heure de la nuit à un château que Don Quijote reconnut pour être celui du duc, chez lequel il avait séjourné. Vrai Dieu, s'écria-t-il, qu'est-ce-ci? en ce lieu tout est bon accueil et courtoisie; mais, pour les vaincus, le bien se change en mal, et le mal en pis. On entra dans la cour principale du château, et le spectacle qui s'offrit aux yeux des deux prisonniers augmenta leur surprise et leur effroi, comme on le verra dans le chapitre suivant.

[1] *Tortolico*, tourtereaux.

[2] Torchons.

[3] Petits chiens.

CHAPITRE LXIX.

De la plus étrange aventure arrivée à Don Quijote, et la plus surprenante de toute cette histoire.

Les cavaliers mirent pied à terre, puis, de concert avec les gens de pied, ils enlevèrent brusquement Don Quijote et Sancho, et les portèrent dans la cour, autour de laquelle brûlaient environ cent flambeaux, et dans les galeries plus de cinq cents lampes qui, dissipant l'obscurité de la nuit, suppléaient l'absence du jour. Au milieu de la cour, à deux vares du sol, s'élevait un tombeau, surmonté d'un dais de velours noir, et dont les degrés étaient chargés de cierges de cire blanche, brûlant dans plus de cent chandeliers d'argent. Sur le tombeau l'on voyait le corps d'une jeune fille, si belle qu'elle semblait prêter des charmes à la mort. Sa tête était appuyée sur un coussin de brocart, et couronnée d'une guirlande de fleurs odorantes. Ses mains étaient croisées sur sa poitrine, et tenaient une palme, emblème de la victoire. A l'un des côtés de la cour s'élevait un théâtre garni de deux siéges sur lesquels étaient assis deux personnages qui, la couronne en tête et le sceptre à la main, donnaient à connaître qu'ils étaient des rois vrais ou supposés. A côté du théâtre, où l'on montait par quelques degrés, étaient deux autres siéges sur lesquels on fit asseoir Don Quijote et Sancho. Tout cela se faisait en silence et en faisant entendre aux prisonniers de ne point parler; mais il n'était pas besoin de le leur recommander, car la surprise enchaînait leurs langues. Sur le théâtre montèrent, avec une nombreuse suite, deux principaux personnages, que Don Quijote reconnut aussitôt pour le duc et la duchesse, ses anciens hôtes. Ils s'assirent sur des siéges très riches, auprès de ceux qui paraissaient des rois. Qui ne se fût point étonné de ce spectacle, et surtout lorsque Don Quijote reconnut que le corps posé sur le tombeau était celui d'Altisidore? Lorsque le duc et la duchesse parurent, Don Quijote et Sancho se levèrent et leur firent une

profonde révérence, leur salut leur fut rendu par une légère inclination de tête. En ce moment, un officier s'approcha de Sancho, le revêtit d'une robe de boucassin noir, parsemée de flammes, et, lui ôtant son chaperon, lui mit sur la tête un bonnet pointu, comme ceux que l'on met aux pénitents du saint office. Il lui dit à l'oreille que, s'il ouvrait la bouche, on lui mettrait un bâillon ou qu'on le tuerait. Sancho se regardait du haut en bas, se voyant tout couvert de flammes; mais, comme elles ne le brûlaient point, il n'en tenait aucun compte. Il ôta son bonnet, et, le voyant couvert de diables: C'est encore heureux, dit-il en le remettant, que ces flammes ne me brûlent point et que ces diables ne m'emportent. Don Quijote le regardait aussi, et malgré l'inquiétude qu'il avait, ne put s'empêcher de rire de sa figure. En ce moment on entendit sortir de dessous la tombe un son doux et gracieux de flûtes, qui, pour n'être mêlé d'aucune voix humaine (car ce lieu semblait l'asile du silence), n'en semblait que plus tendre et plus touchant. Aussitôt on vit apparaître un beau jeune homme auprès de l'oreiller sur lequel reposait le corps. Il était vêtu à la romaine, et tenait une harpe au son de laquelle il chanta, d'une voix douce et sonore, ces deux stances:

En attendant le réveil d'Altisidore, mise au tombeau par la cruauté de Don Quijote; pendant que les dames de la cour enchantée prendront le vêtement de bure; pendant que ma dame revêtira ses duègnes de laine et de serge, je chanterai son malheur et sa beauté, sur une lyre plus puissante que celle du chantre de Thrace.

Et je ne crois pas m'imposer ce devoir seulement pendant ma vie: ma langue morte et froide trouvera des sons en ton honneur; mon ame, délivrée de son étroite enveloppe, et conduite aux bords du Styx, ira en chantant tes louanges, et ses sons arrêteront les eaux de l'oubli.

C'en est assez, chantre divin, dit alors un des rois. Ce serait entreprendre l'infini que vouloir célébrer la mort et les charmes d'Altisidore, qui n'est point morte, comme le pense le vulgaire ignorant, mais vit par la renommée et va recouvrer la lumière au moyen de la pénitence que doit s'infliger Sancho Pança, ici

présent. Ainsi Radamanthe, juge avec moi dans les sombres demeures de Pluton, toi qui sais tout ce que les immuables destins ont décrété pour la résurrection de cette demoiselle, déclare-le promptement, afin que le bien que nous attendons de son retour à la vie ne soit pas différé. Ainsi parla Minos. Aussitôt Radamanthe se lève : Sus, dit-il, officiers de cette maison, hauts et bas, grands et petits, venez l'un après l'autre donner sur la figure de Sancho vingt-quatre chiquenaudes, douze pincements et six piqûres d'épingle sur les bras et sur les reins. De cette cérémonie dépend le salut d'Altisidore. A ces mots, Sancho rompt le silence et s'écrie : Je jure Dieu, je me laisserai parcourir la face et caresser les bras, comme j'ai envie de me faire Maure. Qu'ont de commun les chiquenaudes avec la résurrection de cette fille? La vieille retourne aux blettes[1]. On enchante Dulcinée, il faut que je me fouette pour la désenchanter. Altisidore meurt du mal que Dieu lui envoie, et pour la ressusciter il faut que je reçoive vingt-quatre chiquenaudes, que j'aie le corps criblé de coups d'aiguilles et les bras meurtris de pincements. A d'autres, je suis un vieux chien, et il n'y a pas besoin de m'appeler. Tu mourras, dit Radamanthe élevant la voix; adoucis-toi, tigre; humilie-toi, superbe Nembrod, souffre et tais-toi : on ne te demande pas l'impossible, et ne cherche point à approfondir ce mystère : tu seras nasardé, piqué, pincé. Sus, officiers, exécutez mes ordres, ou, foi d'homme de bien, je vous apprendrai votre devoir. A ces mots, on vit venir en procession dans la cour six duègnes, quatre portaient des lunettes, et toutes avaient les mains en l'air et le poignet découvert de quatre doigts pour les faire paraître plus longues, comme c'est aujourd'hui la mode. A peine Sancho les eut-il aperçues qu'il se mit à beugler comme un taureau : Je pourrai bien, s'écria-t-il, me laisser nasarder par tout le monde, mais souffrir que des duègnes me touchent, non. Égratignez-moi le visage, comme on l'a fait à mon maître dans ce château,

[1] *Regostose la vieja a los bledos*, expression proverbiale pour dire qu'on prend goût à une chose, qu'on y retourne.

lardez-moi le corps avec des dagues pointues, tenaillez-moi les bras avec des tenailles ardentes, je le souffrirai en patience pour obéir à ces seigneurs; mais que des duègnes me touchent, je n'y consentirai pas, dût le diable m'emporter. Prends patience, mon fils, dit Don Quijote en rompant le silence; satisfais ces seigneurs; rends grâces à Dieu d'avoir en ta personne une telle vertu, qu'en te martyrisant tu désenchantes les enchantés et ressuscites les morts. Les duègnes entouraient déjà Sancho, il se calma enfin, s'assit et livra sa figure à la première; elle lui donna une chiquenaude bien serrée et aussitôt après une grande révérence. Moins de courtoisie et plus de douceur, dit Sancho; pour Dieu, vos mains piquent comme du vinaigre. Enfin, toutes les duègnes le nasardèrent et d'autres gens de la maison le pincèrent; mais, ce qu'il ne put supporter, ce fut la piqûre des aiguilles; il se leva furieux, et, empoignant un flambeau ardent qui était près de lui, il tomba sur les duègnes et le reste de ses bourreaux, en leur criant: Arrière, ministres de Satan, je ne suis pas de bronze pour être insensible à un tel martyre. En ce moment, Altisidore, qui sans doute s'ennuyait d'être sur le dos depuis si longtemps, se tourna sur le côté; à cette vue les spectateurs s'écrièrent: Altisidore est en vie. Radamanthe engagea Sancho à se calmer, puisque le miracle était opéré. Don Quijote, voyant Altisidore se mouvoir, courut se mettre à genoux devant Sancho. Voici le moment, lui dit-il, fils de mes entrailles, et non mon écuyer, de te donner quelques-uns des coups de fouet auxquels tu t'es obligé pour le désenchantement de Dulcinée, maintenant que la vertu dont tu es doué est dans toute sa force, et permet d'espérer tout ce qu'on attend de toi. Cela, répond Sancho, cela s'appelle mettre amertume sur amertume, et non miel sur oubli. Après avoir été nasardé, pincé, lardé, il serait bon de voir venir les coups de fouet; que ne me mettez-vous une grosse pierre au cou et ne me jetez-vous dans un puits? Je ne m'en soucierai guère si, pour guérir les maux d'autrui, je dois être la vache de la noce. Laissez-moi tranquille, de par Dieu, sinon j'enverrai tout au diable.

Cependant Altisidore s'était assise sur son tombeau; au même instant les hautbois et les flûtes accompagnèrent les cris de : Vive Altisidore, elle est ressuscitée! Le duc, la duchesse, les rois Minos et Radamanthe, Don Quijote et Sancho se levèrent pour aller la recevoir et l'aider à descendre du tombeau. D'un air dolent elle s'inclina devant le duc et la duchesse, regarda Don Quijote de travers, et lui dit : Dieu te pardonne, insensible chevalier, puisque par ta cruauté j'ai séjourné dans l'autre monde à mon compte plus de mille ans; pour toi, le plus compatissant écuyer du monde, je te rends grâce de la vie que j'ai recouvrée. Dispose dès à présent, ami Sancho, de six de mes chemises pour t'en faire d'autres. Si elles ne sont pas toutes bonnes, au moins sont-elles propres. Sancho lui baisa les mains pour cela, le bonnet au poing et les genoux en terre. Le duc commanda qu'on lui ôtât la robe et le bonnet pointu, et qu'on lui remît son chaperon; mais il demanda qu'on les lui laissât, comme un souvenir de cette étrange aventure. J'y consens, répondit la duchesse; Sancho sait bien que je suis de ses amies. Le duc ordonna qu'on débarrassât la cour, que chacun se retirât, et que l'on conduisît Don Quijote et Sancho dans l'appartement qui leur était destiné.

CHAPITRE LXX.

Qui traite de choses non inutiles pour l'intelligence de cette histoire.

Sancho passa la nuit sur un petit lit dans la chambre de Don Quijote, chose qu'il aurait bien voulu éviter, s'il l'avait pu, car il était bien sûr que son maître ne le laisserait pas dormir à force de questions et de réponses. Il ne se sentait guère en disposition de faire la conversation; toutes les douleurs de ses martyres passés étaient présentes à sa pensée et lui enchaînaient la langue. Il aurait mieux aimé dormir seul dans une mauvaise cabane qu'en compagnie dans un riche appartement. Sa crainte était si bien fondée

que son maître, à peine au lit, lui dit : Que te semble, Sancho, des événements de cette nuit ? Combien grande est la force des dédains amoureux ! Tes yeux ont vu Altisidore morte, non par des traits acérés, par l'épée ou quelque arme meurtrière, ni par l'action mortelle des poisons, mais seulement par suite de mes dédains et de la rigueur que je lui ai toujours montrée. Elle pouvait bien mourir, à la bonne heure, quand et comme il lui plaisait, répond Sancho, et me laisser en paix, moi qui ne l'ai point rendue amoureuse et qui ne l'ai dédaignée de ma vie. Je suis encore à comprendre ce que la vie d'Altisidore, fille plus fantasque que sage, peut avoir de commun avec le martyre de Sancho Pança. Maintenant je reconnais clairement et distinctement qu'il y a des enchanteurs au monde, desquels Dieu veuille me délivrer, puisque je ne le puis faire moi-même. Mais, avec tout cela, je vous supplie de me laisser dormir ; ne m'interrogez plus si vous ne voulez que je me jette de la fenêtre en bas. — Dors, ami Sancho, si les piqûres, les pincements et les chiquenaudes te le permettent. — Je ne connais point de douleur égale à l'affront des chiquenaudes, seulement parce-qu'elles m'ont été données par des duègnes que Dieu confonde. Mais, puisque le sommeil est l'oubli de tous les maux, je vous conjure encore une fois de me laisser dormir. Soit, dit Don Quijote, et Dieu soit avec toi.

Ils s'endormirent tous deux, et Cid Hamet, auteur de cette grande histoire, profite de leur sommeil pour nous apprendre ce qui avait engagé le duc et la duchesse à préparer l'aventure que nous venons de décrire. Le bachelier Carrasco, n'ayant pas oublié qu'il avait été vaincu par Don Quijote, sous le nom de chevalier des Miroirs, et que sa défaite avait renversé tous ses projets, résolut de faire une nouvelle tentative, avec l'espoir d'un plus heureux succès [1]. Il s'informa du page porteur de la lettre à Thérèse, du lieu où se trouvait Don Quijote, se procura de nouvelles armes, un cheval, et fit peindre sur son écu une blanche lune. Il chargea de cet équipage un mulet, con-

[1] Répétition du chapitre LXV, ci-dessus.

duit par un paysan; ce ne fut pas Thomas Cecial, son premier écuyer, de peur que Don Quijote ou Sancho ne le reconnussent. Arrivé au château du duc, celui-ci l'informa de la route qu'avait prise notre chevalier, avec l'intention de se rendre aux joutes de Saragosse. Le duc, en outre, raconta à Carrasco tous les tours qu'il avait joués à Don Quijote, avec l'invention du désenchantement de Dulcinée, qui devait s'opérer aux dépens des fesses de Sancho; il l'instruisit enfin de la tromperie de Sancho, qui avait fait accroire à son maître que Dulcinée était enchantée et métamorphosée en paysanne, et comment à son tour la duchesse avait persuadé à Sancho que c'était lui qui était dupe, et que Dulcinée était vraiment enchantée. Carrasco rit et s'étonna beaucoup de la ruse et de la simplicité de Sancho et de l'extrême folie de Don Quijote. Le duc le pria de repasser par son château, vainqueur ou vaincu, s'il avait rejoint Don Quijote, et de l'instruire de l'événement. Le bachelier le promit et poursuivit son chemin. Il ne trouva point le chevalier à Saragosse, continua sa route, et il lui arriva ce qui a été rapporté. Il repassa par le château du duc, lui apprit l'issue et les conditions du combat, et que Don Quijote, en loyal chevalier errant, revenait pour tenir la parole qu'il avait donnée de se retirer pendant un an dans sa maison : Durant ce temps, ajouta le bachelier, il pourrait arriver qu'on le guérit de sa folie; telle a été l'intention qui m'a porté à prendre ces divers déguisements, parceque c'est grande pitié de voir un gentilhomme aussi instruit que Don Quijote devenu fou. Le bachelier, ensuite, prit congé du duc, et retourna dans son village, attendant Don Quijote qui venait après lui. Ces nouvelles donnèrent au duc l'idée de jouer ce nouveau tour, tant il avait de plaisir à s'amuser de Don Quijote et de Sancho. Il fit occuper à distance, et autour de son château, tous les chemins que pouvait suivre le chevalier. Nombre de domestiques, à pied et à cheval, avaient ordre de le saisir et de l'amener de gré ou de force. On le trouva, on en donna avis au duc, qui, ayant tout préparé, et instruit de son approche, fit allumer les torches, les flambeaux de la cour, et placer Altisidore

sur le tombeau, avec tout l'appareil décrit : le tout fut si bien exécuté, qu'on ne pouvait saisir la différence entre l'apparence et la réalité. Cid Hamet va plus loin; il dit que, suivant lui, les railleurs n'étaient guère moins fous que ceux dont ils se moquaient, et que ce n'était pas la preuve d'un trop bon jugement que de mettre tant de persévérance à tourmenter deux insensés. L'un d'eux dormait alors de tout cœur, tandis que l'autre était enseveli dans ses pensées. Le jour les surprit, ils se disposèrent à se lever, car vainqueur ou vaincu, jamais Don Quijote n'aima la plume paresseuse.

Altisidore, que Don Quijote croyait fermement ressuscitée, pour complaire à ses maîtres, se couronna de la guirlande qu'elle avait sur le tombeau, revêtit une tunique de taffetas blanc semé de fleurs d'or, et, les cheveux flottants, appuyée sur une canne d'ébène, entra dans la chambre de Don Quijote. Confus, troublé à son aspect, il s'enfonça dans son lit, se cachant sous les draps et la couverture, sans dire un mot, sans lui faire le moindre compliment. Altisidore s'assit sur une chaise auprès du chevet, et, poussant un grand soupir, elle dit d'une voix faible et douce : Quand les femmes de qualité, les filles modestes, foulent aux pieds l'honneur, et permettent à leur langue de franchir toute retenue, elles se trouvent dans une fâcheuse extrémité. Je suis une de ces infortunées, seigneur Don Quijote, oppressée, vaincue, éprise d'amour. Mais je n'en suis pas moins honnête, et mes souffrances furent telles, que par trop de retenue et par le silence que je m'imposais, mon ame s'enfuit et je perdis la vie. Il y a deux jours que tes rigueurs m'ont fait mourir, inflexible chevalier, plus dur que marbre à mes plaintes, ou du moins ceux qui m'ont vue m'ont jugée telle ; si l'Amour, touché de mes maux, n'en eût placé le remède dans le martyre de ce bon écuyer, je serais dans l'autre monde. L'Amour eût aussi bien pu le placer dans les tourments de mon âne, dit Sancho, je lui en aurais su bon gré. Mais, dites-moi, madame (le ciel puisse vous accommoder d'un amant plus facile que mon maître), qu'avez-vous vu dans l'autre monde? qu'y a-t-il donc en

enfer, que ceux qui meurent désespérés sont obligés d'en prendre le chemin? La vérité, répondit Altisidore, est qu'apparemment je n'ai pas dû mourir complétement, car je ne suis point entrée en enfer, et certes, si j'y étais entrée, je n'en aurais pu sortir comme je l'aurais voulu. En réalité, je me suis arrêtée à la porte, où je vis une douzaine de diables jouant à la balle en chausses et en pourpoint, avec des rabats de point de Flandre, et des manchettes de même, à quatre doigts du poignet pour faire paraître la main plus longue. Ils avaient des raquettes de feu, et ce qui m'étonna le plus, ce fut qu'au lieu de balles, ils se servaient de livres qui paraissaient remplis de vent et de bourre, chose merveilleuse et nouvelle. Cela m'étonna moins que cette autre remarque : les joueurs qui gagnent se réjouissent, et ceux qui perdent ne sont pas contents, ce qui me semble assez naturel; mais là tous grondaient, tous reniaient, tous maudissaient. Il n'y a rien d'étonnant, dit Sancho; les diables, qu'ils jouent ou non, qu'ils perdent ou qu'ils gagnent, ne peuvent jamais être contents. Cela doit être, répond Altisidore; mais une autre chose me paraît, je veux dire me parut alors surprenante, c'est qu'après le premier jet, la balle ne pouvait plus servir; ainsi, ils faisaient une consommation de livres vieux ou nouveaux, à faire plaisir. Un de ces livres tout neuf, bien relié, reçut un tel coup, que les entrailles sortirent, c'est-à-dire, les feuilles se dispersèrent. Un des diables dit à un autre : Regarde quel livre c'est. — *La seconde partie de l'histoire de Don Quijote de la Manche*, non celle composée par Cid Hamet, le premier auteur, mais celle d'un Aragonais qui se dit natif de Tordesillas. Ote-la d'ici, repart le premier, et jette-la dans l'abîme de l'enfer, que je ne la voie pas. Ce livre est-il donc si mauvais? dit l'autre diable. — Si mauvais que je n'aurais pu le faire pire avec tous mes efforts. Les diables continuèrent leur jeu, pelotant d'autres livres; et moi, pour avoir entendu nommer Don Quijote, que je chéris si tendrement, j'ai tâché de conserver la mémoire de cette vision. Oui, sans doute, ce devait être une vision, dit Don Quijote, car je suis seul au

monde de ce nom ; cette histoire court de main en main, mais ne s'arrête dans aucune, parceque chacun lui donne du pied. Je n'ai pas été ému d'entendre qu'on m'envoie dans les ténèbres de l'abîme, ou sur la terre au grand jour, parceque je ne suis point celui dont parle cette histoire. Si elle était bonne, fidèle et vraie, elle aurait des siècles de vie ; mais si elle est mauvaise, de sa naissance à son enterrement le chemin ne sera pas long.

Altisidore allait continuer ses plaintes amoureuses quand Don Quijote lui dit : Je vous ai exprimé plusieurs fois, madame, combien il m'est douloureux que vous m'ayez choisi pour l'objet de vos pensées, puisque je ne puis vous offrir que de stériles remercîments. Je suis né pour Dulcinée du Toboso : le destin, s'il existe, m'a consacré à elle ; et croire qu'une autre beauté puisse usurper dans mon ame la place qu'elle y occupe, c'est espérer l'impossible. Ce que je dis doit suffire pour vous désabuser et vous faire rentrer dans les bornes de l'honnêteté ; car à l'impossible nul n'est tenu. A ces mots, Altisidore feignit d'être courroucée. Vive Dieu, dit-elle, don Bacallao [1], ame de cîment, noyau de datte, plus entêté, plus dur qu'un vilain que l'on sollicite quand il dresse au but sa visée, si je me jette sur vous, je vous arrache les yeux. Croyez-vous, par hasard, don vaincu, don roué de coups de bâton, que je me suis laissé mourir pour vous ? Apprenez que tout ce que vous avez vu cette nuit n'était qu'une feinte. Je ne suis pas femme à supporter, pour de tels chameaux, la plus petite souffrance au bout de mon doigt, à plus forte raison pour me laisser mourir. Je le crois bien, dit Sancho, toutes ces morts d'amoureux ne sont que pour rire ; ils peuvent le dire, mais le faire, Judas le croie s'il le veut [2].

En ce moment entra dans la chambre le poëte musicien qui avait chanté les deux stances. Il fit une grande révérence à Don Quijote, et lui dit : Seigneur chevalier, daignez, je vous prie, me compter au nombre de vos plus dévoués serviteurs ; il y a

[1] Ce mot signifie *morue, merluche.*
[2] *Crealo Judas.*

longtemps que je vous suis affectionné, tant pour votre réputation que pour vos hauts faits d'armes. Seigneur, répondit Don Quijote, veuillez m'apprendre qui vous êtes, afin que ma courtoisie réponde à votre mérite. Je suis, répond le jeune homme, le musicien panégyriste de la nuit dernière. Certainement, dit Don Quijote, votre seigneurie a une fort belle voix; mais les paroles ne me paraissent pas fort convenables. Qu'ont de commun les vers de Garcilaso avec la mort de cette demoiselle? Oh! ne vous étonnez point de cela, répond le musicien, c'est l'usage parmi les jeunes poëtes du siècle. Chacun écrit comme il l'entend, pille ce qui lui plait, que cela vienne à propos ou non; par ce moyen, toutes sottises qu'ils chantent ou qu'ils écrivent passent pour des licences poétiques. Don Quijote allait répondre, mais il en fut empêché par le duc et la duchesse qui venaient le voir. Il y eut entre eux une longue et agréable conversation, dans laquelle Sancho dit tant de mots plaisants et malins, qu'ils ne pouvaient se lasser d'admirer à la fois son esprit et sa naïveté. Don Quijote demanda la permission de partir le jour même, car aux chevaliers vaincus comme lui, une étable convenait mieux qu'un palais. Ils y consentirent de bonne grâce, et la duchesse lui demanda s'il avait du ressentiment contre Altisidore. Madame, répondit Don Quijote, tout le mal de cette demoiselle ne vient que de l'oisiveté. Le remède en est dans une occupation honnête et continue. Elle m'a dit qu'en enfer on portait de la dentelle; sans doute elle sait en faire, qu'elle s'y occupe sans relâche; en maniant les fuseaux, son esprit ne lui retracera pas sans cesse l'image de celui qu'elle aime. Tel est mon avis, mon conseil et la vérité. C'est aussi le mien, dit Sancho, car de ma vie je n'ai vu ouvrière en dentelle mourir d'amour. Les demoiselles bien occupées pensent plus à finir leur tâche qu'à faire l'amour. Pour moi, lorsque je fouis la terre, je ne pense pas à ma Thérèse [1], qui m'est pour-

[1] Il y a dans l'espagnol *mi oislo*. Ce mot d'amour, formé du verbe *oir*, et de l'article *lo*, suppose que la personne que l'on nomme ainsi est absente. Cervantes s'est servi plusieurs fois de cette expression.

tant plus chère que la prunelle de mes yeux. Vous avez bien raison, dit la duchesse, je veux qu'à l'avenir Altisidore s'occupe de ces ouvrages délicats dans lesquels elle excelle. Il ne sera pas besoin, madame, d'user de ce remède, dit Altisidore; le souvenir des cruautés dont a usé envers moi ce malandrin barbare suffira pour arracher son image de mon cœur, sans avoir recours à d'autres moyens; et, avec la permission de votre grandeur, je vais me retirer pour ne plus voir devant mes yeux, non plus sa triste figure, mais son aspect effroyable et abominable. Ceci rappelle, dit le duc, ce mot connu:

Celui qui dit des injures est bien près de pardonner.

Altisidore fit semblant de s'essuyer les yeux avec son mouchoir, salua ses maîtres et se retira. Pauvre fille, dit Sancho, tu fus bien mal inspirée en t'adressant à une âme de jonc, à un cœur de chêne. Si tu étais venue à moi, tu aurais trouvé un coq chantant d'autre façon. La conversation finie, Don Quijote s'habilla, dîna avec le duc et la duchesse, et se mit en route le soir.

CHAPITRE LXXI.

De ce qui arriva à Don Quijote, se rendant avec Sancho dans son village.

Don Quijote vaincu s'en allait, moitié pensif, moitié joyeux. Sa défaite causait sa tristesse, sa joie venait de la vertu secrète de Sancho. La résurrection d'Altisidore l'avait fait connaître, encore qu'il ne fût pas bien convaincu que l'amoureuse demoiselle eût été réellement morte. Sancho n'était nullement joyeux, parceque Altisidore ne lui avait point donné les chemises qu'elle lui avait promises. Tourmenté de ces pensées: En vérité, seigneur, dit-il à son maître, je suis le plus malheureux médecin du monde; il y en a qui, pour avoir tué le malade, prétendent être payés de leur peine, qui consiste uniquement à écrire une petite ordonnance de quelque médecine qu'ils ne

font pas eux-mêmes, mais bien l'apothicaire; et moi, à qui la guérison d'autrui coûte du sang, des chiquenaudes, des pincements, des piqûres, des coups de fouet, cela ne me rapporte pas un maravédis. Mais je jure Dieu que, si on amène un autre malade entre mes mains, il faudra qu'on me les graisse avant que je le guérisse. L'abbé vit de ce qu'il chante, et je ne puis croire que le ciel m'ait donné la vertu que je possède pour la communiquer gratis[1] aux autres. Tu as raison, ami Sancho, répond Don Quijote, Altisidore a fort mal fait de ne te pas donner les chemises qu'elle t'avait promises. La vertu que tu as t'a bien été donnée gratis, elle ne t'a coûté aucune étude, mais le martyre de ta personne est au-dessus de toute étude. Pour moi, je puis te dire que, si tu avais voulu que je te payasse les coups de fouet du désenchantement de Dulcinée, tu en aurais déja reçu le prix. Je ne sais pourtant si le salaire ne nuira pas à la guérison, et je ne voudrais pas que le prix empêchât la cure. Au bout du compte, nous ne perdrons rien pour en faire l'essai; vois, Sancho, ce que tu demandes; fouette-toi promptement, et paye-toi par tes mains, puisque tu as mon argent. Cette offre fit ouvrir à Sancho des yeux et des oreilles d'une palme; il consentit dans son cœur à se fouetter de bonne grâce, et dit à son maître: Maintenant, seigneur, je veux me disposer à vous donner satisfaction, puisque j'y trouve mon profit. L'amour que j'ai pour ma femme et pour mes enfants me fait paraître intéressé; dites-moi ce que vous voulez me donner pour chaque coup. S'il me fallait te payer, Sancho, répond Don Quijote, en raison de la grandeur et de la nature du service, le trésor de Venise et les mines du Potosi seraient peu de chose. Vois ce que tu as à moi, et fixe toi-même le prix. Il y a, répond Sancho, trois mille trois cents et tant de coups; je m'en suis déja donné cinq, mais je ne les compte pas, ils passeront pour le surplus. Venons aux trois mille trois cents. A un quartillo[2] chacun (je n'en rabattrai rien quand tout le

[1] *De bobilis bobilis.*
[2] Un quart de réal, cinq liards.

monde s'en mêlerait), cela fait trois mille trois cents quartillos. Les trois mille font mille cinq cents demi-réaux, ou sept cents cinquante réaux; les trois cents font cent cinquante demi-réaux, ou soixante-quinze réaux, qui, joints aux sept cent cinquante, font en tout huit cent vingt-cinq réaux [1]. Je prélèverai cette somme sur ce que j'ai à vous, et rentrerai dans ma maison riche et content quoique bien fouetté. On ne prend pas les truites..... Je n'en dis pas davantage. Béni sois-tu mille fois, aimable Sancho, répond Don Quijote. Combien Dulcinée et moi serons obligés de te servir tous les jours que Dieu nous accordera! Si elle recouvre son premier état (et il est impossible qu'elle ne le recouvre pas), son infortune deviendra félicité, et ma défaite un heureux triomphe. Vois, Sancho, quand tu veux commencer, je te donne cent réaux [2] de plus si tu veux t'y mettre promptement. Quand? dit Sancho; cette nuit sans faute. Faites en sorte que nous la passions en pleine campagne, à la belle étoile, et je m'ouvrirai la peau.

La nuit que Don Quijote attendait avec la plus grande impatience, arriva enfin. Il lui semblait qu'Apollon avait brisé les roues de son char, et que le jour était plus long que de coutume; c'est ce qui arrive aux amoureux, qui ne voient jamais arriver assez tôt l'accomplissement de leurs desirs. Enfin, ils entrèrent sous le frais ombrage de quelques arbres un peu éloignés du chemin. Sancho débarrassa les montures de la selle et du bât; puis tous deux, assis sur la verdure, soupèrent avec les provisions de l'écuyer. Le souper fait, Sancho fit une discipline forte et flexible du licou de son âne, et se retira à vingt pas de là dans les haies. Don Quijote, le voyant aller d'un air dégagé et résolu, lui dit : Ami, prends garde de te mettre en pièces; que les coups s'attendent l'un l'autre, ne te hâte point tant dans la carrière, que l'haleine vienne à te manquer au milieu; je veux dire, ne te fouettes pas avec tant d'ardeur que la vie te manque avant d'atteindre le nombre exigé. Mais, afin que faute de

[1] Deux cent six livres cinq sous.
[2] Vingt-cinq francs, en tout 231 l. 5 s.

compter tu ne t'en donnes plus ou moins, je me tiendrai ici à l'écart, comptant sur mon rosaire les coups que tu te donneras. Le ciel te favorise, comme ta bonne intention le mérite. Un bon payeur ne craint point de donner des gages, dit Sancho. Je veux m'en donner de manière à souffrir sans m'ôter la vie ; c'est sans doute en cela que consiste le miracle. Il se dépouille aussitôt de la ceinture en haut, et, saisissant la corde, commença à se frapper, et Don Quijote à compter les coups. Sancho s'en était bien donné six ou huit quand le jeu commença à lui paraître lourd et le prix bien modique ; il s'interrompit donc un moment pour dire à son maître qu'il en appelait comme d'abus ; que chaque coup de fouet, comme il se les donnait, valait un demi-réal, et non un quartillo. Poursuis, ami Sancho, répond Don Quijote, ne faiblis pas, je double le prix. De cette manière, répond Sancho, à la main de Dieu, pleuvent les coups de fouet ! Mais le fripon cessa de se les donner sur les épaules, frappait sur les arbres, et poussait de temps en temps des soupirs, à faire croire que chacun allait lui arracher l'ame. Don Quijote, naturellement sensible, craignit qu'il ne s'ôtât la vie, et qu'ainsi son attente ne fût trompée, par l'imprudence de Sancho. Au nom de Dieu, lui dit-il, restes-en là pour le moment. Ce remède me paraît bien dur ; il faut prendre du temps [1] : Zamora n'a pas été prise en une heure. Tu t'es donné plus de mille coups, si j'ai bien compté ; en voilà assez. L'âne, pour parler trivialement, souffre la charge, non la surcharge. Non, non, seigneur, répond Sancho, on ne dira pas de moi : argent bien payé, bras rompus. Écartez-vous encore un peu, je vais me donner encore mille coups ; en deux fois, l'affaire sera terminée, et nous en aurons de reste. Puisque tu es en si bonnes dispositions, répond Don Quijote, continue, je vais m'éloigner, et le ciel t'aide. Sancho reprend sa tâche, avec une telle ferveur qu'il enlève l'écorce d'un grand nombre d'arbres, tant il mettait de conscience à se fouetter ; une fois enfin, élevant la voix et frappant un coup démesuré sur une haie ; c'est ici, dit-il, que mourra Samson et

[1] *Dar tiempo al tiempo.*

tous ceux qui sont avec lui. Don Quijote accourt à cette exclamation douloureuse, et, au bruit du grand coup de fouet, il s'empare du licou qui servait de nerf de bœuf à Sancho. Ami, lui dit-il, à Dieu ne plaise que pour ma satisfaction tu perdes une vie si nécessaire à ta femme et à tes enfants. Que Dulcinée attende un autre moment; je me renfermerai dans les bornes d'une espérance prochaine, et j'attendrai que tu aies repris de nouvelles forces pour terminer cette affaire au contentement de tous. Puisque vous le voulez ainsi, dit Sancho, à la bonne heure; mais, jetez-moi votre manteau sur les épaules. Je sué, et crains de me refroidir; les nouveaux pénitents y sont sujets. Don Quijote se dépouille, ôte son manteau, en couvre Sancho, qui dort d'un trait jusqu'au lever du soleil. Ils poursuivirent aussitôt leur route jusqu'à un village distant de trois lieues.

Ils s'arrêtèrent dans une hôtellerie, que Don Quijote reconnut pour telle et non pour un château avec fossés, tours, herses, pont-levis; depuis sa défaite, il discourait plus sensément de toutes choses, comme on le verra tout à l'heure. Ils s'établirent dans une salle basse où, pour tenture [1], on avait mis de vieille serge peinte, comme cela se pratique dans les villages. Sur l'une de ces toiles était peint, d'une très mauvaise main, l'enlèvement d'Hélène, au moment où l'hôte téméraire la ravit à Ménélas. Sur une autre, on voyait l'histoire d'Énée et de Didon; celle-ci, montée sur une haute tour, agitait un grand voile pour rappeler son infidèle amant, qui s'enfuyait sur mer dans un brigantin ou une frégate. Il observa qu'Hélène se laissait enlever d'assez bonne grâce, car elle souriait sous cape à son ravisseur; la belle Didon au contraire versait des larmes grosses comme des noix. En regardant ces tapisseries, ces deux femmes, dit Don Quijote, furent bien malheureuses de ne pas être nées dans ce siècle, et moi plus malheureux de n'être pas né dans le leur. Si j'avais rencontré ces deux hommes, Troie n'eût pas été brûlée, ni Carthage détruite. Je n'aurais eu qu'à tuer Pâris,

[1] *Guadamecil*, cuir doré; tenture fort en vogue du temps de Cervantes.

pour détourner tant de maux. Je gage, dit Sancho, qu'avant peu il n'y aura cabaret, taverne, hôtellerie, boutique de barbier où ne soit peinte l'histoire de nos exploits; mais je voudrais qu'elles fussent peintes d'une meilleure main que ces toiles-ci. Tu as raison, Sancho, dit Don Quijote, car ce peintre-ci ressemble à Orbaneja, peintre d'Ubeda, qui, quand on lui demandait ce qu'il allait peindre, répondait : Ce qui sortira du pinceau. Si, par aventure, il peignait un coq, il écrivait au-dessous : Ceci est un coq, afin qu'on ne crût pas que c'était un renard. Il me semble, Sancho, que le peintre ou écrivain (car c'est tout un) qui a publié l'histoire du nouveau Don Quijote, a dû ainsi peindre ou écrire au hasard; ou bien, il aura fait comme un poëte, nommé Mauléon, qui était ces années passées à la cour. Il répondait sur-le-champ à tout ce qu'on lui demandait. On lui demanda un jour ce que voulait dire, *Deum de Deo*, il répondit *de donde diere*. Mais laissons cela. Dis-moi, Sancho, as-tu envie de continuer ta tâche cette nuit? et veux-tu que ce soit sous un toit ou à ciel découvert? Par Dieu, seigneur, pour les coups que je pense me donner, autant vaut que ce soit dans une maison qu'en plein champ. Cependant, j'aimerais mieux que ce fût sous des arbres; il me semble qu'ils me font compagnie et m'aident merveilleusement à supporter mon mal. Non, Sancho, il vaut mieux te laisser reprendre des forces, et réserver ta bonne volonté pour quand nous serons arrivés chez nous, ce qui sera au plus tard après demain. — Comme il vous plaira, seigneur; j'aimerais pourtant mieux finir pendant que je suis échauffé, et moudre quand on vient de piquer la meule. C'est souvent dans le retard qu'est le danger. Tout en priant Dieu, il faut frapper du maillet. Mieux vaut un tu l'as, que deux tu l'auras. Le moineau dans la main vaut mieux que le vautour qui vole. — Au nom de Dieu, Sancho, plus de proverbes : on dirait que tu retournes au *sicut erat*. Parle clairement, simplement, sans figure, comme je te l'ai déja dit, tu verras qu'un pain t'en rendra cent. Je ne sais quel est mon malheur, répond Sancho, mais je ne puis avancer une raison sans proverbe, ni un proverbe

qui ne me semble une raison; mais je me corrigerai si je le peux. Ainsi finit leur conversation.

CHAPITRE LXXII.

Comment Don Quijote et Sancho arrivèrent à leur village.

Don Quijote et Sancho passèrent toute la journée dans l'hôtellerie, attendant la nuit, l'un pour achever la discipline en rase campagne, l'autre pour en voir l'effet, dans lequel étaient placées toutes ses espérances. Cependant il arriva dans l'hôtellerie un voyageur à cheval, suivi de trois ou quatre domestiques, l'un d'eux lui dit : Seigneur don Alvar Tarfé, vous pouvez vous arrêter ici pour y faire la sieste, la maison paraît propre et fraîche. A ces mots, Don Quijote dit à Sancho : quand j'ai feuilleté le livre de la seconde partie de mon histoire, je crois être tombé sur ce nom de Tarfé. Cela peut être, dit Sancho, laissons-le mettre pied à terre, ensuite nous le lui demanderons. Le cavalier descendit, et l'hôtelière le logea dans une salle basse, en face de celle de Don Quijote, et tapissée comme la sienne de serge peinte. Il se mit à la légère, et vint sous le vestibule de la maison, qui était large et frais, et où se promenait Don Quijote. Seigneur gentilhomme, lui dit-il, puis-je vous demander où vous allez? Je vais, répondit Don Quijote, à un village ici près, d'où je suis natif; et vous, seigneur? Moi, dit le voyageur, à Grenade, mon pays. — Beau pays, répliqua Don Quijote : mais, de grâce, dites-moi votre nom, car il m'importe de le savoir plus que je ne saurais dire. — Je m'appelle don Alvar Tarfé. — Vous êtes sans doute ce Tarfé dont il est question dans la seconde partie de l'histoire de Don Quijote de la Manche, nouvellement mise au jour par un auteur moderne? — C'est moi-même; et ce Don Quijote, le héros de l'histoire, est mon grand ami. Ce fut moi qui le tirai de son pays, ou du moins le déterminai à venir aux joutes que l'on faisait à Saragosse et

où j'allais. En vérité je lui rendis de grands services, car j'empêchai que le bourreau ne lui frottât les épaules pour son excessive témérité [1]. — Et vous paraît-il, seigneur, que je ressemble à ce Don Quijote dont vous parlez? — Non certes, en aucune manière. — Et ce Don Quijote, avait-il avec lui un écuyer nommé Sancho Pança? — Oui, vraiment; mais quoique cet écuyer eût la réputation d'être fort plaisant, je ne lui ai jamais entendu dire rien de bon. Je le crois bien, dit Sancho, il n'appartient pas à tout le monde d'être plaisant, et je parierais que ce Sancho, dont parle votre seigneurie, doit être quelque coquin, quelque larron, quelque sot. C'est moi qui suis le véritable Sancho, qui dis plus de bons mots qu'il n'y a de gouttes d'eau dans la pluie. Si vous ne me croyez, faites-en l'expérience; suivez-moi pendant une année, vous verrez qu'ils me viennent à chaque pas, tels et en si grande abondance, que, le plus souvent, sans savoir ce que je dis, je fais rire tous ceux qui m'écoutent. Quant au véritable Don Quijote de la Manche, le vaillant, le sage, l'amoureux, le défaiseur de torts, le tuteur des pupilles et des orphelins, le rempart des veuves, le meurtrier des demoiselles [2], celui qui a pour unique dame l'incomparable Dulcinée du Toboso, c'est le seigneur que vous voyez ici présent, c'est mon maître: tout autre Don Quijote, tout autre Sancho ne sont que rêveries et mensonges. Pour Dieu, je le crois, répond don Alvar, car, en quatre mots que vous avez dits, vous avez montré plus de grâces que l'autre Sancho dans les nombreux discours que je lui ai entendu tenir. Il avait plutôt l'air d'un glouton que d'un beau parleur, et d'un sot que d'un plaisant. Je crois, pour moi, que les enchanteurs qui poursuivent le bon Don Quijote me persécutent aussi, puisqu'ils m'ont fait connaître le mauvais; mais, pourtant, je ne sais qu'en dire, car j'oserais bien jurer que j'ai laissé ce dernier dans la maison du Nonce à Tolède, pour y être traité de sa folie; main-

[1] Voyez les chapitres VIII, IX et XXVI du *Don Quijote* d'Avellaneda.

[2] C'est-à-dire, de celles qui, comme Altisidore, s'avisent d'être amoureuses de lui.

tenant je rencontre un autre Don Quijote, bien différent de celui-là. Je ne sais, dit Don Quijote, si je suis bon, mais je sais bien du moins que je ne suis pas le mauvais Don Quijote; et la preuve, seigneur don Alvar, c'est que je n'ai été de ma vie à Saragosse. Pour avoir appris que ce prétendu Don Quijote avait paru aux joutes de cette ville, je n'y voulus point entrer, afin de dévoiler l'imposture. Je poursuivis mon chemin jusqu'à Barcelone, séjour de la courtoisie, asile des étrangers, hôpital des pauvres, patrie des hommes vaillants, refuge des offensés, centre commun de toutes les amitiés sincères, ville en un mot unique par son site et sa beauté; quoique les événements qui m'y sont arrivés ne soient rien moins qu'agréables, et très fâcheux au contraire, le plaisir de l'avoir vue me les fait supporter. Enfin, seigneur don Alvar Tarfé, je suis Don Quijote de la Manche, celui dont parle la renommée, et non ce misérable qui a voulu usurper mon nom et s'honorer de mes pensées. Je vous demande une grâce que vous ne pouvez me refuser comme chevalier; c'est de faire, chez l'alcade du lieu, la déclaration que vous ne m'aviez jamais vu de votre vie jusqu'à présent, et que je ne suis point le Don Quijote dont il est question dans la seconde partie, ni Sancho mon écuyer, celui que vous avez connu. Je le ferai de bon cœur, répondit don Alvar, et c'est une chose digne d'admiration de voir en même temps deux Don Quijote et deux Sancho, si conformes en nom, si différents dans les actions. Je le répète, je doute de ce que j'ai vu de mes yeux, et regarde comme fantastiques les événements qui me sont arrivés. Il faut, seigneur, dit Sancho, que vous soyez enchanté comme madame Dulcinée du Toboso, et plût à Dieu que votre désenchantement ne tînt qu'à trois mille trois cents coups de fouet, comme ceux que je dois me donner pour elle; je me les appliquerais de bon cœur et sans intérêt. Je ne sais ce que vous voulez dire avec ces coups de fouet, reprit Don Alvar. Ce serait long à vous raconter, répondit Sancho, mais je vous l'apprendrai si nous suivons le même chemin. L'heure du souper vint, les deux chevaliers soupèrent ensemble. L'alcade du lieu

entra par hasard dans l'hôtellerie avec son greffier. Don Quijote le requit de recevoir la déclaration qu'il avait demandée au seigneur don Alvar Tarfé, qui était là présent, portant qu'il ne connaissait pas le Don Quijote également présent, et qu'il n'était pas le Don Quijote dont il était question dans une histoire intitulée : *Seconde partie de Don Quijote de la Manche*, composée par un certain Avellaneda, natif de Tordesillas. L'alcade y procéda juridiquement ; la déclaration fut revêtue de toutes les formes usitées. Don Quijote et Sancho s'en réjouirent extrêmement, comme si la chose eût été fort importante, et qu'il n'eût pas suffi de leurs paroles et de leurs actions pour les bien distinguer. Les deux cavaliers se firent force compliments, et le héros de la Manche montra tant de sagesse et d'esprit qu'il acheva de désabuser don Alvar, qui se croyait sous l'influence d'un enchantement pour avoir touché de la main deux Don Quijote si différents l'un de l'autre. La nuit venue, ils partirent de l'hôtellerie. Au bout d'une demi-lieue, le chemin se partage en deux : l'un conduisait au village de Don Quijote, l'autre était celui que devait suivre don Alvar. Dans ce court espace, Don Quijote raconta à don Alvar sa défaite, l'enchantement de Dulcinée, et le moyen de le détruire, tous nouveaux sujets d'admiration pour don Alvar. Il embrassa le maître et l'écuyer, et chacun poursuivit son chemin. Don Quijote passa la nuit sous des arbres, pour fournir à Sancho le moyen de terminer sa pénitence. Il y procéda comme la nuit précédente, aux dépens de l'écorce des arbres, beaucoup plus que de ses épaules, car il les préserva si bien qu'il n'en eût pas fait partir une mouche, si elle y avait été posée. Don Quijote, toujours abusé, n'omit pas un seul coup du compte, et trouva que réuni à celui de la nuit précédente, il y avait trois mille vingt-neuf coups. Ce jour-là, le soleil parut se lever plus tôt qu'à l'ordinaire, pour être témoin du sacrifice de Sancho. Nos deux voyageurs se remirent en route, s'entretenant de l'erreur où ils avaient trouvé don Alvar, et de l'heureuse idée qu'ils avaient eue de lui faire signer une déclaration authentique, et devant la justice.

Ils cheminèrent toute la journée et la nuit, sans qu'il leur arrivât rien de digne d'être raconté, sauf l'accomplissement de la tâche de Sancho pendant la nuit. Don Quijote en ressentait une grande satisfaction, et attendait le jour avec impatience pour voir s'il ne rencontrerait pas en chemin sa dame Dulcinée désenchantée. Aussi, dans la route, il ne rencontrait pas une femme sans aller reconnaître si c'était elle, tant il avait de confiance dans la promesse de Merlin... Rempli de ces pensées et d'espérance, ils arrivèrent sur le sommet d'une colline d'où l'on découvrait leur village. A cette vue, Sancho se jete à genoux et s'écrie : Ouvre les yeux, patrie si desirée, vois revenir à toi ton fils Sancho, sinon bien riche, du moins très bien fouetté. Ouvre tes bras, et reçois aussi ton fils Don Quijote, qui, s'il revient vaincu par un bras étranger, revient vainqueur de lui-même; ce qui, selon ce qu'il m'a dit, est la plus grande victoire que l'on puisse ambitionner. J'apporte de l'argent; car, si j'ai reçu de bons coups de fouet, j'en suis bien dédommagé. Laisse là ces folies, Sancho, dit Don Quijote; allons droit à notre village, où nous donnerons carrière à notre imagination et nous occuperons de la vie pastorale que nous devons mener. En disant ces mots, ils descendirent la côte et s'approchèrent de leur demeure.

CHAPITRE LXXIII.

Des présages qui s'offrirent à Don Quijote à l'entrée de son village, et autres événements dignes de mémoire.

A l'entrée du village, au rapport de Cid Hamet, Don Quijote rencontra deux enfants qui se disputaient, et l'un dit à l'autre : Ne te tourmente pas tant, Periquillo, tu ne la verras de ta vie. — Fais-tu attention, Sancho, à ce que dit cet enfant? s'écria Don Quijote : Tu ne la verras de ta vie. — Et qu'importe, répond Sancho, ce que dit cet enfant? — Comment, qu'importe! ne vois-tu pas qu'en faisant l'application de ces

mots à mon espoir, ils veulent dire que je ne verrai Dulcinée de ma vie? Sancho allait répondre, mais il en fut détourné à la vue d'un lièvre, poursuivi par des chasseurs et des lévriers, et qui vint tout tremblant se blottir sous les pieds du grison, Sancho le prit à la main et le présenta à Don Quijote, qui ne cessait de répéter : *Malum signum, malum signum :* un lièvre fuit, des chiens le poursuivent, et Dulcinée ne paraît pas. En vérité, dit Sancho, vous êtes un homme étrange. Supposons que ce lièvre est Dulcinée, et les chiens qui le poursuivent les malandrins et les enchanteurs qui l'ont métamorphosée en paysanne; elle fuit, je la prends, je la mets en votre pouvoir, vous la tenez dans vos bras, vous la caressez, quel mauvais signe est-ce là, quel fâcheux augure peut-on en tirer? Les deux enfants qui se disputaient s'approchèrent pour voir le lièvre; Sancho demanda à l'un d'eux ce qu'ils avaient à disputer. L'enfant qui avait dit ces paroles : « tu ne la verras de ta vie », répondit qu'il était question d'une cage de grillons qu'il avait prise à l'autre et qu'il n'avait pas intention de lui rendre. Sancho tira de sa poche quelque menue monnaie qu'il donna au petit garçon, lui prit la cage, et la remit à Don Quijote : Les voilà détruits, dit-il, ces présages qui n'ont pas plus de rapport à nos affaires que les neiges de l'an dernier, à ce que j'imagine, quoique je ne sois qu'un sot. Si j'ai bonne mémoire, j'ai ouï dire à notre curé que des personnes chrétiennes et sages ne s'arrêtent point à ces niaiseries. Votre seigneurie elle-même, ces jours passés, m'a fait entendre que tous les chrétiens qui consultaient les augures étaient des insensés. Ne nous arrêtons donc pas plus longtemps ici, et entrons dans notre village. Les chasseurs s'approchèrent et demandèrent leur lièvre, qu'on leur rendit. A l'entrée du bourg, Don Quijote trouva dans une prairie le curé et Carrasco qui priaient Dieu. Il est bon de savoir que, sur les armes que portait le grison, Sancho avait jeté la robe de boucacin parsemée de flammes dont on l'avait revêtu au château du duc, la nuit de la résurrection d'Altisidore. Il lui avait mis aussi sur la tête le bonnet pointu, ce qui faisait la plus

étrange parure qu'âne eût jamais portée. A peine le bachelier et le curé les eurent-ils reconnus, qu'ils accoururent les bras ouverts. Don Quijote descendit de cheval et les embrassa étroitement. Les enfants, qui ont des yeux de lynx, aperçurent tout de suite la mitre de l'âne, ils accoururent pour le voir; et s'appelant les uns les autres : Venez, venez, disaient-ils, voir l'âne de Sancho plus brave que Mingo, et le cheval de Don Quijote plus maigre que quand il est parti. Enfin, entourés d'enfants et accompagnés du curé et du bachelier, ils entrèrent, et s'acheminèrent vers la maison de Don Quijote. Ils trouvèrent à la porte la nièce et la gouvernante, instruites déjà de leur arrivée. Thérèse Pança, qui l'apprit aussitôt, accourut demi-nue et tout échevelée, tenant par la main sa fille Sanchica. Ne voyant pas Sancho paré comme devait l'être à son idée un gouverneur; comment se peut-il, dit-elle, que tu viennes à pied et fatigué! tu as plus l'air d'un débauché [1] que d'un gouverneur. — Taistoi, Thérèse, répondit Sancho, souvent où il y a des chevilles il n'y a pas de lard. Allons à notre maison, tu apprendras des merveilles. J'apporte de l'argent, ce qui est le plus important, de l'argent gagné par mon industrie, et sans faire de tort à personne. — Tu apportes de l'argent, mon bon mari, dit Thérèse; n'importe où et comment tu l'as gagné, tu n'auras point amené une mode nouvelle. Sanchica embrassa son père, lui demanda s'il lui apportait un cadeau, et lui dit qu'elle l'avait attendu comme l'eau au mois de mai. Elle le prit d'un côté tirant l'âne après elle, Thérèse de l'autre, et tous trois s'en allèrent à leur maison, laissant Don Quijote au pouvoir de sa nièce et de sa gouvernante, et en compagnie du bachelier et du curé.

Don Quijote, à peine entré, prit à l'écart ses deux amis, et sans plus de préliminaires, leur raconta sa défaite, l'obligation qu'il avait contractée de rester dans sa maison pendant un an, l'intention où il était de tenir sa parole au pied de la lettre, sans s'en écarter d'un seul point, ainsi que devait le faire un loyal chevalier errant, soumis aux règles étroites de son ordre,

[1] *Desgobernado... que gobernador.*

et le projet qu'il avait formé de se faire berger pendant cette année, et de vivre dans la solitude des champs, où il pourrait en toute liberté s'abandonner à ses amoureuses pensées dans les vertueuses occupations de pasteur. Il les conjura, s'ils n'étaient pas retenus par des affaires plus importantes, de devenir ses compagnons, se chargeant d'acheter un troupeau suffisant pour leur donner le nom de bergers. Il ajouta que le plus important était fait, puisqu'il avait trouvé des noms qui leur allaient à merveille. Et quels sont ces noms, demanda le curé? — Je m'appellerai, répondit-il, le berger Quijotiz; le bachelier, Carrascon; vous, seigneur curé, Curiambro; et Sancho, Pancino. Ils restèrent stupéfaits de la nouvelle folie de Don Quijote. Cependant, pour l'empêcher de retourner une autre fois à ses chevaleries, et dans l'espoir que pendant l'année on pourrait le guérir, ils feignirent d'approuver son dessein comme sage et raisonnable, et lui offrirent de l'accompagner. Je suis, comme tout le monde le sait, un excellent poëte, dit Carrasco. A toute heure je composerai des pastorales, des vers galants, ou comme ils me viendront, pour nous occuper dans les solitudes où nous irons. Mais, seigneurs, le plus pressant est que chacun choisisse le nom de la bergère qu'il veut célébrer dans ses vers, et que nous ne laissions pas un arbre, tant dur soit-il, où nous ne gravions leurs noms, comme c'est l'usage des bergers amoureux. C'est à merveille, dit Don Quijote; pour moi, je n'ai pas besoin de chercher le nom d'une bergère imaginaire, puisque j'ai l'incomparable Dulcinée du Toboso, la gloire de ces rives, l'ornement de ces prairies, le soutien de la beauté, la crème de la bonne grâce, le sujet en un mot le plus digne de tous les éloges tant hyperboliques soient-ils. — Vous avez bien raison, dit le curé; pour nous, nous chercherons des bergères moins parfaites, qui, si elles ne conviennent de tout point, nous conviendront en quelque chose. — Si elles nous manquent, ajouta Carrasco, nous leur donnerons les noms qu'on trouve dans les livres, Philis, Amaryllis, Diane, Floride, Galatée, Bélisarde : puisqu'on les vend sur la place,

nous pouvons bien les acheter et nous les approprier. Si ma dame, ou pour mieux dire ma bergère, s'appelle Anne, je la célébrerai sous le nom d'Anarda; Françoise deviendra Francenia; Lucie, Lucinde; cela va tout seul. Si Sancho se met dans notre confrérie, il pourra célébrer sa Thérèse sous le nom de Thérésayna. Don Quijote sourit de ces noms. Le curé le loua beaucoup de son honorable et honnête résolution, et s'offrit de nouveau à lui tenir compagnie tout le temps que lui laisseraient les devoirs de son ministère. Ils le quittèrent alors, l'engageant à soigner sa santé et à se bien nourrir. Le sort voulut que la nièce et la gouvernante entendissent la conversation qui avait eu lieu, de sorte que, lorsque les autres furent partis, elles entrèrent chez Don Quijote, et la nièce lui dit : Qu'est-ce-ci, mon oncle, nous pensions que vous reveniez avec l'intention de rester chez vous et d'y mener une vie honorable et tranquille; et vous voulez vous jeter dans de nouveaux labyrinthes en vous faisant berger. En vérité, la paille est trop dure pour en faire des chalumeaux. Et comment, ajouta la gouvernante, pourrez-vous supporter dans les champs les chaleurs de l'été, la froidure de l'hiver, et les hurlements des loups? L'état de berger convient à des hommes robustes, endurcis, qui y sont élevés dès le berceau. Mal pour mal, mieux vaudrait être chevalier errant que berger. Croyez-moi, seigneur, suivez mon conseil, je n'ai pas fait excès de pain ni de vin, je suis à jeun, et âgée de cinquante ans. Restez dans votre maison, soignez votre bien, confessez-vous, faites du bien aux pauvres; s'il en arrive mal, je le prends sur moi.

Taisez-vous, mes filles, répond Don Quijote, je sais bien ce que j'ai à faire. Menez-moi au lit, je ne me sens pas bien, et tenez pour assuré que, chevalier errant ou berger, je n'en pourvoirai pas moins à tout ce qui vous sera nécessaire : vous en jugerez par l'effet. Les bonnes filles, elles l'étaient sans doute, le conduisirent au lit, lui donnèrent à manger, et le traitèrent le mieux qu'il leur fut possible.

CHAPITRE LXXIV ET DERNIER.

Maladie de Don Quijote, son testament, sa mort.

Les choses de ce monde ne sont point éternelles ; elles vont en déclinant, depuis leur naissance jusqu'à leur dernière fin, spécialement la vie humaine. Celle de Don Quijote n'avait pas obtenu du ciel un privilége pour s'arrêter dans son cours, elle parvint à son terme lorsqu'il y pensait le moins. Soit qu'il faille l'attribuer au chagrin de sa défaite ou à l'ordre du ciel qui le voulut ainsi, il lui prit une fièvre qui le retint six jours au lit. Le curé, le bachelier et le barbier, ses amis, le visitèrent souvent, et Sancho, son bon écuyer, ne quitta point le chevet de son lit. Persuadés que sa maladie venait du souvenir de sa défaite et du chagrin de ne pas voir s'accomplir le désenchantement de Dulcinée, ils employèrent tous les moyens possibles pour le distraire et pour le divertir. Carrasco l'exhortait à prendre courage, et à se lever pour commencer leur vie pastorale. Il avait, disait-il, déja composé une églogue qui éclipsait toutes celles de Sannazar, et acheté de ses deniers deux fameux chiens, pour garder son troupeau, l'un ayant nom Barcino et l'autre Butron. C'était un berger du Quintanar qui les lui avait vendus. Rien de tout cela n'adoucissait la mélancolie de Don Quijote. Ses amis appelèrent le médecin, qui lui tâta le pouls et n'en fut pas content. Il dit qu'à tout événement, le malade devait songer au salut de son ame, car sa vie était en danger. Don Quijote reçut cette nouvelle avec calme, mais il n'en fut pas de même de la nièce, de la gouvernante et de Sancho, qui commencèrent à pleurer, comme s'ils le voyaient déja mort devant eux. Ces pleurs, cette tristesse l'achèvent, dit le médecin. Don Quijote demanda qu'on le laissât seul, parcequ'il voulait dormir un peu. On obéit, et il dormit tout d'une traite pendant six heures, et déja les deux femmes craignaient qu'il ne se réveillât plus. Il s'éveilla pourtant, et dit à haute voix : Béni soit le Dieu tout-puissant de la grâce qu'il vient de me faire ! Sa misé-

ricorde est sans bornes : les péchés des hommes ne sauraient l'affaiblir ni l'éteindre. La nièce écoutait le discours de son oncle, et il lui sembla plus raisonnable qu'à l'ordinaire. Que voulez-vous dire, seigneur? lui dit-elle. Y a-t-il quelque chose de nouveau, de quels péchés, de quelle miséricorde parlez-vous? — Cette miséricorde, ma nièce, est celle dont Dieu use envers moi en cet instant, et que n'ont point détournée mes péchés. Mon jugement est maintenant libre et sain, et dégagé de ce nuage épais d'ignorance qu'avait répandue sur moi la dangereuse et continuelle lecture des détestables livres de chevalerie; j'en reconnais, à présent, les mensonges et les folies, et je n'ai qu'un regret, c'est que le désabusement vienne si tard qu'il ne me laissera pas le loisir de réparer le temps perdu par la lecture d'autres livres qui porteraient la lumière dans mon ame. Je me sens près de la mort, ma chère nièce; je voudrais qu'elle fût telle que je n'emportasse pas le surnom de Fou. Je l'ai été, mais je ne voudrais pas que ma mort en fournît un nouveau témoignage. Appelez, ma chère nièce, mes bons amis le curé, le bachelier et maître Nicolas le barbier : je voudrais me confesser et faire mon testament. La nièce n'eut pas la peine de les aller chercher, car ils arrivèrent tous les trois. A peine Don Quijote les eut-il aperçus qu'il s'écria : Félicitez-moi, mes dignes amis, de ce que je ne suis plus Don Quijote de la Manche, mais bien Alonzo Quijano, auquel sa vie avait mérité le surnom de Bon. Je me déclare ennemi d'Amadis de Gaule et de son interminable lignage. Toutes ces histoires profanes de la chevalerie errante me sont maintenant odieuses; je reconnais ma folie et le danger où m'a mis leur lecture. Mais, par la miséricorde de Dieu, je suis devenu sage à mes dépens, et je les ai maintenant en horreur. En l'entendant parler ainsi, les trois amis le crurent atteint d'une nouvelle folie. Quoi, lui dit Samson, maintenant que nous savons Dulcinée désenchantée, parlez-vous de la sorte? nous sommes sur le point de nous faire bergers, et de mener en chantant une vie de princes, et vous voulez vous faire ermite? Cessez de grâce, revenez à vous et laissons là ces discours. Ce

qui jusqu'ici, répond Don Quijote, n'a servi qu'à ma perte, maintenant, avec l'aide du ciel, tourne à mon profit, par ma mort. Je sens ma vie s'échapper, laissons là les plaisanteries, amenez-moi un prêtre pour me confesser, et un notaire [1] pour faire mon testament. Dans l'extrémité où je me trouve, l'homme ne doit point jouer avec son ame. Ainsi je vous supplie de m'aller chercher le notaire, pendant que le curé me confessera. Tous les assistants se regardaient, étonnés du bon sens de Don Quijote, et quoique incertains encore, inclinaient à le croire. Ce qui leur semblait un indice certain de sa mort, ce fut la promptitude avec laquelle il était devenu sage. En effet, à ses premiers discours il en ajouta beaucoup d'autres, si bien dits, si raisonnables, si chrétiens, que le doute disparut et qu'on eut pleine confiance dans le retour de sa raison. Le curé fit sortir tout le monde, resta avec lui et le confessa. Le bachelier alla chercher le notaire, et le ramena peu de temps après avec Sancho. Celui-ci, instruit par Carrasco du triste état de son maître, et trouvant les femmes en pleurs, se mit à pleurer de compagnie. La confession finie, le curé sortit en disant : Il se meurt véritablement ce bon Alonzo Quijano, et il est véritablement dans son bon sens ; il est temps qu'il fasse son testament. Ces mots donnèrent une telle commotion aux yeux gonflés des deux femmes et de Sancho, qu'ils fondirent en larmes, et poussèrent mille soupirs. Car, ainsi que nous l'avons déja dit, le bon Alonzo, tout le temps qu'il fut simplement Quijano, ou devenu Don Quijote de la Manche, fut toujours du caractère le plus doux, de la plus agréable humeur. Aussi était-il chéri non-seulement de ceux de sa maison, mais encore de tous ceux qui le connaissaient. Le notaire entra, suivi de tout le monde ; le préambule fait, et après avoir disposé de son ame suivant toutes les formules chrétiennes en usage, Don Quijote, arrivé aux legs, dit :

Item, de l'argent qu'a dans les mains Sancho Pança, que dans ma folie j'appelais mon écuyer, comme il existe entre nous certains comptes de recette et de dépense, j'entends qu'on ne

[1] *Escribano*.

lui en demande aucun compte, et qu'il n'en soit point responsable, quand il se sera payé de ce que je lui dois; le reste, qui est bien peu de chose, s'il y en a, lui demeurera en toute propriété, et grand bien lui fasse. Si, dans ma folie, je lui procurai le gouvernement d'une île, je voudrais, maintenant que je suis sage, pouvoir lui donner le gouvernement d'un royaume, car son attachement et sa fidélité le méritent.

Se retournant alors vers Sancho : Pardonne, ami, lui dit-il, l'occasion que je t'ai donnée de paraître fou comme moi, en te faisant tomber dans l'erreur où j'étais, de croire qu'il y a eu et qu'il y a dans le monde des chevaliers errants. Ah ! seigneur, s'écria Sancho en pleurant, ne vous laissez point mourir, mais suivez mon conseil, et vivez de longues années. La plus grande folie que puisse faire un homme est de se laisser mourir sans que personne le tue, ni que d'autres mains l'achèvent que celles de la mélancolie. Ne vous laissez point abattre. Sortez de ce lit, et allons dans les champs, vêtus en bergers comme nous en sommes convenus. Peut-être, derrière quelque buisson, trouverons-nous madame Dulcinée complétement désenchantée. Si c'est le chagrin de votre défaite qui vous fait mourir, jetez-en la faute sur moi, en soutenant que vous n'avez été abattu que parceque j'avais mal sanglé Rossinante. Vous avez vu, d'ailleurs, dans vos livres de chevalerie, que c'est une chose ordinaire de voir un chevalier renversé par un autre, et le vaincu d'aujourd'hui être vainqueur demain. Sancho a raison, dit Carrasco, et ne dit rien que de vrai sur ces sortes d'accidents. Seigneurs, reprit Don Quijote, n'allons pas si vite. Aux nids de l'an passé, il n'y a point d'oiseaux cette année. J'étais fou, je suis devenu sage. J'étais Don Quijote de la Manche, et maintenant, comme je vous l'ai dit, le bon Alonzo Quijano. Puissent mon repentir et la vérité de mes sentiments me faire recouvrer l'estime que vous aviez autrefois pour moi, et que le notaire continue.

Item, j'institue héritière unique, universelle de mon bien, Antonia Quijana, ma nièce, ici présente, après avoir prélevé sur

le plus clair le montant des legs que j'aurai faits. Je désire que le premier payement soit d'acquitter ce que je dois à ma gouvernante, à laquelle, en outre, on donnera vingt ducats pour un habillement. J'institue pour mes exécuteurs testamentaires le seigneur curé et le bachelier Samson Carrasco ici présents.

Item, dans le cas où ma nièce Antonia Quijana voudrait se marier, j'entends que ce soit avec un homme que l'on saura, après information, ignorer ce que sont les livres de chevalerie; s'il se trouvait qu'il en eût connaissance, et que ma nièce persistât à vouloir l'épouser, j'entends qu'elle perde tout ce que je lui laisse, et mes exécuteurs testamentaires pourront l'employer en œuvres pies à leur volonté.

Item, je supplie lesdits exécuteurs testamentaires que, si par hasard ils viennent à connaître l'auteur d'une histoire qui circule sous le titre de *Seconde partie de l'histoire de Don Quijote de la Manche*, ils lui demandent excuse de ma part, le plus instamment qu'ils pourront, de lui avoir, sans y penser, fourni l'occasion d'écrire tant d'extravagances. J'emporte avec moi le scrupule de cette faute involontaire.

Le testament clos, il lui prit une faiblesse, et il s'étendit dans son lit. Tout le monde prit l'alarme, on le secourut, et pendant trois jours qu'il vécut encore, il ne cessa de tomber en syncope. Toute la maison était en émoi; cependant la nièce mangeait, la gouvernante buvait, et Sancho se consolait : tant un héritage allége la peine que l'on doit ressentir de la mort du défunt!

Enfin arriva le dernier jour de Don Quijote, après avoir reçu les sacrements et renié mille fois les livres de chevalerie. Le notaire se trouva présent à sa mort, et dit n'avoir jamais lu dans aucun de ces livres qu'un chevalier errant fût mort dans son lit, aussi tranquillement, aussi chrétiennement que Don Quijote, qui rendit l'âme au milieu des regrets et des larmes de tous les assistants. Le curé requit le notaire de lui donner un acte attestant qu'Alonzo Quijano le Bon, généralement connu sous le nom de Don Quijote de la Manche, avait cessé de vivre et était mort de sa mort naturelle, ladite attestation devant lui

servir contre tout autre auteur que Cid Hamet Ben Engeli, qui prétendrait faussement le ressusciter et poursuivre à l'infini l'histoire de ses exploits.

Telle fut la fin du *gentilhomme de la Manche*, dont Cid Hamet n'a pas voulu nous faire connaître positivement la patrie, afin que tous les bourgs et villages de la Manche se disputassent l'honneur de lui avoir donné le jour, comme autrefois les sept villes de la Grèce pour Homère. Nous passons sous silence les plaintes de Sancho, de la nièce et de la gouvernante. Nous omettons aussi les nouvelles épitaphes que l'on fit en son honneur. En voici pourtant une de Samson Carrasco :

Ci-gît le courageux gentilhomme qui posséda tant de valeur, que la mort même en le mettant au tombeau ne put triompher de sa vie.

Il tint en assez peu d'estime le monde dont il fut l'admiration et l'effroi, et sa fortune s'augmenta de mourir en sage après avoir vécu en fou [1].

Le sage Cid Hamet adresse ici ces mots à sa plume : O ma petite plume, bien ou mal taillée, reste suspendue à ce crochet par ce fil de laiton. Tu y resteras des siècles si de présomptueux et méchants historiographes ne te décrochent point pour

[1] Voici les vers de Cervantes :

Yace aqui el hidalgo fuerte
Que a tanto estremo llegó
De valiente, que se advierte
Que la Muerte no triunfó
De su vida con su muerte :
Tuvo a todo el mundo en poco,
Fuel el espantajo y el coco
Del mundo en tal coyuntura,
Que acreditó, su ventura
Morir cuerdo y vivir loco.

A cette épitaphe Florian a substitué la suivante :

Passant, ici repose un héros fier et doux,
Dont les nobles vertus égalaient le courage.
Hélas ! s'il n'eût été le plus charmant des fous,
On eût trouvé dans lui des humains le plus sage.

te profaner. Mais, avant qu'ils arrivent à toi, tu peux les avertir et leur dire de ton mieux :

Holà ! holà ! écrivains de bas aloi, que nul de vous ne me touche, car cette grande entreprise était réservée à moi seule [1].

C'est pour moi seule que naquit Don Quijote, et moi je suis née pour lui. Il sut agir et moi écrire. Nous ne faisons qu'un, en dépit du soi-disant écrivain Tordesillesque, qui, avec une plume grossière et mal taillée, a osé écrire les exploits de mon valeureux chevalier. Ce n'est point un fardeau fait pour ses épaules, ni un sujet pour son esprit glacé. Tu lui diras, si tu viens à le connaître, de laisser reposer dans la tombe les os blanchis de Don Quijote; de ne pas entreprendre, contre les décrets de la mort, de le montrer à la Vieille-Castille[2], et de le faire sortir du sombre asile où véritablement il gît étendu de son long, dans l'impuissance de faire une nouvelle sortie, et une troisième journée[3]. Pour tourner en dérision toutes les histoires de chevaliers errants, c'est assez des deux journées, qui ont été si bien accueillies de tous ceux qui les ont lues dans ces royaumes et dans les pays étrangers. En agissant ainsi, tu rempliras un devoir de chrétien, qui donne des conseils salutaires à qui lui veut du mal : et moi, je serai satisfait et glorieux d'avoir été le premier à jouir du fruit de mes écrits, selon mes desirs. Je n'en ai point eu d'autre que d'inspirer aux hommes une juste horreur pour les mensongères et extravagantes his-

[1] Tate, tate folloncicos,
De ninguno sea tocada,
Porque esta impresa buen rey.
Para mi estaba guardada.

[2] Avellaneda termine son livre en laissant Don Quijote dans la maison des fous de Tolède. Mais ajoute-t-il, la tradition rapporte qu'il en sortit, qu'il se rendit à Madrid, et de là dans la vieille Castille, où lui arrivèrent des aventures extraordinaires. C'est à cette continuation dont menaçait l'Aragonais que Cervantes fait ici allusion.

[3] *Troisième journée*. Par journées, il faut entendre ici les deux parties du *Don Quijote*, qui ne parurent qu'à onze ans l'une de l'autre. La première est censée sous-divisée en quatre sections, après les chapitres VIII, XIV et XXVII. Quant aux sorties de Don Quijote, elles sont au nombre de trois.

toires des livres de chevalerie, qui, depuis l'apparition de mon véritable Don Quijote, chancellent déja et tomberont entièrement sans aucun doute [1].

Adieu.

[1] Malgré toutes les précautions de Cervantes pour empêcher qu'on ne cherchât à prêter d'autres aventures à ses héros, sans parler de la détestable suite du Don Quijote qu'a publiée Filleau en deux volumes in-12, un Espagnol même, tout en respectant la mort de Don Quijote, a voulu prolonger l'histoire de son écuyer, qu'il conduit jusqu'à sa mort. Nous avons : *Adiciones a la historia del ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha, en que se prosiguen los sucesos ocurridos a su escudero el famoso Sancho Panza, escritas en arabigo por Cide Hamet Ben Engeli, y traducidas al castellano con las memorias de la vida de este, por don Jacinto Maria Delgado* : *Madrid, blas Roman*, S. D., in-8. Ce nom paraît être un pseudonyme, car il signifie en espagnol, subtil, ténu, mince, fin, ingénieux.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

SECONDE PARTIE.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

